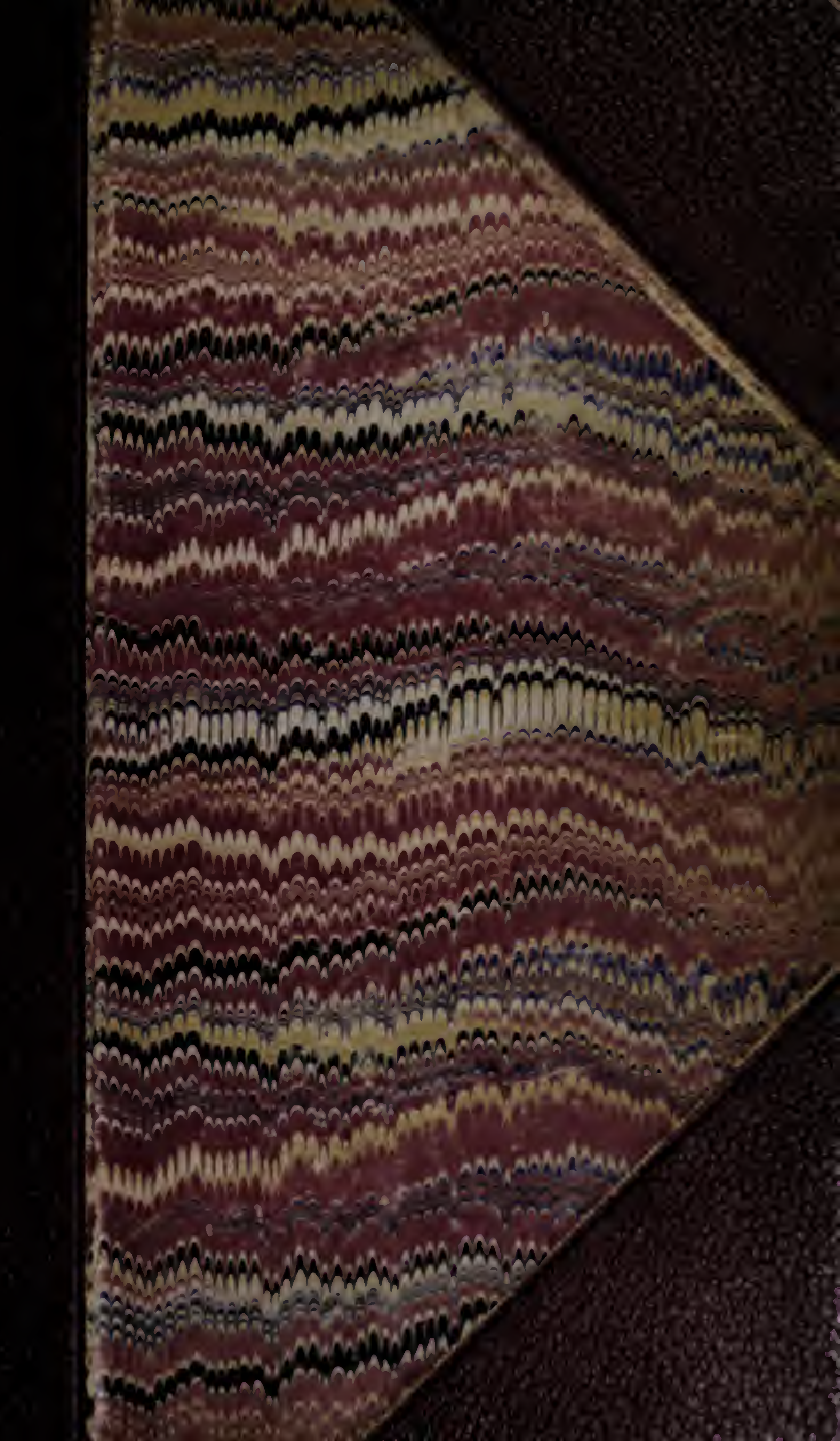
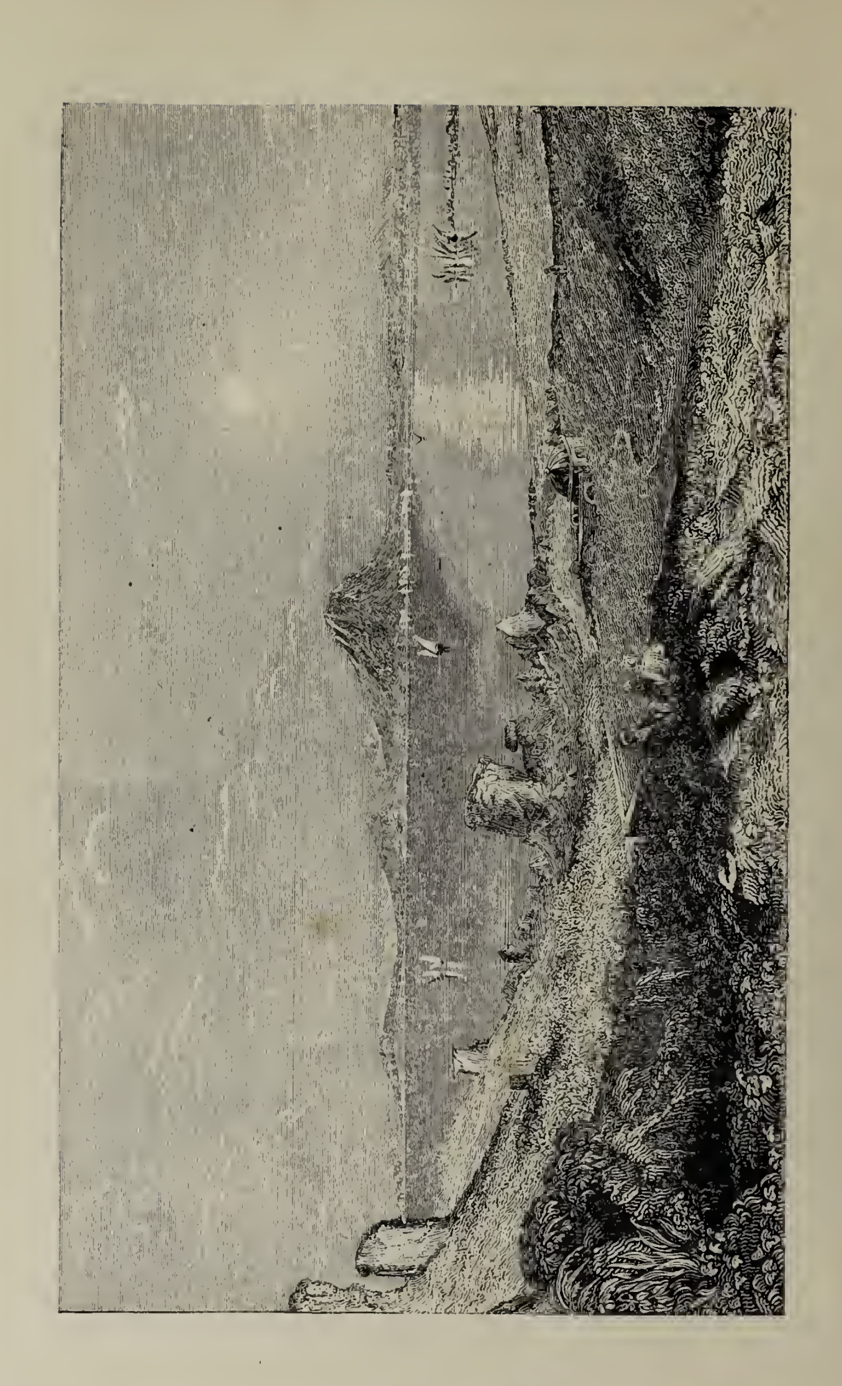




HISTOIRE

DE

LA TUNISIE



HISTOIRE

DE

LA TUNISIE

PAR

A. PAVY

Vice-Président de la Ligue de l'Enseignement de Tunis
et Secrétaire général de l'Institut de Carthage

ORNÉE DE DEUX CARTES PHOTOGRAPHIQUES ET D'UNE GRAVURE-FRONTISPICE



TOURS

ALFRED CATTIER, ÉDITEUR

—

1894

A MONSIEUR

Charles ROUVIER

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE PREMIÈRE CLASSE
RÉSIDENT GÉNÉRAL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
EN TUNISIE

Monsieur le Ministre,

Dans les pages qui suivent celles-ci, je me suis efforcé de retracer fidèlement l'histoire d'une des contrées les plus célèbres, à tout point de vue, du monde ancien.

Si vous daignez les lire, vous y verrez passer successivement sous vos yeux les noms les plus fameux de l'antiquité : ceux des Magon, des Hannon, des Amilcar, des Annibal, des Scipion, des Bélisaire, des Solomon, etc. etc., tous génies plus politiques et plus civilisateurs encore, peut-être, que guerriers.

C'est, en effet, leur administration, plus que le succès de leurs armes, qui fit la puissance et l'antique prospérité de ce pays.

C'est à leurs soins éclairés et à leurs labeurs incessants que notre Tunisie fut redevable de cet outillage agricole et commercial qui fit d'elle d'abord la Grande Rivale, *puis le* Grenier de Rome *et du monde romain.*

Routes, cités, travaux de tous genres, aqueducs, barrages, citernes, boisement, peuplement, marine, colonisation, leur génie fécond sut toucher à tout, renouveler tout, créer, compléter ou achever tout.

Hélas ! après eux, des heures sombres vinrent où, sous le flot montant de la barbarie, tout ce qu'ils avaient fait fut englouti !

La destruction fut telle qu'il faut tout refaire aujourd'hui, mais qu'il faut tout refaire mieux qu'autrefois, sur un plan digne de ce prodigieux dix-neuvième siècle où nous vivons, digne surtout de

l'Archange des peuples qui, pour cette œuvre de progrès et de civilisation, prête au loyal souverain de la Régence l'appui de sa richesse, de sa force et de ses lumières.

Pouvais-je donc mieux dédier les pages racontant tout le passé de gloire, de combats et de misère de ce pays, qu'au Représentant de la France, chargé par elle de coopérer directement, à l'heure présente, à sa résurrection merveilleuse?

Pouvais-je mieux les offrir, avec l'hommage de ma gratitude et de mon respectueux dévouement, qu'au Ministre éminent appelé par la confiance du Gouvernement de la République à succéder, dans le poste élevé qu'il occupe, aux devanciers glorieux dont elles évoquent les noms immortels et l'impérissable souvenir?

A. Pavy.

AVANT-PROPOS

La Tunisie est à l'ordre du jour.

Beaucoup en parlent; mais petit est le nombre de ceux qui la connaissent.

Parmi ceux-là même qui respirent sous son ciel bleu et foulent aux pieds sa terre où fleurit l'oranger, où la banane et la datte aux reflets d'or se balancent mollement sous la tiède brise, combien peu savent quels drames multiples et gigantesques se sont déroulés, le long des siècles, sur ce merveilleux théâtre?

Quelques-uns seulement en ont un léger soupçon, quelque chose comme un souvenir vague. Le plus grand nombre les ignore entièrement.

C'est pour rajeunir le souvenir des uns et dissiper l'ignorance des autres que ces pages ont été écrites.

L'auteur les offre au lecteur en sollicitant sa bienveillance pour elles et pour lui.

Il n'a point eu d'autre passion, en les écrivant, que celle de dire la vérité. Il n'a point d'autre désir, en jetant aux vents de la publicité ces feuilles tombées de sa plume, que celui de faire aimer davantage, parce qu'elles la feront mieux connaître, une terre arrosée de sang Français et devenue, par cela même, désormais, un prolongement de la Mère Patrie!

LA TUNISIE

I

CARTHAGE PUNIQUE

Presque tous les grands événements de l'histoire se sont déroulés sur les bords ensoleillés de la Méditerranée.

C'est aussi sur ses rives et, pour ainsi dire, au murmure de ses flots bleus, que se sont épanouies toutes les civilisations antiques.

L'Egypte, la Grèce, Rome, nées sur ses bords, ont senti, toutes petites, ses vagues baiser leurs pieds. Et plus tard, lorsque couchées à l'ombre de leur *Acropole*, de leur *Capitole* et de leur *Sphinx*, elles s'endormaient, fatiguées de gloire et d'orgies, aux soirs de leur grandeur et de leurs triomphes, c'étaient ces mêmes vagues encore qui les berçaient doucement de leur mélancolique refrain.

Ce qui fut, d'ailleurs, est toujours. Le soleil du progrès et de la liberté continue à se lever d'abord sur les rivages de cette mer prédestinée. Et ce n'est que, lorsque, depuis longtemps déjà, il touche à son midi pour les régions qu'elle baigne, qu'il commence à percer, de ses premiers rayons, la nuit froide dans laquelle les autres gémissent encore.

Pas un seul de ces bords méditerranéens n'a cependant été, peut-être, le théâtre de drames aussi poignants et aussi nombreux, ni le témoin de luttes aussi gigantesques, surtout par leurs conséquences, que le fut ce petit coin de terre qui s'appelle aujourd'hui : La Tunisie.

Là, se jouèrent en effet, plusieurs fois, les destinées du monde ;

Là, fut résolue, pour de longs siècles au moins, la question de savoir si ce monde serait *aryen*, ou s'il serait *sémite?*

Rien de plus ardu que de rechercher, à travers la suite des générations, les noms, oblitérés par le temps, des tribus, des nations, des races, qui, les premières, ont rempli, du bruit de leurs pas, telles ou telles vallées du monde naissant.

Chaque race, il est vrai, porte dans ses traits, dans son cœur et

dans son génie une empreinte spéciale et indélébile. Les siècles passent sans effacer jamais cette ineffaçable empreinte. Après des milliers d'années, l'habitant de l'Egypte reproduit dans ses formes l'Osiris basané des Pharaons ; le type des Faunes se transmettra d'âge en âge dans les traits des tribus de l'Arcadie. Ainsi, depuis sa naissance jusqu'à sa disparition totale, chaque race garde, dans les angles de son visage et les proportions de ses formes, un sceau inimitable et particulier.

Qui a marqué de ces types indestructibles le front, si mobile en apparence, des races humaines? C'est le secret de leur Auteur!

Secret d'autant plus étrange que, si la plupart des peuples s'identifient de formes, de mœurs et d'habitudes aux lieux qu'ils habitent, il en est cependant qui réagissent étrangement contre ces mêmes influences. Malgré les flots, qui les pressaient de toutes parts, jamais, par exemple, les habitants du Péloponèse ne purent prendre les habitudes de la vie maritime. Sous le ciel de la Toscane, les Étrusques gardent un tempérament étranger, tandis que d'autres, sous un ciel éternellement nuageux et froid, semblent avoir gardé, dans le coloris de leur langage et dans l'enjouement de leur caractère, quelque chose de l'éclat et des charmes de l'Orient. C'est que les uns et les autres sont étrangers dans le pays où ils demeurent et qu'ils conservent comme un souvenir inconscient de leur patrie perdue et de leur vie primitive [1].

C'est sur l'existence de ces types immuables que repose, en grande partie, la science des ethnologues. C'est en trouvant, ici ou là, sur de nombreux sujets, les marques spécifiques d'une race, connue d'ailleurs, que l'anthropologiste peut affirmer l'existence antique, dans une région déterminée, de cette race, alors même qu'elle en serait aujourd'hui presque disparue, et dire à l'histoire, qui souvent interrogerait en vain les monuments et les livres, le nom des premiers habitants d'un pays.

C'est en combinant ensemble les déductions fournies ainsi par la science, les données de l'histoire et même les légendes mythologiques que l'on arrive à connaître, à peu près certainement, quels furent ceux de la Tunisie ?

Les légendes antiques d'abord semblent indiquer plusieurs courants de migrations aryennes dans la Berbérie actuelle.

Ainsi la légende de l'Atlantide de Platon conserve le souvenir d'une émigration qui, partie des côtes de l'Océan, se serait étendue jusqu'à l'Egypte.

Celle des Amazones Libyennes de Diodore semble raconter un fait analogue, en lui donnant le caractère marqué d'une gynécocratie singulière dont on retrouve les traces jusqu'en Asie Mineure.

La fable des Compagnons d'Hercule, venus de la Perse et de l'Armé-

[1] Edgard QUINET, *Le Génie des Religions.*

nie par l'Espagne, semble également être le récit merveilleux d'une invasion aryenne plus récente que celle des Atlantes et faite par l'Occident.

Les mythes grecs relatifs au lac Triton, patrie d'Athéné, de Poseidon, paraissent indiquer les traces d'antiques relations entre les Pélasges et les Syrtes. Enfin ceux qui racontent le voyage des Argonautes à ce même lac Triton et les courses d'Ulysse au pays des Lotophages (îles Kerkennah) ne font, sans doute, que de transparentes allusions à d'anciennes migrations venues de l'Hellade dans ces régions.

Si de la légende nous passons à l'histoire, Hérodote, il est vrai, ne nous parle, au nord de l'Ethiopie, que des Libyens et des nombreuses tribus libyennes. Mais Salluste, qui avait consulté les sources historiques de Carthage et qui nous a conservé des renseignements plus précis qu'aucun des autres écrivains classiques sur l'histoire africaine, avait connaissance des temps primitifs antérieurs à l'arrivée des tribus Aryennes et à l'établissement des colonies Phéniciennes. Dans toute l'étendue de l'Afrique septentrionale, il n'y avait alors, suivant lui, que trois races, inégalement réparties sur une triple zone : des Chamites ou peuples de Phut ; derrière eux, des Gétules, et derrière les Gétules, des Nègres.

Ce furent ces peuplades originaires que trouva la grande invasion japhétique, qui, toujours d'après Salluste et les traditions Carthaginoises, se jeta ensuite sur la côte d'Afrique, où elle arriva par mer. Cette première invasion des fils de Japhet doit remonter au xive ou xve siècle avant notre ère.

L'historien latin appelle ces envahisseurs des Perses, des Mèdes et des Arméniens. Plus complets, les monuments de l'Egypte nomment aussi les Libyens proprement dits ou Libou, les Maxyes et les Maces.

Devant cette invasion, les nations de l'intérieur, Gétules et Nègres, restèrent intactes sur leur territoire. Mais de nouveaux peuples se formèrent sur le littoral par suite du croisement des races. Laissons de côté les Maures (Μαυροι ou mieux *Maouharim* occidentaux), qui, formés du mélange des tribus aryennes, Mèdes, ou Arméniens de Salluste, avec les peuplades primitives, occupèrent la côte africaine la plus voisine de l'Espagne. Les Numides ou Nomades, nés des Perses unis aux Gétules, subjuguèrent les cantons riverains de la mer Sardo-Tyrrhénienne. Les Libyens proprement dits, les Maxyes et les Maces s'établirent le long des Syrtes et sur les bords du fameux lac Triton, dont la rive orientale resta seule aux vieilles tribus Chamitiques.

Enfin un siècle environ après la venue des enfants de Japhet, un nouveau changement ethnologique se produisit. Il eut pour cause l'établissement de peuplades Chananéennes, qui, chassées de la Palestine, se fixèrent dans la Zeugitane et l'Afrique propre, où existaient peut-être antérieurement, depuis l'invasion des Hycksos en Egypte, 2500 ans avant notre ère, quelques familles de même race. En se mêlant aux

populations antérieures, soit Chamitiques, soit Japhétiques, ces colons Chananéens donnèrent naissance à la race Liby-Phénicienne.

Ainsi l'histoire confirme la fable. Elle est du reste, à son tour, confirmée par l'anthropologie.

Au milieu des multiples peuplades dont les invasions ont successivement recouvert le sol de la Berbérie, et malgré ces amas de peuples superposés, les savants de nos jours reconnaissent en effet la prédominance de certains types spéciaux et primitifs.

Parmi ces types, dont les Topinard, les Verneau, les Bory-Saint-Vincent, les d'Arbois de Jubainville, les Masqueray, les Collignon, les Duveyrier, les Lenormant et les Bertholon ont décrit les caractères originaux dans des études du plus haut intérêt, se trouve précisément, en premier lieu, le type *Néanderthaloïde*, assimilable aux Gétules de Salluste ou, mieux, aux Mélano-Gétules ou Garamantes d'Hérodote, race de transition entre la race blanche et la race noire. Les débris de cette race, scientifiquement considérée comme autochtone, se rencontrent surtout dans le Djérid et dans la Kroumirie.

A côté des spécimens assez nombreux de ce type nettement accusé, la science a pareillement remarqué quantité d'échantillons du type de *Cro-magnon*. Ce serait, d'après elle, comme d'après l'histoire et la légende, un des plus anciens de la Tunisie et probablement le plus ancien après celui des Gétules et Mélano-Gétules. Il proviendrait soit de l'Europe méridionale, soit d'une Atlantide quelconque. Les individus de ce type auraient été désignés sous le nom générique d'Ibères. Si donc les Ibères ont droit à la place historique que leur assigne d'Arbois de Jubainville, il faudrait saluer dans leurs restes les Berbères proprement dits, ces Iabaren ou Ibarbarem, que les Touaregs et autres tribus du désert comptent parmi leurs aïeux. Ce type fut encore renforcé en Tunisie par des immigrations de Shardanes et de Sakalash, ancêtres des Sardes et des Siciliens, qui paraissent avoir importé dans le pays l'industrie mégalithique.

Le type de Cro-magnon se retrouve surtout aujourd'hui à Tunis et à Gabès, ainsi que dans les vallées de la basse Medjerdah et de la Siliana.

Le type de Tazerka (petit village du cap Bon où on le rencontre plus particulièrement), type qui se rapproche d'ailleurs de celui de *Grenelle*, paraît former la troisième couche ethnique.

Puis vient le type *Ligure*, ou Celto-Slave. Cette race des Ligures, ou Libyens, ou Libou, dut aussi peupler le pays dès la plus haute antiquité, puisque Salluste la considère comme autochtone. On trouve surtout ses représentants au sud de Sousse. Ils constituent, à l'état presque pur, la majeure partie de la population du golfe de Gabès et atteignent leur maximum de densité dans l'île de Djerba.

C'est aux Hycksos probablement que certaines tribus doivent leurs caractères *mongoloïdes*.

Vient enfin le type *blond* importé en Tunisie par ces peuples que les Égyptiens appelaient Tama'hou (hommes du Nord) et Ta'hennou (hommes au teint clair). Ces blonds, comme encore aujourd'hui les clans écossais, faisaient précéder le nom de leur tribu du préfixe Mac, Mas ou Mis, avec le sens de Fils. Citons au hasard parmi ces tribus de blonds: les Μακου d'Hérodote, les Μακκαιοι de Polybe, les Μακκατουται et les Μακρυες de Ptolémée. On les retrouve, entre autres, dans les Meknas de Kroumirie.

Bref, l'antique Berhérie fut, sans aucun doute, originairement peuplée par deux courants:

Du centre de l'Afrique, l'un remonta vers le nord, fuyant les mornes solitudes et la patrie des sables. L'autre descendit, au contraire, du sud de notre vieille Europe, des rivages extrêmes de l'Italie, de l'Ibérie et des Gaules vers le même nord de cette contrée toujours charmeresse. Elle attira les pères comme elle attire aujourd'hui les fils.

Ce qui rend particulièrement intéressante pour nous la question du peuplement primitif de la Berhérie, c'est la communauté d'origine de la plupart de ces races avec nos Celtes et nos paysans du Berry, de l'Auvergne et du Limousin.

Ici, la linguistique elle-même apporte son précieux concours à l'histoire et à l'anthropologie. Elle nous fait retrouver, jusque sous nos brumes, la fleur glacée de la parole africaine. Elle nous montre comment la langue, répétée, voilà tant de siècles, par les brûlants échos de la Libye, est identique à celle dont le pâtre breton fait retentir encore, quand il parle l'idiôme imagé de ses aïeux, les landes mystérieuses de l'Armorique. C'est ainsi que le nom du Libyen Mathos, ce héros de la guerre des Mercenaires, ici et là, signifie le *Bon*.

Rien de plus curieux, dans tous les cas, que de retrouver sur ce sol, fait de ruines amoncelées, et parmi les restes confondus des peuples *prœpuniques*, les types vivants de races qui ne se rencontrent plus qu'à l'état fossile sur notre sol européen: race de Néanderthal, ou du *Djerid;* race de Cro-magnon, ou d'*Ellez ;* de Furfooz, ou de *Tazerka.*

Telles sont donc les souches et les origines de ces nombreuses tribus africaines qui, n'étant ni sémitiques, ni arabes, sont actuellement désignées sous le nom uniforme de *Berbères.*

Il importe même de noter immédiatement que l'état de civilisation dans lequel se trouvaient ces Berbères, et spécialement les Libyens, qui sont les mieux connus d'entre eux, sans doute parce qu'ils habitaient plus près des côtes, était, avant l'invasion phénicienne, assez avancé pour qu'ils eussent des villes. C'est ainsi que nous connaissons l'existence de *Hybèlé* et de *Canthélé*, situées dans le voisinage de Carthage ; de *Cybos*, à l'ouest d'Utique; de *Calamenthé*, sur le territoire punique; de *Zygantis*, près la Petite Syrte*;* de *Molys;* de *Ianxuatis;* de *Stoeœ;* de *Stræ* et d'autres encore, dont il est impossible aujourd'hui de préciser la situation géographique.

Ce furent donc ces peuples que rencontrèrent les Phéniciens lorsque,

dans leurs expéditions commerciales, ils abordèrent, pour la première fois, sur les côtes d'Afrique.

Leurs établissements (*emporia*) assez semblables aux *comptoirs* que fondèrent aux Indes les Portugais du XVIe siècle, ne furent, sans doute, à l'origine, que des campements plus fortifiés encore du côté de la terre que du côté de la mer.

Ces campements devaient être habités par quelques représentants de maisons commerciales dont les patrons venaient chaque année, sur leurs vaisseaux, apporter les richesses de l'industrie asiatique en échange de l'ivoire, de la gomme, des plumes d'autruche, des peaux de bêtes et de la poudre d'or qu'apportaient les caravanes de l'intérieur.

C'est ainsi que furent successivement bâties : Leptis la Blanche, ensevelie maintenant sous des dunes de sable argenté; Oea de Melek-Ard, qui sera la patrie de l'empereur Septime-Sévère, et Sabrata, aujourd'hui Sabrat : trois villes qui firent appeler *Tripolitaine* le pays où elles s'élevaient. Plus au nord furent également construites : Hadrumetum (*Sousse*); Thapsus (*Enchir ed-Dimas*); Demsas aux environs de Sousse; Utique (*Bou Châteur*); Hippo-Diarrytos (*Bizerte*); Kambé et Tunes, notre *Tunis* actuelle[1].

Par la force des choses, les Phéniciens, qui créèrent des *emporia*, entrèrent en relations avec les Libyens. Des échanges d'abord, puis des unions s'établirent entre eux. Il résulta de ce mélange d'Aryens et de Sémites un accroissement considérable de cette race mixte à laquelle nous avons déjà donné le nom de Liby-Phénicienne[2].

Presque toutes les colonies Chananéennes de la Berbérie, que nous avons déjà nommées, et presque toutes celles aussi qui s'établirent par la suite doivent leur peuplement à cette race.

Toutefois la plus illustre des cités africaines ne fut point élevée par les mains de ces Liby-Phéniciens.

Mathan Ier, roi de Tyr, était mort en laissant deux enfants : un fils âgé de onze ans, Pïmelioun, devenu célèbre dans les traditions poétiques sous le nom de Pygmalion, et une fille, un peu plus âgée que son frère, nommée Elissar. Ses dernières volontés portaient que les deux enfants devaient être, tous deux, associés au trône. Mais l'élément populaire, qui cherchait une occasion de changer la forme, jusque-là toute aristocratique du gouvernement Tyrien, cassa le testament de Mathan et proclama le seul Pïmelioun, en l'entourant de conseillers exclusivement favorables à la démocratie[3].

Elissar, exclue du trône, épousa Zicharbaal, le Sichée de Virgile, l'Acerbas, ou Acerbal, d'autres auteurs, son oncle, grand-prêtre de Melek-ard, le second personnage de l'empire après le roi, l'homme que

[1] *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, par MASPERO.
[2] DIODORE DE SICILE, XX, 55.
[3] JUSTIN, *Hist. univ.*, XVIII, 4-3.

sa situation même constituait le chef du parti aristocratique et la tête de l'opposition.

Quelques années après, Piimelioun fit assassiner Zicharbaal, dans lequel, à tort ou à raison, il voyait un rival et, dans tous les cas, le prince des mécontents. Elissar, brûlant de venger son mari et de régner à son tour, devint dès lors l'âme d'une formidable conspiration tendant au renversement de son propre frère et au rétablissement de l'antique puissance aristocratique. Les trois cents membres du Sénat et tous les chefs des vieilles familles patriciennes entrèrent dans le complot. Mais Piimelioun et la démocratie veillaient. Bientôt les conjurés découverts n'eurent d'autre ressource, pour échapper au châtiment suprême, que de s'expatrier [1]. Ils s'emparèrent, par surprise, de navires prêts à mettre à la voile et partirent, au nombre de plusieurs milliers, sous la conduite d'Elissar, à qui cette émigration valut le surnom de *Dido* (la fugitive) [2]. C'était en 822, la septième année du règne de Piimelioun.

Après une longue traversée, les émigrés arrivèrent enfin en vue des rivages d'Afrique et débarquèrent là même où, six siècles auparavant, avait été fondée Kambé. Cette ville était tombée depuis en pleine décadence par suite du développement et de la prospérité d'Utique sous la domination tyrienne. Peut-être même était-elle alors entièrement abandonnée.

Elissar acheta du roi des Tybiens, Iapon [3], l'emplacement de cette cité délaissée, moyennant le payement d'un tribut annuel, en prit possession, la releva de ses ruines, ou même la reconstruisit entièrement. Puis elle donna à sa jeune colonie le nom de Ville nouvelle (*Kaïrth-Khadeschath*), par opposition à *Outik* (la vieille), ou de Forteresse de la mer (*Karth-Ago*). Les Grecs ont fait de ce nom, par corruption : *Carchedôn*, et les Romains : *Carthago : Carthage.*

Sur le sommet de la colline servant de réduit à la cité naissante, colline qui, disent les uns, fut celle voisine des ports et, disent les autres, celle qu'on appela plus tard *Byrsa* (c'est-à-dire : emplacement d'un camp, ou acropole), la légende rapporte qu'Elissar fit elle-même élever le temple d'Eschmoûn (l'Esculape, ou l'Apollon des Grecs), divinité tutélaire de Carthage, une citadelle et ce palais fameux du haut des terrasses duquel l'inoubliable amante du héros Troyen devait jeter, plus tard, en mourant de désespoir, ces immortelles imprécations :

Hauriat hunc oculis crudelis ab alto
Dardanus et nostræ secum ferat omina mortis [4].

Carthage ne tarda pas à s'affranchir du tribut qu'elle s'était engagée

[1] *Hist. des peuples de l'Orient*, par Maspero.
[2] Timée, *Fragm.*, 23.
[3] Solin, 27, 9.
[4] Virgile, *Enéide*, iv, 661-663.

à payer aux peuplades indigènes. Se sentant forte, elle signifia qu'elle entendait occuper désormais, à titre de propriétaire et de maîtresse, un sol qu'elle n'avait eu jusque-là qu'à titre précaire, et l'humble attitude de ses débuts fit place à l'arrogance. Cette conduite la brouilla de suite avec les tribus Libyennes qui l'entouraient et la forcèrent à soutenir une longue série de guerres. Elle en sortit victorieuse, il est vrai. Mais ces triomphes mêmes lui firent de ses nouveaux sujets autant d'ennemis irréconciliables.

En deux cent cinquante ans, du milieu du IXe siècle à la fin du VIIe, elle conquit ainsi, pied à pied, toute la région qui s'étend de la Petite Syrte à la frontière de Numidie.

Dans cette conquête, comme dans la plupart de ses guerres postérieures, elle trouva des auxiliaires précieux dans les colonies Liby-Phéniciennes de la côte, sur lesquelles, d'ailleurs, elle ne tarda pas également à s'arroger la suprématie. Peu à peu, elle fit, de toutes, ses alliées d'abord, puis ses tributaires. Prenant l'hégémonie de la Confédération Chananéenne en Occident, elle les obligea toutes à lui fournir un contingent militaire et à lui verser, chaque année, des contributions en argent. Nous savons que Leptis, par exemple, lui payait, de ce chef, une redevance d'un talent par jour.

Ce régime dur, et surtout durement appliqué, lui suscita des haines faciles à éviter, qui, plus tard, contribuèrent certainement beaucoup à sa ruine. C'est ainsi que même Utique, la ville confédérée la mieux traitée pourtant, déserta la cause de sa suzeraine pendant la guerre des Mercenaires, et l'abandonna définitivement avant la troisième guerre punique.

Et, si les cités d'origine phénicienne étaient si maladroitement pressurées, que penser des autres? Evidemment ce fut une impitoyable servitude qu'essaya de faire peser sur elles son effroyable avidité. Aussi les Libyens eurent-ils toujours son joug en horreur. Quant aux Gétules, aux Nasamons, aux Garamantes et autres, de mœurs plus nomades, ils préférèrent reculer, lorsqu'il le fallut, jusqu'aux limites du désert, pour s'y soustraire et conserver leur indépendance native.

Du reste, ces poursuites furent rares. La puissance de Carthage ne prit jamais, en effet, beaucoup d'extension dans l'intérieur du continent. Son territoire propre, même aux jours de sa splendeur, occupait, tout au plus, les deux tiers de la Tunisie. Il se composait, en grande partie, du district de Tusca (*bassin de l'Oued-el-Kebir*) et des Grandes Plaines, ce qu'on appelle maintenant la vallée de la haute *Medjerdah*. Ce territoire était, nous disent Eumaque et Appien, entièrement entouré d'un fossé. En somme, c'était moins un empire continental qu'une propriété suffisamment vaste pour qu'aux bénéfices du commerce tous les citoyens de Carthage pussent ajouter les bénéfices et les agréments de la grande culture et du séjour à la campagne.

Par les colonies phéniciennes et liby-phéniciennes réduites en vas-

selage et disséminées tout le long de la côte, la République Punique tenait seulement presque tout le littoral Nord et Est de l'Afrique. L'histoire a même conservé la mémoire de deux héroïques frères Carthaginois qui consentirent à se laisser enterrer vivants pour étendre son domaine, contesté par les Grecs de Cyrène, jusqu'à l'est de Leptis, au fond de la Grande Syrte, à l'endroit appelé depuis, en l'honneur de ces deux martyrs du patriotisme : *Autels des Philènes* [1].

Mais, en dehors de cette bande de terre longeant le littoral et qui atteignit jusqu'à 3,000 kilomètres de longueur [2], l'autorité de Carthage ne pénétra jamais très avant dans l'intérieur du pays. Les races primitives purent donc y amasser à l'aise, tout en gardant, ou à peu près, leur autonomie, des trésors de colère pour le jour, impatiemment attendu, de la vengeance.

Carthage alors se souciait peu de ces impuissantes colères soulevées par sa politique oppressive.

Assise sur un rivage enchanteur et dans l'un des plus beaux sites du monde, elle se moquait des pleurs qu'elle faisait couler et, pourvu qu'ils la gorgeassent d'or aux jours fixés par elle, peu lui importait les grincements de dents des faibles au-dessus desquels Elle avait grandi.

Qui prend dans ses mains un planisphère terrestre voit, du premier coup d'œil, que l'Afrique du Nord constitue à elle seule une unité géographique parfaitement déterminée.

Cette unité est séparée de l'intérieur immense du continent noir par les doubles et hautes chaînes des monts Atlas qui ont donné leur nom à l'Océan sur les abîmes duquel ils aboutissent.

Elle est également séparée de l'extérieur par des côtes inhospitalières, sans rades sûres et sans ports abrités dans lesquels les vaisseaux en péril puissent chercher un refuge contre les coups violents du mistral et les lames, redoutablement courtes, de la Méditerranée [3].

Sur cette longue ligne de côtes, la nature n'a créé qu'une seule retraite. Et, comme la nature d'ordinaire achève ce qu'elle commence, elle a placé cette retraite précisément au centre même de la mer, à égale distance de l'Egypte et de l'Espagne, en face de la Sicile, de la Sardaigne, de la France et de l'Italie. Il semble qu'elle ait ainsi convié l'Europe entière, l'Afrique et l'Asie à converger, sur les flots, vers ce havre unique.

Elle l'a certainement aussi destiné à devenir l'entrepôt général et le grand marché de toute la région saharienne. Les montagnes, en effet, qui barrent l'Afrique du Nord et la séparent de l'Afrique Centrale, s'abaissent à son approche et disparaissent entièrement devant lui [4].

[1] SALLUSTE, *Cont. Jugurtham*, 79. — VALÈRE-MAXIME, V, 6-4.
[2] POLYBE, III, 39.
[3] SALLUSTE, *Cont. Jugurtham*, XVII.
[4] TISSOT, *Géographie comparée de la Province Romaine d'Afrique*, I, 3.

Il offre donc, tout à la fois, un asile inviolable aux gens de mer et un facile accès aux hommes du désert.

Eh bien! c'est à ce point précis, près de cette retraite merveilleuse, sur ce havre unique, que Carthage a dressé ses murailles.

Et quelles murailles ?

L'entrepôt magnifique du commerce entier fait par le monde alors connu : c'est elle! Le désert et la mer, ces deux figures visibles de l'infini, lui appartiennent!

Couchée sur un isthme étroit, d'une largeur de 4,625 mètres [1], qui s'étend du *cap Kamart* au *lac de Tunis*, puisque la mer alors occupait toute la *Sebka de Soukara*, elle a fermé complètement cette langue de terre, sur laquelle elle repose, et que ses sept cent mille habitants [2] occupent tout entière, par un ensemble de fortifications telles qu'Agathoclès, les Mercenaires, les Romains et le grand Scipion lui-même les déclareront imprenables.

Ces fortifications forment une circonférence de 6 à 7 lieues de tour. Orose lui donne 20 milles (29,585 mètres) ; Eutrope : 22 (32,543 mètres) ; Tite-Live : 23 (34,022 mètres), et Charles Tissot : 26,905 mètres [3].

Elles se déploient, du côté de la terre, en une triple enceinte.

La première ligne intérieure de cette enceinte se compose d'un mur d'escarpe en blocs énormes de tuf, posés par lits horizontaux. La plupart de ces blocs, dont beaucoup mesurent jusqu'à 1m,50 de longueur sur 1m,25 de largeur et 1 mètre de hauteur, ont exactement les dimensions de l'assise sur laquelle ils s'appuient. Un certain nombre cependant d'entre eux se rattachent par des parties saillantes, ou rentrantes, formant tenons et mortaises, aux blocs voisins, ce qui augmente la solidité de la masse.

Cette masse offre une largeur de 9m,24 sur 13m,86 de hauteur, suivant Appien [4], ou de 11m,64 sur 18m,48, si l'on s'en rapporte à Diodore [5]. Ces chiffres peuvent d'ailleurs se concilier avec ceux d'Appien, en admettant qu'ils expriment la hauteur totale du rempart, y compris le couronnement, et la largeur prise à la base.

Au-dessous de cette muraille gigantesque, et jusque dans la profondeur de ses fondations, sont ménagées d'inépuisables citernes, afin que les défenseurs de la cité puissent toujours avoir, en abondance, l'eau à leur portée.

Le mur lui-même n'est pas massif dans toute sa hauteur. Au-dessus de la ligne susceptible d'être atteinte par les béliers ennemis, on a disposé, dans son épaisseur, des casemates pour trois cents éléphants de guerre, des écuries pour quatre mille chevaux, des magasins pour les

[1] Appien, *Punic.*, I, 45.
[2] Strabon, XVII, 3.
[3] Orose, IV, 22.
[4] Appien, *Punic.*, 95.
[5] Diodore de Sicile, *Reliquiæ*, XXXII, 14.

harnais, les équipages, les munitions et les vivres et des casernes pour le logement de vingt mille hommes d'infanterie et quatre mille de cavalerie.

Loin de nuire à la solidité de l'ensemble, cette disposition l'augmente, au contraire. Quelle construction n'est, en effet, mieux disposée à résister aux chocs violents et aux vibrations produites par ces chocs dans les maçonneries et les terres que des murs opposés perpendiculairement les uns aux autres?

Des meurtrières, percées obliquement de place en place, permettent de défendre, à coups de flèches et de traits, la contrescarpe du fossé.

La muraille présente, en outre, une série d'angles rentrants et sortants commodes pour repousser les assauts.

Elle est enfin soutenue par des tours rondes, placées à 2 plèthres, ou 61m,66, les unes des autres dans la plaine et plus ou moins espacées partout ailleurs, suivant les accidents du terrain et les nécessités de la défense. Ces tours, d'un diamètre de 16m,53 (36 coudées), dominent la muraille de deux étages et facilitent aux assiégés la défense de leurs remparts dans toutes les directions [1].

Au pied de ce mur, du côté de l'ennemi, est creusé un fossé large de 32 mètres, d'une grande profondeur et affectant la forme triangulaire.

En avant de cette première enceinte fortifiée, s'élève la seconde. Elle comprend un rempart, à peu près aussi large que la grande muraille, mais élevé seulement de 4 à 5 mètres et défendu, lui aussi, par un nouveau fossé, identique en largeur, profondeur et forme à celui de la première ligne.

La troisième enceinte, la plus exposée aux coups de l'ennemi, ne se compose que d'un fossé semblable au précédent, défendant une simple banquette de terre, protégée par des palissades [2].

En dedans de cette triple enceinte, deux lignes de défenses intérieures achèvent de rendre la place inexpugnable. L'une de ces lignes sépare la cité, proprement dite, du faubourg noble de *Mégara*. Ses hautes murailles, flanquées de tours, partent de la *Maalka*, derrière les citernes publiques, pour aboutir à l'extrémité des quais extérieurs, après un parcours de 3,360 mètres. La seconde partage la cité elle-même en deux zones : la zone Ouest, défendue par la triple enceinte, le mur de Mégara, dont nous venons de parler, et le mur simple qui fait, au sud, face à la *Tænia*, dont nous parlerons bientôt; et la zone Est, renfermant les ports, les quais et le quadrilatère de *Byrsa*, aux angles Nord-Ouest et Sud-Ouest duquel elle s'appuie.

Byrsa : c'est le centre et le cœur de tous ces gigantesques travaux; c'est l'acropole! C'est le réduit de Carthage. Byrsa est là, dans sa hauteur de 63 mètres, isolée de tous côtés, dominant tout, et dominée

[1] Appien, *Punic.*, 95.
[2] *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, III.

elle-même par une vaste et formidable citadelle, dont le périmètre particulier, tangent intérieurement à celui de la place au Nord et au Sud, mesure 3 kilomètres au moins [1].

De ces hauteurs de Byrsa, Carthage voit venir, sans les craindre, les peuples de l'intérieur et jusqu'aux enfants du désert qui viennent échanger leurs produits.

De là, elle guette aussi, au passage, les vaisseaux des autres nations et fond sur eux, à la moindre occasion, comme le vautour sur sa proie. Un jour, en 202 avant notre ère, la tempête brise la flotte du préteur Cn. Octavius sur les rochers des îles *Aegimures*, la Zembra et la Zembretta modernes. La cité punique a vu l'œuvre de la mer. Vite, son peuple accourt; ses magistrats s'assemblent. On discute en tumulte. Il ne faut pas laisser échapper cette aubaine! Asrou-Baal fera le coup! Avec cinquante trirèmes de guerre, cet amiral s'en va, malgré le droit des gens, prend ce qu'il trouve, pille sans merci, poursuit jusque sous *Aquæ Calidæ* (Hammanm Lif) trente vaisseaux Romains désemparés et ramène le tout à Carthage au milieu du délire de ce peuple rapace [2].

Pour achever l'énumération des défenses de Carthage, du côté de la terre, ajoutons que l'isthme, l'y rattachant, est barré par une suite de mamelons ardus et difficiles, entre lesquels un petit nombre de passages seulement donnent accès dans la plaine. Derrière ces mamelons enfin, le fleuve *Makara* (la Medjerdah), qui débouchait alors dans la mer entre le *Djebel Ahmor* et le *Djebel Kabeur-el-Djehela*, non loin de *Sidi-Ali-bou-Ktioua*, coupait aussi toute communication avec la campagne et formait encore un obstacle sérieux, facile à rendre infranchissable et d'une défense aisée [3].

Si merveilleusement munie du côté de la terre, Carthage ne l'est pas moins du côté de la mer.

Sans doute, elle n'a bâti là qu'une muraille unique. Mais ce mur domine en partie de hautes falaises à pic, formant escarpe naturelle, dessine le pourtour de *Megara*, contourne la ville basse à l'Est et coupe la *Tœnia*, ou bande de terre courant au Sud entre la mer et le lac de Tunis, suivant toute sa largeur, 92^{m},50. Il est continuellement battu par les vagues et surveillé d'une manière incessante par les vaisseaux de guerre puniques.

Au point Sud, où cette muraille unique vient rejoindre la triple enceinte de l'Ouest et du Nord-Ouest, le lac de Tunis, tout en fournissant à la cohue des bâtiments qui se pressent, sans cesse, dans les eaux de la ville Phénicienne, un abri que ses ports intérieurs, voisins, mais trop étroits, ne pourraient leur donner, lui sert aussi de défense naturelle de seconde ligne.

Ces ports eux-mêmes, dont nous ignorons l'exacte étendue, que

[1] Beulé, *Fouilles à Carthage*.
[2] Tite-Live, xxx, 24.
[3] Polybe, i, 73, 75.

M. Beulé porte à 22 hectares 29 ares 67 centiares [1], et dont il ne reste plus que d'informes vestiges, sont protégés par le château fort du Schofetim de la mer, bâti sur un ilot central de 53 mètres de rayon et appuyé par des bastions et tout un système spécial de fortifications. Ce sont de ces ports, l'un destiné aux vaisseaux marchands, l'autre, appelé *Cothon*, en communication avec le premier par un goulet intérieur et réservé à la marine militaire, tous deux creusés, en grande partie au moins, de main d'hommes, maintenant envahis par les sables et à demi comblés par les ruines, que partent, sans relâche, des flottes innombrables. Elles vont porter au loin la puissance de Carthage et ramènent vers elle les richesses du monde.

Elle a pris, comme armes parlantes, un *cheval sous un palmier* [2].

Fille et reine de l'Océan, elle eût dû prendre plutôt, comme symbole, l'un de ces *poulpes* dont ses rivages abondent et dont se nourrissent les pêcheurs de Maalka. Ne suce-t-elle pas partout, avec un mépris de la parole donnée, de la justice, des serments et même des traités, qui ont rendu tristement célèbre la foi punique, le meilleur de la fortune de vingt nations diverses ?

Au milieu de sa formidable ceinture de pierres, la ville s'agite dans un perpétuel flux et reflux, qui ne se fait pas toutefois partout également sentir.

Le *quartier de Maalka*, qui s'étend des ports en remontant vers Byrsa, est le plus animé de tous. C'est le centre des pêcheries et du commerce. Il étage, en amphithéâtre, ses hautes maisons de forme cubique. Elles sont en pierres, en blocage, en pisé, voire même en terre battue et comprimée et quelques-unes en planches. Beaucoup ont jusqu'à six étages. Celles qui sont en pierres, de ce tuf spongieux si fréquent dans les environs de Carthage, sont enduites d'une couche de goudron, au moins du côté qui regarde la mer, pour les défendre contre l'air et la pluie [3]. Par-dessus cette couche, on a passé un lait de chaux pour les blanchir et éviter ainsi les inconvénients d'une trop grande réfraction solaire. Les maisons des riches sont revêtues de marbre, tiré des carrières du *Ras-Adar*, ou de *Schemtou*. Leur architecture, qui semble affectionner tout particulièrement la forme circulaire et la forme semi-circulaire, est toujours très sobre d'ornements.

Au centre de *Byrsa*, l'Acropole avec sa citadelle, ses temples, ses palais, tout cela se mêlant, s'enchevêtrant, se supportant l'un l'autre d'une façon merveilleuse et projetant, dans l'azur du midi et dans la pénombre du soir, sa silhouette grandiose ou fantastique.

Derrière l'acropole, dans des terrains rouges, s'allonge la *voie des Mappales*. Les tombeaux de quelques hommes illustres la bordent et elle aboutit à l'immense nécropole de Carthage. Car si, jusque dans les

1 Beulé, *Fouilles à Carthage*.
2 Énéide, I, 442-445. — Justin, XVIII, 5.
3 Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 22.

profondeurs de Byrsa, l'on a découvert des monuments funèbres et trouvé des ossements humains, il paraît démontré, par la seule inspection de ces tombeaux, qu'ils sont plus anciens que la ville punique et remontent à une époque mégalithique antérieure à sa fondation.

La Carthage phénicienne ensevelit ses morts dans d'étroits caveaux taillés dans le calcaire sur le plateau du *Djebel Kaoui*, qui s'incline vers Utique et aussi sur les pentes qui descendent vers la Sebka de Soukara et vers la mer. De cette façon, le faubourg de Megara échappait à la vue des tombeaux ; il fallait gravir le sommet de la montagne pour découvrir ce champ de sépultures qui mesure plusieurs kilomètres carrés de superficie. Chacun des caveaux funéraires est creusé autour d'une hypogée rectangulaire commune à toute une famille [1].

En avant de cette cité du silence et de l'éternel repos, de larges habitations émergent du milieu de vastes jardins : palais d'été avec leurs parcs ; maisons de campagne entourées de leurs bouquets d'arbres et de fleurs. Des clôtures en pierres sèches, en haies vives d'arbustes épineux, et de multiples canaux d'irrigation séparent chaque propriété. Toutes ensemble forment le *quartier de Megara*. C'est la ville neuve, le noble et aristocratique faubourg, le quartier le plus vaste et le moins peuplé de Carthage. Les riches y possèdent leurs demeures de plaisance dont la verdure et les constructions s'espacent jusqu'au sommet des falaises, dans tout le terrain maintenant occupé par *Sidi-bou-Saïd* et *La Marsa*.

Ces quartiers divers sont rayés de rues innombrables qui s'entrecroisent dans tous les sens et sont généralement fort étroites. Mais, en dehors de la *voie des Mappales*, on connaît à peu près la direction de *trois* seulement de ces rues. Elles partent du forum et montent parallèlement vers Byrsa. Ce forum lui-même, situé au nord du Cothon, est une grande place rectangulaire, encadrée de maisons très hautes et dont une des faces est occupée par le temple de Baal Apollon, dans les salles duquel s'assemblait probablement, en temps ordinaire, le Grand Conseil de la Nation. Aux jours solennels, les réunions avaient lieu à Byrsa dans le temple d'Eschmoun [2]. L'édifice, consacré au culte d'Apollon, était orné d'une statue colossale du dieu revêtue de lames d'or d'une grande épaisseur. Les tuiles, qui le recouvraient, étaient également dorées. Au point de jonction de la Tœnia et de la presqu'île de Carthage, et tout à fait à l'extrémité méridionale de la ville se trouvait une autre place publique. Elle était semi-circulaire et, comme le forum, entourée de hautes maisons, excepté du côté sud où elle touchait aux fortifications [3].

Toutes les rues et places de Carthage sont d'ailleurs pavées de larges plaques de calcaires qui recouvrent de superbes égouts, organisés de

[1] Beulé, *Fouilles à Carthage*.
[2] Appien, *Punic.*, 128.
[3] Appien, *Punic.*

manière à porter l'eau dans les réservoirs publics de Maalka et du bord de la mer [1]. Les Carthaginois passent même, dans l'antiquité, pour avoir inventé le dallage des routes et des rues [2].

Chaque particulier possède aussi ses réservoirs. Toutes les maisons sont couvertes en terrasse, soigneusement bétonnées, pour recueillir les eaux pluviales dans des citernes privées.

Carthage communique enfin avec l'extérieur par un certain nombre de portes monumentales, outre les poternes, percées dans ses murs. Daux a relevé les traces de sept de ces portes. On en connait quatre dont la position est déterminée par des textes formels. Ce sont celles de *Mégara*, d'*Utique*, de *Théveste* ou de *Furnos*, et de *Thapsus*. Cette dernière était voisine de la Tœnia. C'est par elle que sortit Hann-Baal de la ville ingrate, qu'il ne devait point revoir, en 195.

De ces portes partaient des routes dont les Romains se servirent plus tard et qu'ils n'eurent qu'à entretenir ou à restaurer.

Les plus remarquables de ces voies étaient :

La GRANDE ROUTE DU LITTORAL : elle desservait : à l'Ouest, *Ruscinona* (Porto Farina), *Utique* (Bou Châteur), *Hippo Diarrytos* (Bizerte), *Hippo-Regius* (Bône), *Rous-Ikadem* (Philippeville), *Kollo*, *Tucca* (ruines), *Igilgil* (Djidjelli), *Saldæ* (Bougie), *Icosium* (Alger), *Iol* (Cherchell), *Kait Thennæ* (Tenès), *Mak-ag-Aoua* (Mostaganem), *Ti-n-ji* (Tanger) et s'arrêtait au cap *Gir*, ou promontoire d'Hercule, à l'extrémité de l'Atlas. A l'Est, elle passait à *Maxula* (Rhadès), *Aquæ Calidæ* (Hammam-Lif), *Putput* (Hammamet), *Hadrumetum* (Sousse), *Leptis minor* (Lampta), *Usilla* (Inschilla), *Thenæ* (Enchir Tina), *Tacape* (Gabès), *Sabrata* (Tripoli Vecchio), *Oea* (Tripoli), *Leptis magna* (Lebeda), et se terminait à *Kasr*, près des *Philènes* ;

La ROUTE DE CARTHAGE A CHERCHELL, par *Theveste* (Tebessa), *Cirta* (Constantine), *Sitifis* (Sétif), etc. ;

La ROUTE DE TENÆ A SALDÆ, par *Soff-Tula* (Sbeithla), *Cillium* (Kasryn), *Theveste* (Tebessa), *Sitifis* et *Saldæ* ;

Puis les DEUX ROUTES DE CARTHAGE A CIRTA : l'une, par *Sicca* (le Kef), *Naraggara* (Sidi Youcef) et *Tipasa* (B. Tifech) ; l'autre, par *Bulla-Regia* et *Simittu* (Chemtou).

D'autres routes encore reliaient *Carthage* et *Hadrumetum* à *Zama-Regia*, *Thysdrus*, *Thapsus*, *Capsa* et aux autres centres importants de Tunisie.

Partout ainsi le Coursier Punique a précédé l'Aigle Romaine.

Comme celui de son heureuse rivale, le Gouvernement Carthaginois fut un Gouvernement Républicain.

Il est toutefois probable que Carthage essaya du pouvoir personnel aux débuts de sa fondation. Mais combien de temps dura cet essai ?

[1] Fouilles de Gouvel.
[2] ISIDORE, *Origines*, XV-XVI, 6. — *L'Art dans l'Antiquité*, III, 359.

A la suite de quelles désillusions, ou de quelles catastrophes, les Carthaginois se décidèrent-ils à remplacer un jour les anciens rois par des magistrats élus ?

Eurent-ils, eux aussi, des Tarquin, des Lucrèce et des Brutus?

L'histoire est muette sur cette révolution. Elle ne nous dit ni quand elle se fit, ni pourquoi elle se fit, ni comment elle se fit. Nous ignorons donc si elle fut sanglante, ou si elle arriva sans secousse et, pour ainsi dire, naturellement.

Tout ce que nous savons c'est que la République établie resta toujours plutôt une *oligarchie ploutocratique* qu'une *démocratie* [1].

Bien que le peuple, en effet, prît une certaine part aux affaires, qu'il délibérât parfois, réuni soit par sections, soit par corps de métiers, qu'il eût à ratifier les décisions importantes et que son vote, en cas de désaccord entre les schofetim et le Sénat, fût prépondérant, le Gouvernement véritable n'en demeura pas moins toujours, à peu près entièrement, entre les mains du Sénat et des riches [2].

A Rome, les chefs suprêmes de la République étaient les consuls.

A Carthage, ces magistrats s'appelèrent des *schofetim* ou *suffètes*. Ils offrent une grande analogie avec ces *juges*, dont il est souvent parlé dans la Bible. Leur nom est identique et leurs fonctions présentent beaucoup de similitude.

Elus primitivement pour un temps indéterminé, ils ne tardèrent pas à n'être nommés que pour une année.

On ne parle point de conditions d'âge requises pour les élections, mais seulement de conditions de noblesse et de fortune, ce qui prouve surabondamment la prédominance de l'aristocratie à Carthage. Cette aristocratie ne comportait point, il est vrai, de noblesse héréditaire. Dans ce pays de marchands, elle provenait, tout à la fois, de la fortune, de la faveur populaire et de la considération personnelle. La naissance seule ne suffisait pas. Et telle famille, autrefois illustre, réduite à l'indigence, perdait immédiatement tout son prestige et tous ses droits [3].

Les suffètes étaient aussi choisis dans deux familles rivales. De la sorte, ces deux magistrats se surveillaient mutuellement et, si l'un d'eux eût eu la pensée de tenter un coup de main contre la République, l'autre était là pour dénoncer ses agissements et faire avorter ses projets.

Cette dualité de la magistrature suprême, qui certainement offre des avantages dans les circonstances ordinaires de la vie des peuples, offre aussi, dans les heures de grands périls et d'imminents dangers, de terribles inconvénients.

Elle met un frein presque infaillible aux ambitions démesurées et sert d'obstacle infranchissable aux tyrannies naissantes. Mais elle paralyse, en même temps, les héroïsmes sublimes, les soudaines et absolues

1 Aristote, *Politique*, II, viii, 5 ; — VIII, x, 4.
2 Appien, *De reb. punic.*, 55.
3 Aristote, *Politique*, V, vii ; II, xi.

intuitions du génie, indispensables à certains moments et pour sauver certaines situations. Elle empêche, il est vrai, de sortir de la légalité pour le mal ; mais elle empêche aussi d'en sortir pour le bien. Elle arrête l'homme dans sa marche vers la tyrannie et sauve la liberté du citoyen ; mais elle entrave l'homme dans sa marche contre l'ennemi du dehors et peut faire perdre à la patrie elle-même son indépendance et sa vie.

Pour obvier à ces inconvénients tangibles, Rome, aux jours de crise, suspendait la dualité de ses magistrats. Elle supprimait les consuls et réunissait, pour la circonstance, dans une seule main, toute la puissance et toute l'autorité. Elle créait un *dictateur*. C'était sortir de la légalité pour rentrer dans ce droit supérieur dont la loi suprême est le *salut du peuple*.

Malgré une expression isolée de Tite-Live[1], il ne paraît pas que Carthage ait jamais imité cet exemple de la grande République. Jusque dans ses dernières convulsions, elle garda l'étroitesse d'esprit égoïste des peuples marchands et des nations vouées au seul culte de l'or. Elle préféra périr avec ses deux suffètes, qui se contrariaient l'un l'autre et s'accusaient mutuellement des désastres communs, plutôt que d'être sauvée peut-être par la main énergique et toute-puissante d'un *imperator*, ou d'un *dictator* quelconque.

Au-dessus, ou au-dessous, de ces suffètes venait le *Grand Conseil des Anciens*, composé de vingt-huit membres. C'était le *Sénat de Carthage*. Mais combien différent du Sénat romain ?

A Rome, du moins jusqu'à César, le Sénat fut réellement le corps le plus auguste de la République. Il eut cet esprit de suite, de sagesse, de modération, ce sens pratique des hommes et des choses qui font de lui le premier des corps politiques anciens et en feront longtemps encore le modèle de ceux à venir. Le sénateur romain savait s'élever, non seulement au-dessus de ses intérêts matériels et privés ; mais, lorsque le bien de la patrie l'exigeait, il savait s'élever au-dessus de lui-même et faire taire dans son cœur la voix du sang.

Les Anciens du Sénat punique, au contraire, n'eurent jamais guère d'autre but que leurs intérêts privés. L'avarice les conduisit en tout. Ce fut la soif du luxe qui fit leur prospérité rapide. Tant que Carthage fut pauvre, ses citoyens n'épargnèrent effectivement rien pour acquérir ces richesses de rois dont parle Montesquieu[2] ; mais, quand ils les eurent acquises, la crainte de les perdre, ou d'en dépenser seulement une partie au service de l'Etat, fut cause de leur ruine complète. On les verra, tant que des sacrifices pécuniaires pourront sauver la patrie, refuser opiniâtrément de les consentir et se décider enfin à les faire quand il sera trop tard et que les désastres, occasionnés par leurs refus cupides et jaloux, seront irréparables.

[1] Tite-Live, xxiii, 13.
[2] *Grandeur et décadence des Romains*, iv.

Les suffètes étaient-ils nommés par ces Anciens, ou relevaient-ils du suffrage populaire? Aristote et Polybe, les seuls écrivains qui parlent de la constitution politique de Carthage, sont muets à cet égard. Il semble cependant plus probable qu'ils étaient choisis par tous les Carthaginois en possession du droit de Cité.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les lois de la République devaient être votées et les impôts approuvés par ce Grand Conseil.

Comme celui de Rome, le Sénat Carthaginois était donc le véritable pouvoir législatif et les suffètes n'étaient guère que le pouvoir exécutif.

Parfois seulement, ils ajoutaient à leurs fonctions politiques les fonctions militaires; ils étaient non seulement suffètes, mais généraux.

Pendant longtemps, et probablement jusqu'à la fin de la deuxième guerre punique, Carthage eut aussi des *pentarchies*. Suivant Aristote, les fonctions de ces magistrats étaient multiples et toujours gratuites. Ces pentarchies constituaient, sans doute, comme autant de ministères et dirigeaient, sous leur responsabilité, chacune des branches de l'administration. Deux choses leur donnaient surtout de l'importance. D'abord, la durée de leur pouvoir excédait de beaucoup la durée du pouvoir des sénateurs et des schofetim. Secondement, recrutés parmi les membres sortants du Conseil des Anciens, les Pentarques étaient redoutables parce qu'ils se perpétuaient au pouvoir en élisant exclusivement parmi eux les membres inamovibles du *Conseil des Cent quatre*.

Ces *Cent quatre*, assez semblables aux Ephores de la Grèce, ou au Conseil des Dix, à Venise, pendant le moyen âge, avaient la haute surveillance sur les Suffètes, les généraux et tous les autres magistrats de la République. Ils formaient l'assemblée des Riches [1]. C'était un Tribunal d'Etat, une sorte d'Inquisition laïque ou de Comité de Salut public. Ce sont ces Cent quatre qui, à maintes reprises, firent crucifier les généraux puniques, coupables de s'être laissé vaincre. Anciens membres des Pentarchies, nommés par elles, ils jouissaient d'ailleurs du triple prestige que donnent la richesse, un mérite incontestable et une longue expérience des affaires. Hann-Baal, après Zama, brisa, d'un seul coup, la double puissance de ce terrible Conseil et des Pentarchies, puissance d'autant plus redoutable que ceux qui en étaient investis, nommés à vie, ne devaient compte de leurs jugements à personne, ce qui livrait, sans défense, leurs ennemis à la merci de leurs haines et de leurs passions politiques [2]. L'illustre Suffète fit arrêter, par ses licteurs, un des Pentarques (196) et, malgré la résistance acharnée des collègues du détenu, le traduisit devant l'assemblée du peuple. Puis, appuyé par ce même peuple, il fit décréter que, désormais, toute magistrature serait élective et annuelle. Ce serait même, dénoncé aux Romains par la haine implacable de ceux qu'il venait de briser de la sorte, que

[1] Aristote, *Politique*, II, viii. — Mommsen, *Hist. Rom.*, tome II.
[2] Tite-Live, xxxiii, 46.

le héros fut obligé de fuir son ingrate patrie et de s'en aller mendier, sous des cieux plus hospitaliers, un asile que Carthage refusait au plus grand de ses enfants [1] (195).

Avant de terminer cet aperçu de la Constitution de Carthage, il faut dire un mot encore d'une institution qui n'appartint point, à proprement parler, au Gouvernement de la République Africaine, mais qui cependant exerça souvent sur ce Gouvernement une influence prépondérante : les *Syssites !*

C'étaient, pense-t-on, des réunions à demi-publiques, des cercles, ou mieux des clubs politiques dans lesquels toutes les questions du jour étaient discutées, par les différents partis, avec un talent, une verve et souvent une violence inouïs.

On ne peut mieux comparer leur action puissante, bien qu'extra-constitutionnelle, à Carthage, qu'à l'action si souvent décisive chez nous, sous la Convention, de nos grands clubs révolutionnaires des Feuillants, des Cordeliers et des Jacobins.

Edgard Quinet a écrit ceci : « Entassez tous les faits qui ont marqué « la destinée d'un peuple ; ne négligez aucun nom, aucun fût de colonne. « Qu'est-ce que tout cela si vous ne me parlez de ses croyances ? Vous « m'avez montré son corps ; c'est son âme que je voudrais connaître [2]. »

Quelles étaient donc les manifestations de cette âme à Carthage ?

Les croyances et le culte puniques ne sont encore que très imparfaitement connus. Des stèles votives, des débris d'inscriptions et de rituels, quelques phrases brèves des auteurs grecs et latins, un mot de Tertullien, un édit de Tibère sont, à peu près, tout ce qui reste pour nous guider dans les difficultés de cette recherche. Si les monuments du culte disparu existaient seulement ! Mais non. Les temples antiques se sont effondrés et leurs débris eux-mêmes ne subsistent plus.

Les siècles et la main des hommes ont laissé debout, dans la majesté tragique de leurs souvenirs, les ruines des sanctuaires vénérés d'Athènes et de Rome païennes ; mais ils ont arraché, jusqu'aux fondements, ces témoins muets, et qui pourtant nous instruiraient encore dans leur mutisme, de la piété carthaginoise [3].

Tout ce que la critique peut conclure des documents mis sous ses yeux, c'est que les croyances puniques avaient gardé la trace profonde d'un *fétichisme* antérieur.

Peut-être Carthage n'adorait-elle plus les montagnes et les sources, comme les vieux Phéniciens [4] ; mais le culte des *Bétyles*, ou pierres sacrées, de formes conique, ovoïde ou pyramidale, qu'on retrouve à Carthage, dérivait certainement de cette adoration primordiale.

[1] Tite-Live, xxxiii, 47. Cf. *La Constitution de Carthage*, par L. Drapeyron. *Revue de Géographie*, tome X.

[2] *Le Génie des Religions*, iv.

[3] V. Berger, *La Phénicie*, 17, 19.

[4] *Corpus Inscrip. Semit.*, *pars* I, 5. — Renan, *Mission*, p. 296-301.

Parmi ces Bétyles, plusieurs étaient, disait-on, tombées du ciel ; c'étaient des Aérolithes. Cette origine mystérieuse ajoutait encore à leur crédit [1].

Fait étrange : ce culte grossier ne fut jamais plus en honneur qu'aux derniers temps de l'Empire romain. Son étrangeté, sans doute, offrait je ne sais quels charmes puissants aux esprits malades et blasés de cette époque de décadence. C'est ainsi que l'histoire a rendu célèbre cette pierre noire d'Emèse, dont Elah Gabal était le prêtre avant de devenir empereur, et devant laquelle, le front ceint des lauriers impériaux, on le vit danser encore comme un histrion [2].

Ce culte des Bétyles était tellement enraciné dans l'âme des peuples d'origine phénicienne que, même lorsqu'ils se vouèrent surtout, comme à Carthage, à l'adoration des astres et des grandes forces de la nature, ils n'eurent souvent d'autre représentation sensible de ces divinités, relativement supérieures, que des cônes de pierre ou des cippes équarris.

Le nom divin qui revient le plus fréquemment, soit dans les inscriptions religieuses puniques, soit dans les noms théophores, c'est-à-dire composés en partie de celui de la divinité et fort usités alors, est le nom de *Baal*.

Ce terme qui signifie : « le maître », n'est certainement d'ailleurs qu'une appellation honorifique s'appliquant à tous les dieux phéniciens sans distinction. De là cette expression : « *Baalim* », les baals, qui se retrouve dans la Bible.

Une autre épithète honorifique par laquelle les Carthaginois, en particulier, désignaient leur principale divinité, était celle de *Melek*, *Malak*, *Milik* ou *Molok*. Car, les consonnes figurant seules dans l'écriture punique, on ne sait pas exactement à l'aide de quelles voyelles se prononçait ce mot. Il signifie : « le Roi ».

Rarement on le rencontre seul. Il s'accole habituellement au *nom propre du dieu principal de la cité*, ou du *dieu suprême*. C'est le *Melek-Kart :* le roi de la ville ; ou le *Melek-Ard*, le roi de la terre.

Il entre aussi souvent dans la composition de noms d'hommes : ainsi le nom de *Abd-el-Melek-Ard* qui veut dire : serviteur du roi de la terre, dont nous avons fait *Amilcar*, était très répandu à Carthage.

Le spectacle du monde organique, où toute vie résulte du rapprochement des sexes, donna sans doute aux peuples primitifs l'idée d'appliquer cette même condition au monde divin. A côté de leurs *Baalim*, les Phéniciens eurent donc leurs *Baalak*, c'est-à-dire leurs « maîtresses [3] ».

Généralement les Carthaginois faisaient précéder le nom de la principale de ces maîtresses du titre honorifique de *Rabbat* ou *Rabbet*, « la

[1] F. Lenormand, *Les Bétyles* (*Revue de l'histoire des Religions*, tome III).
[2] Hérodien, v, 5.
[3] Jérémie, vii, 18 ; xliv, 17, 25.

grande Dame ». C'était l'équivalent du surnom de Melek ou Molok, donné au premier des Baalim[1].

Toujours par suite de cette assimilation du monde supérieur au monde terrestre, les Carthaginois complétaient aussi le couple divin par l'adjonction d'une troisième divinité, peut-être regardée comme fils des deux premières, peut-être aussi considérée comme indépendante et terminant simplement la triade céleste qui se retrouve dans presque toutes les religions.

Le grand Baal de Carthage, son Baal-Melek, c'est *Baal-Ammon*, « le maître brûlant[2] », dieu, par conséquent, igné et solaire. Il était représenté sous la forme d'un homme, portant des cornes de bélier et, quand il était assis, ayant un bélier de chaque côté de son trône. C'est à ce dieu que Carthage offrait des victimes humaines longtemps encore après que ces immolations barbares étaient réprouvées par le reste du monde civilisé. C'est à ce Molok qu'elle sacrifiait des nouveau-nés. C'était pour lui que les enfants des plus nobles familles carthaginoises roulaient en hurlant de douleur des mains ouvertes de la gigantesque statue du monstrueux Baal dans l'ardente fournaise qui rougissait jusqu'au ventre de bronze du colosse[3]. Aux jours de crise et d'expiation, les bras d'airain du Molok allaient vite. Ils ne s'arrêtaient pas. Les victimes, à peine posées sur les horribles doigts, disparaissaient dans un mouvement vertigineux, comme une goutte d'eau sur une plaque brûlante, et une fumée blanche montait seule au milieu des cris d'épouvante et des chants mystiques, sous les yeux des mères qui devaient être là impassibles et vêtues d'habits de fête[4].

Rien ne put arrêter pendant des siècles ce fanatisme, atrocement sanguinaire, de la ville sans entraille. Pour s'attirer, pensait-il, les faveurs d'Ammon, gagner un peu d'or dans ses lointaines expéditions, ou, malgré ses sordides économies, garder ou ramener la victoire sous les enseignes puniques, le Carthaginois fut toujours prêt à sacrifier, sans compter, sans regrets et sans remords, ses propres fils, la chair de sa chair et les os de ses os.

Vainement Darius et Gelon voulurent imposer par traités à ces hommes dénaturés, l'obligation de renoncer à leurs affreuses pratiques[5]. Elles étaient encore ouvertement en usage, nous affirme Tertullien, au Ier siècle de notre ère[6]. Et, sinon pour faire cesser totalement, du moins pour rendre clandestins et rares ces abominables holocaustes, il fallut des décrets de Tibère et de ses successeurs, prononçant peine de mort contre tout prêtre de Molok qui prêterait son ministère à ces assassinats[7].

1 V. Berger, *La Phénicie*, p. 19.
2 V. Berger, *Gazette archéologique*, 1879, page 133.
3 *Rois*, XVII, 31 ; XXI, 6. — Diodore de Sicile, XX, 14.
4 Plutarque, *De superst.*, p. 171.
5 Justin, XVIII, 6 ; XIX, 1. — Plutarque, *De sera Numinis vindicta*, 6. — Théophraste, cité par le Schol de Pind., Pyth. II, 3.
Apologét., IX.
Histoire de l'Art de l'Antiquité, par G. Perrot et Ch. Chipiez, tome III.

Le temple du trop fameux Baal, dans lequel étaient conservées les archives de la République, s'élevait, dit-on, entre celui de Tanit et celui d'Echmoun. Beulé prétend, au contraire, qu'il était sur le forum[1], et d'un luxe tel, aux dires d'Appien, que sa toiture seule avait coûté près de six millions de francs[2].

La Rabbet punique, compagne du Molok-Ammon, c'est *Tanit*, l'Astarté phénicienne, la grande déesse de la nature dont l'incessante et infatigable activité ne cesse de détruire et de créer.

La Rabbet affectait seulement, dans la ville de Didon, un caractère *sidéral* et *lunaire* très marqué. Elle était à proprement parler le génie de la lune, la lune elle-même personnifiée. C'était la *Lumière-femelle* comme Ammon est la *Lumière-mâle*. L'un revêt les ardeurs dévorantes du soleil d'Afrique; l'autre, le charme et la rêveuse poésie de la lune dans un Ciel oriental.

Plusieurs auteurs anciens nomment aussi Tanit : *la Vierge céleste* et le *Génie de Carthage*.

Son temple très vaste s'étendait, selon toutes les probabilités, sur la colline qui fait au nord face à Byrsa et qu'en séparait la *voie des Mappales*. Il était donc placé un peu au-dessous des citernes actuelles. C'est là qu'ont été retrouvées toutes les stèles votives qui peuplent nos musées et que la piété carthaginoise avait consacrées à *Tanit-Péné-Baal*, c'est-à-dire à « Tanit-face de Baal[3] ».

La *Rabbet* avait-elle une statue dans ce temple? Sous quelle forme y était-elle représentée? Tout au plus par un grossier dessin et presque certainement par de simples emblèmes sidéraux : un croissant surmontant une sphère, posés sur une stèle.

Les exigences de son culte découlaient de l'idée que se faisaient ses adorateurs de sa puissance de destruction continuelle et de continuelle création.

Eschmoun, on l'a dit, complétait la triade sacrée. On l'adorait comme la manifestation suprême de la divinité, dont il épuisait en lui l'énergie créatrice.

C'était le chef des *Cabires* ou « puissants », autrement appelés : « *dieux Patæques* », génies des planètes, dieux inférieurs, qu'il dominait absolument et gouvernait à sa guise[4].

On ne saurait s'étonner dès lors que son temple ait été bâti au cœur même de Carthage, dans son acropole, sur le sommet de Byrsa. Il était naturel que ce temple fût, comme nous l'atteste Appien, le plus riche et le plus magnifique de tous les édifices religieux de la Cité punique. Il dominait la ville tout entière. On y montait par un large escalier de soixante degrés et la première chose qui frappait au loin,

[1] Beulé, *Fouilles de Carthage*.
[2] *Punic.*, 127.
[3] Beulé, *Fouilles de Carthage*.
[4] Berger, *La Phénicie*. — *Histoire de l'Art dans l'Antiquité*, tome III.

sur les flots, les yeux de l'étranger venant à Carthage, ou ceux du Carthaginois rentrant dans sa patrie, c'était sa masse de marbre imposante et superbe[1].

Eschmoun était donc le dieu préféré de ce peuple de marchands et de marins. Molok était plus redouté. Le peuple recourait à lui surtout dans les revers ou quand s'accumulaient les désastres. Mais *Eschmoun* est la divinité de tous les jours parce que c'est lui qui règle le cours des astres, dirige les vents, apaise ou soulève les vagues, contribue, par conséquent, le plus ordinairement, à la fortune et à la prospérité de Carthage.

Aussi son image et celle des *Cabires* ornaient la proue des trirèmes de la République et les navires puniques eux-mêmes portaient ordinairement le nom de l'une de ces divinités[2].

Ainsi encore, aux jours de victoires navales, on célébrait par des réjouissances et des illuminations ces dieux domestiques, tandis qu'aux jours de défaites, on voilait, tout autour du port, les statues des *Patæques* en signe de deuil national et l'on couvrait les murailles elles-mêmes de draperies noires[3].

[1] Appien, *Punic.*, viii, 130.
[2] Silius Italicus, *Punic.*, xiv.
[3] Diodore de Sicile, I, xix, 106.

II

AGATHOCLÈS

Puissance essentiellement maritime et commerciale, dès qu'elle se sentit maîtresse du littoral qui l'avoisinait et que Hannon I[er], l'organisateur définitif des forces puniques, eut achevé la soumission des tribus Libyennes, Carthage voulut étendre au loin sa domination. Fille de Tyr, elle suivit l'exemple de sa mère et chercha, de bonne heure, à se créer, comme elle, un empire colonial.

Soixante années à peine après sa fondation, selon l'historien Diodore, elle s'empare d'une partie des Baléares, y établit des bassins de radoub et y crée la colonie d'Éresus dans l'île d'Iviea[1].

Deux siècles et demi plus tard, elle veut arrêter les progrès des Grecs dans la Méditerranée.

Ils avaient fondé de nombreuses villes dans l'Italie méridionale pendant la première moitié du VIII[e] siècle.

De là, leurs colonies devaient bientôt s'étendre sur le littoral de la Sicile. En effet, en 734, Théoclès y amena la première expédition composée de Chalcidiens, de Mégariens et de Noxiens, qui fondèrent les villes de Naxos et de Mégare.

L'année suivante, 733, Archias de Corinthe y conduisit une troupe nombreuse de Corinthiens et de Corcyréens avec lesquels il bâtit Syracuse.

La fondation de ces diverses colonies était le résultat d'une politique parfaitement arrêtée et dont l'oracle de Delphes se faisait l'organe en poussant vers cette direction unique tous les chercheurs d'aventures de l'Hellade.

Aussi les établissements grecs se multiplient-ils de tous côtés en Sicile ; à partir de ce moment sont fondées successivement : Catania, Leontium et Zancle, en 728 ; Gela, en 688 ; Acroe et Enna, en 663 ; Seli-

[1] Diodore de Sicile, V, 16.

nonte, en 651 ; Ximera, en 649 ; Casmenæ, en 643 ; Lipara, en 628; Camarina, en 598 ; Agrigentum, en 582.

Les Tyriens, qui possédaient de nombreux comptoirs dans l'île et y faisaient un commerce considérable, sont obligés de battre en retraite et d'abandonner leurs positions qui n'étaient pas fortifiées. Ils gardèrent pourtant un pied-à-terre dans le pays et se maintinrent dans trois *Emporia*, probablement en meilleur état de défense que les autres.

On ne put les chasser de *Motya* (la Boueuse), de *Kepher* (la Ville par excellence), appelée plus tard Solunte, ni de *Machanath* (le Camp), que les Grecs nommèrent Panormos.

Situées à l'extrémité occidentale de l'île, ces trois places pouvaient recevoir très facilement des secours de Carthage dont elles étaient plus rapprochées qu'aucun autre point de la Sicile. Aussi, à la prise de Tyr par Naboukoudouroussour, en 574, Carthage s'empressa-t-elle de se constituer l'héritière de ces trois villes. Elles furent son ancre d'abordage sur la terre de Sicile et, lui fournissant des points de débarquement toujours ouverts, permirent de grandes entreprises militaires pour la conquête de toute l'île.

En attendant, les Grecs, tout-puissants sur ces rivages, dirigeaient déjà leurs navires vers l'ouest pour étendre de ce côté leur puissance et leur commerce. Dès l'année 640, Coleus, de Samos, avait révélé à ses compatriotes les richesses de la Bétique, longtemps cachées par la politique jalouse des Tyriens. En 600, les Phocéens avaient fondé Marseille. Le mouvement d'émigration hellénique commençait donc à se porter sérieusement vers l'Espagne et vers la Gaule.

Mais, si ce mouvement s'accentuait, c'en était fait de la puissance maritime et coloniale que Carthage avait entrepris de fonder. La grande République Phénicienne des côtes d'Afrique ne pouvait permettre les progrès d'une semblable concurrence dans la mer qu'elle avait résolu de faire sienne. Il lui fallait, à tout prix, en expulser les Grecs. Ainsi commença, entre les deux civilisations hellénique et carthaginoise, le duel qui dura plusieurs siècles, et dont le grand drame Romano-Punique ne fut que la gigantesque continuation.

Les fils de Tyr commencèrent la lutte dans les environs de l'an 550 avant l'ère chrétienne. Pour arrêter toute extension nouvelle de la Grèce vers l'Occident, ils résolurent de porter la guerre en Sicile et d'anéantir, ou d'affaiblir tout au moins, sa puissance dans cette île qui commande une partie du bassin méditerranéen.

Malchus, successeur d'Hannon, et le premier des schofetim connus, débarque donc en Sicile, en conquiert rapidement une partie et rejette les Grecs sur les côtes septentrionale et orientale de l'île. Les indigènes du pays, mécontents des continuels envahissements des enfants de l'Hellade, avaient du reste accueilli les Carthaginois à bras ouverts, comme des libérateurs (536).

La puissance hellénique était humiliée en Sicile. Mais les colonies Phocéennes de la Gaule, de la Corse, où elles avaient fondé *Alalia*, qui commandait toute la mer Tyrrhénienne et le golfe de Ligurie, de l'Espagne, où elles avaient *Mœnacé*, *Emporiæ* (Ampurias), etc., menaçaient la suprématie Phénicienne bien plus sérieusement encore que les établissements grecs de la Trinacrie. Les flottes phocéennes avaient même battu, dans plus d'une rencontre, celles de Carthage et conquis une supériorité marquée dans ces mers[1].

Il fallait changer tout cela. Carthage fit un effort. En 536, sa flotte, combinée avec une flotte étrusque, parut devant Alalia, battit les Phocéens, prit *Alalia* et s'empara de la Corse tout entière, qu'elle partagea avec ses alliés.

Encouragé par le succès, le pavillon Punique se mit à donner la chasse au pavillon Marseillais. Il le poursuivit spécialement sur les côtes d'Espagne, attaqua tous les comptoirs phocéens de cette région et les ruina presque tous. *Hemeroscorpium*, *Alonis* et *Mœnacé* furent pris successivement. *Rhoda* et *Emporiæ* parvinrent seuls à se maintenir. *Pyrene* fut emporté par les Ibères descendus de leurs montagnes et provisoirement alliés aux Carthaginois ; les Grecs en furent chassés et la ville reçut de ses nouveaux maîtres le nom d'*Iliberri* (Ville neuve).

Puis les Carthaginois se rendirent maîtres du commerce de la Gaule méridionale où ils favorisèrent le développement des Ligures de Narbonne contre les Grecs de la vallée du Rhône. Bientôt les Marseillais furent renfermés dans l'enceinte de leur cité et réduits à tolérer, à leurs portes mêmes, et sur le côté oriental de leur port, là où s'élevait jadis la Bourse de Marseille, l'établissement d'un comptoir punique.

Cette situation dura jusqu'en 470, époque à laquelle Hiéron détruisit la marine étrusque, rétablit la supériorité navale des Grecs dans la mer Tyrrhénienne, le golfe de Ligurie et le golfe du Lion, et permit à Marseille de recommencer une ère nouvelle de prospérité.

Toujours assoiffée de conquêtes, Carthage voulut aussi s'emparer de la Sardaigne. Les riches mines de cette île et ses plaines superbes excitaient trop ses convoitises pour qu'elle n'essayât pas au plus tôt de les satisfaire. Malchus fut chargé de ce soin. Le vainqueur de la Sicile, de l'Espagne et des Phocéens prit donc la mer pour cette expédition nouvelle. Mais cette fois il échoua. Son armée fut défaite et lui-même, dit Justin, fut grièvement blessé[2].

Cette campagne, commencée si malheureusement, se termina par un gros événement politique. Malchus, blessé pour la République, mais battu par l'ennemi, fut banni à perpétuité de Carthage avec les débris de son armée vaincue. Indigné de ce châtiment immérité, le général et ses soldats envoient des députés au Sénat Punique. Celui-ci refuse même de les entendre. Alors Malchus et ses gens prennent un parti désespéré.

[1] Thucydide, I, 13. — Pausanias, X, 8, 4.
[2] Justin, *Hist. Univ.*, XVIII, 7.

Ils s'embarquent, repassent en Afrique, jurent de recouvrer, par la force, leurs droits de citoyens et, mettant le siège devant leur ingrate patrie, coupent ses communications et la réduisent bientôt aux dernières extrémités.

Carthage succombe sous les coups de ses propres enfants. Alors Malchus assemble le peuple au forum, se plaint de l'injuste exil dont on l'a frappé, lui, et ses compagnons et, pardonnant aux autres, il fait conduire au supplice dix des sénateurs qui l'avaient banni.

Plus tard, accusé lui-même d'aspirer à la royauté, il fut arrêté et exécuté, par ordre de ce Sénat qu'il avait décapité.

Malchus mort, Mak'ou (Magon), qui paraît avoir été fils de Hannon Ier, lui succéda, réorganisa les troupes et leur imposa une discipline de fer. Ce fut un grand politique et, en même temps, un grand homme de guerre. Il rétablit les affaires de la République et s'empressa de venger, en Sardaigne, l'échec que les armes puniques y avaient éprouvé[1].

Secondé par ses fils, Asrou-Baal et Abd-Melek-ard, il conquit une grande partie de cette île. Les Sardones furent vaincus et un petit nombre de peuplades, qui occupaient des parties montueuses et inaccessibles, parvinrent seules à se maintenir indépendantes. Plus tard, elles nécessitèrent de nouvelles campagnes avant d'être entièrement soumises. Non content de conquérir, Mak'ou voulut civiliser. Il jeta sur la terre conquise les fondements de *Caralis* (Cagliari), de *Tharros* et de *Sulci*. Il apprit aux indigènes l'art de cultiver la terre et d'extraire les métaux cachés dans leurs montagnes. Bref, il développa, dans ce pays, une prospérité telle qu'il n'en a jamais connue depuis lors une semblable. La Sardaigne, aujourd'hui si peu peuplée, si sauvage, si malsaine, était après trois cents ans de domination Carthaginoise, quand les Romains s'en emparèrent, couverte d'habitants et de villes, admirablement cultivée et parfaitement florissante.

De la Sardaigne, Mak'ou poussa jusqu'aux Baléares. Pour compléter le système des positions stratégiques assurant à Carthage l'empire exclusif de la partie occidentale du bassin de la Méditerranée, il occupa les différentes îles de ce groupe dont la République ne possédait qu'*Iviça*. Il créa même dans *Minorque* une cité nouvelle à laquelle il donna son nom, nom à peine altéré dans celui qu'elle porte aujourd'hui : *Port-Mahon*.

Ainsi Carthage dominait sur la moitié de la Méditerranée. Elle tenait le commerce de l'Afrique septentrionale, de l'Espagne, de la Sardaigne et du Midi de la Gaule. Ce champ était vaste. Il parut cependant trop étroit encore à l'activité de ses marchands et de ses matelots. Son ambition avait grandi avec sa fortune.

Bientôt elle envoie l'amiral Hannon, fils d'Abd-Melek-ard et petit-fils de Mak'ou le Grand, avec soixante navires, trente mille hommes ou

[1] JUSTIN, XVIII-XIX.

femmes, des approvisionnements et tout le matériel nécessaire. Les ordres, qu'il a reçus cachetés, lui commandent de doubler le nord de l'Afrique, de reconnaître les côtes de l'Atlantique en descendant vers l'Equateur et d'établir sur sa route, soit des colonies, soit des entrepôts.

Hannon franchit, en conséquence, les colonnes d'Hercule et descend, par la côte occidentale d'Afrique, jusqu'au 8e degré de latitude. Il poussa même plus à l'ouest, connut les Canaries, releva Madère et atteignit jusqu'à la mer des Sargasses. Et qui sait? Son audace ne s'est peut-être pas arrêtée là. N'est-il pas étrange, en effet, qu'après tant de siècles on ait retrouvé vivant en Amérique le culte du soleil, le Bélus assyrien, le Mithra persan? N'est-il pas étonnant qu'on y ait retrouvé des vestales (les filles du soleil), débris des sacerdoces asiatique et africain, empruntés aussi par Rome à Carthage? N'est-il pas merveilleux enfin que ces ruines du Pérou et du Mexique, magnifiques témoins d'une ancienne civilisation éteinte, ressemblent si fort, par leur caractère et par leurs ornements, aux monuments Syriaques, par leur forme et par leurs hiéroglyphes à l'architecture Égyptienne[1]?

Pendant ce temps[2], Himilcon navigue aussi sur l'Atlantique, pour le compte de Carthage. Ses vaisseaux franchissent également les colonnes d'Hercule où, plus tard, la timide navigation des Grecs et des Romains croira voir les bornes du monde. Mais, arrivés là, ils remontent hardiment vers le nord et, tout en côtoyant la rive occidentale de l'Europe, apportent le dialecte phénicien, d'abord en Biscaye, où on le retrouve colorant de mots étranges l'ancienne langue ibérique ; puis en Irlande, au pays de Galles, en Armorique, où il subsiste encore aujourd'hui, mêlé au celte primitif. Carthage enseigne à ces sauvages peuplades quelque chose de ses arts, de son commerce, de sa religion; le culte monstrueux de son Baal Ammon, qui devient le Teutatès celte; les sacrifices humains et jusqu'au mode de ces sacrifices: les victimes brûlées vives dans des cages à forme humaine.

Le récit du voyage d'Hannon nous a été conservé dans une traduction grecque. Plus de trois cents comptoirs furent, au cours de cette expédition, fondés au-delà du détroit de Gadès pendant que, sur les rivages mêmes du nord de l'Afrique, se créaient Igilgil (*Djidjelli*), Saldœ (*Bougie*), Kairth-Anna (*Tenès*), Iol (*Cherchell*), Tingi (*Tanger*), Zilis (*Azila*), Lixus (*El Arisch*), Moulelacha (*Moulla-bou-Sallam*), Sala (*Rabat*), Hermœum (*Fedala*), Pœna (*Dar-el-Beïda*), Rusibis (*Mazaghan*), Gamarium (*Aglaou*), en un mot, toutes les villes Métagonites.

Les rapports d'Himilcon sur son exploration hydrographique et commerciale ont malheureusement péri. Cette perte est d'autant plus regrettable qu'ils nous eussent fourni les détails les plus précieux sur l'état exact d'une portion considérable de notre pays à une époque où les

[1] Hérodote, iv, 195-196. — Scylax, *passim*. - Pline, ii, 67; v, 1. — C. Muller, *Ed. des. petits Géog. grecs*, t. I.
[2] Pline, ii, 67.

renseignements relatifs à la Gaule font entièrement défaut. De rares fragments des rapports de ce voyage, qui dura quatre mois, nous sont seuls parvenus traduits et conservés dans le poème latin de Festus Avienus.

Cette prospérité rapide de Carthage, encore exagérée par la distance et la renommée, faillit lui être fatale. Elle excita les convoitises de Kambysès II, fils de Kyros, roi de Perse. Ce prince fit partir de Thèbes, en avant-garde, une division de 50,000 hommes. Cette formidable avant-garde devait traverser la grande Oasis, — aujourd'hui *Dakhel-el-Khardjè*, par 26° 39′ 1″ à 28° 16′ 1″ de longitude Est de Paris, — occuper l'oasis d'Ammon, maintenant *Sivva*, par 23° 38′ 1″ de longitude Est de Paris, — et frayer la route de la capitale punique au gros des troupes.

Que devint cette armée lancée en avant? Nul ne le sait. Elle traversa certainement la grande Oasis; mais jamais elle n'atteignit l'oasis d'Ammon. Les indigènes racontèrent plus tard qu'à mi-chemin entre ces deux points, pendant une halte, les 50,000 hommes de Kambysès avaient été surpris, dans le désert de Libye, par une rafale soudaine et engloutis vivants sous les montagnes de sable emportées par le simoun. Ce qui est hors de doute, c'est que nul d'entre eux ne parvint à l'oasis d'Ammon et que nul aussi ne remit le pied sur la terre d'Egypte (524) [1].

Ainsi délivrée sans avoir combattu, sans même s'être rendu peut-être un compte exact du danger qu'elle venait de courir, Carthage se lança, plus que jamais, dans ce que l'on est convenu d'appeler aujourd'hui la politique coloniale.

Pendant ces courses, en 509, Carthage et Rome se rencontrèrent pour la première fois. Cette première rencontre fut toute pacifique. C'était l'année même où Rome venait d'expulser ses rois, l'année dans laquelle elle allait inaugurer le temple de son Jupiter Capitolin. Qui sait si Junius Brutus et M. Horatius, les premiers consuls de la jeune République, qui naissait ainsi sur les bords du Tibre, n'espérèrent pas trouver un appui dans leur sœur aînée des bords africains ? Peut-être les deux Etats furent-ils également poussés l'un vers l'autre par cette sympathie, qui, d'un bout du monde à l'autre, enserre les peuples unis déjà dans l'amour sacré de la liberté! Toujours est-il qu'ils se donnèrent fraternellement la main par-dessus cette mer qui, alors, les séparait seulement, en attendant que, plus tard, elle les désunit, et qu'un traité de paix et d'amitié fut conclu entre eux [2].

A défaut d'autres causes de ruine, cette alliance avait contre elle l'antagonisme des races. Le sang, qui ruisselait dans les veines des Romains, n'était point le sang qui coulait dans celles des fils de Tyr. Cette différence, qui semble imperceptible à première vue, tient, en

[1] Hérodote, III, 25, 26.
[2] Polybe, III, 22, 23.

fait, une place énorme dans l'histoire de l'humanité. L'on a beau dire et beau faire, en dépit des siècles qui passent et des civilisations qui se raffinent, les alliances signées ainsi entre peuples de race et de sang divers ont toujours été des unions contre nature. Et, comme tout ce qui est contre nature, elles portent en elles-mêmes un germe de mort contre lequel rien ne peut prévaloir.

Les peuples de races différentes ont un génie dissemblable. Ils ne voient ni les hommes, ni les choses d'une manière identique. Leur point d'honneur n'est pas le même; leurs appréciations diffèrent; leurs jugement se contrarient. Il en résulte que fatalement toute paix entre eux n'est qu'une trêve et toute alliance qu'un compromis passager.

Les seules alliances naturelles des peuples, et les seules durables, sont celles qui lient ensemble des nations de même race et d'origine identique. Alors, en effet, on n'échange pas seulement, sur un papier fragile, des signatures d'hommes, emportés le lendemain par ce flot qui emporte tout. Non! ces alliances-là reposent sur la triple et indestructible communauté du sang, de l'esprit et du cœur et, par conséquent, en dépit quelquefois d'apparences trompeuses, sur la communauté définitive du but et sur la communauté d'intérêts véritables.

En attendant que les événements démontrent la vérité de ces réflexions, Carthage poursuit sa politique envahissante. Rien ne lui coûte pour étendre ses redoutables tentacules tantôt sur un point, tantôt sur un autre.

Moins de cinquante années après Kambysès (480) on est tout étonné de la trouver jointe aux Perses pour écraser la Grèce. La Grèce a le tort, à ses yeux, de posséder de florissantes colonies en Sicile : Naxos, Syracuse, Hybla, Leontium, Catania, Gela, Acrœ, Casmenœ, Himera, Selinonte, Agrigente, et d'être la maîtresse de cette île enchanteresse[1] que Carthage veut posséder.

La Sicile, hélas ! c'est la pomme de discorde désormais jetée pour toujours entre la République africaine et l'Étranger !

Pour la conquérir, elle commence donc à marcher honteusement sur les étendards de Khshayarsha (*Xercès*), le plus bel homme de son temps, nous dit Hérodote[2]. Tandis que le fils de la reine Atossa part pour l'Europe avec la plus puissante armée que le monde ait encore vue[3] Abd-Melek-Ard Ier, l'un des deux fils de Mak'ou le Grand et dont la mère était de Syracuse[4], débarqua à Panormus (Palerme), à la tête des troupes puniques. Elles se composaient de plus de trois cent mille hommes et d'une flotte de deux cents voiles[5].

Sa descente ne fut pas heureuse. Les Grecs, au nombre de cinquante mille commandés par Gélon, prince de Syracuse, le battirent non loin

[1] *Odyssée*, IX, 309. — DIODORE DE SICILE, V, 2, 3.
[2] HÉRODOTE, VII, 187.
[3] CORNEL. NEPOS, *Themistoclès*, II; *De regibus*, I.
[4] HÉRODOTE, VII, 166.
[5] DIODORE DE SICILE, XI, 1.

d'Himera, près du *Fiume-Torto*, le tuèrent, et, avec lui, plus de cent cinquante mille Carthaginois. C'est cette victoire que chante Pindare dans sa première Pythique : « Sur le rivage d'Himera, riche en sources, le prix du triomphe revient aux fils de Dinomède, dont la force vainquit les guerriers ennemis. » Elle eut lieu le jour même où les Perses écrasaient aux Thermopyles, Léonidas et ses trois cents héros[1].

Themistocles allait venger du reste ces trois cents morts, glorieusement tombés pour obéir aux saintes lois de Sparte, leur patrie, et que célébrait déjà, dans ses strophes brûlantes, le poète Simonide. Quelques jours plus tard, il anéantissait, en effet, dans les eaux de Salamine (480)[2], la flotte persane, sous les yeux mêmes de Xercès, qui, des hauteurs du cap Kolias, assistait épouvanté à l'écroulement de ses ambitions. Cet effondrement fut tel que le monarque, éperdu, s'enfuit en Asie, sans attendre davantage la défaite de son armée de terre que Pausanias et Aristide broyèrent dans les champs de Platée (479).

La guerre, après une trêve de soixante-dix ans, n'en continua pas moins en Sicile, avec des alternatives de revers et de succès.

En 409 avant Jésus-Christ, Hann-Baal Ier, petit-fils d'Abd-Melek-Ard, le vaincu de Gèlon, et Himilcon, son cousin, avaient cependant imprimé à cette lutte une impulsion nettement favorable aux Carthaginois. Débarqués à Motya (île San-Pantaleo au nord de *Marsala*), ils s'étaient emparés d'un tiers environ de la Sicile et de plusieurs villes importantes : Selinonte, près de *Castelvetrano;* Himera, près *Bonformello* (409); Agrigente, aujourd'hui *Girgenti*, au siège de laquelle Hann-Baal mourut du typhus (406)[3].

Himilcon continua seul sous Denys l'Ancien, qui arrivait au pouvoir cette même année 406, les conquêtes commencées. Il prit Gela (*Terranova*) et Camerina (mars 405). Un traité de paix intervint alors. Il assurait aux Carthaginois leurs anciens établissements, plus le pays des Sicaniens, des Selinontins, des Agrigentins et des Himeréens. Les Géléens et les Camarinéens devaient habiter dans leurs villes démantelées, mais payer le tribut à Carthage. Les Léontins, les Messéniens et les Sicules restaient autonomes. Enfin l'autorité de Denys sur Syracuse était reconnue. Cette paix fut de courte durée. Denys, pour augmenter sa puissance et affermir sur sa tête une couronne toujours menacée, reprit, en 397, la guerre contre l'Etranger. Il attaqua d'abord Motya, le principal port carthaginois de l'île, et s'en empara après une résistance désespérée.

L'année suivante, 396, Himilcon, venu pour châtier Denys, débarqua à Panormus, prit Eryx, pendant que le tyran de Syracuse bloquait Ségeste, près *Calatafimi;* reprit Motya et finalement vint assiéger Syracuse elle-même.

[1] Diodore de Sicile, xi, 22, 24.
[2] Hérodote, vii, 166.
[3] Diodore de Sicile, xiii, 54 à 62, 85 à 90.

La peste aida Denys. Elle se met au camp des Carthaginois[1]. Il en profite, fond sur le schofetim Himilcon, le bat sur terre, le bat sur mer et brûle ses vaisseaux[2]. Le fléau, d'une part, et les Grecs, de l'autre, étreignent alors si terriblement le malheureux général que, pour sauver les débris de son armée, affreusement décimée, il est contraint de signer l'abandon de toutes les conquêtes faites jusque-là par Carthage en Sicile (397-395)[3].

Une pareille capitulation ne pouvait aboutir à une paix durable. Mak'ou II quitta l'Afrique avec une armée nouvelle et descendit en Sicile (392). La guerre s'y ralluma donc plus ardente que jamais. Mak'ou fut tué dans une rencontre à Cabala, en 383; son fils et homonyme lui succéda[4], battit, à son tour, les Syracusains, près du Kronium, et leur tua quatorze mille hommes. Une courte trêve suivit, puis les hostilités reprirent. Denys mourut empoisonné en 368; il fut remplacé par Denys le Jeune, sans que les opérations militaires fussent arrêtées, ni que la fortune se prononçât.

Mais Denys le Jeune, ayant été lui-même chassé par Dion, son beau-frère[5], qu'il avait précédemment exilé, la guerre civile ajouta, du côté des Grecs, ses horreurs aux horreurs de la guerre étrangère.

C'en était trop, ils allaient succomber, lorsque le général Corinthien Timoléon, avec un millier de ses compatriotes, accourut au secours de Syracuse, colonie de Corinthe, qui, seule, résistait encore. Ce grand homme fait appel au patriotisme; il apaise les discordes intestines. Dion avait été massacré. Il obtient le départ de Denys rentré à Syracuse après la mort de son beau-frère; il fait rentrer dans le devoir les parsans d'Hicétas, l'adversaire de ce prince[6], et en impose tellement à l'ennemi que, sans même tirer l'épée, Mak'ou III s'enfuit honteusement à Carthage (344), où, pour éviter la croix à laquelle il est condamné par les Cent-Quatre, il se donne volontairement la mort[7].

Carthage veut se venger. Elle envoie de nouvelles troupes. Soixante-dix mille combattants reprennent la route de Sicile sous le commandement des généraux Abd-Melek-Ard et Asrou-Baal. La lutte alors devient héroïque et il ne faut rien moins que le courage, la prudence et l'habileté de Timoléon pour écraser, enfin, sur la ligne de la *Crémise*, au commencement de l'été de l'année 340, les syntagmes Puniques surprises en pleine formation et forcer Carthage à la paix[8]. Elle est signée

[1] Diodore de Sicile, xiv, 71.
[2] Diodore de Sicile, xiv, 73.
[3] Diodore de Sicile, xiv, 76.
[4] Diodore de Sicile, xv, 15 et 16. — Plutarque, *Dion*, 6 (*Timée*).
[5] Cornel. Nepos, *Dion*, i.
[6] Cornel. Nepos, *Timoléon*, ii.
[7] Diodore de Sicile, xvi. — *Etablissement des Grecs en Sicile*, par Brunet de Presle 2e partie, § 43.
[8] Cornel. Nepos, *Timoléon*, ii. — Diodore de Sicile, xvi, 78 à 83. — Plutarque, *Timoléon* 30; *Vie de Camille*, 19.

en 339, par Timoléon, après un siècle et demi de combats presque continuels.

Elle fut de courte durée. En 316, un aventurier de génie, secondé par Abd-Melek-Ard, auquel il avait juré une éternelle amitié, s'emparait violemment de l'autorité à Syracuse. Cet aventurier, fils d'un certain Carcinus, de Reggio, potier de son métier, homme sans moralité, mais d'une activité prodigieuse, d'une énergie indomptable, d'une force herculéenne, d'une éloquence révolutionnaire, d'une profonde ambition et d'un incontestable talent, se nommait Agathoclès. Il était âgé de quarante-cinq ans[1].

Tant que vécut Abd-Melek-Ard, il resta fidèle à la parole donnée. Mais, dès que mourut son protecteur, il se tint pour dégagé de ses serments et s'empressa d'envahir les possessions Carthaginoises de la Trinacrie.

Immédiatement les Anciens envoyèrent, pour défendre les points menacés, quarante-cinq mille hommes, conduits par un autre Abd-Melek-Ard, fils de Giscon. Ce général défit Agathoclès dans les plaines d'Himera (juillet 310), déjà célèbres par la victoire de Gélon, s'empara de presque toutes les villes de la Sicile, ou reçut leur soumission, et vint mettre le siège devant Syracuse. La capitale était d'autant moins disposée à résister qu'Agathoclès s'était rendu odieux à tous par son despotisme et ses cruautés.

Ce fut dans ces extrémités que le génie de ce tyran se révéla tout entier.

D'abord il parle aux Grecs ce patriotique langage d'une irrésistible éloquence sur tous les peuples d'origine aryenne. Il faut oublier, leur dit-il, en face de l'ennemi, les dissentiments privés et les haines personnelles. Toute récrimination doit se taire devant le danger de la patrie menacée. Et il termine en les conjurant de tenir tête quelques jours seulement.

Alors, par une manœuvre hardie, il trompe Abd-Melek-Ard qui débloque imprudemment le port de Syracuse pour courir sus à des ennemis imaginaires. Agathoclès attendait cette faute. Il sort de la ville avec soixante trirèmes, gagne la haute mer, passe malgré les Carthaginois qui le poursuivent, et débarque, le 20 août 310, après six jours d'une traversée terrible, dans la presqu'île du *cap Bon*, près des latomies du village actuel de *El-Haouria*, l'antique Aquilaria[2].

A peine débarqué, il fait tirer à terre ses vaisseaux, harangue ses soldats, leur déclare qu'il faut vaincre, ou mourir sur la terre où ils sont. Et, pour ôter à tous jusqu'à la possibilité d'une fuite, il leur ordonne de brûler, sur le rivage, la flotte qui les amena. Lui-même, une torche

[1] DIODORE DE SICILE, XIX, 2 et 3. — *Etablissement des Grecs en Sicile*, par BRUNET DE PRESLE; 2e partie: *Agathocle*. — JUSTIN, XXII, 2.
[2] DIODORE DE SICILE, XX, 5 à 7.

à la main, donne l'exemple à ses hommes et enflamme leur courage par son ardeur.

Puis, pour prendre solidement pied sur la terre d'Afrique, il établit un camp retranché, auquel, à cause de sa forme ovale, on donne, par acclamation, le nom grec d'Ασπίς. Les Romains, plus tard, appelèrent la ville, qui s'éleva dans ces retranchements, Clypea. L'une et l'autre de ces expressions signifient le bouclier. C'est la *Kelibia* des Arabes. Ainsi dénaturé par eux, le nom si pittoresque et si expressif autrefois de la petite cité n'offre plus aucune signification.

De ce camp, Agathoclès et ses troupes se précipitent. Toute la campagne est en proie. Carthage est affolée. Ses magistrats délibèrent en tumulte. On charge Hannon et Bou-Melek-Ard d'arrêter l'invasion.

Cependant Megalopolis (peut-être *Soliman*) est prise; Neapolis, (*Nebeul*), dont le port est aujourd'hui comblé et les quais ensevelis sous des dunes de sable, est prise. Les armées de la République sont culbutées et Hannon est tué dans le voisinage de Tunis qui succombe [1].

Dès lors, les ennemis de Carthage, les vassaux qu'elle écrase, les tributaires qu'elle opprime et les alliés qu'elle courbe, malgré eux, sous son joug de fer, commencent à relever la tête. Plusieurs chefs indigènes, jusqu'alors soumis, traitent avec le héros Sicilien et le soutiennent. Plus tard, quelques-uns de ces chefs surent même conserver leur indépendance et formèrent les royaumes numides des Massyliens et des Massesyliens.

Au printemps de 307, Agathoclès tourne ses armes contre les places de la côte septentrionale. Plus de deux cents villes se rendent. Thapsus tombe aux mains de l'ennemi. Partout la marche des Grecs est triomphale [2].

Leurs victoires sont si rapides et leurs coups si subits qu'ils semblent irrésistibles et que les mercenaires de Carthage n'osent plus se mesurer avec eux.

Maîtres de tout le nord de la Tunisie, où leur étendard flotte victorieux, ils s'éloignent un jour, en laissant seulement de faibles garnisons dans les villes occupées, et vont mettre le siège devant Hadrumetum (*Sousse*). On l'apprend à Byrsa. Aussitôt, dans l'espoir d'infliger au moins un léger échec à l'envahisseur, les Carthaginois profitent de cette absence. Ils sortent de leurs murs et fondent sur Tunis. Mais la petite troupe, qui garde la cité, ne se laisse point surprendre et fait prévenir Agathoclès.

Le soir même, le héros Sicilien quitte Sousse avec un simple peloton d'escorte et part à franc étrier. Arrivés vers le milieu de la nuit au *Zaghouan*, ses hommes et lui gravissent cette montagne, et, sur le sommet de ses croupes, d'où l'œil embrasse la moitié de la Tunisie,

[1] OROSE, liv. IV, chap. VI. — DIODORE, XX, 13.

[2] DIODORE DE SICILE, XX, 17, 55.

à 1,343 mètres d'altitude, ils allument de grands feux. Ces feux sont visibles à la fois de Sousse et de Carthage. A leur vue, les Carthaginois, croyant à l'arrivée d'Agathoclès, quittent précipitamment Tunis pendant que les Hadrumétains, persuadés aussi que ces feux annoncent des renforts aux assiégeants, se rendent à discrétion [1].

Un bonheur ne va jamais seul. Tandis qu'Agathoclès et ses bandes parcouraient ainsi la Tunisie en triomphateurs, le bruit de leurs exploits parvenait jusque dans la Trinacrie. Le tyran de Syracuse avait, du reste, envoyé son ami Néarque porter à ses compatriotes la bonne nouvelle de ses succès. Syracuse tressaillit à cette nouvelle heureuse. Antandros, frère du héros Sicilien, qui commandait la place, fit un effort suprême sous le coup de l'enthousiasme général, dégagea la ville, vainquit Abd-Melek-Ard, le prit, le fit périr au milieu des supplices et envoya sa tête à Agathoclès qui la jeta dans les lignes carthaginoises [2].

A cette heure, l'état de la République n'était pas brillant. Au péril étranger, se joignaient des dissensions intestines. Bou-Melek-Ard, l'un des deux généraux chargés de repousser l'invasion, avait tenté une révolution et cherché à se faire proclamer roi. Sa tentative, il est vrai, avait échoué. Mais peu s'en était fallu qu'elle réussit. Et tous ces déchirements aggravaient une situation déjà fort grave en elle-même [3].

Agathoclès en profite : il s'empare d'Hippo-Diarrytos (*Bizerte*), prend, pille, saccage Utique (*Bou Châteur*) et en passe les habitants au fil de l'épée. Un de ses généraux, Eumaque, au cours d'une expédition dans la haute Libye, emporte Toca, Phelline, Miltine, Acris, Meschela et Hippou Acra [4], toutes villes dont la situation exacte est inconnue.

Heureusement les finances de Carthage étaient encore prospères. Trente mille hommes furent levés et partagés en trois armées qui reçurent l'ordre d'opérer : l'une, sur le littoral ; la seconde, dans l'intérieur du pays ; la troisième, dans le sud. On était en octobre 307. Agathoclès était repassé en Sicile avec deux cents hommes. Les Siciliens étaient donc peu nombreux. Archagathos, qui les commandait, commit la faute de diviser encore ses forces pour faire face partout à la fois. Il garda le commandement d'une de ses bandes et mit à la tête des deux autres ses lieutenants Eumaque et Aeschrion. Mais, partout trop faibles, et écrasés par des ennemis bien supérieurs en nombre, les trois généraux durent battre en retraite.

On prévint Agathoclès qui se hâta de repasser en Afrique et fut lui-même battu. Bientôt toute résistance devint impossible. Agathoclès se sentit perdu. Il abandonna secrètement son armée et, suivi seulement de quelques officiers, regagna Egeste d'abord, puis Syracuse vers la fin de décembre, tandis que ses fils Archagathos et Heraclides, restés au

[1] Diodore de Sicile, xx, 17.
[2] Diodore de Sicile, xx, 29, 30.
[3] Diodore de Sicile, xx, 43, 44.
[4] Diodore de Sicile, xx, 57, 58.

milieu de leurs troupes, étaient massacrés par les soldats démoralisés et furieux (307) [1].

Tel fut le dénouement lugubre de cette aventure épique qui mit Carthage à deux doigts de sa perte.

Elle eut un épilogue. Tout en signant avec les Carthaginois un traité qui rétablissait les deux parties belligérantes dans l'état où elles étaient avant la guerre (306), Agathoclès mariait sa fille Lanassa à Pyrrhus, roi d'Epire, dont le génie militaire allait, à son tour, faire trembler la fille de Tyr.

Quelques années après, en 289, Agathoclès mourait à Syracuse, âgé de soixante-douze ans. Un mystère plane sur sa fin [2]. Ce fut le premier capitaine qui fit pâlir Carthage, et c'est assez pour sa gloire qu'il ait frayé la voie aux Regulus et aux Scipion et qu'on ne puisse rappeler les noms de ces grands hommes de guerre sans y associer le sien.

Après sa mort, la malheureuse Trinacrie redevint la proie des factions. Dix années durant, l'anarchie y régna. Enfin, en 279, les Syracusains, de nouveau menacés par leurs voisins d'Afrique, qui les assiégeaient avec une armée de cinquante mille hommes et cent vaisseaux de guerre, appelèrent Pyrrhus à leur secours.

Eux-mêmes venaient d'aider dans ses guerres contre Rome le vainqueur d'Héraclée (près *Policoro*) et d'Asculum (*Ascoli*), tandis que Carthage, en vertu d'un quatrième traité, dont Polybe nous donne le texte [3], envoyait au secours des Romains cent trente voiles, commandées par Mak'ou.

Il est vrai que le Sénat Romain, peu confiant dans ces alliés, et craignant qu'ils ne prissent pied dans la péninsule, avait fièrement refusé leur concours et répondu, en les remerciant, que la République n'entreprenait de guerres que celles qu'elle pouvait soutenir avec ses propres forces [4].

Le Roi-Soldat, dont les manières avaient fatigué tout le monde en Italie, même les Tarentins qui l'avaient appelé, se hâta de répondre aux cris de Syracuse. Il courut de Tarente à Locres, passa le détroit (277), envahit la Sicile et en fit promptement la conquête. En quelques semaines, les Carthaginois n'occupèrent plus, dans la Trinacrie que la place forte de Lilybæum (*Marsala*). Encore eut-elle à soutenir un siège de deux mois [5].

Heureusement l'inconstant Pyrrhus quitta brusquement la Sicile et repassa sur le continent (275).

On dit qu'en partant il s'écria devant les officiers qui l'entouraient et regardaient, comme lui, les rivages de l'île s'éloigner lentement du

[1] Diodore de Sicile, xx, 60, 70.
[2] Diodore de Sicile, *Excerpt. Hœschel.*
[3] Polybe, iii, 24.
[4] Valère-Maxime, iii, 7, 10.
[5] Diodore de Sicile, *Excerpt. Hœschel.* — Plutarque, *Pyrrhus*, 18.

navire qui les emportait : « Quel beau champ de bataille nous laissons aux Carthaginois et aux Romains [1] ! »

Sa prophétie allait se réaliser.

Polybe a écrit : Rome voyait les Carthaginois régner en maîtres sur une grande partie de l'Afrique. Elle craignait, si la Sicile tombait en leur pouvoir, qu'ils ne devinssent de redoutables voisins, tenant Rome cernée de toutes parts et menaçant l'Italie entière [2].

La raison d'Etat exigeant une rupture entre les deux Républiques, l'occasion de cette rupture ne pouvait manquer de se présenter. Elle fut des plus futiles.

Agathoclès et Pyrrhus avaient amené dans l'île un grand nombre de mercenaires. Ces gens, à la signature de la paix, se livrèrent au brigandage. Beaucoup d'entre eux, Campaniens et, par conséquent, Italiens de naissance, qui se donnaient le surnom de Mamertins, ou soldats de Mars, s'étaient violemment établis à Messana (*Messine*) (285). Comme ils ne cessaient leurs incursions et leurs pillages, ils s'étaient naturellement aliénés tout le reste de la Sicile : Grecs et Carthaginois. Les Grecs surtout, qui souffraient davantage de leur voisinage, se déclarèrent nettement contre eux et, dirigés par Hiéron II, prince de Syracuse et troisième successeur d'Agathoclès [3], réprimèrent par la force ces brigands de profession (274).

Vers 268, leur situation n'était plus tenable. Ils se mirent alors en quête d'un puissant patronage. Mais, comme il arrive d'ordinaire en pareille occurrence, la division se mit entre eux. Les uns livrèrent l'acropole de Messine aux Carthaginois, les moins acharnés de leurs ennemis, pendant que les autres, invoquant le principe des nationalités, sollicitaient l'appui des Romains et leur offraient les clefs de la place [4].

Rome commençait à gêner Carthage. Il y avait longtemps que Carthage importunait Rome. Assises sur les deux rives opposées de la Méditerranée, ces deux cités se regardaient en face. Cette mer ne suffisait plus pour les séparer. L'Europe et l'Afrique pesaient l'une sur l'autre. Comme deux nuages surchargés d'électricité, elles se côtoyaient de trop près. Fatalement elles devaient se mêler dans la foudre.

Le Capitole hésita longtemps cependant avant d'accorder sa protection aux bandits Campaniens. Mais enfin l'avis des consuls prévalut ; le peuple trancha la question. La raison politique fit taire tous les scrupules et l'on finit par reconnaître unanimement, aux bords du Tibre, que l'honneur ne permettait pas d'abandonner des Italiotes qui se réclamaient hautement de ce titre. En vérité, du reste, Rome ne pouvait être trop difficile. Son fondateur était un fratricide ; ses premiers habitants, des voleurs de grands chemins organisés en bande ; ses premiers exploits, des assassinats, des viols et des rapts.

[1] PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus*.
[2] POLYBE, I, 10.
[3] PLAUTE, *Menechmes*, act. II, sc. III, vers 57 et suiv.
[4] POLYBE, I, 10.

C'était la guerre. Tel fut le prétexte du duel colossal de Rome et de Carthage, duel qui va durer un siècle et demi, de 264 à 146 avant notre ère et qui ne se terminera que par l'écrasement total et la disparition complète de la Carthage Punique. La lutte engagée ne pouvait d'ailleurs autrement finir. Carthage n'avait effectivement que des armées de mercenaires, c'est-à-dire des phalanges sans cohésion, sans une ferme discipline, sans traditions militaires et sans patriotisme.

Rome, au contraire, où nul autre alors qu'un citoyen romain n'était admis à l'honneur de porter les armes, était défendue par des légions nationales, pleines de ce dévouement et de ces héroïsmes à toute épreuve que seul inspire le culte de la patrie.

Montesquieu l'a dit: Carthage, qui faisait la guerre avec son opulence contre la pauvreté romaine, avait par cela même du désavantage. L'or et l'argent s'épuisent; mais la vertu, la constance, la force et la pauvreté ne s'épuisent jamais [1].

La résolution du Sénat et du peuple Romain sitôt prise, le consul Appius Claudius se mit immédiatement en mesure de l'exécuter et se prépara à franchir le détroit.

Il rassemble les légions, prend aux ports d'Elée, de Naples, de Locres et de Tarente, obligés de les fournir [2], les vaisseaux nécessaires à son expédition et jette ses forces dans Messine (264).

Immédiatement, Hannon, par mer, avec la flotte Punique embossée au cap Pelorum (cap *Faro*), par terre, avec ses troupes campées où s'élève le fort moderne de *Gonzaga*, et Hiéron, par terre, également, avec les levées et les alliés grecs de Syracuse, postés sur le *Monte Chalcidico*, d'où le général Cialdini devait aussi, plus tard, bombarder Messine, investissent la place. Mais les légions brisent la ligne d'investissement et culbutent leurs adversaires. Un renfort de 17,000 hommes, amené par les nouveaux consuls Valerius Maximus et Octacilius Crassus (263), permet aux Romains de lancer des colonnes mobiles dans toutes les directions, d'emporter en courant soixante-sept cités, entre autres : Catana (*Catane*); Megara, dans le voisinage de la ville actuelle de *Melilli;* Helorum, à l'embouchure du fleuve Helorus, aujourd'hui *fiume Abisso;* Netum (*Noto*); Tauromenium (*Taormina*), et de tenter une démonstration jusque contre Syracuse [3].

Ces succès produisirent un effet moral considérable. Hiéron, tout le premier, avec son flair de grec, sentant de quel côté pencherait la balance, se hâta de passer dans le camp du plus fort (263).

Sa défection devait décider, en grande partie, l'issue de la première guerre punique, car les légions qui, jusque-là coupées du continent, ne se ravitaillaient qu'avec une extrême difficulté, purent dès lors, sans

1 *Grandeur et décadence des Romains*, IV.
2 POLYBE, I.
3 DIODORE DE SICILE, *Excerpt. Hœschel.*

s'inquiéter des escadres ennemies, qui occupaient le détroit, tenir la campagne et assurer leurs subsistances [1].

Partout battus dans l'île, les Carthaginois n'y possédèrent bientôt plus qu'Agrigentum (*Girgenti*) comme place de premier ordre. Hann-Baal, fils de Giscon, s'y était enfermé avec cinquante mille hommes et s'y défendait vigoureusement. Carthage sentit qu'il fallait tenter un grand effort pour sauver cette ville. Elle leva une armée nouvelle de cinquante mille mercenaires, six mille cavaliers, cinquante éléphants et fit passer le tout sur le champ de bataille avec le vieil Hannon. Ce général fut défait et parvint, non sans peine, à se réfugier dans Heraclea Minoa, sur le *Capo Bianco*, avec une poignée d'hommes. C'en était fait d'Agrigente. Hann-Baal profita de la nuit qui suivit la bataille pour évacuer la malheureuse ville dont le siège avait duré cinq mois. Les Romains y recueillirent un butin considérable et y firent un grand nombre de prisonniers, qui furent, avec les habitants, vendus comme esclaves (262) [2]. La chute de cette place entraîna celle de presque tous les autres postes fortifiés de l'intérieur.

La guerre changea dès lors d'aspect. Au lieu d'être une guerre de batailles rangées, elle devint une guerre d'escarmouches et de surprises.

Cependant les vainqueurs ne pouvaient espérer chasser entièrement les Carthaginois de la Sicile tant que les flottes Puniques resteraient maîtresses de la mer. Il fallait donc détruire cette marine ou, tout au moins, la tenir en respect. C'était difficile; s'il est quelque chose au monde qui ne s'improvise pas, c'est une marine de guerre. Rome ne désespéra point de son génie et se jura d'avoir bientôt sur mer la même supériorité que sur terre.

Une galère ennemie, échouée, par hasard, sur les côtes du Latium, servit de modèle aux ingénieurs romains, et bientôt une flotte immense fut sur chantier.

Pendant qu'on travaillait aux bâtiments, on dressait aussi les équipages. On exerçait, à terre, les esclaves, qui devaient ramer, au maniement des rames [3].

Bref, l'activité fut telle qu'en deux mois (260) la République lança cent vingt-cinq quinquerèmes que montèrent aussitôt des rameurs excellents.

Les débuts de cette escadre furent peu encourageants. Plusieurs navires, ainsi que le consul C. Cornelius, tombèrent, dans le port de Lipari, entre les mains de l'ennemi [4].

Mais les Romains perdaient difficilement courage. Les vaisseaux de guerre anciens étaient pourvus à la proue d'un éperon de bronze. Cet

[1] Diodore, *Ibid.* — Polybe, I, 16.
[2] Polybe, I.
[3] Polybe, I.
[4] Polybe, I.

éperon, qui coulait l'ennemi en l'abordant, donnait un avantage incontestable aux bâtiments les plus légers et à ceux dont les marins étaient le plus habiles et le mieux rompus aux manœuvres. Toutes ces supériorités de construction, d'équipages et de pratique appartenaient à la marine Punique.

Pour atténuer son infériorité relative, le consul Duilius, qui commandait l'escadre romaine, fit placer, sur ses galères, un pont-levis dressé contre le mât de misaine, et qui pouvait s'abattre à volonté, à droite ou à gauche, en tournant à charnières sur la base inférieure du rectangle dont il affectait la forme[1]. A l'extrémité supérieure de ce pont-levis était fixé un cône de fer, pesant et aigu, destiné à s'enfoncer dans le pont du navire ennemi et à le tenir immobile lors de la brusque chute du pont-levis. Cet engin paralysait tout à la fois l'ennemi et permettait l'abordage.

Ainsi préparé, Duilius cherche la flotte ennemie, la rencontre dans les eaux de Mylœ (*Milazzo*), à 30 kilomètres ouest de Messine, et lui offre résolument la bataille.

Cette flotte était forte de cent trente voiles et placée sous les ordres d'Hann-Baal, l'héroïque défenseur d'Agrigentum.

La machine de Duilius fit merveille. L'avant-garde Punique fut brisée et la ligne de bataille rompue. Hann-Baal s'échappa péniblement dans une chaloupe laissant aux Romains quatre-vingts navires et six mille prisonniers. Trois mille cadavres Carthaginois et des épaves de toutes sortes couvraient en outre les flots (260). Les soldats de l'amiral vaincu le crucifièrent. Et, comme il ne mourait pas assez vite, à leur gré, ils l'achevèrent à coups de pierres. Cette victoire valut à Duilius, au contraire, les honneurs suprêmes d'une colonne rostrale[2].

Il méritait mieux encore. Sa victoire, en effet, modifia totalement l'orientation de la politique romaine et de la politique carthaginoise. Entre Rome et Carthage la lutte s'engagea dès lors non plus pour une ville, non plus pour la possession de la Sicile, mais pour la souveraineté de l'Occident et la conservation de leur existence. La Trinacrie ne fut plus qu'un des champs clos de ce duel à mort, et sa conquête un épisode de ce grand drame.

L'année suivante (259), le consul L. Cornelius Scipion débarqua sur les côtes de la Corse, prit Aleria (*Alalia*), à l'embouchure du *Tavignano*, et soumit l'île entière. De là, revenant sur la Sardaigne, il y jeta des troupes de débarquement, emporta d'assaut la place d'Olbia (*Terranuova*) sur la côte est de l'île, bloqua, prit, ou dispersa les restes de la flotte d'Hann-Baal, échappés au désastre de Milazzo, si bien qu'à la fin de cette année la Sardaigne, comme la Corse, était Romaine.

La guerre, pendant ce temps, continuait en Sicile, avec des chances

[1] Hennebert, *Hist. d'Annibal*, tome I.
[2] Polybe, I, 22.

diverses. sans résultat définitif, mais, en somme, défavorable à Carthage. C'est ainsi que les consuls Attilius Regulus et C. Supicius leur enlevèrent, dans la campagne de 258, Camarina, près l'embouchure du fleuve *Camerina ;* Enna (*Castro Giovanni*), l'inexpugnable, sur une montagne conique de 794 mètres de hauteur ; Sittana; Hippana, aux environs d'*Alia*, dans la vallée du *fiume Torto ;* Erbessus (*Grotte*), et Camicus sur le fleuve de ce nom, près de la ville actuelle de *Siculiana* [1].

L'année 257 se passa, de part et d'autre, en armements formidables. Carthage met à la mer 350 navires de premier rang. Rome en met 330. Voilà donc 700 voiles et 300,000 hommes environ prêts à se ruer les uns contre les autres [2].

Cette formidable rencontre eut lieu dans les parages du cap Eknomos (*Poggio di s. Angelo*, près *Licata*) (256). Le choc fut terrible et l'on s'aborda avec une fureur inouïe. Finalement Rome l'emporta. Sa flotte, disposée sur trois lignes en triangle, le vaisseau consulaire formant l'angle d'attaque, finit par enfoncer l'ennemi. Le soir venu, il ne restait plus rien de la brillante escadre de Carthage. Les deux amiraux, Abd-Melek-Ard V et le vieil Hannon, fuyaient éperdus et désemparés. 64 de leurs bâtiments étaient pris ; 30 étaient perdus. Les autres, hors de combat et dispersés, laissaient la route d'Afrique libre aux consuls Manlius et Regulus [3].

Ceux-ci, sans perdre de temps, mettent immédiatement le cap sur Carthage. Quelques heures plus tard, ils débarquaient, sans opposition, là même où semblait les guider encore la grande ombre d'Agathoclès : à Kelibia.

Comme jadis le héros Sicilien, ils lancent aussitôt, dans le pays, des colonnes mobiles qui sèment la terreur, rapportent des provisions en abondance, pillent et saccagent les villas fort nombreuses et font une quantité si considérable de prisonniers que les consuls envoient, sur-le-champ, 20,000 esclaves à Rome, avec un riche butin [4].

Un ordre du Sénat rappela bientôt Manlius, dont le commandement allait finir, ainsi qu'une portion des troupes de débarquement. Regulus, dont le mandat consulaire expirait en même temps que celui de son collègue, sollicita pareillement son rappel. Il fit même valoir la nécessité où il était de rentrer dans ses foyers pour subvenir aux besoins de sa famille en cultivant l'unique champ de 7 arpents qu'il possédait à Arpinum. Mais Rome, fière, à juste titre, plus encore de la simplicité modeste que des talents de son général, refusa de faire droit à sa requête, décida que l'Etat ferait cultiver son champ et le maintint comme proconsul à la tête des troupes d'Afrique.

Resté seul ainsi avec 15,000 hommes d'infanterie, 500 cavaliers et

[1] POLYBE, I.
[2] POLYBE, I.
[3] POLYBE, I.
[4] POLYBE, I.

40 voiles, Regulus mit le siège devant Adis (*Oumm-Douil*) [1], défit une armée qu'Abd-Melek-Ard, le vaincu d'Eknomos, amenait au secours de la place et qui, mal postée sur des hauteurs, ne put faire usage ni de sa cavalerie, ni de ses éléphants [2], prit Adis, prit Tunis, la cité Libyenne par excellence, s'y fortifia et établit, sous ses remparts, un vaste camp retranché qui servit de base à ses opérations contre Carthage (255).

Jamais la situation de la République africaine n'avait été plus critique. Chassée de la Corse, de la Sardaigne et de Cossura (*Pautellaria*) que ravagent, en cette année (255), les consuls Servius Fulvius Nobilior et Aemilius Paullus, à peu près expulsée de la Sicile, battue sur terre, vaincue sur mer à Eknomos et à Milazzo, sa capitale presque assiégée, elle sentait, en outre, le vide se faire autour d'elle et l'Afrique, frémissante ainsi qu'aux jours d'Agathoclès, prête à faire, comme alors, cause commune avec ses ennemis. Aussi demanda-t-elle la paix.

Attilius Regulus, grand caractère et grand homme de guerre, mais mauvais diplomate, ne consentit à traiter que sur des bases extrêmement dures. Carthage devait renoncer à la Corse, céder la Sicile et la Sardaigne, rendre sans rançon tous les prisonniers romains, racheter les siens et payer une lourde contribution de guerre. Elle devait s'engager, en outre, au paiement d'un tribut annuel, à ne faire aucun traité sans le consentement de Rome ; enfin, ce qui était exorbitant, elle ne devait plus posséder qu'un seul vaisseau de guerre et devait fournir constamment 50 trirèmes à la marine romaine.

Franchement ces conditions étaient inacceptables. Avant d'y souscrire, les Anciens et le Peuple Punique résolurent de faire un suprême effort et d'en appeler encore à la fortune des armes.

Par un heureux hasard, des officiers de recrutement, envoyés en Grèce, rentraient en ce moment même à Carthage avec de nombreux mercenaires. Parmi ceux-ci se trouvait un capitaine Lacédémonien, d'un rare mérite. Il s'appelait Xantippe et avait été élevé à l'école des grands généraux de Sparte. Ce grec, instruit de la tactique suivie par les Romains et de celle observée par les Carthaginois, les trouva déplorables l'une et l'autre. Il fit toucher du doigt au Grand Conseil les vices de cette double stratégie. Puis il rendit confiance au peuple, lui montra combien ses ressources étaient encore cosidérables et combien la situation de la République, sans être brillante, était cependant loin d'être désespérée.

On lui offre le commandement en chef de toutes les forces de l'État. Il l'accepte et, sur-le-champ, commence à réformer la discipline et l'instruction. Bientôt il peut mettre en ligne douze mille fantassins, quatre mille chevaux et cent éléphants, sort avec cette petite armée, tient la campagne, coupe les vivres et enlève les convois de l'ennemi.

[1] *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, par Ch. Tissot, I, p. 543.
[2] Polybe.

Ainsi harcelé, Regulus dut quitter les retranchements dans lesquels il se cantonnait et tenter, à son tour, le sort des armes pour sortir de la position difficile à laquelle le réduisait la tactique de Xantippe et sa propre infériorité numérique.

C'était ce que voulait le général de Carthage. Il choisit son terrain et laisse venir les Romains. Puis, quand ils arrivent, fatigués d'une longue marche, il les accueille par une grêle de traits qui sèment le désordre dans leurs rangs. Son infanterie, fraîche et reposée, se précipite aussitôt sur ces hommes exténués et surpris. Sa cavalerie les charge à fond et détermine la victoire [1]. Ses éléphants les écrasent, les enlèvent et les broyent. C'est une boucherie. Regulus est fait prisonnier avec son escorte. Seules, quatre cohortes de l'aile gauche, qui avaient enfoncé la droite des Carthaginois au début de l'action et s'étaient éloignées pour la poursuivre, échappent au massacre et se réfugient à Clypea (*Kelibia*) [2].

Telle fut cette bataille, dont quelques auteurs ont placé le champ dans les plaines de l'*Aouïna*, mais qui, plus probablement, fut livrée sur les bords de la *Djeriba*, près du golfe d'*Hammamet* [3].

Elle eut pour conséquence l'évacuation de l'Afrique par les troupes romaines. Mais la fortune avait changé. Des trois cent cinquante vaisseaux que Rome envoya pour rapatrier les débris de ses légions, deux cent soixante-dix périrent dans une tempête sur les funestes côtes de la Sicile (255).

Revenue de ses terreurs, Carthage se hâta de faire rentrer dans le devoir les indigènes qui avaient favorisé Regulus. Sa vengeance fut terrible. Elle frappa les tribus d'impôts écrasants et fit périr les chefs au milieu des supplices, pendant que son libérateur Xantippe se rembarquait et disparaissait sans laisser de traces dans l'histoire. On a même dit, mais sans preuves certaines, qu'il périt misérablement, victime de l'avarice et des jalousies de cette République qu'il venait de sauver.

Quoi qu'il en soit, elle reprenait partout l'offensive, chassait les Romains de Cossura (*Pantellaria*), leur enlevait, en Sicile, Agrigentum, la rasait et menaçait d'un sort analogue toutes les places qui s'étaient livrées aux Romains (255).

Ceux-ci, de leur côté, se hâtèrent de traverser le détroit avec de puissants renforts et ouvrirent la campagne de 254 par la prise de Cephalœdium, sur un promontoire escarpé, au pied duquel s'élève la ville moderne de *Cephalu*. Moins heureux dans un coup de main tenté sur Depranum (*Trapani*), ils se rabattirent sur Pànormus (*Palerme*), dont le siège fut vigoureusement poussé. Cette ville était, depuis la destruction d'Agrigentum, la capitale de toutes les possessions Puniques de la Trinacrie. Sa chute amena la reddition de Iétine sur le haut

[1] *Grandeur et décadence des Romains*, IV.
[2] POLYBE, I.
[3] *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, par Ch. TISSOT, I, p. 545.

Belîci, de Petrina (*Petralia*), de Soluntum (*Solanto*) et de Tyndaris, sur une saillie à pic du cap *Tindaro*[1].

De 253 à 250, les opérations se poursuivent des deux côtés sans aucun autre résultat marquant que la prise d'Himera par les Romains. Mais, en 250, Cecilius Metellus bat, sous les murs de *Palerme*, à *San-Giovani dei Leprosi*, le général Asrou-Baal et prend les soixante fameux éléphants qui avaient tant contribué aux succès de Xantippe[2].

Devant ce désastre, Carthage fait crucifier son général et demande une seconde fois la paix. Elle envoie des ambassadeurs au Sénat Romain. Regulus les accompagne. Ses maîtres lui ont fait jurer de revenir prendre ses chaînes si les négociations ne se terminent pas heureusement. On espère ainsi l'engager à plaider plus éloquemment la cause d'une paix qui doit le rendre à son pays et à la liberté.

Regulus, arrivé aux portes de Rome, refusa d'entrer dans la ville. Il y avait une ancienne loi qui défendait à tout étranger d'introduire dans le Sénat les ambassadeurs d'un peuple ennemi. Regulus, se regardant comme un envoyé des Carthaginois, fit revivre, en cette occasion, l'antique usage. Les sénateurs furent donc obligés de s'assembler hors les murs de la cité. Regulus leur déclara qu'il venait, par l'ordre de ses maîtres, demander au peuple romain la paix ou l'échange des prisonniers.

Les ambassadeurs de Carthage, après avoir exposé l'objet de leur mission, se retirèrent. Regulus les voulut suivre, mais les sénateurs le prièrent de rester à la délibération.

Pressé de dire son avis, il représenta fortement toutes les raisons que Rome avait de continuer la guerre contre Carthage.

Les sénateurs, admirant sa fermeté, désiraient sauver un tel citoyen. Le grand pontife soutenait qu'on pourrait le dégager des serments qu'il avait faits.

Suivez les conseils que je vous ai donnés, dit l'illustre captif d'une voix qui étonna l'assemblée, et oubliez Regulus. Je ne demeurerai point dans Rome après avoir été l'esclave de Carthage. J'ai promis aux ennemis de me remettre entre leurs mains si vous rejetez la paix; je tiendrai mon serment. Cessez de me plaindre, rien ne pourra me faire changer de sentiment. Je retourne à Carthage; je fais mon devoir et je laisse faire aux dieux.

Il dit, se leva, s'éloigna de Rome sans proférer une parole de plus, et repoussant sa femme et ses enfants, soit qu'il craignît d'être attendri par leurs adieux, soit que, comme esclave, il se trouvât indigne des embrassements d'une matrone romaine[3].

Les historiens latins prétendent qu'il finit ses jours au milieu des plus affreuses tortures. Les Carthaginois, raconte Tite-Live, lui cou-

[1] Diodore de Sicile, xxiii, *fragm.*
[2] Diodore de Sicile, xxiii. — Polybe, i.
[3] Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

pèrent les paupières, puis l'enfermèrent dans un tonneau tout hérissé, à l'intérieur, de pointes de fer et le firent rouler, dans ce tonneau, des hauteurs de Byrsa jusqu'au bas de l'acropole. Mais le silence de Polybe et de Diodore balance ce récit intéressé et nous laisse dans l'incertitude sur la fin réelle du magnanime captif.

Quoi qu'il en soit, les Carthaginois avaient échoué dans leur tentative de paix. Bon gré, mal gré, il fallait donc en appeler encore au hasard des batailles (249) et se hâter d'autant plus d'entrer en campagne que déjà les Romains avaient repris les hostilités.

Ils avaient envoyé deux cents voiles dans les eaux du Lilybœum (*Marsala*) et jeté quatre légions de débarquement sur la plage voisine de cette cité, devenue, depuis la ruine d'Agrigentum et la prise de *Palerme*, la base d'opérations des Carthaginois en Sicile. C'est assez dire l'intérêt que les Romains avaient à s'en emparer et que leurs ennemis avaient à la défendre.

La place, d'ailleurs, était parfaitement fortifiée, largement pourvue d'armes, de munitions et de vivres, protégée par une garnison de dix mille hommes et commandée par l'un des meilleurs généraux de Carthage à cette époque : l'intrépide Himilcon.

Le siège commença. Pendant plusieurs mois, les machines de guerres battirent les remparts et tentèrent d'y pratiquer une brèche suffisante pour donner l'assaut. Ce fut en vain. Himilcon, dans de vigoureuses sorties, détruisait les ouvrages avancés, brûlait les machines, incendiait le matériel, décourageait les assiégeants et leur tuait beaucoup de monde. De son côté Hann-Baal IV, dit le Rhodien, forçait par mer le blocus de la place et, sous les yeux de l'ennemi impuissant, y faisait entrer des vivres, des armes et même des renforts [1].

Le Gouvernement du Capitole décida de sortir de cette situation et de rassurer, par un coup d'éclat, les esprits douloureusement émus des lenteurs et de la durée de la guerre.

Les consuls venaient d'être renouvelés et le département de la Sicile était échu à Publius Claudius Pulcher. C'était un homme d'un caractère violent, mais d'un mérite fort contestable, bel esprit d'ailleurs et qui s'aliéna même son armée par l'une de ces saillies intempestives dont il était coutumier. Il allait engager une action décisive et, suivant l'usage de ces temps superstitieux, avait fait consulter les poulets sacrés. « Ils ne veulent point manger, dit l'aruspice, et cette circonstance est de très mauvais augure. » « Bah, répartit le spirituel consul, s'ils ne veulent point manger, qu'ils boivent alors ! » et il les fit jeter à la mer.

Tel était l'homme superficiel, vaniteux et léger qui allait se mesurer d'abord avec Himilcon.

Dès sa venue à Lilybœum, il essaya de compléter l'investissement de la place et fit couler, dans ce but, un certain nombre de vaisseaux à

[1] Polybe, I.

l'entrée du port. L'idée était bonne et son exécution méthodique et complète eût certainement aidé beaucoup à la reddition de la place en rendant tout ravitaillement impossible. Mais Claudius n'était pas homme à poursuivre longtemps et silencieusement l'exécution d'un plan sagement combiné [1]. Toutes les passes étaient loin d'être fermées, lorsqu'il interrompt brusquement son travail d'obstruction, donne le signal du branle-bas et prend la haute mer.

Il avait pensé que la flotte Punique, mouillant à 30 kilomètres de là, dans les eaux de Drepanum, lui offrait une occasion magnifique de se distinguer sans tarder et il allait lui présenter la bataille.

La place et les eaux de Drepanum étaient alors commandées par Adherbaal. Ce chef, d'une valeur presque égale à celle d'Himilcon, d'une activité sans pareille, joignant à ces qualités l'habileté d'un général rompu à toutes les ruses de la guerre, connaissait, en outre, admirablement le pays et la mer qu'il avait à défendre.

Sur terre, ses nombreuses patrouilles de cavalerie battaient sans cesse la campagne, coupaient les communications Romaines entre Panormus (*Palerme*) et Lilybœum, enlevaient les convois que de la première de ces villes l'ennemi envoyait à l'armée qui assiégeait la seconde, massacraient ou prenaient les escortes. Sur mer, Adherbaal avait organisé des croisières de bâtiments légers, parfaitement équipés, armés en chasse et exécutant de continuels coups de main tantôt sur un point de la Sicile ou de l'Italie, tantôt sur un autre.

On se fait dès lors une idée de l'adversaire avec lequel Claudius allait se mesurer. Sa ruine était fatale. Elle fut complète.

Mal commandée, par un consul qui n'entendait rien aux manœuvres, ni à la tactique navale, la superbe escadre de deux cents voiles, qu'il avait engagée, fut coupée, broyée, anéantie; soixante-dix-sept navires romains s'échouèrent misérablement à la côte; quatre-vingt-treize furent contraints d'amener leur pavillon et plus de vingt mille prisonniers tombèrent aux mains d'Adherbaal. C'était la revanche d'Eknomos et de Milazzo [2].

Elle ne faisait que commencer.

A la fin de cette même année 249, le second consul, L. Junius, avait été chargé de conduire des renforts et des approvisionnements aux légions qui continuaient toujours le siège de Lilybœum. Il avait donc réuni à Messine huit cents transports et cent vingt vaisseaux de guerre chargés de l'escorte. De Messine il avait dirigé cette flotte sur Syracuse. Puis, tandis que lui-même attendait dans ce port ami les retardataires, il avait envoyé sur Lilybœum, qui avait un besoin de secours urgent, quatre cents de ses transports escortés par quelques trirèmes et commandés par ses questeurs. Lui-même enfin avait mis à la voile. Mais, au lieu de suivre la côte, et par crainte des Carthaginois qui gardaient

[1] Diodore de Sicile, xxiv, *fragm.*
[2] Polybe, i.

la pointe orientale de l'île, il avait pris le large et doublé en haute mer le cap Pachynum (*Pessaro*). Conduite mal habile ! Les vaisseaux de guerre étaient à peine assez nombreux, réunis, pour garder un convoi considérable et, au besoin, le défendre. Les diviser constituait donc une grossière faute de stratégie. Elle ne resta point impunie.

Cependant de Syracuse on avait signalé l'envoi des renforts. Les Romains en étaient informés. Mais Adherbaal l'était aussi. Précisément, en même temps que cet avis lui arrivait de Syracuse, il recevait de Carthage une division navale de soixante-dix voiles que lui amenait Carthalon.

Le plan du rusé Carthaginois est aussitôt arrêté. Il complète à son lieutenant une escadre de cent navires et lui donne ses instructions. Le brave marin, sans se reposer un instant, reprend aussitôt la mer, arrive soudain devant Lilybée, disperse les bâtiments Romains qui s'y trouvent en station, pendant qu'Himilcon, qui ne veut pas être en retour, fait une sortie générale.

Sans toucher terre, Carthalon court à toutes voiles sur Heraclea au cap *Bianco*, pour couper en deux le convoi consulaire annoncé de Syracuse. Les questeurs, qui l'aperçoivent, font force de rames et se réfugient sous les balistes de Phintias (*Licata*), près du promontoire d'Eknomos. L'escadre Punique, qui ne peut les suivre jusque sous la protection de ces forts, arrête sa chasse et s'embosse tranquillement à l'embouchure du fleuve Halycus(*Platani*), en attendant sa proie.

En ce moment, Junius paraît avec ses quatre cents transports et ses vaisseaux. Mais, à la vue des Carthaginois, le malheureux consul cingle à son tour vers le port le plus proche et court se réfugier à Camarina.

Carthalon, ravi de son succès et sûr d'avoir coupé l'escadre Romaine, se tient prêt à battre ses deux tronçons.

Il combinait déjà ses manœuvres et préparait des ordres quand son pilote lui signala, dans le sud, les signes précurseurs d'une terrible bourrasque. L'amiral Punique, qui connaît son métier, la mer sur laquelle il navigue et les dangers du voisinage des côtes près desquelles il se trouve, par les coups de vent comme celui qui se prépare, fait aussitôt lever l'ancre, double, non sans peine, en fuyant devant la tempête, le cap *Pessaro* et va chercher un abri dans les eaux moins dangereuses de la partie orientale de l'île.

Pendant qu'il fuit ainsi devant l'orage, les huit cents transports et les cent vingt trirèmes du consul étaient jetés à la côte, brisés par l'ouragan, et périssaient corps et biens[1]. Deux trirèmes seules échappèrent à cette catastrophe[2].

Si Carthage avait su profiter de ce moment, soit pour conclure la paix, soit pour pousser vigoureusement les opérations militaires, nul doute qu'elle eût réussi au gré de ses désirs. Mais cette nation de

[1] POLYBE, I.
[2] DIODORE DE SICILE, XXIV, *fragm.*

marchands enrichis n'avait d'énergie que lorsque la nécessité l'étreignait à la gorge. Elle ne sut user ni de ses victoires, ni des événements. Et les unes et les autres, loin de la servir, tournèrent, par sa faute, à son désavantage. Ils eurent en effet pour résultat unique d'irriter l'orgueil de Rome, d'augmenter sa haine et de rendre plus implacable son désir de vengeance.

En attendant toutefois que l'heure de donner pleine satisfaction à ce désir ait sonné, elle se recueille. Ses flottes détruites, son matériel anéanti, ses équipages noyés ou pris, tout cela ne se refait pas dans un jour. Pour réparer de pareilles pertes, il faut du temps et de l'or, beaucoup de temps et beaucoup d'or.

Les Carthaginois de leur côté sont aussi épuisés que leurs adversaires. Tout victorieux qu'ils viennent d'être, en effet, leurs défaites antérieures les ont au moins autant affaiblis que les Romains.

La guerre, pendant quelques années, va donc se concentrer sur terre dans un coin de la Sicile, à la pointe occidentale de la malheureuse île.

Les Romains occupent Panormus (*Palerme*). Les Carthaginois sont maîtres de Drepanum (*Trapani*) et de Lilybœum (*Marsala*). C'est autour de ces places, et pour tâcher de les prendre ou de les reprendre, que six ans de combats vont se livrer.

Abd-Melek-Ard Barka, le grand Abd-Melek-Ard, tout jeune encore[1], a pris le commandement en chef des forces puniques (247). Il les trouve composées de mercenaires de toutes nations, mal instruits, point disciplinés, moins encore rompus aux marches et aux fatigues de la vie militaire, des gens enfin sans élan, sans enthousiasme, sans feu sacré.

Que faire de ces bandes auxquelles il ne peut parler ni le langage de l'honneur, ni celui du patriotisme ? Il commence par les exercer, leur apprend tout: le maniement des armes, la science des mouvements, la manière de lever et de dresser un camp. Il les brise à la marche, à la fatigue, aux veilles. C'est l'école du soldat. Aux officiers, il enseigne toutes les ruses de la guerre, l'art des feintes, des alertes de jour et de nuit, et les tient perpétuellement sur le qui-vive.

Sans doute, pour maintenir ainsi les uns et les autres sans murmures et sans défections, il a bien fallu leur promettre des razzias et des pillages. Mais ces razzias elles-mêmes tendent au but général. Elles attachent le soldat à son chef, lui donnent confiance dans ce chef et confiance en lui-même.

Abd-Melek-Ard emmène donc ses hommes, ainsi dressés, au pillage de la Locride et du Brutium[2].

Ces barbares ravagent tout. En même temps, ils complètent leur instruction militaire, s'aguerrissent de plus en plus et en arrivent à ce point de perfection qui fait qu'un général est sûr de ses troupes et que les troupes sont sûres d'elles-mêmes et de leur général.

[1] Cornel. Nepos, *Amilcar*, I.
[2] Polybe, I, 64.

Alors Abd-Melek-Ard les ramène en Sicile et les débarque près de Palerme, presque au moment où le consul L. Junius, pour venger la perte de sa flotte, vient de s'emparer de la place et de la montagne d'Eryx (aujourd'hui *San-Giulano*, entre Palerme et Trapani, mais tout auprès de cette dernière ville, qui lui servait de port).

Le plan du général carthaginois est aussitôt conçu. Il se jette résolûment entre Eryx et Palerme, de manière à couper l'ennemi et s'installe sur le plateau d'Eirete (*monte Pellegrino*), voisin de Palerme et dominant la route de ses 597 mètres d'altitude. Il y resta pendant trois années.

Tandis qu'il était là sur ce rocher isolé et superbe, tenant tête aux Romains, fondant sur eux à la moindre occasion et les harcelant sans cesse[1], une femme de Carthage, dont l'histoire ignore le nom de jeune fille, mais qu'elle salue comme la compagne respectée d'Abd-Melek-Ard, donnait, dans l'une des plus somptueuses villas de Megara, le jour à un enfant qui devait devenir fameux entre tous ceux de son pays et de son siècle. La famille, bien que le père ne fût pas là, peut-être pour respecter des ordres précis laissés avant son départ, ou envoyés d'Eirete, ne donna point au nouveau-né le nom déjà célèbre pourtant de l'absent. Elle l'appela : Hann-Baal, *Dieudonné !*

Que de fois, des hauteurs solitaires d'Eircta, la pensée d'Abd-Melek-Ard dut se reporter vers le berceau de cet enfant qui naissait loin de lui! Que de fois il dut se demander ce que deviendrait ce fils que peut-être il ne reverrait jamais, car les glaives et les frondes de ce temps-là, comme les sabres et les balles de nos jours, frappent aussi bien l'officier que le soldat!

Ces préoccupations toutefois ne l'absorbaient pas tellement qu'il perdit de vue les Romains. Tantôt il les bat près de Thermes (Termini) et leur tue six mille hommes. Un jour, il se jette dans *Trapani*, que des légions menacent d'emporter, et sauve la place. Un autre jour, il part au secours de Lilybæum, que la famine assiège encore plus que l'ennemi. Il y fait entrer trente gros transports chargés de vivres, de munitions et de renforts (245).

L'année suivante (244) il prend la ville d'Eryx.

Entre temps, il avait encore trouvé moyen de quitter secrètement la Sicile, avec un petit nombre d'hommes, et d'opérer une descente sur les côtes de l'Italie. Brûlant tout, pillant tout, ravageant tout, massacrant tout, il avait semé dans son champ d'opérations une terreur telle qu'elle gagna jusqu'à Rome et que le Sénat sortit soudain de cette espèce d'abattement, causé par la lassitude, dans lequel il paraissait sommeiller depuis trois années.

Depuis vingt-deux ans que durait la guerre, il fallait en finir. Ce fut l'avis du Capitole. Ce fut aussi celui du Peuple Romain qui vota la reconstruction immédiate d'une marine imposante (243).

[1] Polybe, I, 66.

Ce vote était fort beau, mais il présentait d'immenses difficultés d'exécution. Le Trésor public était pauvre. Or, si l'argent est le nerf de la guerre, il a de tous temps été, bien plus encore, le nerf de la marine. Le soldat n'a besoin que de ses armes et de vivres pour combattre. Il a son champ de bataille tout trouvé : c'est la terre qui le porte. Mais le marin demande qu'on mette sous ses pieds, avec tous les agrès et tous les instruments qui doivent assurer son triomphe, ce champ de bataille mobile qui s'appelle un vaisseau. D'où, bon marché relatif des guerres continentales et coût excessif des guerres maritimes.

Les Romains, heureusement pour eux, avaient alors un patriotisme qui réglait vite les questions de dépenses. Une flotte était nécessaire; l'État manquait de ressources suffisantes pour la construire; donc les particuliers s'en chargeraient. Et, de fait, les riches armèrent chacun une ou deux quinquerèmes; des familles, moins puissantes, s'unirent plusieurs ensemble, pour offrir un vaisseau ; les citoyens, de condition commune, donnèrent une somme en rapport avec leurs revenus : les ouvriers et les pauvres une obole prise sur leur travail ou sur leur nécessaire[1].

Quand un peuple entier est prêt à faire de pareils sacrifices : quand il est disposé à donner tout, y compris lui-même, lorsque la patrie tend la main, quelle que soit sa fortune du moment, ce peuple est grand, et l'avenir est à lui.

Ceci se passait pendant que Carthage marchandait à Abd-Melek-Ard les secours que celui-ci réclamait instamment dans toutes ses dépêches et laissait son escadre désarmée dans l'état de délabrement où la dernière campagne l'avait réduite.

Cependant les ingénieurs romains s'étaient hâtés de mettre sur chantier le plus grand nombre de vaisseaux possible et les faisaient d'après un modèle nouveau pris récemment sur Hann-Baal le Rhodien. Leurs travaux de construction furent poussés avec une telle activité que, dès le commencement de l'année 242, ils purent lancer deux cents bâtiments[2]. A cette escadre toute neuve, le Sénat fit joindre cent trirèmes anciennes radoubées et réparées avec soin. Une foule de transports rallia ces cinq cents navires de guerre.

Il fallut quelque temps encore pour achever leur armement, compléter leurs équipages, charger les provisions de bouche et les munitions de guerre, embarquer le matériel nécessaire et terminer enfin les derniers préparatifs de départ.

Au commencement de l'été 242, le consul Lutatius Catulus, qui prenait le commandement en chef de toutes ces forces, fit enfin hisser son pavillon amiral, ordonna de lever l'ancre et cingla vers la Sicile.

La chance lui sourit immédiatement. Il surprit les ports de Lilybœum

1 Polybe, I.
2 Polybe, I.

et de Drepanum (*Marsala* et *Trapani*), soit que les vaisseaux carthaginois fussent en croisière sur un autre point des côtes, soit qu'ils eussent été rappelés en Afrique.

Enhardi par cet heureux début, il mit même résolument le siège devant Drepanum.

A cette nouvelle, Carthage tressaillit. Le Grand Conseil s'assembla. Les avis pressants d'Abd-Melek-Ard, dépeignant la situation sous les plus noires couleurs et se plaignant amèrement de l'abandon dans lequel on le laissait, lui et l'armée de Sicile, achevèrent de lui désiller les yeux.

Mais que faire ? On ne peut improviser une escadre. D'autre part, il est impossible de retarder l'envoi des secours demandés. On se résout à des demi-mesures. Le département de la marine, qui s'est laissé surprendre, fait entrer en toute hâte, dans les deux cent vingt cales de radoub du Cothon, ou port militaire de Carthage, tous les vieux bâtiments désarmés, les uns de formes démodées, les autres plus ou moins abimés par la mer et par l'ennemi. On les répare tant bien que mal ; on les goudronne; on les repeint et vite on les arme, ou, plutôt, on les charge de vivres, de provisions de toutes sortes, de munitions et de matériel à destination d'Eryx. On embarque enfin un nombre très restreint de marins et de soldats.

L'amiral Hannon, qui dirige cette singulière escadre, a, pour instructions, d'éviter l'ennemi, de ravitailler Abd-Melek-Ard, d'emprunter à l'armée de Sicile ses meilleurs hommes, de les prendre à bord et, seulement alors, de risquer une bataille, si l'ennemi se présente.

Evidemment ce plan n'émanait point d'Abd-Melek-Ard. Il repose en effet sur une telle improbabilité : celle de gagner Eryx sans être aperçu des Romains, que jamais l'habile général n'eût risqué le succès d'une campagne sur un pareil atout !

Même ce point acquis, la victoire de Carthage restait bien problématique encore. Le calcul des probabilités n'était guère en faveur de ces vieux vaisseaux, de types différents, d'allures inégales, plutôt armés en flûte qu'en guerre, ou en course. Les *Lissa* sont rares dans l'histoire. Et il faut avoir affaire à des adversaires autrement dégénérés que les Romains de la République pour espérer vaincre, avec une pareille escadre, une flotte neuve, légère, alerte, bien gréée, bien matée, bien armée, obéissant admirablement à la manœuvre et au commandement et déjà mise en haleine par de récents succès, comme était celle du consul Cutulus.

Hannon, probablement, ne fit pas toutes ces réflexions. Il avait des ordres; il obéit. Par un vent soufflant de terre, il mit à la voile et, vent arrière, ne tarda pas à disparaître dans les brumes de l'horizon.

Pendant qu'il filait ainsi grand largue, les croiseurs de Lutatius se hâtaient de lui signaler la marche et la direction de l'ennemi.

Immédiatement la flotte romaine lève le siège de Drepanum, prend

le large et force de rames pour empêcher la jonction d'Abd-Melek-Ard et d'Hannon. Elle arrive à Aegusa, l'une des îles Aegades, aujourd'hui *Favignana*, au moment où les quatre cents voiles puniques entraient dans les eaux d'Hiéra, maintenant *Maritimo*, autre île du même groupe.

Sûr alors de les atteindre, le consul attendit qu'on annonçât leur départ d'Hiéra. Le lendemain, 10 mars 241, au matin, il donne le signal, commande le branle-bas de combat, exhorte chacun à faire son devoir et s'avance en ligne de bataille sur l'escadre carthaginoise, à laquelle il barre résolument la route.

Hamon, qui avait eu le tort grave de s'arrêter à Hiéra, ce qui lui avait fait perdre un temps précieux, et qui, marchant vent arrière, ne peut reculer, est contraint d'accepter à contre-cœur, au nord de *Favignana*, une lutte inévitable. Il fait carguer ses voiles et prend à la hâte quelques dispositions.

Les ordres sont à peine donnés et exécutés que la bataille commence. Les Romains attaquent avec impétuosité, manœuvrent avec hardiesse et sûreté, abordent en flancs les bâtiments surchargés et peu gouvernables d'Hannon, les brisent à coups d'éperon, les coulent ou les dispersent.

En quelques heures, soixante-dix galères puniques sont capturées avec leurs équipages ; cinquante se perdent corps et biens [1] ; quantité d'autres jonchent de leurs débris les flots légèrement houleux. Le reste s'échappe en désordre et rallie, comme il peut, le port d'Hiéra, où l'amiral Hannon, dont la vaillance égale le coup d'œil militaire, arrive des premiers.

L'escadre romaine, qui n'a pas un bâtiment hors de combat et n'a perdu que fort peu de monde, rentrait triomphalement, le soir même, à Lilybœum, traînant à sa suite quatre-vingts navires carthaginois et six mille prisonniers [2].

Hannon ne pouvait songer à reprendre la mer. Sa flotte était encore numériquement, il est vrai, presque égale à la flotte consulaire. Mais, s'il avait jamais eu des illusions sur la valeur réelle de ses navires et de leurs équipages, ces illusions maintenant étaient cruellement dissipées. Il ne fallait donc pas songer sur mer, au moins de sitôt, à une revanche.

Le pire était qu'en perdant une bataille navale l'amiral carthaginois n'avait pas seulement perdu son escadre ; il avait, du même coup, perdu l'armée de Sicile.

Avec des effectifs réduits outre mesure et décimés par les fatigues et les combats, sans vivres, sans matériel, sans munitions, cette armée, bloquée par l'ennemi, sans communications désormais avec la mère patrie, ne s'appuyant plus que sur deux places assiégées, épui-

[1] Polybe, I. — Florus, *Hist. Rom.*, II.
[2] Diodore de Sicile, XXIV, *fragm.*

sées elles-mêmes et destinées à tomber fatalement, n'avait plus que le choix entre la mort, mort de braves, mais mort inutile, et une capitulation plus ou moins honorable.

Fallait-il mourir? Fallait-il faire tuer, jusqu'au dernier, dans les angoisses d'une lutte sans issue, la poignée de soldats qui restaient? Fallait-il, avec eux, se ruer sur l'ennemi, avec la certitude que le sacrifice de toutes ces nobles vies ne servirait de rien, ne changerait rien, ne retarderait pas d'une heure la perte de la Sicile et ne vaudrait pas à sa patrie une seule condition moins dure pour la paix qu'elle allait être obligée de conclure coûte que coûte? Abd-Melek-Ard ne le pensa point.

Il avait conseillé la lutte tant que la lutte avait été possible. Il en avait donné l'exemple. Et, si l'on eût écouté ses sages avis, l'on n'en eût pas été là où maintenant on en était réduit.

Mais les faits étant ce qu'ils étaient, il crut que mieux valait céder pendant un temps à la mauvaise fortune, sauver ce qui pouvait l'être encore et préparer, dans le silence et le recueillement d'une paix laborieuse, un avenir qui pouvait être la plus éclatante revanche du passé [1].

Sa pensée, il la dit. Il écrivit dans ce sens au Grand Conseil des Anciens. Hannon, peu désireux de faire, une seconde fois, connaissance avec les armées consulaires, fut de son avis. Le Grand Conseil les écouta.

Il écrivit à Abd-Melek-Ard, dont le prestige personnel n'était point entamé et dont la réputation militaire restait intacte et, confiant enfin dans un homme dont il avait trop négligé les patriotiques avis jusqu'à ce jour, il lui donna plein pouvoir pour traiter avec Rome au nom de la République [2].

Abd-Melek-Ard ne perdit point de temps. Il s'aboucha avec l'heureux vainqueur des Aegates, lui communiqua les pouvoirs dont il était porteur, lui fit part de son désir ardent de la paix, en fit ressortir les avantages pour les deux pays et lui demanda quelles seraient ses conditions?

Le consul romain reçut, comme elles devaient l'être, les propositions du général carthaginois [3].

Tout d'abord cependant il demanda la reddition, sans condition, de l'armée d'Abd-Melek-Ard. Celui-ci refusa net et accentua son refus d'un ton tel que Catulus n'insista pas [4]. Le souvenir de Regulus se présenta peut-être à son esprit, lui rappelant, à propos, que les jours se suivent et ne se ressemblent point et que nul n'a fait avec la victoire un pacte éternel. Peut-être aussi l'image de sa patrie, fatiguée même de ses

1 Cornel. Nepos, *Amilcar*, i.
2 Cornel. Nepos, *Amilcar*, i.
3 Polybe, i.
4 Cornel. Nepos, *Amilcar*, i. — Diodore de Sicile, xxiv, *fragm.*

triomphes, lui conseilla-t-elle la modération. Peut-être enfin ce soldat n'aimait-il pas la guerre et n'éprouvait-il qu'un dégoût secret pour ces chocs terribles où 1,000 galères et 300,000 hommes s'écrasaient, depuis longtemps, dans des carnages affreux! Toujours est-il qu'il passa, sans insister, à la discussion des préliminaires de paix, et qu'Abd-Melek-Ard et lui tombèrent assez promptement d'accord sur la rédaction suivante:

Il y aura amitié entre les Carthaginois et le Peuple Romain aux conditions stipulées ci-dessous: les Carthaginois évacueront toute la Sicile. Ils ne feront la guerre ni à Hiéron, ni aux Syracusains, ni à leurs alliés. Ils rendront aux Romains, sans rançon, tous leurs prisonniers de guerre et paieront, en vingt ans, une contribution de guerre de 2,200 talents euboïques d'argent, près de *treize millions de francs* [1].

Le consul romain n'était pas plénipotentiaire comme Abd-Melek-Ard. Il ne pouvait engager la parole de Rome sans en référer au Sénat. Il y fit donc porter le projet de traité, signé par les deux parties, pour qu'il fût accepté. Le Gouvernement du Capitole le trouva trop favorable à Carthage. Avant de l'approuver, le Sénat romain décida l'envoi de dix commissaires qui étudieraient la question sur les lieux mêmes.

Abd-Melek-Ard, dont la diplomatie avait séduit jusqu'au consul, fut obligé de faire à ces commissaires quelques concessions. Il en fit le moins possible, et, d'un autre tempérament que ses compatriotes, il ne fit guère porter ces concessions que sur la question, secondaire à ses yeux, de la contribution de guerre.

Bref, les commissaires abrégèrent et réduisirent à dix ans le délai dans lequel Carthage devait payer ses 13 millions (exactement : 12,806,200 *francs*). Ils augmentèrent de mille talents (5,821,000 *francs*) l'imposition qui la frappait et, circonstance aggravante, exigèrent que ces mille talents supplémentaires fussent payés immédiatement. Ils ajoutèrent enfin que Carthage évacuerait toutes les îles situées entre la Sicile et l'Italie [2].

Les instruments diplomatiques, rédigés sur ces bases, furent envoyés de nouveau au Sénat et reçurent, cette fois, son approbation et la ratification du peuple.

Si Carthage avait su dépenser à propos la moitié des 18 millions qu'elle s'engageait maintenant à payer, elle n'eût certes pas eu la douleur d'apposer sa signature au bas de l'acte qui consacrait sa défaite et, rendons cette justice à Abd-Melek-Ard, la palliait encore autant que possible, car Rome reconnaissait l'intégrité du territoire de Carthage et promettait de ne prétendre à aucun empire sur ses possessions (241).

Le premier acte du drame punique était terminé. Il avait duré vingt-quatre ans.

[1] Polybe, i, 62.
[2] Polybe, i, 63 ; iii, 27.

III

ABD-MELEK-ARD BARKA

(AMILCAR)

Entre le premier et le second acte de ce drame, un intermède aussi sanglant que le drame lui-même [1] : la guerre des Mercenaires (240-237).

Sitôt la paix signée définitivement et les ratifications du traité échangées, Abd-Melek-Ard se hâta de remettre le commandement de son armée au général Giscon, ex-gouverneur de Lilybœum, et revint à Carthage [2].

Il trouva la République complètement affolée. Les finances étaient dans un état déplorable. Il eût fallu une main de fer, qui mît fin à toutes les dilapidations et à tous les gaspillages habituels, pour qu'elle fît face, sans trop de gêne, aux lourdes charges que la paix faisait peser sur elle.

Outre les 5,821,000 francs, qu'elle devait verser immédiatement à Rome, et l'annuité de plus d'un million qu'elle lui devait, la guerre finie lui laissait, en effet, sur les bras, des arriérés de solde considérables à payer aux mercenaires ligures, grecs, gaulois, baléares et autres qui, depuis vingt ans, luttaient pour elle et donnaient bravement, pour sa défense ou sa gloire, leurs forces, leur sang et leur vie.

Pour empêcher l'encombrement de ces mercenaires dans Carthage et faciliter la liquidation de leurs primes d'engagement, Abd-Melek-Ard fit parvenir à Giscon l'ordre de ne les renvoyer en Afrique que par pelotons peu nombreux, de même nation, et en mettant un intervalle assez considérable entre chaque convoi.

Il espérait que le département des Finances pourrait régler, de la

[1] Cornelius Nepos, *Amilcar*, II.
[2] Polybe, I, 66.

sorte, plus aisément la situation de cette armée si vaillante, se procurer, au fur et à mesure, le numéraire nécessaire et en rapatrier successivement, par conséquent à moins de frais, chacun des groupes.

Ces sages prévisions ne se réalisèrent point. Les receveurs des finances ne firent-ils point les diligences nécessaires pour la rentrée des impôts, ou le pays épuisé ne put-il fournir les fonds nécessaires? Plus probablement la cupidité native de Carthage répugna à tirer de ses coffres l'argent suffisant pour régler les comptes des barbares et payer ces braves, qui, dans cent combats, avaient tiré l'épée pour elle.

Toujours est-il que les convois se succédèrent; que les bataillons arrivèrent les uns après les autres ; s'entassèrent dans la ville et restèrent là attendant vainement que la République daignât faire honneur à ses engagements.

Leur encombrement dans Carthage ne fit qu'augmenter les charges de la cité, loin de les diminuer. L'arriéré de soldes à compter à ces hommes restait le même en effet et, de plus, il fallait les nourrir.

Ensuite, ces gens, qui avaient enduré toutes sortes de privations, qui, depuis des années, avaient manqué de tout, souvent même du nécessaire, se trouvant tout à coup transportés au milieu du luxe d'une des plus grandes villes du monde, se livrèrent à toute espèce de débauches. La police carthaginoise fut sur les dents et ne put ni réprimer, ni empêcher leurs excès. Ce furent, chaque jour, des rixes et un concert de plaintes nouvelles. Le désordre allait croissant par l'impunité même dont jouissaient forcément les coupables [1].

Le Gouvernement de Carthage crut avoir trouvé un expédient.

Il fit donner un léger à-compte, — une pièce d'or, dit-on, — à chaque mercenaire. Puis, sous prétexte que leurs comptes n'étaient pas encore entièrement examinés et mis à jour, il les expédia sur le *Kef*, qui s'appelait alors Sicca Veneria. L'on devait, disait-il, leur porter là, au bout de peu de jours, le reste de leur solde, les licencier et pourvoir à leur rapatriement. Du reste, la République connaissait leurs exploits et saurait se montrer reconnaissante de leur attachement héroïque.

Les mercenaires, bons enfants, en réalité, crurent ce qu'on leur disait et partirent sans défiance, enchantés même des assurances qui venaient de leur être données et des éloges qui leur étaient adressés.

De Carthage au *Kef*, il y a sept étapes. Ils se mirent donc en route avec leurs femmes, leurs bagages, les valets d'armée, et suivis de cette horde de marchands et d'empoisonneurs, qui, de tout temps, fut l'escorte obligée des troupes en marche [2].

Ils étaient à peine partis et les portes de la cité punique se refermaient encore sur les derniers hommes de la dernière compagnie que Carthage délivrée poussa des cris de joie.

[1] Polybe, I.
[2] Polybe.

Toutes ses promesses n'étaient qu'un leurre. Elle entendait bien n'en tenir aucune. Mais elles avaient suffi à éloigner les barbares pour l'instant; c'était tout ce qu'il fallait. On aviserait plus tard au moyen de gagner de nouveaux délais et enfin de se débarrasser de ces mercenaires, s'il était possible, sans bourse délier.

Plusieurs fois déjà n'avait-on pas su régler ainsi des comptes arriérés! Sans parler de Xantippe, dont la fin mystérieuse témoigne peu, quelle qu'elle soit, en faveur de la noblesse d'âme et de la générosité puniques, est-ce que l'on n'avait pas un jour réglé sommairement la solde de quatre mille Gaulois en les livrant traîtreusement aux Romains? Est-ce qu'une autre fois l'on n'avait pas laissé mourir de faim, sur un ilot désert, où on les avait odieusement débarqués, six mille malheureux soldats, coupables aussi d'avoir hautement réclamé le prix convenu de leurs sueurs, de leurs fatigues et de leur sang? Diodore de Sicile a conservé le souvenir de cette *île des ossements* et des horreurs dont elle fut le témoin [1]! Mais qu'importe? Ces Gaulois trahis et ces soldats assassinés ne sont pas revenus demander le salaire de leurs services militaires! L'on tâcherait donc que les mercenaires de Sicca ne revinssent pas non plus! Comment? L'avenir le dirait. Mais le principe était admis. A tout prix, il fallait s'en débarrasser sans les payer.

Certes pourtant, s'il y a sur terre une dette d'honneur, une dette sacrée, c'est celle que contracte un peuple trop abâtardi, ou trop lâche pour se défendre lui-même, pour opposer à l'ennemi, comme un rempart, sa propre poitrine, pour faire germer, dans son sang, l'arbre sacré de l'indépendance et de la liberté, vis-à-vis des étrangers qui veulent bien prendre sa place, se battre pour lui, tenir hauts et fermes ses étendards à la face du monde et mourir bravement pour sa gloire ou, tout au moins, pour sa défense.

Non ceux-là, quelque soit le salaire qu'on leur donne, on ne les paie jamais assez parce que l'on ne peut jamais estimer à son vrai prix l'honneur, la bravoure, le dévouement et la vie d'un homme volontairement offerts.

Et ce qui est vrai, même à l'heure présente, l'était bien plus encore dans ces temps antiques où le vainqueur ne savait pas s'honorer en respectant le courage malheureux, où tout vaincu était fatalement un homme mort, ou quelque chose de pire encore: un esclave!

Donc, Carthage avait su, plusieurs fois, à l'aide de crimes odieux, se soustraire au paiement de cette dette trois fois sainte et ne rêvait qu'aux moyens de s'y soustraire encore.

Cependant les mercenaires étaient arrivés à Sicca. C'était une des plus anciennes villes puniques de l'Afrique. Elle était consacrée à la déesse Astarté, la Vénus Phénicienne, d'où son surnom de *Veneria*. La place d'ailleurs était bien fortifiée et admirablement située sur les

[1] Diodore de Sicile, v, 11. — Frontin, *Strat.*, iii.

hauteurs du Dyr, à plus de 700 mètres d'altitude. Dominant les plaines du *Sers*, de *Zanfour*, de *Lorbeus* et de l'*Oued-Mellègue*, c'était et c'est encore un point militaire très important, commandant une des principales voies de communication avec l'Algérie [1].

Les Anciens l'avaient-ils choisie pour y envoyer les troupes revenues de Sicile parce qu'elle était l'une des plus éloignées de Carthage, sur les frontières de la Numidie, ou à cause de sa situation sur un rocher et de son temple d'Astarté qui devaient rappeler aux mercenaires le site d'Éryx d'où ils venaient et le temple de Vénus Erycine ? Peut-être pour l'un et pour l'autre de ces motifs réunis !

Quoi qu'il en soit, les mercenaires étaient arrivés depuis longtemps au *Kef*. Les jours se passaient et Carthage ne donnait toujours point signe de vie. L'impatience prenait ces gens cependant. Ils passaient leurs journées dans le désœuvrement et, n'ayant rien de mieux à faire, tuaient le temps à supputer ce que la République leur devait [2].

Certainement, à cette heure où les sentiments étaient partagés entre l'ennui, le désir du rapatriement et le mécontentement d'une longue attente, si Carthage eût été habile, tout en restant honnête, elle eût pu réaliser de beaux bénéfices et contenter ces pauvres soldats tout en gagnant considérablement sur leur solde. La vue de l'or les eût fascinés et, pour être réglés immédiatement et en beaux deniers comptant, ils auraient, à coup sûr, consenti à d'énormes rabais.

Carthage manqua d'habileté dans cette circonstance, surtout parce qu'elle manqua d'honnêteté. Ses finances en effet étaient en piteux état, mais n'étaient pas ruinées cependant au point de ne pouvoir payer les dettes librement contractées envers une vingtaine de mille de braves qui l'avaient servie vaillamment et qui pouvaient la servir encore. La meilleure preuve de ce que nous avançons, c'est que, dès que les mercenaires devinrent un danger, Carthage trouva de l'or pour lever d'autres troupes, organiser la défense et vaincre ses propres soldats insurgés contre elle. Une autre preuve c'est qu'à la fin même de cette guerre douloureuse, justement qualifiée d'*inexpiable*, elle sut trouver encore pour les Romains 6 millions nouveaux, outre les annuités dont nous avons parlé et qui dépassaient un million.

Ce fut donc, en grande partie, par suite d'un manque de probité très impolitique, qu'au lieu de porter aux barbares l'or qu'ils attendaient, qu'on leur avait solennellement promis et qu'ils avaient largement gagné, on leur dépêcha le trop célèbre Hannon, celui qui se faisait appeler le vainqueur d'Hécatompyle, ville du Soudan, sur le Niger, qui probablement ne serait autre que Timbektou, mais que les mercenaires et l'histoire connaissent beaucoup mieux comme étant le vaincu des îles Aegates. Il avait pour mission de les amener à des réductions

[1] *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, par Ch. Tissot, II, 378.
[2] Polybe.

de solde et à de nouveaux délais de paiement, en réalité... de les berner.

Envoyer à une armée, déjà mal disposée, pour la calmer, lui faire prendre patience et obtenir d'elle des sacrifices, précisément l'homme qui, par son manque de coup d'œil militaire et son impéritie, lui avait fait perdre, en un seul jour, le fruit de trois années de luttes et parfois de victoires, c'était, en vérité, le choix le plus malheureux que l'on puisse faire.

La seule vue d'Hannon irrita donc les mercenaires et les excita contre la République.

L'exaspération fut à son comble quand il parla.

Loin de leur apporter leur solde, cette solde tant promise, si impatiemment désirée et sur laquelle tant de châteaux en Espagne étaient déjà bâtis, ne venait-il pas leur raconter, dans un langage filandreux, que Carthage se trouvait dans la misère, que le Trésor public était épuisé, que Rome avait tout pris et que, conséquemment, l'Etat attendait d'eux qu'ils consentissent à des réductions de solde considérables [1].

Et que leur importait à eux, enfants de cent patries diverses, la misère de Carthage ?

Nos armées de la grande République marchaient pieds nus, sans habits et sans solde et ne se plaignaient pas. C'étaient des armées de patriotes. Ils combattaient et mouraient ceux-là pour le seul amour de leur patrie. Mais des mercenaires ne connaissent pas la patrie ; ils ne combattent pas pour la patrie ; ils ne meurent pas pour la patrie. Ils ne connaissent que l'or, ne luttent que pour l'or et n'exposent leur vie que dans l'espérance du salaire.

Et, puis, comment Carthage était-elle dans la misère? Jamais, nulle part, ils n'avaient contemplé un luxe comparable à celui qu'elle étalait avec orgueil ! Leurs yeux en étaient encore éblouis. Evidemment, on se jouait d'eux et le Gouvernement punique voulait régler leurs comptes comme il avait réglé ceux des Gaulois et de Xantippe !

Des cris d'indignation partent de tous côtés.

Les soldats se rassemblent par nation, déclarent qu'ils sont désormais déliés de toute obligation envers une ville qui se moque aussi impudemment de sa parole et menacent d'aller se faire payer eux-mêmes, et par la force au besoin, dans Carthage. Puis ils invectivent Hannon personnellement, le conspuent, lui reprochant, en termes sanglants, sa défaite des Aegates, le raillent impitoyablement et le tournent en ridicule.

Le malheureux général, couvert de confusion, s'échappe, non sans peine, au milieu de l'effervescence générale.

Cependant des paroles on en vient aux actes et vingt mille mer-

1. Polybe, I.

cenaires[1], exaspérés, partent, à marches forcées, vers Carthage.

Ils s'arrêtent sous *Tunis* et, de là, menacent la capitale terrifiée de se faire justice eux-mêmes si cette justice ne leur est volontairement et promptement rendue.

Vite, on parlemente avec eux. Ils ne veulent plus entendre parler d'Hannon; mais ils acceptent pour liquidateur de leur solde le vieux Giscon, l'ancien défenseur de Lilybée. Celui-là les connaît; ils le connaissent. C'est un brave qui sait tout ce qu'ils ont fait en Sicile et dans lequel ils ont pleine confiance [2].

Les Anciens pressent ce général d'accepter la tâche ingrate et délicate à laquelle ses compagnons d'armes en Sicile l'appellent d'une voix unanime. Il cède à ces instances et, grâce à des prodiges d'activité, ramasse, en peu de temps, le numéraire suffisant pour parer aux plus pressantes exigences. Il avait réussi à calmer les légitimes impatiences des mercenaires et peu à peu, doucement, les ramenait à une attitude conciliante et pacifique lorsque ses efforts se virent paralysés soudain par les discours violents de quelques personnalités mécontentes.

L'histoire a conservé les noms de plusieurs de ces tribuns qui poussèrent à l'insurrection les anciens soldats de Carthage et préparèrent les terribles représailles que nous aurons à raconter bientôt.

Parmi eux se distinguait surtout un Campanien, d'origine grecque, nommé Spendius, ancien esclave échappé des ergastules de Rome et qui, suivant le traité des Aegates, devait être remis aux Romains. C'étaient les lions de l'amphithéâtre qui l'attendaient. Il n'avait de chances de salut que dans la révolte. Aussi la prêchait-il avec rage !

Un Libyen, du nom de Mathos, l'égalait en invectives et en excitations contre la cité punique. Il était de naissance libre et l'on ne voit guère le motif d'intérêt personnel qui pouvait l'engager à soulever ses compagnons. On a dit qu'il s'était déjà trop compromis alors pour espérer que Carthage oublierait [3]. Ces dires ne sont point prouvés et ne sont guère vraisemblables. Mathos était Libyen, d'abord ; il était brave ensuite et d'un caractère loyal comme son épée. C'est ainsi du moins qu'il apparaît dans tout ce drame. Il n'en faut pas tant pour expliquer la haine profonde qu'il manifesta, dans cette occasion, contre Carthage. Tout ce qui était Libyen la détestait à ce moment surtout que, pour soutenir les charges écrasantes suites de sa dernière guerre contre Rome, elle avait doublé les impôts, se montrait d'une incroyable dureté pour les recueillir et vendait, sans pitié, pour en recouvrer le montant, les malheureux qui ne pouvaient s'acquitter autrement. De plus, avec son âme ardente et loyale, Mathos devait ressentir plus vivement que d'autres les injustices et les perfidies puniques.

[1] CORNEL. NEPOS, *Amilcar*, II. — POLYBE, I.
[2] POLYBE, I.
[3] POLYBE, I.

Quoi qu'il en soit, les harangues de ces chefs, auxquels se joignirent le Gaulois Autharite et le Libyen Zerzas, ne furent point vaines.

A leur voix, les fureurs, un instant assoupies, se raniment; de sourdes colères commencent à gronder de tous côtés et il est aisé de comprendre que le plus petit incident, la plus légère imprudence feront éclater au grand jour l'insurrection qui couve encore.

Cet inévitable incident ne tarda guère à se produire. Tout en ayant conscience de ce qui se tramait, l'intrépide Giscon continuait, avec le même calme qu'il savait garder devant l'ennemi, le paiement des mercenaires. A un moment cependant où une bande de Libyens, qui n'avaient encore rien touché, vociférait plus fort que de coutume et réclamait un règlement de solde immédiat, Giscon perdit patience. Il arrêta ses opérations, les regarda bien en face et, d'une voix que la colère faisait trembler, leur signifia, s'ils étaient si pressés, de s'adresser à leur général Mathos [1].

Ce mot malheureux était à peine prononcé qu'il le regretta, sans doute. Il était trop tard. Mathos général! Mathos général! Ce ne fut qu'un cri dans tout le camp. Toutes les négociations entamées sont rompues; la révolte éclate, son premier soin est d'arrêter Giscon et, avec lui, les fonctionnaires et officiers carthaginois qui l'accompagnent. On les désarme; on les met aux fers; on les frappe. On pille leurs bagages et le trésor public. Les services du vieux défenseur de *Marsala*, sa gloire, sa bravoure, sa bienveillance pour le soldat, son honnêteté personnelle, tout est oublié. Il est insulté, maltraité et finalement jeté, lui aussi, dans une basse fosse [2].

Immédiatement Spendius et Mathos lancent des émissaires dans toutes les directions et proclament la guerre sainte [3]. Des feux, allumés de toutes parts et visibles d'une montagne à l'autre, annoncent que partout la cause de l'indépendance est accueillie avec enthousiasme. Les populations s'enrôlent avec joie et les femmes elles-mêmes offrent spontanément leurs bijoux et leurs bracelets d'or et d'argent pour la défense de cette cause sacrée. En peu de temps, soixante-dix mille Africains se joignent aux vingt mille mercenaires [4].

Voilà donc Carthage menacée par quatre-vingt-dix mille hommes. La peur la reprend, elle enrôle d'office tous ceux de ses citoyens qui sont en état de porter les armes. Elle expédie, jusque dans le Latium [5], des agents de recrutement à la recherche de nouveaux mercenaires. Elle fait acte enfin de prévoyance et d'énergie virile.

Malheureusement le choix de l'homme auquel elle confie ses destinées dans ce moment difficile rend inutiles tous ces efforts. Elle donne en effet le commandement suprême des armées de la République à

[1] Polybe, i.
[2] Polybe, i.
[3] Cornel. Nepos, *Amilcar*, ii.
[4] Polybe, i.
[5] Cornel. Nepos, *Amilcar*, ii.

Hannon, probablement afin qu'il pût venger les injures reçues à Sicca. Mais le vaincu des Aegates n'était pas de taille à venir à bout d'une pareille levée de boucliers.

Mathos, devenu généralissime, avait divisé ses troupes en quatre corps d'armée : l'un opérait contre Hippo-Diarrytos ; le second, contre Utique ; un troisième occupait Tunis; le quatrième, enfin, tenait la campagne et reliait entre eux les trois autres.

L'isthme, sur lequel s'élevait Carthage, était, de la sorte, entièrement occupé par l'ennemi, et, par conséquent, toutes les communications de la capitale avec l'intérieur du pays étaient coupées. Donc, pas de ravitaillement possible, ni de renforts à espérer par terre. La mer seule restait libre [1].

Les insurgés au contraire, tenant la campagne, s'approvisionnaient à souhait; mais ils n'avaient aucun port militaire à leur disposition; ils ne pouvaient, dès lors, faire échec à Carthage par mer et la bloquer entièrement. C'était pour parer à ce défaut et compléter leur investissement qu'ils cherchaient à s'emparer de *Bizerte* et d'*Utique* (239).

Hannon marcha contre eux, et la centaine d'éléphants, armés en guerre, dont il disposait, sema d'abord la terreur et le désordre dans leurs rangs. Il eût pu gagner une victoire complète, s'il avait eu la moindre notion de tactique et de stratégie. Il n'avait qu'à se lancer à la poursuite des fuyards, à transformer leur défaite en désastre et à empêcher leurs bataillons dispersés et rompus de se réunir et de faire tête.

Mais le malheureux Hannon ne sut point profiter des circonstances, et montra, dans cette rencontre, la même incapacité qui l'avait perdu aux Aegates.

Sans se soucier ni de l'ennemi, ni de ses propres soldats, ni de son camp, il entra dans Utique, près de laquelle l'engagement avait eu lieu, et ne songeait plus qu'aux soins à donner à sa personne, quand les mercenaires, revenus de leur première stupeur, rallièrent leurs enseignes et, massés en colonnes d'assaut, fondirent sur les Carthaginois, en tuèrent un grand nombre, refoulèrent le reste jusque dans Utique, s'emparèrent des bagages et des parcs d'Hannon et l'auraient fait prisonnier lui-même s'il ne se fût dérobé par la fuite.

Peu de jours après, ajoute Polybe, sous les murs de Gorza, ville dont on ignore l'emplacement, il eut deux occasions de finir la campagne et, deux fois, ses lenteurs imbéciles, son indécision grotesque et son manque absolu de coup d'œil lui firent perdre ces occasions [2].

On le rappela. Il n'était que temps. Autrement Carthage était perdue [3].

Les Anciens et le Peuple, qui, plus encore que ses gouvernants, a d'ordinaire le sentiment de sa conservation et l'instinct des hommes,

[1] Polybe, i.
[2] Polybe, i, 74.
[3] Cornel. Nepos, *Amilcar*, ii.

appelèrent d'un commun accord au commandement des troupes Abd-Melek-Ard.

Le général, depuis son retour de Sicile, se tenait éloigné de la politique. Seul, parmi les généraux de la République, qui n'eût pas été vaincu et qui eût su s'attirer, non pas l'amitié, mais, ce qui valait mieux, l'estime des Romains, il se sentait jalousé par les innombrables médiocrités vaniteuses qui ne pouvaient lui pardonner ni son génie, ni ses exploits.

A la demande de ses concitoyens, l'illustre capitaine ne pouvait opposer un refus.

Il lui en coûta cependant, à coup sûr, d'obéir, en ces conjonctures, au vœu populaire. Il n'avait pu voir, sans une peine amère, que la République ne soldât point, comme elle le devait, le compte des braves gens qui, pendant des années, avaient été associés à sa fortune. Ces mercenaires, qu'on lui demandait d'anéantir aujourd'hui, c'était sa famille militaire. C'était avec eux qu'il avait fait ces grandes choses qu'on se racontait depuis aux veillées du bivouac. C'étaient eux qui, au retour de quelque rapide et heureux coup de main sans doute, peut-être de la prise d'Éryx, lui avaient décerné ce glorieux surnom de *Barka* ou *Baraka*, la *foudre*, l'*éclair*, la *puissance merveilleuse*, la *victoire infaillible*[1], qui reste comme le plus beau patrimoine de sa vie.

Aussi, tant que Carthage n'avait pas été en danger, tant que les mercenaires s'étaient bornés à des réclamations plus ou moins menaçantes, plus d'une sympathie de leur ancien général, comme du pauvre Giscon, cette victime du courage civique, était allée vers eux.

Mais Carthage était en péril. La patrie elle-même, en danger, réclamait le secours de son bras. Tout autre sentiment devait se taire et se tut alors chez Abd-Melek-Ard devant celui du patriotisme. Ce fut donc le cœur brisé qu'il ceignit son épée; mais il la ceignit avec l'intention bien arrêtée de ne la point remettre au fourreau que l'émeute ne fût écrasée et Carthage victorieuse.

Il commença par refaire son armée. A force d'énergie et d'activité, il parvint, en peu de temps, à mettre en ligne soixante-dix éléphants et une dizaine de mille hommes, composés des débris de l'armée d'Hannon, de mercenaires transfuges et de nouvelles recrues faites un peu partout.

Il fallait exercer tout ce monde. Il le fit sans prendre un instant de repos, les rompit promptement aux marches, aux manœuvres, à l'obéissance et fut assez vite en état d'entrer en campagne.

Alors il se mit en quête de l'ennemi. Celui-ci savait le changement survenu dans le commandement et, connaissant Abd-Melek-Ard, il s'était soigneusement retranché et se gardait avec une extrême vigilance. Mathos avait fortifié tous les passages de la chaine de collines qui ferment l'isthme de Carthage. Derrière ces collines, coule du sud-

[1] *Hist. d'Hannibal*, par le commandant Hennebert, tome I, liv. 3.

ouest au nord-est le Makarata, ou *Medjerdah*, qui venait alors déboucher dans la mer sous *Porto-Farina*. C'était une seconde ligne de défense excellente et qu'il n'avait point négligée. Le fleuve n'offre qu'un très petit nombre de gués et ses deux rives n'étaient alors reliées l'une à l'autre que par un seul pont, placé à 4 ou 5 kilomètres au-dessus d'Utique. Partout ailleurs, ses eaux profondes et rapides formaient un obstacle absolu. Mathos faisait surveiller tout le cours du fleuve. Il avait établi des avant-postes près de chacun des gués. Il avait défendu, par un fort détachement et des ouvrages sérieux, construits sur la rive droite, l'entrée de l'unique pont dont nous avons parlé. C'était empêcher tout mouvement offensif et rendre inutiles tous les armements de Carthage. Ce plan était fort habilement conçu et très sagement exécuté.

Un de ces hasards, comme il s'en trouve toujours pour aider le génie, en fit seul triompher. Abd-Melek-Ard avait remarqué que, lorsque les vents soufflaient d'ouest-nord-ouest, le Makarata se barrait à son embouchure et que cette barre, dont la position variable restait dissimulée sous une mince couche d'eau, permettait, sans trop de dangers, le passage du fleuve. Il attendit donc ces vents favorables. Puis, dès qu'ils régnèrent, il sortit, un soir, sans bruit, de Carthage, avec ses troupes, leur fit traverser le Makarata, pendant la nuit, à la barre et, dès l'aube, apparut, sur la rive gauche du fleuve, aux mercenaires, que son inexplicable présence consterna. Leurs positions étaient tournées.

Sans perdre la tête toutefois, Spendius rassemble dix mille soldats, en demande à la hâte quinze mille à l'armée d'Utique, et vient, avec ces vingt-six mille hommes, lui présenter la bataille. Les insurgés furent battus. Six mille des leurs périrent les armes à la main; deux mille furent faits prisonniers et le reste s'enfuit à Tunis[1]. Tous leurs ouvrages de défense tombèrent aux mains d'Abd-Melek-Ard, qui, maître maintenant des deux rives du fleuve, coupait en deux tronçons l'armée des rebelles et isolait le corps de Spendius et d'Autharite, rejetés sur Tunis, des corps de Zerzas et de Mathos, restés sous Bizerte et Utique.

Hâtons-nous de dire qu'Abd-Melek-Ard usa de sa victoire avec la plus grande modération. Il fit venir ses prisonniers, leur parla doucement, enrôla de suite, sous ses enseignes, tous ceux qui le voulurent et renvoya les autres en liberté, sous la seule condition de ne plus servir contre Carthage.

Leur échec n'avait cependant pas découragé les mercenaires. Ils avaient repris la campagne; des légions entières de volontaires étaient venues les rejoindre. Les Libyens se levaient en masse pour la guerre de l'indépendance. Rien n'était donc perdu.

Spendius surtout suivait pas à pas les mouvements d'Abd-Melek-Ard. Il le harcelait sans cesse. Une fois même, il faillit l'écraser. Heureuse-

[1] Polybe, I, 76.

ment pour le Carthaginois, à ce moment critique, un jeune chef berbère N'H'araraoua, c'est-à-dire prince de la tribu des H'arar, dont les descendants, dit le colonel Hénnebert [1], habitent encore aujourd'hui le versant nord du Djebel A'mour, en Algérie, séduit par le génie d'Abd-Melek-Ard [2] et désertant la cause des rebelles, passa subitement avec deux mille chevaux dans les rangs puniques. Le général fit sur-le-champ charger ces escadrons transfuges et se dégagea, grâce à leurs charges vigoureusement poussées. Puis, reprenant l'offensive contre un ennemi à demi rompu et démoralisé par la trahison de sa cavalerie, lui tua dix mille hommes et en prit quatre mille.

Comme après la bataille du Makarata, il se fit du reste amener ces prisonniers de guerre, s'entretint avec eux, leur offrit du service dans ses troupes, rendit immédiatement leurs armes à ceux qui consentirent à en prendre, demanda seulement aux autres l'engagement de ne plus combattre la République et les remit en liberté. [3]

Cette bienveillance calculée du vainqueur était autrement désastreuse pour la révolte qu'une défaite sanglante. Elle encourageait tellement, en effet, les désertions qu'elle n'eût pas tardé, probablement, à laisser les généraux de l'émeute sans soldats. Spendius et Mathos le comprirent. Ils virent tout de suite aussi que le seul moyen de retenir leurs hommes était de leur faire commettre un acte de sauvagerie tel qu'il creusât nécessairement entre eux et Carthage un infranchissable abîme. Ils ne reculèrent point devant cette extrémité. C'est leur plus grande faute devant l'histoire.

Après quelque orgie, car ces horreurs ne se commettent jamais de sang-froid, ils livrèrent à leur soldatesque, devenue furieuse, le vieux et vaillant Giscon, avec les sept cents Carthaginois arrêtés en même temps que lui. Et, alors, il se passa une chose absolument infâme, un de ces attentats monstrueux où l'horrible le dispute à l'incroyable. Des soldats avinés abattirent l'une après l'autre, en ricanant, les mains du noble et infortuné général; puis ils le mutilèrent atrocement; ils lui brisèrent les jambes à coups de barres de fer et rejetèrent enfin, sans pitié, son corps tout sanglant dans une infecte basse fosse. Après lui, ce fut le tour de ses compagnons. Sept cents fois se renouvela cette scène d'inexprimable horreur qui nous force à reporter maintenant sur Carthage et sur ses infortunés citoyens la sympathie profonde que, jusqu'alors, nous donnions, avec Abd-Melek-Ard lui-même, aux mercenaires.

Un cri de stupeur remplit Carthage à la nouvelle de cet épouvantable forfait que rien n'excuse, qu'aucune passion ne saurait justifier. La République en pleurs fit demander qu'on lui remît au moins les corps des malheureuses victimes. Spendius et Mathos refusèrent insolemment, menaçèrent du sort de Giscon tout parlementaire Carthaginois qui

[1] *Hist. d'Hannibal*, I, p. 130.
[2] POLYBE, I.
[3] POLYBE, I.

oserait encore se présenter devant eux (238). Ils décrétèrent, en outre, que tout Carthaginois fait prisonnier serait mis à mort et que tout auxiliaire ou allié des Carthaginois, qui serait pris, aurait les mains coupées[1].

Entre Carthage et ses anciens soldats, le droit des gens n'existait donc plus. Les mercenaires venaient d'y renoncer et de signifier à leur adversaire d'avoir à les imiter de gré ou de force. La lutte entrait, par conséquent, dans une phase nouvelle. Elle devenait une guerre d'extermination.

Cependant, Hippo-Diarrytos et Utique avaient ouvert leurs portes aux rebelles dont les armées s'étaient aussitôt réunies. Les mercenaires de Sardaigne, répondant aux appels pressants de leurs camarades d'Afrique, venaient, eux aussi, de se révolter. Ils avaient massacré le général Bou-Astarté, gouverneur de l'île et tous les Carthaginois qu'ils avaient pu saisir. Pour les ramener dans le devoir, on leur avait envoyé le vieil Hannon, le vaincu des Aegates, dont la turbulence encombrante venait enfin de recevoir son châtiment. Ils l'avaient crucifié [2] (238).

La Corse faisait écho à ces soulèvements; ses mercenaires proclamaient aussi leur indépendance et tuaient ou chassaient tous les Phéniciens.

La révolte prenait donc des proportions formidables, et Carthage était impuissante à la réprimer partout. A ses portes mêmes, elle ne savait trop comment en venir à bout. Car, pour comble de maux, la division s'était mise au camp punique. Hannon le Riche, l'un des lieutenants d'Abd-Melek-Ard, se plaignait vivement de son général et, peut-être, en tout autre temps, la fortune personnelle du plaignant et son influence l'eussent emporté sur les mérites du glorieux soldat d'Eryx. Mais, à ce moment, les Anciens sentirent qu'ils avaient surtout besoin d'une épée, et le commandement d'Abd-Melek-Ard lui fut conservé. Hannon quitta l'armée et fut remplacé par un jeune officier du nom d'Hann-Baal [3].

Aussitôt l'ordre ainsi rétabli dans son camp, Abd-Melek-Ard reprit vivement ses opérations. Les insurgés avaient l'avantage du nombre. Pour les vaincre et les détruire, car c'était leur destruction radicale qu'il cherchait à cette heure, il fallait donc les acculer dans quelque position resserrée où le nombre ne servît plus de rien. C'est à cela qu'il employa tout son génie.

Après plusieurs mois de marches et de contremarches, d'escarmouches brillantes, de combats d'avant ou d'arrière-garde, après avoir séparé l'armée de Spendius de celle de Mathos, et rejeté ce dernier sous Tunis, il parvint à entraîner Spendius dans une gorge qu'il avait

[1] DIODORE DE SICILE, XXV, *fragm.* — POLYBE, I.
[2] POLYBE, I.
[3] POLYBE, I.

au préalable étudiée avec soin et fait étudier minutieusement par ses lieutenants. Polybe appelle cette gorge le défilé de la Scie[1]; on le nomme communément le col de la Hache. C'est le *Teniet-et-Sif*, près l'*Oued Nebbâne*, à 32 kilomètres nord de *Kairouan*, croit M. Charles Tissot[2], ou le *Kanguet-el-hadjaj*, derrière le *Djebel Reças*, dit une tradition populaire.

Quand les quarante mille mercenaires de Spendius, d'Autharite et de Zerzas furent entrés imprudemment dans ces gorges que dominaient de hautes murailles rocheuses, aux arêtes dentelées, Abd-Melek-Ard, à l'aide de palissades et d'un large fossé, fit lestement fermer la coupure qui leur avait livré passage[3]. Les soldats couronnèrent les hauteurs. Lui-même, avec ses éléphants et sa cavalerie, se plaça derrière les ouvrages qui coupaient la route et attendit.

Les rebelles étaient pris. Ils ne pouvaient ni combattre, ni fuir. Il fallait mourir là, lentement, de la plus hideuse des morts : de la mort amenée par la faim. Longtemps ils espérèrent que l'armée de Mathos viendrait à leur secours. Cette espérance leur donna du courage, et ce courage fut poussé jusqu'aux dernières limites de l'héroïsme. Après avoir épuisé toutes leurs ressources, ils en vinrent à dévorer de la chair humaine. Des hauteurs qu'ils occupaient, les Carthaginois les virent se jeter d'abord sur les prisonniers de guerre, puis sur les esclaves. Mais, lorsque cette affreuse nourriture vint elle-même à leur manquer, le désespoir les prit. Ils entrèrent dans une sombre fureur et les récriminations commencèrent violentes et pleines de menaces.

Il fallait songer à se rendre. Spendius, Autharite, Zarzas et sept autres chefs se chargèrent des négociations et firent demander un sauf-conduit à Abd-Melek-Ard. Admis en sa présence, il exigea, comme première condition de toute capitulation, que dix rebelles, à son choix, se rendraient à merci. Les malheureux acceptèrent sans se douter qu'ils prononçaient leur arrêt de mort. Il les choisit eux-mêmes et les garda.

Les mercenaires, ne voyant pas revenir leurs chefs, croient à une trahison et prennent les armes. Abd-Melek-Ard n'attendait que cette occasion. Il fait avancer ses éléphants, pénètre avec son infanterie dans le défilé dont sa cavalerie garde l'entrée prête à sabrer tout rebelle qui voudrait franchir le passage et, là, il massacre impitoyablement, jusqu'au dernier, les quarante mille infortunés qu'il y a bloqués[4].

Sa vengeance n'est pas encore complète. Mathos reste, en effet. Abd-melek-ard court à Tunis, où le Libyen campait sans nouvelle du dehors, se charge d'attaquer la ville du côté de la Kasbah, et confie

[1] Polybe, I, 85.
[2] *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, I, p. 547-548.
[3] Polybe, I, 84.
[4] Polybe, I, 85.

l'attaque du côté du Bahira à son jeune lieutenant Hann-Baal. En même temps, pour terrifier les assiégés, il fait mettre en croix, sous leurs yeux, Spendius et les neuf chefs tombés, avec lui, en son pouvoir. Cette vue était plutôt de nature à irriter les mercenaires. Ils se défendent avec énergie. Un jour enfin, Mathos remarque que Hann-Baal se garde mal et n'assure guère ses communications avec Abd-Melek-Ard. Il en profite, fond à l'improviste sur la division sud, la culbute, prend ses parcs, s'empare d'Hann-Baal en personne, le fait crucifier séance tenante sur la croix même où gisaient encore les restes de Spendius et, pour apaiser les mânes de son camarade, fait égorger sur son cadavre en lambeaux trente des plus nobles Carthaginois [1].

Abd-Melek-Ard, après cet échec, n'était plus en force. Il dut lever le siège et se retira derrière le Makarata. Son ancien lieutenant, Hannon le Riche, lui fut adjoint de nouveau avec une division de renforts. Cette fois, grâce à l'intervention officielle de trente sénateurs envoyés exprès et nommés commissaires près l'armée, les deux généraux oublièrent pour la patrie leurs anciennes rancunes et combinèrent leurs opérations. Mathos avait repris la campagne. Ils le poursuivirent, le harcelèrent, le traquèrent, le repoussèrent jusque dans le sud de la Tunisie. Finalement ils le battirent aux environs de Leptis Minor (*Lemta*, près *Monastir*), anéantirent ce qui restait de mercenaires et, sur un monceau de cadavres carthaginois, fauchés par sa vaillante épée, prirent Mathos lui-même, dont la mort n'avait pas voulu.

Le grand Libyen, amené dans cette Carthage qu'il faisait trembler depuis trois ans et quatre mois, y expira dans de tels tourments qu'on se demande, en vérité, qui l'emporte en férocité, dans cette sombre épopée, des mercenaires ou des Carthaginois ?

Hippo-Diarrytos et Utique furent reprises ensuite après une résistance désespérée. Les Berbères furent châtiés, et, pour se garantir par une ligne de postes fortifiés, Carthage occupa plusieurs villes nouvelles, entre autres Théveste (*Tebessa*) [2].

L'insurrection était écrasée en Afrique. Restaient les rebelles de Sardaigne et de Corse.

Mais le jour même où Rome avait connu la prise de Mathos, le consul Sempronius était parti pour ces îles et en avait pris possession au nom du Sénat et du peuple romain. Et, comme Carthage avait protesté et fait quelques armements pour appuyer ses protestations, Rome lui notifia qu'il fallait ajouter au traité des Aegates l'article additionnel suivant : Carthage renoncera à la possession de la Sardaigne et payera la somme de 1,200 talents (6,985,000 *francs*). C'était cela, ou la guerre. On ne pouvait pas faire la guerre ; il fallut donc courber la tête devant les exigences romaines et signer (237) [3].

[1] Diodore de Sicile, xxv, *fragm.* — Polybe, i.
[2] Cornel. Nepos, *Amilcar*, ii. — Polybe, i.
[3] Polybe, iii, 27.

Ce ne fut pas toutefois sans frémir d'indignation. Peu s'en fallut que l'épée de Carthage ne sortît toute seule du fourreau. Mais la République était trop épuisée d'hommes et d'argent pour oser se risquer dans de nouvelles aventures. Elle dévora sa honte et attendit une occasion propice.

Des hommes, elle pouvait en recruter, il est vrai. Les peuples, qui l'avoisinaient, lui fournissaient aisément cette incomparable cavalerie numide qui, de Massinissa et Juba, jusqu'à Abd-El-Kader et à nos jours, n'a pas cessé de faire l'admiration du monde, et les Gaules avaient toujours à sa disposition d'inépuisables légions de fantassins.

Mais l'argent, où en trouver? Et cependant pour ce peuple qui ne se battait qu'avec des armées mercenaires, plus encore que pour tous les autres, l'argent était le nerf de la guerre !

La péninsule Ibérique passait pour la Californie des anciens. Ce n'était pas seulement le jardin des Hespérides aux pommes d'or que contenait ce pays, il renfermait surtout des mines de métaux précieux extrêmement abondantes et d'une grande richesse.

L'Espagne offrait ces autres avantages aux Carthaginois qu'elle leur donnait pied sur le continent européen, sans qu'ils eussent presque à sortir de chez eux, puisque toute la côte, jusqu'au détroit de Gadès ou de *Gibraltar*, était semée de leurs comptoirs et de leurs factoreries ; que, de là, ils pouvaient s'élancer sur Rome par le nord de l'Italie, tandis que les flottes puniques la prendraient par le sud ; enfin, qu'ils recruteraient, dans ce pays montagneux, une infanterie qui déjà passait à juste titre pour une des premières infanteries du monde et qui devait garder longtemps cette réputation ; il n'en fallait certes pas tant à Carthage, peu scrupuleuse sur les questions de Droit international [1], pour envahir ces régions fortunées et déclarer aux peuples de la Bétique cette guerre honteuse dont a parlé Chateaubriant [2].

Ce fut Abd-Melek-Ard, en grande partie sans doute, l'inspirateur de cette expédition, qui, malgré les efforts d'Hannon le Riche et de ses partisans, fut, aux applaudissements du peuple, choisi pour la conduire.

L'illustre général occupait à cette heure une situation toute exceptionnelle dans la République. Il était adoré des masses qui acclamaient en sa personne le soldat dont la vaillante épée avait au moins soutenu l'honneur des armes puniques en Sicile et qui venait de sauver la patrie menacée par l'insurrection libyenne. Il était également aimé d'une fraction nombreuse de l'aristocratie. Elle saluait en lui, non seulement le grand tacticien, mais le fin diplomate qui avait su en imposer au Consul Lutatius lui-même. Abd-Melek-Ard venait d'ailleurs de faire preuve d'une très grande habileté en mariant l'une de ses filles au prince N'H'Araràoua, et l'autre à un jeune Carthaginois de très noble famille, d'une immense fortune, d'une très grande influence et d'un très grand avenir,

[1] APPIEN, *Hisp.*, V.
[2] *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

nommé Asrou-Baal. Ces deux alliances lui assuraient en effet une prépondérance absolue, soit à l'intérieur dans les conseils de sa nation, soit à l'extérieur chez les peuples voisins alliés de Carthage [1].

Sûr désormais de voir, en son absence, sa politique et ses patriotiques desseins soutenus par des amis dévoués, il se hâta de faire ses derniers préparatifs de départ et achemina ses colonnes par la route ouest du littoral, tandis que sa flotte suivait en côtoyant le rivage à sa hauteur.

Lui-même, avant de rejoindre son armée en marche, voulut se mettre sous la protection spéciale des dieux de Carthage. Il monta donc, en grande tenue et entouré d'un brillant état-major, au temple d'Eschmoun pour assister à un sacrifice solennel. Hann-Baal, son fils bien-aimé, qui n'avait encore que neuf ans, s'était glissé parmi le cortège superbe des officiers. Abd-Melek-Ard l'aperçut au moment même où le sacrifice allait commencer. Une inspiration soudaine lui vient. Il demande à l'enfant s'il veut l'accompagner sur les rivages lointains sur lesquels les armées de la République vont planter leurs enseignes. Hann-Baal bondit de joie à cette demande qui met le comble à ses vœux. Je t'emmènerai donc, reprend son père, mais à la condition que tu vas jurer ici même une haine éternelle aux Romains. L'enfant accepte. Il avait sucé cette haine avec le lait de sa mère ; elle était entrée dans son sang. Le schofetim le prend aussitôt par la main et, le conduisant à l'autel, devant toute la foule qui remplit l'enceinte sacrée, lui dicte ce serment que le jeune Hann-Baal répète sans trembler : « Dès que l'âge me le permettra, je jure de poursuivre les Romains sur terre et sur mer et d'employer le fer et le feu pour arrêter les destins de Rome sans que rien, ni les dieux, ni leurs traités puissent me retenir [2]. »

Le lendemain de cette scène émouvante, qui dut arracher plus d'une larme à ceux qui en furent témoins, Hann-Baal partait fièrement avec son père. Abd-Melek-Ard emmenait de plus, avec lui, son gendre Asrou-Baal, promu au grade de triérarque, ou commandant de vaisseau.

Jusqu'aux colonnes d'Hercule, leur marche ne fut guère qu'une promenade militaire au cours de laquelle le général cimenta plusieurs alliances déjà conclues, en conclut de nouvelles, augmenta ses forces par de nombreux enrôlements et charma tous ceux qui l'approchèrent par son aménité, sa belle prestance et sa générosité.

Cette promenade militaire servait d'ailleurs admirablement les intérêts supérieurs de la République Phénicienne [3]. Elle relevait son prestige dans l'esprit de tous ces peuples africains où ses défaites récentes l'avaient peut-être amoindri et leur montrait que si Carthage n'était plus

[1] Appien, *Hisp.*, iv. — Diodore de Sicile, ii.
[2] Cornel. Nepos, *Annibal*, ii. — Tite-Live, xxi, 1 ; xxxv, 19. — Appien, *De reb. Hisp.*, ix. *De bello Hannib.*, II. — Silius Italic., *Puniq.*, I.
[3] Appien, *Hannibal*, ii.

invincible, elle était encore redoutablement forte et colossalement puissante.

Après avoir visité successivement *Utique, Bizerte*, Hippo Regius (*Bône*), Tucca (ruines), Igilgil (*Djidjelli*), Saldœ (*Bougie*), Iol (*Cherchell*) Kairt-Anna (*Tenès*), Mak-Ag-Aoua (*Mostaganem*), les deux armées de terre et de mer arrivèrent enfin à Ti'n'gi (*Tanger*).

Ce fut de cette ville même, ou de ses environs, que partit Abd-Melek-Ard et qu'il traversa le détroit avec ses troupes. Il se reposa quelques heures à Gadès (*Cadix*), qui était une colonie phénicienne, franchit le *Guadalquivir*, alors nommé le Bœtis, la *Guadiana*, ou fleuve Anas et, laissant au sud le pays actuel des *Algarves*, il entra dans l'*Alemtejo* pour châtier les Celtici, qui, dit-on, étaient venus piller jusqu'aux comptoirs de Cadix.

Dès la première rencontre, les Celtici furent battus, leur armée dispersée, ses chefs, dont l'un s'appelait Istolatius, furent tués, et trois mille prisonniers restèrent aux mains du vainqueur. Abd-Melek-Ard les prit à son service. Une deuxième armée de cinquante mille hommes, rassemblée par Indortès, parent d'Istolatius, ne fut pas plus heureuse que la première. Elle fut défaite et abandonna dix mille prisonniers que les Carthaginois rendirent tous à la liberté, excepté le malheureux Indortès, auquel Abd-Melek-Ard fit crever les yeux et qu'il fit crucifier[1]. Le pays était ouvert, les Carthaginois traversèrent une partie de l'*Estramadure* et de la *Galice*[2].

Abd-Melek-Ard commença sur-le-champ, dans les *sierras*, l'exploitation des mines d'argent qui furent découvertes. Les résultats de cette exploitation dépassèrent toutes les espérances.

Ils grisèrent même Carthage au point qu'elle voulut posséder entièrement le pays où la terre recélait, dans ses flancs, de pareilles richesses. Elle donna donc ordre à son général d'étendre ses conquêtes dans tous les sens et de s'emparer, s'il était possible, de la péninsule tout entière[3]. Abd-Melek-Ard obéit. Mais les rudes montagnards de l'*Estramadure*, de l'*Andalousie*, de la *Nouvelle-Castille*, de *Grenade*, de *Murcie* et de *Valence* défendirent leur indépendance avec l'indomptable énergie que, deux mille années plus tard, leurs descendants devaient opposer à Napoléon et à ses lieutenants.

Pendant neuf longues années[4], l'armée punique dut guerroyer sans relâche pour soumettre les invincibles peuplades qui, de chaque buisson, de chaque défilé, de chaque pli de terrain, faisaient une embuscade d'où ils tombaient sur l'ennemi.

Les Vettones, les Turretani dans l'Estradamure et l'Andalousie, les Oretani et les Turduli dans la Nouvelle-Castille, les Celtiberi, les Contes-

[1] DIODORE DE SICILE, XXV, *fragm.*
[2] POLYBE, II. — DIODORE DE SICILE, XXV. — CORNEL. NEP., *Amilcar*, IV. — APPIEN, *Hisp.*, V.
[3] APPIEN, *De bell. Hannib.*, II.
[4] TITE-LIVE, XXI, 2. — CORNEL. NEPOS, *Amilcar*, IV.

tani et les Bastitani dans les provinces de Valence, de Grenade et de Murcie, les arrêtèrent tour à tour, se réfugiant dans leurs montagnes quand le sort des armes leur était contraire, tombant du haut de leurs rochers sur les flancs, ou les derrières des colonnes, enlevant les convois et organisant partout ces terribles bandes de partisans dont les *guerillas* de 1812 nous donnent une exacte idée.

Après maint combat et mainte victoire, après avoir enrichi sa patrie de dépouilles de toutes sortes, or, argent, armes, chevaux et hommes[1], Abd-Melek-Ard était enfin parvenu jusque sur la côte orientale de la Péninsule. Il déboucha sur cette côte, soit par la vallée du Turia (ou *Guadalaviar*), soit par celle du Sucro (ou *Xucar*), à la hauteur des Baléares, et prit d'assaut la ville grecque d'Ilicis, près de la ville espagnole actuelle d'*Elche*.

La pensée de Rome, qui ne le quittait jamais, et la certitude d'une guerre plus ou moins prochaine avec cette puissance lui faisaient désirer d'avoir, sur la Méditerranée, et à peu près à la latitude où il se trouvait, une place dont il pût faire sa base d'opération contre les Romains. Ilicis n'ayant aucune valeur topographique et militaire, il l'abandonna et, remontant un peu plus vers le nord, découvrit, dans les contre-forts de la chaîne qui aboutit au cap Saint-Martin, un *rocher blanc*[2] d'un grand relief, qui dominait toute la plaine et paraissait remplir ses desiderata. Il en fit donc déraser la crête, y fixa son camp et y jeta les fondements de la ville d'*Acra-Leukè*, qui fût peut-être devenue la ville nouvelle nécessaire à ses desseins si la mort ne l'eût arrêté net au milieu de ses vastes projets[3].

Les historiens de l'antiquité ne s'accordent point sur les circonstances de cette mort. Suivant les uns, il fut assassiné près de Sagonte[4]; suivant d'autres, il se noya au passage d'une rivière[5]. Silius Italicus, Polybe et Appien déclarent, au contraire, expressément qu'il mourut de la mort des braves, sur un champ de bataille, l'épée à la main[6]. Appien ajoute même que les Carthaginois avaient vu se liguer contre eux les chefs des peuples déjà vaincus et qu'il succomba dans la lutte entreprise contre cette coalition. Cornelius Nepos est plus affirmatif encore. Il dit formellement qu'Abd-Melek-Ard fut tué dans une rencontre avec les Vettones[7]. Telle est, croyons-nous, la vérité. Sans doute, les Vettones avaient été depuis longtemps battus; mais, quand le pied de l'étranger foule le sol sacré de la patrie, l'insurrection contre lui reste toujours le plus saint des devoirs. Et c'est probablement en allant, avec une colonne volante, châtier quelqu'une de ces insurrections sacrées

[1] Corn. Nepos, *Amilcar*, iv.
[2] Tite-Live, xxiv, 41.
[3] Diodore de Sicile, xxv, *fragm.*
[4] Tite-Live, xxi, 2; xxiv, 41.
[5] Diodore de Sicile, xxv, *fragm.*
[6] Silius Italicus, *Punic.*, i. — Polybe, ii. — Appien, *Hispan.*, v.
[7] Cornel. Nepos, *Amilcar*, iv.

que le grand homme de guerre fut accablé par le nombre et périt avec son escorte (228).

Carthage, à la nouvelle de ce malheur, se hâta de faire passer de nouvelles troupes en Ibérie. De leur côté, afin que la ligne politique suivie jusque-là ne fût point modifiée, les amis de l'illustre défunt, toujours prépondérants dans les conseils de la nation, firent nommer au commandement en chef des armées de la péninsule Asrou-Baal, gendre et lieutenant d'Abd-Melek-Ard.

Asrou-Baal commença par venger la mort de son beau-père ; puis il pacifia les Ibères et, moitié par la douceur, moitié par la force, il étouffa la guerre sur le point de se rallumer partout à la fois.

La paix rétablie, il songea sérieusement à réaliser les plans d'Abd-Melek-Ard et à fonder en Espagne une place solide qui pût servir de réduit aux Carthaginois en cas de besoin et qui surtout pût leur servir de tête de ligne dans une future expédition contre Rome.

Il chercha pendant quelque temps sur la côte orientale un emplacement plus convenable que Acra-Leukè. Finalement il s'arrêta sur un point situé au sud du cap *Palas*, par 37° 32′ de latitude nord et 16° de longitude ouest et jeta les fondements de la Carthage nouvelle, ou *Carthagène*. Cette ville est admirablement située au fond d'un golfe d'un kilomètre environ de profondeur sur un demi-kilomètre de largeur. Une île, qui ferme l'entrée de ce golfe, en fait un port naturel. Les murailles de la cité sont elles-mêmes assises sur une montagne qui s'avance en promontoire. Elles sont protégées à l'est et au sud par la mer, à l'ouest nord-ouest par un étang, qui en défend l'approche et ne laisse, pour passer de la ville sur le continent, qu'un isthme étroit, d'une largeur inférieure à quatre cents mètres. Encore un canal, creusé de mains d'hommes, vint-il couper ce passage et permettre aux défenseurs de la place de s'isoler entièrement du reste de la terre[1].

Quand la ville fut ainsi mise à l'abri d'un coup de main et fortifiée selon toutes les règles de l'art, le nouveau gouverneur y installa tous les services de l'armée et tous les ateliers nécessaires à l'armement et à l'entretien de ses troupes. Les arsenaux seuls occupèrent jusqu'à deux mille ouvriers par jour[2]. Les vivres, les machines de guerre, les munitions de toutes sortes s'entassèrent là sous la surveillance incessante d'Asrou-Baal. Il y créa de plus un trésor de guerre considérable et qu'alimentèrent les mines d'argent, voisines de la cité.

Homme de guerre assurément, mais surtout politique habile, administrateur intelligent et d'une activité prodigieuse[3], le successeur d'Abd-Melek-Ard agrandit les conquêtes de son glorieux prédécesseur bien plus par son adresse, son esprit conciliant et sa finesse diplomatique que par les armes. Il ne négligeait rien pour cela. C'est ainsi que sa

[1] Tite-Live, xxvi, 42. — Polybe, x.
[2] Polybe, x, 8, 10, *passim*.
[3] Polybe, ii.

première femme, fille d'Abd-Melek-Ard, étant morte, il s'unit avec la fille d'un chef espagnol. C'est encore ainsi qu'il engagea le fils aîné d'Abd-Melek-Ard lui-même, le grand Hann-Baal, à suivre son exemple.

Hann-Baal n'était plus l'enfant de dix ans que nous avons vu partir avec le héros d'Eryx; c'était maintenant un beau jeune homme, au regard étincelant[1], à la physionomie fine, à la taille élégante et svelte[2], à la démarche fière, cavalier hors ligne[3], d'une bravoure, d'un sang-froid, d'une adresse incomparables[4]. Il avait vingt-quatre ans. Tout était changé en lui, sauf sa haine des Romains!

Asrou-Baal le maria, en 220, avec une Espagnole de noble race. Elle s'appelait Imilcée. Elle était fille de Castalius, chef des Turduli et fondateur de Castulo (*Cazorla*)[5], sur le haut *Guadalquivir*.

Ces alliances, les grandes qualités du successeur d'Abd-Melek-Ard, lui valurent les plus grands succès[6]. Peu à peu, les peuples de l'Ibérie s'habituèrent à son gouvernement et il étendit les possessions ou, tout au moins, le protectorat punique, jusqu'à la ligne de l'Ebre.

A tous les points de vue d'ailleurs, Hann-Baal le secondait merveilleusement. C'était son meilleur lieutenant, le premier officier général de l'armée. Nul ne s'entendait comme lui à enlever une masse de cavalerie[7]; nul ne conduisait avec autant d'intrépidité une syntagme à l'assaut, ou à la charge, sous les traits de l'ennemi. Aussi Asrou-Baal se plaisait-il à lui confier les missions militaires les plus périlleuses et le chargeait-il volontiers des plus difficiles opérations[8]. Malgré sa grande jeunesse, le brillant officier général n'était, du reste, pas moins sûr au conseil que vaillant sur le champ de bataille, et ses avis étaient toujours empreints d'une sagesse telle qu'on était heureux de les recueillir et presque toujours de les suivre.

L'étoile de Carthage, un instant pâlie, brillait donc d'un nouvel éclat. Elle paraissait plus radieuse que jamais. Quinze années de constante fortune avaient réparé les ruines amoncelées par les guerres antérieures. La perte de la Sicile, de la Sardaigne et de la Corse était largement compensée par la conquête de cette inépuisable Ibérie dont les guerriers grossissaient les phalanges puniques et dont les mines d'argent remplissaient le trésor de la République Africaine.

Cette prospérité croissante ne pouvait durer longtemps sans éveiller les susceptibilités romaines. Rome toutefois n'osa point, nous dit Polybe[9], se montrer alors trop impérieuse. Menacée par les Gaulois, qui pouvaient l'attaquer d'un jour à l'autre, elle se souciait peu, par

1 Tite-Live, xxi, 4.
2 Silius Italicus, *Punic.*, i.
3 Silius Italic., *Punic.*, III, xii. — Tite-Live, xxi, 4.
4 Tite-Live, xxi, 4.
5 Silius Italic., *Punic.*, III. — Tite-Live, xxiv, 41.
6 Cornel. Nepos, *Amilcar*, iii.
7 Cornel. Nepos, *Annibal*, iii.
8 Tite-Live, xxi, 4.
9 Polybe, ii, 13.

des exigences intempestives, de se mettre aussi Carthage sur les bras. Elle demanda donc seulement que les Carthaginois ne dépassassent point la ligne de l'Ebre et respectassent l'indépendance des colonies grecques fixées dans la Péninsule [1].

Asrou-Baal signa, avec les plénipotentiaires de Rome, un traité rédigé sur ces bases. Signa-t-il sans en avoir référé préalablement à son gouvernement? C'est assez difficile à admettre. Quoi qu'il en soit, ce traité, portant sa signature, ne fut jamais soumis, paraît-il, à la ratification du Sénat de Carthage. Et bientôt nous verrons le Grand Conseil des Anciens s'appuyer énergiquement sur cette cause de nullité radicale pour répondre aux réclamations des ambassadeurs de Rome.

L'attention de la République Transalpine était attirée du côté de l'Espagne. Elle ne devait pas tarder à s'y fixer bien davantage encore.

En 220, Asrou-Baal disparaissait subitement, assassiné par un esclave celte nommé Tagus [2]. Il avait, disent les uns, fait crucifier le maître de cet esclave, ou avait injustement puni l'esclave lui-même [3], et l'assassinat du gouverneur fut un acte de vengeance. Suivant d'autres, cet assassinat fut un crime politique. Le bras qui frappa le représentant de Carthage avait été armé par les Romains. Le coup partit de l'éternelle ennemie et Tagus ne fut qu'un vulgaire et inconscient instrument.

Toujours est-il que les funérailles d'Asrou-Baal dit le Beau étaient à peine achevées que l'armée d'Espagne acclamait, d'une seule voix, pour son chef, le lieutenant préféré du défunt, Hann-Baal [4]. Ce choix devait être confirmé par le Gouvernement de la Métropole. Il le fut. Le Sénat et le peuple punique [5], en dépit de l'opposition systématique d'Hannon le Riche, que rien n'avait pu désarmer, ratifièrent d'enthousiasme l'élection du fils d'Abd-Melek-Ard.

Né d'une famille qui remontait jusqu'à la fondation même de Carthage; possesseur d'une immense fortune, puisque les seules mines d'argent qu'il exploitait à Bebulo, en Espagne, lui rapportaient plus de 25,000 francs de revenu par jour [6]; joignant à son antique noblesse l'illustration récente de son père dont l'impétueux génie avait étonné le monde entier; admirablement doué de sa personne, éloquent, instruit, savant même et auteur de plusieurs ouvrages; ayant toutes les distinctions qui appartiennent à la supériorité de l'esprit [7]; portant déjà, sur son front vaste et pensif, l'auréole des prédestinés, le jeune général en chef avait tout pour séduire. Il séduisit en effet, dans le cours de sa carrière glorieuse, tous ceux qui l'approchèrent.

L'armée surtout fit de lui son idole. Elle lui voua l'un de ces cultes

[1] Appien, *Hisp.*, vii.
[2] Tite-Live, xxi, 2.
[3] Polybe, ii.
[4] Cornel. Nepos, *Amilcar*, iii ; *Annibal*, iii.
[5] Cornel. Nepos, *Annibal*, iii. — Polybe, iii.
[6] Pline, *Hist. nat.*, xxxiii, 81.
[7] Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. — Cornelius Nepos, *Annibal*, xiii.

passionnés qui ne se démentent jamais, ni dans les succès, ni dans les revers. Il l'enthousiasmait! Aussi comme elle était dans sa main et quelles merveilles il lui fit accomplir!

Dès qu'il eut pris possession de son commandement, un souffle de révolte passa sur toute l'Ibérie. Les peuplades depuis longtemps vaincues et impatientes, apprenant la jeunesse du nouveau gouverneur, crurent le moment venu de secouer un joug toujours abhorré. Leurs chants de guerre retentirent donc tout à coup. Tous les échos les répétèrent des rives de l'Océan aux bords de la Méditerranée, et, partout à la fois, éclata la guerre de l'indépendance. Hann-Baal ne se laissa point déconcerter par cette explosion soudaine et terrible. Il châtia promptement les Olcades, qui occupaient le bassin du *Xucar* et avaient pour capitale Althœa, ou Carteja, maintenant *Occana*[1], les Vaccœi, établis sur le haut *Douro* et dont il prit les forteresses: *Salamanque* et *Albucala;* les Carpetani, qui, avec leurs alliés, accourus de toute l'Ibérie (219) et surtout du pays des Olcades et des Vaccœi, déjà vaincus, furent mis en déroute près de *Tolède*, sur le cours supérieur du *Tage* et laissèrent plus de quarante-mille des leurs sur le champ de bataille. Ces marches rapides et ces foudroyantes victoires arrêtèrent les progrès de l'insurrection et rétablirent dans la Péninsule, jusqu'à l'Èbre, l'autorité Carthaginoise un instant méconnue. Les Sagontins seuls osèrent garder leur indépendance et, pour la protéger, sollicitèrent instamment l'alliance romaine[2].

Le fils d'Abd-Melek-Ard profita du répit que lui laissait cette paix pour achever la méditation de ses grands projets contre Rome et tout préparer en prévision de la grande guerre qu'il appelait de tous ses vœux. Il se hâta de donner, en conséquence, une impulsion nouvelle aux travaux des mines. Il établit à Carthagène une monnaie et fit frapper sous ses yeux un numéraire considérable. Il remplit tous ses arsenaux de machines et d'armes tant offensives que défensives. Il entassa dans d'immenses magasins des provisions de toutes sortes, vivres, vêtements et chaussures. Il s'attacha surtout à décupler son trésor militaire et ne négligea rien pour le mettre en état de parer à tout événement.

Tout était prêt. Il ne manquait plus qu'un *casus belli* pour commencer les hostilités. Mais les *casus belli*, quand on les cherche, ne font jamais longtemps défaut. Les Sagontins venaient d'attaquer les Turdetani, tribu d'Ibères sujets de Carthage[3]. Le prétexte désiré était trouvé. Hann-Baal le saisit avec empressement. Sans envoyer à la ville alliée des Romains ni sommation, ni ultimatum, il met ses troupes en marche, franchit le *Xucar* et le *Guadalaviar* et arrive sous les murs de la

1 Général de Vaudoncourt.
2 Tite-Live, xxi, 5. — Polybe, iii, 13, 14.
3 Tite-Live, xxi, 6.

cité, à la tête de cent-cinquante à cent soixante-dix mille hommes[1].

Sagonte était assise à 4 kilomètres[2] de la Méditerranée, dans la province actuelle de Valence, sur une pointe isolée de la *sierra l'Espadan*, d'une hauteur variant entre 92 et 126 mètres et coupée de tous côtés à pic, excepté du côté de l'ouest, où ses pentes très raides encore, mais cependant moins abruptes, donnaient accès dans la plaine. Le Turutis, aujourd'hui *Palencia*, rendait, au nord, son approche plus difficile encore. La place était, en outre, admirablement fortifiée. Ces travaux d'art, joints à sa position topographique, la faisaient passer pour imprenable. Elle devait, hélas ! apprendre, à ses dépens, qu'il n'est point de place imprenable et que toute ville assiégée succombe fatalement, fût-ce aux horreurs de la famine, à moins qu'une armée de secours n'en fasse lever le siège à temps.

Au bas du rocher sur lequel elle s'élevait, entre ses remparts détruits et le *Palencia*, on a construit la ville moderne de *Murviedro*.

Les défenseurs de Sagonte étaient relativement peu nombreux et Tite-Live nous apprend que, malgré le concours dévoué de tous les habitants en état de porter les armes, il fut impossible de faire face à l'ennemi sur tous les points à la fois et d'occuper, en même temps, tous les postes[3].

Hann-Baal l'investit entièrement et poussa les travaux du siège avec une extrême vigueur. Ni un mouvement des Bretani et des Carpetani qu'il dut réprimer[4], ni une blessure, qu'il reçut à la cuisse[5] dans une sortie des assiégés, ne ralentirent ses efforts. Pour donner du courage à ses hommes, on le vit travailler de ses mains au milieu d'eux prenant part à toutes leurs fatigues et à tous leurs dangers.

Vainement les Romains le conjurent d'épargner Sagonte. Une première tentative, faite dans ce sens à Carthagène, aux débuts de l'expédition, échoue : une deuxième, tentée à Sagonte même, a moins de succès encore. Les délégués de Rome ne furent pas même reçus. Des lieutenants d'Hann-Baal furent, par ses ordres, au-devant des envoyés de la République Transalpine et leur firent connaître que leur maître avait tout son temps pris pour la dictée de ses ordres et l'inspection de ses différents corps d'armée et que, du reste, les choses étaient arrivées à un point tel qu'il était trop tard pour négocier[6]. Ces deux missions firent porter leurs doléances à Carthage en demandant au Sénat punique de désavouer son général.

On les fit attendre, en renvoyant de jour en jour la réponse qu'on devait leur donner. Pendant ce temps, Hann-Baal se hâtait ; la brèche était ouverte ; trois assauts étaient successivement donnés par les

[1] Tite-Live, xxi, 8. — Eutrope, iii, 7.
[2] Belmas, *Journaux des sièges de la péninsule*, t. IV, p. 96.
[3] Tite-Live, xxi, 8.
[4] Tite-Live, xxi, 12.
[5] Tite-Live, xxi, 7. — Polybe, iii.
[6] Tite-Live, xxi, 9.

assiégeants; la famine se faisait horriblement sentir à la place qui, tenant depuis huit mois, ne pouvait prolonger longtemps sa résistance.

Dans un accès de sombre désespoir, les femmes égorgèrent leurs enfants et se pendirent[1]. Les sénateurs de la ville assiégée, afin d'échapper aux mains du vainqueur, allumèrent alors, sur le forum, un bûcher gigantesque et se précipitèrent eux-mêmes dans les flammes avec leurs bijoux et le Trésor public.

Hann-Baal apprend ces événements. Il lance aussitôt, pour un quatrième assaut, une colonne formidable et, cette fois, tout est emporté. Sur les cendres encore fumantes du bûcher qu'ont allumé les principaux Sagontins, les soldats de Carthage, furieux d'un si long siège, égorgent, jusqu'au dernier, les vaillants défenseurs de l'héroïque cité.

Le vainqueur recueillit dans la ville en ruines un immense butin, dont il fit trois parts. La première fut versée dans son trésor de guerre ; la seconde fut distribuée aux soldats ; la troisième fut envoyée sur-le-champ à Carthage[2].

Cela fait, Hann-Baal se hâta de regagner Carthagène, où il avait fixé son quartier général et le siège de son gouvernement.

Rome fut atterée à la nouvelle de la fin tragique de Sagonte. Elle se hâta d'envoyer à Carthage une troisième mission diplomatique. Cette mission se composait de M. Livius, L. Emilius, C. Licinius, Q. Bœbius et avait à sa tête Q. Fabius Maximus. Ces commissaires, arrivés en Afrique presque en même temps que le butin pris à Sagonte, furent introduits solennellement dans le Sénat convoqué à cet effet dans les dépendances du temple d'Eschmoun.

Dès que la séance fut ouverte, Fabius prit la parole. Il parla de la violation flagrante du traité signé par Asrou-Baal et déclara, sans ambages, que Rome en appellerait aux armes si Carthage ne désavouait son général et même, disent Polybe et Tite-Live, si elle ne l'arrêtait et ne le livrait aux Romains[3].

Rome n'avait pas à demander à Carthage de désavouer le jeune héros qui venait de prendre Sagonte et, moins encore, elle était en droit d'exiger qu'il lui fût livré. Tel fut le thème du discours que prononça un sénateur carthaginois en réponse à celui de Fabius. Cet orateur s'appelait Ag-Astaroth (*Gestar*)[4]. Pour lui, le traité, signé par Asrou-Baal, et que Rome invoque à l'appui de ses prétentions, n'existe pas. Effectivement, si le gouverneur d'Espagne a signé un pareil document, ce que l'orateur ignore, jamais, certainement, cet acte n'a été ratifié par le gouvernement punique. Or cette absence de ratification l'entache d'une nullité absolue. Rome connaît d'ailleurs ce point de droit public, elle qui, après la mémorable bataille des Aegates, refusa d'accepter les

[1] Diodore de Sicile, xxv, *fragm.*
[2] Polybe, iii, 17. — Tite-Live, xxi, 16.
[3] Polybe, iii, 20, 33. — Tite-Live, xxi, 6, 18.
[4] Silius Italic., *Punic.*, ii. — Polybe, iii.

conditions signées par Lutatius et Abd-Melek-Ard, précisément parce que cet instrument diplomatique manquait de la sanction du Sénat et du peuple romain. Ce même traité des Aegates, tel qu'il fut rédigé par la suite et accepté par les deux puissances contractantes, restait donc le dernier, dans l'ordre chronologique, qui réglât les relations internationales entre Rome et Carthage; le seul, par conséquent, que Rome pût légitimement invoquer. Or aucune clause de ce traité ne parlait de Sagonte, qu'aucune alliance ne rattachait alors aux Romains[1].

Les ambassadeurs de Rome se récrièrent contre cet argument *ad hominem*, et le prenant de haut: Tant que Sagonte était debout, dirent-ils, on pouvait discuter. Mais maintenant qu'elle est vaincue et détruite, la majesté de l'Empire ne permet ni atermoiement, ni explication. Il faut un désaveu formel, ou la guerre.

A ce défi brutal Ag-Astaroth bondit, et d'une voix toute vibrante d'indignation: Ne parlez donc plus ni de Sagonte, ni de l'Ebre, leur crie-t-il, ni des traités qui vous importent peu, mais que ce qui couve dans vos cœurs se produise enfin au grand jour!

Cette éclatante mise en demeure clôt le débat.

Fabius se lève. Il prend le bas de sa toge, y fait un pli et laisse tomber lentement de ses lèvres, en la scandant dédaigneusement, cette phrase tant répétée depuis: « Dans ce pli, je porte la paix et la guerre; choisissez! »

Choisissez vous-même! lui réplique-t-on de toutes parts.

Eh bien! la guerre! dit Fabius en secouant sa toge. Et il sort du Sénat, entouré des autres commissaires qui l'accompagnent.

La guerre! soit! s'écrient les sénateurs de Carthage dans un élan de patriotique fierté qui dut réjouir, au fond de leur tombeau, les ossements refroidis du grand Abd-Melek-Ard[2].

La seconde guerre punique venait d'être ainsi déclarée au milieu d'un enthousiasme universel. On était aux premiers jours de l'hiver (219-218).

1 Polybe, III, 21.

2 Tite-Live, XXI, 18. — Diodore de Sicile, XXV, *fragm.* — Polybe, III, 21. — Silius Italicus, *Puniq.* — Florus, II.

IV

HANN-BAAL

(ANNIBAL)

A cette nouvelle, Hann-Baal a tressailli d'allégresse. Son plus ardent désir est réalisé. Il va se mesurer enfin avec cette Rome qu'il hait d'une de ces haines héréditaires plus fortes que la mort même !

« La seconde guerre punique est si fameuse que tout le monde la « sait. Quand on examine bien cette foule d'obstacles qui se présen- « tèrent devant Annibal, et que cet homme extraordinaire surmonta « tous, on a le plus beau spectacle que nous ait fourni l'antiquité, » a dit Montesquieu[1].

Avant de dérouler toutefois sous nos yeux les divers tableaux de ce spectacle grandiose, jetons un coup d'œil rapide sur la situation du monde à cette époque. Cet aperçu n'est pas inutile. Il nous permettra de constater, en effet, les positions qu'occupent exactement les deux adversaires, prêts à entrer en lutte, et leurs forces respectives.

Au moment donc où commence la deuxième reprise du duel romano-punique, quatre seules puissances se partagent, avec les belligérants, la possession de ce bassin de la Méditerranée qui renferme presque toute la terre connue des anciens.

C'est d'abord la Grèce. Elle est bien déchue. Lacédémone meurt lentement de consomption. Cette Sparte, qui, dans ses beaux jours, compta jusqu'à trente mille familles dans ses murs, n'en compte plus que sept cents. Athènes est sans force par elle-même et par ses alliés. « Les Athéniens n'étonnent plus le monde que par leurs flatteries envers les rois, et l'on ne monte plus à la tribune où parla Démosthène que pour y proposer les décrets les plus lâches et les plus scandaleux[2]. » Les autres Républiques de l'Hellade, ou du Péloponèse : Etoliens, Achéens et Béotiens sont à la solde de l'étranger, ou divisées entre elles. Quand

[1] *Grandeur et décadence des Romains*, IV.
[2] MONTESQUIEU, *Grandeur et décadence des Romains*, V.

un peuple, jadis libre et fier, en est réduit là, il est près de sa fin, et pas n'est besoin d'être prophète, pour annoncer sûrement sa ruine prochaine. Aussi, à peine un siècle sépare-t-il la patrie de Thémistocle, d'Aristide, d'Alcibiade, d'Épaminondas, et de tant d'autres, du jour fatal où cette ruine, imminente déjà, sera consommée (146 av. J.-C.).

La Macédoine semble, elle aussi, n'être plus la patrie des vainqueurs d'Issus, d'Arbelles et du Granique. Le pays d'Alexandre le Grand et de Pyrrhus est mûr pour la servitude. Elle ne se fera pas longtemps attendre. Encore soixante et onze ans, et elle viendra, conduite par les légionnaires de Rome.

La Cappadoce et le Pont, qui sont un lambeau de l'empire d'Alexandre, n'ont pas encore dit leur dernier mot, il est vrai. Ils ne sont pas même à leur apogée. Avant de perdre son indépendance, qu'il vendra chèrement, le Pont doit donner Mithridate VI, dit le Grand, l'un des derniers adversaires sérieux de Rome et le vaincu de Pompée.

Un peu plus loin, la Syrie et l'Égypte s'oublient, toutes les deux, dans le luxe et les débauches de l'Orient. On dirait que la monarchie des Séleucides s'est modelée sur celle de Darius. Et ce ne sont pas les velléités belliqueuses d'Antiochus qui lui rendront sa primordiale splendeur, ni arrêteront longtemps sa chute définitive. L'an 64 avant notre ère, elle sera réduite en province romaine. La terre antique des Pharaons ne doit, de son côté, sortir bientôt, un instant, de son lourd sommeil qu'au bruit des huées que les crimes et les folies d'une femme, entre les mains de laquelle elle sera tombée, arracheront au monde entier. Puis, sitôt sa Cléopâtre morte, trente ans avant Jésus-Christ, au lendemain d'Actium, elle rentrera dans son sommeil et passera tout endormie, sans secousse et sans bruit, dans les mains de l'étranger.

Bref, tous ces peuples sont en pleine décadence.

En Occident, la Gaule manque encore de cette unité compacte et homogène qui est la première condition de la force. Elle est encore trop sauvage aussi. Toutefois c'est un peuple de héros. Il a du sang dans les veines et la mort l'effraie si peu qu'il met sa vie, sans compter, au service de quiconque en a besoin. Il tient en réserve des Vercingétorix, des Clovis et des Charles-Martel. Ce peuple ne ressemble donc nullement aux nations dont on vient de parler. Elles sont finies ; lui commence ! Elles sont à leur couchant ; il est à peine à son aurore ! Rome vienne mettre sa main de fer sur celui-là ; ce ne sera pas pour longtemps. Et Charlemagne, en attendant Bonaparte, vengera le héros d'Alésia.

Ce qui est vrai de la Gaule est vrai pareillement de l'Espagne et de la Germanie. Ce sont les peuples de l'avenir. Mais ils ne sont pas encore sortis de leurs forêts, ou descendus de leurs montagnes. A cause de cela, ils comptent peu, ou point, à l'heure de l'histoire où nous sommes.

A cette heure-là donc, en résumé, Rome et Carthage se dressent

au-dessus de l'horizon comme les deux seules grandes puissances du monde civilisé.

Celle des deux qui vaincra l'autre n'aura donc pas seulement la suprématie sur celle qui sera vaincue. La victoire lui donnera de plus l'empire de l'univers[1]. C'est même là ce qui fait la majesté du drame punique. Sur les divers champs de bataille d'Italie, d'Espagne et d'Afrique, où se déroulent les multiples péripéties de cette épopée, ne se jouent pas seulement les destinées d'une nation, si grande qu'elle soit, mais les destinées du monde.

Eh bien ! qui des deux adversaires commence, le mieux armé et le plus fort, ce combat gigantesque dont le monde est le suprême enjeu?

Carthage est à l'apogée de sa puissance. Elle étend sa domination sur toute la côte africaine, du détroit de Gadès à la Cyrénaïque. Pour compenser la perte de la Sardaigne, de la Sicile et de la Corse, elle a conquis l'Ibérie et s'y est solidement assise. De cette colonie nouvelle et nullement épuisée, elle tire, à volonté, de l'argent et des hommes : tout ce qu'il faut pour faire la guerre. L'Afrique lui fournit des éléphants, et ces incomparables cavaliers numides qui feront le désespoir et l'admiration de tous ceux qui se mesureront avec eux. Elle a pour alliés naturels tous les ennemis de Rome, et ils sont nombreux déjà. A l'exception de Marseille, Agde et de quelques colonies grecques, tout le midi de la Gaule salue en elle une libératrice. De l'autre côté des Alpes, dans ce Piémont qu'on nomme alors Gaule Cisalpine, et qui n'a rien de Romain, ni d'Italien, les descendants de Bellovèse sont prêts à lui tendre la main. Ils n'attendent qu'une occasion pour secouer le joug de la République Tibérine et frapper, avec Carthage, sur l'ennemi commun. Carthage possède, en outre, à la tête de ses armées, l'un des plus grands capitaines que le monde ait vus.

Rome, au contraire, ne possède alors, en dehors de l'Italie, que très peu de villes alliées, comme Sagonte, et les îles que lui a gagnées le traité des Aegates. Ses trente colonies sont serrées autour de leur Métrople[2]. La péninsule Italique ne lui appartient même pas tout entière, des Alpes à Brindisi. Au nord, la Gaule Cisalpine, peuplée par les invasions gauloises, n'a guère que de la haine pour ces Romains dont ses brenn ont fait trembler les ancêtres. C'est à peine si, dans toute cette région, Rome peut compter sur la fidélité de deux ou trois cités comme Turin, Plaisance, Crémone et Gênes. Au sud, la grande Grèce ne lui appartient pas davantage. Ce qui fait sa force, c'est l'union profonde de ses citoyens, leur ardent patriotisme, leur ferme courage que rien n'abat, leur persévérance que rien ne lasse et la discipline de fer de ses légions nationales.

C'est là justement ce qui manque à la République Africaine. Elle a pour elle tout ce que Rome n'a point : éclat, richesse et puissance

[1] Tite-Live (édit. Didot), xxx, 32. — Polybe (éd. Didot), xv, 10.
[2] Tite-Live, xxvii, 9.

extérieure; mais Rome possède, au plus haut degré, ce qui manque malheureusement à Carthage: une unité que ne trouble aucune division intestine et un chauvinisme qui met la patrie avant tout et sait lui sacrifier toutes les jalousies, les rancunes et les ambitions personnelles.

Du côté de Rome, c'est la nation tout entière qui va combattre ; du côté de Carthage, la lutte n'aura point ce caractère national qu'elle devrait avoir. Hann-Baal seul et ses troupes en supporteront tout l'effort.

L'illustre fils d'Abd-Melek-Ard se prépare d'ailleurs avec une activité prodigieuse et une habileté consommée à supporter cet effort. Il lève trois armées: l'une de vingt mille hommes, dont il fait passer une partie en Afrique et dont il échelonne le reste de manière à assurer ses communications; la seconde de douze mille six cent cinquante fantassins, deux mille cinq cent cinquante chevaux et vingt et un éléphants[1], qu'il place sous le commandement de son frère Asrou-Baal, nommé vice-gouverneur de la province d'Espagne, et le meilleur, après lui, des généraux de la République [2]; la troisième enfin, et la plus importante, qu'il va commander en personne [3].

Il ordonne à l'escadre de cinquante-sept bâtiments, qui surveille les côtes d'Espagne, de croiser dans le détroit afin de maintenir toujours parfaitement libre le passage en Afrique. En homme politique, qui tient à mettre le pays à l'abri de tout mouvement insurrectionnel pendant la durée de l'expédition projetée, il envoie les contingents espagnols tenir garnison dans les places africaines et répartit les contingents libyens dans les places fortes d'Espagne, ou les incorpore à son armée [4].

Cette armée comprend quatre-vingt-quatorze mille hommes, plus une brigade de trente-sept éléphants.

Ses généraux les plus connus sont, après Hann-Baal, Mak-Ou, son second frère et Hannon, le troisième, dont il se séparera bientôt; Maharbal, qui commande en chef la cavalerie et sous les ordres duquel se feront remarquer plusieurs brillants officiers de cavalerie légère, entre autres: Carthalon et Asrou-Baal; Adherbal, qui dirige le génie; Bou-Astharoth, Bou-Melek-Ard et Giscon, aides de camp du général en chef.

Cette superbe armée, avec tous ses chefs pleins d'entrain, et, la plupart, illustres déjà, quoique jeunes encore, c'est l'armée d'Italie! C'est avec elle qu'Hann-Baal, à vingt-neuf ans, a formé le dessein de passer les Pyrénées, de traverser les Gaules, de franchir les Alpes et de fondre du haut de leurs sommets éternellement glacés au cœur même de la puissance romaine.

Depuis des mois il a mûri ce vaste projet; l'a étudié sous toutes ses

[1] POLYBE, III, 33. — TITE-LIVE, XXI, 22.
[2] DIODORE DE SICILE, XXVI, *frag.*, *Exc. de virt. et vit.*
[3] CORNEL. NEPOS, *Annibal*, III.
[4] TITE-LIVE, XXI, 21.

faces ; a combiné ses marches ; prévu les difficultés ; conclu les alliances nécessaires; assuré tous ses services de subsistances, d'habillement, d'armement; disposé, le long de sa route, d'immenses magasins pour ravitailler ses troupes et fournir à chaque homme ce qui lui manquerait[1].

L'heure est venue d'exécuter ce dessein si audacieusement conçu et si sagement combiné.

On est à la fin de mai 218. Avant de mettre en mouvement ses colonnes, Hann-Baal tient à passer, une dernière fois, minutieusement en revue tous ses soldats. C'est d'abord la légion Carthaginoise, ou légion Sacrée, toute composée de jeunes gens de noble famille. Ils forment la garde du général en chef et sont richement habillés et équipés. Derrière cette légion, vient l'infanterie : — les Africains, armés d'une lance, d'un arc et d'un carquois, protégés par un casque de bronze, une cuirasse d'acier, un bouclier de peau de bœuf ou d'éléphant, et vêtus uniformément d'une tunique serrée à la taille par un ceinturon de cuir ; — les Espagnols, superbes dans leur saie blanche, bordée de pourpre, [2] et armés d'un bouclier échancré et d'une courte épée à deux tranchants[3] ; — les Baléares avec leurs trois frondes et leur adresse au tir telle qu'ils peuvent indiquer exactement la partie du but que leurs balles d'argile ou de plomb vont atteindre[4] ; — les Gaulois, vêtus de la braie et de la saie nationales, couverts d'une cuirasse, ou cotte de mailles, coiffés d'un casque avec panaches et cimier sculpté, portant ce long sabre sans pointe, suspendu par des chaînes de fer et battant leur cuisse droite, qui perdit la Gaule sous César [5].

Après l'infanterie légère et l'infanterie de ligne, un corps d'ouvriers d'art. Ce sont les sapeurs, les pontonniers, le génie militaire et le train des équipages de nos armées modernes.

Quatre-vingt-deux mille hommes défilent ainsi. Puis vient la cavalerie numide et espagnole. Douze mille de ces admirables cavaliers, qui se couvriront de gloire aux journées immortelles du Tessin et de la Trébie, passent devant Hann-Baal qui les contemple et les examine avec un légitime orgueil. C'est à eux qu'il devra ses principales victoires[6].

Derrière eux enfin, trente-sept éléphants, caparaçonnés en guerre, ferment la marche. Le général en chef les a rassemblés avec soin et compte beaucoup sur ces colosses intelligents soit pour servir de vivant barrage au passage à gué des fleuves, soit pour masquer, sur le terrain, ses mouvements à l'ennemi, soit encore pour rompre les légions sous leurs charges épouvantables auxquelles rien ne peut résister.

Au fur et à mesure que ses soldats défilent ainsi devant lui, Hann-Baal leur communique son ardeur, les enflamme par ses promesses et

1 Polybe, III, *passim*.
2 Tite-Live, XXII, 46.
3 Diodore de Sicile, V, 33.
4 Diodore de Sicile, V, 17.
5 Diodore, V, 30. — Polybe, II, 30. — Tite-Live, XXII, 46.
6 Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, IV.

leur déclare que le butin, pris à Sagonte, n'est rien, comparé aux richesses à la conquête desquelles il va les conduire. D'enthousiastes acclamations accueillent ses paroles et c'est au milieu de ces cris d'allégresse qu'il fixe au lendemain le départ pour l'Italie[1].

Le lendemain donc, ces superbes troupes quittaient leurs quartiers d'hiver de Carthagène et se dirigeaient vers le nord. Elles traversaient successivement Sagonte, que commandait Bou-Astharoth, lieutenant d'Asrou-Baal ; Elovisse, aujourd'hui *Oropesa*, et, suivant la route du littoral, afin d'éviter les massifs rocheux qui viennent mourir jusqu'à la côte[2], elles arrivaient, à la mi-juillet, après une marche de 480 kilomètres environ, faite en un mois et demi, sur les bords de l'*Ebre* et assez près de son embouchure.

C'est là qu'Hann-Baal les rejoignit. Il avait profité du répit que lui laissaient les premières étapes pour faire ses adieux à Imilcée, son épouse, au fils né de leur union l'année précédente, et les embarquer tous deux pour Carthage. Dès son arrivée, il divisa son armée en trois colonnes et lui fit passer l'Ebre sur trois points à la fois[3].

Les hostilités commençaient puisque, l'Ebre passé, les Carthaginois se trouvaient sur territoire ennemi.

La Catalogne, dans laquelle ils entraient, est le pays le plus tourmenté de toute l'Espagne. Les Pyrénées y ont jeté leurs puissants contreforts qui s'entassent les uns contre les autres et souvent se heurtent, ou s'enchevêtrent dans un incroyable désordre de crêtes et de pics entremêlés.

Entre ces contreforts, pas de vallées proprement dites ; seulement d'affreux ravins, ou des boyaux sinueux et étranglés. Les rivières, qui séparent cet entrecroisement d'arêtes énormes, sont obligées de frayer un passage à leurs eaux torrentueuses le long de ces défilés inextricables, ou au fond de gorges profondes. La plupart du temps même, elles doivent décrire mille circuits pour sortir de ce dédale de montagnes amoncelées.

Les principales de ces rivières sont : la *Cinca*, et la *Sègre* tributaires de l'Ebre, où elles confluent à *Mequinenza ;* le *Llobregat*, la *Tordera*, la *Ter*, la *Fluvia* et la *Mouga* qui se jettent directement dans la Méditerranée.

Sur la Sègre, se trouvent les places fameuses de *Lérida*, *Balaguer*, *Urgel* et *Puycerda*. *Barcelone* et le *Mont-Serrat* commandent le Llobregat, *Gironne* défend la Ter ; *Castel-follit* et *Bescara*, la Fluvia ; *Figuières* et *Roses*, la Mouga.

C'est ce pays qu'il fallait conquérir. Heureusement les Romains n'étaient pas là et l'armée punique n'avait à culbuter que les peuplades indigènes, braves, mais mal armées et indisciplinées, qui s'opposeraient

[1] Polybe, iii, 34.
[2] Tite-Live, xxi, 22.
[3] Tite-Live, xxi, 23.

à sa marche. C'est ce qu'elle fit. Elle battit les Ilergetes, les Bargousii, les Ausetani, les Arenosii, les Andosini et les Lacetani ; prit leurs villes : Alerda, ou *Lérida ;* Bargusium ou *Balaguer ;* Auresa ou *Manreza ;* Ausa, ou *Viques*, et, après quelques sièges et de nombreux et rudes combats, resta, en deux mois, maîtresse de cette province, imprenable si elle eût été défendue par une armée régulière, instruite et bien commandée.

Cette conquête toutefois coûtait déjà vingt et un mille hommes à Carthage, plus un corps d'occupation de dix mille fantassins et mille chevaux qu'Hann-Baal crut devoir confier à son plus jeune frère[1].

Le choix de ce lieutenant était malheureux ; il reste comme l'une des plus grandes fautes qu'ait faites Hann-Baal. L'incapacité d'Hannon, sa négligence et son inertie eurent en effet, nous le verrons, les plus déplorables résultats.

Quoi qu'il en soit, les trois divisions d'Han-Baal venaient de se rallier à l'embouchure de la *Fluvia*. Elles avaient ainsi parcouru, depuis l'Ebre, près de trois cents kilomètres et allaient franchir les Pyrénées. Avant d'en commencer l'ascension, Hann-Baal voulut se débarrasser de tous les éléments fatigués, ou douteux, de son armée. Il préféra sagement réduire le nombre de ses soldats et n'emmener avec lui que des hommes solides et sûrs. Le chiffre des congés de réforme qu'il accorda de la sorte, joint à celui des désertions qui se produisent dans toute armée en marche, atteignit onze mille environ.

C'est donc avec une force de cinquante-neuf mille hommes seulement, dont neuf mille cavaliers et trente-sept éléphants[2] qu'il passe la *Fluvia*, côtoie les marais qui, de ce fleuve, s'étendent presque jusqu'à *Roses* et, laissant de côté les cols du *Pertus* et de la *Perche*, trop éloignés de la mer, franchit les Pyrénées par ceux de *Bélistre*, de *Banyuls* et de *Carbassera*, situées plus à l'est.

Le col de *Bélistre* n'a que 260 mètres d'altitude et borde la Méditerranée. C'est évidemment par celui-là que défilèrent le train, les bagages, les éléphants et, sans doute, le gros des troupes.

Le col de *Banyuls*, à 10 kilomètres à l'ouest du précédent, n'a que 362 mètres d'altitude. Il offrait donc encore un chemin d'une facilité relative.

Quant au col de *Carbassera*, distant de 4 kilomètres de celui de Banyuls, son altitude de 980 mètres en rendait le passage plus périlleux et plus long.

Tous ces pas furent néanmoins franchis, sans trop de pertes, par les trois colonnes carthaginoises et, vers la mi-septembre, elles campaient réunies sous les murs d'Illiberis, ou *Elne*, entre *Argelès* et *Perpignan*[3].

[1] Polybe, iii, 35. — Tite-Live, xxi, 23.
[2] Polybe, iii, 35. — Tite-Live, xxi, 23.
[3] Tite-Live, xxi, 24.

Le général en chef accorda, dans ce camp, quelques jours de repos bien mérités à ses soldats. Du reste, il mit lui-même ce temps à profit pour s'assurer le concours, ou, tout au moins, la neutralité bienveillante des tribus gauloises qu'il allait traverser jusqu'au Rhône. De bonnes paroles et de nombreux présents, adroitement distribués, dit Tite-Live, gagnèrent les chefs et Hann-Baal obtint d'eux tout ce qu'il désirait : le libre passage et des vivres qu'il s'engagea d'ailleurs à payer scrupuleusement[1].

Puis il reprit sa marche. Serrant de près le littoral, afin d'éviter les premières assises des Cévennes, dont la mer était beaucoup plus voisine alors, en maint endroit, qu'elle ne l'est aujourd'hui, il passa la *Réart*, le *Têt* près Ruskino, l'*Agly* près *Rivesaltes*, la *Berre*, l'*Aude* ; tourna l'étang de *Capestang* ; traversa l'*Orb*, sous *Béziers* ; le *Lez*, sous *Montpellier* ; la *Cadoule* ; la *Bérange* ; le *Dardaillon* ; la *Vidourle* ; le *Rhosny* ; inclina légèrement vers le nord, jusqu'à *Nîmes* ; franchit le *Gardon* ; campa sur les hauteurs de *Roquemaure*, à 176 mètres d'altitude, et, de là, remontant un peu, traversa le *Rhône*, au-dessous de l'*Ardoise*, à l'endroit où le fleuve, après un coude assez prononcé, réunit ses deux branches en une seule[2].

Le passage du *Rhône* ne se fit point sans difficultés. Les guerriers Volkes Arécomikes s'étaient massés sur la rive gauche du fleuve où ils poussaient leurs cris de guerre et témoignaient d'intentions manifestement hostiles. Il fallut qu'Hann-Baal les fît surprendre et disperser par un fort détachement de cavalerie espagnole, qui, remontant jusqu'à *Pont-Saint-Esprit*[3], traversa à gué, redescendit par la rive gauche et vint fondre sur eux à l'improviste. Les difficultés matérielles du passage furent aussi considérables. On acheta bien toutes les embarcations disponibles et les soldats construisirent eux-mêmes une flottille entière de bateaux. Néanmoins presque tous les chevaux, et un certain nombre d'hommes durent passer à la nage. Les éléphants surtout furent extrêmement difficiles à transborder. On dut fabriquer pour eux d'immenses radeaux et leurs cornacs eurent les plus grandes peines à les maintenir et à les empêcher, en se cabrant, de se précipiter dans le fleuve[4].

Depuis l'embouchure de la Fluvia, l'armée d'Italie avait parcouru 300 kilomètres environ, et, soit les multiples engagements qu'elle avait livrés, soit le passage des Pyrénées, celui des fleuves nombreux qu'elle avait rencontrés sur sa route, et spécialement celui du Rhône, soit enfin, et surtout, les maladies déterminées par les fatigues d'une marche si longue, et parfois si pénible, avaient notablement réduit son effectif. Douze mille fantassins et mille cavaliers étaient restés sur les che-

[1] Tite-Live, xxi, 20, 24.
[2] Polybe, iii, 42.
[3] Polybe, iii, 42. — Tite-Live, xxi, 27.
[4] Polybe, iii, 46. — Tite-Live, xxi, 27.

mins. Elle ne comptait donc plus que quarante-six mille hommes[1].

C'est avec ces quarante-six mille braves qu'à la fin de septembre Hann-Baal allait quitter la rive gauche du Rhône et se lancer hardiment dans les Alpes, quand une reconnaissance de sa cavalerie se heurta à une reconnaissance de cavalerie romaine.

Que s'était-il donc passé?

Dès la déclaration de guerre faite par Fabius, Carthage s'était hâtée d'armer cinquante-cinq bâtiments et les avait divisés en deux escadres. La première de ces divisions navales, forte de vingt navires, eut ordre de jeter des troupes de débarquement dans le sud de l'Italie et de ravager, sans merci, ces riches contrées ; la seconde, composée de trente-cinq voiles, devait tenter un coup de main sur Lilybée (*Marsala*).

Les deux flottes prirent la mer en même temps et naviguèrent quelque temps de conserve. Mais, assaillies par une tempête furieuse, elles durent se réfugier, partie dans un port, partie dans un autre. Sitôt que le temps le permit, l'amiral, qui devait opérer contre Marsala, quitta son mouillage et mit le cap sur cette ville, de manière à la surprendre pendant la nuit. Malheureusement un clair de lune magnifique, comme on en voit dans ces parages, dénonça son approche aux Romains, si bien qu'il dut virer de bord, sans avoir absolument rien tenté. Bien plus, l'escadre consulaire qui, sous les ordres du préteur Aemilius, croisait dans les eaux de la Sicile, lui donna la chasse et lui enleva cinq vaisseaux. L'amiral carthaginois, voyant son but manqué, rallia l'autre division, joignit les trente bâtiments qui lui restaient aux vingt dont elle se composait, et fut avec elle ravager les côtes de l'Italie.

Rome ne s'attendait pas à voir les hostilités commencer aussi promptement. Elle fut donc surprise. Sans s'effrayer outre mesure toutefois, elle se hâta de nommer des consuls, assigna à l'un d'eux, Tiberius Sempronius Longus, la province d'Afrique avec la Sicile et à son collègue, Publius Cornelius Scipion, la province d'Espagne. Ces deux provinces, croyait-on, devaient être le théâtre exclusif de la guerre qui commençait[2].

Sempronius, avec vingt-quatre mille hommes d'infanterie, deux mille quatre cents cavaliers et cent soixante-douze voiles, se hâta d'aller prendre le commandement effectif de sa province et passa en Sicile dans l'espoir, hautement exprimé, de débarquer bientôt en Afrique et d'assiéger Carthage.

Scipion allait embarquer aussi pour l'Espagne les vingt-deux mille fantassins et les deux mille deux cents chevaux qui formaient son corps d'armée, quand une insurrection gauloise, éclatant soudain dans le bassin du Pô, obligea d'envoyer en hâte une division de renfort au préteur Atilius, chargé de contenir les rebelles. On la forma des troupes de Scipion prêtes à partir.

[1] Emil. Probus, *In Annib.*
[2] Tite-Live, xxi, 17.

Le consul, privé tout d'un coup de neuf mille hommes et de trois cents chevaux, dut faire de nouvelles levées et compléter ses cadres dégarnis avec ces recrues. Tous ces changements prirent un temps considérable. Enfin Scipion partit avec treize mille fantassins, mille cavaliers et soixante vaisseaux de ligne. Il longea la côte et vint jeter l'ancre sous *Marseille*, afin de recueillir dans cette ville, alliée des Romains, tous les renseignements possibles sur Hann-Baal qu'il croyait occupé tout au plus à soumettre la Catalogne [1].

Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'on lui dit que le jeune général avait non seulement conquis cette province, mais franchi les Pyrénées et qu'il traversait la Gaule à grandes journées pour gagner le Rhône, les Alpes et le Piémont? Sans perdre un instant, il prend la résolution de barrer la route à son adversaire et pour cela de l'attendre sur le Rhône.

Tandis que ses troupes descendent à terre et se remettent un peu des fatigues de la traversée, il lance donc au galop, dans la direction présumée de l'ennemi, un peloton de cavalerie appuyé d'auxiliaires gaulois. L'officier de choix qui le commandait avait ordre de reconnaître le terrain, de relever tous les détails utiles et de revenir en hâte communiquer le résultat de ses observations.

Ce fut cette reconnaissance qui prit contact avec une patrouille de cinq cents éclaireurs numides aux environs de *Védènes* [2]. Les pertes furent considérables et à peu près égales des deux côtés. Mais les Numides, suivant leur tactique, et probablement aussi en vertu d'instructions reçues, lâchèrent pied et partirent à franc étrier dans la direction du camp d'Hann-Baal. Les Romains les suivirent. Le passage du Rhône par l'armée punique n'était pas achevé. Ils virent les éléphants campés encore sur la rive droite, avec les bagages et une partie de la cavalerie, crurent sans doute que le gros de l'armée restait à passer et leur commandant repartit à fond de train avec cette illusion qu'il communiqua à son chef [3].

Plus résolu que jamais à défendre le passage du Rhône et à rejeter dans ses flots les têtes des colonnes carthaginoises qui paraissaient seules les avoir déjà franchis, Scipion mettait ses légions en marche au moment même où Hann-Baal, quittant le fleuve, avait déjà fait sa première étape vers le mont *Genèvre*.

Trois jours plus tard, quand l'armée consulaire, débouchant à marches forcées, et en ordre de bataille, rencontra les débris du camp punique et que Publius Scipion connut son erreur, il était trop tard pour la réparer. Il revint en hâte à Marseille, fit rembarquer ses troupes et les dirigea sur la Catalogne avec son frère Cneius, pendant que lui-

[1] TITE-LIVE, XXI, 17. — APPIEN, *De rebus Hispan.*, VI, 14.
[2] POLYBE, III, 45.
[3] POLYBE, III, 45.

même, accompagné d'une faible escorte, reprenait le chemin de l'Italie [1], inspectait soigneusement *Gènes* au passage et gagnait la ville de *Pise*[2].

Pendant ces contre-marches, Hann-Baal avançait rapidement, aussi rapidement du moins que le permettait la nécessité d'éviter le territoire de certaines tribus hostiles. C'est dans ce but qu'au lieu de s'acheminer directement sur la vallée de la haute *Durance*, qui commande les cols du mont Génèvre, il remontait le Rhône jusqu'à *Romans* et passait par *Saint-Restitut*, *Montélimar*, *Livron* et *Châteauneuf-d'Isère*, afin de s'appuyer sur le pays des Allobroges, ses alliés. En quatre jours il atteignait le bassin de l'*Isère* qui leur appartenait et, bientôt après, campait à Cularo (*Grenoble*).

Depuis longtemps ses services d'intendance avaient rassemblé dans cette place, l'une des plus fortes du pays, des approvisionnements de toutes natures : blé, orge, munitions, vêtements surtout. Pour permettre à ses soldats de résister, sans trop souffrir, au froid intense des régions glacées qu'ils allaient parcourir, Hann-Baal avait créé dans cette ville des dépôts d'habits chauds dont il leur fit une ample distribution [3].

Les troupes repartirent ainsi réconfortées et reposées, quittèrent le bassin de l'*Isère* pour celui du *Drac* qu'elles remontèrent en partie, puis passèrent dans celui de la *Durance*.

Toute cette route ne se fit point sans de grandes fatigues. Cette âpre région des Alpes est en effet, à chaque instant, coupée de rivières encaissées, de torrents rapides qu'il faut passer, de défilés étroits et sans autres chemins que des sentiers à peine frayés. On chemine tantôt en gravissant la croupe des contreforts qui se détachent des Alpes, tantôt en s'enfonçant dans les talwegs sauvages qui les séparent. Aujourd'hui même, les marches à travers ce pays sont très pénibles. Que devaient-elles être il y a deux mille ans, lorsqu'aucune civilisation n'avait tracé les chemins, ni creusé les tunnels, ni jeté les ponts que nous y admirons maintenant ? A ces difficultés naturelles se joignait l'hostilité des montagnards mal dissimulée, lorsqu'elle ne se traduisait pas en démonstrations belliqueuses, et qui forçait l'armée à se tenir sur un qui-vive perpétuel. Plus d'une fois il fallut s'arrêter pour répondre comme on put à ces bandes de montagnards, à demi-sauvages, qui, grâce à leur connaissance parfaite du pays, frappaient, pillaient et disparaissaient en un clin d'œil. Leurs cris d'appel qui se répercutaient d'échos en échos, leurs chiens, qui se jetaient à l'improviste sur les colonnes, épouvantaient les chevaux et les mulets. Ils se jetaient alors les uns sur les autres, semaient partout le désordre et finissaient par rouler au fond des précipices en entraînant dans leur chute leur chargement, leurs cavaliers et leurs conducteurs [4].

1 Tite-Live, xxi, 32, 39. — Polybe, iii, 49.
2 Tite-Live, xxi, 39.
3 Tite-Live, xxi, 31.
4 Tite-Live, xxi, 32.

Dès exemples devinrent nécessaires. Hann-Baal livra au pillage l'un des *burgs* qu'il rencontra dans ces hautes vallées et dont les habitants, après l'avoir harcelé longtemps, avaient fui à son approche. On prit dans ce village quantité de chevaux et de mulets, des vivres et du bétail en nombre suffisant pour nourrir l'armée pendant plusieurs jours[1].

Elle se reposa là vingt-quatre heures. Le lendemain, on repartit à travers des rochers, des glaciers, sans routes frayées, par des sentiers à peine visibles couverts de neiges éternelles et bordés d'abîmes sans fond. C'est ainsi qu'on dépassa Brigantium (*Briançon*) et qu'on atteignit enfin, après une lutte terrible qui dura toute une nuit, le col du mont Génèvre à 1,854 mètres d'altitude[2].

La fin d'octobre approchait. Mais, en dépit des rigueurs de la saison, les dernières étapes et la neige qui s'était mise à tomber en épais flocons, avaient tellement épuisé les hommes et les chevaux qu'il fallut bivouaquer deux jours entiers sur ces sommets désolés avant de tenter la descente. Ce répit permit d'ailleurs aux traînards, aux éclopés, aux blessés, voire même aux chevaux et aux bêtes de somme égarés de rejoindre et de prendre, eux aussi, un peu de ce repos dont ils avaient tant besoin[3].

Le troisième jour la descente commença. Elle était plus dangereuse encore que la montée. La neige donnait à toute chose une apparence d'uniformité trompeuse qui occasionna beaucoup d'accidents. La vue seule des précipices, au-dessus desquels maintenant on paraissait suspendu, donnait le vertige. Les sentiers que l'on suivait, extrêmement raides et glissants, rendaient les chutes presque inévitables et toute chute avait d'épouvantables conséquences. On ne pouvait se retenir sur les pentes glacées où l'on roulait, et les malheureux une fois entraînés disparaissaient au milieu des avalanches et se brisaient avec un bruit sourd au fond des glaciers. Pour les cavaliers, la descente était plus périlleuse encore que pour les fantassins. Ils devaient faire la route à pied en conduisant leurs montures par la bride. Si l'animal faisait un faux pas ils se perdaient infailliblement avec lui.

A un endroit de la descente, le désespoir gagna l'armée tout entière. Le sentier que l'on suivait cessait tout à coup, aboutissant à un effroyable abîme.

Comme il était tracé à flanc de montagne, la masse rocheuse qui le supportait avait probablement cédé sous le poids de quelque monstrueuse avalanche, ou s'était engloutie dans un colossal éboulement. Toujours est-il que l'armée était là, frappée de stupeur, ayant le vide devant elle, le vide à sa droite et, à sa gauche, une immense muraille de rochers coupés à pic[4]. Que faire ?

1 Tite-Live, xxi, 33.
2 Tite-Live, xxi, 24. — Polybe, iii, 51, 53.
3 Polybe, iii, 53. — Tite-Live, xxi, 35.
4 Tite-Live, xxi. 36.

Hann-Baal, qui marchait à l'arrière-garde, informé de ce contretemps, arrive en hâte, examine la situation, prend conseil de ses ingénieurs et finalement donne ordre de faire immédiatement, dans le rocher même, les travaux de raccordement nécessaires pour remplacer la portion de voie disparue. C'est un tronçon de 300 mètres environ qu'il faut tailler dans le roc vif[1]. L'on a longuement discuté sur la façon dont ce travail put être exécuté. Ce qui paraît le plus probable, c'est que les pionniers minèrent les rochers calcaires, au milieu desquels on se trouvait alors, remplirent les trous de mines d'un mélange oxygéné, dont l'exacte composition nous est inconnue, mais dont l'existence, dans ces temps reculés, est indiscutable, y mirent le feu et firent ainsi sauter les blocs qui barraient la route[2].

Malgré toute la célérité qu'on y mit, ce travail prit trois jours et trois nuits. Il était temps qu'il s'achevât ; l'armée restée dans la neige, sans même pouvoir camper, mourait de froid et de faim. Ce fut d'ailleurs sa dernière grande épreuve dans les terribles montagnes. Trois jours plus tard, au commencement de novembre, après une marche de près de 500 kilomètres depuis le Rhône, elle débouchait enfin, par la vallée du *Chisone*, symétriquement opposée à celle de la Durance, dans les plaines fertiles de la Lombardie et plantait ses tentes sur le territoire ami des Magelli[3].

Ce passage des Alpes, conçu avec tant d'audace, exécuté avec tant de vigueur et de sûreté, par un capitaine de vingt-neuf ans, a soulevé autour d'Hann-Baal un cri d'admiration qui se prolonge encore. Jamais homme de guerre n'a rien fait de plus grand, ni peut-être, si j'excepte Alexandre, d'aussi grand. D'autres, comme César, Charlemagne, Napoléon, ont aussi franchi les monts ; mais il fut le premier qui les passa avec une armée régulière ; le premier surtout qui les passa avec une armée venue d'Espagne, après avoir déjà conquis la Catalogne, traversé les Pyrénées, les Gaules et le Rhône. Et cette priorité suffit amplement à sa gloire !

Cette gloire, il faut l'avouer, était du reste chèrement achetée. On s'en aperçut dès que les troupes furent installées dans leurs cantonnements et que les officiers purent faire le recensement de leurs hommes. Dix-huit mille fantassins et deux mille cavaliers manquaient encore à l'appel. Ainsi de la superbe armée partie de Carthagène, il ne restait plus que vingt mille hommes d'infanterie, dont douze mille Africains et huit mille Espagnols, et six mille chevaux environ avec les trente-sept éléphants[4]. Ces débris eux-mêmes de la grande armée étaient dans un état d'épuisement, de délabrement et de faiblesse tels qu'ils étaient méconnaissables. Il était grand temps d'accorder à ces hommes pâles, défaits,

[1] Polybe, iii, 54.
[2] *Histoire d'Annibal*, par le commandant Hennebert, tome II.
[3] Polybe, iii, 56.
[4] Polybe, iii, 56.

les pieds en sang, les vêtements souillés et déchirés, les armes en partie hors de service, les soins et le repos nécessaires, si on ne voulait les voir disparaitre bientôt jusqu'au dernier[1].

Le jeune général ne resta pas inactif toutefois pendant les quelques jours de répit exigés par ces soins indispensables. Il les employa à combler les vides, faits dans ses cadres, à l'aide de contingents alliés et à étudier son champ de manœuvres. Lorsque tout fut prêt et que la douce impression d'une belle contrée, abondante en ressources de tous genres, eut relevé le physique et le moral de ses soldats, il se remit en route.

Maintenant il n'allait plus perdre une seule minute. Il était pressé d'occuper la ligne de *Pavie-Stradella-Casteggio-Plaisance*. Cette ligne constitue la véritable porte de l'Italie centrale, et il lui importait de s'en emparer au plus tôt, s'il voulait recueillir le prix de sa marche audacieuse à travers les Alpes. Pour s'emparer de cette ligne, extrêmement importante, il prend donc les dispositions les plus actives. Il emporte, au pas de course, ou traverse, enseignes déployées, *Ivrée*, *Chivasso, Asti*, *Verceil* et *Carbantia*. *Turin* seul résiste. La place, mise en état de défense, répond aux sommations d'usage par un refus de se rendre. Il faut en faire le siège. Il dure trois jours, au bout desquels la ville est prise, livrée au pillage et les habitants passés au fil de l'épée[2].

Cependant cette courte résistance de Turin a permis à Publius Scipion, qui, de Pise, est allé prendre le commandement en chef des divisions confiées aux préteurs Manlius et Atilius[3], d'arriver le premier sous *Plaisance* et de s'y établir solidement. Le consul s'est parfaitement rendu compte de la situation. Pour lui aussi *Plaisance-Casteggio-Stradella-Pavie* est la porte de l'Italie du centre et il veut la fermer à son adversaire, le rejeter dans la haute Italie et l'écraser entre les Alpes et le Pô. L'armée dont il dispose est assez nombreuse pour cela. Elle compte une trentaine de mille hommes ; malheureusement elle est, en grande partie, composée de nouveaux soldats sans expérience et mal aguerris.

Hann-Baal ne veut pas laisser à ces jeunes troupes le temps de prendre haleine et de s'asseoir dans leurs positions. Avant d'exiger toutefois de ses propres soldats, encore fatigués, un nouvel effort, il enflamme leur courage, leur montre que leur seul espoir de salut est l'énergie de la lutte et termine sa harangue par ces héroïques paroles, tant de fois répétées depuis : « Il faut vaincre ou mourir ! »

De bruyantes acclamations lui répondent. Aussitôt Hann-Baal ordonne de plier les tentes et porte vivement toutes ses divisions en avant.

Presque à la même heure, Scipion mettait également ses légions en mouvement. Sortant de *Plaisance*, il venait prendre position sur le

[1] Polybe, iii, 60.
[2] Polybe, iii, 60.
[3] Tite-Live, xxi, 39.

Tessin, couvrant ainsi, non seulement *Plaisance*, mais *Casteggio*, qui lui sert de fort avancé, et où les Romains avaient rassemblé d'immenses magasins. Le *Tessin*, qui descend des Alpes, traverse le lac *Majeur*, et se jette dans le *Pô* entre *Pavie* et *Belgiojoso*, est un fleuve large, profond et surtout extrêmement rapide. Les divisions romaines le passèrent sur un ou plusieurs ponts de bateaux et se concentrèrent aux environs de *Pavie*.

Hann-Baal était instruit par sa cavalerie des moindres mouvements de l'ennemi et savait, par conséquent, qu'il ne tarderait pas à le rencontrer. Effectivement, le soir de leur deuxième jour de marche, les Carthaginois prirent contact avec lui[1] à l'intérieur du triangle formé par l'incidence du *Tessin* sur le *Pô*. Le lieu de la rencontre dut être voisin des deux fleuves et, à peu près, à égale distance de l'un et de l'autre, puisque les historiens de cette époque désignent indifféremment le combat, qui suivit, sous le nom de l'un ou sous le nom de l'autre.

Quoi qu'il en soit, un choc était dès lors inévitable. Dès l'aube du lendemain, en effet, six mois après le départ de Carthagène, c'est-à-dire le 1er ou le 2 décembre, Hann-Baal et Scipion, également impatients d'en venir aux mains, s'avançent en reconnaissance : Hann-Baal, avec sa cavalerie seule; Scipion, avec sa cavalerie et son infanterie légère. Les deux partis ne s'aperçurent pas d'abord; mais bientôt les nuages de poussière, que soulevaient, sous leurs pas, chevaux et fantassins, signalèrent à chacun d'eux la présence de l'ennemi; un instant après, ils étaient en vue.

Immédiatement Scipion couvre son front d'infanterie légère et de cavaliers auxiliaires gaulois, derrière lesquels il développe la cavalerie romaine et celle des alliés, qui forment sa ligne de bataille[2].

Hann-Baal rappelle, de son côté, les Numides de Maharbal, qui battaient la campagne, et les place sur les deux ailes de sa grosse cavalerie. A la tête de ce centre, il s'ébranle alors et fond sur l'infanterie consulaire. Celle-ci se débande aussitôt, et, craignant d'être foulée aux pieds, ou sabrée, se retire précipitamment par les intervalles ménagés entre les escadrons romains. Cette fuite ne laissait plus en présence que les deux cavaleries. Des deux côtés, on leur sonne la charge et elles se précipitent l'une contre l'autre avec une égale furie. Toutefois l'issue de la lutte ne resta pas longtemps indécise entre elles. La cavalerie punique, de beaucoup supérieure à la cavalerie consulaire, en eut promptement raison. Pour achever sa défaite, Hann-Baal commande à Maharbal d'exécuter, avec ses deux mille Numides, un mouvement enveloppant. Maharbal part sur-le-champ, surprend l'infanterie légère de Scipion et la taille en pièces, tombe ensuite sur les derrières des escadrons romains et leur coupe la retraite. Pris en tête et en queue,

[1] Polybe, iii, 65. — Tite-Live, xxi, 39.
[2] Tite-Live, xxi, 45, 46. — Polybe, iii. 65.

ces malheureux escadrons sont, en un instant, broyés, sabrés et anéantis. Scipion lui-même, grièvement blessé en combattant, ne dut son salut qu'à l'héroïsme de son fils âgé seulement de dix-sept ans [1] et fut du petit nombre de ceux qui parvinrent à s'enfuir, grâce à la vitesse de leurs chevaux.

A la suite de ce brillant combat, les Carthaginois s'attendaient à un retour offensif de l'ennemi et se préparaient à recevoir les légions comme ils avaient reçu la cavalerie. Mais leur attente fut trompée. La nuit même qui suivit la journée du *Tessin*, Scipion décampait sans bruit, repassait ce fleuve, puis le *Pô*, et entrait dans *Plaisance*, d'où il se faisait transporter à *Crémone*.

Hann-Baal apprit trop tard le départ de l'ennemi. Ses éclaireurs ne s'étaient aperçus de l'évacuation du camp consulaire que lorsque déjà les derniers détachements se retiraient; ils en avaient aussitôt prévenu le général en chef. Mais, dans cet intervalle, les Romains avaient gagné de l'avance et les détachements, lancés à leur poursuite, ne purent les atteindre. Ces détachements, hors d'haleine, s'arrêtèrent sur les bords du *Tessin* et revinrent sans ramener d'autres prisonniers que les six cents hommes placés à la tête du pont pour assurer la retraite [2].

Les résultats de ce premier engagement étaient d'ailleurs considérables. Hann-Baal était maître de toute la vallée du Pô supérieur. Les Gaulois Cisalpins, qui, jusque-là, s'étaient tenus dans l'expectative, sortaient de leur indécision [3] et se joignaient à lui. Rome enfin était frappée de stupeur.

Déjà, à la nouvelle du passage des Alpes par les armées puniques, elle s'était hâtée de renoncer à la campagne projetée en Afrique. Elle avait rappelé Sempronius et lui avait prescrit de rejoindre, sans délai, avec toutes ses forces disponibles, son collègue Scipion. Le vaniteux consul, qui venait d'enlever *Malte* aux Carthaginois, avait été vivement contrarié de ces ordres. Mais ils étaient absolus ; il n'y avait pas à balancer. Il avait donc immédiatement remis le commandement de sa province au préteur M. Æmilius, lui laissant cinquante bâtiments pour défendre les côtes de Sicile. Il avait confié à Sextus Pomponius, son lieutenant, vingt-cinq voiles pour croiser sur les côtes d'Italie, et lui-même, après avoir embarqué ses troupes, était parti pour Ariminium (*Rimini*), sur l'Adriatique. C'était là son nouveau quartier général. De *Rimini*, traversant l'Italie dans toute sa largeur, il avait descendu la vallée de l'*Arno*, était remonté vers le Piémont en appuyant sa gauche à la mer et sa droite à l'Apennin, puis, traversant le col de *Monte-Bruno*, ou celui de la *Bochetta*, il venait de se jeter brusquement dans la vallée de la Trebbia [4].

[1] Tite-Live, xxi, 46. — Polybe, iii, 65.
[2] Tite-Live, xxi, 47. — Polybe, iii, 66.
[3] Polybe, iii, 66.
[4] Tite-Live, xxi, 51.

Pendant ces longues évolutions, qui n'avaient pas exigé moins de soixante jours, Scipion vaincu, comme on l'a vu, sur le Tessin, s'était retiré sur *Plaisance*, suivi de près par Hann-Baal, qui, levant aussi son camp, avait jeté sur la rive droite du Pô toute son armée et défilé, cavalerie en tête, sous les murs de *Casteggio*, restée muette. Deux jours après, Carthaginois et Romains avaient de nouveau pris contact près de *Plaisance*. Mais, cette fois, les Romains étaient prudemment demeurés à l'abri derrière leurs retranchements et, le lendemain, en présence d'un ennemi qui faisait le mort, Hann-Baal avait installé bravement son camp à sept milles à l'est de cette place, au-delà de la *Nura*[1]. Cette position était excellente. Campé au milieu des Boii, ses alliés, couvert par la Nura, le général carthaginois pouvait aisément surveiller les mouvements de ses adversaires, empêcher leur jonction, s'il était possible, et, pour peu qu'ils y prêtassent le flanc, les isoler et les détruire séparément.

Scipion le comprit. Aussi, laissant Plaisance à la garde d'une solide garnison, il vint, avec le gros de ses forces, s'établir sur les hauteurs qui dominent la rive gauche de la Trebbia, prêt à tendre la main à son collègue qui accourait à marches forcées.

Dès qu'Hann-Baal eut connaissance de ce mouvement, il abandonna ses quartiers de la Nura et se porta vivement à l'ouest, non loin du village actuel de *Settina*, sur le ruisseau, profondément encaissé, de la Trebbiola, ou *Rifiuto*.

En ce moment même, les armées consulaires opéraient leur jonction et, tandis que le corps de Scipion demeurait à *Rivalta*, celui de Sempronius dressait ses tentes à 5 kilomètres plus à l'est, vers *Statto*.

De sa position de *Settina*, Hann-Baal menaçait donc la ligne de retraite des deux consuls et coupait leurs communications avec leurs magasins de *Plaisance*, à l'heure où ceux de *Casteggio* tombaient en son pouvoir par la capitulation de cette place[2].

La situation des généraux romains était ainsi très critique. Ces difficultés ne faisaient qu'accroître l'impatience de Sempronius. Contrairement à son collègue, il souhaitait une action immédiate et voulait, répétait-il à tout propos, terminer la campagne par un coup d'éclat. Hann-Baal était enchanté de ces dispositions. Lui aussi désirait en effet vivement en venir aux mains avant que Scipion, pour lequel il professait beaucoup d'estime, fût entièrement remis de la blessure reçue à Ticinum (*Pavie*). Afin donc d'exciter encore la fougue de Sempronius, dont il connaissait les insolentes bravades, il imagina de lançer ses Numides en fourrageurs et d'envoyer ces insaisissables cavaliers piller la campagne jusqu'aux portes du camp de *Statto*. Cette ruse réussit à merveille. Sempronius, hors de lui, déclare qu'il ne souffrira pas une seconde insulte. Le lendemain, dès l'aube d'une froide matinée de fin

[1] Polybe, III, 66.
[2] Polybe, III, 49.

décembre, Hann-Baal lance de nouveau ses Numides avec ordre d'irriter plus que jamais le consul. Cette fois, il n'y tient plus, prescrit aux légions des deux camps de prendre immédiatement les armes, fait monter à cheval sa cavalerie et fait descendre toute l'armée, jusqu'à la Trebbia, sous la neige qui tombe à demi-fondue. Les malheureuses troupes durent passer au gué de *Mirafiore*, en ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et parfois jusqu'aux aisselles, les eaux glacées du fleuve, s'avancer sur la rive droite par *Roveleto*, *Niviano*, *Ottavello*, et se ranger en bataille, harassées de fatigue, grelottantes de froid et, pour comble, absolument à jeun[1]. L'infanterie occupe le centre; la cavalerie, les ailes. Quarante mille fantassins et six mille chevaux sont ainsi disposés sur deux lignes.

Hann-Baal, ravi de tenir son adversaire, se hâte de déployer, lui aussi, ses troupes, dont les feux de bivouac flambent encore[2] et qui viennent de déjeûner copieusement[3]. Il n'a que trente-huit mille hommes, dont dix mille cavaliers et vingt-huit mille fantassins, plus ses éléphants. Mais ces phalanges sont pleines d'ardeur et de confiance. Il place au centre ses vingt mille hommes de ligne, jette en avant, sur leur front, huit mille tirailleurs armés de frondes, forme les deux ailes de sa cavalerie, plus nombreuse et meilleure que celle des Romains[4] et, la couvre de ses éléphants. Tous ces corps, placés sur deux lignes parallèles, présentent un développement de beaucoup inférieur à celui des armées consulaires.

Ces différentes formations ont pris du temps et le jour est avancé déjà lorsque les trompettes sonnent enfin l'attaque. La lutte commença de part et d'autre par des engagements de tirailleurs dans lesquels l'avantage resta aux Carthaginois. Leurs Baléares, d'une adresse légendaire, couvrirent d'une nuée de projectiles le front de l'ennemi, atteignant par-dessus ses avant-postes, la ligne elle-même de Sempronius.

Cette ligne s'ébranle alors et aborde résolument le centre d'Hann-Baal. Mais ce centre, dont les seize rangs de profondeur forment un rempart vivant, reçoit ce choc sans plier et tous les coups de l'ennemi n'arrivent pas à l'ébranler.

Les légions, de leur côté, tenaient bon, et l'issue de la lutte restait indécise, quand Hann-Baal lance ses escadrons sur les deux ailes de Sempronius. Cette charge, vigoureusement conduite, enfonce la cavalerie consulaire, qui, rompue, cherche vainement à se reformer. Pour achever de la mettre en déroute, Hann-Baal fait donner ses éléphants. Les terribles animaux, armés en guerre, se précipitent en mugissant, affolent les chevaux qui se cabrent et font un tel carnage autour d'eux que les cavaliers romains s'enfuient d'épouvante dans toutes les directions.

[1] Tite-Live, xxi, 54, 55. — Polybe, iii, 15. — Hennebert, *Hist. d'Annibal*, ii, 502.
[2] Polybe, iii. — Tite-Live, xxi, 55.
[3] Polybe, iii. — Tite-Live, xxi, 55.
[4] Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains*, iv.

Seules, les légions résistaient encore; mais leurs flancs étaient absolument découverts. Sur ces flancs, le général carthaginois rabat alors ses tirailleurs et son infanterie légère; en même temps il les fait attaquer de front par sa division d'éléphants revenue des ailes. Ces colosses, enivrés par la lutte qu'ils viennent de soutenir et rendus furieux par les cris et le sang, fondent sur les malheureuses légions déjà ébranlées et les traversent de part en part, écrasant, broyant et sabrant les légionnaires, allant et venant, se démenant avec une rage terrifiante au milieu des cadavres pantelants et des monceaux de chairs réduites sous leurs pieds énormes en une bouillie sanglante. Le carnage est affreux, et la neige, qui tombe depuis le matin, toute rougie par le sang, augmente encore l'horreur indicible de ce champ de bataille.

Malgré sa terrible situation et les trouées faites dans ses rangs, la brave infanterie romaine essayait pourtant de se soutenir encore et se défendait avec un acharnement héroïque, quand, tout à coup, éclatent sur ses derrières des sonneries qu'elle connaît trop. — « Voilà les Numides! » — C'étaient eux, en effet.

La bataille se livrant sur un terrain plat et découvert, Sempronius n'avait pas cru nécessaire de fouiller la plaine tout autour de lui, et les terribles cavaliers, conduits par Mak'Ou, frère d'Hann-Baal, débouchaient à fond de train du ravin de la Trebbiola où, depuis la veille, Hann-Baal, qui était allé personnellement reconnaître les lieux, les avait placés en embuscade à la hauteur de *Niviano*. Bondissant sur leurs petits chevaux d'Afrique, ils arrivaient au galop transformer la défaite des Romains en désastre épouvantable et prendre leur part du massacre.

Cette fois, tout espoir est perdu. En un instant, les légions sont enveloppées, dispersées et sabrées. Sous le tourbillonnement effréné des Numides, qui frappent partout à la fois, une panique folle s'empare des légionnaires; ils jettent leurs armes et s'enfuient. Mais où fuir? La cavalerie punique balaie le terrain dans tous les sens et sabre tout ce qu'elle rencontre. La Trebbia, sur les bords de laquelle se pressent les fuyards, grossie par les pluies et la neige, n'est plus guéable et emporte dans ses flots torrentueux la plupart des malheureux qui essaient de la traverser.

Seul, un corps d'une dizaine de mille hommes parvint, avec les consuls, à s'ouvrir un chemin vers Plaisance, en culbutant, dans un suprême élan de désespoir, une division carthaginoise d'auxiliaires gaulois.

Le soir venu, les gémissements des mourants se mêlaient aux cris de joie de l'armée victorieuse dans cette plaine, où la neige recouvrait, comme d'un linceul, les cadavres de plus de trente mille Romains. Les pertes des vainqueurs étaient insignifiantes; ils n'avaient eu d'éprouvés que les corps des Gaulois. Le froid intense de la nuit, qui suivit la

bataille, et des jours suivants leur fit plus de mal que l'ennemi et fit périr leurs éléphants dont un seul put être sauvé [1].

Telle fut cette rude bataille de la Trebbia, l'une des plus grandes victoires d'Hann-Baal. Due entièrement à son génie militaire, elle lui assurait la conquête de la haute Italie, le libre passage des Apennins et lui ouvrait définitivement la route de Rome. Elle décidait enfin les tribus gauloises, jusqu'alors hésitantes, à s'enrôler sous ses enseignes triomphantes, et ce mouvement allait s'accentuer dans de telles proportions que, quelques jours plus tard, son armée comptait quatre-vingt-dix mille hommes.

La saison malheureusement était trop avancée pour qu'il pût rien tenter immédiatement. Il acheva donc l'hiver, qui fut très rigoureux, dans ses cantonnements de *Settina*, employant son temps à dresser et à exercer ses recrues.

Puis, dès les premiers jours d'avril 217, il quitta la Gaule Cisalpine avec des forces considérables et marcha aux Romains. Ses divisions d'Africains et d'Espagnols étaient à l'avant-garde ; c'était sa meilleure infanterie. Les Gaulois étaient au centre, suivis de la grosse cavalerie. Mak'Ou, son jeune frère, fermait la marche avec ses Numides. On s'achemina par *Parme*, *Modène*, *Bologne* et, pratiquant le col de *Porretta* pour le passage des Apennins, on suivit, à peu près, le tracé que suit aujourd'hui la voie ferrée de *Bologne à Florence*.

Mais, à peine en route, on rencontre les trop fameux marais de l'Emilie qui baignaient le pied du versant nord de l'Apennin et provenaient des débordements du Pô, débordements dus au volume d'eau énorme que lui déversaient la Trebbia et les autres affluents de droite[2]. Trois jours et quatre nuits durant, l'armée d'Hann-Baal, engagée dans ces affreux marécages, dut marcher dans l'eau jusqu'aux genoux et souvent jusqu'au cou, à travers des fondrières et des gouffres, sans prendre un instant de repos et presque sans manger. Quantité d'hommes, de chevaux et de mulets périrent dans ces boues. Ceux qui survécurent y gagnèrent une maladie de peau, dont beaucoup ne guérirent que longtemps après. Hann-Baal lui-même, quoique monté sur le dernier de ses éléphants, fut tellement éprouvé par les fatigues et l'humidité pénétrante des brouillards qu'il perdit l'œil droit, sinon totalement, du moins en grande partie, et qu'il fut atteint de fièvres violentes [3].

Sitôt sorti de ces maremmes où, plus d'une fois, il craignit de voir disparaître toute son armée, Hann-Baal prend à *Fiesole* le repos strictement nécessaire, puis remet ses colonnes en mouvement, pille *Florence*, traverse la *Chiana* et dévaste la Toscane sous les yeux des consuls Sempronius et Flaminius qui, menacés tous deux, se voient tournés et coupés de leur base d'opérations.

[1] Polybe, III. — Tite-Live, XXI, 55, 56.
[2] Strabon, V, I, 11.
[3] Tite-Live, XXII, 2. — Corn. Nepos, *Annibal*, IV.

Scipion, étant parti pour l'Espagne, avait, en effet, remis à Sempronius le commandement des débris de l'armée de la Trebbia, échelonnés du côté de *Lucques*. Flaminius, de son côté, campait, avec trente mille hommes, sous Arretium (*Arezzo*). N'y tenant plus, il se mit à la poursuite des Carthaginois. C'était tout ce que souhaitait Hann-Baal, qui pourtant était malade et porté en litière. Il attire l'ennemi dans un petit vallon, de forme triangulaire, fermé, à gauche, par les montagnes de *Cortone*, à droite, par le lac Trasimène ; au fond, par des collines escarpées, et dans lequel on ne pénètre que par un étroit défilé, long de deux lieues, qui s'étend, au nord du lac, entre *Borghetto* et *Passignano*. Hann-Baal occupe toutes les hauteurs bordant ce défilé. Son entrée, près de *Borghetto*, et sa sortie, près de *Passignano*, sont faciles à barrer. Il prend position sur la colline du milieu, où se trouve aujourd'hui le village de *Tuoro*, avec ses divisions d'Africains et d'Espagnols seulement; échelonne en avant et en arrière, sur les collines de *Gualandro*, de *Santa-Agata*, de *Guardie* et de *Geto*, en les masquant par les plis du terrain, les Baléares, son infanterie légère et sa cavalerie. Puis il attend Flaminius.

Le consul arrive, le 22 juin, au coucher du soleil et n'osant s'engager, à cause de l'obscurité croissante, dans les gorges, qu'il faut traverser, il passe la nuit à leur entrée. Mais, dès l'aube du lendemain 23, il y entre imprudemment. Un brouillard épais couvrait le lac et la plaine et le consul avançait sans défiance, persuadé que l'ennemi était en marche sur Rome, quand, soudain, il se heurte contre les lignes d'Hann-Baal. Celui-ci donne aussitôt le signal de l'attaque et ses troupes, qui attendaient sous les armes, se précipitent sur le front de l'ennemi et le maltraitent horriblement. Elles sont d'ailleurs assez vigoureusement accueillies. Les Baléares et l'infanterie légère carthaginoise quittent alors leur embuscade, couronnent les hauteurs, viennent soutenir leur infanterie de ligne et abordent les légions par le flanc gauche. Elles commençaient à se replier en masse devant cette double attaque et se préparaient à battre en retraite lorsque la cavalerie punique, débouchant, à son tour, du côté de *Borghetto*, sur les derrières de cette armée affolée, la charge et la sabre avec fureur. En un instant, les lignes ennemies sont brisées de toutes parts. Cependant les Romains, ne voyant aucune chance de salut dans la fuite, luttent avec l'énergie du désespoir et vendent du moins chèrement leur vie. Au milieu d'un groupe de combattants, on remarque surtout le consul Flaminius qui se bat en héros à l'endroit qu'on appelle encore : *Campo del Console*. L'acharnement est tel que nul ne ressent les secousses d'un tremblement de terre qui détruisait, à ce moment, plusieurs villes d'Italie.

Enfin, tout à coup, le consul tombe, frappé d'un coup d'épée par un cavalier gaulois, nommé Duncarius. C'est le signal de la déroute. Elle est terrible. Vingt mille Romains environ sont massacrés ou périssent noyés dans le lac. Un petit ruisseau, qui descend du *Gualandro* et se

perd dans les eaux du Trasimène, porte toujours le nom de *Sanguinetto* en souvenir des flots de sang qui le rougirent, ce jour-là, jusqu'à son embouchure. Dix mille hommes à peine échappent à ce désastre, en forçant la sortie près *Passignano*. Le lendemain, du reste, Maharbal les enveloppe et les force à mettre bas les armes. Quelques jours plus tard, le même général surprenait encore, en Ombrie, près de *Pérouse*, une division de secours de quatre mille cavaliers, sous les ordres de Centenius, lieutenant du consul Servilius, les sabrait et les enlevait.

Ainsi les armées de la République étaient non seulement vaincues, mais anéanties. Pour annoncer de tels malheurs au Sénat, le préteur M. Pomponius ne trouvait que ces paroles : « Nous avons perdu une grande bataille. »

Trasimène pouvait être plus qu'une bataille perdue. Si Hann-Baal eût immédiatement marché sur Rome, c'était la guerre terminée. Rien ne pouvait, en effet, arrêter le vainqueur. Aussi l'histoire se demande-t-elle pourquoi l'illustre général ne prit pas alors, sans tarder, le chemin de cette ville et ne lança pas, droit sur elle, par la vallée du *Tibre*, ses colonnes, dont les têtes pouvaient l'atteindre en deux jours. Cette marche semblait tellement indiquée que le Gouvernement de la République, s'attendant à voir paraître les Carthaginois d'un moment à l'autre, se hâta d'appeler aux armes tous les Romains, jusqu'aux vieillards, et de confier à ces étranges recrues les seules armes qui restassent dans Rome : les épées et les cuirasses suspendues en ex-voto dans les temples depuis les victoires d'antan.

L'ennemi ne venant point, l'on respira un peu; l'on recourut à la dictature et l'on élut à cette magistrature suprême Q. Fabius Maximus.

La première mesure que prit le nouveau dictateur fut d'enjoindre à tous les Romains et alliés de Rome, habitant les campagnes, de se retirer dans les villes aux approches de l'ennemi, en emportant avec eux, ou en détruisant sur place, tout ce qui pouvait devenir la proie des envahisseurs.

Puis il se mit à la tête de quelques troupes rassemblées à la hâte.

Cependant Hann-Baal était descendu jusqu'à Spolète. Mais, arrivé là, au lieu d'envahir le Latium, il s'était précipité sur le Picenum, avait ravagé les plaines fertiles d'Asculum (*Ascoli*), qu'arrose le *Tronto;* puis, franchissant le Batinus, ou *Tordino*, et le *Vomano*, il avait pillé la campagne d'Adria (*Atri*). Continuant sa course dévastatrice, il venait de se jeter sur le Samnium, occupant : Pinna (*Penne*), capitale des Vestini; — Marrubium (*San-Benedetto*), des Marsi ; — Teate Marrucinorum des Marrucini, aujourd'hui *Chiéti*; — Corfinium, près le village actuel de *Pentima*, et Sulmo (*Solmona*), « fraîche patrie d'Ovide, aux sources abondantes », sur le territoire des Peligni ; — Orton, ou *Ortona*, port, sur l'Adriatique, des Frentani. De là, il pénétrait en Apulie et emportait successivement : Anxanum (*Lanciano*), Histonium (*Vasto*), Larinum

(*Larino*), traversait le Frento, ou *Fortone*, et ruinait Luceria (*Lucera*) et Arpi, dont les débris gisent au nord de *Foggia* [1].

Sa soif de ruines et de pillage n'est pas encore assouvie. Il repasse l'Apennin, rentre dans le Samnium, saccage le pays des Hirpini et prend leur ville : Abellinum (Avellino) ; enlève tout ce qu'il trouve sur le territoire de *Bénévent ;* entre dans Telesia (*Telese*) ; pousse une pointe en Campanie, occupe Compulteria, Trebula, Saticola (*Sant-Agata-dé-Goti*), dans la riche vallée du *Volturne* [2].

Enfin, comme la saison s'avance et que ses hommes ont besoin de repos, le général carthaginois regagne le versant de l'Adriatique ; marche sur Géranium, à 37 kilomètres de Luceria, vers *Campobasso*, s'en empare de haute lutte [3], massacre les rares habitants qu'il y trouve [4], installe son quartier général dans la cité déserte et fait camper son armée tout alentour, afin qu'elle passe la mauvaise saison dans ces vastes plaines, où sa cavalerie lui assure, en cas d'attaque, une incontestable supériorité.

Que faisait donc, pendant ce temps-là, le généralissime romain? Toute sa tactique consistait à harceler continuellement l'ennemi. Profitant des moindres circonstances de temps et de lieu, Fabius tombait, tantôt sur l'avant-garde, tantôt sur les derrières, tantôt sur les flancs de son redoutable adversaire. Refusant toute bataille générale et toute action décisive, il habituait, peu à peu, dans ces continuelles escarmouches, où presque toujours ils avaient l'avantage, ses soldats au contact des Carthaginois et leur rendait confiance dans leur propre valeur. Une fois même, aux environs de *Terracine*, il faillit écraser l'armée punique, dans les défilés, sans issue, des *Lautulæ*, où ses guides l'avaient égarée. Elle n'échappa, durant la nuit, que grâce aux stratagèmes de Hann-Baal.

Cette tactique du dictateur était alors la seule possible et, de plus, elle était très habile. L'on en sera pleinement convaincu surtout si l'on veut se rappeler que Carthage n'avait guère à son service que des mercenaires attirés par l'appât du pillage, que rien, par conséquent, ne devait démoraliser plus que la perspective de marches et de contre-marches sans fin, au milieu de campagnes abandonnées et dévastées d'avance par leurs habitants en fuite. Ses résultats, du reste, prouvèrent son excellence. Ce fut elle, en effet, qui finit par triompher de Hann-Baal.

Au printemps suivant, 216, le commandement en chef des légions était passé des mains prudentes de Fabius, dont la dictature ne pouvait excéder six mois, d'abord, dans celles de deux consuls obscurs : Servilius et Regulus, puis dans celle de Paul-Emile et de Terentius

1 Tite-Live, xxii, 9. — Polybe, iii.
2 Tite-Live, xxii, 13. — Polybe, iii.
3 Polybe, iii, 100.
4 Tite-Live, xxii, 18. — Appien, *De bello Annibalico*, xv.

Varron. Le général carthaginois conçut aussitôt l'espoir d'être plus heureux avec ces capitaines qu'avec l'illustre dictateur, ou ses successeurs immédiats. Il ne se trompa point. Paul-Emile avait la sagesse du grand Fabius ; mais Varron, rempli de la fougue présomptueuse des incapables, et d'ailleurs encouragé par tout son état-major, le servit à souhait [1].

Pour l'allécher, Hann-Baal lui ménage un succès facile dans quelques engagements sans importance ; puis il replie ses tentes, descend vers *Cannes*, s'empare de la citadelle, qui servait d'entrepôt militaire aux Romains, et campe aux portes mêmes de la ville, sur la rive droite de l'Aufidus (*Ofanto*).

A cette époque, le fleuve coulait sur la rive gauche du cours qu'il suit aujourd'hui. Entre le lit d'autrefois et le lit actuel de cette rivière, il y a bien un écart de 5 kilomètres. D'où il suit qu'au temps de la deuxième guerre punique la plaine de Cannes était beaucoup plus vaste qu'elle ne l'est actuellement et s'étendait jusqu'au pied des collines de *San-Samele*.

Les Romains suivent les Carthaginois et, après quelques hésitations, viennent camper, eux aussi, sur les bords de l'Aufidus, mais sur la rive gauche.

Cependant, dans le dessein bien arrêté de se mesurer avec Hann-Baal, Varron passe l'*Ofanto*. Paul-Emile fait aussi franchir le fleuve au tiers de ses forces, restant de sa personne, avec les deux autres tiers, sur la rive gauche à laquelle elles viennent s'appuyer [2]. Voilà donc les Romains à cheval sur l'Aufidus.

Hann-Baal s'empresse de se mettre, lui aussi, à cheval sur l'*Ofanto*. Il prend position sur la rive gauche, en faisant face aux deux tiers des troupes légionnaires restées sur cette rive, non sans laisser toutefois un fort détachement campé sous Cannes [3].

Bientôt se dessine un autre mouvement : Paul-Emile se concentre et réunit toutes ses forces sur la rive droite [4].

A cette marche en avant, le général carthaginois répondit par une autre marche. Il fit aussi repasser sur la rive droite, d'abord, ses Baléares et son infanterie de ligne, puis le reste de ses forces [5], et fit de rechef, sur cette rive, face à l'ennemi.

Pendant toutes ces marches-manœuvres, les Numides ne cessent de harceler les fourrageurs romains et les hommes envoyés aux corvées d'eau. Varron s'impatiente d'abord ; il voudrait combattre sans délai : son collègue s'y oppose. Il s'emporte alors. De pénibles scènes ont même lieu entre lui et Paul-Emile et les éclats de sa voix, franchis-

[1] Appien, *De bello Annib.*, vii, 18.
[2] Polybe, iii, 110.
[3] Polybe, iii, 111.
[4] Polybe, iii, 113.
[5] Polybe, iii, 113.

sant malheureusement la tente du conseil, parviennent aux oreilles des soldats qui prennent fait et cause pour le bouillant consul.

Fier de sa popularité, il se hâte de profiter de son jour de commandement pour donner la bataille.

Le 2 août, de grand matin, il fait ranger les armées consulaires en ligne. Il appuie au fleuve même, afin qu'on ne puisse la tourner, son aile droite, formée de cavalerie et d'infanterie légère, et en donne le commandement à Paul-Emile ; masse au centre, sous les ordres d'Atilius Regulus et Servilius, consuls de l'année précédente, ses huit légions romaines et l'infanterie auxiliaire et prend pour lui-même la direction de l'aile gauche composée comme la droite et placée du côté de la mer.

Disposées sur trois lignes parallèles, peu distantes l'une de l'autre, ces forces imposantes, qui se montent à quatre-vingt-sept mille deux cents hommes, affectent, en profondeur, une étendue supérieure à celle de leur front. Chaque ligne est renforcée d'une réserve d'un millier de chevaux. Enfin, sur tout le front de bataille, sont échelonnés des tirailleurs.

Hann-Baal, ravi de ces dispositions belliqueuses, se hâte d'en profiter.

A cheval et suivi de quelques officiers de son état-major, il gravit une éminence du haut de laquelle on découvre les divisions ennemies. Puis, sa reconnaissance faite, il prend rapidement ses dernières dispositions tactiques et harangue ses soldats, dont les cris d'enthousiasme disent assez l'ardeur. Formée de cavalerie ibéro-gauloise, sa gauche s'appuie à l'*Ofanto*, face à la cavalerie romaine, sous les ordres d'Asrou-Baal. Au centre, s'aligne l'infanterie, comprenant en son milieu une alternance méthodique de pelotons espagnols et gaulois et, à chaque extrémité, de lourds bataillons d'Afrique, qui forment un puissant encadrement. Ce centre est commandé par le général en chef en personne. L'aile droite est, tout entière, composée de cavalerie numide, dirigée par Hannon.

Outre ces troupes de ligne, ainsi rangées en bataille, le commandant en chef de l'armée carthaginoise a sous la main une garde de deux mille cavaliers d'élite. Il a de plus confié à Maharbal le commandement d'une brigade de cavalerie indépendante, forte d'un millier de chevaux.

Tel est l'ensemble des forces carthaginoises dont l'effectif ne s'élève qu'à une cinquantaine de mille hommes, soit à peu près la moitié de l'effectif des légions romaines.

Hann-Baal, qui savait à quelle heure commençait à souffler le *vulturne*, dont il voulait se faire un allié, ne s'était point pressé, à dessein, dans ses préparatifs. Bref, il était plus de huit heures quand les premiers projectiles, envoyés par les tirailleurs des deux armées, commencèrent à siffler dans la *Pozza del Sangue*.

Bientôt l'action s'engagea sérieusement entre la cavalerie de Paul-

Emile et celle d'Asrou-Baal. Les Romains chargèrent avec furie; mais ils furent sabrés par les Carthaginois. Comme resserrés entre le fleuve et les masses d'infanterie qui les compriment, ils ne peuvent exécuter ces volte-faces nécessaires à qui doit charger et revenir à la charge, ils sautent à terre. Le combat dégénère alors en luttes corps à corps. Enfin épuisés, terrassés, les cavaliers romains abandonnent la partie; ils cherchent à s'enfuir. Mais, poussés alors l'épée dans les reins par leurs adversaires, ils périrent presque tous. Leur général Paul-Emile était grièvement blessé et le flanc droit des armées consulaires était découvert.

A l'aile gauche romaine, la cavalerie numide faisait tête aux alliés. Le succès néanmoins demeurait indécis et la lutte se prolongeait sans résultat décisif, lorsque les escadrons d'Asrou-Baal, qui venaient de broyer la cavalerie romaine sur la rive de l'Aufidus, arrivèrent au galop soutenir leurs camarades de l'aile droite. La division de Varron n'osa pas attendre leur charge, tourna bride et s'enfuit en déroute. Asrou-Baal jeta à leur poursuite les infatigables Numides.

Cependant l'infanterie s'était ébranlée des deux côtés et les centres s'étaient abordés en même temps que se sabraient les cavaleries des ailes et que se passaient, tant sur leur droite que sur leur gauche, les péripéties que nous venons de raconter.

Fière de se battre sous les yeux mêmes de son général en chef, l'infanterie carthaginoise auxiliaire oppose à l'attaque vigoureuse des légions un indomptable courage.

Celles-ci pourtant, après de longs et rudes efforts, croient enfin tenir la victoire. Sous un assaut formidable de toute l'infanterie romaine, marchant en colonnes profondes, les divisions espagnoles et gauloises reculent, en effet, sans se laisser entamer et se replient en bon ordre.

Les légions les suivent dans ce mouvement rétrograde qu'elles s'efforcent d'accentuer. Déjà le front des Carthaginois, qui, dessinait aux débuts de la bataille, un croissant présentant sa ligne convexe à l'ennemi, dessine maintenant un croissant offrant aux Romains sa ligne concave. Allons! encore un effort! Il faut couper entièrement en deux le centre punique pour envelopper ensuite et anéantir séparément les deux tronçons! L'effort est fait et bientôt les têtes de colonnes romaines sont arrivées à hauteur de l'alignement général de l'infanterie carthaginoise.

Mais, à ce moment, la scène change. Hann-Baal ordonne un *changement de front perpendiculaire en avant*. Les Africains de droite font une conversion à gauche ; ceux de gauche, une conversion à droite, et voilà les légionnaires, qui croyaient tenir la victoire, enfermés entre deux murailles de fer qui les serrent de toutes parts. De front et en flanc, les Africains, qui n'ont pas encore donné, les abordent avec une vigueur irrésistible et les massacrent sans pitié.

Pour achever leur perte, les deux nouveaux fronts africains se brisent en leur milieu pris pour pivot, et chacune de ces moitiés, faisant un *changement de front oblique en avant*, achève de dessiner autour des malheureux Romains un cercle complet.

Vainement, pour essayer de forcer ce cercle, qui se rétrécit d'instant en instant, et frayer, s'il est possible, un passage aux légions, Paul-Emile, quoique grièvement atteint, remonte à cheval, rassemble quelques débris de ses escadrons et, leur faisant mettre pied à terre, les amène au secours de son infanterie. Asrou-Baal, qui vient de rompre la division de Varron, tombe à revers sur ces braves gens et ses charges à fond achèvent un désastre que rien désormais ne saurait conjurer. Paul-Emile, tout couvert de sang, et n'ayant plus la force de conduire son cheval, meurt au milieu des siens, écrasé par les fuyards et frappé par l'ennemi qui ne le connaît pas. Il expira, dit-on, près de la *Fontana di Canne*.

Le carnage continue toujours à l'intérieur du cercle formé par les bataillons africains et qui va se resserrant d'instant en instant. Autour de ce champ sinistre, un deuxième cercle, concentrique au premier, composé de la garde d'Hann-Baal, de la division de cavalerie d'Asrou-Baal et de la brigade indépendante de Maharbal, ferme du reste tout passage et tout espoir de fuite aux légions prisonnières. Il ne leur reste qu'à mourir. Ce n'est plus une bataille; c'est une boucherie.

Varron, qui, le premier, avait donné le signal et l'exemple de la fuite, parvient à Venusia (*Venosa*) avec soixante-dix cavaliers. Parmi eux figurait le jeune tribun militaire Scipion-Æmilien, le futur destructeur de Carthage. C'était tout ce qui restait des six mille chevaux qui composaient la cavalerie romaine. Trois cents cavaliers auxiliaires gagnèrent *Canosa*, ou la ville ouverte et ruinée de *Cannes*. Le reste de l'armée consulaire, c'est-à-dire soixante-dix mille hommes, couvrait le champ de bataille. Parmi les morts, outre le consul Paul-Emile, les anciens consuls Servilius et Attilius, et Minucius, l'ex-lieutenant de Fabius, on comptait vingt et un tribuns militaires, vingt personnages consulaires, trente sénateurs, trois cents patriciens et un nombre considérable de chevaliers [1].

La perte des vainqueurs était insignifiante: quatre mille Gaulois, mille cinq cents Espagnols ou Africains et deux mille chevaux.

A quatre heures du soir tout était fini. Les Carthaginois se reposaient dans cette plaine fatale sur laquelle gisaient tant de morts et de mourants et sur laquelle aussi pesait une chaleur dévorante. Malgré cette chaleur, Hann-Baal voulut, sans tarder, visiter en détail le champ de bataille. En le parcourant, il reconnut, parmi des monceaux de cadavres, celui d'un de ses meilleurs amis. Cette vue le troubla profondément. Longtemps, il contempla ce corps en silence et les larmes

[1] Polybe, iii. — Tite-Live, xxii. — Appien, *De bello Annibalico*.

aux yeux. Puis on l'entendit murmurer, comme se parlant à lui-même : « Dieu me garde d'une seconde victoire semblable à celle-ci si je dois « la payer aussi cher! »

Le soir même, Hann-Baal était entouré de tout son état-major. Chacun le félicitait chaleureusement d'un succès dû, en grande partie, à son génie militaire et la plupart de ses officiers lui conseillaient de se reposer un peu et de laisser aussi reposer ses troupes. Maharbal seul ne fut pas de cet avis : « Général, dit-il, pour que cette journée donne tous les résultats, il faut que, dans cinq jours, vous soupiez au Capitole. Laissez-moi faire. J'ouvrirai la marche avec ma cavalerie et nous serons dans Rome avant même que les Romains aient soupçonné notre approche. » Hann-Baal n'osa point et, tout en félicitant son lieutenant, il demanda le temps de la réflexion. « Ah! répartit Maharbal, avec cette franchise des camps, parfois un peu brutale, mais presque toujours inspirée par le dévouement et l'héroïsme, vous savez vaincre, Hann-Baal ; malheureusement aucun homme n'est parfait ; vous ne savez pas profiter de vos victoires [1]. » Il fallut, sans doute, que ce cri, sorti du cœur du vaillant général, produisît une profonde impression sur ceux qui l'entendirent, puisque, à deux mille ans de distance, il n'est pas tombé dans l'oubli. Les générations, du reste, et, plus tard, Hann-Baal lui-même [2] ont ratifié le jugement de Maharbal.

Oui, il fallait marcher immédiatement sur Rome et l'atteindre dans l'effarement qui devait suivre la nouvelle du désastre de Cannes. Quelle qu'en ait été la cause, et l'histoire ne la connaîtra jamais d'une façon certaine, il est manifeste que les hésitations d'Hann-Baal et ses retards furent une faute, ou un malheur irréparable, d'autant plus irréparable même que ses victoires l'affaiblissaient en réalité plus que leurs défaites n'affaiblissaient l'ennemi. Les Romains, en effet, réparaient leurs pertes et remplaçaient leurs morts ; mais Hann-Baal ne recevait ni secours, ni renforts. Loin de là, les places, qu'il prenait, absorbaient en garnison une partie même de ses forces.

Aussi la guerre, à partir de Cannes, change-t-elle d'allures ? Elle perd ce caractère foudroyant et tragique, que nous lui connaissons, et n'est plus qu'une succession, parfois mouvementée, de marches et de contre-marches à travers l'Italie centrale et méridionale. Toutefois dans ses marches quasi-perpétuelles, le général carthaginois déploiera une telle habileté, un tel génie tactique, une telle sûreté de coup d'œil, une telle puissance d'exécution et de résistance qu'il est impossible de ne pas l'admirer.

Après quelques jours, accordés au repos et au soin de ses blessés, il passe de l'Apulie dans le Samnium pour occuper la ville de Compsa (*Conza*) ; traverse la Campanie ; court à *Naples*, dont la possession lui

[1] Tite-Live, xxii, 51.
[2] Tite-Live, xxvi, 7.

serait extrêmement utile, mais qu'il ne peut surprendre, et remonte vers Capoue (aujourd'hui *Santa-Maria de Capua*, à 4 kilomètres et demi de la Capoue nouvelle), la plus riche des cités italiennes, qui lui ouvre ses portes [1] ; puis il redescend sur *Nôle* et sur *Naples*, qui le repoussent ; revient alors sur ses pas ; prend Nucéria (*Nocera*), pille Acerra, assiège Casilinum (la *Capoue* moderne), qui résiste à tous les assauts, et va prendre ses quartiers d'hiver à Capoue [2] (*Santa-Maria di Capua*).

Ce choix de Capoue, la seconde ville de la péninsule à cette époque, la perle de l'heureuse Campanie [3], la cité de la mollesse, du plaisir et du *farniente*, pour faire hiverner de vieux soldats, habitués à la rude vie des camps, pèse douloureusement sur la mémoire d'Hann-Baal. Quand ils sortirent de là, nous dit Tite-Live, ces hommes de fer n'étaient plus les mêmes ; il ne restait plus trace, parmi eux, de l'ancienne discipline [4].

Pendant ce temps Rome épouvantée armait tous ses hommes valides, jusqu'aux repris de justice, et se refaisait une armée de vingt-cinq mille soldats. Carthage, au contraire, tressaillait de joie à la nouvelle qu'apportait Mak'Ou des succès de son frère. Les anneaux d'or des chevaliers tués à Cannes, qu'il jetait dans le Sénat, et les immenses dépouilles, qu'il étalait au yeux éblouis, la fascinaient au point qu'elle votait, malgré la faction des Hannon, l'envoi immédiat à son général de quatre mille Numides et quarante éléphants, et chargeait Mak'Ou lui-même de lever vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers, en Ibérie, pour compléter les armées épuisées d'Italie et d'Espagne.

Car on ne se battait pas seulement en Italie. L'Espagne et la Sardaigne étaient également en feu.

Cneius Scipion, que nous avons laissé aux bouches du Rhône, était débarqué à *Ampurias*, en Catalogne, sans que l'incapable frère d'Hann-Baal l'aît jeté à la mer ; avait assiégé et pris les villes de la côte jusqu'à l'Ebre ; avait battu Hannon près de Cusa et l'avait fait prisonnier. Toutefois, après un échec, que lui avait infligé Asrou-Baal, gouverneur général de la province, il était remonté prendre ses quartiers à *Tarragone*, tandis que le général carthaginois se retirait à *Carthagène* (218).

L'année suivante, Scipion, descendant de Tarragone, avait pris ou dispersé, à l'embouchure de l'Ebre, la flotte punique, pillé les villes d'Honosca et de Longuntice et soumis cent vingt tribus ibériennes [5]. Il est vrai qu'Asrou-Baal-Barka était absent. Il avait été momentanément rappelé à Carthage pour châtier Syphax [6].

[1] Tite-Live, xxiii, 1, 2, 7.
[2] Tite-Live, xxiii, 14, 15, 17, 18.
[3] Polybe, xxxiv.
[4] Tite-Live, xxiii, 18.
[5] Tite-Live, xxii, 19, 20.
[6] Appien, *De reb. Hisp.*

Telle était la situation quand Publius Scipion, le vaincu de Pavie et de la Trebbia, était venu rejoindre son frère avec vingt vaisseaux, huit mille soldats et des vivres. Tous deux alors étaient descendus jusqu'à *Sagonte* (217).

En 216, Asrou-Baal-Barka était revenu en Espagne. Il avait ramené avec lui des renforts et deux généraux, Magon et Asrou-Baal-Giscon. Il avait, en outre, rapporté l'ordre de passer au plus tôt en Italie pour aider son frère. Cet ordre surtout lui souriait. Mais, pour aller à la rencontre d'Hann-Baal, il fallait lever une armée, l'instruire, puis passer sur le ventre des Romains; toutes choses qui n'étaient pas faciles et demandaient du temps. En tous cas, il se mit immédiatement à l'œuvre et expédia, dans toutes les directions, ses officiers de recrutement.

En attendant, les Romains assiégeaient Ibéra. Il voulut en faire lever le siège, mais il fut défait dans une sanglante bataille et parvint à s'échapper seulement avec une poignée d'hommes (217-215) [1].

Un troisième Asrou-Baal, surnommé le Chauve, envoyé avec une flotte, en Sardaigne, venait d'être jeté par la tempête sur les îles Baléares et, finalement, battu et pris en Sardaigne où il avait fini par attérir [2]. Les Carthaginois perdaient là douze mille hommes tués, trois mille sept cents prisonniers et trois généraux.

Hann-Baal cependant, au printemps de 215, avait repris la campagne. Elle commença par la reddition de Casilinum et se continua par la prise de Pœtilia, aujourd'hui *Strongoli*, fondée par Philoctète sur un promontoire ; — de Consentia (*Cosenza*), capitale du Brutium, entre le *Crati* et le *Busento ;* — de Crotone (*Cotrone*) et de Locres, près de *Gerace*. Après un échec sous les murs de Cumes, qu'il convoitait vivement, à cause de son port, alors excellent, le général carthaginois regagna Capoue. Il vint y attendre Xénopharnès, plénipotentiaire de Philippe, roi de Macédoine, que ce prince envoyait afin de conclure avec Carthage un traité d'alliance. Le traité fut signé par Xénopharnès, pour Philippe, et, pour Carthage, par Hann-Baal et les commissaires du Gouvernement à l'armée d'Italie, Mak'Ou, Myrcal et Barmocal; puis le plénipotentiaire macédonien repartit pour Lacinium, au *capo Nao*, où l'attendait son vaisseau. Mais, pris en haute mer par les croisières romaines, il fut fait prisonnier. Il fallut attendre un nouveau plénipotentiaire pour signer un nouvel instrument diplomatique et l'été se passa de la sorte inutilement [3].

Les Romains, pendant ce temps, reprirent *San-Ferrante* sur le haut *Volturno*, Compulteria, Trébula (*Treglia*), Saticula en Campanie, et battirent sous les murs de *Nôle* les Carthaginois, qui perdirent cinq mille hommes et abandonnèrent six cents prisonniers, dix-neuf drapeaux et

[1] TITE-LIVE, XXIII, 26, 29.
[2] TITE-LIVE, XXIII, 34, 40.
[3] TITE-LIVE, XXIII, 19, 30, 33, 36, 39. — POLYBE, VII.

deux éléphants. La saison s'avançait. Hann-Baal s'empressa de quitter ce funeste champ de bataille et achemina, pour y passer l'hiver, une partie de ses divisions vers Arpi (*Foggia*), pour surveiller l'Adriatique et attendre les troupes alliées promises par Philippe. Hannon fit occuper les solides positions du Brutium avec le reste de l'armée pour tendre la main à Bou-Melek-Ard, qui devait amener le secours envoyé de Carthage.

L'année 214 se passa entièrement en marches sur *Capoue*, de Capoue sur *Nôle*, de Nôle sur *Tarente* et de Tarente sur Salapia (*Salpi*) où les Carthaginois passèrent la mauvaise saison. L'un des consuls les harcela, sans cesse, pendant que l'autre reprenait, une à une, toutes les villes occupées par des garnisons puniques [1].

Dès l'ouverture de la campagne de 213, les Romains s'emparèrent d'Arpi, dont la garnison toutefois ne fut point prisonnière de guerre et revint rejoindre Hann-Baal, encore à Salapia [2]. Lui-même s'avança bientôt sur *Tarente* [3], le grand marché de toute l'Italie méridionale, passa tout l'été dans les environs de cette ville et finit par y entrer, mais ne put vaincre la résistance opiniâtre de la citadelle.

L'année suivante, 212, les Romains, quittant *Bénévent*, osèrent mettre le siège devant *Capoue*. Hann-Baal, irrité de tant d'audace, court à Bénévent, massacre Semp. Gracchus, revient sur Capoue, que se hâtent de quitter les deux consuls, se met à la poursuite de l'un d'eux, culbute un de leurs lieutenants, Centenius Pœnulo, et anéantit ses huit mille hommes, tourne vers l'Apulie, rencontre l'ennemi près d'Herdonée (*Ordona*) et lui tue seize mille soldats ; descend à Tarente, dans l'espoir d'emporter enfin la citadelle ; échoue dans cette entreprise ; passe en Calabre et se porte sur Brundusium (*Brindisi*) que ses partisans ont promis de lui livrer. Il commençait à manœuvrer devant cette place lorsqu'on vit accourir des délégués de Capoue. Ils arrivaient par la *via Appia*, dont le second tronçon, partant de leur cité, aboutissait précisément à Brindes, et venaient implorer le secours des Carthaginois contre les trois armées de la République qui, de nouveau, les assiégeaient [4].

A l'heure même où les travaux du siège de Capoue étaient ainsi vigoureusement poussés, s'achevait en Sicile un autre siège, l'un des plus mémorables dont l'histoire ait gardé le souvenir : celui de Syracuse.

Il y avait trois années déjà que la guerre s'était rallumée plus ardente que jamais dans la malheureuse Trinacrie. *Syracuse*, alliée de Rome sous Hiéron II, avait pris parti pour Carthage sous ses successeurs et les légions étaient venues l'investir. On avait cru d'abord emporter la

[1] Tite-Live, xxiv, 20.
[2] Tite-Live, xxix, 47.
[3] Tite-Live, xxv, 1, 9, 10, 11. — Polybe, viii.
[4] Tite-Live, xxv, 19, 21.

place en cinq jours; mais Archimède avait brûlé les flottes de Rome, brisé ses vaisseaux, construit des balistes d'une forme et d'une portée prodigieuses. Bref, il avait fait résister *Syracuse* huit longs mois à tous les efforts combinés des armées consulaires. La vaillante cité venait de tomber enfin sous les coups de l'ennemi, malgré le génie de son défenseur et l'appui de ses armées puniques[1]. Agrigente (*Girgenti*), la seconde ville de la Sicile, et la mieux protégée, aux dires de Polybe, par la nature et par l'art, n'allait pas tarder à succomber, elle aussi, par trahison; le reste de la Sicile devait suivre le sort de ces deux grandes cités. En moins d'un an, vingt villes sont livrées; huit prises d'assaut; quarante se soumettent et le préteur Valérius Messala peut annoncer enfin au Sénat qu'il ne reste plus, en Sicile, un seul Carthaginois[2].

La fortune souriait davantage en Espagne aux armes puniques. Après divers échecs sous les murs d'Illiturgi (*Andujar*), d'Auringi, de Sagonte, en 214-213, Asrou-Baal-Giscon et Mak-Ou aidés de Massinissa, petit-fils de N'H'araraoua, petit-neveu de Hann-Baal, jeune homme alors âgé de dix-sept ans, et dont le nom devait bientôt remplir le monde, écrasaient enfin, en 212, près de Castulon, l'armée de Publius Scipion, qui restait lui-même sur le champ de bataille, frappé d'un coup de lance au flanc droit. Sans prendre de repos, ils rejoignaient aussitôt Asrou-Baal-Barka et, courant ensemble sur Cnéïus Scipion, l'atteignaient dans le voisinage d'Orso (*Ossuna*), en Andalousie, détruisaient son armée et le massacraient à son tour. En vingt-neuf jours, les deux généraux avaient été tués et leurs deux armées anéanties[3].

Malheureusement, en Italie, la situation d'Hann-Baal était loin d'être aussi prospère. Pour sauver Capoue, il quittait, au commencement de 211, les Calabres et le Brutium et accourait avec l'élite de ses troupes et trente-trois éléphants. Mais, vainement, les assiégés tentèrent une sortie; vainement, le consul Appius Claudius, la poitrine traversée d'un javelot, fut mis hors de combat : les Carthaginois furent repoussés et ne réussirent point à faire le blocus de la place.

De désespoir Hann-Baal eut recours à une manœuvre hardie pour arracher les Romains à ce siège auquel ils s'acharnaient. Il donne l'ordre de marcher sur Rome ! Son avant-garde doit reconnaître et emporter toutes les places qui se rencontrent sur la route. Lui-même s'avance à grandes journées, traverse le *Volturno* sur des barques qu'il détruit après son passage, et campe à peu de distance de ce fleuve. Le lendemain, il passe devant Calès (*Calvi*), sur le versant de *Rocca Monfina;* ravage le territoire de Sidicinum (*Teano*), la ville la plus importante de la Campanie après Capoue; de Suessula (*Sessa*), d'Allifanum et de Cassinum (*San-Germano*) où il séjourne deux jours, puis il longe Inte-

1 POLYBE, VIII. — TITE-LIVE, XXV, 23 à 31.
2 TITE-LIVE, XXVI, 40; XXVII, 5.
3 TITE-LIVE, XXV, 34, 63. — APPIEN, *De rebus Hispanicis*.

ramma (*Teramo*) sur la rive gauche du Tordino, Aquinum (*Aquino*), et passe près de Fregelles, dont il ne reste que des ruines, près d'*Isoletta*, sur la rive droite du *Garigliano*, et dont il dévaste la campagne pour punir les Fregellans d'avoir coupé le pont du Liris. Il traverse ensuite, en courant, les plaines de Frusino (*Frosinone*), la ville Volsque, de Ferentinum (*Ferentino*) et d'Anagnia (*Anagni*), cité des Herniques ; traverse le territoire de Labicum (*monte Compatri*) ; gagne de là Tusculum (*Tivoli*), dont les portes demeurent fermées ; franchit le mont *Algido* au-dessous de cette ville et descend vers la droite jusqu'à Gabies, près du lac de *Castiglione*. D'où, descendant encore vers Pupinia et suivant la *via Prenestina*, il établit son camp à 8 milles de Rome. Ses Numides pillent tout, volent, brûlent, massacrent, de sorte que l'épouvante est au comble.

Au milieu de cette épouvante, le proconsul Fulvius arrive aussi de Capoue, à marches forcées, avec quinze mille fantassins et mille cavaliers. Il entre par la porte Capena, d'où partait la via Appia, entre l'Aventin et le mont Cœlius ; traverse le quartier des Carènes et des Esquilies (sur le mont Esquilin), et va camper entre les portes Esquilina (sur l'Esquilin) et Collina (sur le Quirinal).

Hann-Baal rapproche alors son quartier général et le place à 3 milles (4 kilomètres 437 mètres), sur les bords de l'Anio (*Teverone*) ; suivi seulement de deux mille cavaliers, il s'avance jusqu'à la porte Collina et fait à cheval le tour de la ville dont il examine, avec trois officiers de son état-major, la force et la situation.

Le proconsul Fulvius n'y tint pas et commanda à quelques escadrons de lui donner la chasse. Devant ces forces, Hann-Baal et son escorte se retirèrent ; mais, dès le lendemain, il fit passer l'Anio à ses colonnes et les massa en ordre de bataille. Les généraux romains prirent aussi leurs dispositions et la lutte allait commencer, furieuse, décisive, quand éclata un orage épouvantable qui força les adversaires à se retirer sans combattre. Le lendemain, mêmes manœuvres ; nouvel orage ! « En vérité, s'écria, dit-on, Hann-Baal en cédant une seconde fois à la violence de l'ouragan, Dieu me refuse donc tantôt la volonté, tantôt le pouvoir de prendre Rome !... »

Quoi qu'il en soit, il porta presque aussitôt son quartier général en arrière et rétrograda jusqu'à la rivière Tutia à 10 milles de la cité. Bientôt après, il se retira par le territoire d'Albe, au pied du mont *Velino*, par Eretum, Reate (*Rieti*), capitale des Sabins, Cutiliciæ aquæ, (aujourd'hui *Bagni di Paterno*), connue par ses eaux sulfureuses, au fond de la pittoresque vallée du *Velino*, à 4 milles de *Civitta-Ducale* ; par Amiterne (*S.-Vittorino*), sur l'*Aterno*, patrie de Salluste ; puis par le pays des Peligni, des Marrucini, des Marsi, le Samnium, la Campanie et la Lucanie. Sa marche fut si rapide qu'il fondit à l'improviste jusqu'au fond même du Brutium et faillit surprendre *Reggio* [1].

1 Polybe, ix, *fragm.*, 2. — Tite-Live, xxvi, 8, 9, 10, 11.

Rome avait été sublime d'héroïsme et d'audacieuse fierté pendant cette terrible épreuve. Sûre du patriotisme de ses enfants, elle avait poussé la confiance en elle-même jusqu'à mettre en vente, aux enchères publiques, le champ même qu'occupait, à ses portes, le camp d'Hann-Baal. Et ce champ, où campait l'ennemi, n'avait été néanmoins adjugé qu'à un prix très élevé. Elle allait recueillir le prix de son invincible constance. Après deux ans de siège et de blocus, *Capoue*, la ville préférée d'Hann-Baal, celle dont il avait fait sa capitale, celle qui, dans sa pensée, devait remplacer Rome en Italie, Capoue, vaincue plus encore par la hideuse famine que par les armes, était forcée de capituler. Vingt-huit de ses sénateurs aimèrent mieux s'empoisonner que de tomber vivants aux mains d'un ennemi qui se montra, suivant sa coutume d'ailleurs, froidement et férocement cruel [1]. Soixante-dix sénateurs périrent sous les verges et la hache ; trois cents nobles furent condamnés aux fers ; tout le peuple fut vendu ; la ville et son territoire furent déclarés propriété Romaine.

L'année suivante, 210, le consul Marcellus, le vainqueur de Syracuse, qui prenait le commandement d'une des armées de Capoue, se porta sur Salpia (*Salpi*). Elle lui fut livrée par une trahison qui coûta la vie à cinq cents Numides, puis il enleva de vive force les villes samnites de Maronée et de Meles dont les garnisons, formant un total de trois mille hommes, furent impitoyablement massacrées. Ces massacres appelaient des représailles ; elles ne se firent pas longtemps attendre. Le vainqueur de Capoue, Fulvius, était venu camper sous Herdonée. Cette ville, comme Capoue, du reste, avait reçu les Carthaginois après Cannes, et le proconsul, sans doute, rêvait déjà de la traiter comme on venait de traiter sa sœur aînée. Hann-Baal l'arracha promptement à son rêve. Il accourt du fond du Brutium sans bagages et arrive, à l'improviste, en ordre de bataille. Il faut se battre. Fulvius en prend son parti et range ses légions ; la Ve et la VIe, infanterie au centre, cavalerie sur les flancs. Malgré les vides faits dans leurs rangs par l'impétueuse attaque des Carthaginois, elles tenaient encore ferme lorsque Hann-Baal fait exécuter à ses réserves numides un mouvement tournant. La moitié de ces escadrons se précipitent sur le camp romain ; l'autre moitié charge, à fond de train, les dernières lignes de l'armée proconsulaire. En un instant, tout est rompu, enveloppé, sabré, égorgé. Treize mille morts, parmi lesquels Fulvius, avec onze tribuns militaires, et la prise du camp ennemi furent le résultat de cette brillante affaire [2].

A cette nouvelle, le consul Marcellus quitte le Samnium, passe en Lucanie et vient offrir la bataille à Hann-Baal près de Numistrum. L'issue en est douteuse. Toutefois, après vingt-quatre heures de repos, Hann-Baal décampe dans la nuit. Marcellus apprend sa retraite au petit jour, se lance à sa poursuite, l'atteint à Venusium (*Venosa*), où naquit Horace,

[1] Tite-Live, xxvi, 13, 14, 15, 16.
[2] Tite-Live, xxvii, 1.

ville pittoresquement située sur le versant du mont Vultur, non loin de la Finnara ; harcèle son arrière-garde pendant plusieurs jours et suit à travers l'Apulie le rusé Carthaginois qui se dérobe toujours. L'hiver se passe ainsi [1].

Dès le retour du printemps 209, la chasse recommence. Marcellus y met d'autant plus d'ardeur qu'il a reçu de Rome ordre d'occuper Hann-Baal, afin de permettre aux nouveaux consuls de pousser vigoureusement le siège de Tarente. Il va chercher les Carthaginois à Canusium (*Canosa*). Ils se replient. Il court après eux et les oblige à en venir aux mains : « Camarades, dit Hann-Baal à ses hommes, souvenez-vous de Trasimène et de Cannes ! » et sa poignée de braves culbutent l'ennemi.

Marcellus ne se décourage point et, dès le lendemain, ramène ses légions au combat. Cette fois, elles enfoncent les Carthaginois épuisés et rejettent Hann-Baal jusqu'au fond du Brutium [2].

Il n'y reste pas longtemps d'ailleurs. La nouvelle du siège de Tarente par les Romains l'arrache promptement à sa retraite. Il sort de Caulonia (*Castelvetere*), sur les bords de l'*Alaro*, qu'il vient de soumettre, et marche nuit et jour au secours des Tarentins. Il n'était plus qu'à 7 ou 8 kilomètres de leur ville, quand il apprit que la trahison venait de les livrer à Fabius : « Comment, ne put-il s'empêcher de s'écrier, nous perdons Tarente par le même moyen que nous l'avions prise. Rome a-t-elle donc aussi son Hann-Baal ? »

Après avoir séjourné quelques jours là même où il avait fait halte, afin d'ôter à sa retraite jusqu'à l'apparence d'une fuite, il se retira à Métaponte (*près de Torremare*), où mourut Pythagore [3].

C'est de là qu'il partit aux premiers beaux jours de 208.

Pour égaler Fabius, qui, l'année précédente, avait pris Tarente, le nouveau consul Crispinus assiégeait Locres (*Gerace*). Hann-Baal s'avance dans sa direction. Crispinus se hâte de lever le siège et va rejoindre son collègue Marcellus entre Venusium et Bantia (*Abbadia-dé-Banzi*). Les Carthaginois l'accompagnent, campent auprès des consuls, et, tout en refusant la bataille que ceux-ci présentent chaque jour, les inquiètent par de continuelles escarmouches. Hann-Baal attendait une occasion propice. Elle ne tarda pas à se présenter. Une colline très boisée séparait le camp punique du camp consulaire. Chaque nuit, quelques escadrons numides occupaient cette position que leur général jugeait beaucoup plus propre à une embuscade qu'à un campement. Pendant le jour, ces Numides se défilaient dans les fourrés, ou s'abritaient derrière les accidents de terrain, de sorte que l'ennemi ne soupçonnait pas leur présence. Cependant les consuls, craignant qu'Hann-Baal n'occupât ce point, qui dominait leurs cantonnements, résolurent d'y pousser une reconnaissance. Les hauteurs boisées à explorer

[1] Tite-Live, xxvii, 2. — Plutarque, *Vie de Marcellus*, 34.
[2] Tite-Live, xxvii, 13, 14. — Plutarque, *Vie de Marcellus*, 35, 36.
[3] Tite-Live, xxvii, 16.

étaient voisines du camp ; ils sortent donc avec une faible escorte de deux cent vingt cavaliers. Mais aussitôt leur présence est signalée ; l'ennemi les enveloppe en silence ; puis, tout à coup, fond sur eux de tous côtés à la fois. Cinq minutes après, l'escorte était anéantie et le consul Marcellus était tué. Seuls, le fils de Marcellus, gravement atteint lui-même, et le second consul Crispinus, mortellement blessé, parvenaient à s'enfuir, grâce à l'excellence de leurs chevaux [1].

Hann-Baal ne perd pas un instant et retourne sur *Locres*. Le siège de cette ville, défendue par Mak'Ou, était activement poussé avec un matériel et des troupes envoyées de Sicile. Dans la crainte d'arriver trop tard, il fait prendre les devants à sa cavalerie et suit lui-même à grandes étapes, avec son infanterie. A son approche Mak'Ou fait une sortie furieuse et inflige aux assiégeants une défaite que l'avant-garde punique change en déroute. Ils s'enfuient en abandonnant leurs machines et tout leur matériel de guerre [2].

Tandis que ces événements se déroulaient dans l'Italie Méridionale, Asrou-Baal se préparait à franchir, à son tour, les Alpes et à recommencer la guerre dans les plaines de la Lombardie. Mais après quelles fatigues et quels dangers !

L'année même qui suivit la mort de Cneïus et de Publius Scipion, il avait failli rester dans les défilés de *Pierres-Noires*, en Ausétanie, entre Iliturgi (*Andujar*) et Mentissa, où le proconsul Claudius Néron l'avait enfermé, et n'était sorti de ce mauvais pas qu'en trompant la vigilance du commandant en chef [3]. Toutefois, il avait rétabli dans une grande partie de la péninsule Ibérique l'autorité de Carthage [4].

L'année suivante, 210, Publius Scipion, fils et neveu des deux généraux de ce nom, morts en 212 au champ d'honneur, avait remplacé Néron. A peine débarqué à *Ampurias*, ce jeune général de vingt-quatre ans avait inspecté ses troupes. Puis, au printemps, quittant brusquement Tarragone, son quartier général, avec vingt-huit mille hommes d'infanterie et deux mille huit cents chevaux, il était descendu sur l'Ebre, avait franchi ce fleuve et, en sept jours, était arrivé sous Carthagène, dont toutes les divisions carthaginoises étaient éloignées. Sitôt arrivé, il avait campé au nord de la ville, avait investi la place, commencé ses parallèles et rangé ses vaisseaux dans le port. Puis, toutes ses dispositions prises, il avait formé ses colonnes d'attaque. La place, commandée par Mak'Ou, n'avait qu'un assez petit nombre de défenseurs : Appien dit dix mille ; mais Tite-Live et Polybe comptent seulement deux mille habitants armés et mille soldats environ, dont cinq cents occupant la citadelle, et cinq cents, les postes des murailles. Les premiers assauts furent néanmoins repoussés. Mais Scipion, ayant conduit

1 Polybe, x, *fragm.*, 5. — Tite-Live, xxvii, 16, 17, 18. — Plutarque, *Vie de Marcellus*, 39, 40.
2 Tite-Live, xxvii, 29.
3 Tite-Live, xxvi, 17.
4 Appien, *De rebus Hisp.*, vi, 17.

lui-même quelques compagnies du côté de l'étang où les fortifications étaient plus faibles et moins bien gardées, atteignit, sans difficulté, le haut des murs. L'enceinte fut prise, les habitants massacrés et, le jour même, la citadelle capitula après une résistance qui aurait pu être plus héroïque [1]. Le butin fut immense. Le matériel de guerre dont regorgeaient les arsenaux : quatre cent une catapultes, soixante-quinze balistes ; un nombre prodigieux d'armes de toutes natures et trente navires de guerre ; les approvisionnements : quarante mille boisseaux de blé et deux cent soixante-dix mille boisseaux d'orge ; les fameuses mines d'argent voisines de *Carthagène*, qui occupaient habituellement jusqu'à quarante mille ouvriers, et d'immenses richesses monnayées et artistiques : tout fut la proie de l'ennemi, qui rentra, chargé de ces dépouilles, à *Tarragone*.

Pour assurer ces succès, il en ressortit au printemps 209. Cette campagne s'ouvrit sous d'heureux auspices. Les succès de Scipion, sa politique habile, son mysticisme étrange, l'adresse qu'il eut de rendre aux Espagnols leurs ôtages que détenaient les Carthaginois, sa jeunesse même lui attirèrent les sympathies des Ibères. Des chefs de tribus puissantes, comme Edecon, Indibilis et son frère Mandonius, princes des Ilergètes, passèrent sous ses drapeaux. D'autres suivirent. Ce fut ainsi porté, pour ainsi dire, par le flot populaire qu'il rencontra les armées de Carthage, affaiblies par les désertions.

La rencontre eut lieu sur le territoire de *Cazorla*, dans cette *sierra* dont le massif est baigné à son pied par le haut *Guadalquivir*, non loin des mines d'argent dites de Bœcula. Malgré l'avantage de sa position et la supériorité numérique de ses troupes, Asrou-Baal fut vaincu. Toutefois, il put sauver son trésor de guerre, ses éléphants, rallier une partie de ses fuyards et se replier sur les Pyrénées par la vallée du *Tage* [2].

Parmi les douze mille prisonniers laissés aux mains des légions, se trouvait un jeune Numide, nommé Massiva, neveu de Massinissa. Ce prince avait bien défendu à l'enfant de se battre ; mais les sonneries, les cris, le tumulte de la bataille l'avaient grisé ; il avait pris un cheval, ceint une épée et avait lutté vaillamment, comme un homme. Mais, maintenant que la fièvre du combat était tombée, l'enfant avait repris la place du héros et il pleurait d'être loin de son oncle et loin des siens. Scipion fut touché des larmes de son jeune captif, il lui parla avec bonté, lui donna un anneau d'or, un vêtement conforme à son rang, un cheval richement caparaçonné et le renvoya sous escorte et sans rançon à Massinissa. Nous verrons bientôt comment le prince numide récompensa cette générosité romaine.

En attendant, la guerre s'achevait en Espagne. Hannon, récemment envoyé par le Gouvernement de Carthage pour remplacer Asrou-Baal-Barka, parti pour l'Italie, Mak'Ou et Asrou-Baal-Giscon étaient succes-

[1] Appien, *De rebus Hisp.*, vi, 20, 21, 22. — Polybe, x. — Tite-Live, xxvi, 43.
[2] Polybe, x. — Appien, *De reb. Hisp.* — Tite-Live, xxvii, 18, 19.

sivement mis en déroute. En 208, Hannon est fait prisonnier dans un combat sanglant, et Asrou-Baal voit Oringi, sa place d'armes, emportée d'assaut. En 207, les deux seuls généraux phéniciens, qui tiennent encore, rassemblent cinquante mille fantassins et quatre mille cinq cents cavaliers, suivant Tite-Live et, selon Polybe, soixante-dix mille hommes d'infanterie, quatre mille chevaux et trente-deux éléphants, et vont attendre l'ennemi, sur un excellent terrain, près de Carmona. Les Romains n'ont que quarante-cinq mille hommes et trois mille chevaux. N'importe ! Après des prodiges de valeur, la fortune se prononce en leur faveur. Les Carthaginois sont vaincus[1]. Pour comble, la défection se met dans leurs rangs. Les Turdetani désertent les premiers. Cet exemple est si contagieux que les malheureux généraux phéniciens n'ont d'autre ressource, pour ne pas rester seuls, en face d'un ennemi victorieux, que de prendre nuitamment la mer et de gagner Cadix (206). Leur fuite mit fin à la guerre d'Espagne. Elle durait depuis treize ans.

Quelques jours plus tard, Scipion, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la gloire, partait de Carthagène et venait débarquer à Rusicada (*Philippeville*), pour gagner Cirta (*Constantine*). Deux seuls vaisseaux l'accompagnaient. Au moment où il entrait dans ce port, un général fugitif y abordait aussi. C'était Asrou-Baal-Giscon. Le vainqueur et le vaincu se retrouvaient tous deux, quelques heures après, dans le palais de Syphax, roi de Numidie. L'un venait négocier une alliance ; l'autre, implorer des secours. Dans cette circonstance délicate, Syphax sut vraiment se conduire en roi. Il traita ses deux hôtes avec une égale déférence et obtint du fier Scipion qu'il mangeât à la même table et couché sur le même lit qu'Asrou-Baal. Le Romain fit même preuve d'un tact si exquis, d'un esprit si fin et d'une aménité si grande dans ce repas que le général carthaginois ne pût s'empêcher de lui faire délicatement, en s'adressant au roi, ce compliment flatteur : « Je connais- « sais les talents militaires de Scipion ; mais il me paraît plus redoutable « encore dans la conversation que sur les champs de bataille[2]. »

Cependant Asrou-Baal avait peu à peu organisé son armée d'invasion. Il avait franchi les Pyrénées, soit par les cols des Pyrénées Orientales, soit par la vallée de la Garonne ou celle de l'Ariège ; était descendu dans les Gaules, avait recruté des mercenaires parmi les tribus gauloises, notamment parmi les Arvernes, et, dès la fin de l'année 208, il se trouvait prêt à traverser les Alpes avec des forces considérables. L'hiver l'avait arrêté. Mais, aux premiers jours du printemps 207, il se remit en marche. Suivit-il exactement l'itinéraire précédemment tracé par son frère ? Les uns le pensent, d'autres le nient. Ces derniers estiment qu'il prit par la vallée de la *Romanche* et descendit ensuite du

[1] Tite-Live, xxviii. 15, 16. — Polybe, xi. — Appien, *De reb. Hisp.*, vi, 26, 27.
[2] Polybe, xi. — Appien, *De reb. Hisp.*, vi, 30. — Tite-Live, xxviii, 18.

mont Genèvre par la *Riparia*[1]. Toujours est-il que le passage des monts fut beaucoup moins pénible pour lui qu'il ne l'avait été pour Hann-Baal. Les routes, en effet, étaient mieux connues; les chemins, continuellement fréquentés depuis douze ans, étaient mieux frayés; les montagnards enfin, sachant qu'on n'en voulait ni à leur liberté, ni à leurs biens et trouvant, au contraire, dans ces allées et venues, une occasion de gain, laissèrent passer sans résistance. En deux mois, il fit la route qu'Hann-Baal avait mis six mois à parcourir et déboucha, par conséquent, dans les plaines de la Lombardie, avec quarante-huit mille fantassins, huit mille chevaux et quinze éléphants, beaucoup plus tôt que ne pensait Hann-Baal lui-même.

Du reste, le temps gagné par la rapidité de la marche fut perdu devant *Plaisance*, dont Asrou-Baal entreprit, sans succès, le blocus plutôt que le siège. Ce retard causa sa perte. Quand il continua sa route et se porta par *Parme*, *Modène*, *Bologne* et *Rimini* sur *Sinigaglia* (Sena-Gallica), pour forcer l'entrée de la péninsule par le chemin que devait suivre plus tard Lautrec, en 1558, le Sénat avait, en effet, chargé déjà l'un des consuls de l'arrêter dans le bassin du *Pô*, de le rejeter sur les Alpes et de l'y écraser, s'il était possible. L'autre consul devait, pendant ce temps, maintenir Hann-Baal dans le sud et l'empêcher, à tout prix, de joindre son frère.

Munis de ces instructions, les consuls allèrent prendre : Livius Salinator, le commandement des légions qui devaient opérer dans le nord, et Claudius Néron, celui de l'armée du midi. Le premier qui rencontra l'ennemi fut Claudius Néron. Il atteignit Hann-Baal sous les murs de Grumentum (près d'*Agrimonte*), dans la vallée de l'*Agri*, en Lucanie, et, après un engagement sérieux, le mit en déroute. Comme le vaincu se retirait dans la direction du nord, Claudius le poursuivit, lui infligea un deuxième échec près *Venosa* et le rejeta cette fois jusqu'à Métaponte (*Torre di Mare*). L'infatigable Carthaginois n'y resta d'ailleurs que le temps de renforcer son armée trop affaiblie, à l'aide de quelques garnisons disséminées dans le pays, remonta sur *Venosa*, qu'il dépassa, et gagna Canusium (*Canosa*), toujours surveillé par Néron.

Asrou-Baal avait alors levé le siège de *Plaisance* et lancé à travers l'Italie quatre cavaliers gaulois et deux numides pour prévenir son frère qu'ils se rencontreraient en Ombrie. Ces cavaliers traversèrent heureusement presque toute la péninsule ; mais ils s'égarèrent en Lucanie dans des routes inconnues, arrivèrent à Tarente et furent cueillis par les éclaireurs romains qui battaient la campagne. On saisit la lettre dont ils étaient porteurs et on la remit au consul, qui, instruit des projets et de l'itinéraire de l'ennemi, sut prendre immédiatement un parti décisif.

Il fait courir le bruit qu'il va surprendre la garnison d'une ville voi-

[1] Hennebert, *Vie d'Annibal*, II, 92. — Carlo Promis, *Storia dell'Autica, Torino*, p. 42.

sine et part avec une élite de six mille fantassins et six mille chevaux au milieu de la nuit, traverse, sans s'arrêter, ni nuit, ni jour, les terres de Larinum, des Frentani, des Marrucini, des Prœtii, le Picenum, faisant porter sur des chevaux ou des chariots, réquisitionnés sur la route, ceux de ses soldats qui sont trop fatigués, et arrive secrètement, par une nuit noire, près de son collègue, au camp de Sena (*Sinigaglia*), à cinq cents pas d'Asrou-Baal, établi sur la rive gauche du Métaure. Cette nuit-là même, les généraux romains tiennent un conseil de guerre, décident qu'on se battra dès le matin et donnent leurs ordres en conséquence.

Mais, le lendemain, Asrou-Baal soupçonnait la vérité. Ce vieux capitaine, accoutumé à faire la guerre aux Romains, avait remarqué déjà que la trompette sonnait deux fois au camp consulaire. Cette double sonnerie indiquait la présence des deux consuls et, bien qu'il ne remarquât rien de changé dans le camp, il se défiait. Comment le second consul était-il là ? Rome avait-elle donc un homme de guerre capable de tromper Hann-Baal ? Son frère était-il tué ? Son armée anéantie ? La lettre envoyée avait-elle été surprise et interceptée ? Il ne savait que penser. Pour gagner du temps, il refusa toute la journée la bataille et, le soir venu, il ordonna la retraite. Mais ses guides l'abandonnèrent. Errant sur les rives du *Métaure*, d'autant plus encaissées qu'on s'éloigne davantage de la mer, le malheureux général et son armée durent passer la nuit sans sommeil, sans repos, au milieu des marais, attendant impatiemment le jour pour trouver un gué et passer le fleuve, afin de dérouter les armées consulaires et de leur échapper en les tournant.

Ce gué, vainement on le chercha pendant une partie de la matinée. Les Romains eurent le temps d'accourir. Claudius Néron débouche d'abord avec sa cavalerie ; il est suivi, à courte distance, par l'infanter e légère sous les ordres du prêteur Porcius.

Toute retraite est désormais impossible. Toutefois Asrou-Baal, qui voudrait donner au moins quelques heures de repos à ses hommes exténués, cherche à se mettre à l'abri sur la hauteur de *Pietralata*, qui domine le Métaure, à quelques kilomètres de *Fossombrone*. Mais, en ce moment, le consul Livius arrive à son tour par la *via Flaminia*, avec ses légions massées en colonnes d'assaut. Il n'y a plus à reculer ; il faut se battre. Soixante-dix mille Romains contre environ soixante-cinq mille Carthaginois !

Claudius commande l'aile droite ; Livius, l'aile gauche, et Porcius, le centre des Romains. Asrou-Baal range, de son côté, ses Espagnols, ses Liguriens et ses Gaulois. Les Gaulois sont à l'aile gauche, en face de Claudius Néron ; les Liguriens, au centre, et les Espagnols, vieux débris d'armées héroïques échappés de vingt batailles, à la droite, sous son commandement direct. Il appuie son aile gauche contre les hauteurs qu'il voulait occuper et couvre son front de ses dix éléphants. Sa ligne de bataille a plus d'étendue que de profondeur, dit Tite-Live ; Polybe affirme,

au contraire, que son ordre de bataille est plus profond qu'étendu, et nous sommes de son avis. Quoi qu'il en soit, l'action s'engage vigoureusement, sauf du côté de Claudius qui ne peut ni approcher l'ennemi, à cause de la difficulté des chemins, ni le tourner, à cause de la colline qui le protège, et dont les troupes sont réduites à contempler la lutte l'arme au bras. Bientôt, toutefois, ce consul prend une partie de sa division, traverse le champ de bataille en arrière des lignes romaines, tourne la division de Livius et charge, avec furie, le flanc droit et les derrières des Carthaginois. Ces braves troupes, ainsi pressées de tous côtés à la fois, se font hacher sur place. Six éléphants sont tués, quatre sont pris. Les Gaulois, épuisés de fatigues, haletants de soif et à demi-morts de chaleur, sont massacrés ou faits prisonniers presque sans résistance. Le désastre est tel qu'Asrou-Baal ne veut pas y survivre. Au lieu de s'enfuir, il pique des deux, lance son cheval au milieu des plus épais bataillons et meurt, comme il avait vécu, en héros!

Cette journée coûtait à Carthage cinquante mille morts et cinq mille quatre cents prisonniers. La République perdait surtout dans Asrou-Baal un excellent général et le premier certainement de ses hommes de guerre après Hann-Baal. Le grand Abd-Melek-Ard disait souvent, paraît-il, en montrant avec orgueil ses quatre fils: « Voici quatre petits lionceaux que j'élève pour le malheur des Romains. » Asrou-Baal, pour sa part ne fit pas mentir cette prédiction. Le lionceau devint lion de si bonne heure que, pendant douze ans, les Romains, surtout en Espagne, hurlèrent d'angoisse sous les coups incessants et terribles de sa griffe vraiment royale.

Dès la nuit suivante, Claudius Néron reprenait, avec ses troupes, le chemin de l'Apulie. Six jours après, il rentrait à son quartier général et faisait jeter, dans les lignes puniques, comme un sanglant trophée, la tête du général ennemi. C'est ainsi qu'Hann-Baal apprit la défaite de l'armée qui venait à son secours, la mort de son frère aîné et la ruine de toutes ses patriotiques espérances[1].

Si soudainement et si cruellement frappé dans sa famille et dans sa patrie, le grand homme, brisé par la douleur, mais non vaincu par elle, leva ce camp maudit, rougi du sang des siens, et se réfugia dans les *Calabres*, où, toute l'année suivante, les Romains n'osèrent troubler son repos, tant ils redoutaient encore son génie, alors même que tout s'écroulait autour de lui!

Rien ne signale donc, en Italie, cette année 206 à l'attention de l'histoire.

Mais, en Espagne, elle est remarquable par la défection de Massinissa et l'abandon, par les Carthaginois, de *Cadix*, leur dernier pied-à-terre en Ibérie.

[1] Polybe, xi. — Tite-Live, xxvii, 43, 51.

Depuis le jour où Scipion lui avait renvoyé gracieusement Massiva, son neveu, Massinissa ne cherchait qu'une occasion de passer aux Romains. Elle s'offrit à lui: il la saisit avec empressement. Dans une entrevue, que lui accorda Scipion, il lui jura un éternel dévouement en ajoutant ces paroles qui pesèrent peut-être beaucoup sur les destinées de Carthage : « Je ne puis vous témoigner mon dévouement sur cette terre « d'Espagne où je suis un étranger et un inconnu ; mais venez sur celle « où je suis né. Que Rome y fasse passer quelques troupes sous vos « ordres, et nous verrons si Carthage restera longtemps debout. »

Sa désertion entraîna la perte de *Cadix*. Mak'Ou, le frère d'Hann-Baal, découragé, se préparait à quitter cette ville où toute résistance était désormais impossible, quand un ordre de son Gouvernement lui enjoignit de passer en Italie, d'y lever le plus grand nombre de Liguriens et de Gaulois qu'il pourrait et d'opérer sa jonction avec Hann-Baal. Mak'Ou partit donc, s'arrêta quelques temps dans l'île de Pithyusa, notre *Iviça*, y prit des vivres, des secours et des armes, passa dans Minorque, y séjourna tout l'hiver et, aux premiers beaux jours de 205, mit, de Port-Mahon, le cap sur l'Italie[1].

C'était le moment où Scipion, revenu de l'Espagne, désormais romaine, venait d'être nommé consul en Sicile, avec autorisation, s'il le jugeait à propos, de porter la guerre en Afrique. Il avait pris tous les vaisseaux disponibles, en avait fait construire, en quarante-cinq jours, trente nouveaux et était débarqué en Sicile avec sept mille volontaires[2].

Tous les regards étaient donc tournés de ce côté, quand Mak'Ou, avec trente navires de guerre et des transports, chargés de douze mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, entra dans Gènes et s'en empara par surprise. Il la pille, se rembarque, porte son butin à *Savone*, laisse dix bâtiments en croisière pour le garder, renvoie le reste de sa flotte sur les côtes d'Afrique, fait alliance avec les Ingauni (*Albenga*) et, bientôt, se trouve à la tête d'une assez forte armée, les Gaulois accourant de tous côtés sous ses enseignes.

Il serait grand temps qu'il marchât au secours de son frère. L'illustre général est, en effet, bloqué dans le fond des *Calabres*, près du golfe de *Tarente;* ses troupes, décimées par la guerre, sont réduites encore par la peste et la famine.

Toutefois l'hiver se passe ainsi. Au printemps de 204, Carthage, effrayée de voir Scipion si près d'elle, fait encore parvenir à Mak'Ou six mille fantassins, huit cents cavaliers, sept éléphants et vingt-cinq voiles, en lui prescrivant de se porter, sans retard, au-devant d'Hann-Baal et de se concerter avec lui pour ramener en Italie le vainqueur de Carthagène.

Il était trop tard. Après une courte apparition sur le continent, pour

[1] Tite-Live, xxviii, 35, 36, 37.
[2] Tite-Live, xxviii, 45.

aider à la prise de Locres (*Gerace*), Scipion, retourné en Sicile, se préparait ouvertement à passer en Afrique, tandis que deux armées consulaires, opérant au nord et au sud de la péninsule, devaient tenir tête à Mak'Ou et à Hann-Baal.

A ces nouvelles, Carthage affolée cherche partout des alliés. Elle envoie Asrou-Baal-Giscon, l'un de ses premiers citoyens, rappeler à Syphax le traité conclu avec lui lors de sa visite à Cirta et l'oblige à marier sa fille Sophonisbe au roi punique, espérant affermir ainsi l'alliance politique par l'alliance du sang.

Cependant les préparatifs de Scipion sont achevés. Ses quarante navires de guerre et ses quatre cents transports sont mouillés en rade de Marsala. Il embarque la Ve et la VIe légion, deux mille deux cents chevaux et lève l'ancre au milieu des cris enthousiastes d'une foule immense. A midi, le brouillard se lève et le vent favorable du départ tombe complètement. La nuit suivante, même brouillard dérobant au reste de l'escadre les feux et les signaux du vaisseau amiral. Il se dissipe aux premiers rayons du soleil et la brise se lève de nouveau. Sous cette brise, la flotte approchait rapidement des côtes d'Afrique, marchant vent arrière, et n'en était plus qu'à cinq milles, quand elle fut derechef enveloppée dans un brouillard épais. Il fallut stopper et attendre le jour. Il se leva radieux et l'escadre, accostant le rivage le plus proche, vint attérir au ras Sidi-Ali-el-Mekki[1].

Aussitôt débarqués, les Romains occupent les hauteurs qui s'étendent de Sidi-Ali-el-Mekki à Bou-Châteur, s'y retranchent solidement et lancent quelques pelotons de cavalerie en reconnaissance. Ces détachements sèment l'épouvante sur leur passage, s'emparent d'une ville, probablement Cotuza (El Alia) et ramènent au camp un butin considérable et des prisonniers. Quelques escarmouches eurent lieu qui tournèrent à l'avantage des Romains et augmentèrent encore l'effarement des Carthaginois.

Sur ces entrefaites, Massinissa rejoignit Scipion avec deux cents cavaliers. Depuis sa trahison dans les plaines du Guadalquivir, où, payé encore par Carthage, il se rendit à Rome, il avait été proscrit et vaincu par Syphax, l'allié de Carthage. C'est assez dire si la haine de celle-ci décuplait le dévouement qu'il avait voué à celle-là. Il ne tarda pas à le prouver. Pendant qu'Asrou-Baal levait des troupes et tâchait d'entraîner son gendre à la guerre, il avait confié le commandement d'un corps de cavalerie de quatre mille hommes environ au plus jeune des fils d'Abd-Melek-Ard-Hannon. Celui-ci, attiré par Massinissa, fut enveloppé par le rusé Numide et par les Romains, sa cavalerie sabrée, et lui-même massacré ou fait prisonnier. Deux mille de ses hommes au moins furent pris ou tués. Cette désastreuse affaire eut lieu à 5 kil. 500 mètres d'Utique, dans la gorge étroite que traverse la route directe de Tunis à Bizerte.

[1] Cf. Ch. Tissot, i, 550.

Les suites immédiates de ce combat furent l'occupation de Salœca (dont les ruines sont au-dessous de *Dar Bobra*), et la concentration des forces romaines au camp du *Djebel-Menzel-el-Ghoul*, à 1,450 mètres d'Utique, pour faire le siège de cette place.

Elle était prise sans l'arrivée d'Asrou-Baal et de Syphax. Asrou-Baal-Giscon amenait trente mille fantassins et trois mille chevaux; Syphax accourait enfin au secours de la patrie de sa femme avec cinquante mille hommes d'infanterie et dix mille cavaliers. Devant ces forces imposantes, Scipion dut lever un siège qui durait déjà depuis quarante jours, et, comme l'hiver approchait, il prit ses quartiers sur les hauteurs du *Kalaat-el-Oued*, aux *Castra Cornelia*, d'où il pouvait surveiller et protéger sa station navale [1].

D'ailleurs il mit à profit l'hiver. Sous prétexte de conférences relatives à la paix, il envoya à Syphax délégués sur délégués, les faisant chaque fois accompagner par des officiers déguisés qui notaient soigneusement les entrées, les issues, la configuration générale et l'ensemble du camp numide, situé à 1,840 mètres de celui d'Asrou-Baal et un peu plus éloigné des Romains que celui de ce général. Puis, dès les premiers jours d'avril 203, il notifia tout à coup la cessation des conférences, la reprise des hostilités et, la nuit même qui suivit cette notification, il fit mettre le feu au camp de Syphax et à celui d'Asrou-Baal. Quarante mille hommes périrent ainsi dans les flammes ou furent égorgés par les Romains. Asrou-Baal et Syphax échappèrent néanmoins et s'enfuirent avec les débris de leurs troupes. Asrou-Baal se réfugia dans la place d'Anda (Enchir *Merkeb-en-Nabi*), voisine des camps incendiés, et Syphax à Obba ou Abba à 8 milles de la précédente. Sans se décourager, ils rassemblèrent les débris de leurs armées et, trente-neuf jours plus tard, avec une trentaine de mille hommes, ils faisaient de nouveau face à Scipion dans les Grandes Plaines ou plaines des *Ouled-bou-Salem* et de *Dakla*, aux environs de Bulla Regia (*Hammam-Darradji*, près la Souk-el-Arba moderne [2]).

Le camp romain devait occuper le sommet occidental du plateau de Badja (*Béja*), et le camp royal et punique, le versant des montagnes qui dominent la partie nord-ouest de la *Dakla*.

Après quatre jours d'indécision de part et d'autre, on descendit des deux côtés en ordre de bataille. Les Romains, comme toujours, avaient leurs légions au centre. La cavalerie italienne était à l'aile droite. Massinissa et ses Numides étaient à l'aile gauche. Asrou-Baal et Syphax opposèrent leur infanterie espagnole aux légions, la cavalerie punique à Massinissa, et la cavalerie numide aux Italiens. Dès la première charge, les Italiens enfoncèrent les Numides, et Massinissa les Carthaginois. Mais les Espagnols tinrent bon, se firent bravement décimer sur

[1] Tite-Live, xxix, 23, 27, 28, 34, 35. — Cf. Ch. Tissot, i, 554.

[2] Appien, viii, 24. — Tite-Live, xxx, 7. — Polybe, xiv, 36.

place et, s'ils ne gagnèrent point la bataille, ils protégèrent du moins la retraite. Grâce à leur valeur héroïque, Syphax put se retirer avec ses escadrons sur Cirta (*Constantine*), et Asrou-Baal gagner Carthage avec les fuyards, sans être trop inquiétés[1].

Dans cette ville, la terreur fut au comble. Par crainte d'un siège, on répare les fortifications, on les garnit de leurs machines, on élève à la hâte de nouveaux ouvrages de défense, on entasse dans les entrepôts des provisions de toutes sortes et l'on décide de rappeler sans délai Hann-Baal et Mak'Ou.

Le grand capitaine était plus que jamais réduit à l'impuissance et acculé au fond des *Calabres*. Malgré cela, son génie ne perdait pas une occasion de faire aux Romains quelque nouvelle blessure. C'est ainsi qu'il avait encore surpris en 204 le consul P. Sempronius, lui avait tué douze cents légionnaires et avait jeté le désordre dans ses rangs. Il est vrai qu'accablé, peu de jours après, par deux armées, il laissait lui-même sur le terrain près de quatre mille hommes et devait se replier jusqu'à Crotone (*Cotrone*)[2], où il resta deux ans inexpugnable. L'année suivante 203, il eut seulement, près de cette place, une rencontre sérieuse avec le consul Cn. Servilius Cépion [3].

Mak'Ou de son côté, surveillé de près par les généraux de la République, venait d'être obligé de livrer une bataille désastreuse sur le territoire des Gaulois Insubriens, entre *Como* et *Milan*, le *Tessin* et l'*Adda*. La lutte fut acharnée et longtemps indécise. Le proconsul M. Cornelius et le préteur Quinctilius durent même faire donner toutes leurs réserves. Malgré un retour offensif des XIe, XIIe et XIIIe légions, la victoire n'était encore rien moins qu'assurée quand Mak'Ou, qui chargeait à pied, à la tête de son infanterie, fut grièvement atteint d'un coup d'épée à la cuisse. Les Carthaginois alors seulement, voyant tomber leur général et le voyant emporter mourant hors la ligne de bataille, perdirent courage et lâchèrent pied. Cette journée leur coûta cinq mille hommes tués et vingt-deux étendards. Les vainqueurs, du reste, étaient aussi maltraités que les vaincus. La XIIe légion était anéantie, la XIe décimée et la XIIIe, qui avait rétabli la lutte, avait son tribun militaire, bon nombre de ses officiers et un quart de son effectif hors de combat.

Mak'Ou commença son mouvement rétrograde la nuit suivante. Marchant à longues journées, autant que le lui permettait sa blessure, il gagna le bord de la mer vers *Albenga*.

C'est là qu'il reçut son ordre de rappel. Il obéit sur-le-champ, embarqua ses troupes et partit. Il ne devait point, hélas! revoir son pays! Les courageux efforts qu'il avait faits sur lui-même pour diriger la retraite et régler tous les détails de l'embarquement de son armée

[1] POLYBE, XIV.
[2] TITE-LIVE, XXIX, 36.
[3] TITE-LIVE, XXX, 19.

avaient aggravé sa blessure. Il mourut comme l'escadre, dont il avait gardé le commandement jusqu'à la fin, venait de doubler le cap *Spartivento.*

La disparition de ce grand homme se fit immédiatement sentir. Des bâtiments carthaginois s'écartèrent imprudemment du reste de la flotte et furent capturés par l'escadre romaine qui croisait dans les eaux de la Sardaigne [1].

Hann-Baal ignorait ces derniers événements lorsque les délégués de Carthage l'invitèrent à repasser, lui aussi, en Afrique où sa présence était indispensable. Ce fut avec une indicible explosion de rage patriotique qu'il accueillit leur message. « Ils me rappellent donc ouvertement maintenant, s'écria-t-il, ceux qui depuis si longtemps me rappelaient par des voies détournées en s'opposant à tout envoi d'hommes et d'argent! Ce sont ceux-là et non le peuple romain, ce sont leurs basses jalousies et non les légions de Cannes et de Trasimène qui m'ont vaincu! Ils doivent être joyeux et contents à l'heure présente que ma famille est accablée sous les ruines de la patrie! » Longtemps il parla de la sorte avec une véhémence inouïe, maudissant les dieux et les hommes et se maudissant lui-même de n'avoir point marché résolument sur Rome au lendemain de ses grandes victoires. Il fallut bien cependant songer ensuite au départ. Le héros n'eut pas le courage d'avouer la triste vérité à ses compagnons d'armes; il en éloigna un grand nombre en les faisant partir pour différentes garnisons du Brutium. Puis, avec les meilleurs soldats de son armée, il s'embarqua secrètement à Licinium près *Cotrone*, à la pointe occidentale du golfe de Tarente, aujourd'hui nommée *Capodi Nao* ou *Capo delle Colonne*. D'autres disent [2] qu'il monta à bord d'un petit navire mouillé dans l'anse de *Strongoli* (Petilia).

Jamais exilé ne quitta sa patrie avec une douleur semblable à celle qui l'accabla quand il vit fuir devant lui cette terre d'Italie si remplie de sa gloire et de son nom. Il ne pouvait en détacher ses yeux. Debout à la proue du vaisseau qui l'emportait, gémissant et grinçant des dents, il demeura immobile en contemplation devant ses rivages qui s'éloignaient tant qu'il put les apercevoir.

Pendant que ces événements s'accomplissaient en Italie, Massinissa, aidé de Lélius, lieutenant de Scipion, dans une campagne de moins d'un mois, reconquérait son royaume et celui de Syphax qu'il battait, entrait dans Cirta et le faisait prisonnier avec Sophonisbe, son épouse. Aussi mobile d'ailleurs que ses compatriotes, le Numide victorieux épousait le lendemain sa captive dont l'éclatante beauté l'avait séduit. Sans les reproches amers de Scipion, qui le décidèrent à sacrifier de suite cette fille d'Asrou-Baal-Giscon, qui sait même si l'astucieuse princesse n'eût pas amené quelque jour Massinissa, son nouvel époux,

[1] Tite-Live, xxx, 18, 19.
[2] Valère-Maxime, IX, viii, 1.

comme elle avait amené Syphax, à prendre parti pour sa patrie d'origine contre les Romains.

Ceux-ci maintenant occupaient *Tunis* comme base d'opérations. En apprenant la ruine de leur allié Syphax et à la vue de l'ennemi, campé de la sorte presque sous leurs murs, les Carthaginois n'osèrent attendre plus longtemps et dépêchèrent trente des Anciens demander la paix à Scipion. Le jeune consul leur répondit assez dûrement qu'en passant en Afrique il avait espéré rapporter à Rome non la paix, mais la victoire. Il ajouta toutefois qu'il consentirait à traiter sur les bases suivantes : Les prisonniers, les esclaves et les transfuges romains seraient rendus sans rançon ; Carthage évacuerait l'Italie et les Gaules, renoncerait à l'Espagne, livrerait sa marine militaire et paierait une contribution de guerre dont la quotité serait ultérieurement déterminée. Si vous acceptez ces préliminaires, dit en terminant Scipion aux parlementaires, je vous accorde une suspension d'armes et vous enverrez de suite une ambassade au Sénat romain pour traiter définitivement.

Une suspension d'armes, qui permît de gagner du temps, c'était tout ce que souhaitaient les délégués. Ils s'empressèrent donc de signer les préliminaires et d'envoyer une députation à Rome. Elle était presque exclusivement composée de jeunes gens. Le Sénat reçut ces plénipotentiaires hors de la ville, dans le temple de Bellone et, devinant aisément leur but, les congédia sans traité de paix et presque sans réponse.

La paix, du reste, même signée, eût été fortement compromise. Pendant la trêve, en effet, les Carthaginois venaient de piller une division navale de la République jetée sur leurs côtes et avaient maltraité L. Bébius, L. Sergius et L. Fabius, envoyés par Scipion pour protester contre cette violation du droit des gens [1].

Il fallait donc en appeler aux armes. On s'y prépara activement des deux côtés. Hann-Baal arrivait. Comme il faisait serrer ses voiles, la vigie du bord fit observer qu'on allait débarquer près d'un tombeau en ruines. C'eût été de mauvaise augure. Il ordonna de larguer de nouveau et vint aborder à Leptis Minor, aujourd'hui *Lemta*, au sud du golfe d'*Hammamet*.

Son débarquement jeta Rome et Carthage dans une même attente fiévreuse. Qu'allait-il se passer? Scipion, sans doute, était un général heureux. Mais il n'allait plus se mesurer à des Asrou-Baal ni à des Syphax. Il avait devant lui maintenant Hann-Baal et son armée : Hann-Baal, l'un des plus grands hommes de guerre que le monde ait vus; son armée, l'une des plus aguerries aussi qu'aucun capitaine ait jamais commandées.

Cependant, remontant la côte, Hann-Baal prit Narce, qui appartenait à Massinissa, plusieurs autres villes et vint établir son quartier général à *Sousse*. Tandis que ses vieilles troupes d'Italie, superbes jusque sous les haillons de la misère, s'y reposaient un peu, il rassembla à la

[1] Diodore de Sicile, xxvii, *Excerpt. de virt. et vit.*

hâte, tout ce qu'il put trouver de soldats. Un chef numide, Mezetule, époux d'une nièce d'Asrou-Baal-Giscon, veuve d'Esalcès, frère et successeur de Gala, père de Massinissa, lui amena mille cavaliers ; un autre, nommé Tycheus, lui en amena deux mille[1]; Vermina, fils de Syphax, vint aussi avec les derniers soldats et alliés de son père ; il reçut de Philippe, roi de Macédoine, une légion de quatre mille hommes ; Asrou-Baal enfin, le vaincu des Grandes Plaines, le joignit également avec les débris de son armée et lui en remit le commandement. Le malheureux Asrou-Baal s'empoisonnait d'ailleurs quelques jours plus tard pour se soustraire à la haine populaire qui, depuis sa défaite, l'accusait sottement de trahison. La foule ne respecta pas même son cadavre. Elle lui coupa la tête et la promena, au bout d'une pique, à travers les rues de Carthage[2].

Les Carthaginois firent aussi sommer Hann-Baal de quitter son quartier général de Sousse, de marcher à l'ennemi et de lui livrer bataille. Le grand homme indigné répondit à leur sommation qu'il était maître de ses opérations et qu'il savait ce qu'il avait à faire[3]. Toutefois, dès que ses préparatifs furent achevés et qu'il eut rassemblé une cinquantaine de mille hommes, les détails alarmants qu'il recevait sur les progrès de Scipion, qui, remontant la vallée de la Medjerdah, en occupait tous les points stratégiques et menaçait déjà le plateau central de la Tunisie, le décidèrent à se porter rapidement en avant. Afin de s'emparer, s'il était possible, avant son adversaire de ce massif montagneux qui commande la défense du pays, il prit probablement la route du *littoral à Altiburos*. Mais, dans cette marche, ses escadrons d'éclaireurs vinrent heurter ceux de Rome aux environs de Zama (*Djiana*). Il y eut là un engagement de cavalerie assez vif, dans lequel l'avantage resta aux Romains. Les brillantes journées du Tessin et de la Trébie étaient passées !

Peu de jours après, Scipion eut encore la chance de faire enlever, par un de ses tribuns, nommé Thermus, tout un convoi de vivres destiné à l'armée carthaginoise. Surprise à l'entrée d'un défilé, l'escorte de huit mille hommes environ, qui accompagnait ce convoi, fut tuée ou faite prisonnière.

Hann-Baal ressentit vivement cette perte. Ses troupes, s'avançant dans un pays dévasté, souffraient cruellement de la faim. Le double échec qu'elles venaient, en outre, d'essuyer et les récits de plusieurs espions pris par Scipion et renvoyés en liberté par lui, après avoir examiné tout le camp romain, les avaient démoralisés. Il essaya donc de traiter avec son adversaire. Massinissa fut prié de s'interposer et d'obtenir pour Carthage des conditions acceptables. Le Numide, qui longtemps avait servi dans l'armée punique, eut pitié de sa détresse et plaida si bien

[1] Polybe, IX.
[2] Appien, *De rebus Punicis*, VIII, 36, 38.
[3] Polybe, IX.

la cause remise entre ses mains que Scipion se laissa toucher. Il accorda la paix moyennant la reddition de tous les navires et de tous les prisonniers capturés sur Rome. Les marchandises et objets de toutes natures, pris aux Romains, devaient être restitués ou payés à leur prix d'évaluation. Enfin Carthage verserait une contribution de guerre de mille talents.

Hann-Baal, à qui ces conditions furent transmises, les agréa. Une trêve fut, en conséquence, conclue entre les deux généraux ennemis pour donner le temps au Gouvernement punique de les examiner et de les accepter.

Le Sénat carthaginois partagea l'avis de son général et conclut à la signature d'un traité sur les bases proposées. Mais la populace s'ameuta, cria à la trahison et proféra de telles menaces qu'elle finit par obliger Hann-Baal lui-même à dénoncer la trêve.

Les hostilités reprirent donc. Scipion campait, à ce moment, dans le voisinage de Naraggara (*Sidi Youcef*) et peut-être sur le plateau de *Kasr-Djabeur*, tandis qu'Hann-Baal occupait, à 5 kilomètres de là, sur le *Koudiat-bou-Eusban*, une assez forte position, dont le seul inconvénient était d'être trop éloignée de toute eau potable. Immédiatement, le général carthaginois se replia un peu en arrière et rétrograda jusqu'aux environs de Cilla (*Zouarin*).

Arrivé là, il fit encore demander une entrevue à Scipion qui la lui accorda. Les deux généraux s'abouchèrent à égale distance de leurs lignes respectives. Arrivés près l'un de l'autre, ils renvoyèrent leur escorte et restèrent seuls avec chacun leur interprète. Hann-Baal s'efforça d'émouvoir son adversaire et d'obtenir un adoucissement aux conditions de paix précédemment imposées. Il essaya surtout de le faire renoncer à l'exigence d'une contribution de guerre. Cette condition, disait-il, était la plus impopulaire de toutes et, celle-ci supprimée, le peuple accepterait facilement toutes les autres. Le général romain fut inflexible et, vu sa jeunesse et la gloire de son interlocuteur, lui répondit même avec une fierté qui frisait l'arrogance. Bref, le seul résultat de cette conférence fut de convaincre les deux parties de l'imminence et de la nécessité de la lutte. Effectivement, le lendemain matin, 19 octobre 202, de très bonne heure, les deux armées se rangèrent en bataille, suivant toute vraisemblance, dans la plaine des *Zouarin*, à 5 kil. 500 mètres de Cilla[1]. Scipion avait trente-deux mille hommes d'infanterie et quinze cents cavaliers romains, plus un certain nombre d'escadrons indigènes qui servaient à titre auxiliaire. Au premier rang, il plaça les recrues par bataillons en colonnes ; derrière ces bataillons, les vieilles troupes ; enfin, en troisième ligne, ses vétérans. Il eut soin de ménager, entre chacune de ses colonnes, un intervalle suffisant pour que les éléphants de l'ennemi pussent traverser les rangs sans y jeter le

[1] *Géographie comparée de la prov. rom. d'Afrique*, par Ch. Tissot, II, 583.

désordre. L'infanterie légère, placée sur le front des troupes, fut d'ailleurs chargée de poursuivre ces animaux, de les harceler et de briser leur élan. Lélius eut le commandement de l'aile gauche formée de la cavalerie italienne. Massinissa prit, à l'aile droite, le commandement des Numides, secondé par un autre officier, nommé Dacamas, qui avait amené six cents de ces cavaliers[1]. Outre la direction générale, Scipion garda le commandement immédiat du centre et celui d'une réserve de deux mille deux cents hommes d'élite prêts à se porter aux points les plus menacés.

Les dispositions d'Hann-Baal furent aussi extrêmement remarquables. Il avait cinquante mille hommes environ et quatre-vingts éléphants, trop peu dressés encore malheureusement. Il déploya d'abord ces animaux sur toute sa ligne de bataille. Derrière eux, il massa ses douze mille auxiliaires : Liguriens, Baléares, Gaulois et autres. En seconde ligne, il plaça les Africains, les Carthaginois et la légion macédonienne. Enfin, à 150 mètres en arrière, il forma sa troisième ligne de tous les Italiens qui l'avaient accompagné, soit une vingtaine de mille hommes environ. C'étaient des troupes d'autant plus solides qu'elles n'avaient aucun quartier à espérer des Romains. Elles étaient dans l'alternative de vaincre ou de périr. Sa cavalerie carthaginoise fut placée sur l'aile droite, face aux Romains, et ses Numides, sur l'aile gauche, face à Massinissa. Lui-même prit, comme Scipion, le commandement spécial de son centre et celui d'une brigade indépendante de quatre mille cavaliers qu'il se réservait de jeter, comme un appoint formidable, dans la lutte, au moment et à l'endroit opportuns[2].

Chaque général harangua son armée et la bataille commença par des escarmouches de cavalerie. Puis Hann-Baal ordonna de faire charger les éléphants; on les lança donc sur l'ennemi. Mais le son des trompettes effraya tellement ceux qui se trouvaient à l'aile gauche qu'au lieu de se précipiter en avant ils se rejetèrent sur les Numides d'Hann-Baal et mirent le trouble dans ses escadrons. Massinissa profita, sur-le-champ, de ces fluctuations, chargea ses adversaires ébranlés, les rompit, tua Massathès, leur général et priva, dès le début de l'action, Hann-Baal de son aile gauche.

Pendant que ces péripéties se déroulaient à la gauche, les éléphants, mieux entraînés au centre, faisaient rage sur les Romains, broyant et foulant aux pieds les légionnaires épouvantés, qui ne pouvaient ni fuir, ni se défendre. Scipion s'en aperçut, fit mettre pied à terre à quelques détachements de cavalerie romaine, amena ces cavaliers démontés par les intervalles ménagés entre ses colonnes et leur ordonna de cribler de traits les terribles animaux. Lui-même, payant de sa personne, saute à bas de son cheval et blesse une des bêtes furieuses[3]. Son

[1] Appien, *De rebus Punicis*, VIII, 41.
[2] Tite-Live, XXX, 33. — Polybe, XV. — Appien, *De reb. Punicis.*
[3] Appien, *De reb. Punic.*, VIII, 43.

exemple entraîne si bien ses hommes que bientôt les éléphants sont repoussés et chassés du champ de bataille.

Longtemps cependant la victoire reste indécise. On dit même que, voyant leurs soldats épuisés par la lutte, les deux généraux en vinrent personnellement aux mains pour achever, d'un seul coup, la bataille et la guerre. Leurs javelots, lancés en même temps, traversent : celui de Scipion, le bouclier d'Hann-Baal ; celui d'Hann-Baal, le cheval de Scipion qui se cabre sous la blessure et emporte son maître. Le Romain saute sur un autre cheval, revient à l'attaque et lance, sans l'atteindre, un second javelot contre Hann-Baal. Ce grand duel eût continué, sans doute, si Massinissa, accourant à toutes brides, n'eût enlevé son chef et si les Romains, honteux de voir leur général se battre à leur place, n'eussent, dans un élan furieux, enfoncé l'ennemi.

Vainement Hann-Baal conjure les siens de ne pas perdre courage. Ne pouvant les retenir, il fait avancer ses réserves italiennes et le combat se rétablit. Mais, privés de cavalerie et enveloppés par celle de l'ennemi, ces vaillants soldats furent écrasés. On en fit un carnage immense et, de ce moment, le succès de la journée fut assuré aux Romains[1]. Ils avaient deux mille cinq cents légionnaires tués et laissaient sur le champ de bataille un plus grand nombre encore d'alliés et de Numides. Mais les Carthaginois, en morts et en prisonniers, perdaient environ quarante mille des leurs.

Hann-Baal n'avait pas un instant cessé, dans cette journée, de se conduire en grand capitaine et en héros. Quand il vit les siens en déroute, on raconte qu'il revint encore à la tête d'un peloton de Numides tenter la fortune, faire un suprême effort pour la ramener sous ses drapeaux et peut-être chercher cette mort des braves, embellie par l'uniforme et douce comme le poli d'un glaive. Rencontrant Massinissa, il aurait recommencé avec lui le duel qu'il avait eu précédemment avec Scipion, l'aurait démonté, blessé au bras et contraint à reculer.

Toutefois la défaite était bien consommée et la mort ne voulait pas venir. Il dut s'éloigner de ce funeste champ de bataille. La nuit d'ailleurs était arrivée. Il partit donc à franc étrier, accompagné d'une escorte et poursuivi par Massinissa, qui, furieux de sa blessure, voulait le ramener mort ou vif. L'obscurité le déroba bientôt du reste à ses poursuites. Toujours au milieu des ténèbres, il arriva à la ville de Thon, à 10 ou 12 milles du champ de bataille, suivi seulement de vingt cavaliers, les seuls qui eussent pu lutter de vitesse avec lui. Il en repartit presque aussitôt avec un seul homme de confiance et parvint à *Sousse*, le surlendemain. Il avait parcouru 557 kilomètres en quarante-huit heures.

Dès son arrivée, il se mit à refaire son armée. A *Sousse* même,

[1] APPIEN, *De reb. Punic.*, VIII, 45. — POLYBE, XV.

il trouvait une garnison nombreuse qu'il avait laissée à la garde de ses magasins. Il acheta, pour la renforcer, des hommes partout où il put en trouver, rassembla les fuyards et tous les échappés de Cilla.

Il avait déjà réuni de la sorte à Marthana, près *Sousse*, six mille hommes d'infanterie et cinq cents cavaliers quand il fut appelé à Carthage. Aussitôt après sa défaite, les Carthaginois avaient de nouveau demandé la paix et Scipion avait consenti à l'accorder à peu près aux conditions déjà fixées par lui. Quelques clauses seulement étaient devenues plus rigoureuses, quelques autres avaient été ajoutées. Ainsi les Carthaginois ne devaient désormais faire la guerre ni en Afrique, ni ailleurs, sans l'assentiment, préalablement obtenu, du peuple romain. Le vainqueur exigeait aussi la remise immédiate de cent cinquante otages à son choix.

Les délégués carthaginois, de retour de Tunis, où les avait reçus Scipion, exposèrent à l'assemblée les conditions imposées par le général romain. L'aristocratie punique fut immédiatement d'avis de les accepter. Mais le peuple, accusant, pour la première fois, injustement de trahison toute cette ploutocratie égoïste, qui l'avait tant de fois trahi et à laquelle incombe, aux yeux de l'histoire, la responsabilité de la défaite, conclut à la prolongation d'une lutte impossible et menaça même, si on ne l'écoutait, de brûler et de piller les maisons. Il en appelait à Hann-Baal. Confiants dans le jugement de leur illustre concitoyen, les sénateurs le prièrent de venir donner son avis.

Hann-Baal vint donc. Il y avait trente-six ans qu'il n'était rentré dans Carthage. Il en était sorti enfant; il y rentrait homme fait, le front déjà ridé par les années, les fatigues et les soucis. Tout était changé depuis son départ : les compagnons de son enfance avaient grandi ou disparu; les générations s'étaient succédé; sa famille était presque toute morte; les temples, chargés des dépouilles romaines, furent, sans doute, les seuls lieux qu'il reconnut.

Un cortège immense l'accompagna au forum et là, en sa présence, un orateur de club, nommé Giscon, montant à la tribune, se mit à répéter les tirades belliqueuses et incendiaires des jours précédents. La foule l'acclamait. Hann-Baal n'y tint pas. Indigné qu'on pût, dans d'aussi graves conjonctures, dire ou applaudir de pareilles sottises, il s'élance à la tribune, saisit Giscon et le jette en bas. Des murmures éclatent. Hann-Baal ne perd pas contenance devant ces protestations : « Citoyens, s'écria-t-il, parti du milieu de vous à neuf ans, j'y reviens après trente-six ans d'absence. La science de la guerre, je la connais à fond; mais j'avoue mon ignorance des droits politiques et des libertés du forum. Excusez-moi donc si j'ai méconnu ces libertés et ces droits, mais croyez-moi : la lutte est désormais impossible. Vous n'avez qu'une chose à faire : la paix. Celle qu'on vous offre n'est point inacceptable et elle est nécessaire. Il faut donc la signer au plus tôt. »

Son avis prévalut, en dépit de quelques énergumènes qui le traitèrent

de traître et de vendu. Rome et Carthage étaient également fatiguées d'une guerre qui durait depuis dix-sept ans, les avait ruinées toutes les deux et les avait mises, tour à tour, à deux doigts de leur perte. La paix fut donc conclue et approuvée par le Sénat romain ; les ratifications en furent échangées à Tunis par les plénipotentiaires des deux parties, et les clauses en furent aussitôt mises à exécution. Scipion se fit remettre cinq cents vaisseaux qu'il brûla dans la rade de Carthage. Il reçut quatre mille prisonniers et un certain nombre de transfuges. Puis il partit pour Marsala et Rome où l'attendaient les honneurs du triomphe.

Ainsi, peu à peu, le combat s'était engagé; le monde entier avait pris feu. Les deux colosses s'étaient attaqués corps à corps ; ils s'étaient saisis, s'étaient quittés, s'étaient repris. Ils s'étaient tantôt cherchés et tantôt repoussés. Carthage avait franchi les Alpes; Rome avait passé les mers. Les deux peuples, personnifiés en deux hommes, Hann-Baal et Scipion, s'étaient enfin étreints et s'étaient acharnés pour en finir. Rome, un instant, avait chancelé. Elle avait poussé le cri d'angoisse : *Annibal ad portas!* Mais elle s'était relevée et la deuxième guerre punique s'achevait par la ruine effective de la grande cité phénicienne. Dépouillée de toutes ses forces et de ses ressources, passée à l'état de vassale, elle a perdu, pour toujours, non seulement l'empire des mers, mais aussi la prépondérance en Afrique. On sent approcher l'heure de sa fin.

Un dernier mot sur Hann-Baal. Quelques années après, un soir d'été de l'an 196, le grand patriote, en butte à la haine des factions, quittait de nouveau sa femme, son fils et son pays qu'il ne devait plus revoir; s'embarquait près d'Alipota (*Mahedia*); passait vingt-quatre heures à Cercina (*El Mersa*), aux îles *Kerkennah*, et, de là, reprenait le rude chemin de l'exil. Longtemps il erra de royaume en royaume, cherchant partout des ennemis à Rome. Un jour enfin, en Bithynie, près de tomber par la trahison de Prusias, un lâche couronné, au pouvoir des Romains, il demanda du poison qu'il tenait depuis longtemps en réserve : « Délivrons, dit-il en le prenant, les Romains de leur inquiétude, puisque l'ombre seule d'un vieillard les épouvante ! » Ainsi finit Hann-Baal, l'an 183 avant notre ère. Il était âgé de soixante-quatre ans.

Coïncidence étrange! Scipion, son vainqueur, mourait, la même année, lui aussi en exil, à Liternum, entre *Cumes* et le *Volturno*, et faisait graver sur sa tombe cette parole amère qu'Hann-Baal eût pu certainement faire graver, plus justement encore, sur la sienne : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os ! »

Quelle fatalité pèse donc sur les grands hommes, que, presque tous ceux de l'antiquité, comme ceux plus voisins de nos jours, finissent dans la misère, l'exil, ou les supplices, jouets, la plupart du temps, des persécutions les plus injustifiées :

Socrate, condamné par les siens, boit la ciguë;

Aristide et Thémistocle sont bannis de patries qu'ils ont sauvées;

Des deux Africains, l'un meurt loin de Rome, l'autre assassiné;

Pompée succombe sans un défenseur;

César expire sous les poignards;

Cicéron livre sa tête au bourreau, sans qu'une voix, éloquente comme la sienne, intervienne en sa faveur;

Homère, Tasse, Dante, Milton, Camoens, Cervantès sentent successivement cette main de fer de la destinée s'appesantir lourdement sur eux;

Colomb, qui donne un monde à son roi, expire dans l'indigence, sans autre richesse, près de son grabat d'agonie, que les chaînes dont le chargea ce roi pour acquitter sa dette de gratitude;

Plus près de nous, Napoléon le Grand s'éteint douloureusement sur un ilot perdu de l'Atlantique, martyr des Anglais, ces Carthaginois modernes;

Ney périt plus tristement encore sous des balles françaises, sans qu'un grenadier de France soit là pour abaisser les fusils des revenants de Coblentz et crier : « Halte-là ! » à ces sangs mêlés rapportés dans les fourgons de l'étranger;

Enfin, nos héros de la Révolution, avant de monter sur le piédestal que notre admiration tardive leur élève, ont gravi, presque tous, les degrés de l'échafaud et porté leur tête, qu'illuminaient pourtant les flammes sacrées du patriotisme, de la jeunesse et du génie, sous le hideux couperet de la guillotine!

V

SCIPION

Le troisième acte du drame punique s'ouvre par les incursions de Massinissa sur les terres de la république phénicienne.

Le Numide, sûr de l'amitié des Romains qui lui devaient certainement, autant qu'au premier Africain, leur victoire finale sur Hann-Baal, ne se gênait nullement pour envahir de vive force, tantôt une portion, tantôt une autre du territoire de Carthage. Il revendiquait même hautement toute la partie voisine de la Petite Syrte (golfe de Gabès), sous prétexte que cette contrée avait appartenu jadis aux siens [1].

Devant ses prétentions, appuyées par la force, les Carthaginois, conformément aux stipulations du traité de 202, prièrent le Sénat romain d'intervenir et de faire cesser les continuelles incursions de leur allié.

On a souvent parlé de la foi punique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est difficile de trouver quelque part plus de mauvaise foi, et une mauvaise foi plus odieusement cynique que celle de Rome dans toute cette affaire. Machiavel, la personnification de la fourberie en politique et du mépris du droit, devait naître dans le pays de ces Romains. Prenant naissance en France ou en Espagne, il eût menti à son sang. En Italie, il est bien sur la terre qui lui convient et, pour formuler les préceptes de sa diplomatie biscautée, il n'eut qu'à relire l'histoire de ses aïeux. N'est-ce pas Polybe d'ailleurs, leur apologiste, qui déclare que, malgré les protestations de la justice, ces aïeux, dans leurs décisions, n'écoutaient que l'intérêt et que pour eux, déjà, la force primait le droit. Depuis Romulus jusqu'au vieux Caton ; depuis Caton l'Ancien jusqu'à Machiavel, et depuis Machiavel jusqu'à celui qui naguère écrivait : « Il ne faut jamais être avec les partis vaincus, » la diplomatie romaine n'a jamais changé. Virgile disait d'elle : *Parcere subjectis et debellare superbos!* Il se trompait. C'est : lécher la botte

[1] Polybe, xxxii, B.

des forts et insulter les faibles, qu'il eût dû écrire. Ces deux mots résument toute l'histoire du vieil Empire Romain. Résument-ils moins l'histoire de la constitution de l'unité moderne de l'Italie?

Rome envoya donc des commissaires pour trancher le différend entre Carthage et Massinissa; mais elle recommanda soigneusement à ces envoyés de favoriser le roi numide dans la plus large mesure possible.

Ceux-ci, par conséquent, donnèrent raison à Massinissa qui garda les territoires contestés.

A la suite de cet arbitrage inique, une trêve intervint entre les parties. Carthage, pendant cette trêve, se remit des blessures que la guerre lui avait faites. Elle se repeupla. Le commerce lui rendit ses richesses perdues; ses campagnes prospérèrent et l'abondance lui revint comme aux jours de sa splendeur antique. Beaucoup d'historiens pensent que Hann-Baal contribua puissamment à ce relèvement matériel de sa patrie. Elu suffète, en effet, il aurait, pendant les années qui précédèrent son exil définitif, en 196, mis un tel ordre dans les finances, administré l'Etat avec un génie si supérieur et protégé d'une façon si intelligente la marine marchande et l'agriculture nationale que la rapide prospérité de Carthage, après des revers inouïs, serait, en grande partie, son œuvre.

Mais, quand son patriotisme l'eut précisément conduit à l'exil, les factions, un instant contenues sous son gouvernement fort et sévère, relevèrent la tête et sa malheureuse patrie fut, plus que jamais, déchirée par les dissensions intestines. La violence des partis devint telle que, même sur le terrain de l'indépendance nationale, l'entente n'exista plus. Dans cette capitale, sur laquelle pesait cependant si rudement la botte de l'étranger, les Romains eurent des partisans. Un des chefs du Sénat, Hannon, et tout son clan, osèrent même affirmer ouvertement leurs odieuses sympathies pour le vainqueur. La tyrannie de Rome inspirant des dithyrambes à ces misérables, Massinissa devait naturellement en inspirer aussi. Effectivement, il se trouva des gens assez dépourvus de cœur et de sentiments pour exalter le traître qui les avait perdus jadis et dont la haine, excitée par la convoitise et la trahison, devait amener un jour leur destruction totale. Un Hann-Baal, surnommé Saturnus, était à la tête de ce groupe. On a bien fait de ne pas laisser ces noms dans l'oubli. Il importait qu'ils fussent cloués au pilori et que chaque génération pût leur jeter à la face, en passant, son cri de mépris et d'indignation. Le peuple seul, qui chez nous a fait le 14 juillet, le 10 août, les journées de juin, le 4 septembre, ce peuple, avec son robuste bon sens et son ardent patriotisme, appelait nettement les Romains : l'ennemi; Massinissa : un traître et, conduit par Abd-Melek-Ard, surnommé Samnis, et Carthalon, hâtait de tous ses vœux l'heure où la patrie mutilée pourrait enfin reprendre son ancien rang.

Sans doute, à Carthage, pas plus qu'ailleurs, cette expression du sentiment populaire n'était toujours assez modérée dans la forme. Mais partout le peuple a le sentiment des couleurs plus que celui des nuances et, somme toute, il est, à cette époque, comme toujours du reste, autrement digne d'intérêt à Carthage que l'aristocratie *pourrie* qui l'exploite.

Pourrie est le mot. Certaines vérités sont difficiles à dire ; mais on peut les deviner en se rappelant qu'à Rome même Polybe est obligé de fulminer alors contre la débauche des jeunes gens de famille qui vivaient dans d'abominables orgies et, non contents des courtisanes, s'entouraient de jeunes éphèbes dont ils sollicitaient les faveurs et payaient jusqu'à cinq mille francs les ignobles complaisances [1].

Les factions et l'agitation de Carthage n'étaient pas de nature à lui assurer le respect extérieur. Massinissa, toujours à l'affût des occasions favorables, ne pouvait manquer celle-là. Vers 180, les incursions recommencèrent. Il fallut de nouveau recourir à Rome, dont les délégués reçurent ordre naturellement de se prononcer en faveur du roi. Ils obéirent avec une désinvolture vraiment révoltante. Ils se bornèrent à étendre hypocritement les mains entre les parties en leur imposant mutuellement silence.

Quelques années plus tard, en 172, Massinissa, enhardi par l'attitude répétée de Rome à son égard, envahit les Grandes Plaines et s'empara de toute la région de la Tusca, comprenant plus de cinquante villes. C'est le bassin actuel de l'*Oued-el-Kebir*, plus connu sous le nom de *Kroumirie* [2].

Nouvelle plainte des Carthaginois à Rome. Le Sénat, cette fois, ne se pressa point de choisir des commissaires enquêteurs et ne les fit partir que lorsque ses atermoiements inqualifiables eurent à peu près ruiné ceux qui l'imploraient. Quand ces commissaires débarquèrent enfin sur la terre d'Afrique, ils exigèrent d'abord que les deux adversaires s'en remissent absolument, et sans appel, à leur décision. Massinissa, certain de leur bienveillance, ne demanda pas mieux ; mais les Carthaginois, instruits par l'expérience de ce que valaient la justice et l'équité romaines, firent des difficultés, déclarèrent qu'ils entendaient s'en tenir aux traités et que toute la question soumise aux délégués était de savoir si, oui ou non, ces traités avaient été violés par le roi numide. Posé en ces termes clairs, le différend ne pouvait recevoir de solution favorable à Massinissa ; les délégués préférèrent n'en donner aucune et se retirèrent en déclarant que, puisqu'on n'avait pas une confiance absolue en eux, ils n'avaient rien à faire.

Toutefois, pendant leur séjour en Afrique, ils remarquèrent la richesse des campagnes, la magnificence et l'accroissement de la cité punique.

[1] Polybe, XXXII, 11. — Cf. Diodore de Sicile, XXXVII, *Excerpt. vatic.*
[2] *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, par Ch. Tissot.

L'accroissement merveilleux de sa population les étonna surtout. Ils rentrèrent à Rome, l'imagination frappée de ce qu'ils avaient vu. Grossissant encore la réalité, ils répandirent, au milieu de leurs concitoyens, cette croyance que l'existence de Carthage était un danger permanent et imminent pour eux. Le vieux Caton principalement, un vétéran des grandes guerres, eut le cerveau si profondément atteint par cette vision de Carthage sortant de ses ruines et se relevant de ses désastres qu'il ne fit plus un seul discours sans le terminer par ce refrain de monomane: « Et, de plus, je pense qu'il faut détruire Carthage[1]. »

Un événement nouveau, facile à prévoir, d'ailleurs, après ce qui s'était passé, venait de mettre en émoi la malheureuse ville justement irritée contre Massinissa. Le peuple avait chassé une cinquantaine des partisans déclarés de ce prince et fait le serment de ne jamais les laisser rentrer dans la capitale. Les exilés s'étaient immédiatement réfugiés près du roi numide et le poussaient à la guerre. Celui-ci, déjà trop enclin à la faire, envoya cependant, à Carthage, deux de ses fils, Gulussa et Micipsa, pour solliciter le rappel de ses amis. Le suffète Carthalon ne leur laissa pas même remplir leur mission et les arrêta aux portes de la ville. Il eût fallu s'en tenir là. Malheureusement le chef du parti démocratique, Abd-Melek-Ard-Samnis, se mit à la poursuite des deux princes partis pour Cirta, surprit Gulussa, tua quelques hommes de son escorte et faillit l'enlever lui-même.

Pour venger cette injure, Massinissa vint aussitôt mettre le siège devant Oroscopa. C'était une place, dont les archéologues n'ont point retrouvé l'emplacement[2] et que ce prince convoitait depuis longtemps. On était en 152. Au lieu d'en appeler encore à Rome, le second suffète Asrou-Baal marcha, cette fois, droit à l'ennemi avec vingt-cinq mille fantassins et cinq cents cavaliers. A son approche, deux lieutenants de Massinissa, à la suite d'une altercation avec les fils de ce prince, passèrent dans ses rangs avec les six mille chevaux qu'ils commandaient. Ce renfort inespéré accrut l'audace des Carthaginois que de légers succès d'avant-garde rendirent plus ardents encore. Massinissa, reculant doucement, comme pour battre en retraite, finit par les attirer dans une vaste plaine circulaire, inculte, désolée et de tous côtés entourée de hauts plateaux presque taillés à pic. Alors il s'arrêta, fit face à l'ennemi et posa hardiment son camp dans la plaine. Asrou-Baal, pour plus de sûreté, plaça le sien sur une colline. Où se trouvaient cette plaine et ces collines fatales? Evidemment près d'Oroscopa. Mais, faute de connaître l'emplacement de cette ville, il est impossible de déterminer celui de ses environs.

Le jour même où les deux armées s'arrêtaient ainsi en présence l'une de l'autre, le jeune Scipion Emilien, fils de Paul-Emile et petit-

[1] Diodore de Sicile, xxxiv, *Excerp. de virt. et vitiis.*
[2] *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, par Ch. Tissot.

fils, par adoption, du premier Africain, arrivait envoyé par Lucullus, commandant en chef des armées romaines en Espagne, pour prendre livraison d'un convoi d'éléphants. Massinissa, trop occupé par les préparatifs de la bataille, qui devait se livrer le lendemain, pour aller au-devant de son hôte, y envoya ses fils avec une escorte.

Dès le lendemain matin, lui-même rangea ses troupes, et, le premier cavalier de son armée, malgré ses quatre-vingt-huit ans, il étonna Scipion par son agilité, sa vigueur et son activité prodigieuses. Du sommet d'une tour où le roi l'avait installé, le Romain vit se dérouler sous ses yeux les diverses péripéties de la bataille. Elle dura toute la journée, fut extrêmement sanglante et resta indécise.

Cependant les Carthaginois, ayant appris l'arrivée de Scipion, le firent aussitôt prier de faire la paix entre eux et le roi. Il les réunit donc en conférence et l'on s'entendit assez promptement sur tous les points, sauf celui de la reddition des transfuges. Massinissa exigeait qu'on les remît entre ses mains; Asrou-Baal refusait noblement de les livrer. Bref, les deux partis s'entêtèrent, si bien que la conférence fut rompue. Scipion repartit avec ses éléphants et les hostilités recommencèrent.

Massinissa fit aussitôt élever des palissades et creuser un fossé tout autour des hauteurs occupées par ses adversaires. Des patrouilles surveillèrent, en outre, incessamment les approches de leur camp, afin d'empêcher tout ravitaillement. Le pays était d'ailleurs tellement dévasté tout alentour que les Numides eux-mêmes, malgré les efforts de leur cavalerie, vivaient difficilement.

Dans les premiers jours, Asrou-Baal aurait pu forcer les lignes ennemies, mais, justement parce qu'il avait plus de vivres que Massinissa, il espérait contraindre celui-ci à se retirer sans combattre ou à prendre l'offensive.

Mais ces vivres s'épuisèrent rapidement. Etreints par un cercle de fer, les Carthaginois connurent alors toutes les horreurs de la famine. Ils mangèrent d'abord les mulets de leur train, puis leurs chevaux, puis, quand le dernier de ces animaux eut disparu, il fallut se rabattre sur le cuir des boucliers. Cette affreuse nourriture, la hideuse faim, l'inactivité forcée, ce rassemblement de tant d'hommes sur un étroit espace, au milieu des chaleurs torrides de l'été, ne tardèrent pas à engendrer la peste. Les corps morts qu'on ne pouvait emporter, ni brûler, faute de bois, développèrent effroyablement le fléau. En peu de jours, plus de la moitié de l'armée succomba et le brouillard lourd et chaud, qui tombait chaque soir sur ces cadavres, en les amollissant, fit bientôt de tout le camp punique une immense pourriture. Les affamés, les malades et les mourants étaient couchés au milieu de cette horrible corruption. Il fallut bien parler de se rendre et subir toutes les exigences du vainqueur. Il fut sans pitié; les survivants n'obtinrent grâce de la vie qu'à la condition de sortir sans armes et en chemise. Pour comble, Gulussa, se rappelant l'embuscade où il avait failli périr, se

jeta traîtreusement sur ces ombres d'hommes désarmés et les massacra. Des cinquante-huit mille hommes qui composaient, peu de temps auparavant, l'armée d'Asrou-Baal, deux mille à peine rentrèrent à Carthage avec leur chef.

Cet affreux désastre affaiblissait considérablement la République Phénicienne; Rome se hâta d'en profiter et fit des levées extraordinaires dans l'Italie (151).

Se sentant menacée, Carthage voulut désarmer son ennemie. Elle condamna lâchement à mort Asrou-Baal, Carthalon et tous ceux qui avaient pris une part active à la guerre contre Massinissa. Puis elle envoya une ambassade au Capitole pour se plaindre du roi numide et désavouer ses propres généraux. Cet excès de bassesse même la perdit. Le Sénat ferma la bouche aux envoyés en leur demandant pourquoi leur désaveu était si tardif et d'où venait qu'ils avaient attendu le désastre d'Oroscopa pour se plaindre de leur adversaire.

Il y avait longtemps déjà que Rome cherchait un prétexte à la guerre. Ce prétexte était maintenant trouvé. On fit savoir aux députés carthaginois qu'ils avaient violé le traité de 202 et que leurs excuses étaient inacceptables.

Vainement ils demandèrent ce qu'on exigeait d'eux. On leur répondit invariablement : « Donnez satisfaction au peuple Romain. » Et quand ils voulurent obtenir l'explication de cette énigme et connaître le genre de satisfaction désiré : « Vous le savez bien, » leur dit-on. Ce fut toute la réponse qu'ils purent tirer[1].

L'avenir s'assombrissait rapidement pour Carthage. Utique, la seconde ville d'Afrique qui, jusqu'à ce jour, avait beaucoup souffert et vaillamment lutté pour sa métropole, voyant les nuages s'accumuler à l'horizon plus menaçants que jamais, prit les devants et se livra, corps et biens, à Rome.

Cet acte, survenant dans un pareil moment, fit tomber les dernières hésitations du Sénat. Il se réunit au Capitole et déclara solennellement la guerre à la République Africaine. Les consuls M. Manilius et M. Censorinus durent prendre immédiatement le commandement de leurs troupes et se préparer à passer en Sicile. Leurs instructions secrètes étaient de pousser la guerre jusqu'à l'entière destruction de la capitale punique. Ils emmenaient quatre-vingt mille fantassins et quatre mille cavaliers. C'était, du reste, à qui s'enrôlerait pour une expédition qui semblait devoir être plutôt une promenade militaire qu'une campagne longue et périlleuse.

Les Carthaginois apprirent en même temps la déclaration de guerre et la mobilisation de l'ennemi. Que faire? La fleur de leur jeunesse avait succombé près d'Oroscopa. Ils n'avaient ni alliés, ni auxiliaires, ni mercenaires, ni flotte, ni provisions d'aucune sorte. Il ne fallait donc pas même songer à tenir tête aux Romains et à Massinissa qui ne man-

[1] Cf. Diodore de Sicile, xxxii, *Excerpt. vatic.*

querait pas de les seconder. A tout prix, par conséquent, il fallait obtenir la paix.

Dès le commencement de l'année 150, on envoya de nouveaux plénipotentiaires, munis de pleins pouvoirs et autorisés à traiter à quelque condition que ce fût. Polybe nous a conservé leurs noms. C'étaient Giscon, surnommé Srytanus, Abd-Melek-Ard, Misdès, Gillicas et Mak'Ou[1].

Le Sénat daigna répondre que si, dans le délai de trente jours, pendant que les armées de la République étaient encore en Sicile, les Carthaginois envoyaient à *Marsala* trois cents otages, pris parmi les fils des plus nobles familles et faisaient ensuite tout ce qu'ordonneraient les consuls, ils garderaient leurs lois, leurs terres et leur liberté. Les députés revinrent avec cette vague déclaration pendant que les généraux romains recevaient de nouveau l'ordre d'observer à la lettre les secrètes instructions précédemment reçues.

A Carthage, la déclaration faite aux plénipotentiaires ne laissa pas que de causer un trouble profond. On s'étonna surtout de voir exiger trois cents otages, pour garantir l'exécution d'un traité futur, dont les clauses n'étaient pas même sommairement indiquées.

Toutefois il fallait obéir ; la nécessité l'exigeait. On se décida donc au sacrifice demandé.

Les otages furent choisis et partirent au milieu de scènes déchirantes. Les mères surtout, qui tiennent de la nature je ne sais quelle clairvoyance prophétique, s'arrachaient les cheveux, se déchiraient le visage et la poitrine de leurs ongles, se cramponnaient désespérément aux câbles qui retenaient les vaisseaux en partance, donnaient, en un mot, le plus navrant spectable auquel il soit possible d'assister. Quelques-unes escortèrent même, à la nage, les vaisseaux en route et ne se décidèrent au retour que lorsque leurs forces menacèrent de les trahir. On eût dit qu'elles avaient le secret pressentiment que l'adieu donné était l'adieu suprême.

Arrivés à *Marsala*, les trois cents jeunes gens furent envoyés de suite à Rome par les soins de Quintus Fabius Maximus, préteur de Sicile[2].

Les consuls Censorinus et Manilius félicitèrent la délégation carthaginoise, qui les remit au Gouvernement de la République, de son obéissance et lui apprit que, d'Utique, où ils devaient incessamment se rendre, ils feraient connaître à Carthage les conditions imposées par le Sénat romain pour la cessation de la guerre.

Peu de jours après, en effet, les consuls parurent devant Utique leur nouvelle alliée, dans les ports de laquelle leur escadre entra pacifiquement, débarquèrent leurs troupes de terre et les firent camper sur le promontoire jadis occupé par Scipion, aux *castra Cornelia* (149). C'est là que furent accueillis les délégués de Carthage.

[1] Polybe, xxxvi, 1.
[2] Polybe, xxxvi, 3.

On les reçut au camp avec un grand apparat militaire. Les troupes formaient la haie, enseignes au vent, et les consuls se tenaient sur un trône, entourés d'un brillant et nombreux état-major.

Un héraut d'armes fut les chercher, leur fit traverser les longues files de soldats sous les armes et les amena près du trône consulaire dont un ruban les séparait cependant. Le doyen de ces ambassadeurs prit alors la parole. Dans une harangue émouvante, il conjura les Romains de se montrer généreux vis-à-vis d'un peuple prêt à tous les sacrifices pour l'amour de la paix. « Puisque vous aimez tant la paix, « répondit Censorinus en se levant à demi, vous n'avez besoin ni de « balistes, ni d'épées, ni de javelots. Le Sénat vous prie, en consé- « quence, de remettre toutes ces armes inutiles entre les mains du « peuple romain. » Les délégués y consentirent en faisant observer humblement que, sans armes, ils ne pourraient cependant plus se défendre contre Asrou-Baal, ni contre la vingtaine de mille hommes qui tenaient avec lui la campagne. « Rome y pourvoira, » leur répondit-on. Là-dessus, ils se retirèrent, accompagnés de Scipion Nasica et de Scipion l'Espagnol chargés de recevoir les armes pour le compte du Gouvernement romain. Carthage leur remit deux cent mille armures, un nombre infini d'épées et de javelots et deux mille catapultes[1].

Les princes du Sénat, les chefs de la magistrature et les grands pontifes voulurent accompagner eux-mêmes les voitures chargées de tout ce matériel de guerre. A les voir, parés de tous les insignes de leurs dignités, suivre ce long convoi, on eût dit qu'ils suivaient les funérailles de leur patrie. C'étaient elles en effet.

Dès qu'ils parurent devant les consuls, l'air triste et le front assombri de ces derniers ne leur laissèrent guère de doutes à cet égard. Censorinus, au reste, les fixa immédiatement. « Armez-vous de courage, leur « dit-il, pour entendre les derniers ordres de mon Gouvernement. Il « entend que vous quittiez Carthage. Vous pouvez vous retirer où vous « voudrez, pourvu que ce soit à 11 kilomètres de la mer. Mais il faut « abandonner la ville actuelle qu'il a décidé de détruire. »

A ce coup de foudre éclate une telle explosion de cris, d'imprécations, de malédictions même que la voix du consul en est couverte. Les députés, presque tous vénérables par leur âge et leurs fonctions, se jettent par terre, le front dans la poussière, déchirent leurs vêtements et se meurtrissent le corps. Puis, à cette scène d'inexprimable désolation, succède un silence de mort plus effrayant encore. Longtemps ces malheureux restent comme pétrifiés, sans un geste, sans un regard, sans un mot. Leur douleur est si poignante que les Romains eux-mêmes en sont émus et que, jusque sur les joues de vieux vétérans, on voit glisser des larmes à la dérobée.

Enfin le plus illustre de tous les Carthaginois présents, Blannon

[1] Polybe, xxxvi. 4.

Tigillas reprend la parole et tâche de faire revenir les consuls sur la fatale décision [1]. Il fait appel à la bonne foi du peuple romain. Il invoque son humanité, sa religion, son respect des tombeaux et des morts. Mais en vain. Censorinus reste inflexible. Il refuse même le délai nécessaire pour que ces pauvres gens puissent aller plaider eux-mêmes leur cause à Rome et les congédie en les pressant d'obéir sans retard. Il part, du reste, immédiatement après eux, avec une division navale de vingt bâtiments, pour aller croiser dans les eaux de Carthage.

Cependant on attendait, dans cette ville, avec une impatience facile à deviner, le retour des envoyés. Quelle nouvelle allaient-ils rapporter? On était partagé entre la crainte et l'espérance. Toutefois l'espérance l'emportait. On s'était montré si obéissant et si humble que l'ennemi devait être désarmé. Beaucoup d'habitants, pour apercevoir de plus loin les délégués, étaient montés sur les remparts de la ville. Beaucoup d'autres étaient même allés au-devant d'eux. En les voyant revenir silencieux, l'air navré, se frappant la tête et levant les mains au ciel, tous ces malheureux comprirent que leurs envoyés étaient porteurs d'un triste message. Mais lequel?...

Sans dire un mot à la foule qui les écrase et les presse de questions, ils se rendent directement au Conseil des Anciens et lui font part de l'affreuse nouvelle[2]. Ce n'est qu'un cri dans le palais, cri auquel ceux de la foule répondent du dehors. La nouvelle se répand. Bientôt les portes du Conseil sont forcées; le Conseil est envahi; la multitude hurlante s'y précipite, frappe ceux qui l'ont engagée à donner des otages, écharpent ceux qui ont voté pour qu'on livrât les armes. Sous la conduite de quelques énergumènes, elle se disperse ensuite à la recherche des Italiens fixés dans ses murs; les arrête; les maltraite; décharge sur eux sa rage et jure de venger sur leur personne le siège de la cité et l'enlèvement des armes[3]. Toute la ville est en révolution; chaque quartier s'agite dans une effervescence indescriptible. Les femmes, surtout celles dont les fils sont à Rome, les cheveux au vent, excitent la masse et la poussent aux plus violentes extrémités. Les moins exaltés ferment les portes de la ville; entassent des pierres sur les remparts et se préparent à recevoir l'assiégeant qu'on s'attend à voir arriver d'heure en heure.

Séance tenante, sous la pression populaire, le Sénat carthaginois vote la guerre par acclamation; affranchit, par un second décret, tous les esclaves et les appelle à la défense de la patrie; choisit, pour commandant de place, un Asrou-Baal, parent de Massinissa par les femmes, et nomme général à l'extérieur cet autre Asrou-Baal lâchement condamné à mort quelques semaines auparavant. Cet officier, qui devait jouer un rôle si néfaste dans la défense de Carthage, était entièrement dépourvu des qualités militaires nécessaires à sa haute situation. Plein

[1] Diodore de Sicile, xxxii, *Excerpt. de Legat.*
[2] Diodore de Sicile, xxxii, *Excerpt. de Legat.*
[3] Polybe, xxxvi, 5.

de vanité, présomptueux, superficiel, aimant le clinquant et le bruit, il était apte, tout au plus, à faire un général de parade. Gros et court, le teint fardé, le ventre débordant sur la jaquette écarlate qui lui couvrait les cuisses, les plis du cou retombant sur la poitrine, il paraissait d'autant plus grotesque qu'il se prenait au sérieux et se croyait un grand homme de guerre, malgré le désastre d'Oroscopa, dû certainement à son incapacité[1].

Ces mesures prises, on décida de demander, une fois encore, aux consuls, un délai de trente jours pour faire parvenir au Sénat romain l'expression des doléances et des vœux de Carthage. Un nouveau refus accueillit les pétitionnaires et ne fit qu'augmenter l'irritation. Chacun fit le serment de s'ensevelir sous les ruines de la cité plutôt que de la livrer à l'étranger. On convertit immédiatement en ateliers et en fabriques d'armes les places, les temples, tous les édifices et toutes les salles assez spacieuses. Tout ce qui est valide et fort y travaille jour et nuit. Afin que ce patriotique labeur ne soit point interrompu, les enfants et les vieillards préparent les repas et les apportent, dans les ateliers mêmes, aux travailleurs volontaires. Du bronze des temples, des boiseries des palais et des cheveux des femmes sont façonnées des armes nouvelles. Chaque jour, on arrive, de la sorte, à fabriquer cent boucliers, trois cents épées, mille traits pour les catapultes, cinq cents lances et javelots et autant de machines de guerre que l'on peut.

Pendant que les Carthaginois déploient cette activité prodigieuse, les consuls, soit pour leur donner le temps de la réflexion, soit dans la conviction de prendre, quand ils voudraient, une ville sans défense et, croyaient-ils, sans armes, restent dans la plus complète inaction. Le vieux Massinissa s'en indignait; cette indignation fut telle même qu'il ne put en contenir l'explosion; elle éclata dans une réponse hautaine faite aux consuls. Leur unique préoccupation, pour l'instant, était d'assurer les subsistances de leur armée. Ils ne tiraient de vivres, en effet, que de *Sousse*, Thapsus (*Enchir-Ed-Dimas*), Leptis Minor (*Lemta*) Acholla (*El Alia*) et Utique. Le reste de la Tunisie était encore au pouvoir d'Asrou-Baal qui envoyait à Carthage tout ce qu'il pouvait en tirer.

Cependant les deux armées consulaires quittèrent enfin les castra Cornelia et s'approchèrent de Carthage. Elle était alors telle que nous l'avons décrite ailleurs, avec ses palais, ses temples dorés, son acropole incomparable, ses ports toujours peuplés de vaisseaux, ses richesses accumulées, ses rues innombrables, étroites et dallées, sa foule impressionnable, remuante et grouillante, s'élevant à sept ou huit cent mille personnes.

Manilius choisit comme point d'attaque l'endroit où l'ithsme, sur lequel était bâtie la ville, se reliait au continent, à la hauteur de *Sidi Daoud*, au saillant de *Malka*.

[1] POLYBE. XIX, *Excerpt. Val.*

Pour réussir, il avait, par conséquent, à franchir trois fossés, puis à emporter, d'abord, le parapet qui protégeait le plus extérieur de ces fossés, ensuite, l'avant-mur et, enfin, les hautes murailles qui constituaient, à proprement parler, les remparts de Carthage.

Censorinus se porta, par terre et par mer, à 3 kilomètres de là, sur l'angle où la triple muraille, qui, du côté du continent, entourait la ville d'une formidable ceinture de pierre, se soudait, à la pointe sud-ouest, à la muraille unique qui la longeait du côté de la mer. C'était, à vrai dire, le point le plus faible de la place.

Les deux consuls, du reste, approchèrent sans précaution. A leurs yeux l'ennemi était toujours désarmé, réduit à l'impuissance et, dès lors, inoffensif. Ils durent changer promptement d'avis et se replier en hâte quand ils se virent accueillis par une grêle de projectiles et vigoureusement repoussés.

Une deuxième attaque, tentée par eux, fut suivie d'un second échec.

Il fallait renoncer à enlever Carthage d'un coup de main et se préparer à l'assiéger suivant toutes les règles de l'art. Les généraux romains désappointés firent donc, avant tout, dresser les camps et investir la place. Censorinus s'établit entre la ville et le lac *El Bahira*, et Manilius prit position de manière à couper les communications entre la ville et la terre ferme.

Asrou-Baal s'était également rapproché de Carthage et maintenant il campait sur l'autre bord du *Bahira*, près de *Tunis*, d'où il surveillait les Romains.

Ceux-ci, fort embarrassés, n'avaient rien de ce qu'il fallait pour entreprendre un siège régulier. Censorinus traversa le lac et envoya des escouades couper, dans la direction d'*Hammam Lif* et de *Rhadès*, les bois nécessaires à la fabrication des machines de guerre. Mais Phamœas Himilcon, général en chef de la cavalerie punique, tomba sur les ouvriers et les détachements d'escorte, les sabra, leur tua beaucoup d'hommes, leur prit plus d'armes encore et les contraignit à se retirer avec une quantité de bois insignifiante.

Un troisième assaut, tenté simultanément, quelques jours plus tard, par les armées consulaires, n'aboutit, comme les précédents, qu'à un piteux échec. Manilius, reconnaissant même que la place était absolument inexpugnable du côté par lequel il l'avait abordée, renonça à toute attaque ultérieure.

Censorinus, plus entreprenant que son collègue, fit combler une partie du *Bahira*, afin d'agrandir sa base d'opérations, et dressa en batterie, contre l'angle relativement faible, près duquel il campait, deux gigantesques béliers. Chacun d'eux exigeait les efforts de six mille hommes pour être mis en mouvement. Le premier fut servi par l'infanterie, le second par les marins de l'escadre. Sous les coups effroyables de ces colossales machines, mues avec un ensemble et une précision mathématiques, un pan de mur finit par s'écrouler. La brèche était ou-

verte ; on donna l'assaut. Mais les assiégés se ruèrent bravement sur les colonnes d'attaque, les refoulèrent et commencèrent, pendant la nuit, à relever la partie du mur qui s'était effondrée. Craignant même que ce mur tout frais ne pût opposer une longue résistance aux Romains, ils opérèrent, le lendemain, une sortie vigoureuse, dispersèrent les assiégeants, brûlèrent leurs machines et les mirent absolument hors de service.

Pendant que la brèche n'est pas encore entièrement réparée, les Romains veulent tenter de nouveau un suprême effort. Ils se précipitent en masse. Mais, formés en carrés, derrière leur brèche, sur une petite place semi-circulaire, les Carthaginois les reçoivent avec une véritable rage. Les premiers rangs, bien armés, les accueillent à la pointe de l'épée ; les derniers rangs, qui n'ont point d'armes, les blessent à coups de pierre, les assomment à coups de massues, les mettent en fuite et les poursuivent furieusement. Sans le jeune Scipion, petit-fils du vainqueur d'Hann-Baal et tribun militaire, qui arrête l'élan des assiégés avec son bataillon et les refoule dans leurs murailles, le camp romain était pris.

On était arrivé de la sorte aux journées les plus chaudes du mois d'août. Les fièvres, engendrées par les exhalaisons pestilentielles du lac de Tunis, près duquel ils stationnaient, décimaient les équipages de la flotte de Censorinus. Les hautes murailles de Carthage, dominant le lac et arrêtant la brise du large, aggravaient le danger. Pour le conjurer, le consul envoya sa division navale en haute mer. Les Carthaginois inventèrent alors un genre d'attaque nouveau. Ils emplissaient de sarments et d'étoupes de légères barques, les faisaient sortir doucement, les remorquaient le plus près possible de l'escadre romaine sans être vus, et, profitant du moment où le vent les portait rapidement sur l'ennemi, ils inondaient de bitume et de soufre les petits bateaux ainsi chargés de matières inflammables, y mettaient le feu et les poussaient au milieu des navires consulaires. Ces brulôts causèrent d'énormes dégâts ; une fois même, ils faillirent incendier la flotte entière.

Sur ces entrefaites, Censorinus partit pour Rome. Son départ rendit les Carthaginois plus audacieux encore. Une nuit, ils fondirent à l'improviste sur les légions, les surprirent en désordre, jetèrent un pont portatif sur le fossé du camp de Manilius et commencèrent à arracher les palissades qui le défendaient. Heureusement Scipion courut, avec quelques cavaliers, opérer une fausse attaque contre une des parties opposées de la ville. On sonna le rappel et cette alarme sauva les Romains, qui, sans cela, se faisaient écraser. Manilius, du reste, pour empêcher le retour d'une semblable tentative, se hâta de faire entourer les camps d'une muraille. De plus, il éleva près de la mer, où se trouve actuellement le bord méridional de la *Sebka de Soukara*, à huit cents mètres environ de la triple enceinte punique, un fort qui proté-

geât le mouillage des bâtiments venus pour prendre ou laisser un chargement.

Toutes ces précautions n'empêchèrent d'ailleurs pas les troupes d'être continuellement harcelées, tantôt par les assiégés, tantôt par les infatigables cavaliers de Phamœas, dont les chevaux, petits, rapides, sobres et endurcis à la fatigue, tombaient à tout instant sur l'ennemi, comme la foudre, passaient comme le vent et disparaissaient comme l'éclair. Les fourrageurs consulaires surtout étaient tellement maltraités qu'il devint impossible d'en laisser sortir hors du camp sans les faire escorter par de forts détachements de cavalerie.

Le consulat de Manilius touchait à sa fin; il voulut l'achever glorieusement, en anéantissant l'armée de secours d'Asrou-Baal. Elle campait sous *Népheris*. Cette ville, située dans la montagne, occupait un plateau rocheux qui dominait la rive gauche de l'*Oued-Toumis*, dont il n'était éloigné que de cinq cents mètres environ. Pour y arriver il fallait longer le versant sud-ouest du *Bou Karnaïn* et suivre les pentes ravinées et boisées, qui le relient au massif du *Djebel Reças*. Le général romain partit donc, avec trois journées de vivres seulement. Cette expédition déplaisait à Scipion. Jusque sur les bords de l'*Oued Toumis*, il essaya de la faire abandonner. Ne pouvant y réussir, il insista du moins pour que l'armée campât sur la rive gauche de ce cours d'eau, afin de trouver, en cas d'insuccès, un abri sûr dans les lignes fortifiées du camp. Le consul rejeta ces propositions. Il eut lieu de s'en repentir. Asrou-Baal battit, en effet, les Romains, leur tua beaucoup de monde, et, quand ils voulurent repasser l'*Oued Toumis*, dont les gués sont peu nombreux et difficiles, les assaillit derechef et leur fit subir de nouvelles et cruelles pertes. Le dévouement de Scipion les tira seul de ce mauvais pas, où ils s'étaient engagés malgré ses avis. Manilius dut ramener au camp ses troupes fatiguées, décimées et, surtout, démoralisées. Elles n'osaient plus tenir tête aux Carthaginois et le général Phamœas, avec sa cavalerie légère, venait impunément enlever des partis isolés de Romains jusqu'à la porte de leur camp.

Rome s'émut de cette situation. Elle envoya des commissaires aux armées de la République, se fit rendre un compte exact des faits et, en présence des échecs multipliés, subis par les légions, pria Massinissa d'envoyer d'urgence quelques renforts absolument indispensables.

Le vieux Numide ne put répondre à cet appel. Il était mort, âgé de quatre-vingt-dix ans, quand la dépêche du Sénat parvint à Cirta. Quelques jours auparavant, sentant ses forces faiblir sous le poids des années, il avait mandé près de lui Scipion, et l'avait institué son exécuteur testamentaire. Scipion, quoique parti en toute hâte, était arrivé lui-même trop tard pour fermer les yeux du vieillard. Massinissa s'était doucement éteint, trois jours avant son arrivée, recommandant à ses enfants, qui l'entouraient, l'obéissance à Scipion et la fidélité aux Romains. Ce fut le jeune tribun militaire en personne, qui, après avoir

rendu les honneurs funèbres à l'illustre défunt et réglé ses affaires, amena sous Carthage, dans les premiers jours de 148, avec le second fils du roi numide, les renforts sollicités.

Manilius, qui avait à cœur de venger sa défaite de *Népheris*, partit aussitôt, avec quinze jours de vivres, pour attaquer de nouveau Asrou-Baal. Il passe l'*Oued Toumis* et, cette fois, établit soigneusement son camp sur les berges encaissées du funeste ruisseau. Mais ce fut tout. La peur le prit, et, après dix-sept jours d'inaction, il battit piteusement en retraite. Au milieu de ces déboires, il eut pourtant deux consolations : la prise de Tegaza, dont on ignore l'emplacement, mais où périrent, ou bien furent faits prisonniers [1], dix-huit mille Africains, et la défection de Phamœas Himilcon. L'intrépide général, abandonnant la cause punique, à l'instigation de Scipion, eut l'audace de rassembler ses escadrons, de les haranguer et de leur annoncer sa désertion. Il exerçait sur eux un tel ascendant qu'il entraîna plus de deux mille cavaliers à sa suite. Le reste, contenu dans le devoir par Hannon le Blanc, passa sous le commandement de cet officier.

Le mois d'avril était arrivé, et, avec lui, le nouveau consul, Calpurnius Pison, et l'amiral L. Mancinus. Ni l'un ni l'autre ne tentèrent un effort sérieux pour s'emparer de Carthage ou détruire l'armée d'Asrou-Baal. Ils se bornèrent à quelques tentatives sur les villes voisines qui leur réussirent assez mal. Neapolis (*Nabeul*) fut prise. Mais *Kelibia* les repoussa ; *Bizerte*, après un siège qui dura tout l'été, les obligea à s'éloigner et, par surcroît, brûla leur matériel de guerre.

Tous ces échecs successifs des armées consulaires avaient rendu l'espoir aux Carthaginois et décuplé leur courage. Ils envoyèrent ambassade sur ambassade en Macédoine pour promettre des secours et des vaisseaux de guerre aux Macédoniens en lutte contre Rome ; en Numidie, pour gagner à leur cause, si possible, les fils de Massinissa dont la conduite assez réservée paraissait vouloir attendre les événements.

Asrou-Baal surtout, fier de son double avantage à *Néphris*, ne se possédait plus. C'était le héros du jour, l'homme populaire du moment. Il profita même indignement de cette éphémère popularité. Ses insinuations calomnieuses amenèrent effectivement l'assassinat de son homonyme et collègue, le gouverneur de Carthage, dont il ambitionnait la situation. Le malheureux, accusé de trahison, périt assassiné en plein Sénat.

Tandis que ce drame sanglant se déroulait dans Carthage, dont tous les fils eussent dû cependant s'unir plus que jamais pour la défense de la commune patrie, une révolution, pacifique celle-là, mais d'incalculables conséquences pour la grande cité d'Afrique, s'accomplissait aussi dans Rome.

Ennuyé des lenteurs de Calpurnius Pison et douloureusement affecté

[1] OROSE, IV, 22.

de la tournure que prenaient les affaires africaines, le peuple venait d'y élever à la dignité consulaire le jeune Scipion. Il n'avait pas encore l'âge requis par la loi, et les vieux consuls et le Sénat, tous ces vieux défenseurs de tous les vieux usages, s'agitaient pour faire annuler l'élection. Mais le peuple tint bon, maintint son choix et, sous sa pression, Scipion Emilien, fils du héros de Cannes et petit-fils, par adoption, du vainqueur de Zama, rentra consul, au commencement de l'année 147, dans cette Afrique qu'il avait quittée, simple tribun militaire, peu de mois auparavant.

La nuit même qui suivit son débarquement à Utique, le jeune général reçoit de Mancinus une dépêche cachetée. Immédiatement, il fait sonner le rappel, embarque l'escorte qui l'avait accompagné d'Italie, lui adjoint quelques jeunes gens d'Utique, prend le large et fait mettre le cap droit sur Carthage.

Que s'était-il donc passé?

Mancinus, en faisant, par mer, le tour de la ville assiégée, avait remarqué que, du côté des hauteurs à pic et presque inaccessibles de *Sidi-bou-Saïd*, les remparts étaient moins bien gardés que partout ailleurs. Il avait fait approcher des échelles et quelques soldats avaient réussi à gagner le haut des falaises, puis celui des murailles. Vu leur petit nombre, les assiégés ne s'étaient point effrayés. Ils avaient ouvert la porte la plus proche et, opérant une sortie, s'étaient rués sur ces téméraires. Mais ils avaient été repoussés vigoureusement l'épée dans les reins, si vigoureusement même que vainqueurs et vaincus étaient entrés pêle-mêle dans la place. Mancinus, fou de joie de ce succès inespéré, avait aussitôt débarqué tous ses matelots, à peine armés, et s'était porté au secours de ses hommes. Cependant le jour baissait et les vivres manquaient. Tout le petit détachement, si imprudemment engagé, s'était alors retranché sur le point culminant du promontoire, là même où s'élève actuellement le phare de *Sidi-bou-Saïd*, et se tenait prêt à soutenir une lutte désespérée. Son chef avait envoyé estafette sur estafette au camp de Pison et à Utique pour réclamer des secours et des provisions. Et, certes, le danger était pressant, car, au petit jour, les Carthaginois ne pouvaient manquer de revenir en nombre et de le jeter à la mer, lui et tous ses braves gens.

Effectivement, dès le matin, Mancinus avait dû ranger en cercle, autour de trois mille hommes désarmés, les cinq cents soldats valides et armés qui composaient toute sa troupe. Beaucoup étaient déjà blessés et le moment approchait où, forcément, acculés par la masse toujours grossissante des Carthaginois, ils allaient tous être jetés du haut en bas des falaises, élevées en cet endroit d'environ 130 mètres.

Soudain l'escadre de Scipion apparaît, arrivant à toute vitesse et bondée de soldats. Sa vue découragea les assaillants et sauva l'héroïque détachement de Mancinus.

Le nouveau consul reprit, du reste, immédiatement les opérations du

siège et vint camper à 1,925 mètres de Carthage, à l'ouest de *Sidi Daoud* et à peu près sur la ligne occupée par les ruines de l'aqueduc romain.

L'armée de secours, toujours sous les ordres d'Asrou-Baal, forte de six mille vétérans et mille chevaux, commandés par Bithyas, vint également camper entre la ville et le camp romain, à 925 mètres des murailles, sur l'emplacement même de *Sidi Daoud.*

Avant tout, Scipion dut rétablir la discipline parmi ses troupes, purger l'armée de tous les gens sans aveu qui s'étaient mêlés aux soldats et rappeler ceux-ci aux rigueurs de l'obéissance passive. Quand ce fut fait, le jeune général ordonna une double attaque de nuit contre l'immense faubourg de Mégara. Il partagea ses forces en deux divisions. L'une, sous la direction de Calpurnius Pison, devenu son lieutenant, devait se porter vers une porte située à 2 kilomètres au nord-est du camp. La seconde division, qu'il conduisait en personne, partit dans le plus profond silence, emportant, outre ses armes, des haches, des échelles et des leviers. Elle dépassa la division Pison de 3,700 mètres, marchant dans la direction du nord-est, sur la rive orientale de la *Sebka de Soukara*, vers une poterne du simple mur de mer, qui défendait, en cet endroit, les pentes occidentalles de *Kamart.*

Malgré toutes les précautions prises, l'approche de cette division fut néanmoins remarquée par les sentinelles qui s'empressèrent de la signaler en jetant le cri d'alarme. Se voyant découvertes, la division Scipion d'abord, puis la division Pison répondirent à ce cri par une formidable clameur. Les Carthaginois furent effrayés de voir, au milieu des ténèbres, tant d'ennemis sur leurs flancs. Toutefois ils firent si bonne contenance que, malgré tous leurs efforts, les Romains de Scipion ne purent franchir la muraille. Ils allaient se retirer lorsque de jeunes soldats escaladèrent une tour déserte, appartenant à des particuliers et sottement laissée debout par les assiégés. Elle était en dehors et au pied du mur d'enceinte qu'elle égalait en élévation. Parvenus au sommet de cette tour, les assiégeants tuèrent ou dispersèrent, sous une grêle de projectiles, les défenseurs de l'enceinte, firent un pont volant de poutres et de planches, qu'ils trouvèrent, sautèrent sur le rempart, descendirent dans Mégara, brisèrent la poterne la plus voisine et introduisirent leurs camarades dans la place. Scipion entra donc avec ses 4,000 hommes et suivit intérieurement le chemin de ronde jusqu'à la porte près de laquelle Calpurnius opérait sa diversion [1]. Ce hardi coup de main jeta la panique parmi les Carthaginois. Ils se replièrent en hâte et se retirèrent, derrière Mégara, dans la ville proprement dite.

Asrou-Baal lui-même, après une tentative de résistance, craignant de se voir cerné, abandonna ses positions de *Sidi Daoud* et se réfugia, comme les autres, dans Carthage. Cette opération stratégique eut donc

[1] Zonaras, ix, 23.

pour résultat de rendre Scipion complètement maître de toute la presqu'île punique.

Le lendemain matin, Asrou-Baal, pour se venger de ses terreurs de la nuit, fit monter sur les remparts, face à l'ennemi, tous les Romais tombés en son pouvoir et mutila ces malheureux de la façon la plus odieuse et la plus barbare. Aux uns, il arracha les yeux, la langue, les nerfs ; aux autres, il coupa les pieds et les mains ; il y en eut qui furent écorchés vifs. Puis il fit jeter tous ces infortunés respirant encore, du haut des murs, aux légions comme un suprême défi et comme le cartel sanglant d'une lutte sans merci.

Pour être juste, il faut se hâter d'ajouter que le peuple de Carthage, et surtout l'aristocratie punique furent absolument étrangers à ces actes que ne sauraient justifier les exigences ni les horreurs de la guerre. En même temps, du reste, qu'il essayait d'effrayer les Romains par ses cruautés, Asrou-Baal terrorisait ses concitoyens, faisait arrêter et crucifier plusieurs sénateurs, déployait dans toute la ville épouvantée un appareil formidable et prenait toutes les allures d'un odieux tyran.

Cependant Scipion se hâtait de brûler le camp abandonné de *Sidi-Daoud* et, sans perdre un instant, il faisait commencer, à 100 mètres des fortifications, une parallèle gigantesque qui coupait l'ithsme entier et isolait complètement Carthage. Cette immense tranchée de 4,625 mètres de longueur ne se fit point sans difficultés. L'ennemi opérait de continuelles sorties, si bien qu'une moitié de l'armée devait rester sous les armes pendant que l'autre moitié travaillait. Derrière cette parallèle, du côté du continent, Scipion en fit ouvrir une seconde qu'il réunit à la première par des tranchées transversales établies aux deux extrémités. Ces ouvrages dessinèrent ainsi, dans leur ensemble, un immense rectangle dont il hérissa le fond de fers de lances et de pieux durcis et pointus. Non content de ces défenses, il fit protéger les tranchées transversales et le fossé le plus éloigné de Carthage par de solides parapets en terre garnis de palissades. Quant à la parallèle qui regardait Carthage, il éleva, pour la fortifier, un mur en pierre de plus de 5,000 mètres de longueur, 12 pieds d'élévation et 6 pieds de largeur, flanqué çà et là de bastions et de tours. Au centre de ce front, et, par conséquent, à peu près à la hauteur du saillant de Malka, il fit, en outre, construire une tour en pierres très élevée, surmontée elle-même d'une autre tour en bois à quatre étages. De cet observatoire, on pouvait suivre aisément tout ce qui se passait dans Carthage. Vingt jours et vingt nuits suffirent à l'achèvement de tous ces travaux. Lorsqu'ils furent terminés, Scipion plaça ses troupes dans le vaste parallélogramme ainsi fortifié qui servait de la sorte, tout à la fois, de camp retranché et de lignes de circonvallation.

Bloquée du côté du continent, la ville assiégée commença à ressentir les horreurs de la famine. Cependant elle pouvait recevoir encore des secours par mer. Grâce à l'insuffisance de la croisière romaine et à

l'audace des Carthaginois, chaque fois que s'élevait un vent favorable, le général de cavalerie Bithyas, qui campait au fond du golfe, au-dessous de Nèpheris, lui faisait parvenir des felouques chargées de vivres.

Pour épargner ces ressources, on ne distribuait d'ailleurs de rations qu'aux trente mille hommes enrôlés et armés pour la défense de la cité. Le reste des citoyens : hommes, femmes, enfants, vieillards, ne recevait absolument rien et souffrait cruellement. Cette population inactive mourait sans qu'on prît garde à elle, pendant qu'Asrou-Baal se régalait avec ses amis, leur servait des repas somptueux et prenait un embonpoint qui contrastait odieusement avec la disette et la misère générale [1].

Ce dut être à cette époque que le misérable gouverneur de Carthage eut avec Gulussa les deux fameuses conférences racontées par Polybe. Asrou-Baal franchit les fortifications, s'avança jusqu'au bord du fossé extérieur portant sa cuirasse dorée, son manteau de pourpre et suivi d'une escorte de douze gardes armés jusqu'aux dents. Gulussa, aussi simple dans ses manières que l'était Massinissa, son père, était venu seul et sans armes. Il daigna même se déranger sur l'invitation d'Asrou-Baal et franchir la distance qui le séparait du général carthaginois. Lorsque la conversation se fut engagée, il railla d'abord celui-ci d'être venu à une entrevue pacifique dans tout cet appareil. Sur la réponse d'Asrou-Baal qu'il ne déployait ce luxe d'armes et de gardes que par crainte des Romains : « Si vous les craignez tant, dit le Numide, « pourquoi, sans nécessité, vous êtes-vous donc enfermé dans une « ville qu'ils assiègent? Mais venons au fait : que désirez-vous de moi? » « Je vous ai demandé cette entrevue, dit Asrou-Baal, pour vous prier « de plaider notre cause auprès du général romain. Qu'il épargne Car- « thage et la laisse debout; nous signerons toutes les autres conditions « de paix qu'il voudra nous imposer. » Gulussa se récria : « Comment « voulez-vous, lui dit-il, que Rome accepte aujourd'hui des proposi- « tions qu'elle a rejetées avant même l'ouverture des hostilités ? » Asrou-Baal insista néanmoins, prétendant que les dieux sauraient défendre la bonne cause, et affirma que les Carthaginois étaient résolus à périr jusqu'au dernier plutôt que de se rendre. Le prince et le général se quittèrent sur ces paroles et promirent de se revoir au même endroit trois jours après.

De retour au camp, Gulussa fit part à Scipion de l'entretien qu'il venait d'avoir. Le consul en rit. « Asrou-Baal a vraiment bonne grâce, dit-il, de compter sur la protection des dieux après avoir indignement massacré nos prisonniers. La belle manière de se les rendre propices que de violer toutes les lois divines et humaines ! » Toutefois sur les instances de Gulussa, qui fit valoir l'inconstance de la fortune et la nécessité d'achever la guerre au plus tôt, Scipion consentit à accorder au géné-

[1] Polybe, xxxix, 2. — Diodore de Sicile, xxxii, *Excerp. val.*

ral carthaginois, s'il voulait se retirer, un sauf-conduit pour lui, sa femme et ses enfants. Il l'autorisait, en outre, à emporter une somme de 58,000 francs environ et à se faire accompagner par six domestiques. Gulussa, porteur de ces offres, qui lui paraissaient séduisantes, revint au jour dit et s'empressa de les transmettre au gouverneur de Carthage. Ce jour-là, il paraissait encore plus gros que de coutume et avait le teint du visage plus allumé. Aux propositions de Gulussa, il se frappa la cuisse à coups redoublés, jurant que le soleil ne verrait jamais Carthage détruite et Asrou-Baal vivant. « Un homme de cœur, s'écria-t-il, ne « saurait être nulle part plus noblement enseveli que sous les cendres « de sa patrie ! » Belles paroles, qu'il devait, hélas ! étrangement oublier plus tard [1] !

En attendant, Scipion résolut de rendre le blocus de Carthage absolu et de compléter l'investissement de la place en fermant l'entrée des ports.

Cette entrée n'était pas très éloignée de la muraille sud de la ville. De l'extrémité de la *Tœnia*, près du *Lazaret de Khéréddine*, il fit donc jeter une digue, soutenue à droite et à gauche par d'énormes blocs de pierre, jetés à flot perdu. Elle devait rejoindre le point terminus du môle puissant qui protégeait l'entrée des ports. Ce môle, construit du nord-ouest au sud-est, avait pour but de rompre l'effort des lames que les vents du sud-est soulèvent et font déferler sur cette côte avec violence. Il partait du sommet du petit triangle que dessine, en s'avançant dans la mer, le rivage au nord du *Kram*. Le travail de géant, entrepris par les Romains, qui mesurait, dit Appien, quatre-vingt-seize pieds à sa base et vingt-quatre au sommet, et dont les vestiges toujours existants accusent les proportions plus colossales encore de 160 mètres de largeur, au point où il se rattachait à la Tœnia, et de 90 mètres à l'extrémité du môle, fit d'abord sourire les Carthaginois.

Ils pensaient que jamais Scipion ne pourrait venir à bout d'une pareille tâche. Toute l'armée cependant se mit à l'œuvre et l'ouvrage avança rapidement. Les assiégés commencèrent alors à s'inquiéter sérieusement. Ils entreprirent de creuser à leurs ports une issue nouvelle du côté de la haute mer, dans un endroit où la profondeur des eaux et la violence des vagues empêcheraient les Romains de pousser jamais leur jetée. Hommes, femmes et enfants s'attelèrent jour et nuit à cette besogne. Tout se fit de l'intérieur et tellement en secret que les prisonniers eux-mêmes, faits par Scipion, ne purent rien lui apprendre. On savait seulement qu'on entendait dans les ports un grand bruit incessant ; mais la cause en était inconnue. En même temps qu'ils poursuivaient ce travail de mine, les assiégés construisaient dans les cales du Cothon, avec d'anciens matériaux, des trirèmes et des quinquérèmes. Un matin enfin, lorsque tout fut prêt, les Carthaginois ouvrirent la

[1] Diodore de Sicile, xxxii, *Exc. vatic.*

communication nouvelle avec la mer et sortirent avec cinquante trirèmes et quantité d'autres bâtiments de moindre tonnage, tous formidablement armés. Le nouveau goulet, pratiqué par les assiégés, est encore visible dans la partie sud-est de l'ancien port militaire. Il y forme une coupure, maintenant ensablée, de 60 mètres de largeur.

L'ouverture de cette issue nouvelle et l'apparition subite de cette flotte étonnèrent à ce point les Romains que, si les Carthaginois s'étaient immédiatement précipités sur leur flotte, ils l'auraient infailliblement détruite. Elle était en effet désarmée ; les équipages étaient à terre et prenaient part aux travaux du siège. Mais ils se bornèrent à de vaines démonstrations.

Trois jours après, ils opérèrent une deuxième sortie ; mais, cette fois, la division navale consulaire était prête à recevoir leur attaque. Les deux escadres s'abordèrent donc aux cris, mille fois répétés, de leurs équipages. La rencontre eut lieu à la hauteur du môle qui défendait l'ancienne entrée des ports et la lutte, furieuse de part et d'autre, dura toute la journée. Vers le soir seulement, les Carthaginois regagnèrent leur nouveau goulet sans être vaincus et prêts à recommencer la bataille le lendemain. Mais leur retraite fut mal exécutée. Les plus petits bâtiments de leur flotte, qui naturellement prirent les devants, encombrèrent ce goulet, si bien que les vaisseaux de haut bord, ne pouvant entrer, durent attendre le long du rivage. Ils se réfugièrent près d'un quai, construit au nord du môle pour l'exposition et la vente des marchandises. Ce quai, coupé en deux par le nouveau débouché des ports, avait une longueur totale de 420 mètres et une largeur de 135. Il avait été garni de quelques ouvrages avancés, depuis le commencement du siège, afin d'empêcher l'ennemi de s'y établir et d'en faire une base d'opérations contre l'enceinte de la ville. Ce fut près de ces ouvrages que les galères puniques vinrent s'embosser, opposant leur proue aux galères romaines et protégées tout à la fois par les défenseurs de ces travaux extérieurs et par ceux du rempart qui n'était pas éloigné. Les deux flottes furent à peu près également maltraitées. La nuit, du reste, mit fin au combat et les gros bâtiments de l'escadre punique purent, à leur tour, entrer dans les ports.

Dès le lendemain matin, Scipion chercha à s'emparer de ce quai, qui, la veille, lui avait paru une excellente position pour l'attaque directe des ports. Il fit donc avancer ses machines et bientôt il eut détruit une partie des travaux qui le défendaient. Mais les assiégés, quoique affaiblis par la famine et les maladies, opérèrent une sortie formidable pendant la nuit. Ils vinrent, non par terre, cette voie leur était fermée, ni sur des vaisseaux dont les bas-fonds rendaient, sur ce point, l'usage impossible, mais les uns à la nage, et les autres dans l'eau jusqu'à la poitrine. Parvenus près des Romains, ils allumèrent les torches dont ils s'étaient munis, se ruèrent sur les assiégeants avec cet irrésistible courage que donne le désespoir, les enfoncèrent et brûlèrent

leurs machines. La vue de ces hommes nus, qui se précipitaient aveuglément au-devant des coups et que leurs propres blessures et la vue du sang rendaient plus furieux encore, épouvanta les légionnaires. Ils s'enfuirent éperdus. Scipion dut monter à cheval en personne et lancer quelques escadrons pour barrer le chemin et ramener au camp ces fuyards qui couraient, affolés, dans toutes les directions.

Au petit jour, les Carthaginois, débarrassés des machines de Scipion, réparèrent les brèches faites à leurs ouvrages et les complétèrent par des tours en bois placées de distance en distance.

De leur côté, les assiégeants fabriquèrent à la hâte de nouvelles machines, les installèrent sur de larges remblais, en face des tours de l'ennemi, en brûlèrent quelques-unes et chassèrent les Carthaginois. Le sang versé, soit lors de la dernière sortie, soit dans ces derniers combats, avait coulé en si grande abondance et avait si fort détrempé les terres sur lesquelles il fallait marcher que toute poursuite était d'ailleurs impossible. Les Romains finirent néanmoins par s'emparer ainsi de tous les ouvrages avancés. Une fois complètement maître du quai, Scipion fit creuser un fossé dans toute sa longueur, et, derrière cette tranchée, il fit élever, le plus près possible du rempart de la ville, un large mur en briques, d'une hauteur égale à celle de ce rempart. Sur ce mur enfin, il installa quatre mille hommes d'infanterie légère, chargés d'inquiéter sans cesse et de contenir l'ennemi. On atteignit ainsi la fin de l'été 247.

Les assiégés tiraient encore quelques secours et quelques renforts de l'extérieur. Scipion résolut de leur enlever ces dernières ressources.

Aux premiers jours de l'automne, il envoya ses lieutenants de divers côtés pour amener la destruction ou la soumission des derniers partisans de Carthage. Lui-même, au commencement de l'hiver, partit avec une colonne expéditionnaire contre Népheris dont le commandement, et celui du camp retranché qui la soutenait, était passé, des mains d'Asrou-Baal, dans celles d'un de ses collègues nommé Diogène. Une partie de cette colonne prit, avec son chef, la voie de mer et fut débarquée, après un trajet de 11 kilomètres, à l'est de *Hamman-Lif*. L'autre partie, formée d'une brigade de cavalerie, sous les ordres de C. Lœlius et de Gulussa, prit la voie de terre, contourna le lac de Tunis et vint rejoindre l'infanterie aux pieds du *Bou-Karnaïn*. La colonne entière s'engagea alors dans la montagne et franchit une vingtaine de kilomètres. A 370 mètres de l'ennemi, Scipion fit faire halte, dresser le camp et, laissant le commandement à Gulussa, revint à Carthage. Pendant tout le temps que durèrent ses opérations sous Népheris, il allait et venait ainsi, presque chaque jour, voyant tout par lui-même, se faisant rendre compte des moindres détails et donnant partout ses ordres.

Diogène occupait de très fortes positions. Deux seuls points semblaient légèrement faibles dans sa ligne de défense. Le rempart du camp s'était effondré sur ces deux points. Scipion, après avoir examiné la situation,

choisit mille hommes d'élite et les plaça en embuscade sur le côté opposé du camp. Trois mille hommes reçurent en même temps l'ordre de se préparer à attaquer hardiment les brèches de front à l'escalade. Ces trois mille hommes furent lancés successivement à l'assaut par bataillons. Au moment où la lutte était le plus furieusement engagée, les mille sortirent de leur embuscade, s'élancèrent dans le fossé, franchirent les retranchements du camp punique et tombèrent à l'improviste sur les Africains. Ceux-ci, surpris et croyant avoir sur les bras beaucoup plus d'ennemis qu'ils n'en avaient en réalité, lâchèrent pied et furent massacrés surtout par les Numides de Gulussa. Soixante-dix mille individus, soit combattants, soit de la population non combattante, périrent dans cette affaire, dix mille furent faits prisonniers et quatre mille s'échappèrent.

Le camp retranché pris, restait la ville elle-même. Vingt-deux jours durant, elle résista à tous les efforts de l'assiégeant, très éprouvé par les rigueurs de la saison. L'examen du terrain donnerait assez à penser qu'il n'en vint à bout qu'à l'aide de la sape.

La chute de cette place allait contribuer largement à celle de Carthage. Scipion, sûr désormais de n'avoir plus rien à craindre sur ses derrières, pouvait, en effet, concentrer toutes ses forces pour en finir avec la capitale assiégée.

Dès le retour du printemps 146, il résolut d'attaquer le Cothon, ou port militaire, et Byrsa. Pour arrêter la marche en avant de l'ennemi, Asrou-Baal fit incendier, pendant la nuit, le côté quadrangulaire du Cothon, donnant au sud et le plus exposé aux coups des Romains. Mais, tandis qu'il attendait une attaque sur ce point, Lœlius escalada, par surprise, la partie nord de forme circulaire, qui donnait sur le forum et sur Byrsa. Les légions, maîtresses de ce point sans combattre, poussent aussitôt des cris terribles, s'élancent de toutes parts, franchissent les abîmes béants créés par le feu, sur des planches, et refoulent partout un ennemi surpris, exténué et démoralisé. Dans l'impétuosité de leur élan, elles s'emparent même des murailles qui protégeaient le Cothon et poussent jusqu'au forum qui se trouvait de l'autre côté, au nord-est, ou au nord-ouest du port.

La nuit était revenue pendant cette lutte acharnée. Comme il eût été souverainement imprudent de se hasarder au milieu des ténèbres, Scipion fit arrêter la marche de ses colonnes et les fit rester sous les armes, sur ce forum, jusqu'au lendemain.

Le lendemain, dès le petit jour, il envoya l'un de ses aides de camp porter l'ordre à quatre mille hommes de troupes fraîches de venir relever la division épuisée par trente-six heures de veilles et de combats.

Ces quatre mille hommes, étant passés devant le temple de Baal Apollon, se jetèrent sur la statue d'or du dieu et sur la toiture en tuiles d'or du sanctuaire qui l'abritait. Cette toiture, à elle seule, valait 5,800,000 francs. Ils arrachèrent les tuiles précieuses avec leurs épées

et, sourds à la voix de l'honneur et aux ordres de leurs chefs, ne voulurent rejoindre leur poste que lorsqu'ils eurent partagé ces dépouilles entre eux. On les verra punis plus tard de ce manquement à la discipline.

Maître du port et du forum, Scipion se trouvait au cœur de la ville proprement dite. Il ne lui restait plus qu'à s'emparer des hauteurs et de la formidable citadelle de Byrsa, le réduit de Carthage.

Trois rues, longues de 600 mètres environ, y montaient du forum. Toutes trois étaient escarpées, étroites, tortueuses et bordées de maisons à six étages changées en forteresses. Il fallut commencer, étage par étage, le siège de ces maisons. Dès qu'on en avait enlevé quelqu'une, on courait sur les défenseurs, on les passait au fil de l'épée, si on pouvait les atteindre, ou bien on se bornait à les expulser; puis les soldats l'occupaient en nombre et de là tiraillaient pour chasser les défenseurs de la maison voisine. On cheminait ainsi péniblement : les uns de terrasse en terrasse, traversant les rues adjacentes sur des poutres ou des planches; les autres, en bas, dans les rues elles-mêmes, où la bataille, à chaque pas, redoublait d'horreur. C'était, de toutes parts, un affreux vacarme de cris, de hurlements, d'imprécations, mêlés à des chutes lourdes de corps qui venaient s'écraser des fenêtres et des terrasses sur les dalles, ou s'empalaient tout vifs sur les lances et les épées des combattants.

Tant que Scipion n'eut pas atteint le pied de Byrsa, on n'osa pas mettre le feu, dans la crainte que les flammes n'atteignissent les soldats qui s'avançaient par les toits. Mais, dès que le bas de la citadelle fut atteint, on mit immédiatement le feu à ce triple massif. Et, comme l'incendie n'allait pas assez vite dans ces maisons où les voûtes remplaçaient les planchers, on les sapa par la base, afin que leur masse s'effondrât d'un seul bloc. La ville offrit alors un spectacle épouvantable. De temps en temps, on entendait, au milieu des crépitements de l'incendie, le fracas sinistre des bâtiments qui s'écroulaient. De tous côtés, gisaient des cadavres, au milieu des amoncellements de décombres, les uns sanglants encore, les autres à demi-consumés déjà. Les survivants, femmes, enfants, vieillards, tous ceux qui s'étaient soustraits à la bataille et cachés pendant la lutte de maison à maison, blessés, brûlés, asphyxiés par la fumée et affolés par les tourbillons de la flamme poussaient des rugissements affreux. Courant sur leurs terrasses embrasées, ou apparaissant, comme des spectres, aux fenêtres de leurs maisons, ils s'abîmaient avec elles et tombaient pêle-mêle, sous l'action combinée de la mine et du feu, avec les pierres brûlantes, les poutres enflammées et les tisons ardents. Les moins à plaindre de ces victimes étaient celles qui mouraient sur le coup; les autres à demi-broyées, les membres rompus, les entrailles ouvertes, se débattaient en vain sous les débris calcinés et fumants qui les brûlaient lentement et les écrasaient en même temps.

Pour frayer jusqu'à la citadelle un passage à son armée, qui ne pouvait avancer au milieu de cet affreux chaos, Scipion prescrivit alors de déblayer le terrain. Les compagnies ordinaires de pionniers n'eussent pas suffi. Toutes les troupes, cent vingt mille hommes, se mirent à l'œuvre. Armés de pics, de fourches, de haches et de crocs de fer, les soldats traînent tout ce qu'ils rencontrent. Les vivants sont ensevelis avec les morts au milieu des pans de maisons démolies, nivelés à la hâte. Quand ils passèrent après, sur ces chemins hideux, les chevaux des cavaliers heurtèrent encore, çà et là, des membres palpitants, s'agitant dans le vide, ou des têtes, effroyablement grimaçantes de douleur et d'épouvante, qui sortaient des décombres.

La fureur du combat, l'ivresse du triomphe, le va-et-vient précipité des cohortes qui se relevaient dans l'horrible besogne, les sonneries des trompettes, les ordres jetés en courant par les aides de camp, les commandements multipliés des tribuns et des centurions, tout cela, joint aux cris des blessés et des mourants, donnait une telle fièvre aux soldats que nul alors n'était ému d'un pareil spectacle.

Six jours et six nuits se passèrent de la sorte. Les légions de Scipion, fatiguées de carnage, de travail et de veilles, se reposaient à tour de rôle. Seul, le général en chef, infatigable, toujours à cheval, sans dormir et presque sans manger, allait et venait, donnant ses ordres et en surveillant l'exécution. A la fin pourtant, n'y tenant plus, il mit pied à terre et s'assit sur un point élevé de la ville d'où, tout en se reposant un peu, il pouvait embrasser l'ensemble de ses opérations.

L'on était loin d'avoir achevé le travail du déblaiement qu'on vient de décrire, lorsque, le septième jour, une députation suppliante, descendant du temple d'Eschmoun, placé au sommet de la citadelle, vint trouver Scipion. Elle offrait de rendre la place et demandait seulement la vie des citoyens réfugiés dans l'acropole. Le vainqueur accepta sur-le-champ ces propositions, exceptant toutefois de la grâce les déserteurs romains passés aux Carthaginois. Cinquante mille personnes environ, de tout sexe et de tout âge, sortirent alors par une poterne ouvrant sur l'enceinte extérieure de Byrsa. Elles furent immédiatement placées sous la surveillance des troupes.

Les transfuges, exceptés de la capitulation, se retranchèrent alors au sommet de l'acropole, dans le temple même d'Eschmoun. Ils étaient neuf cents. Asrou-Baal, sa femme et ses deux jeunes fils se joignirent à eux. Bien que peu nombreuse, cette petite garnison pouvait repousser longtemps les efforts de l'ennemi. La position seule, en effet, du temple le rendait presque imprenable. Il se dressait comme un géant de marbre au-dessus de la citadelle, sur un rocher coupé à pic. La faim, les veilles, l'épouvante, l'excès de la fatigue firent ce que la violence n'eût pu facilement réaliser.

Sentant leur fin approcher, après quelques jours de résistance, les NEUF CENT TROIS derniers défenseurs de Carthage quittèrent la plate-

forme du temple et montèrent sur ses terrasses. Neuf cent trois et non pas neuf cent quatre ! Car, à ce moment terrible, le cœur manqua à Asrou-Baal. Au lieu de monter avec les autres, le lâche descendit sans que nul y prît garde et vint, une branche d'olivier à la main, se jeter aux genoux de Scipion. Le consul l'accueillit avec humanité. « Voyez, dit-il à l'état-major qui l'entourait, comme il faut se défier de la fortune. Cet homme, qui rejetait mes propositions quand je lui offrais une honorable capitulation, en est maintenant réduit à baiser mon manteau pour obtenir la vie. » Il prit toutefois un malin plaisir à montrer aux transfuges leur ancien général dans la posture humiliante qu'il avait prise. A cette vue, ceux-ci, du haut de leurs terrasses, réclament le silence, accablent le traître de malédictions, mettent le feu au temple, leur dernier asile, et périssent dans le brasier allumé de leurs mains. La femme d'Asrou-Baal, parée de ses plus beaux atours et entourée de ses deux enfants, paraît elle-même soudain aux regards de Scipion et de son époux déshonoré. Elle l'appelle à haute voix. Et, comme le misérable reste la tête baissée, courbé sous la honte, elle s'adresse à son vainqueur : « Romain, lui dit-elle, que les dieux te soient propices, à toi qui ne fais qu'user des droits de la guerre. Venge seulement le génie de Carthage sur cet infâme qui trahit, à la fois, aujourd'hui, sa patrie, ses dieux, son épouse et ses enfants ! » Elle maudit encore le perfide qui l'abandonne, égorge ses fils, lance leurs cadavres sanglants dans les flammes et s'y précipite après eux.

Devant ce spectacle d'une si tragique grandeur, Scipion ne put contenir son émotion. Ses yeux se mouillèrent de larmes et Polybe, son précepteur et son ami, qui l'assistait, nous assure qu'on l'entendit murmurer les deux vers d'Homère dans lesquels le poète annonce la ruine d'Ilion, la mort de Priam et la défaite du peuple troyen[1]. Le héros pensait à sa propre patrie, et, redoutant l'inconstance du sort, se demandait si quelque jour ne la verrait pas succomber, elle aussi, dans une catastrophe analogue à celle dont il venait d'être l'agent principal et le témoin[2].

Quoi qu'il en soit, la défaite de Carthage était consommée. Scipion accorda plusieurs jours de pillage à son armée en interdisant toutefois aux soldats de toucher à l'or, à l'argent et aux temples. Un butin considérable fut ensuite partagé par ses soins à toutes les troupes. Il exclut seulement de ce partage tous ceux qui avaient pris part au vol du temple de Baal-Apollon. Rome, en même temps que l'annonce de la victoire, reçut un premier navire, entièrement chargé des dépouilles opimes les plus précieuses. La Sicile, tant de fois éprouvée par la guerre, fut autorisée à envoyer en Afrique une délégation chargée de reconnaître et de reprendre ce que les Carthaginois lui avaient enlevé. Les statues

[1] Iliade, iv, 164, 165.
[2] Diodore de Sicile, xxxii, *Excerp. vat.*

d'Himera furent ainsi rendues aux Thermitaires (Thermæ-Himerenses, *Termini*), notamment une admirable statue du poète Stésichore. Géla, Agrigentum recouvrèrent ce qu'elles avaient perdu, entre autres, ce fameux Taureau d'airain, instrument des vengeances de Phalaris et une statue d'Apollon, enlevée deux cent soixante ans auparavant. Ségeste reprit sa célèbre Diane de bronze, objet du culte le plus ancien et merveille accomplie de l'art[1]. Les armes, les machines de guerre et les vaisseaux, hors de service, furent brûlés sur place (fin d'avril ou commencement de mai 146).

L'heureuse nouvelle et le bateau qui la portait arrivèrent à Rome vers le soir. Immédiatement, la population tout entière fut dehors. On se félicitait; on s'embrassait dans les rues; on se racontait, sans se lasser de les entendre, les quelques détails connus de ce siège unique. La nuit se passa dans ces joyeuses manifestations. Le lendemain matin, de solennelles actions de grâces furent rendues aux dieux de la patrie. Puis le Sénat s'assembla.

Carthage était prise. Tout le quartier qui s'étendait des ports à la citadelle était rasé. Mais le reste de la ville était encore debout; il fallait décider de son sort. Le Sénat vota la destruction totale de la puissante cité. Dix commissaires spéciaux furent adjoints à Scipion pour surveiller l'exécution de ce décret. On abattit les remparts; on renversa les temples et les principaux édifices; le reste de la ville fut livré aux flammes et brûla pendant dix-sept jours. Défense fut faite, sous les peines les plus sévères et les plus solennelles imprécations, de relever jamais ces ruines et même d'habiter sur leur emplacement. Toutes les cités, qui avaient pris part à la guerre contre Rome furent également détruites et leur territoire fut réparti entre les villes alliées, notamment Utique.

Enfin une lourde contribution de guerre frappa tout ce qui avait été carthaginois, et un préteur, plus tard un proconsul, aux appointements d'un million de sesterces par an (200,000 francs), fut placé à la tête des administrations locales pour gouverner, au nom de la République victorieuse, le pays devenu désormais province romaine!

Et ici, ce n'est pas seulement un trône qui tombe, une ville qui s'effondre, ni un peuple qui meurt. Non, c'est une chose qu'on n'a vue qu'une fois : c'est tout un monde qui s'en va ; c'est une société qui en étouffe une autre, et qui l'étouffe sans pitié, car il faut qu'il ne reste rien de Carthage. Les siècles futurs ne sauront d'elle que ce qu'il plaira à son implacable rivale. Ils ne distingueront qu'à travers d'épaisses ténèbres cette capitale de l'Afrique, sa civilisation barbare, son gouvernement difforme, sa religion sanglante, son peuple, ses arts, ses monuments gigantesques.

[1] Diodore de Sicile, xxxii, *Exc. de virt. et vit.* — Cicéron, *In Verrem*, ii, 35 ; iv, 33.

Deux fois déjà la Grèce avait tenté cette réaction formidable de l'occident sur l'orient. Argos avait renversé Troie. Alexandre avait frappé l'Inde à travers la Perse. Mais les rois grecs n'avaient détruit qu'une ville et qu'un empire; l'aventurier Macédonien n'avait fait dans la vieille Asie qu'une trouée aussitôt refermée sur lui. Pour jouer le rôle de l'Europe dans ce drame immense et tuer la civilisation orientale, il fallait plus qu'Achille et plus qu'Alexandre ; il fallut Rome !

Maintenant les esprits qui aiment à sonder les abîmes se demandent ce qui serait advenu du genre humain si Carthage eût triomphé dans la lutte? Le théâtre de vingt siècles eût été déplacé. Les marchands eussent régné et non les soldats. L'or, au lieu de l'honneur, aurait guidé les peuples. La passion des aventures, la soif du lucre, le mépris du faible, l'amour exclusif de l'intérêt propre et l'égoïsme, tant personnel que social, eussent primé tout le reste. Grâce à l'œuvre de Scipion, les nations ont échappé, pour toujours, espérons-le, à ces suprématies dégradantes. Mieux qu'aucun autre peuple Carthage pouvait *coloniser* le monde barbare ; mais il fallait Rome pour le *civiliser*.

Proportion gardée, il y avait entre le génie de ces deux immortelles rivales la différence qui se retrouve, à l'heure présente, entre l'Angleterre et la France !



CARTHAGO
Solitudines
SYRTIS MINOR

VI

ROME

La ligne de démarcation de cette nouvelle province romaine[1] partait de l'embouchure de la Tusca[2], suivait le cours inférieur de ce fleuve, descendait la vallée de l'*oued Zeen*, puis remontait celle de l'*oued Maden*, traversait le col du *Khanga-Kef-Tout* et, laissant à l'empire numide la cité de Vacca (*Bèja*) avec les Grandes Plaines, prises en 172 par Massinissa, longeait l'oued Badja jusqu'à son confluent avec la *Medjerdah*.

A partir de ce fleuve, dont les noms antiques furent successivement: Makara, ou Makarata, et Bagrada, la frontière romaine côtoyait le versant occidental du *Djebel Gorrah*, passait à l'ouest de l'*Enchir-ed-Douamès* (Uci majus), de *Bordj Messaoudi* (Thacia) et suivait la ligne de faîte qui sépare le bassin de l'*oued Kralled* de celui de l'*oued Tessa*.

Traversant ensuite le *Bahirt-el-Ghorfa*, cette ligne frontière atteignait, vers *Kasr-el-Haddid*, le cours supérieur de la *Siliana*. Elle laissait alors à droite les massifs occupés par les *Ouled-Aoun* et les *Ouled-Ayar*, suivait la rive gauche de l'*Oued-Merg-el-Lil* jusqu'à son confluent avec l'*Oued-Zeroud* et descendait, avec l'*Oued-el-Mokta*, jusqu'à la *Sebka* de *Sidi-el-Hani*.

De la rive orientale de cette Sebka, un fossé, tracé à l'ouest de *Sidi Naçeur*, jusqu'à la pointe est de la *Sebka-el-Gorra*, marquait la limite des possessions romaines.

Puis de la *Sebka-el-Gorra*, cette limite courait par un de ces nombreux talwegs, encore appelés dans le pays *El Hadd* (la frontière), jusqu'au littoral, qu'elle joignait au sud de Thenœ, dont les ruines se retrouvent à l'*Enchir Tina*, par 12 kilomètres au sud-sud-ouest de *Sfax*. Cela devait durer ainsi cent ans[3].

[1] Pline, *Hist. nat.*, lib. V, cap. I.
[2] Oued-el-Kebir, affluent de l'Oued-Mafragh.
[3] Salluste, *Cont. Jugurth.*, XIX.

Rome n'occupait donc guère qu'une longue bande de terre beaucoup moins étendue en superficie que la Tunisie actuelle. Vacca (*Béjà*), Bulla-Regia (*Hammam-Daradji*), Sicca Veneria (*Le Kef*), Zama Regia, (*Djiama*), Capsa (*Gafsa*), Tacape (*Gabès*) et quantité d'autres villes du Beylik, en effet, n'en faisaient point partie. Les indigènes virent affluer sur cette nouvelle colonie la troupe avide des négociants de toutes sortes, des chevaliers romains, commerçants ou fermiers de l'Etat, qui envahirent bientôt tout le trafic de la province, aussi bien que des pays numides et gétules fermés jusqu'alors à leurs entreprises [1].

Carthage cependant ne tarda pas à sortir de ses ruines dans toute la partie voisine des anciens ports.

Bien plus, vingt-deux ans après sa chute, en 124, la loi Rubia ordonnait son relèvement. Et, deux ans plus tard, en exécution de cette loi, le tribun Caïus Gracchus et Fulvius Flaccus, personnage consulaire, débarquaient, avec six mille colons latins, pour restaurer la vieille cité punique à laquelle ils donnaient le nom de *Junonia colonia*. Ce nom même était un hommage rendu à Tanit, l'antique génie de Carthage, que les Romains assimilaient à leur Junon céleste.

On travailla soixante-dix jours à cette restauration. Mais elle était entreprise malgré les répugnances de l'aristocratie romaine. Aussi de sinistres fables furent-elles lancées à dessein pour l'entraver. Et, bien que démenties par les intéressés, ces fables furent exploitées par l'esprit de parti. C'est ainsi que se répandit le bruit que des chacals avaient arraché les jalons marquant le tracé de la cité en reconstruction [2]. Toujours est-il que, pendant que Gracchus et son collègue étaient en Italie à préparer la venue de six mille nouveaux colons italiens, une loi, votée sur la proposition de Minucius Rufus, abrogea celle de 632 [3].

La jeune colonie cessa donc d'exister légalement sans, pour cela, cesser d'exister en fait. On ne pouvait effectivement déposséder les six mille Romains déjà fixés dans Carthage et autour desquels s'étaient groupés certainement un nombre plus ou moins considérable d'indigènes.

Bien que déchue de son titre, Carthage continua donc néanmoins à se relever et reprit peu à peu assez de son antique importance commerciale pour battre de nouveau monnaie et, ce qui paraîtra plus étrange, pour avoir à sa tête des suffètes de race punique [4].

Pendant ce temps, Utique était le siège du Gouvernement romain en Afrique, et certes elle n'avait qu'à se louer, au double point de vue de la richesse et du développement matériel, de cette situation. C'était entre elle en effet et sa nouvelle métropole un va-et-vient continuel d'agents, de fonctionnaires et de commissaires de la république romaine,

[1] G. Boissière, *Esquisse d'une histoire de la conquête romaine*, p. 183.
[2] Appien, *Punic.*, viii, 136. — Orose, v, 12. — Eutrope, iv, 9. — Plutarq., *C. Gracchus*, 11.
[3] App., *De bel. civil.*, i, 24.
[4] Muller, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, ii, p. 149-151.

auxquels la guerre ne devait pas tarder à ajouter encore, pendant près d'un siècle, le mouvement incessant des escadres militaires et des flottes de transport.

En 120, Micipsa s'éteignait doucement, après trente années de règne, à Cirta[1], notre *Constantine* actuelle. C'était le dernier des fils de Massinissa. Depuis longtemps ses deux frères, Manastabal et Gulussa, l'avaient précédé dans la tombe. Lui-même laissait en mourant sa couronne et son empire à ses deux enfants, Adherbal et Hiempsal, et à son neveu, le trop fameux Jugurtha, fils naturel de Manastabal[2].

L'ambition sauvage de Jugurtha ne tarda pas à semer le deuil dans la famille de son bienfaiteur. Son premier crime est le fruit de la trahison et la tête d'Hiempsal, assassiné lâchement à Thirmidi (peut-être *Sidi-Ali-Sedfini*, à trois milles au sud-ouest de la *Mohammedia*[3]), est bientôt en son pouvoir[4]. Il se tourne alors contre Adherbal, qui s'enfuit à Rome. Sans se déconcerter, Jugurtha envoie de l'argent dans cette ville et entraîne le Sénat dans son parti. Des commissaires sont envoyés en Afrique pour partager l'héritage de Micipsa entre lui et Adherbal. Il les achète, se fait adjuger par eux les provinces les plus fertiles et les plus peuplées[5]; puis, dès qu'ils sont repartis pour l'Italie, il se jette sur le territoire d'Adherbal, enlevant les habitants et les troupeaux, brûlant les villages et ravageant tout[6]. Adherbal, forcé de recourir aux armes, est battu et contraint de se réfugier dans Cirta, sa capitale. Jugurtha l'y bloque aussitôt et tâche d'emporter la place d'assaut avant le retour des ambassadeurs envoyés au Sénat romain, dès le début des hostilités, par son royal cousin[7]. Il n'y réussit point. Trois jeunes patriciens sont délégués près les belligérants pour leur signifier que la République entend qu'ils mettent bas les armes et terminent leur différend à l'amiable. Jugurtha les reçoit, les amuse par de belles paroles et de vaines promesses et finalement les renvoie en Italie sans leur permettre de communiquer avec Adherbal[8].

Cependant il presse plus que jamais le siège de Cirta. Sous les étreintes de la famine et du fer, l'infortuné fils de Micipsa, réduit aux dernières extrémités, fait encore une fois appel à la puissance et à la justice de Rome. Sa lettre, lue en plein Sénat, se terminait par ce cri de désespoir et cette adjuration solennelle : « Ce n'est plus à la mort « et aux infortunes que je vous prie de me soustraire, mais aux mains « de mon ennemi et aux tortures qu'il me prépare. Le royaume de « Numidie vous appartient. Faites-en ce que vous voudrez ; mais arra-

1 De Kairtha, forteresse.
2 SALLUSTE, *Cont. Jugurth.*, 5, 10, 11.
3 Ch. TISSOT, *Géograph. comp.*, II, p. 590-767.
4 FLORUS, *Hist. Rom.*, III, 2.
5 SALLUSTE, *Cont. Jug.*, 16.
6 SALLUSTE, *Cont. Jug.*, 20.
7 SALLUST., *Cont. Jugurth.*, 21.
8 SALLUST., *Cont. Jug.*, 22.

« chez-moi, de grâce, à la fureur impie de Jugurtha ; je vous en conjure « par la majesté de votre empire et par la sainteté de l'amitié, si vous « gardez encore quelque souvenir de mon aïeul Massinissa[1]. »

A ces accents, le Sénat s'émut et, bien que sa mâle vigueur fût, en partie, détruite par la puissance de l'or numide, il décida néanmoins le départ immédiat de nouveaux commissaires. Trois jours après, sous le cri de l'indignation populaire, ces commissaires s'embarquaient pour Utique, où ils ordonnaient à Jugurtha de venir, sans délai, s'expliquer, et, si possible, se justifier devant eux.

Que faire ? Avant de partir, Jugurtha tenta un effort suprême et donna sur tous les points de la place, à la fois, un formidable assaut. Il espérait l'emporter et faire accepter à la conférence d'Utique les faits accomplis. Son espoir fut déçu. Cirta tint bon. Pour ne point désobéir ouvertement aux injonctions des plénipotentiaires romains, il dut donc partir et se rendre au rendez-vous assigné.

Du reste, il refusa de lever le siège de Cirta. Les menaces des envoyés du Sénat le laissèrent inébranlable et ils se retirèrent sans rien avoir obtenu[2]. A cette nouvelle, les Italiens, dont la valeur faisait la principale force de la ville assiégée, poussèrent Adherbal à se rendre, lui et la place, aux assiégeants, sous la seule condition d'avoir la vie sauve et de s'en remettre pour tout le reste au peuple romain. Cette détermination répugnait au prince, qui connaissait trop son cousin. Toutefois, comme son sort était entre les mains de ces Italiens et qu'ils pouvaient faire malgré lui ce qu'ils le priaient d'exécuter volontairement, il se rendit.

Ses pressentiments funestes, hélas ! ne l'avaient pas trompé. Jugurtha le fit périr dans les supplices et, crime autrement impolitique, il fit passer au fil de l'épée tous les défenseurs de Cirta, sans distinction de nationalité.

Ce ne fut qu'un cri dans Rome. Cri tel que le Sénat, encore hésitant, dut, bon gré, mal gré, assigner la Numidie à l'un des consuls, lever une armée pour cette expédition, voter la solde de ces troupes et toutes les dépenses nécessaires à la guerre qui commençait.

La nouvelle province et la conduite des opérations militaires furent confiées à Calpurnius Bestia (111)[3].

Pour parer le coup qui le menace, Jugurtha envoie vainement de nouveaux messagers chargés d'or. Cette fois, les portes de Rome ne s'ouvrent même pas devant eux. On leur intime l'ordre de quitter l'Italie sous dix jours, pendant que Calpurnius prend la mer à *Reggio*, passe en Sicile et, de là, sur les côtes de Numidie où la guerre éclate, brillante du côté des Romains[4].

[1] Sallust., *Cont. Jug.*, 24.
[2] Sallust., *Cont. Jugurth.*, 25.
[3] Sallust., *Cont. Jugurth.*, 26.
[4] Sallust., *Cont. Jugurth.*, 28.

Ces succès sont de courte durée. Jugurtha corrompt le consul et l'achète. Accusé de ce crime et cité à comparaître par-devant le Sénat, sous la garantie de la foi publique, Jugurtha qui connaît assez sa Rome pour se permettre toutes les audaces, non seulement y vient, mais fait assassiner en pleine ville le prince Massiva, fils de Gulussa, un compétiteur probable au trône (110)[1].

Rome épouvantée chasse de ses murs ce barbare toujours altéré de sang et charge le consul Sp. Postumius Albinus de tirer enfin vengeance des crimes du Numide.

Jugurtha l'amuse. Tantôt il lui promet sa soumission, tantôt simulant des craintes exagérées, il se dérobe au consul. Bref, Albinus retourne à Rome soupçonné de connivence avec l'ennemi. Il laissait, à son départ, l'armée d'Afrique sous les ordres de son frère Aulus[2].

Au mois de janvier 109, ce général fait sortir les soldats de leurs quartiers d'hiver. Par un froid intense, il les achemine, à marches forcées, vers Suthul, où étaient renfermés alors les trésors du roi. Cette ville était située à l'ouest, et probablement assez près de Calama que certains auteurs identifient à *Guelma*[3]. Les rigueurs de la saison et la position même de cette ville en rendaient impossibles non seulement la prise, mais même le siège. Bâtie, en effet, sur le sommet d'un roc escarpé, elle était environnée d'une plaine fangeuse que les pluies d'hiver avaient changée en marécage. Les légions prirent néanmoins, comme elles purent, leurs dispositions pour investir la place. Jugurtha travaille habilement l'armée romaine et son chef, détermine Aulus à quitter Suthul et à le suivre comme s'il fuyait, achète deux centurions et des capitaines, puis, une nuit, quand toutes ses mesures sont prises, il enveloppe le camp romain. Le lendemain, il forçait les légions à mettre bas les armes, faisait passer honteusement quarante mille Romains sous le joug et signait, avec leur chef, un traité les obligeant à quitter la Numidie sous dix jours[4].

Il fallut donc rentrer en vaincus dans la province romaine. C'est là qu'au printemps de l'année 109, Quintus Cœcilius Metellus, le nouveau consul, vint chercher ses troupes et en prendre le commandement. Le premier soin de ce général fut de rétablir l'ordre et la discipline dans cette armée démoralisée. Vigilant, actif, laborieux, sévère, voyant tout de ses yeux et se faisant rendre un compte exact de tout, il eut vite fait de rendre à ses soldats leurs vieilles habitudes d'obéissance, de patience et de sobriété.

Cela fait, Metellus entra en campagne. Vainement alors Jugurtha, qui connaissait son adversaire et le savait incorruptible, essaya de conjurer l'orage. L'heure des transactions honteuses était passée ; celle de l'expiation allait commencer.

[1] Florus, *Hist. Rom.*, III, 2.
[2] Sallust., *Cont. Jugurth.*, 36.
[3] Orose, v, 15. — Ch. Tissot, *Géog. comp. de la prov. rom. d'Afrique*, II, p. 767.
[4] Orose, v, 15. — Sallust., *Cont. Jug.*, 38.

L'armée romaine occupe d'abord militairement *Béja*, le plus grand marché de toute la Numidie, et y laisse une garnison [1]. Puis ses approvisionnements assurés de la sorte, Metellus traverse la *Medjerdah* et remonte la vallée du Muthul (*Oued Mellègue*) en suivant, pour éviter toute surprise, les hauteurs déboisées de la rive gauche beaucoup plus praticables que celles de la rive droite. Il gagnait ainsi les hauts plateaux qui commandent à la fois au sud-est les plaines de Sicca et de Zama ; au nord-est, celles de Naraggara et de Thagaste (*Souk-Arhas*) ; au sud enfin, celles de Thala et de Theveste (*Tébessa*). Il venait de traverser les sommets du *Djebel Nemeur-M'ta-Ouargha*, qui court parallèlement à l'*Oued Mellègue*, et s'apprêtait à descendre par le *Feïd-es-Smar*, sur les bords de ce fleuve, pour de là gagner la plaine qui s'étend au-dessous du *Kef*. Le *Feïd-es-Smar*, ou rivière des Joncs, forme une vallée étroite et aride, surtout dans l'angle fait par le *Djebel Nemeur* et le *Koudiat Abd-Allah*, qui se détache du Djebel et projette ses mamelons couverts d'oliviers, de myrtes et de lentisques perpendiculairement à l'*Oued Mellègue*. Metellus, dans sa marche, présentait donc le flanc à ce *Koudiat* lorsque l'ennemi fut signalé [2].

Jugurtha s'était précisément embusqué, avec toute sa cavalerie et l'élite de son infanterie, dans la partie du *Koudiat* la plus rapprochée du *Djebel Nemeur* et avait envoyé son meilleur lieutenant, Bou-Melek-Ard, prendre position, avec ses éléphants et le reste de son infanterie, à l'autre extrémité du *Koudiat*, voisine de l'*Oued Mellègue* [3].

Sitôt averti, Metellus fait halte, renforce son flanc droit auquel il donne trois rangs de profondeur, distribue ses tirailleurs entre les corps d'infanterie légionnaire et place sa cavalerie sur les ailes. Puis, par un quart de conversion sur la droite, il transforme sa marche en colonnes en ordre de bataille, front à l'ennemi.

Cependant les Numides ne s'ébranlent point. Metellus, redoutant alors que le manque d'eau n'épuisât son armée, détache des compagnies d'infanterie légère et une partie de sa cavalerie, sous le commandement de Rutilius, pour occuper fortement les bords du fleuve près duquel il compte camper.

Comme l'ennemi ne fait toujours aucun mouvement, le consul prescrit ensuite une nouvelle conversion à gauche et reprend lentement sa marche vers la plaine et le fleuve [4]. C'est ce qu'attendait Jugurtha.

Dès que l'arrière-garde romaine a quitté les dernières pentes du *Djebel Nemeur* et dépassé le front de ses troupes, le Numide jette, sur la montagne abandonnée, deux mille fantassins pour couper toute retraite à l'ennemi et fond de tous côtés, en même temps, sur les légions de la République.

[1] Sallust., *Cont. Jugurth.*, 47.
[2] Sall., *Cont. Jug.*, 48.
[3] Sall., *Cont. Jug.*, 49.
[4] Sallust., *Cont. Jugurth.*, 50.

En un instant, l'arrière-garde de Metellus est taillée en pièces, et le désordre est partout. Il est d'autant plus grand qu'on ne peut atteindre l'ennemi ; il se disperse dès qu'on le charge, disparait dans les broussailles, sur les flancs du *Koudiat*, et revient en masses innombrables dès que les légionnaires, épuisés par une course inutile, tournent le dos pour regagner leurs lignes [1].

Le combat se prolonge ainsi, flottant, sans commandement ferme et un peu au hasard, pendant une grande partie du jour. Vers le soir enfin, Metellus, qui voit se ralentir les efforts de l'ennemi, rassemble peu à peu ses hommes, reforme leurs rangs et réunit ainsi quatre compagnies d'infanterie qu'il oppose à celle des Numides. C'est le moment décisif. Les deux généraux le comprennent et exhortent une dernière fois leurs troupes. Puis les Romains se précipitent, enlèvent dans un un suprême effort le *Koudiat-Abd-Allah*, en délogent l'ennemi qui se disperse sans grande perte, et restent définitivement maîtres du champ de bataille [2].

Rutilius venait à ce moment même de repousser victorieusement l'attaque de Bou-Melek-Ard.

Suivant ses instructions, le lieutenant de Jugurtha avait laissé passer Rutilius sans donner signe de vie. Puis, l'avant-garde romaine une fois passée, il était lentement descendu derrière elle dans le *Feïd-es-Smar* et avait soigneusement rangé ses troupes sans cesser d'observer, avec un soin minutieux les moindres mouvements des deux corps ennemis entre lesquels il opérait.

Lorsqu'il vit Rutilius, sans défense, déjà tout occupé à dresser son camp et qu'il entendit, du côté de Metellus, les clameurs du combat, il craignit que le général romain, entendant aussi le bruit de la lutte, ne lâchât tout pour courir au secours des siens. Pour lui barrer le chemin, il étendit donc sa ligne d'attaque, d'abord beaucoup plus resserrée et plus profonde, et marcha de l'avant.

Les nuages de poussière que soulevaient au-dessus des arbustes de la plaine la division d'éléphants et les bataillons numides, signalèrent leur approche. Rutilius eut le temps d'interrompre ses travaux de campement, de faire rompre les faisceaux et de ranger, sans précipitation, sa division devant les terrassements inachevés du camp. C'est là qu'il reçut l'assaut de Bou-Melek-Ard. Cet assaut fut vif d'abord. La charge des éléphants surtout fut terrible. Toutefois l'élan de ces animaux étant brisé par les accidents et la nature boisée du terrain, les Romains en vinrent encore assez facilement à bout. Ils en prirent trois, tuèrent les quarante autres et la perte de cette cavalerie redoutable entraîna, comme toujours, la défaite des troupes dont elle formait la principale force. Les soldats de Bou-Melek-Ard jetèrent leurs armes et, sans avoir

[1] SALLUST., *Cont. Jugurth.*, 51.
[2] SALLUST., *Cont. Jugurth.*

subi de pertes considérables, s'échappèrent à la faveur de la nuit, qui tombait, à travers les pentes embroussaillées du *Koudiat-Abd-Allah.*

Inquiet alors de ne point voir apparaître Metellus, la division de Rutilius, oubliant, dans l'ivresse du triomphe, la triple fatigue d'une marche, d'un campement et d'un combat, se mit à sa recherche, s'avançant en ordre de bataille. La nuit était complètement venue lorsque les deux troupes se rencontrèrent. Après un échange de félicitations mutuelles, Metellus et son lieutenant revinrent camper ensemble sur les rives du Muthul. Ils y restèrent pendant quatre jours et le consul romain y reçut la soumission de Sicca [1].

Cependant il fallut changer de tactique. Dans l'impossibilité d'atteindre Jugurtha, qui se dérobait toujours et réduisait la guerre à de continuelles escarmouches, Metellus fit ravager les campagnes, piller et incendier les maisons, brûler les villes et passer au fil de l'épée tout ce qui résistait.

L'armée romaine, divisée en deux corps, l'un sous les ordres du consul, l'autre sous ceux de Marius, le futur dictateur, opérait ainsi sur une plus grande étendue, sans que ces deux corps s'éloignassent jamais assez cependant l'un de l'autre pour ne pouvoir, en cas de besoin, se prêter un mutuel et rapide secours.

Un jour, on décide de frapper un grand coup et, de concert, les deux généraux choisissent, comme objectif, la ville de Zama (*Djiama*), déjà célèbre par la défaite d'Hann-Baal. Jugurtha l'apprend par des transfuges, précède Metellus à grandes journées, jette l'élite de ses troupes dans la place menacée, exhorte les habitants à se défendre vaillamment et promet de venir en personne les secourir en temps opportun. Puis il sort et se lance, au galop, sur la route de Sicca pour écraser Marius qui était allé dans cette ville chercher un convoi de vivres.

Les Romains commençaient à sortir de la place quand l'ennemi se rua sur eux en criant aux habitants de lui prêter main-forte et de tomber sur les derrières des envahisseurs. Heureusement Marius eut le temps d'évacuer entièrement Sicca, s'aligna sur les pentes mêmes du *Dyr*, eut vite fait de disperser les irréguliers de Jugurtha et gagna tranquillement Zama, où, de son côté, Metellus était arrivé.

Les deux hommes de guerre prirent ensemble leurs dispositions et l'assaut de la place fut résolu. Zama était mieux défendu par l'art que par la nature. Elle était surtout abondamment pourvue d'armes, de soldats, de munitions et de provisions de toutes espèces. Néanmoins Metellus espérait l'emporter par un coup de main hardi. Son espoir fut déçu. Les Numides, qui opposent rarement en plaine une longue résistance, se battirent comme des lions derrière leurs murailles et repoussèrent tous les efforts de l'assiégeant [2].

[1] SALLUST., *Cont. Jugurth.*, 53, 54, 56.
[2] SALLUST., *Cont. Jugurth.*, 57.

Pour comble, au milieu de l'assaut, Jugurtha tombe, comme la foudre, sur le camp romain. La garde en était peu nombreuse et le service de surveillance était fort négligé. En un clin d'œil, les portes du camp furent forcées ; les légionnaires, blessés, tués ou dispersés. Quarante hommes seulement, se formant en carré, occupent une petite éminence d'où l'ennemi ne peut les déloger. Ils allaient pourtant finir par être accablés sous le nombre, lorsque Metellus entend les clameurs de ce combat furieux, apprend ce qui ce passe par des fuyards et lance au secours des siens l'intrépide Marius avec toute la cavalerie et quelques compagnies d'infanterie légère.

Devant ces forces, Jugurtha n'essaie pas même de tenir ; il s'enfuit précipitamment, tandis que ses Numides, embarrassés dans les lignes du camp, se jetant par-dessus les palissades, ou se pressant aux portes pour sortir tous à la fois, se font sabrer sans pitié.

L'attaque de Zama n'avait pas moins échoué. Il fallut ramener, à la nuit, les troupes découragées dans un camp dévasté [1].

Dès le lendemain, Metellus, avec une ténacité digne d'un meilleur sort, fit donner un second assaut à la place. Et, pour prévenir toute surprise, la cavalerie eut ordre de rester à cheval au camp, prête à charger en cas d'attaque. Cette précaution ne fut point inutile. Jugurtha voulut, en effet, renouveler sa tentative de la veille ; mais, après une lutte opiniâtre, il fut repoussé. Les Romains toutefois subirent un nouvel échec sous les murs de la ville. Broyés par les blocs de pierre, brûlés par les matières enflammées ou fondues, écrasés par les projectiles de toute nature, qui pleuvaient sur eux et rompaient, ou incendiaient leurs échelles, ils durent se retirer, blessés pour la plupart et convaincus que la place était imprenable de haute lutte [2].

On touchait, en outre, à la fin de l'été 108. Metellus leva donc le siège, mit des garnisons dans les villes soumises et repassa dans la province romaine prendre ses quartiers d'hiver. Il mit du reste à profit ce temps d'inaction forcée pour détacher secrètement Bou-Melek-Ard du parti de Jugurtha. C'était le meilleur officier du roi numide et son plus fin conseiller. Il vint trouver le consul et obtint de lui la promesse formelle que, s'il livrait son maître, le Sénat oublierait le passé et lui laisserait, ou lui rendrait tous ses biens. Puis, fort de cette parole, l'astucieux confident circonvint aussitôt Jugurtha, lui fit sentir les dangers d'une lutte dont l'issue finale devait forcément lui être contraire et, peu à peu, l'amena à entrer en pourparlers avec Metellus. Les bases d'un traité furent arrêtées et signées. Déjà même une partie des clauses de cette convention était exécutée : Jugurtha avait payé 200,000 livres d'argent (environ 13 millions de notre monnaie), avait remis ses éléphants, une grande quantité d'armes, de chevaux et de transfuges, lorsque, mis en défiance par l'insistance étrange avec laquelle on

[1] Sallust., *Cont. Jugurth.*, 58.
[2] Sallust., *Cont. Jugurth.*, 59, 60.

le pressait de se rendre près du consul, à Tisidium, sur les frontières de la province romaine, à 65 kilomètres environ de *Béjà*, il éventa le piège dans lequel il avait failli tomber, fit tuer Bou-Melek-Ard, rompit les négociations et fit un nouvel appel aux armes [1].

A son instigation, les principaux habitants de *Béjà* organisent un complot contre la garnison romaine qui occupe la ville. Pour l'exécuter, on choisit un jour de fête. Ce jour-là, chaque affidé invite à sa table un des officiers romains, depuis le commandant en chef Turpilius Silanus. Puis, au milieu du festin, les conjurés se jettent traîtreusement sur les officiers, attirés sans défiance et sans armes dans cet odieux guet-apens, et les égorgent. Aussitôt ils donnent le signal de se ruer sur les soldats dispersés à travers les rues de la cité. Ces malheureux, assaillis de tous côtés, veulent regagner la citadelle où sont leurs armes et leurs étendards. Mais la porte en est barricadée et gardée par les Numides de Jugurtha qui se joignent au peuple et massacrent ces hommes sans défense. Seul, Turpilius Silanus peut sortir de *Béjà* sans blessure [2].

A la nouvelle de cet horrible attentat, Metellus resta d'abord muet de douleur. Puis, le sang versé criant vengeance, il part, au coucher du soleil, avec la seule légion casernée à son quartier général et tout ce qu'il peut rassembler de cavaliers numides alliés. Sans rien dire de ses projets, ni communiquer à personne les nouvelles qu'il a reçues, il marche toute la nuit et toute la matinée du lendemain. Vers midi, ses hommes, à bout de forces, commencent à murmurer. Il les harangue alors, leur explique que 2 kilomètres à peine les séparent encore de *Béjà*, qu'il faut châtier cette ville de sa perfidie et venger leurs infortunés camarades. « Soldats, encore un effort, ajoute-t-il, et vous serez récompensés de vos fatigues ! » Ces paroles relèvent tous les courages. La cavalerie prend la tête et marche sur une ligne très étendue, masquant ainsi la légion qui s'avançait en rangs serrés.

Bientôt toutes ces troupes arrivent en vue de *Béjà*. Les habitants ferment aussitôt leurs portes. Mais, reconnaissant les cavaliers numides et croyant à l'arrivée de Jugurtha, ils sortent et accourent avec des transports de joie.

Cette joie fut de courte durée. La charge sonne ; la foule est sabrée, les portes occupées et la ville livrée au pillage. Metellus fait exécuter sur-le-champ tous les sénateurs de *Béjà*. L'ancien commandant, qui se défend mal de l'accusation de trahison portée contre lui, est battu de verges et décapité. Enfin, par une cruauté, qui donne une idée de la barbarie de ces temps-là, le consul fait couper les mains de la moitié des transfuges thraces, ou ligures, livrés par Jugurtha, fait enterrer les autres jusqu'à la poitrine, les fait servir ainsi de cibles humaines à

1 Sallust., *Cont. Jugurth.*, 61, 62, 63.
2 Sallust., *Cont. Jugurth.*, 67.

ses légionnaires ivres de sang et de carnage, et, pour comble, les fait enduire de résine et brûler vifs [1].

Le printemps était revenu (107). Metellus reprit méthodiquement la campagne et envahit la Numidie. Après avoir longtemps reculé, Jugurtha livra bataille et fut vaincu. Ses Berbères ne tinrent pas et, sauf au poste où le roi se trouvait en personne, ils furent culbutés au premier choc et s'enfuirent honteusement, mais sans grandes pertes [2]. Toutefois Cirta capitula. Metellus y transporta ses magasins et ses dépôts et se lança à la poursuite du roi numide, qui, traversant les solitudes, s'était enfui, avec ses trésors et sa famille, jusqu'à Thala.

Où s'élevait exactement cette cité? Beaucoup d'auteurs la placent non loin d'Haïdra, sur l'emplacement du village actuel qui porte son nom. D'autres identifient à la cité, dont parle Salluste, un autre emplacement, également appelé Thala et situé à une vingtaine de kilomètres de *Gafsa*.

Toujours est-il que cette Thala, dont la poussière est aujourd'hui si difficile à reconnaître, était alors une grande et opulente cité, dont le siège était fort difficile. En dehors des citernes et des sources, situées dans la ville même, il fallait en effet parcourir 60 kilomètres environ, au milieu d'un pays absolument désert et nu, avant de rencontrer l'eau potable dont ne peut cependant se passer une armée.

Jugurtha avait compté sur ces difficultés matérielles pour arrêter son implacable adversaire. Ses illusions furent promptement détruites. Laissant tous ses bagages, Metellus ne chargea ses équipages que de blé et d'eau, réquisitionna sur sa route toutes les bêtes et gens qu'il rencontra, leur fit porter des rations supplémentaires d'eau et de blé et arriva inopinément devant la place, qu'il investit, pas assez vite cependant pour empêcher Jugurtha de s'enfuir de nuit, sans être aperçu, avec ses enfants et une partie de ses trésors.

Le siège fut néanmoins vigoureusement poussé et vigoureusement soutenu. Il durait depuis quarante jours lorsqu'enfin les assaillants s'emparèrent des murailles. Ce fut tout leur butin. Les derniers défenseurs de Thala, désespérés, s'étaient retirés au palais royal avec tout ce qui restait de précieux et de vivant dans l'héroïque cité. Là, ils s'étaient gorgés de viandes et de vin. Puis, l'orgie battant son plein, ils avaient mis le feu au palais et avaient tous péri dans les flammes [3].

Au moment où les légionnaires prenaient possession de ces ruines fumantes encore, des députés de Leptis Magna (*Lebda*) vinrent prier Metellus de leur donner une garnison romaine. Le consul leur envoya quatre compagnies de Liguriens sous les ordres de C. Annius, nommé gouverneur militaire. Cette occupation n'enleva du reste point à cette

[1] Appien, *De reb. Numid., excerpt.*, II. — Sallust., *Cont. Jugurth.*, 68, 69.
[2] *Id.*, 74.
[3] Sallust., *Cont. Jugurth.*, 76.

ville son autonomie, puisque, beaucoup plus tard, on la retrouve encore administrée par ses suffètes [1].

Cependant Jugurtha, retiré chez les Gétules, les formait à la discipline pour se refaire une armée et tâchait d'entraîner dans son parti le roi de Maurétanie : Bokkus, son beau-père. Il y réussit ; et bientôt les deux rois alliés marchèrent ensemble sur Cirta. Metellus les prévint et, pour couvrir la place, vint prendre position dans un camp, solidement retranché, en avant de l'ancienne capitale de la Numidie.

C'est là qu'il reçut la nouvelle de son remplacement. Le nouveau consul, chargé de la guerre, était Marius, son lieutenant. Marius était plébéien ; Metellus, aristocrate. Ce choix d'un plébéien, pour lui succéder dans le commandement, et, plus particulièrement, le choix de son ancien subalterne, lui déplut à tel point qu'il ne voulut point lui remettre personnellement l'armée. Il partit pour l'Italie, laissant ce soin à P. Rutilius.

Marius arrivait du reste. Débarqué à Utique avec des renforts, des armes, des munitions et de l'argent, il prenait, presque aussitôt, possession de son commandement, portait l'effectif de ses forces à cinquante mille hommes environ, rejetait dans le désert, avec l'aide de Manlius, son major général provisoire, Bokkus, Jugurtha et leurs bandes ; enlevait, au pas de course, quantité de villes ou de *Bordjs*, plus ou moins fortifiés, et, désireux de frapper un coup retentissant, marchait vers la fin de l'été 107, sur Capsa (*Gafsa*). C'était le dernier refuge du roi numide et la dernière place de premier ordre qu'il possédât encore. Bien défendue, peuplée de fanatiques, merveilleusement fortifiée par l'art, et plus encore par la nature, assise sur un plateau peu élevé, il est vrai, mais situé au milieu d'un vaste désert, infecté de cérastes et privé d'eau les trois quarts de l'année, à l'extrême limite de la civilisation, porte du Sahara et clef du Tell, cette position formait une base de résistance admirablement choisie et d'une attaque extrêmement difficile.

Laissant Manlius, avec son infanterie légère, à Lares (*Lorbeus*), à la garde de son trésor de guerre et de ses approvisionnements, Marius part des environs de Sicca à marches forcées. En six jours, il arrive sur le fleuve Tana, que M. Tissot identifie à l'*Oued-ed-Derd* [2]. Il y fait ses provisions d'eau pour le reste de la route. Puis, à partir de ce point, faisant reposer ses troupes pendant la journée, il ne les remet en mouvement qu'au coucher du soleil. Vers le milieu de la troisième nuit, il parvient ainsi sur un terrain accidenté, sorte de contrefort du *Djebel Younès*, qui domine *Gafsa* au nord-est, à la distance de 2,700 mètres environ. Aussitôt il prescrit aux soldats de s'arrêter et de se dissimuler le plus possible, derrière les ondulations de ce terrain. A l'aube, les habitants, sans défiance, sortent, comme d'habitude, pour vaquer à leurs

[1] Sallust., *Cont. Jugurth.*, 77.
[2] Ch. Tissot, *Géograp. comp. de la prov. rom. d'Afriq.*, I, p. 86.

travaux. Soudain, Marius démasque ses cavaliers et quelques compagnies de fantassins en leur ordonnant de courir à la ville et de s'emparer des portes. Lui-même suit de près cette avant-garde avec le reste de sa division massée en colonnes d'attaque. Les portes sont occupées, toute résistance est impossible, il faut se rendre. Le consul, usant brutalement d'une victoire qui ne lui avait cependant pas coûté un seul homme, livra la ville aux flammes, passa les jeunes gens au fil de l'épée, pilla tous les trésors que renfermait la cité et vendit, comme esclaves, ceux des malheureux habitants échappés au massacre[1].

Ces cruautés eurent un retentissement prodigieux. Elles découragèrent la résistance. Nombre de places qui, peut-être, eussent essayé de tenir tête aux Romains, furent trouvées par eux complètement abandonnées.

Le consul dut toutefois relancer son insaisissable ennemi jusque dans l'ouest, où il s'était retiré, toujours vaincu, mais jamais dompté. Il dirigea contre lui, dans le *Zab* et le *Hodna*, une campagne habile et couronnée de succès. Il réussit même, près du Mulucha (*Oued Moulouïa*), à enlever, après un long et pénible siège, une forteresse élevée sur un rocher presque inaccessible où le prince numide avait caché ses derniers trésors[2].

Exaspéré par tous ces revers, Jugurtha voulut jouer sa fortune sur un dernier coup de dé. Il fait un suprême appel à Bokkus, lui promet, s'il triomphe, le tiers de la Numidie et le décide enfin à rentrer en lice.

Les deux rois opèrent donc leur jonction et fondent, à l'improviste, à la tête de soixante mille hommes[3], sur les troupes romaines. La rencontre eut lieu non loin d'El-Anasser et de l'Oued-Gaamour près de *Bordj-Bou-Arreridj*, à l'ouest de *Sétif*. Sous un général moins habile et moins vigilant que Marius, l'armée romaine était perdue. Mais Marius n'était pas homme à se laisser surprendre. Secondé par le trop fameux L. Sylla, qui, jeune, plein de talent, de courage et d'ambition, lui amenait une division de cavalerie toute fraîche, il prend rapidement ses dispositions et le combat, engagé seulement assez tard dans la soirée, dure jusqu'à la nuit sans résultat. Les Numides, tout fiers d'avoir tenu si longtemps sans prendre la fuite, passent cette nuit à chanter une victoire qu'ils escomptent trop tôt. Car, lorsqu'au petit jour, cédant à la fatigue et à l'orgie, ils s'endorment épuisés, les Romains tombent sur eux, en font, presque sans résistance, un épouvantable carnage et dispersent les survivants[4].

L'ennemi battu et dispersé, Marius ramena ses légions vers Cirta pour les y faire reposer. Toujours prudent, d'ailleurs, il les fit marcher en bataillons carrés. Bien lui en prit. Après quatre jours de marche, il

[1] SALLUST., *Cont. Jugurth.*, 89, 90, 91, 92.
[2] SALLUST., *Cont Jugurth.*, 92, 93.
[3] PAUL OROSE, *Hist.*, liv. V.
[4] SALL., *Cont. Jugurth.*, 97, 98, 99.

approchait de Cirta lorsque les alliés, ayant rassemblé leurs forces, fondirent sur lui de tous côtés simultanément. La lutte fut chaude. C'était le dernier effort d'un désespéré. La bataille, dit P. Orose[1], dura trois jours entiers avec un incroyable acharnement. A la fin, les Numides furent rompus et leur déroute, cette fois, fut complète. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, dans la plaine immense et nue, on n'apercevait que monceaux de traits et de cadavres, ou que débris d'armures jonchant une terre rougie de sang[2].

Cinq jours après, se présentaient devant le consul, à Cirta, des plénipotentiaires, envoyés par Bokkus, pour négocier sa paix en dehors de Jugurtha. Marius, Sylla son questeur, Bellienus, préteur d'Utique, et tous les sénateurs présents dans la province, réunis en conseil, écoutèrent leurs propositions et les acceptèrent en principe. Les délégués partirent, en conséquence, pour Rome, afin d'exposer au Sénat la demande de leur maître et de plaider en sa faveur.

Toujours en conséquence des négociations entamées, Sylla prit, de son côté, le chemin du quartier général de Bokkus, avec une escorte composée de cavalerie, d'infanterie irrégulière, de frondeurs baléares et d'une compagnie d'Italiens. Après cinq journées entières de marche, il rencontra Volux, fils de Bokkus, qui venait à sa rencontre avec des goums. Un moment, en présence de cette multitude de cavaliers, les Romains crurent à une trahison. Ils se remirent néanmoins de leur frayeur. Le même soir, ils faillirent se jeter dans le camp de Jugurtha et n'échappèrent à ce danger qu'à force d'audace. Enfin on atteignit le campement de Bokkus. Sylla fut extrêmement surpris d'y trouver un représentant de Jugurtha, nommé Aspar, qui l'avait précédé et devant lequel il était fort difficile de traiter la question de l'extradition du prince numide. Toutefois le questeur s'y prit avec une telle habileté, et fut si bien secondé par un petit-fils naturel de Massinissa, du nom de Dabar, qu'il finit par décider Bokkus à livrer son gendre[3].

Ce ne fut cependant pas sans de longues hésitations que cette trahison s'accomplit. Pendant plusieurs jours, le roi de Mauritanie hésita, ne sachant trop s'il livrerait Jugurtha à Sylla, ou le questeur au Numide. La crainte des Romains finit par l'emporter. Il attira Jugurtha à un rendez-vous, le fit cerner, fit massacrer son escorte, le fit charger de chaînes et le remit ainsi, sans défense, aux mains de Sylla. La guerre était finie. Elle durait depuis sept ans [4].

Le 1er janvier suivant (104), Marius, consul pour la deuxième fois, faisait son entrée triomphale à Rome [5], précédé de Jugurtha, la pourpre royale au dos et les fers aux mains. Et, tandis que le vainqueur montait à ce Capitole, qui pour lui, comme pour tant d'autres, devait être si

[1] *Hist.*, liv. V, ch. xv.
[2] Sallust., *Cont. Jugurth.*, 100, 101.
[3] Sallust., *Cont. Jugurth.*, 102, 111. — Florus, iii, 2.
[4] Sallust., *Cont. Jugurth.*, 112, 113.
[5] Velleius Paterculus, ii, 12.

voisin de la roche Tarpéienne, son illustre captif, dépouillé de ses insignes, était jeté nu dans l'horreur de cette prison Mamertine, où, pendant six jours entiers, il devait se débattre contre la mort, dans les affres du désespoir et de la faim. Il avait cinquante-quatre ans. Son corps fut jeté aux gémonies [1].

Avec lui périt l'indépendance de son pays.

Les Romains, il est vrai, n'osèrent pas, ou ne voulurent pas, prendre encore ouvertement possession de toute la Numidie.

Ils en donnèrent seulement la partie occidentale à Bokkus, ce fut le prix de sa trahison, et firent gouverner le reste par un frère de Jugurtha, nommé Gauda. Ce prince, vieillard sans énergie, ne tarda du reste guère, à disparaître, laissant sa couronne et son fief à Hiempsal II, son fils, et à Yarbas, issu de sang royal et peut-être aussi son enfant.

C'était la vassalité, en attendant l'asservissement. Mais la vassalité était sans honneur et sans profit, tandis que l'asservissement devait être au moins compensé par l'honneur et le bénéfice d'appartenir au Peuple-Roi.

Tant et de si grandes guerres n'avaient pas fait couler encore assez de sang, ni semé assez de ruines dans la malheureuse province d'Afrique. Pour comble, elle allait servir de champ de bataille aux partis qui s'entr'égorgèrent alors dans des luttes fratricides.

Amère dérision du sort! La liberté de Rome allait expirer aux pieds de Carthage enchaînée ! Le dernier des Scipions allait succomber là sous les coups de César, et son cadavre devenir le jouet éternel de ces mêmes flots qui, jadis, avaient bercé les vaisseaux triomphants de ses aïeux !

Les luttes civiles éclatèrent d'abord entre Marius et Sylla. Celui-ci, devenu tout-puissant, avait proscrit son ancien général. Marius, âgé de soixante-dix ans et six fois consul, nu, couvert de boue, n'ayant que la tête hors de la fange qui lui servait d'asile, avait été arrêté au milieu des joncs du marais de *Morica* et conduit, la corde au cou, dans les prisons de Minturnes, près *Traetto*, à l'embouchure du *Garigliano*. Pour l'y tuer, on avait envoyé un esclave. Cet esclave se trouva, par hasard, être l'un des prisonniers faits par Marius dans la guerre des Cimbres. Il reconnut son vainqueur, dont les regards illuminaient le cachot, et s'enfuit épouvanté en jetant son épée [2].

L'épouvante de ce misérable esclave rappela les gens de Minturnes au respect de la grandeur passée de leur captif. La leçon du barbare leur inspira la pitié du héros tombé. Ils lui fournirent des vivres et facilitèrent sa fuite. Le malheureux resta quelque temps blotti dans une chaumière de feuillage. Il allait enfin tomber aux mains de Sylla lorsqu'il se jeta dans une barque de pêche amarrée, par hasard, près de son refuge. La tempête faisait rage et soulevait des vagues énormes;

[1] Sallust., *Cont. Jugurth.*, 114.
[2] Appien, *De bell. civil.*, I, 61.

il coupa néanmoins le câble et partit à la grâce de Dieu !... Il aborda à l'île d'*Ischia*, où il rejoignit son fils, qu'il envoya solliciter le secours d'Hiempsal II. Lui-même, débarqué secrètement sur la terre d'Afrique, vécut quelque temps, dans une cabane misérable, sur le bord de la mer, parmi les ruines et les souvenirs de Carthage. Devant ces grands débris d'hommes et de choses, la fortune adverse ne désarma point. Le proconsul Sextius chassa l'exilé de sa retraite. Le vieillard dut reprendre le bâton du voyageur et on le vit errer, seul, sur le rivage, près des frontières de Numidie, attendant impatiemment le retour de son fils. Hiempsal le retenait prisonnier. Le jeune homme eût peut-être même payé sa démarche de sa tête, sans l'intérêt que lui porta une des femmes du prince numide. Cette femme le fit échapper. Il retrouva son père et tous deux, pour dépister les sicaires attachés à leurs pas, se réfugièrent, vers la fin de l'hiver 89, aux îles *Kerkenah*. Du reste, leur séjour y fut de courte durée. Yarbas, rival d'Hiempsal, leur offrit une hospitalité qu'ils se hâtèrent d'accepter, et ce fut, sans doute, à Bulla Regia, sa capitale, qu'ils passèrent l'hiver de l'année 88 [1].

Les deux successeurs de Jugurtha, l'un en persécutant Marius, l'autre en l'accueillant favorablement, obéissaient tous deux à un mobile identique : l'ambition. Le premier crut à la fortune de Sylla ; le second joua ses destinées sur celle de Marius. Les événements semblèrent justifier d'abord ses prévisions. Il marcha contre son parent, le défit et s'empara de ses Etats. La province d'Afrique devint aussitôt le refuge des partisans de Marius.

Metellus, autrefois banni par son ancien lieutenant, et Crassus, qui voulaient rallier le pays à Sylla, en furent chassés. Bientôt même, malgré l'assassinat du préteur Hadrianus, brûlé vif dans son palais par les marchands d'Utique, que sa ladrerie avait exaspérés, une armée de vingt mille hommes, sous les ordres de L. Domitius Ahenorbarbus, gendre de Cinna, fut rassemblée près de cette ville. Mais un tout jeune homme, que la postérité devait appeler le grand Pompée, passa sur ces entrefaites en Afrique, avec six légions, et vainquit Ahenorbarbus, dont trois mille hommes seulement parvinrent à s'échapper.

Yarbas s'était enfui du champ de bataille avec les débris de ses Numides et se repliait en hâte lorsqu'un corps ennemi lui coupa la retraite et l'enferma dans Bulla Regia, sa capitale. Obligé bientôt de se rendre, il fut massacré.

Hiempsal rentra donc en possession de ses États et reçut, en récompense de sa fidélité à Sylla, le territoire du vaincu (81).

En 67, Pompée fut encore chargé, par décret, de purger la Méditerranée des bandes de corsaires qui l'infestaient et dont les échelles des Syrtes et de la Cyrénaïque étaient l'un des repaires les plus redoutés. Il divisa sa flotte en treize escadres, donna le commandement en second

[1] Plutarch., *V. Marii*, 43, 44. — Appien, *De bell. civil.*, i, 62.

de celle qui devait opérer dans la mer de Libye à Lentulus[1], et, dans quarante jours, purgea les flots de ces pirates dont l'audace ne connaissait plus de bornes, dont l'or, la pourpre, les tapis précieux décoraient les navires armés de rames argentées et dont chaque prise était suivie de longues orgies au son des instruments de musique[2].

En 59, lors du premier triumvirat, Pompée se fit adjuger le gouvernement de la province d'Afrique. Elle fut administrée par ses lieutenants et lui-même conserva les plus amicales relations avec Hiempsal II, qui lui devait, du reste, sa couronne.

Ce prince mourut paisiblement l'an 50 et eut pour successeur Juba Ier. C'était un jeune homme d'un courage remarquable et d'une ambition sans mesure. Initié à tous les raffinements de la civilisation italienne, il entrevit tout de suite le rôle prépondérant que les discordes intestines de Rome préparaient à sa valeur et il s'apprêta à le jouer au mieux de ses intérêts.

Du reste, le moment d'entrer en scène ne se fit pas longtemps attendre. Marius était mort et Sylla l'avait suivi dans la tombe, âgé seulement de soixante ans. Mais César et Pompée les avaient remplacés et occupaient alors le monde entier de leurs sanglantes querelles. César venait de chasser les Pompéiens de l'Italie. Leurs débris, sous les ordres d'Attius Varus, le grand-père de celui qui, sous Auguste, périt dans les forêts de la Germanie, s'étaient réfugiés en Afrique, avaient mis la main sur ce pays au nom de leur maître et s'étaient assuré le concours dévoué de Juba.

Pour réduire ces adversaires, qu'il ne pouvait, en ce moment, poursuivre lui-même, César dépêcha Curion, l'un de ses plus jeunes et de ses meilleurs officiers, ennemi personnel de Juba.

Des quatre légions, que César lui avait confiées, ce général en prit deux seulement, et cinq cents chevaux, avec lesquels il passa de Sicile en Afrique. Deux jours et trois nuits de navigation l'amenèrent à Aquilaria (*El Haouria*). De là, traversant rapidement la presqu'île du *cap Bon*, *Tunis* et les ruines de Carthage, il arrive, en deux étapes, sur la *Medjerdah*.

Le fleuve alors n'occupait ni le lit qu'il suivait au temps du grand Abd-Melek-Ard, ni celui qu'il occupe actuellement. Par suite de l'ensablement de son premier estuaire, il s'était frayé un passage qui se détachait de l'ancien cours à 1,500 mètres à l'ouest de l'*Enchir Makloub*, traversait la plaine de *Raoueda*, dans la direction du nord-est, à 5 kilomètres au nord de l'embouchure primitive et, par conséquent, à une certaine distance au sud de l'ancien Camp de Scipion[3].

Curion laissa près du fleuve son infanterie, sous le commandement supérieur de Caninius Rebilus, et poussa une reconnaissance, avec sa

[1] Florus, *Hist. Rom.*, III, 7.
[2] Duruy, *Hist. des Rom.*, II, 779.
[3] Ch. Tissot, *Géog. comp. de la prov. d'Afriq.*, I, 78.

cavalerie, jusqu'aux Castra Cornelia (*Kalaat-el-Oued*), à 4 kilomètres à l'est d'Utique.

Après avoir reconnu ce poste, Curion vint examiner le camp de Varus. Ce camp était placé sous Utique entre le Théâtre, près duquel s'ouvrait probablement la Porta Bellica, dont parle César, et la porte ouvrant sur le port marchand. Il couvrait ainsi le point le plus faible de l'enceinte d'Utique. Le bassin du port marchand n'était pas compris, en effet, dans le système de défense de la ville. Cette position, du reste, était excellente pour les Pompéiens. Leur flanc droit s'appuyait ainsi aux remparts, et leur flanc gauche au Théâtre, dont les constructions puissantes formaient une véritable forteresse[1].

Cependant, devant la cavalerie césarienne, comme devant toute une armée d'invasion, les paysans fuyaient, emmenant avec eux leurs femmes, leurs enfants et leurs biens. Curion lança quelques cavaliers au galop pour les *razzier*. Pour tenir tête à ce détachement, Varus fit aussitôt sortir de la place six cents chevaux et quatre cents fantassins numides. Ils furent, en un instant, dispersés, sabrés, perdirent cent vingt des leurs et rentrèrent précipitamment dans leur camp.

Tout enorgueilli du résultat de cet engagement d'avant-garde, Curion rejoignit ses deux légions près de la *Medjerdah* et les amena, le lendemain, aux Castra Cornelia.

Les Pompéiens, qui s'attendaient à cette manœuvre, avaient empoisonné les fontaines de ce camp, et bientôt les soldats de César sentirent les redoutables effets de ce poison. Ils se plaignirent d'abord de maux d'yeux intolérables, puis d'un engourdissement général, enfin de vomissements et de convulsions effrayantes[2]. On dut abandonner la position et descendre près d'Utique. Curion fit dresser son nouveau camp sur le front Est de l'enceinte, près d'une porte située à l'extrémité de la dépression qui séparait, à l'intérieur de la ville, la citadelle de l'Amphithéâtre. Cette porte ouvrait en face d'un ravin de 80 mètres de largeur environ sur 175 de longueur[3].

Les soldats étaient tout occupés aux travaux de retranchement de leur campement lorsque les grand'gardes accoururent signalant l'approche d'un corps d'armée assez considérable : cavalerie et infanterie, qui marchait vers Utique. Curion prend immédiatement son parti. Il jette en avant tous ses chevaux pour soutenir le premier choc, rassemble ses hommes à la hâte, leur fait prendre les armes et les range en bataille. Les légions n'avaient pas encore eu le temps de se déployer que déjà le corps de secours, envoyé par Juba, et qui venait sans défiance, était attaqué, rompu, mis en fuite. Presque toute la cavalerie numide put gagner Utique en longeant le rivage ; mais l'infanterie subit des pertes considérables[4].

[1] César, *Bell. civ.*, II, 25. — Ch. Tissot, *Géog. comp.*, II, 80, 81.
[2] App., *De bell. civil.*, II, 44.
[3] Ch. Tissot, *Géog. comp.*, II, 81, 83.
[4] César, *De bell. civil.*, II, 26.

Le lendemain, Varus et Curion rangèrent leurs troupes de chaque côté du ravin dont nous avons parlé plus haut; mais ni l'un, ni l'autre n'osant donner le signal de l'attaque, les hommes rentrèrent dans leurs cantonnements sans avoir combattu.

Deux jours après, Curion, résolu d'en finir, se déploie de nouveau en ordre de bataille. Varus l'imite, et, après quelques hésitations, se décide à faire descendre, par un détour, dans le vallon qui séparait les deux armées, la cavalerie de son aile gauche, entremêlée d'infanterie légère. Le lieutenant de César leur oppose aussitôt sa propre cavalerie et deux compagnies de légionnaires. Les Pompéiens sont rompus au premier choc; leurs chevaux tournent bride et s'enfuient, tandis que leur infanterie, trop faible pour tenir seule, est enveloppée et taillée en pièces. Entraîné par l'ardeur des siens, Curion s'élance, à son tour, dans le ravin, le traverse à la face de l'ennemi stupéfait de tant d'audace et en gravit lestement les pentes opposées. Elles sont si raides que, malgré leur élan, les hommes sont obligés de s'aider les uns les autres. La moindre résistance eût donc suffi pour rejeter, dans un épouvantable désordre, les Césariens au fond du ravin et les y broyer.

Mais l'armée de Varus, démoralisée, loin de tenter ce léger effort, n'attendit même pas la charge des légionnaires. Elle s'enfuit si précipitamment que le général lui-même faillit être tué par un simple soldat nommé Fabius et ne dut la vie qu'à son bouclier.

Cette journée coûtait aux vaincus six cents hommes tués et un millier de blessés. Curion n'avait perdu qu'un seul homme. La nuit suivante, Varus évacua son camp et se réfugia derrière les murs d'Utique dont les Césariens commencèrent immédiatement le siège [1].

La situation d'Attius Varus devenait critique. Elle l'était d'autant plus que les habitants d'Utique, peu soucieux de subir les horreurs d'un siège et césariens par inclination, parlaient ouvertement de se rendre.

Il eût fallu, sans doute, leur céder, lorsque des officiers numides trouvèrent moyen de traverser les lignes d'investissement et annoncèrent que Juba accourait, en personne, au secours de la place avec une puissante armée.

L'avant-garde de ces forces n'était déjà plus qu'à une dizaine de lieues d'Utique lorsque Curion, dans un état d'infériorité numérique par trop grand désormais, leva le siège de la ville et se décida à chercher lui-même un refuge derrière les retranchements des Castra Cornelia, préalablement désinfectés. Il y rassembla des vivres, y ajouta divers travaux de défense, envoya des officiers d'ordonnance en Sicile avec ordre de ramener les deux légions et la cavalerie laissées dans cette île et résolut, en conseil, d'attendre ces renforts avant d'opérer aucun mouvement offensif [2].

[1] César, *De bell. civil.*, II, 24, 25. — Appien, *De bell. civil.*, II, 45.
[2] César. *De bell. civil.*, II, 26, 27.

Ce plan était excellent, Juba eut recours à la ruse pour le faire échouer. Il répandit adroitement le bruit de son départ. Des transfuges rapportèrent que, rappelé dans ses États par une révolte subite, et les attaques des gens de Leptis magna (*Lebda*), il était reparti en ne laissant qu'une seule division sous les ordres de Sabura, l'un de ses généraux. Pour tromper les espions et les éclaireurs ennemis, le rusé Numide se tenait d'ailleurs assez loin en arrière de son lieutenant qui manœuvrait seul, en avant, avec un faible corps d'armée. Tous ces bruits, revêtus ainsi d'une apparence de vérité, trompèrent l'impétueux Curion. Néanmoins, avant de s'engager à fond, il envoie sa cavalerie en reconnaissance jusqu'aux bords de la *Medjerdah*, où la présence de Sabura était signalée. Les Numides, surpris au petit jour, eurent un assez grand nombre d'hommes tués ou faits prisonniers.

Ces derniers sont amenés à Curion qui arrivait avec ses deux légions au complet, moins cinq compagnies laissées à la garde du camp. Il se hâte de les interroger. Leurs déclarations confirment les rapports antérieurs. Dès lors le malheureux Curion n'hésite plus et se lance, avec sa poignée d'hommes, vers neuf heures du matin, en plein été, par des chemins arides et sablonneux, à la poursuite de l'ennemi.

Les Numides reculent doucement, en combattant, et lui font faire de la sorte, à leur suite, une marche de vingt kilomètres sous un ciel de feu et à travers une plaine brûlante où l'on ne trouve pas une goutte d'eau. A midi, les Romains sentent leur courage défaillir. La chaleur est accablante; les hommes sont haletants; les chevaux épuisés, ruisselants de sueur, n'avalant que de la poussière, au lieu d'air, quand ils respirent, ne peuvent plus avancer. Il est impossible de cheminer plus longtemps sur ce champ de bataille, dévoré par le soleil, et à travers le nuage de sable fin soulevé par les colonnes en marche. Curion le comprend et donne ordre de s'arrêter à l'extrémité méridionale de l'arête projetée par le *Djebel-Kabeur-el-Djouhela*[1] (montagne du Cimetière des Romains).

C'est le moment qu'attendait Sabura. Ses troupes occupaient, en cet instant, la rive droite de la *Medjerdah*, un peu en amont du point où le cours actuel du fleuve se sépare de son ancien lit. Il reprend aussitôt une vigoureuse offensive. A chaque instant, lui arrivent de nouveaux renforts, composés de troupes fraîches. Juba fait donner jusqu'à sa garde, formée de deux mille cavaliers espagnols et gaulois.

Il ne reste aux Romains d'autre ressource que de traiter avec l'ennemi, ou de vendre chèrement leur vie. Ils prennent ce dernier parti et luttent en désespérés. Mais, enveloppée par les masses de la cavalerie ennemie, l'infanterie légionnaire est promptement anéantie jusqu'au dernier homme. Curion, pour ne pas survivre à pareil désastre, se fait tuer bravement en combattant. Seuls, quelques cavaliers, com-

[1] Ch. Tissot, *Géograph. comp.*, I, 80.

mandés par Asinius Pollion, réussissent à percer les lignes numides et rejoignent, sur les collines avoisinantes, les camarades que la fatigue de leurs chevaux avait contraints à rester en route. C'est tout ce qui échappe à la mort. Quelques instants plus tard, la tête du lieutenant de César était portée au prince berbère[1].

Dès que la nouvelle de cette épouvantable défaite parvint aux Castra Cornelia, les soldats furent saisis d'une véritable panique que le préteur Rufus fut impuissant à calmer. Ils se précipitèrent vers le rivage, afin de s'embarquer sur les navires ancrés dans le port. La plupart de ces bâtiments, entre autres le vaisseau amiral, commandé par Flamma, partirent sans rien attendre ; d'autres sombrèrent sous les grappes humaines qui les avaient envahis. Dans certains navires marchands, les marins dépouillèrent les soldats, puis les jetèrent à l'eau. Il en résulta que fort peu de Césariens parvinrent en Sicile, où ils arrivèrent absolument découragés.

Ceux qui n'avaient pu s'embarquer se rendirent, la nuit suivante, à Varus. Le lendemain, Juba, qui faisait, à cheval, son entrée solennelle dans Utique, prétendit que ces soldats étaient ses prisonniers, et, malgré les protestations de Varus, il les fit égorger sans pitié (août 47, av. J.-C.)[2].

César ne put venir venger immédiatement son lieutenant et ses soldats. Victorieux à Pharsale, la révolte d'Alexandrie, la défection de Pharnace et la défaite de Gabinius le retinrent en Orient. Puis il dut passer à Marseille que ses généraux attaquaient vainement depuis longtemps et qui, après une héroïque résistance, tenait à l'honneur de ne se rendre qu'à lui. Il lui fallut enfin s'arrêter à Rome. Bref, les Pompéiens, pendant neuf mois, purent, tout à loisir, réorganiser leurs forces. L'Afrique romaine, nettement hostile au dictateur, depuis l'écrasement de Curion, leur parut un champ de bataille admirablement choisi. Ils y trouvaient en effet un noyau de résistance excellent dans les troupes républicaines déjà maîtresses du pays, et comptaient, en outre, sur l'appui du roi de Numidie entraîné, sans retour possible, dans une guerre qui ne lui laissait d'autre perspective finale que la victoire, ou la mort.

L. Scipion, beau-père de Pompée, qui commandait le centre de l'armée constitutionnelle à Pharsale ; Labiénus, le lieutenant privilégié de César pendant la guerre des Gaules ; Afranius, Petréius, Cn. Pison, tous chefs du parti pompéien, enfin Caton, revenu de Corcyre, s'étaient donc réfugiés auprès de Varus et reformés sous l'impérieuse protection de Juba. La coalition disposait de vingt-deux légions et d'une flotte de cinquante-cinq vaisseaux de guerre, auxquelles devaient se joindre quatre légions de Numides, un corps d'archers à cheval royaux, cent vingt éléphants et une nombreuse cavalerie irrégulière. Grâce à l'influence

[1] César, *De bell. civil.*, II, 38, 43. — Appien, *De bell. civil.*, II. 45. — Florus, *Hist. Rom.*, IV, 2.
[2] César, *De bell. civil.*, II, 43, 44. — Appien, *De bell. civil.*, II, 46.

de Caton, Scipion fut nommé généralissime de toutes ces forces.

Ce fut Caton qui sauva pareillement Utique de la destruction. Le roi berbère voulait, en effet, la raser parce qu'elle était, disait-il, attachée de cœur au parti césarien. Rempli d'un insupportable orgueil par l'importance que lui donnaient les événements, ce monarque faisait du reste rudement sentir ses services et avait exigé la promesse qu'en cas de succès la province d'Afrique lui serait donnée. Les Pompéiens, tristes citoyens, avaient promis, faisant ainsi passer leurs intérêts personnels avant la grandeur de leur patrie.

Cependant, afin d'affaiblir Juba et de se ménager à lui-même sur les frontières occidentales de la Numidie une diversion salutaire, César fait proclamer le roi numide ennemi public et donne ses États aux deux rois de Mauritanie, Bokkus II, capitale Yol (*Cherchell*), et Bogud, son frère, capitale *Tanger*.

Puis, quittant Rome, il descend à *Rheggio*, passe à *Messine* et, toujours par mer, arrive, le 19 décembre 46, à *Marsala*. Il n'avait avec lui qu'une légion de recrues et six cents cavaliers.

En moins d'une semaine, il réunit cinq nouvelles légions, fait venir la V[e] composée de vétérans, et rassemble deux mille chevaux. Au fur et à mesure de leur arrivée, ces troupes sont embarquées : l'infanterie, sur les bâtiments de guerre ; la cavalerie sur les transports, et dirigées sur l'île voisine de *Favignana*. Enfin le dictateur donne ses ordres à Allienus, gouverneur de Sicile, pour le prompt embarquement des renforts à venir et part lui-même, le 27 décembre, escorté de toute sa flotte [1].

Le 30, au matin, il est en vue des côtes d'Afrique, mais suivi seulement de quelques galères. Le reste de son escadre et presque tous ses transports étaient restés en arrière, ou avaient été dispersés par une bourrasque. Ce contretemps était d'autant plus regrettable que les commandants n'avaient, dans leurs instructions écrites, ou verbales, aucun point de rassemblement indiqué. Cette faute pesa lourdement sur tout le début de la campagne et faillit en compromettre le succès.

Quoi qu'il en soit, César, instruit de la présence, dans les eaux d'Utique, de toute la flotte ennemie, jugea prudent d'éviter une rencontre dans les conditions par trop défavorables où il se trouvait. Aussi, au lieu de cingler directement sur cette capitale, ou d'aborder dans les environs, soit à Aquilaria, soit à Carthage, soit à Rusucmona (*Porto-Farina*), ou encore à Hippo-Diarrytos (*Bizerte*), en face desquelles il louvoyait, il préféra descendre plus au sud. Favorisé par la mer, redevenue splendide, il longea donc, vent arrière, les côtes orientales de la péninsule ; passa devant les ruines de Clypæa (*Kelibia*) détruite par Scipion Æmilien après la prise de Carthage [2], devant

[1] César, *De bell. Afric.*, I, 2. — Appien, *De bell. civil.*, II, 95.
[2] Strabon, XVII.

Curubis (*Courba*), devant Néapolis (*Nabeul*), devant Pudput (*Souk-el-Abiad*), devant Lamniana (*Enchir Selloum*), devant Aphrodisium (*Fradiz*) et devant Horrea Cœlia (*Hergla*). Puis, dans la soirée du même jour, il atteignit la rade d'Hadrumetum (*Sousse*), la seconde ville de la province d'Afrique.

Cette place était occupée par deux légions et commandée par C. Considius. Tandis que le vaisseau de César, excellent voilier, attendait, pour accoster, d'être rallié par quelques trirèmes en retard, on vit arriver, sur le rivage, venant du côté de *Kélibia*, la cavalerie de Considius et trois mille Maures aux ordres de Cn. Pison. On leur avait signalé la flotte césarienne; ils avaient suivi ses mouvements et accouraient pour la repousser.

Le dictateur n'en donna pas moins l'ordre de débarquement. Il parait qu'en descendant à terre lui-même fit un faux pas et tomba. Son entourage considérait déjà cette chute comme un mauvais présage lorsqu'avec une grande présence d'esprit, César calma ces appréhensions superstitieuses en s'écriant : « Je prends possession de la terre d'Afrique [1] ! » Il n'avait alors avec lui que trois mille fantassins et cent cinquante cavaliers gaulois. C'est avec cet embryon d'armée qu'il allait commencer la guerre !

Hadrumetum avait gardé ses fortifications puniques, composées, comme autrefois celles de Carthage, d'une triple ligne de défense présentant un développement d'au moins 5 kilomètres. Elle était de plus parfaitement gardée. Il ne fallait donc pas songer à l'emporter d'un coup de main. César s'en convainquit, en faisant à cheval le tour de la place, et rentra dans son camp.

L. Plancus, son chef d'état-major, essaya de parlementer alors avec le commandant Considius en lui écrivant, du consentement de César, une lettre qui fut portée par un prisonnier. Considius fit égorger le parlementaire sous ses yeux et envoya le message, sans même le décacheter, à son chef L. Metellus Scipion. Un jour et une nuit, César attendit en vain la réponse de Considius et, tout aussi vainement, les vaisseaux dispersés de son escadre.

La situation, dès lors, n'était plus tenable. S'obstiner à rester plus longtemps à deux pas d'ennemis si supérieurs en nombre, c'était s'exposer à un échec à peu près certain. César le comprit. Le 1er janvier 45, il venait, en conséquence, de quitter ses retranchements et s'acheminait vers Ruspina (*Monastir*), lorsque la garnison d'Hadrumetum, opérant une sortie en masse, se précipite dans le camp à peine évacué. Au même instant arrivait la cavalerie numide. Elle venait toucher la solde que lui allouaient les Pompéiens sur les fonds du Trésor. Ces escadrons soutiennent la sortie des Hadrumétains, et tous ensemble se jettent sur l'arrière-garde de César. Devant cette attaque, les légionnaires font

[1] Suétone, *Div. Jul.*, 59. — Dion, XLII, 68.

volte-face et l'on vit alors trente cavaliers gaulois chasser plus de deux mille cavaliers berbères et les ramener au galop, l'épée dans les reins, jusque derrière leurs murailles. L'armée césarienne, ainsi dégagée, reprit sa marche, harcelée quelque temps encore par les charges d'un ennemi toujours repoussé, et arriva le soir même à Ruspina.

Cette ville, bâtie sur un vaste plateau en forme de pentagone, baignée de quatre côtés par la mer, et dominant du cinquième côté la vaste plaine de l'*Oued Melah*, formait une base excellente d'opérations militaires. César y entra sans coup férir [1].

Le lendemain, 2 janvier, il descendit à Leptis Minor (*Lemta*), à sept milles au sud-est de *Monastir*. Cette ville fit immédiatement sa soumission [2]. C'était un petit port de mer, soigneusement fortifié, où, comme à Thysdrus, Utique, Hadrumetum et Thapsus, on retrouve encore les vestiges d'une triple ceinture de murailles. Le dictateur venait de dresser son camp entre la ville et le rivage lorsqu'arrivèrent quelques trirèmes et plusieurs transports. Le reste de la flotte paraissait, dirent les officiers, s'être dirigé sur Utique. César consigna la cavalerie à bord, de peur qu'elle ne ravageât le pays et commanda quelques escouades de fantassins pour renouveler la provision d'eau des bâtiments. L'aiguade existe encore. Elle est sous la *Koubba* de *Sidi-ez-Zaghouani*. A cette hauteur le littoral dessine une berge assez élevée, coupée de quelques ravins. Tandis que les soldats exécutaient leur corvée, sortit à l'improviste de ces ravins un détachement de cavaliers maures qui tua ou blessa plusieurs hommes [3].

Le 3 janvier, César laisse à Leptis une garnison de six cohortes, sous le commandement supérieur d'un officier nommé Saserma, et rentre à *Monastir*. Il ne fait du reste que la traverser et part aussitôt fourrager dans les environs. Entre temps, il envoie Salluste, l'historien des guerres de Jugurtha et de Catilina, jusqu'aux îles *Kerkennah*, avec mission d'enlever, à tout prix, les approvisionnements de bouche que l'ennemi, disait-on, y avait rassemblés. « Je ne considère pas, lui dit César, en le faisant partir, si ce que je vous demande est possible, ou non. Allez et réussissez. Les conjonctures présentes n'admettent point d'excuses et ne souffrent point de retard. » Un pareil discours, sorti d'une pareille bouche, à une pareille heure, donne une haute idée des talents militaires de l'illustre historien. On ne parle pas ainsi à un homme médiocre. Ajoutons immédiatement, qu'à la vue de l'escadre de Salluste, le questeur Caius Decius, qui gouvernait pour Pompée, quitta Cercina (*El-Mersa*), sur un esquif, abandonnant, sans même essayer de les défendre, ses magasins au lieutenant de César [4].

Pendant ce temps, celui-ci se disposait à partir, avec sept cohortes,

[1] César, *De bell. Afric.*, 5, 6.
[2] César, *De bell. Afric.*, 29.
[3] César, *De bell. Afric.*, 7.
[4] César, *De bell. Afric.*, 8, 10.

à la recherche de ses transports égarés, lorsque, le 4 au matin, une partie d'entre eux parut à l'horizon [1].

Dès que les renforts, qu'ils amenaient, sont débarqués, il les fait camper près de la ville et repart, avec trente cohortes, chercher des vivres. Il avait à peine franchi 3 kilomètres dans la plaine qui s'étend entre la rive droite de l'*oued Melah*, le plateau de *Monastir* et les collines de *Sidi-ez-Zaghouani* lorsque son avant-garde, se repliant en hâte, signala l'approche rapide d'un corps ennemi nombreux. Le dictateur fait immédiatement venir les quatre cents chevaux et les cent cinquante archers, laissés au camp, forme ses colonnes en bataille et part en avant, au galop, reconnaître par lui-même les forces ennemies signalées.

Outre les cent vingt éléphants et les irréguliers numides, ces forces, conduites par Labienus, comprenaient douze légions, mille six cents cavaliers gaulois et germains, onze cents cavaliers de la division Petreius, quatre mille quatre cents hommes de troupes légères et un nombre considérable d'archers à pied et à cheval.

Ces masses arrivaient sur une ligne très étendue et très serrée, et à une telle allure que César eut à peine le temps de déployer ses hommes sur une seule ligne, cavalerie aux ailes, et de recommander uniquement à tous de ne pas se laisser envelopper. En un clin d'œil, ils furent rompus, rejetés les uns sur les autres et réduits à se former en un groupe compact faisant front de tous côtés.

Ces braves gens ne perdirent cependant pas la tête. Ils se défendirent avec un courage héroïque. Labienus, à cheval, et tête nue, poussait les siens et parfois aussi s'adressait aux soldats de César avec cette familiarité brusque des hommes de guerre : « Comment, conscrits, leur disait-il, vous faites les braves. Votre maître vous a donc tourné la tête avec ses harangues. Avouez toutefois qu'il vous a jetés dans une vilaine impasse. Je vous plains ! » — « Labienus, répondit quelqu'un, je ne suis pas un conscrit, moi ; je suis un vétéran de la Xe ! » — « Bah ! dit le général républicain, de la Xe? Mais je n'en vois pas les enseignes ! » — « A défaut d'enseignes, général, vous me reconnaîtrez à mes coups, » riposte le vétéran. En même temps, il lance son javelot avec une telle vigueur que l'arme traverse le poitrail du cheval de Labienus. L'animal, mortellement blessé, s'abat ; le général tombe ; on s'empresse et l'émotion produite par cette scène ralentit l'attaque des constitutionnels.

César profite de ce moment de répit, charge avec impétuosité, rompt le cercle de fer qui l'étreint, repousse l'ennemi et commence, en bon ordre, son mouvement de retraite.

Sur ces entrefaites, un renfort de onze cents chevaux numides et de plusieurs bataillons d'infanterie d'élite, amenés par Petreius et

[1] César, *De bell. Afric.*, 11.

Cn. Pison, ranime l'ardeur des Pompéiens. Ils chargent de nouveau avec fureur, arrêtent l'arrière-garde césarienne et la coupent de sa ligne de retraite. A cette vue, César s'arrête, commande volte-face et la lutte recommence. Ses chevaux sont harassés de fatigue et presque tous blessés; ses hommes sont épuisés. N'importe! Le dictateur demande à tous un suprême effort, paye de sa personne, se jette au-devant de ceux qui plient, ramène, de sa propre main, à son poste, un porte-drapeau qui tournait le dos [1], et, finalement, dans une charge générale et à fond, rejette définitivement au-delà des collines de *Sidi-ez-Zaghouani* les divisions pompéiennes très éprouvées, et dont un des généraux, Petreius, était gravement blessé. Le soleil se couchait et le combat durait depuis onze heures du matin [2].

Cette journée était un avertissement. César en profita. Il se hâta d'augmenter les défenses de son camp retranché, doubla les postes avancés, assura, par une double ligne palissadée, ses communications avec le port de Ruspina, fit apporter de sa flotte les machines de guerre dont elle était pourvue, arma ses marins, installa des ateliers pour fondre des balles, forger des traits, fabriquer des pieux et fit demander en Sicile du fer, du plomb, des poutres à béliers, toutes choses manquant en Afrique.

L'ennemi ne lui laissa, pour tous ces préparatifs, que trois jours de répit. Au bout de trois jours, Scipion arrivait d'Utique, avec huit légions et trois mille cavaliers, opérait sa jonction avec les divisions Labienus et Petreius et venait, avec ses lieutenants, camper à moins d'une lieue de César. Sa cavalerie, battant la campagne, enlevait tous les maraudeurs et tous les hommes envoyés aux corvées d'eau, ou de fourrage. Les Césariens étaient bloqués par terre; la mer ne leur avait amené aucun convoi. C'est assez dire que, dans leur camp, la famine se faisait cruellement sentir. On en était réduit à laver, dans l'eau douce, les *fucus saccharinus*, dont abondait le rivage de Monastir, pour nourrir les chevaux, et à donner aux soldats cette sorte de galle que la plante produit et que les indigènes, réduits encore à s'en nourrir parfois, désignent sous le nom d'olive de mer [3].

Si le présent était critique, l'avenir s'annonçait plus critique encore. Juba accourait en effet avec de nombreux contingents. Heureusement, au moment de joindre ses alliés, il apprit que Bokkus et un aventurier d'origine italienne, compromis précédemment dans la conjuration de Catilina, nommé Sittius, avaient franchi leurs frontières, envahi ses États, pris Cirta et deux autres villes. Ce coup de foudre sauva César. Juba, forcé de rétrograder, repartit en ne laissant aux constitutionnels qu'un secours insignifiant de trente éléphants [4]. L'heure ne pouvait

[1] Appien, *De bell. civil.*, II, 95.
[2] César, *De bell. Afric.*, 12 à 19.
[3] Ch. Tissot, *Géograph. comp.*, II, 734. — César, *De bell. Afric.*, 24.
[4] César, *De bell. Afric.*, 25. — Appien, *De bell. civil.*, II, 96.

donc être mieux choisie pour reprendre, contre eux, l'offensive. Le dictateur le sentait. Aussi pressait-il Allienus de lui envoyer, sans délai, tous les renforts disponibles, et s'impatientait-il, dès le lendemain du départ de son courrier, de ne pas voir encore arriver sa flotte et ses troupes [1].

Chaque jour amenait, en attendant, quelque rencontre entre les postes avancés de cavalerie des deux partis. Ceux de Labienus poussaient même des reconnaissances jusqu'à Leptis et tentèrent, plusieurs fois, d'enlever la place. Elle était bien fortifiée; sa garnison était suffisante; Saserna était un officier sur lequel on pouvait compter. Elle résista donc. Un jour, un trait, adroitement lancé des remparts par l'artillerie névrobalistique du temps, cloua net au sol le chef du détachement ennemi et mit fin à ces tentatives [2].

Quoique ne possédant en Afrique que l'emplacement occupé par son camp, César réussissait mieux. Sur la demande même des habitants, il faisait occuper militairement, par C. Messius, le port et la ville d'Acholla (*El-Alia*), à 50 kilomètres au sud-sud-ouest de *Monastir*. Considius, parti de Sousse avec huit cohortes, essaya de devancer cet officier, n'y réussit point et rentra, sans avoir osé rien tenter, à son quartier général. Toutefois, quelques jours plus tard, ayant reçu de Labienus un renfort de cavalerie, le même Considius revint mettre le siège devant la ville [3].

Entre temps, César avait enfin reçu toute une flottille, chargée de vivres, expédiée de Cercina par Salluste, puis la XIIIe et la XIVe légion, avec huit cents cavaliers et un bataillon d'infanterie légère d'un millier d'hommes venant de Sicile.

Il reprend aussitôt l'offensive. Le 27 janvier, dans la nuit, il sort, avec toutes ses forces, de son camp, assis à l'extrémité nord-ouest du plateau de *Skanès*, se dirige sur Ruspina, passe entre la ville et le port, qui en est éloigné de 3 kilomètres et, pour dérober sa marche à l'ennemi, grâce au bourrelet qui rattache le plateau de *Monastir* aux collines de *Knis*, fait descendre et marcher ses troupes le long du rivage. Son objectif était l'occupation de la série de hauteurs, qui, partant de *Benbla*, s'étagent en gradins dont le dernier fait face au village arabe actuel de *Mesdour*.

Scipion occupait les plus élevés de ces gradins, sur lesquels, de place en place, se dressaient de vieilles tours, bâties autrefois pour servir de postes d'observation. César s'empara facilement des premiers sommets et fit organiser hâtivement, sur chacun d'eux, des postes fortifiés. Ce fut l'affaire d'une demi-heure. On avança de la sorte de colline en colline jusqu'à la plus élevée. Là, on s'arrêta, afin de laisser reposer les hommes et de reconnaître le terrain. Au sommet

[1] César, *De bell. Afric.*, 26.
[2] César, *De bell. Afric.*, 29.
[3] César, *De bell. Afric.*, 33.

de la pente à gravir et près du camp ennemi, se dressait une des vieilles tours, dont nous avons parlé, gardée par un fort détachement de Numides. Un escadron espagnol reçut ordre de se porter en avant et d'enlever vivement la colline et la tour. Au galop de charge, il emporte les hauteurs et tombe sur le poste avancé. Labienus accourt soutenir ses Numides; César appuie son escadron. Bref, un sérieux engagement de cavalerie a lieu, qui se termine par la fuite, ou l'écrasement des Pompéiens. Leurs Numides tournent le dos; leurs Gaulois et leurs Germains sont sabrés sur place, et leur infanterie, massée devant leur camp retranché, y rentre en désordre [1].

Un autre effet de ce combat fut la levée du siège d'Acholla. Considius, brûlant ses grains, détruisant ses machines, se hâta de battre en retraite, de peur d'être pris en flanc par la cavalerie du dictateur. Pour regagner Hadrumetum, il prit même par Thysdrus (*El Djem*), et contourna la *Sebka de Sidi-el-Hani*, par la rive occidentale, afin d'éviter plus sûrement une rencontre [2].

A 2,300 mètres à l'ouest de la colline, que s'étaient ainsi disputées les deux armées, se trouvait la ville d'Uzita, d'où Scipion tirait tous ses approvisionnements. Ces ruines se trouvent aujourd'hui à 3 kilomètres à l'est de *Mesdour*. Le 28 janvier, dès le matin, César, à la tête de ses légions victorieuses, marche sur cette place. Il avait fait la moitié du chemin lorsque les constitutionnels, craignant la réussite du coup de main tenté par leur adversaire, sortent de leurs retranchements et se rangent en bataille sous les remparts mêmes de la ville. Cette démonstration suffit pour arrêter momentanément l'ennemi. César toutefois, bien résolu à prendre quand même Uzita, fit commencer, sans délai, les travaux d'approche : parallèles, tranchées et autres, en usage dans les sièges réguliers [3].

Se sentant sérieusement menacé, Scipion dépêcha courriers sur courriers à Juba. Le roi de Numidie était toujours aux prises avec Sittius et Bokkus. Lui aussi, cependant, comprenant que la partie décisive allait se jouer avec César, laissa le commandement des opérations dans ses Etats à Sabura, et, arrivant au secours de ses alliés, plaça son camp derrière celui de Scipion. Il amenait trois légions, huit cents hommes de cavalerie régulière, un grand nombre d'irréguliers, formant soit des escadrons volants, soit des bataillons d'infanterie légère et trente éléphants [4]. Presque aussitôt, il est vrai, Juba dut détacher de ce corps d'armée six cohortes et les diriger vers les frontières méridionales de son empire que les Gétules venaient d'envahir [5].

Du reste, César avait reçu de son côté d'abord la IXe et la Xe légion

[1] César, *De bell. Afric.*, 37 à 40.
[2] Dion, *Hist. Rom.*, XLIII, 4. — César, *De bell. Afric.*, 43.
[3] César, *De bell. Afric.*, 51.
[4] César, *De bell. Afric.*, 48.
[5] César, *De bell. Afric.*, 55.

et, peu de jours après, il recevait encore les VII[e] et VIII[e] [1]. A ce propos même, Varus, qui d'Utique était venu croiser devant Hadrumetum pour empêcher le débarquement de ces troupes, avait paru à l'improviste devant Leptis Minor, y avait brûlé quelques vaisseaux mouillés en rade et pris deux bâtiments de guerre dont l'équipage était descendu à terre. Le dictateur visitait ses travaux de siège lorsque cette nouvelle lui fut apportée. Aussitôt il quitte tout, monte à cheval, franchit au galop les six milles qui le séparaient du port de Leptis, commande immédiatement un branle-bas général, prend les devants sur un bâtiment léger, rallie la division navale d'Acholla, se lance à la poursuite de l'ennemi, l'atteint dans les eaux de *Sousse*, brûle, à son tour, une partie des vaisseaux stationnés dans cette rade, prend les autres, regagne Leptis et rentre à son camp [2].

Uzita tenait toujours. On ne pouvait cependant s'éterniser devant cette place, d'autant moins que les vivres se faisaient rares. On avait battu tous les environs, recherché et ouvert tous les silos, spécialement ceux de *Menzel-Kemel*. Toutes ces ressources étaient épuisées. L'ennemi, d'autre part, refusait d'en venir à une action générale. Il fallait donc prendre un parti. Le dictateur rassembla toutes ses forces; augmenta les garnisons de Ruspina, de Leptis et d'Acholla ; donna ordre aux deux divisions navales de Cispius et d'Aquila de croiser devant Hadrumetum et devant Thapsus; mit le feu aux bagages qu'il ne pouvait emporter et, quittant le camp d'Uzita à dix heures du soir, partit dans la direction d'Agar. Cette ville s'élevait à 25 kilomètres au sud-ouest de Thapsus, sur l'emplacement actuel du village arabe des *Beni-Hassein*.

A peine arrivé sous les murs de la place, César campa. Son camp fut d'abord assis entre *Djemal* et *Zeremdin* (Avidu Vieûs), à 1,600 mètres au nord de ce dernier point, puis reporté à 2 kilomètres de là, sur les hauteurs qui s'étendent entre *Zeremdin* et *Beni-Hassein* [3].

Scipion le suit par les hauteurs, prend position à six milles de distance et partage son armée en trois corps, occupant les collines de *Menzel-Kemel*, au-dessus d'une des deux sources de l'*Oued-Melah*. Bientôt les nécessités du ravitaillement l'obligent à détacher deux de ses légions dans la direction de Zeta (probablement *Kneis*). La nuit suivante, César sort avec des forces considérables, passe inaperçu près du camp de Scipion, arrive à Zeta, s'en empare sans coup férir et s'apprêtait à poursuivre les deux légions constitutionnelles qui avaient dépassé cette ville, quand la vue de nombreux détachements pompéiens, accourant au secours de leurs camarades, arrêta sa marche et le fit rentrer dans la ville. Il y fit quelques prisonniers de marque, s'empara de vingt chameaux appartenant à Juba et reprit le chemin de

[1] César, *De bell. Afric.*, 53, 62.
[2] César, *De bell. Afric.*, 63.
[3] Ch. Tissot, *Géog. comp.*, II, 746. — César, *De bell. Afric.*, 67.

son camp, en laissant dans la place conquise une garnison suffisante sous les ordres d'un officier nommé Appius [1].

Ses légions avaient parcouru 15 kilomètres environ et se trouvaient près du camp de Scipion, lorsque Labienus, sortant des ondulations du plateau de *Bordjin*, chargea leur arrière-garde et, pendant près de vingt-deux heures [2], les harcela sans relâche.

Cette tactique nouvelle ébranla le moral des troupes césariennes. Il fallut que le dictateur les dressât lui-même à ce genre de combat. Trois jours après, du reste, il put offrir la bataille aux Pompéiens sur le plateau qui s'étend en arrière de *Menzel-Kemel*. Ceux-ci la refusèrent [3].

Sur ces entrefaites, une députation de Vacca, ville voisine de Zeta, et qui probablement était bâtie sur l'emplacement actuel de l'Enchir *Zaïet*, vint demander une garnison à César. La petite cité n'avait point été occupée par Scipion; ce fut son malheur. Avant d'avoir reçu, en effet, pour la protéger, la force armée qu'elle sollicitait, elle fut enlevée par Juba qui en massacra tous les habitants et la ruina de fond en comble [4].

On était arrivé au 21 mars. Ce jour-là, César passa une grande revue de ses troupes et, le 22, il sortit, avec toutes ses forces, présenter une seconde fois la bataille aux alliés qui la refusèrent encore.

Le lendemain 23, désespérant d'amener l'ennemi à l'action décisive, qu'il souhaitait si ardemment, il se met en marche sur Sarsura (Enchir *El-Zaouadi*), où Scipion avait un dépôt de vivres et entretenait une garnison numide.

Labienus le suit; fond, à son habitude, sur l'arrière-garde et enlève quelques prolonges chargées de bagages. Mais César avait, cette fois, pris ses précautions. Quelques colonnes, légèrement armées, firent face à l'ennemi sur-le-champ, lui tuèrent ou lui blessèrent un certain nombre d'hommes et le rejetèrent en déroute, sur leur droite. Malgré son activité et sa science militaire, Labienus, qui certainement était le meilleur des généraux alliés, dut se contenter de suivre de loin l'armée de César, par les hauteurs qui prolongent du nord au sud le massif de *Zeremdin* et se terminent à 3 kilomètres au nord de *Bou-Merdès*. Sous ses yeux, César prit Sarsura et, par représailles contre Juba, fit égorger toute la garnison numide tombée en son pouvoir [5].

Le 24, il continue sa marche et arrive devant Thysdra ou Thysdrus.

C'était une place forte de premier ordre, entourée d'une triple enceinte, défendue par une garnison nombreuse et commandée par ce Considius que nous avons déjà rencontré à Hadrumetum et sous les murs d'Acholla. Les ruines de l'antique Thysdrus se retrouvent à *El-Djem*, dont le magnifique amphithéâtre, qui n'existait point encore à

[1] César, *De bell. Afric.*, 68.
[2] Ch. Tissot, *Géograph. comp.*, II, 747. — César, *De bell. Afric.*, 69, 70.
[3] César, *De bell. Afric.*, 73. — Ch. Tissot, *Géog. comp.*, II, 748.
[4] César, *De bell. Afric.*, 74.
[5] César, *De bell. Afric.*, 75.

cette époque, puisqu'il est de construction impériale, a été si souvent décrit.

César se rendit compte immédiatement de l'impossibilité d'enlever de haute lutte une position de cette importance. Aussi n'essaya-t-il pas même de tenter l'aventure. Après une reconnaissance sommaire des défenses de cette ville, il fut camper à 11 kilomètres au nord, entre les sources des deux ruisseaux qui se réunissent un peu plus bas pour se jeter ensuite dans la *Sebka de Sidi-el-Hani*. Le 28 mars, il rentrait dans son ancien camp d'Agar, tandis que, de son côté, Scipion regagnait ses retranchements de *Menzel-Kemel*. Ce dernier les quittait d'ailleurs presque aussitôt pour aller camper à 18 kilomètres de César, sur les hauteurs qui dominaient Tegea (*Bordjin*), à 1,500 mètres au nord de cette ville[1].

Pendant ces allées et venues, le dictateur occupait, sans coup férir, Thabena, ville située sur le littoral, à la limite du royaume numide, et qu'il faut peut-être identifier à Thenœ; recevait de Sicile ses derniers renforts : quatre mille légionnaires, quatre cents cavaliers et un millier de tirailleurs et partait enfin présenter, une troisième fois, la bataille à ses adversaires. Ils la refusèrent encore et tout se borna à une escarmouche assez vive dans laquelle un officier supérieur de cavalerie pompéienne, nommé Pacidius, fut grièvement blessé à la tête. A quatre heures du soir, tout était terminé, et les Césariens rentraient à Agar sans être inquiétés et sans aucune perte[2].

Ce qui résultait le plus clairement de cette journée, c'est que l'ennemi refusait, de parti pris, toute bataille rangée. Il fallait pourtant le forcer à combattre. Pour cela, César modifie tout à coup son plan de campagne, quitte son camp d'Agar, le 3 avril au soir, fait de nuit une étape de 25 kilomètres, en longeant la rive septentrionale de la *Sebka M'ta Moknine* et arrive, le 4 au matin, devant Thapsus (*Ed Dimas*), que défendait une forte garnison sous les ordres de Virgilius. Le jour même de son arrivée, il investit la ville et occupe plusieurs points importants qui en commandent les approches.

Thapsus avait une triple enceinte fortifiée, un port marchand et un port militaire important : on ne pouvait donc sacrifier une place de cette importance sans essayer au moins de la secourir. Scipion se décide en conséquence à marcher à l'ennemi. Il sort de son inaction, passe par *Djemal*, longe les collines peu élevées qui s'étendent de *Lemta* au cap *Dimas* et s'arrête à 12 kilomètres de Thapsus, le 4 dans la journée.

La ville était construite sur une sorte de péninsule, baignée d'un côté par la mer, de l'autre par la *Sebka M'ta Moknine* et l'on ne pouvait y arriver que par les deux passages étroits, d'une largeur approximative de 1,500 pas, que formait au nord et à l'est la partie

[1] Ch. Tissot, *Géog. comp.*, 753.
[2] César, *De bell. Afric.*, 77, 78.

rocheuse du rivage. A l'ouest de la ville, et tout près de ce rivage, dont elles n'étaient séparées que par un étroit chenal, s'allongeaient deux îles plates et sablonneuses, les *Sorelle*.

Le 5, au matin, Scipion essaye de forcer le passage nord et de se jeter avec ses troupes dans la place assiégée. Trop tard! Depuis la veille, César a fait rapidement construire un fort d'arrêt, en avant de ses lignes, sur l'éminence où s'élève maintenant la *Koubba de Sidi-Fodeïli*, et ce fort coupe en deux la partie septentrionale de l'isthme. Les alliés ne se découragent point. Scipion prescrit à ses lieutenants, Afranius et Juba, de se porter à 1,700 mètres des Césariens : le premier, avec une division romaine, du côté de la Sebka ; le second, avec ses Numides, du côté de la mer ; de s'y retrancher et d'y attendre ses ordres pour attaquer de front le fort qui barre le passage. Lui-même, manœuvrant alors de manière à prendre ce fort à revers, passe l'après-midi du 5 et la nuit du 5 au 6 à doubler la Sebka par sa rive méridionale. Le 6, à l'aube, son mouvement tournant était achevé et il prenait position entre le fort et les lignes de César, à 1,100 mètres des unes et de l'autre.

A ce moment, ce général ordonnait à une division de son escadre, en croisière devant Thapsus, de se porter dans le chenal, qui sépare les *Sorelle* du continent, et de s'embosser le plus près possible du rivage, afin d'opérer, au moment opportun, une diversion sérieuse sur les derrières de l'ennemi.

Celui-ci commençait à se retrancher. Isolé de ses deux autres corps d'armée, Scipion surtout poussait ses travaux de défense avec une activité fiévreuse. Pour incapable qu'il fût, il devait se rendre compte de tout ce que sa situation en l'air avait d'anormal et d'inquiétant. Il avait donc placé ses éléphants, comme un bastion vivant, aux deux extrémités de sa ligne et couvert ses travailleurs du reste de ses troupes en armes.

César, instruit de ces divers préparatifs, rappelle en hâte les nombreux détachements employés aux travaux du siège ; laisse le proconsul Asprenas, avec deux légions de réserve, à la garde de son camp ; forme les autres en colonnes et les achemine vivement vers l'ennemi. Des douze légions, les IIe, V^e^, VIIe, VIIIe, IXe, X^e^, XIIIe, XIVe, XXVIe, XXVIIIe, XXIXe, XXXe, alors sous ses ordres en Afrique, la VIIe avait fourni les garnisons de Ruspina, de Leptis et d'Acholla ; une autre, dont nous ignorons le numéro, avait été répartie entre Zeta, Thabena, Agar et le fort d'arrêt dont il est question plus haut. Restaient donc sous la main du dictateur dix légions.

Arrivé sur le champ de bataille, il les range sur trois lignes : la Xe et la IIe à l'aile droite, la VIIIe et la IXe à l'aile gauche, et trois légions au centre. Puis il renforce chacune de ses deux ailes d'une quatrième ligne empruntée à la Ve légion : cinq cohortes à droite, cinq à gauche, destinées spécialement, et sur leur demande, à combattre les éléphants ennemis.

Ces dispositions prises, il parcourt lui-même, à pied, les rangs, ayant un mot pour chacun, rappelant aux vétérans leurs hauts faits et exhortant ses recrues à se montrer dignes de leurs anciens.

Cependant l'ennemi, dont les forces éparpillées étaient partagées en trois groupes échelonnés sur l'isthme, présentait tous les symptômes de la terreur et du désordre. Ces signes n'échappent ni à César, ni à ses lieutenants, ni aux vétérans qui réclament, à grands cris, le signal de l'attaque. César hésite encore. Il résiste, il cherche à contenir l'impatience de ses soldats quand, soudain, à l'aile droite, un trompette, sous la pression de ses camarades, sonne la charge. Tout s'ébranle aussitôt. Vainement les centurions veulent arrêter l'élan général. Ils sont débordés. César n'a que le temps, en sautant à cheval, de jeter à ses hommes, pour mot de ralliement, le mot : *Felicitas!* et de prendre la tête de cette charge furieuse.

Les éléphants, qui protègent la gauche de Scipion, mal dressés et affolés par une grêle de balles, se rejettent presque aussitôt sur les Pompéiens, les rompent, les écrasent et se précipitent par les portes inachevées de leurs retranchements. Les Numides, placés à la même aile, privés de leurs formidables auxiliaires, prennent immédiatement la fuite. Alors rien ne résiste plus. Au lieu d'une retraite, c'est une débandade inouïe d'hommes épouvantés, se pressant les uns sur les autres et se sauvant dans le délire de la terreur. Le camp est emporté. Tout ce qui cherche à se reformer est massacré. Le reste fuit dans une épouvantable confusion, vigoureusement poursuivi par les Césariens.

Après le camp de Scipion, ceux d'Afranius et de Juba tombent entre leurs mains. Quantité de vaincus, ne sachant où se rallier et n'ayant plus de chefs, s'arrêtent alors sur une petite éminence et, se voyant perdus, mettent bas les armes.

Cet acte de soumission ne les sauva point. L'enivrement des vainqueurs était tel qu'ils ne firent point de quartier. Rien ne put les arrêter, ni leurs officiers, dont plusieurs mêmes furent tués ou blessés en voulant arrêter le massacre, ni César en personne dont les ordres et les prières furent également méconnus.

Plus de dix mille cadavres, Plutarque dit même plus de cinquante mille, restèrent sur le champ de bataille [1].

Pendant la lutte, la garnison de Thapsus avait tenté une sortie par la porte de la Marine. Les soldats étaient entrés dans l'eau jusqu'à la ceinture et avaient essayé de gagner la terre pour opérer une diversion sur la droite des Césariens. Mais la partie guéable du bras de mer était à portée du trait; les esclaves restés au camp de César et les valets de son armée les repoussèrent et leur tentative échoua (6 avril 46).

Le 7, César somma Thapsus de se rendre : le commandant Virgilius ne répondit même pas à ces sommations et César, pressé de marcher

[1] Ch. Tissot, *Géog. comp.*, II, 760. — J. César, *De bell. Afric.*, 79 à 85. — Appien, *De bell civ.*, II, 97. — Plutarq., *Vie de César C.*, LIII. — Florus, *Hist. Rom.*, IV, 2.

sur Utique, laissa devant la place trois légions et confia la direction des opérations à Rebilus. Il envoya deux autres légions pousser l'attaque de Thysdrus, où Considius tenait toujours et s'achemina personnellement, avec le reste de ses forces, vers la capitale africaine. Il avait eu soin de lancer en avant toute sa cavalerie sous les ordres de M. Messala[1].

Les débris des trois corps d'armée pompéienne, échappés au carnage, avaient aussi pris, dans une inexprimable confusion, sitôt après leur défaite, la route d'Utique. Un fort détachement à cheval de ces fuyards arriva devant Parada. Cette petite ville, dont on ignore l'exact emplacement, se trouvait évidemment dans le voisinage de la capitale africaine. Ses habitants, instruits déjà du triomphe de César, refusent de les recevoir. Pour se venger, ces soldats forcent l'entrée de la petite cité, font un bûcher de tout ce qu'ils trouvent, y mettent le feu, garrottent les malheureux habitants, sans distinction d'âge ni de sexe, et les jettent au milieu des flammes.

Arrivés immédiatement après, probablement le surlendemain de la bataille, à Utique, ils trouvent le peuple de cette place, par ordre de Caton, qui se défiait de ses sympathies pour César, parqué sans armes, en dehors des portes, dans l'ancien camp de Varus, près du théâtre et de la Porta Bellica. Ils veulent renouveler les horreurs de Parada et venger leur honte sur des citoyens sans défense. Heureusement ce peuple, poussé par le désespoir, s'arma de pierres et de bâtons et chassa ces lâches, hardis seulement contre les femmes et les enfants désarmés.

Ainsi repoussés, ils envahirent Utique, massacrèrent un certain nombre d'habitants restés dans la ville, pillèrent les maisons, volèrent et obligèrent enfin Caton de leur donner 100 sesterces par homme, environ 20 francs de notre monnaie, pour se débarrasser d'eux. Ils partirent pour la Numidie[2].

Cependant, le 9, d'autres bandes de fuyards, appartenant à toutes les armes et à tous les corps de l'armée constitutionnelle, arrivèrent successivement. Caton les rassembla et leur parla d'organiser la défense d'Utique. Mais sa voix resta sans écho. Tous ces hommes étaient complètement démoralisés. Il n'y avait rien à faire avec eux. Il le comprit. Aussi les fit-il embarquer sur-le-champ, malgré une forte houle, sur les vaisseaux stationnés dans le port et ordonna-t-il aux commandants d'appareiller sans délai.

Pour lui, ne voulant ni quitter son poste, ni se rendre au vainqueur, il remit aux magistrats d'Utique le trésor municipal, celui de guerre et tous les papiers en sa possession ; dîna selon son habitude ; s'entretint du départ des bâtiments avec ses officiers d'ordonnance, plaignit ses amis, comme Cassius et autres, qui partaient par un si gros temps ;

[1] César, *De bell. Afric.*, 86.
[2] César, *De bell. Afric.*, 87.

embrassa ses enfants et se retira, à l'heure accoutumée, dans son appartement.

Ses domestiques, redoutant un malheur, avaient enlevé son épée de la tête de son lit où elle était ordinairement suspendue. Il s'en aperçut, la réclama en demandant si on voulait le livrer sans défense aux mains de César. Cette parole, à double entente, permit à son entourage, pour se justifier, d'exprimer les craintes où l'on était de le voir tourner ce glaive contre lui-même. Ses gens le supplièrent ensuite de se reposer sans son épée. « Si je voulais mourir, leur répondit-il avec un mélan-« colique sourire, ne pourrais-je pas aussi bien soit m'étrangler avec « mon linge, soit me briser la tête contre la muraille, soit me jeter du « haut en bas de ce palais. »

On lui rend donc ses armes. Il se couche, demande le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme, le lit à la lumière de sa lampe ; vers minuit, donne encore quelques ordres ; puis s'endort presque jusqu'au matin. A ce moment, tout le monde reposait. Il se frappe au ventre de deux coups d'épée, mal assurés d'ailleurs, parce qu'il souffrait en ce moment d'une enflure de la main droite qui lui en rendait l'usage difficile.

Les gardes, entendant des gémissements, entrent, un moment après, dans sa chambre et le trouvent tombé par terre, râlant, et les entrailles sorties du corps.

Son médecin, Cléante, accourt ; on le relève, on le recouche ; il le panse et bande ses plaies. Le blessé cependant avait repris connaissance. Il remercie tout son personnel des soins dévoués qu'on lui a prodigués et le congédie en prétextant un extrême besoin de sommeil.

Dès que tous se furent retirés, en emportant toutefois, par précaution, l'épée du malade, celui-ci enleva les appareils qui retenaient ses blessures, arracha les coutures faites par l'homme de l'art, élargit, avec ses ongles, les plaies déjà existantes et se mit à déchirer ses propres entrailles. Le 10 avril, au matin, ses esclaves le trouvèrent mort, les mains encore crispées à leur horrible besogne. Il n'avait que cinquante ans[1].

Quelques jours plus tard, Juba se tuait, avec Petreius, dans une ville voisine de Zama Regia (*Djiama*), sa résidence habituelle[2], et Varus se perçait de son épée.

Considius, sorti secrètement de Thysdrus avec un escadron de Numides, tombait sous les coups de son escorte qui le dépouillait et disparaissait ensuite[3].

Virgilius capitulait et rendait à la fois au lieutenant de César son épée et la place de Thapsus qu'il ne pouvait plus défendre.

[1] Appien, *De bell. civ.*, II, 98, 99. — César, *De bell. Afric.*, 88. — Florus, *Hist. rom.*, IV, 2. — Plutarq., *Vie de Caton d'Utique*, 88, 89.

[2] Appien, *De bell. civ.*, II, 100. — César, *De bell. Afric.*, 91, 94. — Florus, *Hist. Rom.*, IV, 2.

[3] César, *De bell. Afric.*, 93.

Enfin Scipion, qui fuyait vers l'Espagne, arrêté dans les eaux de *Bône* par les croiseurs de Sittius, n'avait d'autre ressource pour échapper à ses vainqueurs que de se percer de son épée et de se précipiter dans les flots. On dit qu'au moment où, tout sanglant, il allait s'ensevelir dans l'abîme, quelqu'un ayant demandé où était le général, il répondit : « Soyez tranquille; le général est en sûreté. » Ce fut son dernier mot[1].

Sittius avait déjà défait et tué Sabura et devait encore, en venant au-devant de César, exterminer deux chefs pompéiens: Faustus et Afranius.

Pendant ce temps, Messala était entré, sans résistance, à Utique. César avait emporté la place d'Uzita, où nous l'avons vu, les Pompéiens avaient des magasins de subsistances, d'habillement et d'armes, avait occupé Hadrumetum, y avait laissé une légion et, le même jour, était reparti pour Utique. Il arriva sous les murs de cette ville, le soir du troisième jour, aux flambeaux, et n'y fit son entrée solennelle que le lendemain matin.

Il reçut les délégations des habitants à la tête de son état-major et les remercia de leur affection pour lui. Puis, il frappa d'une amende de deux millions de sesterces (410,000 fr.) les trois cents notables de la cité qui avaient fourni des subsides à Scipion. Il régla, en outre, la contribution de guerre que les villes, où il avait rencontré de la résistance, devaient payer. Thapsus fut imposée de deux millions (410,000 fr.), et son territoire de trois (615,000 fr.) Hadrumetum, de trois millions (615,000 fr.), et son territoire de cinq (1,025,000 fr.). Leptis dut fournir trois millions de livres romaines d'huile par an (près d'un million de kilogrammes), et Thysdrus, une quantité de blé à déterminer.

Par contre, les habitants de Zama Regia, qui avaient hardiment fermé leurs portes à Petreius et à Juba, furent exemptés d'impôts.

César modifia ensuite la situation politique de Rome en Afrique et partagea le royaume du petit-fils de Massinissa entre le peuple romain et ses propres alliés. Il donna à Sittius, en récompense de ses services, la ville de Cirta et les districts adjacents, entre autres celui de Sétif qui tire même son nom des partisans de Sittius, ou Sitifiens. Il agrandit les États de Bokkus en y joignant la partie occidentale de la Numidie jusqu'à l'Amsaga (*Oued-el-Merzoug* et *Oued-el-Kébir*), et réduisit tout le reste en province romaine sous le nom d'Afrique Nouvelle. Salluste fut mis à la tête de cette nouvelle province avec le titre de proconsul, et Zama pour résidence. C'est évidemment dans ce poste que l'illustre écrivain conçut l'idée, le plan général, prit les notes et commença la rédaction, s'il ne l'acheva point, de sa fameuse histoire de la guerre contre Jugurtha.

Enfin, à la suite d'un rêve étrange, fait après une visite aux ruines de Carthage, le dictateur nota, parmi ses projets d'avenir, la recons-

[1] César, *De bell. Afric.*, 95. — Florus, *Hist. Rom.*, iv, 2. — Appien, *De bell. civil.*, ii, 100.

truction de la grande cité. Et, de fait, il envoya, quelques semaines plus tard, pour la relever, un certain nombre de familles italiennes pauvres auxquelles il accorda des concessions de terres [1].

Tout cela fait, le 15 juin 46, César partit d'Utique et fut débarquer à Caralis (*Cagliari*), en Sardaigne. Le 28 juin, il en repartait et, après une traversée rendue longue et difficile par le mauvais temps, il arrivait, le 26 juillet, à Rome. Les honneurs du triomphe l'y attendaient. C'étaient les ornements de la victime destinée à la mort! Moins de deux ans après, en effet, le 15 mars 44, le grand homme tombait en plein Sénat, aux pieds de la statue de Pompée, frappé de vingt-trois coups de poignard.

Par testament, il adoptait César-Octave, son petit-neveu, alors âgé de dix-huit ans. Il avait témoigné la plus vive affection à ce jeune homme et l'avait formé lui-même au métier des armes pendant la guerre d'Espagne [2].

Cette mort et cette adoption furent le signal de nouvelles commotions et de nouvelles luttes en Afrique.

D'abord Sittius fut assassiné et ses Etats, ainsi que ceux de Bokkus III, fils et successeur de Bogud Ier, furent repris par Arabion, dont Bogud et Sittius, en dépouillant Juba, avaient aussi dépouillé le père : Massanassès, parent et allié du roi numide [3].

Bientôt après, les sanglants démêlés de Marc Antoine, l'ancien lieutenant général de César, son ami, son parent même, de M. Æmilius Lepidus et d'Octave, le fils adoptif du grand dictateur, y faisaient sentir leur contre-coup. La nouvelle province d'Afrique était gouvernée par Titus Sextius, et l'ancienne par Cornificius. Ce dernier était l'homme du Sénat, Sextius celui de César. Sextius avait trois légions sous ses ordres. Le Sénat en fit rentrer deux en Italie et lui enjoignit de remettre la troisième aux mains de son collègue. C'était blessant. Sextius obéit néanmoins. Mais, peu après, Octave, à la suite du premier partage fait entre les triumvirs et lui donnant l'Afrique entière, ayant prescrit à son lieutenant de prendre le commandement des deux provinces réunies, Sextius se hâta de mettre Cornificius en demeure d'obéir à son tour. Ce dernier refusa. Ce fut la guerre.

Cornificius, qui disposait de forces plus considérables que son adversaire, envahit la Numidie Nouvelle. Pour forcer l'ennemi à la retraite, Sextius, à la tête d'une troupe peu nombreuse, mais bien en main, alla hardiment s'emparer d'Hadrumetum et de quelques autres places maritimes. Cette attaque, tout à fait imprévue, força Cornificius à diviser son armée. Il en fit deux corps, confia l'un à Decimus Lælius avec ordre d'enlever Cirta, et remit l'autre à P. Ventidius avec mission de courir à l'ennemi, de le joindre, de le battre et de le jeter à la mer.

[1] César, *De bell. Afric.*, 97. — Appien, *De reb. punic.*, viii, 136.
[2] Velleius Patercul., *Hist. Rom.*, ii, 56-59. — Florus, *Hist. Rom.*, iv, 2. — Cicero, *De divin.*, ii, 9. — Appien, *De bell. civil.*, ii, 117.
[3] Appien, *De bell. civil.*, iv, 54.

Sextius ne perdit pas courage. Il était d'une infériorité numérique trop manifeste pour affronter une lutte en rase campagne. Il s'enferma dans une place forte, négocia avec Arabion, qui ne demandait qu'à se concilier les bonnes grâces d'Octave dont il pressentait le succès définitif et donna, par sa résistance opiniâtre, le temps à son nouvel allié d'accourir. Ce renfort arrivé, il offrit la bataille à Ventidius, le tua et anéantit son corps d'armée qui fut massacré ou pris. Quel fut le théâtre de cette action ? On ne saurait le préciser entièrement. Il est certain toutefois qu'elle dut se passer non loin du litttoral et probablement au sud de *Sousse*.

A la nouvelle, en effet, du désastre de Ventidius, son collègue Lœlius se hâta de lever le siège de Cirta et d'accourir au secours de son chef Cornificius. Celui-ci, suivi de près par Sextius, s'était réfugié dans Utique, sa résidence officielle. Un jour que Lœlius, son questeur, avait conduit, par son ordre, une forte reconnaissance de cavalerie dans la plaine environnante, il fut attaqué de front par les escadrons d'Arabion, pris en flanc par l'infanterie de Sextius et réduit à chercher un refuge sur un mamelon isolé qui s'élevait à une certaine distance. Poussé l'épée dans les reins par les infatigables Numides d'Arabion, Lœlius perdit, dans sa retraite vers ce point, une partie de son monde et se vit, dès qu'il l'eut occupé, cerné de tous côtés par les lignes ennemies.

Cornificius voit la situation désespérée de son lieutenant; pour le sauver, il sort avec ses légions et, sans s'arrêter pour repousser une attaque furieuse de Sextius, qui tombe sur ses derrières, il continue sa marche en avant dans la direction de Lœlius, qu'il veut dégager à tout prix.

Mais Arabion l'a vu venir. Il détache de ses masses de cavalerie un peloton d'hommes résolus et le lance sur le camp de Cornificius. Tout est massacré dans ce camp, dont le commandant supérieur Roscius n'a que le temps de se faire tuer par un de ses gardes pour n'être pas égorgé par les mains de l'ennemi.

Le Numide, pendant ce temps, se précipite, à la tête d'une division entière, qu'il a formée sans trop dégarnir ses lignes d'investissement, charge en front Cornificius et l'anéantit. L'infortuné proconsul reste lui-même parmi les morts. A cette vue, Lœlius, qui, du haut de son éminence, suit toutes les péripéties de la lutte, voyant tout irrémédiablement perdu, se perce lui-même de son épée. Ses soldats, sans chef, n'essayèrent même pas de résister plus longtemps[1].

Pour acquitter sa dette de gratitude vis-à-vis d'Arabion, Sextius le fit assassiner et gouverna seul, au nom des Césariens, les deux provinces d'Afrique.

En 43, après la réconciliation d'Octave et d'Antoine et la formation du triumvirat, Sextius fut à son tour sacrifié par les Césariens et, par

[1] Appien, *De bell. civil.*, IV, 53, 54, 55, 56.

ordre de Lucius, frère d'Antoine, dut remettre son gouvernement à C. Fuficius Fango, la nouvelle créature d'Octave[1].

Nouveau partage de l'Afrique en 42, après la bataille de Philippes. La nouvelle province resta à Octave; mais l'ancienne revint à Antoine. Sextius, qui n'avait point quitté son pays d'adoption, reçut aussitôt de Fulvie, l'épouse d'Antoine, cette femme d'un courage viril, qui ceignait l'épée comme un soldat[2], l'ordre d'occuper le département échu au rival de César. Fango refusa de le livrer. La guerre recommença donc entre les deux propréteurs, à la grande satisfaction de Sextius, enchanté de pouvoir venger une disgrâce passagère sur un rival heureux. Elle se termina par la mort de Fango et la victoire de son adversaire, qui gouverna de nouveau les deux provinces[3].

Cet état de choses dura jusqu'à l'arrivée de Lepidus à qui l'Afrique Romaine fut donnée en 41. L'histoire est très sobre de détails sur l'administration de ce triumvir. On sait seulement qu'il vint prendre possession de son commandement avec six légions[4]; qu'il retira à Carthage, devenue florissante sous Marc-Antoine, ses priviléges de colonie romaine et lui enleva même une partie de ses habitants. Quel fut le motif de cette sévérité? On est, à cet égard, réduit à des conjectures. Peut-être la nouvelle Carthage témoigna-t-elle des sentiments peu favorables au triumvir. Peut-être celui-ci céda-t-il à des craintes mal définies. Peut-être encore fut-il poussé par les conseils intéressés des Itykéens, dont la rivalité jalouse contre leur antique suzeraine était un héritage des siècles.

Quoi qu'il en soit, le 1er juillet de l'an 36, Lepidus, appelé par Octave en Sicile pour prendre part à la guerre contre Sextius, le fils du grand Pompée, s'embarquait à Utique avec douze légions, à moitié de leur effectif[5]. Les bataillons complémentaires restaient dans les garnisons d'Afrique. L'incapacité de ce général ne tarda pas à révolter Octave qui lui retira son commandement[6], l'envoya à Rome et le remplaça dans son gouvernement des deux provinces africaines par Statilius Taurus. C'était un soldat dont la vaillante et loyale épée sut débarrasser les sujets de Rome des tribus pillardes qui venaient impudemment les *razzier*[7].

Cinq années plus tard, le 4 septembre 31, Octave, écrasant définitivement les armées d'Antoine, restait seul maître et maître incontesté du pouvoir. Il mit alors à la tête de la Numidie, non comme gouverneur, mais comme roi vassal, Juba II, son ami, qui venait de combattre à ses côtés[8]. Ce jeune prince était un savant et un raffiné, également instruit

[1] Dion, XLVIII, 22. — Appien, *De bell. civil.*, v. 26.
[2] Velleius Paterc., *Hist. Rom.*, II, 74. — Florus, *Hist. Rom.*, IV, 5.
[3] Appien, *De bell. civil.*, v. 26.
[4] Appien, *De bell. civil.*, v, 53.
[5] Velleius Paterc., *Hist. Rom.*, II, 80. — Appien, *De bell. civil.*, v, 98.
[6] Appien, *De bell. civil.*, v, 126.
[7] Dion, XLIX, 14.
[8] De la Blanchère, *De rege Juba, regis Jubæ filio*. Paris, 1883.

des lettres et épris de la civilisation de Rome[1]. Il ne resta du reste que peu de temps dans ce poste.

Depuis les dernières années de la République, les provinces romaines étaient au nombre de quatorze. Car, suivant la remarque de Montesquieu, « dans ces guerres civiles, qui durèrent si longtemps, la puissance de Rome s'accrut, sans cesse au dehors. Sous Marius, Sylla, « Pompée, César, Antoine, Octave, Rome, toujours plus terrible, acheva « de détruire tous les rois qui restaient encore[2]. » Ces quatorze provinces étaient administrées, soit par des préteurs, soit par des proconsuls.

César Octave, devenu l'empereur Auguste, en jetant les bases de la Constitution impériale, le 13 janvier 26, maintint cette division. Les provinces entièrement soumises, où peu de forces suffisaient à maintenir l'ordre, furent appelées sénatoriales ou proconsulaires. Les autres, où les légions furent particulièrement cantonnées, furent dites prétoriennes, ou de l'empereur, général en chef des armées[3].

L'Afrique ancienne et la Numidie furent classées parmi les provinces sénatoriales. La seconde de ces provinces fut donc reprise, l'an 25, à Juba, qui reçut en échange la Mauretanie avec quelques districts gétules. L'Afrique Romaine s'étendit alors de l'Amsaga jusqu'aux autels des Philènes, frontière de la Cyrénaïque. La IIIe légion, dite Augusta, y fut envoyée comme corps permanent d'occupation; l'empereur fixa le quartier général de cette légion à Théveste (*Tebessa*). Etablie de la sorte au pied oriental de l'Aurès, à cheval sur les routes de l'Afrique ancienne, de l'Afrique nouvelle ou Numidie, des oasis et de la Tripolitaine, elle était admirablement placée pour étouffer immédiatement tout commencement de révolte et protéger efficacement la colonisation romaine contre les incursions et les pillages des barbares du sud.

Quelque temps après, Auguste, en signe de paix universelle, fermait à Rome le temple de Janus qui ne l'avait été que deux fois depuis Numa, et donnait une impulsion vigoureuse à cette colonisation.

Carthage, la première, éprouvait les bienfaits de son administration. Dès l'an 35 avant Jésus-Christ, son lieutenant Statilius Taurus y continuait l'œuvre inachevée de Jules César. Six ans plus tard, en 29, Auguste s'efforçait de réparer les pertes que lui avait faites subir l'imbécile tyrannie de Lepidus et envoyait, pour la repeupler, trois mille nouveaux citoyens Romains, auxquels se joignaient d'autres colons pris dans le pays même.

Quiconque jette aujourd'hui les yeux sur le sol où fut Carthage est frappé de la régularité, tout à fait insolite en pays arabe, avec laquelle les sentiers s'y coupent à angles droits et à intervalles égaux. Les divi-

[1] Dion, LI, 15.
[2] *Grandeur et décadence des Romains*, XI.
[3] Duruy, *Hist. des Romains*, IV, p. 2.

sions ainsi formées sont coordonnées à deux lignes principales : l'une part du sommet de *Sidi-bou-Saïd* et descend vers *Tunis* par la face sud-est des grandes citernes; la seconde, perpendiculaire à celle-ci, court du point culminant de Byrsa dans la direction de *Kamart.* Onze des carrés subordonnés à ces grandes lignes mesurent environ 710 mètres de côté. Or précisément la centurie romaine, équivalant comme superficie à 51 hectares, formait un rectangle de 714 mètres de côté. De l'avis de M. Ph. Caillat, ingénieur, et de M. Ch. Tissot, qui tenait lui-même, comme nous, ses renseignements de M. Caillat, il est donc tout à fait probable que cette division singulière du sol punique remonte à l'établissement de la colonie romaine. Mais de laquelle ? Peut-être à l'arrivée des colons amenés par Caius Gracchus ; peut-être, à la venue de ceux envoyés par Jules César, mais peut-être aussi seulement à l'expédition commandée et favorisée par Auguste.

Quoi qu'il en soit, nous savons d'une façon précise, par divers textes, inscriptions et monnaies, que la nouvelle Carthage ne fut, en tous cas, définitivement reconstituée comme colonie et rétablie dans tous ses droits de capitale qu'en l'année 13 ou 14 de notre ère, sous le proconsulat de Sentius Saturninus. Ce fut la première colonie romaine située en dehors de l'Italie. Le proconsul, par flatterie, tint à donner à la cité sortant de ses ruines, qui, l'emportant sur Utique, redevenait le siège du Gouvernement africain, le nom de Colonia Julia Carthago. Ce nom ne lui resta du reste pas longtemps. Elle dut en changer presque aussi souvent que l'empire changea de maître. Commode lui impose celui de Colonia Alexandria Commoda Togata ; Caracalla, celui de Colonia Aurelia Antoniana Carthago ; Justinien, celui de Colonia Justiniana Carthago.

Heureusement tous ces changements de nom n'entravent en rien le progrès de sa résurrection et de sa prospérité ! Moins d'un siècle après Auguste, son véritable restaurateur, Strabon la cite déjà comme une des villes les plus peuplées de l'Afrique, et Pomponius Mela nous dit qu'elle avait recouvré sa splendeur d'antan.

Sans doute, il manque à sa jeune et renaissante beauté l'incomparable ceinture de pierres que lui formaient autrefois ses immenses murailles. La politique de Rome, toujours soupçonneuse, ne lui a pas permis en effet de les relever. Elle a beau n'être peuplée que de Romains, ce nom seul de Carthage épouvante encore la vieille République et le jeune Empire au point de leur faire regarder avec défiance jusqu'à leurs propres enfants. La veille seulement de l'invasion vandale, en 424, Théodose II, sur les prières du Comte d'Afrique leur intimera l'ordre de s'entourer à la hâte d'une enceinte fortifiée. Construites aux frais de la cité, ces murailles, commandées par la peur et improvisées dans une heure d'angoisse, tomberont du reste en ruines moins d'un siècle plus tard si bien que, malgré leur restauration, ordonnée par Bélisaire en 533, elles n'ont point laissé de vestiges reconnaissables. On ignore même quels étaient leur étendue et leur tracé. Tout ce qu'on peut affir-

mer, c'est qu'ils furent loin d'atteindre les limites de l'enceinte punique et que, entre autres, les grandes citernes de la cité phénicienne, ces réservoirs de la Ma'alka, si curieux encore dans la désolation de leur abandonnement présent, restaient en dehors de leur ligne de défense[1].

Mais, à défaut de tours et de bastions, quatre faubourgs situés : le premier, près l'extrémité septentrionale du *Bahira*, sur la route actuelle de Tunis à Carthage; le second, sur le chemin de Carthage à l'*Aouïna*, appelés l'un ou l'autre du nom d'*Aclas*[2] ; et les deux derniers, plus au nord, de la hauteur de *Sidi Daoud* à celle de la *Sebkha de Soukara*, forment à la cité nouvelle une couronne de verdure et de vie.

Puis elle a reconstruit, sinon tous, du moins la plupart des monuments qui plaçaient la ville phénicienne au rang des merveilles du monde. Où s'élevait le fameux temple d'Eschmoun, se dresse de nouveau, dans la pureté grecque de ses lignes de marbre blanc, un temple nouveau [3], celui d'*Esculape*.

Au-dessous de ce temple, sur le flanc est de Byrsa, regardant la mer, à l'abri des vents du nord, dans une situation admirable, voici le *Prætorium* ou *Palais du Gouverneur général de la province d'Afrique*. C'est là que défileront tour à tour les proconsuls de Rome, les rois vandales : Genseric, Gelimer et tous les envoyés de Byzance : Bélisaire, Solomon, Héraclius. C'est là que seront jugés et condamnés tous les chrétiens de Carthage morts pour leur foi, que l'Église honore, et c'est dans les cachots de ce palais que, la sentence prononcée, on les jettera pêle-mêle avec les criminels vulgaires en attendant l'heure de leur martyre [4].

Sur la colline qui fait au nord face à Byrsa, à l'endroit où, suivant la tradition, le temple de Tanit étendait autrefois ses portiques mystérieux, on a réédifié, en l'honneur de la *Juno Cœlestis*, la Rabbetna romaine, de superbes et vastes parvis, de plus de deux mille pas de circonférence et tout Carthage y court et s'y presse encore. Même chrétienne, elle conservera si opiniâtrément ce culte de sa déesse que vainement, pour l'en détacher, l'évêque Aurelius consacrera son sanctuaire, le jour de Pâques 399, au culte du Crucifié. Le Dieu du Golgotha ne détrônera point la douce et pâle Rabbet. Elle restera par l'amour maîtresse dans ce temple d'où la force aura voulu la chasser, si bien qu'en 421, Constance comprendra son sanctuaire, pourtant violé, dans le décret par lequel il ordonnera la destruction de tous les temples païens. Son emplacement, par la suite, servira de cimetière [5]. Tous les *Baalim phéniciens* et tous les grands dieux de Rome : *Jupiter*, *Saturne*, *Cérès*,

[1] Victor di Vita.
[2] Procope, *De bell. vand.*, II, 7.
[3] Apulée, *Florid.*
[4] Tacite, *Hist.*, IV, 38. — Ruinard, *Acta martyr.* — Victor di Vita, *Hist. persec. vand.* — Procope, *De bell. vand.*, I, 20-30.
[5] *De promissis et prædictionibus*, III, 38. — Saint August., *De civit. Dei.*, II, 4. — Salvien, *De gub. Dei*, VIII, 52.

Proserpine, la déesse *Mémoire* etc., ont aussi leurs autels dans la ville restaurée.

On lui donne un *Amphithéâtre* dont les ruines se retrouvent à peu de distance du village de la Maalka, à quelques mètres au sud-ouest de la station actuelle du chemin de fer. Les deux axes de son ellipse, mesurant 90 mètres sur 30, disent assez sa grandeur et l'on peut se faire une idée de sa magnificence en replaçant, par la pensée, leur revêtement de marbre sur les masses de blocage, maintenant dépouillées, qui soutenaient ses gradins et dessinent encore sa circonférence. C'est là que, le 7 mars 202, étaient livrées aux bêtes, aux applaudissements d'une foule hurlante, les saintes martyres Perpétue et Félicité, originaires de Thebourba. C'est là que retentit plus d'une fois le cri sinistre et sauvage: « Cyprien aux Lions [1] » !

Carthage a son *Cirque*, dont l'ossature gigantesque se retrouve à six cents mètres au sud-ouest de l'Amphithéâtre entre la Maalka et *Douar-ech-Chotts*, et mesure 675 mètres sur 100. La *Spina*, large de 5^{m},50, se voit encore sur un parcours de plus de mille pieds. Pour se former aussi une idée de la splendeur de ce monument, il suffit de rétablir, par la pensée, toutes les colonnes, toutes les sculptures et tous les revêtements de marbre aujourd'hui disparus.

Carthage a sa *Palestre* et son *Stade*, dont nous ignorons l'exact emplacement [2], son *Gymnase*, d'où sortira toute une pléiade de génies: Apulée, Tertullien, Arnobe, Victor di Vita, saint Cyprien, saint Augustin, l'immortel évêque d'Hippone, Lactance, surnommé le Cicéron chrétien. Elle a son *Odéon*, que nous savons avoir été inauguré de 180 à 183, sous le proconsulat de Vigellius Saturninus. Il fut construit sur un ancien cimetière punique « et ses fondations sacrilèges, dit Tertullien, qui nous apprend ces détails, bouleversèrent dans leurs sépulcres des ossements qui y dormaient depuis près de cinq cents ans [3] ».

L'on sait également que, sur la colline de Byrsa, s'élevait, avec le Palais proconsulaire, dont nous avons parlé, le *Palais du Sénat*, la *Bibliothèque publique* et une *Eglise dédiée à la Vierge* sous Justinien.

Outre cette église, les documents de l'époque chrétienne nous font connaître l'existence et le vocable de vingt et une autres: l'église *Perpetua restituta*, résidence des évêques de Carthage [4] et voisine du forum, qui paraît être la même que la Basilica Major ou Majorum où reposaient les corps de sainte Perpétue et de sainte Félicité [5]; les trois basiliques de *Saint-Cyprien*, construites: l'une, dans l'*Ager Sexti*, lieu de la décapitation de l'illustre martyr; l'autre, dans la cour de la maison du procurateur Macrobe, où son corps fut enterré, sur la *Voie des Mappales*, dans le voisinage des citernes et du Palais proconsulaire,

[1] *Epist.* 10, 20, 59, 60.
[2] Apulée, *Florid.* — Tertullien, *De spect.*, iii, 20, 29.
[3] Tertull., *Scorpiace C.*, 4.
[4] Victor di Vita, *De persec. vand.*, i, 5.
[5] C'est elle probablement qui a été récemment découverte à la porte septentrionale de la ville antique.

par conséquent entre Byrsa et les réservoirs de la Maalka [1]; la troisième, près du port, où sainte Monique passa une nuit en prières. Puis viennent les basiliques de *Tertullien* [2], de *Faustin*, dont les échos répétèrent la voix de saint Augustin; de *Saint-Agilée*, remarquable par son cimetière [3]; la basilique des *martyrs Scillitains* [4], celle de *Celerina;* les basiliques *Novarum* [5], *Tricillarum* [6], de *Gratien* [7], *Theodosicum* [8], *Honoricum* [9], *Théoprépienne* [10]; la basilique du deuxième quartier où furent tenus les conciles de 404, 407, 409 et 410; celle de *Saint-Pierre*, dans le troisième quartier [11]; celle de *Saint-Paul;* dans le sixième [12], la grande *église du Palais;* celle de *Sainte-Prime*, l'une des martyres d'Abitina, près *Medjez* et celle de Thrasamund [13]. Ils parlent également du *Diaconium*, ou grand séminaire, du *Couvent de Biqua* [14], voisin de la basilique Celerina, et le *monastère* fortifié que fit bâtir Salomon près du port, ou Mandracium. Excepté la position de ce dernier monastère, celle d'aucun autre des monuments religieux, énumérés plus haut, ne nous est connue. Toutes les suppositions, faites jusqu'à ce jour, pour leur assigner un emplacement précis et déterminé sont des hypothèses à peu près gratuites que rien ne justifie.

Rien ne permet davantage de fixer, même approximativement, le point qu'occupaient les Thermæ *Maximianæ*, les Thermæ *Gargilianæ*, les Thermæ *Theodosianæ*, élevés par ordre de Justinien; les Thermæ *Alianarum* ou *Thrasamundiacæ* Thermœ. Ici, la parole humaine, qu'un souffle emporte cependant, a plus duré que les entassements gigantesques de la pierre et du marbre. C'est elle seule qui nous révèle, après quinze siècles, l'existence de ces édifices disparus. Une inscription, récemment découverte, a même permis de reconnaître les ruines d'un de ces Thermes dans une des masses informes de blocage qui bordent aujourd'hui la grève au sable d'or.

Qu'ajouter encore sur Carthage? Son *forum* était peu éloigné du palais proconsulaire, puisque de ce palais, dit Tacite [15], on entendait les cris de la foule s'agitant sur la place publique. Il avait deux annexes: un *Tribunal civil* et un *Portique des Changeurs* (Vicus argentarius), l'un des plus beaux édifices de la cité [16]. Outre ce forum, plusieurs autres

[1] Ruinard, *Act. martyr.*
[2] Aug., *Lib. de Heres.*
[3] *Append. chron. prosp. apud Caius, Lect-Aut.*, t. I.
[4] *Hist. Persec. vaud.*, I, 3.
[5] *Ibid.*, I, 8.
[6] Aug., *Serm. in ps.*, XXXII.
[7] *Serm.* S. Aug.
[8] *Ibid.*
[9] *Ibid.*
[10] *Ibid.*
[11] Aug., *Serm.*, XV.
[12] Hard., *Conc.*, t. I.
[13] Félix, *Antol. vet. lat.*, III.
[14] Vict. di Vita.
[15] Tacite, *Hist.*, IV, 38.
[16] August., *Confess.*, VI. 9.

places également remarquables l'embellissaient. Citons entre autres: une *Place de la Marine* (Platea maritima) [1] et une *Place Neuve* (Platea nova) [2] qui semble avoir occupé le plateau actuel de *Bordj Djedid*. Elle communiquait avec la plage par un immense escalier dont six murs parallèles, encore visibles, paraissent avoir formé les rampes et soutenu les degrés.

La ville enfin était tout entière construite d'après un plan régulier; ses rues étaient parfaitement alignées [3]; elle était digne, en un mot, de son passé glorieux et de son nouveau titre de capitale de l'Afrique. Le marbre, sous toutes les formes possibles, s'y étalait partout avec une telle variété d'espèces précieuses et avec une profusion telle que, pendant tout le moyen âge, les flottes des Républiques italiennes ont exploité, sans l'épuiser, cette carrière à ciel ouvert. Oui, durant plus de six siècles, chaque ville d'Italie s'est abattue sur la malheureuse cité comme un vautour sur sa proie. C'était à qui emporterait un lambeau de ce cadavre pantelant. Pour ne citer qu'un seul monument, *il Duomo* de Pise, dans son immensité, passe pour avoir été construit entièrement avec des marbres de cette provenance. « Aucun navire venu de tous les points de la côte d'Afrique, de la Sicile, de l'Italie et de la Corse, écrivait au XIIe siècle le géographe arabe Edrisi, ne quitte Carthage sans charger des quantités considérables de marbres. » C'est de là que Tunis a pareillement tiré, jusqu'à nos jours, les matériaux de ses édifices, les sculptures ornant les portiques et couvrant les murailles de ses villas princières; c'est de ces décombres que proviennent cent cinquante colonnes qui sont un des joyaux de la grande mosquée *Es-Zitouna*. C'est de là encore que El Hadj Ahmed, le dernier bey de Constantine, venait, vers 1830, enlever les dépouilles destinées à l'érection de son palais. C'est enfin avec des pierres, provenant des dernières fouilles, qu'a été pavée, en 1884, la route de la Marsa à La Goulette.

Aussi maintenant ne reste-t-il plus de la ville, si odieusement spoliée, que des débris ignorés, enfouis sous le sol actuel, et des masses énormes de blocage gisant çà et là dans leur royal isolement, se dressant, comme des squelettes géants, entre les collines désertes, ou s'entassant les unes sur les autres dans de formidables enchevêtrements.

Deux exceptions pourtant! Oui, deux monuments ont survécu à cette destruction générale. Et tous deux attestent, par leurs prodigieuses dimensions, la grandeur et la magnificence de la Carthage romaine. C'est d'abord l'aqueduc fameux qui régnait, sans interruption, de Carthage à *Zaghouan*, petite ville à 65 kilomètres de Tunis, et dont on attribue la construction à l'empereur Hadrien. Entre la *Mohammedia*

[1] AUGUST., *Confess.*, II, 58.
[2] VICTOR VITENS, *De persec. vand.*
[3] ANONYM., *Descript. mundi.*

et la *Bourbia*, on peut admirer encore une centaine d'arcades et, sur le reste du parcours, d'imposants débris de cette conduite magnifique qui avait pour château d'eau les immenses citernes creusées entre Byrsa et *Sidi-bou-Saïd*. Ces citernes elles-mêmes, le second de ces survivants grandioses du passé, qui viennent d'être utilisées de rechef pour alimenter d'eau le *Kram* et La Goulette, sont si merveilleusement conservées que, lorsqu'on procéda à leur examen avant de les rendre à leur destination première, ce fut à se demander si l'on se trouvait vraiment en face d'une œuvre quinze fois séculaire, ou si l'on se trouvait devant une construction moderne.

De Carthage un admirable réseau de routes enveloppait de ses mailles serrées tout le territoire soumis à Rome, servant tout ensemble pour le transport des productions du pays et pour la marche des légions.

Il convient d'observer, il est vrai, que, souvent, les ingénieurs romains n'ont fait que consolider des chemins ouverts par les Carthaginois et transformer les chaussées puniques. La construction de quantité de ces routes en *macadam*, système carthaginois, au lieu d'être en *blocage*, système romain, le prouve assez.

C'est ainsi qu'ils utilisèrent les deux sections est et ouest de la grande route du littoral aboutissant, d'une part, à Hippone, avec prolongements sur tout le littoral algérien, — et, d'autre part, se terminant à Gabès avec prolongement jusqu'à Sabrata (*Tripoli Vecchio*). Nous savons même que le premier segment de cette route, celui de Carthage à Hippone, fut restauré en 76, sous Vespasien, par le légat impérial G. Ignatius Catus.

Indépendamment de cette grande artère du littoral, le génie de Rome se servit encore des deux routes phéniciennes de l'intérieur, conduisant de Carthage à Cirta : l'une, par Bulla Regia (*Hammam Darradji*), — et la seconde par Sicca Veneria (*Le Kef*). Cette dernière fut réparée, en 216, sous Caracalla.

Puis d'autres voies, presque exclusivement stratégiques, furent tracées. La troisième légion ouvrit de la sorte, en 123, sous l'empereur Hadrien et son légat P. Metilius Secundus la ligne superbe de Carthage à Théveste (*Tebessa*), d'une longueur de 191,740 pas. — Celle de Telepte (*Medinat-el-Kdima*) à Tacape (*Gabès*) par Capsa (*Gafsa*), longue de 294 kilomètres, — et celle de Tacape à Leptis Magna (*Lebeda*), d'une longueur de 893 kilomètres, furent ensuite et successivement livrées à la circulation.

Après ces lignes militaires, Rome en construisit d'autres de pénétration : de Tacape à Véri sur l'*Oued Nefetia* par Martœ (*Mareth*) ; — de Telepte à Tacape, par Nepte (*Nefta*) ; — d'Hadrumetum à Thysdrus (*El Djem*) ; — de Coreva (*Enchir Dermouliya*) à Hadrumetum, par Onellana (*Zaghouan*) ; — d'Altiburos (*Enchir Medeïna*) à Leptis Minor

(*Lemta*) et à Usilla (*Inchilla*) par Zama Regia (*Djiama*) et Thysdrus (*El Djem*); — celles enfin de Sufetula (*Sbeïtla*) à Musti (*Enchir Mest*), à Aquæ Regiæ (*Enchir Babouchu*), à Thenæ (*Enchir Tina*) et à Macomades (*Oglet-el-Khfifia*).

Les principales étoiles de la province romaine, après Carthage et Théveste, paraissent avoir été Telepte, Sufetula, Aquæ Regiæ et Thysdrus.

Telepte était le centre de quatre routes. Deux la mettaient en communication avec la grande voie du sud numidique et deux la rattachaient à Tacape, l'une par Capsa, l'autre par Thiges (*Taguious*) et Nepte. — Deux autres lignes la reliaient, en outre, à Théveste et à Cillium (*Kasrin*).

De Sufetula partaient six routes aboutissant à Hadrumetum, à Musti, à Théveste, à Thenæ, à Macomades et à Cellæ Picentinæ (*Golib-el-Kdim*).

La ville d'Aquæ Regiæ était au point de jonction des routes d'Assuras (*Zanfour*), par Zama Regia ; — de Sufes (*Enchir Sbiba*), par Marazanæ (*Enchir Aïssa*) ; — de Sufetula par Masclianæ (*Enchir-es-Souda*) ; — d'Hadrumetum par Vicus Augusti (*Enchir Sabra*) ; — et de Thysdrus par Æliæ.

Thysdrus était à l'intersection des voies se terminant à Leptis Minor (*Lemta*), à Sullectum (*Selekta*), à Usilla, à Hadrumetum, à Vicus Augusti (*Enchir Sabra*) et à Aquæ Regiæ (*Enchir Babouchа*).

Les routes secondaires étaient trop multipliées pour qu'il soit possible de les nommer toutes ici. Citons seulement les principales : celle de Thuburbo Majus (*Enchir Kasbat*) à Inuca (*Enchir Reukba*), — celle d'Onellana à Tunis, — celle de Simittu (*Chemtou*) à Tabraka (*Tabarka*), — celle de Thubursicum Bure (*Teboursouk*) à Vacca (*Béjà*), — celles enfin, dont on a déjà parlé, de Telepte à Theveste, à Cillium et à Capsa par Cerva et Feriana.

Une seule localité à desservir suffisait à faire décider l'ouverture d'une route. Pour n'en citer qu'un seul exemple, c'est ainsi que fut ouverte, en 217, sous Macrin, la ligne directe de Inuca à Turris (*Enchir-el-Djemel*) pour abréger de 4 milles la distance qu'un chemin, précédemment existant, établissait entre ces deux villes.

Et toutes ces voies étaient jalonnées de cités, aujourd'hui disparues complètement, ou réduites à n'être plus que l'ombre de ce qu'elles étaient autrefois. Quelques misérables gourbis remplacent une ville populeuse ; quelques tentes infectes d'Arabes occupent l'emplacement de grandes cités. Moins encore parfois : le silence et le désert règnent seuls où retentirent la trompette des légions, le tumulte des batailles et les cris de la multitude !

Sur le littoral, entre Carthage et la frontière ouest de la Tunisie s'élevaient la fameuse Utique, dont les ruines, presque effacées, sont à *Bou Chateur ;* Membrone, dont quelques débris gardent le souvenir à *Sidi Ahmed-bou-Farès ;* Thinissa (*Ras-el-Djebel*) ; Hippo-Diarrhytus et Tabraka.

Sur la cote est de la Tunisie, c'étaient Tunès, notre Tunis, l'héritière définitive de Carthage; Maxula, dont on ignorait jusqu'à ces derniers temps l'emplacement exact, et dont pourtant le tracé complet des rues, des places, des maisons se trouve à *Rhadès* à moins d'un mètre au-dessous du sol ; Ad Aquas (*Hammam Lif*); Ad Mercurium (*Djedeïda*) ; Vina Civitas (*Enchir-el-Meden*); Siagu (*Kasr-ez-zit*); Neapolis (*Nabeul*); Curubis (*Kourba*) ; Clypœa ; Misua (*Sidi Daoud-en-Noubi*) ; Pudpud (*Souk-el-Abiad*); Lamniana (*Enchir Selloum*); Cubin (*Enchir-el-Abiad*); Orbita (*Bordj Hammam*) ; Horrœa Cœlia (*Hergla*); Hadrumetum; Ruspina; Leptis Minor; Thapsus, dont il ne reste plus que l'amphithéâtre, les citernes et d'informes décombres; Alipota (*Mahédia*) ; Sullectum ; Acholla ; Ruspe (*Enchir Sbia*); Caput Vada (*Bordj Khadidja*), qui servira de base d'opérations à Bélisaire; Usilla; Taphrura (*Sfax*) ; Thenœ, avec les restes d'une enceinte et d'un port encore visibles ; Iunca (*Ounga*), dont les vastes citernes et les vastes ruines nous attestent l'antique splendeur ; Macomades ; Ad Oleastrum (*Enchir-el-Alamat*) ; Cellæ Picentinæ (*Golib-el-Kdime*); Lacene (*Tarf-el-ma*), aux débris immenses; Ad Palmam (*Enchir-el-Aïoumet*); Tacape. Plus on descend vers le sud, dans ces régions presque désertes à l'heure actuelle, plus les débris des cités antiques se multiplient. La voie romaine traverse ceux de Fulgurita Villa (*Zarat*) ; de Templum Veneris (*Tarf-el-Djeurf*); de Gigti (*Enchir-Salem-bou-Ghora*), qui sont immenses; de Ziza (*Zian*), dont il faut répéter ce qui vient d'être dit de Gigti; de Villa Magna (*Enchir-Abdeïn*), dont le nom seul indique l'importance. Et la route et les ruines se prolongent ainsi jusqu'à la Cyrénaïque.

Même abondance de cités sur les deux voies de Carthage à Cirta.

Sur celle qui passait par Bulla Regia se trouvaient, en territoire tunisien, Thuraria (*La Djedeïda*); Thuburbo Minus, sur l'emplacement et avec les décombres de laquelle la *Tébourba* mauresque, que nous voyons, fut construite au xve siècle ; Cluacaria (*Enchir-el-Amira*), dont les ruines dessinent nettement encore un rectangle allongé; Elephantaria (*Sidi Djedidi*) ; Teglata (*Aïn Kahloulia*), aux vastes citernes et aux restes de murailles éloquents dans leur solitude actuelle; Vicus Augusti (*Sidi-bou-Kahila*), poste frontière de 1,800 mètres environ de circonférence ; Picus (*Enchir-el-Amri*) ; Novis Aquilianis (*Enchir Sidi-Ali-Djebin*) ; Armascla (*Enchir-el-Karia*) ; Ad Silma (*Djenan Zaab*); Bulla Regia, dans une position magnifique, incomparablement mieux située que *Souk-el-Arba* la fiévreuse, son héritière actuelle. On y admire encore les ruines d'une forteresse puissante, de 90 mètres de longueur sur 70 de largeur, d'un théâtre, d'un amphithéâtre de 60 mètres sur 45, et de thermes grandioses. Au-delà de Bulla, venaient : Simittu Colonia (*Chemtou*), d'où provenaient ces beaux marbres si prisés des Romains. Simittu était une ville de premier ordre avec théâtre, amphithéâtre, etc. ; ce n'est pas même une bourgade aujourd'hui! Puis Ad Aquas (*Sidi Ali-bel-Kassem*) et Thuburnica, où des décombres sans nom attestent seuls l'existence oubliée d'une cité antique.

La route PAR SICCA VENERIA n'était pas moins fréquentée.

Elle se détachait de la précédente, à 700 mètres du Bardo, et ses stations principales étaient : Ad Pertusa (*El Harairia, près la Manouba*) ; Ad Mercurium (*Bordj-Si-Mrad*) ; Inuca ; Turris, ville forte, dont les citernes, les colonnes gisant à terre et les puissantes assises proclament assez la grandeur passée ; Chisido (*Krisch-el-Oued*) ; Membressa, qui doit le nom moderne de la bourgade élevée sur son emplacement, *Medjez-el-bab* (le Passage de la Porte), à l'arc de triomphe qu'elle avait dédié aux empereurs Gratien, Valentinien et Théodose ; Menbressa aux thermes grandioses et dont le pont romain, construit sur la *Medjerdah*, mais maintenant à quelque distance du fleuve, montre assez que ce fleuve a changé de lit ; Tichilla (*Testour*) ; Tignica (*Aïn Tounga*), dont les vastes débris, l'enceinte, en partie subsistante encore, et l'arc de triomphe font l'étonnement et l'admiration du voyageur ; Tubursicum Bure ; Agbia (*Enchir Hedja*) ; Thugga (*Dougga*) dont le temple de Jupiter, Junon et Minerve, le théâtre, les portes, la citadelle, l'arc de triomphe constituent, sans contredit, l'une des merveilles de l'antiquité romaine en Tunisie[1] ; Musti (*Enchir Mest*), où un autre arc triomphal, d'autres portes et d'autres temples attirent aussi l'attention ; Thacia (*Bordj Messaoudi*) et, près de Thacia, Uci Majus (*Enchir Ed Douames*) avec un temple magnifique ; Drusiliana (*Khanguet-el-Kdim*) ; Siguese (*Enchir Barana*) ; Sicca Veneria, l'un des points stratégiques les plus importants de la Tunisie, jadis une ville immense, comme en témoignent encore ses fortifications, maintenant un gros bourg sans animation, sans commerce et sans vie ; Naraggara, dernière station, sur la terre de Tunisie, de cette route où les ruines succèdent aux ruines, les débris aux débris et les vestiges aux vestiges presque sans aucune solution de continuité.

Sur les lignes militaires, les villes abondaient avec une égale profusion.

Prenons celle DE CARTHAGE A THEVESTE. Jusqu'à Turris, elle suivait le même tracé que la voie de Carthage à Cirta. De Turris à Agbia, elle marchait parallèlement à cette voie et desservait les cités de Vallis (*Sidi Medien*), dont les immenses décombres, la forteresse et les nombreuses citernes attestent la prospérité passée ; Ad Atticile (*Enchirs Amra et Goubella*), Choreva dont les ruines ont souvent servi de carrières à la *Testour* moderne ; Aquis (*Aïn-Kibrit*). Puis d'Aquis, elle rejoignait de nouveau la route de Carthage à Cirta, et lui empruntait un second segment jusqu'à Drusiliana. Mais, à ce point, elle la quittait définitivement et marchait en ligne droite sur Theveste par Lares (*Lorbeus*), dont les ruines sont immenses ; Orba ou Obba (*Ebba*) ; Altiburos, où le voyageur admire, parmi d'autres décombres, les restes de quais établis le long de deux petits cours d'eau et ceux d'un arc de triomphe ; Mutia (*Enchir-el-Gheria*) ; Ad Medera (*Haïdra*), la plus complète peut-être des villes romaines que possède la Tunisie. Elle est là tout entière, renversée, mais non détruite, donnant au voya-

[1] Ces ruines ont été fort bien mises en lumière par le Dr Carton.

geur, avec sa forteresse de 250 mètres de côté, son théâtre, ses quatre basiliques, ses deux mausolées, ses deux arcs de triomphe et ses monceaux de pierres, accumulés sur une immense étendue, la sensation profonde de la puissance et de la magnificence de ses constructeurs ; Ad Mercurium (*Aïn Chedjra*), la dernière station avant Theveste, sur les limites actuelles de la Tunisie.

Jetons les yeux sur la ligne DE TELEPTE A TACAPE PAR CAPSA. On y rencontrait, après Telepte, Vicus Gemellæ (*Enchir Sidi Aïch*) où se voient encore, parmi d'autres débris, les restes d'un aqueduc ; Capsa, la grande cité aux piscines thermales, aux multiples arcs de triomphe, relevée du terrible désastre que lui avait infligé Marius ; puis Veresvos ; Thasarte ; Silesua, desquelles on peut dire avec le poète : *Etiam periere ruinæ!* Aquæ Tacapitanæ (*El Hamma*) et la station terminus Tacape, à laquelle a succédé notre *Gabès*. Indépendamment des villes que nous venons de citer, tout ce pays, aride aujourd'hui et presque désert, était alors, si l'on en peut juger par les débris innommés et innombrables qui le couvrent de toutes parts, un des districts les plus peuplés et les plus prospères de l'Afrique.

La route, également stratégique DE TACAPE A LEPTIS MAGNA, par Agarladas, Turris Tamalleni (*Telmine*), Ad Templum et Berezeos, ne comptait pas moins, sur son parcours, de vingt-trois villes importantes, dont on sait les noms, mais de la plupart desquelles on ne saurait même déterminer d'une façon certaine à l'heure présente, l'exact emplacement.

Cette partie méridionale de la Tunisie, maintenant si désolée, offrait spécialement alors une telle densité de population et une telle abondance de richesses que les grandes voies y étaient multipliées avec une véritable profusion.

C'est la route DE TACAPE A VERI par Martæ (*Mareth*). Elle traverse *Métameur* et a sept stations considérables.

C'est une deuxième route reliant TELEPTE A TACAPE et desservant les centres importants d'Alionianum (*Bir-Oum-Ali*) sur la frontière tunisienne ; de Cerva, de Ad Turres (*Tamerza*) ; de Speculum, grande cité, si l'on en juge par les ruines qui couvrent tous les alentours de la *Chebeka* actuelle ; de Thiges (*Kris-Taguions*), de Thusurus (*Tozeur*), d'Aggarsel Nepte (*Nefta*) ensevelie sous les sables et voisine de Zafrana ; d'Aggarsel (*El Galaa*) sur la rive orientale du *Chott-el-Djerid*, ce mouvant abîme recouvert d'une mince couche de sel ; de Puteo (*Bir Abdallah*), de Mazatanzur, de Tinzimedo, de Timezegeri Turris (*Enchir el-Baguel*), point d'attache d'une puissante muraille défensive qui fermait aux nomades l'accès du plateau s'étendant entre ce point et la route qui contournait, un peu plus au nord, la rive sud du *Chott-El-Fedjedj* ; et enfin d'Avibus, le dernier poste considérable avant *Gabès*.

Sur la route DE THYSDRUS A HADRUMETUM, voici Thysdrus d'abord (*El Djem*), où se dresse encore, presque dans son intégrité primitive,

l'immense amphithéâtre dans lequel Gordien Ier fut proclamé Auguste et dont les arcades gigantesques, de 35 mètres de hauteur, rivalisent en grandeur et en beauté avec celles des colisées de Rome, de Vérone et de Pola ; puis viennent Sarsura (*Enchir-Ez-Zaouadi*) et Avidu Vicus (*Zramedine*).

Sur celle DE THYSDRUS A USILLA, se trouvait l'importante place de Bararus dans la plaine de *Rogga*. Ses ruines occupent une superficie de plus de 4 kilomètres carrés et laissent admirer au voyageur un arc de triomphe, un amphithéâtre, les restes d'une basilique et deux grandes citernes.

Sur la ligne DE CHOREVA A HADRUMETUM, se rencontraient les villes de Bisica (*Enchir-Biska* ou *Bigga*), dont les débris jonchent une étendue dépassant 50 hectares ; Avitta (*Enchir-Bou-Ftis*), où du milieu de vastes décombres se dressent encore deux arcs de triomphe ; Thuburbo Majus (*Enchir Kasbat*), relevée par César, l'an 44 avant notre ère, en même temps que Carthage et Curubis ; Onellana, Gor (*Enchir Draa-el-Gamra*), Simindji (*Enchir Simindja*), Villa Magna, Bibæ (*Foouara*) Mediccera (*Aïn M'deker*), Aggersel (*Bordj Garci*), Ulisippira et enfin Gurza (*Kalaa-Kebira*), puis *Sousse*.

En parcourant la voie D'ALTIBUROS AU LITTORAL, on traversait successivement : Altessera, la colonie d'Assuras (*Zanfour*), dont il reste deux portes, un théâtre, un temple et un arc de triomphe, Zama Regia, la ville qui donna son nom à la bataille finale de la deuxième guerre punique ; Seggo (*Kasr-el-Hadid*), Avula, Autisipida, Uzappa, Manange, Aquæ Regiæ (*Enchir-Babouchа*), puis Bararus et Usilla déjà nommées.

La grande cité d'Uthinah (*Oudenah*) se trouvait sur la route secondaire d'ONELLANA A TUNIS, à 20 milles au sud de cette dernière ville, sur la rive droite de l'*Oued Milianah*. Le touriste y admire encore un pont romain de trois arches, unique en son genre, car ces arches sont construites en retrait les unes sur les autres ; le castrum de la ville dévastée, de vastes citernes, des thermes, un puits magnifique et le plus superbe amphithéâtre de la Tunisie après celui d'*El Djem*. Cet amphithéâtre, fort beau à tous points de vue, est surtout typique en ce que, comme ceux d'Utique et de Bulla Regia, par exemple, il a été littéralement creusé dans la partie supérieure d'une colline manifestement évidée à cet effet par la main des hommes.

On n'en finirait pas s'il fallait énumérer toutes les villes qui se pressaient alors sur notre terre de Tunisie. Nous avons nommé seulement les principales. D'autres, dont nous n'avons pas même prononcé le nom, ont cependant aussi laissé d'elles-mêmes, sur ce sol pétri de ruines et de souvenirs, des vestiges immenses. Telles, par exemple, Sedjermès (*Enchir Haret*), Thuccabor, au nord-nord-ouest de *Medjez-el-Bab*. Les bases des maisons du village actuel de *Toukkabeur*, qui remplace l'antique cité, sont entièrement romaines. Les rues du village, ses trottoirs, ses égouts, ses citernes creusées dans le roc, son arc de

triomphe, dédié, l'an 139, à Antonin le Pieux, tout est romain dans ce petit village mauresque. A 3 kilomètres de Toukkabeur, à l'*Enchir-Chaouach*, gît une autre cité romaine avec sa forteresse restaurée sous Commode et son temple de la victoire achevé sous Marc-Aurèle et Lucius Verus.

De quelque côté que l'on porte ses pas, au nord ou au sud, à l'est, à l'ouest ou au centre de ce pays, partout on voit le sol littéralement jonché de débris de villes connues et de villes aux noms ignorés ; d'ouvrages à demi renversés et d'ouvrages à demi debout ; de ponts, comme à Schemtou, à Medjez, à Haïdra, à Zanfour, sur l'Oued Badja, sur la Medjerdah, sur l'Oued Milianah, sur l'Oued Kdime, sur la Siliana, sur l'Oued Djelf ; d'amphithéâtres, comme à Bulla, à El Djem, à Chemtou, à Bou Chateur ; de citernes, on en rencontre partout [1] ; d'aqueducs, de théâtres, de forteresses, de mausolées, d'arcs de triomphes et de temples ; ou encore on le trouve sillonné de routes qui proclament plus éloquemment que toute parole, avec la richesse, autrefois incomparable de ce grenier de Rome, le génie profondément colonisateur du peuple roi.

Si les ruines des cités et de leurs monuments sont si nombreuses et dénotent une civilisation si avancée, que dire des travaux de moindre importance : barrages, exploitations agricoles, minoteries, qui couvraient certainement toute la Tunisie ?

Presque aucun de ces travaux n'existe aujourd'hui dans son intégrité première. Construits par les particuliers pour leurs besoins personnels, ils n'avaient point en effet cette solidité à toute épreuve des grandes œuvres élevées aux frais des municipalités ou de l'État.

Il n'est guère de champ cependant où, soit sur le sol, soit dans les entrailles de la terre, on ne retrouve encore la trace de ces ouvrages. Ici, ce sont les citernes privées, les puits, ou les conduites d'eau d'une métairie antique que le colon de nos jours rencontre en creusant le sol. Ailleurs, ce sont des restes de barrages, quelquefois très remarquables, tels que ceux de *Schemtou*, de *Djebba*, *de l'Oued Berbouk* à *Tozeur*, qui montrent avec quel soin l'eau était conservée, emmagasinée, distribuée. Et ces barrages sont très fréquents. Il n'est presque pas d'oued, de torrent, qui ne garde les vestiges de plusieurs de ces travaux hydrauliques et souvent même d'un grand nombre.

Grâce à ces irrigations habiles, toute la province d'Afrique n'était composée que de jardins, de prairies magnifiques et de plaines immenses couvertes de céréales.

Les Romains, il est vrai, ne furent pas exclusivement les créateurs de cet état de choses. Avant leur prise de possession, Agathocles et Regulus, lors de leur descente en Afrique, avaient été frappés des merveilles agricoles qui s'offrirent à leurs yeux [2]. L'aristocratie carthagi-

[1] Dr Carton, *La colonisation dans l'Afrique du Nord.*
[2] Diodore, II. — Polybe, I.

noise n'était pas exclusivement adonnée au négoce et professait un grand amour pour la culture. Mak'Ou, l'un de ses membres les plus illustres, avait même composé un traité complet des diverses méthodes agricoles. Ce traité, traduit en latin par D. Silanus, est fréquemment cité par Caton, Pline, Columelle et tous les auteurs du temps qui ont écrit sur l'économie rurale.

Mais les guerres puniques, l'impossibilité du commerce d'exportation sur des mers continuellement sillonnées par les flottes ennemies, la destruction de Carthage et la ruine complète des grands propriétaires carthaginois avaient porté un coup fatal à l'agriculture en ce pays. Les Romains la relevèrent; ils perfectionnèrent les méthodes, les instruments aratoires, tout le matériel et tout l'outillage agricoles. Comprenant que la grande richesse et l'inépuisable trésor de cette terre était sa fertilité, ils employèrent, en un mot, toute leur énergie et toutes leurs forces au développement et à l'amélioration de l'agriculture.

Après Zama, le grand Hann-Baal avait employé ses vieux soldats à de grandes plantations d'oliviers [1].

Les Romains complétèrent et achevèrent l'œuvre si intelligemment commencée par l'illustre général. L'olivier devint alors si commun sur la terre tunisienne que, maintenant encore, on rencontre partout, et, pour ainsi dire, à chaque pas, d'anciennes meules des moulins établis à cette époque, pour broyer ses fruits et en extraire l'huile [2]. La profusion de ces pierres meulières démontre l'abondance des olivettes. Elles démontrent également, à en juger par les lieux où on les rencontre, que ces olivettes s'étendaient jusque sur des sommets totalement stériles et absolument incultes maintenant. Ce boisement, déjà si productif par lui-même, devenait, en outre, une source d'abondantes richesses pour tout le pays en maintenant dans ce sol, qui n'a besoin que d'un peu d'eau pour être d'une incomparable fécondité, la fraîcheur et l'humidité nécessaires à la végétation.

La fécondité d'un sol privilégié et parfaitement cultivé peut seule expliquer, d'ailleurs, la multiplicité des villes, des camps, des postes, des fermes, des haras, des châteaux et des maisons de plaisance dont était alors couverte la Tunisie. Cette admirable fécondité et cette culture parfaite peuvent seules expliquer surtout, qu'outre ses vingt millions d'habitants ce petit pays ait alors suffi à nourrir l'Italie et particulièrement Rome. Car c'est d'Afrique surtout que Rome, par les ports de Leptis Magna, Hadrumetum, Utique et Carthage, tirait ses approvisionnements. Sous Auguste, sous Tibère, sous Claude, la population romaine, ce ventre sans cœur, dont tous les désirs se résumaient dans ce cri que nous a légué Tacite : *Panem et circenses!* attendait sans cesse les arrivages d'Afrique et murmurait au moindre retard. Ce retard, en effet,

[1] AURELIUS VICTOR, *Vie de Probus.*

[2] Cfr. Dr CARTON, *La colonisation dans l'Afrique du Nord.* — BOURDE. *Rapport sur la culture de l'olivier dans le centre de la Tunisie.*

c'était la famine. Aussi tous les empereurs prirent-ils des mesures afin d'assurer la régularité de ces convois de vivres. Claude accorda des immunités particulières pour encourager les importations de blé [1]. Néron exempta de tout impôt les navires destinés à ce service. Commode fit plus. Il créa une flottille entière uniquement affectée à cet usage et ses successeurs perfectionnèrent encore cette institution. Un préfet de l'Annone, résidant à Carthage, fut chargé de faire les achats nécessaires et d'assurer les approvisionnements.

Pendant que Rome contribuait ainsi au développement de la prospérité matérielle de la province d'Afrique et créait à ses produits un débouché toujours certain, elle ne contribuait pas moins à sa grandeur et à son développement moral.

Sans doute, la Carthage punique avait eu sa littérature nationale. Pline l'Ancien rapporte, en effet, que les bibliothèques publiques furent, après la prise de la ville, données aux princes africains alliés de Rome. Salluste cite expressément les *Libri punici* du roi Hiempsal. Polybe dit que Carthage eut des historiens. L'école grecque aussi mentionne le nom d'un philosophe carthaginois: celui d'Asrou-Baal (Clitomaque). Enfin nous avons déjà parlé du *Traité d'agriculture* en vingt livres de Mak'Ou. On ne saurait donc, suivant la judicieuse remarque de Heeren, douter de l'existence d'une littérature punique. Un ouvrage aussi considérable que celui de Mak'ou ne pouvait être, ni la première, ni la dernière production intellectuelle d'un peuple.

Mais toute cette vie littéraire était morte avec la puissance phénicienne. Lettres, sciences et arts, tout avait sombré dans l'immense catastrophe finale.

Rome, au contraire, voyait se lever, à ce moment-là même, l'aurore de son siècle d'Auguste. Elle touchait à son apogée littéraire. Le génie de ses Cicéron, de ses Virgile, de ses Horace, de ses Ovide, de ses Tite-Live, de ses Salluste et de ses Tacite allait courber l'esprit humain tout entier devant elle et devait le retenir sous sa domination longtemps après que l'Empire façonné par l'épée de ses Scipion, de ses César, de ses Pompée et de ses Octave, aurait disparu.

C'est assez dire que le mouvement littéraire, dont elle était le centre, ne devait pas profiter à elle seule, ni même à l'Italie seule. Il devait s'étendre jusqu'aux confins de l'immense agglomération de nations conquises par ses armes. L'Afrique, on peut le dire, fut surtout privilégiée dans ce rayonnement intellectuel de la grande cité. Des écoles s'y ouvrirent de toutes parts. Et le nom de quelques-uns des élèves sortis de ces écoles, devait jeter sur la Carthage romaine un éclat aussi vif et aussi durable que le grand nom d'Hann-Baal en a jeté sur la Carthage punique. Qu'il suffise de citer ici ceux d'Arnobe, né à Sicca Veneria et, plus tard, professeur d'éloquence dans cette ville; de Minutius

[1] Suétone, *Claudius*, 18, 19.

Felix ; du philosophe Annæus Cornutus, le maître et l'ami de Perse et de Lucain et du poète Septimius Severus, nés tous deux à Leptis Magna ; de Lactance, le précepteur des fils de Constantin, surnommé le Cicéron chrétien ; de saint Cyprien ; de saint Augustin, l'une des plus brillantes intelligences que le monde ait vues ; de Tertullien, dont la logique impitoyable et le style nerveux et concis rivalisent avec ceux de Tacite ; du grammairien Macrobe ; de l'historien Victor, évêque de Vita, et de Térence, cet ancêtre de notre immortel Molière ; du poète Nemesianus ; du jurisconsulte Salvius Julianus, enfant d'Hadrumetum et du spirituel Apulée, natif de Madaure.

Sous l'influence de ces écoles, qui les latinisèrent promptement, les notables indigènes des villes acceptèrent, avec reconnaissance, le droit de cité ; leurs enfants prirent des noms romains, reçurent une éducation romaine ; la carrière des emplois et des honneurs s'ouvrit devant eux. Il n'y eut bientôt plus de distinction, partant plus de haine, entre le vainqueur et le vaincu.

Cependant *Auguste* était mort le 19 août 14 à *Nôle*. Il était âgé de soixante-seize ans. Avec lui la puissance romaine avait atteint son apogée. Elle allait décroître, insensiblement d'abord, avec ses successeurs immédiats, puis rouler ensuite rapidement dans cet abîme de sang et de fange mêlés, que l'histoire a justement flétri du nom de Bas-Empire.

En attendant, *Tibère* avait recueilli la succession de son beau-père. Le gouverneur d'Afrique était, à ce moment, le proconsul L. Nonius Asprenas et rien ne faisait prévoir un mouvement insurrectionnel dans sa province, lorsque, l'an 16, un Numide, nommé Tacfarinas, ancien auxiliaire au service de Rome, poursuivi pour désertion, soulève les Gétules et les Musulames ; entraîne dans son insurrection Mazippa, chef des Maures, avec ses tribus et promène l'étendard de la révolte des plaines du *Hodna* au golfe de *Gabès*.

Le proconsul M. Furius Camillus, qui, sur ces entrefaites, avait remplacé Asprenas, rassemble, à la hâte, sa légion, y joint les quelques auxiliaires dont il peut disposer et marche à l'ennemi. Tacfarinas est battu et rejeté dans les profondeurs du désert [1].

Toutefois il ne perd pas courage. Il reforme ses bandes ; les dresse, leur apprend la manœuvre des légions et, leur instruction terminée, se jette de nouveau sur la province romaine. Il vole, pille, incendie, et attaque, près de Lambæsis, sur les bords du Pagida, probablement l'*Oued Tazzout*, une compagnie romaine, commandée par un officier du nom de Decrius. Au premier choc, cette compagnie cède. Son brave commandant veut en vain la rallier : « Des légionnaires, s'écrie-t-il, « tourner le dos à des déserteurs et à des barbares indisciplinés ! C'est trop fort ! » Rien n'y fait. Blessé plusieurs fois, un œil crevé, l'infor-

[1] TACITE, *Annal.*, II, 52.

tuné Decrius continue de se battre, jusqu'à ce que, totalement abandonné des siens, il tombe pour ne plus se relever.

Enhardi par ce succès, Tacfarinas vient mettre le siège devant Thala (*Thala*) entre Mutia et Medera. A la double nouvelle de l'échec de Decrius et du siège de Thala, le proconsul L. Apronius, successeur de Camillus, prend en personne la direction des opérations militaires, fait décimer la compagnie coupable d'avoir fui honteusement devant les insurgés, rétablit la discipline par cet acte de vigueur, bat, avec cinq cents vétérans seulement, sous les murs de Thala, les troupes de l'insurrection ; les poursuit jusqu'à la mer et les rejette, une seconde fois vaincues, dans les solitudes inexplorées du Sahara [1].

Tacfarinas ne désespéra point encore. L'année suivante (21) il revint et fut une troisième fois battu par Junius Blæsus, oncle d'Elius Séjan, qui avait succédé à Apronius.

Blæsus avait amené des renforts et disposait de la III[e] et de la IX[e] légion. Il divisa ses forces en trois colonnes volantes ; donna à Scipion le commandement de celle de l'Est, avec ordre de protéger Leptis et de couper les communications de Tacfarinas avec les Garamantes, mit son propre fils à la tête de la colonne opérant dans l'Ouest et chargée de défendre Cirta. Lui même enfin se réserva la colonne du centre avec laquelle il serra de si près les insurgés qu'il les repoussa jusque dans la région des sables et fit prisonnier le frère même de Tacfarinas [2].

Cela n'empêcha pas le redoutable Numide de reparaître au printemps suivant et de tenir en échec les forces de Rome jusqu'en l'an 24. Cette année là, fier de ses avantages et des recrues nombreuses qu'il avait faites, il vint assiéger Thubuscus, place forte à l'extrême Sud de la nouvelle province d'Afrique. C'en était trop. Le proconsul Dolabella, quoique privé de la IX légion, rentrée en Italie avec Blæsus, partage sa petite armée en quatre colonnes mobiles et se met en marche. Aussitôt les insurgés lèvent le siège commencé. Mais Dolabella se jette résolument à leur poursuite, les atteint, après une marche de nuit, près d'Auzea (*Aumale*) et les attaque avant qu'ils aient pu se reconnaître. En un clin d'œil, les Numides de Tacfarinas sont rompus, faits prisonniers, ou égorgés ; son fils est pris, et lui-même, pour se soustraire à la captivité et au supplice, n'a d'autres ressources que de se jeter au milieu de la mêlée et de vendre chèrement sa vie. Il avait commencé en aventurier, il finit en héros après avoir inquiété Rome pendant huit ans [3].

Tibère meurt à Misène, le 16 mars 37, dans sa soixante-dix-huitième année, étouffé, dit-on, par son favori Macron [4].

[1] Tacite, *Annal.*, III, 20, 21.
[2] Tacite, *Annal.*, III, 73, 74.
[3] Tacite, *Annal.*, IV, 23, 24, 25.
[4] Tacite, *Annal.*, VI, 50.

Caïus Caligula lui succède et meurt, lui aussi, assassiné, frappé par le prétorien Cassius Chæreas, le 24 janvier 41, à l'âge de vingt-neuf ans [1]. La dernière année de son règne, il avait enlevé, par mesure de défiance, au proconsul, gouverneur d'Afrique, le commandement des troupes d'occupation. Elles furent désormais sous les ordres d'un officier directement nommé par l'Empereur. Outre son commandement militaire, cet officier supérieur eut également l'administration des tribus cantonnées dans le voisinage des postes occupés par les légions. La province se trouva donc, en réalité, partagée en deux parties bien distinctes : l'une, comprenant le territoire militaire; l'autre, le territoire civil. Encore le légat impérial eut-il le droit de pénétrer sur ce territoire sans autorisation préalable pour y exercer les actes de sa compétence spéciale tels que mouvements exécutés pour la défense de la province ou travaux publics confiés aux troupes. Pour éviter d'ailleurs de trop fréquents conflits d'attributions, le siège de ce commandant militaire, fut fixé dans une des subdivisions de la province [2].

Après Caligula, vint *Tiberius Claude ;* l'imbécile après le sanguinaire ! Cet empereur fit procéder, l'an 42, à une nouvelle division de l'Afrique romaine. Dans ce partage, la Tunisie actuelle, avec une partie de la Tripolitaine, sous les noms de Zengitane et de Byzacène, formèrent ensemble la province proconsulaire d'Afrique, régie par un proconsul, en résidence à Carthage.

Immédiatement au dessous de ce magistrat, venaient, dans l'ordre hiérarchique civil, un questeur, ou propréteur, chargé de suppléer le proconsul par délégation, et un intendant (procurator) auquel incombaient la répartition et la rentrée des impôts, ainsi que l'administration des domaines impériaux. Ces chefs de service avaient eux-mêmes, sous leurs ordres, un grand nombre d'agents.

Ainsi partagée et gouvernée, l'Afrique goûta quelques années de tranquillité. Tranquillité toutefois purement relative, puisque Suétone nous apprend que Galba fut, pendant deux années, maintenu, comme proconsul, dans cette province, afin d'y ramener l'ordre, troublé par des divisions intestines et les incursions des barbares.

Néanmoins les événements marchaient. Claude, empoisonné par Agrippine, à Sinuesse, près *Mondragone*, le 13 octobre 54, disparaissait dans sa soixante-quatrième année et laissait l'empire à *Lucius Domitius Néron*, dont le nom, grâce aux plumes vengeresses de Tacite et de Suétone, devait rester le synonyme de la monstruosité dans la tyrannie.

Près de quatorze années, le monde supporta les orgies hideuses et les sanguinaires caprices de cet effroyable maître. Sa patience finit pourtant par se lasser. Le propréteur des Gaules, Julius Vindex, donna le premier signal de la révolte. Sergius Sulpicius Galba, l'ancien pro-

[1] Suétone, *C. Caligula*, 58.
[2] Dion Cassius, LIX, 20. — Tacite, *Hist.*, IV, 48.

consul d'Afrique, qui, depuis huit ans, gouvernait l'Espagne Tarraconaise, se souleva à Carthagène. En Germanie, Fonteius Capito et en Afrique, le commandant de la légion, Clodius Macer, suivirent son exemple. Macer retient les convois de blé, prend le titre de propréteur, se proclame indépendant et lève des troupes parmi les indigènes qu'il forme en légion [1].

Mais Vindex est tué; Néron, menacé par les prétoriens qui acclament Galba, se perce de son épée et délivre ainsi l'univers de son odieuse présence, le 11 juin 68. Enfin *Galba*, proclamé César, commence son règne par se débarasser de Capito, fait assassiner Macer et licencie la légion Macrienne. Il est alors reconnu par toutes les troupes d'Afrique.

Élevé par l'émeute à la souveraine puissance, il périt du reste par l'émeute moins de sept mois plus tard. Un soldat l'égorgea près du forum, le 16 janvier 69, et porta sa tête au nouvel élu : *Marcus Salvius Othon*.

Quatre vingt-quinze jours après, le 21 avril, celui-ci se tuait à son tour pour éviter aux Romains les horreurs de la guerre civile, et laissait l'Empire à *Aulus Vitellius*.

Lucceis Albinus, gouverneur des Mauretanies Césarienne et Tingitane, essaya bien un instant de le lui disputer. C'était un rival dangereux, car il disposait de dix-neuf cohortes d'infanterie, cinq escadrons de cavalerie et de nombreux auxiliaires. L'assassinat l'en délivra. Albinus fut massacré avec sa femme et ses principaux lieutenants [2].

Le nouvel empereur commandait alors les légions de la Germanie. Précédemment proconsul d'Afrique, il avait laissé dans cette province les meilleurs souvenirs. D'ailleurs il ne fit que passer dans le palais des Césars. Un *pronunciamento* l'avait porté au faîte des grandeurs, un autre le renversa au mois de décembre suivant et mit sur le pavois le général *Vespasien*, alors en Orient.

C'était aussi un vieil africain. Il avait gouverné cette province avec une intégrité parfaite, mais avec une avarice sordide qui lui avait même attiré quelques désagréments. C'est ainsi que, dans une sédition, à *Sousse*, la populace, ameutée par sa parcimonie dans les fêtes, lui avait jeté des navets à la tête.

Il était du reste revenu à Rome, après son proconsulat, aussi pauvre qu'il en était parti. Cette pauvreté même fait le plus bel éloge de sa conduite [3]. Toutefois le souvenir de son économie exagérée lui avait aliéné beaucoup d'esprits en Afrique. Aussi la légion et les compagnies auxiliaires, jadis levées par Clodius Macer et licenciées par Galba, avaient-elles repris les armes à la voix de Vitellius soutenues et augmentées par la jeunesse du pays qui s'enrôlait avec enthousiasme [4].

[1] Suétone, *Galba*, 89, 11. — Tacite, *Annal.*
[2] Tacite, *Hist.*, II, 58, 59.
[3] Suétone, *Vespasien*, IV.
[4] Tacite, *Hist.*, II, 97.

Le parti de Vespasien, plutôt que Vespasien lui-même, en conçut un tel dépit que, dans la crainte de voir, un jour ou l'autre, le proconsul Lucius Pison prendre la tête du mouvement, on le fit assassiner. Le commandant en chef des troupes d'Afrique, Valerius Festus, qui avait à se faire pardonner sa parenté avec Vitellius et sa conduite équivoque entre l'ancien et le nouvel empereur, hâta cet assassinat par de perfides rapports. Il y peignait la révolte de Pison comme imminente. Celui-ci fut prévenu par un officier général du complot tramé pour sa perte; mais, fort de sa conscience, il ne s'en émut point. Cependant le centurion Papirius, dépêché par Licinius Mucianus, le principal chef des Flaviens à Rome, pour compromettre Pison, arrive à Carthage et proclame, à haute voix, le proconsul, empereur! La foule aimait Pison. Elle accueille son élévation avec joie; court au forum et réclame le proconsul à grands cris. Prévenu de ce qui se passe, celui-ci n'a garde de céder au mouvement populaire. Il fait arrêter Papirius, déjà compromis dans l'assassinat de Clodius Macer, et le punit comme il le mérite. Puis, dans une proclamation, il blâme sévèrement les Carthaginois de leur conduite et se renferme plus que jamais dans sa maison afin de ne fournir aucun prétexte, même fortuit, à une manifestation en sa faveur.

Cependant Festus, n'a pas plutôt appris l'effervescence momentanée de Carthage, les cris du peuple en faveur de Pison et le supplice du centurion Papirius, qu'il envoie des cavaliers avec ordre de massacrer le proconsul. Partis à franc étrier, ces émissaires arrivent à Carthage au petit jour, forcent, *manu militari*, l'entrée du palais proconsulaire et demandent Pison. L'esclave, qui gardait son appartement, répond à leur demande par un mensonge héroïque : « C'est moi-même, » leur dit-il, et il tombe percé de coups. Ce dévouement ne sauva point son maître. Dénoncé par un intendant qui le connaissait, nommé Bebius Massa, il était égorgé quelques instants plus tard.

Pendant ce temps, l'auteur véritable de ce lâche attentat était resté blotti à *Sousse*. Il attendait le résultat. Dès qu'il apprit la mort du proconsul, il sortit, fit mettre aux fers le préfet du camp, Cetronius Pisanus; châtia quelques centurions et quelques soldats, soi-disant complices de sa victime; en récompensa d'autres sans plus de motifs et se donna enfin, vis-à-vis du pouvoir naissant, toute l'apparence d'un général qui vient d'étouffer une insurrection [1].

Vespasien, qui, au témoignage de Suétone, gémissait quand il devait prononcer les plus justes supplices, dut être profondément affligé s'il connut jamais l'infamie ainsi commise en son nom, par son légat et par ses amis!

« Un empereur, avait-il dit, doit mourir debout ! » Il prêcha d'exemple et, miné par la dysenterie, il expira, en faisant un effort

[1] TACITE. *Hist.*, IV, 48, 49, 50.

suprême pour se lever encore, le 23 juin 79 [1]. Il laissait deux héritiers: l'un, qui devait faire les délices du genre humain. C'était *Titus.* Il mourut le 15 septembre 81 [2]. L'autre, dont l'histoire au contraire ne parle que comme d'un monstre à face humaine. C'était *Domitien.* Le monde le supporta quinze ans. Il périt, assassiné dans sa chambre, le 18 septembre 96 [3].

Sous ce règne de nouvelles expéditions furent faites au Sud de la Tripolitaine. Le légat impérial d'Afrique : Septimius Flaccus descendit à *Garama*, puis à *Audjela* et, de là, passa jusqu'en Ethiopie.

Quelque temps après, les Nasamons se révoltèrent et égorgèrent quelques collecteurs d'impôts. Flaccus reprit le chemin du Sud et, après une courte expédition, fit un horrible massacre des insurgés. Domitien écrivit au Sénat que ces incorrigibles pillards étaient enfin écrasés [4].

Une autre expédition, commandée par un officier du nom de Julius Maternus, traversa le pays des Garamantes et atteignit, après sept mois de marches, le territoire d'Agisymba, probablement, suivant Vivien de Saint Martin [5], l'oasis actuelle d'*Asben* patrie des Touaregs Kel-Ouï. La réussite de cette audacieuse entreprise dans un pays inconnu, est vraiment extraordinaire Il serait certes du plus haut intérêt de connaître l'itinéraire et de pouvoir suivre pas à pas dans sa marche à travers l'immense continent noir, la vaillante colonne qui sortit victorieuse de cette aventure. Malheureusement les détails que nous possédons sur cette mémorable campagne se réduisent à quelques lignes.

Nul des *revenus* de cette expédition glorieuse ne nous a laissé le récit de ses visions, de ses souffrances et aussi de ses joies ! Nul ne nous a dit le soleil embrasé de l'équateur et des tropiques ! Nul n'a raconté l'immensité, se déployant sous ses pas, tantôt en déserts de sable, mais tantôt se déroulant également en oasis d'une fertilité, d'une fraîcheur et d'une verdure incomparables ! Nul n'a décrit : ni le simoun brûlant, parfois, et parfois, les eaux limpides des fontaines, ombragées de palmiers, dont les fruits d'or s'offraient à sa bouche altérée, ni la grande nature libre, qui ne connaît pas encore le pied de l'homme blanc et que le barbare seul effleure sur ses méharis rapides, ni cette flore ignorée des savants eux-mêmes, *flore*, d'une intensité de parfums et d'une richesse de coloris sans pareil, ni cette *faune* enfin, à peine soupçonnée jusqu'à ce jour, d'une puissance et d'une variété infinies !

L'Afrique proconsulaire ne paraît pas, du reste, avoir été troublée pendant toute cette période.

Après le court et pacifique règne de *Nerva* qui, selon le mot de Tacite, sut concilier deux choses qui ne semblaient plus conciliables : l'Empire

[1] Suétone, *Vespasien*, 24.
[2] Suétone, *Titus*, 11.
[3] Suétone, *Domitien*, 16.
[4] Zonare, *Annal.*, i, 2.
[5] *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine.* — Cfr. G. Boissière, *l'Algérie romaine*, i.

et la liberté[1], *Trajan*, alors à Cologne, était investi du pouvoir suprême le 27 janvier 98. Il fut, dit Montesquieu[2], le prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé.

Ce grand homme employa largement l'élément berbère dans ses lointaines campagnes.

Pendant son absence toutefois, la malheureuse Afrique demeurait livrée aux exactions de ses gouverneurs. Le proconsul Marcus Priscus, aidé par son questeur Hostilius Firminus, la mettait en coupe réglée. Enfin, poussés à bout, ses habitants portèrent, l'an 99, leurs doléances au Sénat. Ils accusèrent Priscus de concussion, lui reprochant d'avoir vendu jusqu'à la justice et mis à prix la vie même des innocents. Leurs griefs parurent fondés, une enquête fut faite et le Sénat leur donna pour avocats : Pline le jeune et Tacite. Le jour où fut plaidée cette grande affaire, l'affluence fut énorme au Sénat. Les sénateurs siégèrent au grand complet. L'empereur présida en personne. Au banc de l'accusation avaient pris place Pline et Tacite ; au banc de la défense : Salvius Liberalis et Catius Fronto. C'étaient les quatre premiers orateurs du temps. Trois séances consécutives, prolongées jusqu'à la nuit, suffirent à peine à ces importants débats. Dans la première séance, Pline parla cinq heures de suite. Le lendemain, Tacite, en répliquant à Fronto, fit éclater cette éloquence merveilleuse et ce sublime qui caractérisent son génie. Quel spectacle ce dut être de voir l'illustre historien des Césars, fustiger le vice tout-puissant et défendre un peuple opprimé, d'entendre les foudroyants éclats de sa voix vengeresse souligner ce style brûlant comme un fer rouge qui, dans les *Annales* et les *Histoires*, a marqué tant de criminels couronnés d'un ineffaçable stigmate !

Les Africains obtinrent gain de cause, au moins en principe. Priscus fut condamné à verser au trésor les sommes extorquées pendant son administration et banni à perpétuité de Rome et de l'Italie. Son crime eût mérité, sans doute, un châtiment plus sévère, mais alors, comme trop souvent depuis, la justice, hélas ! était indulgente aux grands coupables.

Quelques années plus tard, en 115, Trajan eut à réprimer une insurrection formidable des Juifs de la Cyrénaïque. L'un de ses généraux, nommé Lupus, fut même vaincu par eux et contraint de se jeter dans Alexandrie. Tout ce qui était Grec ou Romain, des limites de la Cyrénaïque aux extrêmes frontières de l'Egypte, tomba alors sous les coups des rebelles. Dans la seule Cyrénaïque, deux cent vingt mille personnes périrent ainsi de mort violente.

L'Empereur était en Orient. La guerre contre les Parthes l'y retenait. Elle nécessitait même l'emploi de toutes ses forces et *tout autre que lui aurait succombé dans cette entreprise où les dangers étaient toujours*

[1] *Vie d'Agricola*, III.
[2] *Grandeur et décadence des Romains*, XV.

présents et les ressources éloignées[1]. Ne pouvant venir, il chargea Marcius Turbo, son lieutenant en Afrique d'écraser cette révolte et de la noyer dans le sang. Turbo partit donc avec un corps d'armée important et se fit même seconder par une division navale. La répression toutefois ne fut pas aisée. Pour venir à bout des misérables qui se livraient à tous les excès, il dut employer toutes les ressources d'un véritable génie militaire et lutter pendant deux longues années.

Sur ces entrefaites, Trajan était mort de la dysenterie, le 11 août 117. Son fils adoptif, *Hadrien* était monté sur le trône impérial lorsque fut définitivement écrasé ce soulèvement des Juifs.

Il était temps. Turbo avait à peine pacifié la Cyrénaïque qu'il était rappelé, en toute hâte, dans la province d'Afrique, dont il venait d'être nommé gouverneur, pour y réduire une insurrection berbère. Le chef de cette nouvelle émeute était lui-même un berbère latinisé, nommé Lusius Quietus. Il avait commandé une division numide sous Trajan, dans la guerre des Parthes et dans celle de Judée. Pour récompenser son dévouement et sa bravoure, cet empereur lui avait même confié le gouvernement de la Palestine. Ingrat et versatile comme tous ses compatriotes, cet officier venait de se retourner soudain contre ceux qu'il avait servis jusqu'alors et la révolte, excitée par un tel homme, gagnait rapidement. Marcius Turbo fut heureux une seconde fois. Quietus fut tué et la mort du chef entraîna la défaite des partisans. Longtemps encore, sans doute, ceux-ci luttèrent avec cette infatigable énergie qui caractérise leur résistance; mais ce corps décapité ne pouvait plus vaincre. Il fut anéanti.

Un nouveau mouvement insurrectionnel des Maures appela Hadrien en Afrique en 122. Il apaisa la révolte, visita le pays, le combla de bienfaits et transféra le quartier général de la IIIe légion Augusta de Théveste à Lambæsis.

Il revint dans la Proconsulaire en 125, la parcourut dans toute son étendue, visita Carthage et tous les principaux centres de la province. C'est probablement dans ce voyage qu'il descendit jusque dans la Cyrénaïque ruinée et en partie dépeuplée depuis les massacres juifs.

Partout, sur son passage, ce prince éclairé, qu'accompagnait, en qualité de secrétaire, l'historien Suétone, donna une impulsion puissante à la colonisation. La Tunisie lui doit un grand nombre de ses plus beaux monuments romains: Carthage, son aqueduc; toute la province, de nombreuses routes et de multiples voies secondaires. Il éleva plusieurs villes au rang de colonies; donna à d'autres le droit italique; concéda des terres à ses vétérans et laissa partout, par ses bienfaits, des traces durables de sa visite. Bref, il mérita pleinement ce surnom glorieux de « *Restaurateur de l'Afrique* » que la colonie lui décerna dans sa gratitude.

[1] *Grandeur et décadence des Romains*. xv.

Hadrien fit un troisième voyage en Tunisie vers l'année 129. Il est impossible de préciser, faute de documents, les causes qui motivèrent cette visite. Toutefois il paraît assez probable qu'il vint étudier sur place les moyens de remédier à une sécheresse terrible dont souffrait le pays et distribuer des secours aux malheureux habitants plongés dans la misère. Il y avait, en effet, à ce moment, cinq années entières qu'il n'était tombé d'eau dans la province d'Afrique. Comme pour faire bénir plus encore sa présence par les habitants, le retour des pluies, nous dit Spartien [1], coïncida avec sa venue.

Sous *Antonin le Pieux*, successeur d'Hadrien, le 11 juillet 138, sous *Marc-Aurèle*, successeur d'Antonin en 161, et sous L. *Antoninus Commode*, fils et successeur d'Antonin en 180, nouvelles révoltes des Maures. En 192, ce Commode, digne émule des Caligula, des Néron et des Domitien, mourait empoisonné, ou étranglé. *Pertinax*, préfet de Rome et vieillard septuagénaire, appelé par un sénatusconsulte à le remplacer, eut le mérite, pendant ses quatre-vingt jours de règne, d'apaiser ces insurrections. En fait, la Proconsulaire souffrait peu ou point de tous ces soulèvements et de toutes ces chevauchées numides, maures et gétules. Protégée naturellement au Nord et à l'Est par la mer, elle l'était également au Sud et à l'Ouest en effet par une large ceinture de possessions romaines ; la Tripolitaine, la Numidie et les Maurétanies. Peu lui importait dès lors qu'on se battit sur les frontières et que l'étranger menaçât de les envahir. La guerre était, en réalité, trop loin d'elle pour qu'elle en ressentit les dures atteintes. Elle vivait donc et se développait dans une tranquillité parfaite pendant que tout était à feu et à sang sur les flancs de l'*Aurès*, ou que les troupes romaines, poursuivant Garamantes, Nasamons et Maures jusque dans la Phazanie, établissaient, pour les contenir, une ligne de postes fortifiés de Tripoli à Garama où le D[r] Barth en retrouvait les traces.

Pertinax fut égorgé, en 193, par les prétoriens, irrités de le voir maintenir parmi eux cette rude discipline sans laquelle il n'y a pas d'armée. Ces mêmes prétoriens mirent alors l'empire aux enchères; il fut acheté par le sénateur *Salvius Didius Julianus*. Une telle honte souleva de dégoût l'univers entier et trois généraux : Pescennius Niger, Sévère et Albinus furent, en même temps, proclamés empereurs par leurs légions. *Septime Sévère,* qui commandait l'armée de Pannonie, défit successivement tous ses rivaux, vainquit Niger en Asie, Albinus à Lyon, Julianus aux portes mêmes de Rome, près le pont Milvius, et resta seul maître (2 juin 193).

Il était natif de Leptis Magna. Sa patrie d'origine n'eut qu'à se féliciter de son élévation. Il la fit largement profiter de sa puissance, y fit exécuter des travaux considérables, s'entoura de ses compatriotes, en forma sa garde personnelle et peupla de tant d'Africains le palais des

[1] Spartien, *Hadrian.*, 22.

Césars qu'on n'y entendait guère parler d'autre langue que la langue berbère.

Septime Sévère s'attacha surtout à repousser les tribus pillardes dont, tout jeune enfant, il avait vu les incursions menacer sa ville natale et ravager les campagnes qui l'entouraient.

Ce fut sous ce prince, en 200, le 17 juillet, que le sang chétien coula, pour la première fois, sur la terre d'Afrique. Douze martyrs, sept hommes et cinq femmes, les martyrs Scillitains, dont les chefs étaient Spérat et Narzale, confessèrent vaillamment la foi proscrite devant le proconsul Saturninus et payèrent leur courage de leur tête. Peu après, Carthage vit mourir pour le Christ deux femmes héroïques : Perpétue et Félicité. Puis les martyrs devinrent légion : on ne les compta plus.

La vue de ce sang, qui grisait les âmes et les faisait chrétiennes, grisa de même les intelligences et les éleva jusqu'au génie. C'est à cet enivrement sacré que Tertullien doit, pour sa part, les sublimes et immortelles pages de son apologétique. L'illustre polémiste était né, à Carthage même, l'an 160 et se trouvait, par conséquent, à l'époque dont nous parlons, dans toute la plénitude de son vigoureux talent. C'est le Bossuet d'Afrique.

Marcus Aurelius Bassianus Caracalla continua les travaux commencés en Afrique par son père, décédé le 5 février 211, à York, et mourut près d'Edesse, à l'âge de quarante-trois ans.

Opilius Macrin, son meurtrier, lui succéda. C'était aussi un Africain. Il était né à Yol (*Cherchell*). L'Empire ne devait faire que passer en ses mains. Grandissaient alors, dans les murs d'Emèse et dans le temple phénicien d'Elah-Gabal, deux prêtres : l'un de quatorze ans, nommé Bassianus ; l'autre, âgé de dix ans seulement, nommé Alexandre. Ils étaient nés des deux sœurs et tous deux étaient cousins de Caracalla par leurs mères. Les soldats, fidèles au souvenir de ce prince, qui les traitait en camarades, aimaient aller les voir. Bassien les charmait surtout lorsque, vêtu d'une longue robe aux larges manches, toute brodée de pourpre et d'or, la tête ceinte d'un diadème enrichi de pierreries, il remplissait ses fonctions sacrées. Surpassant en beauté tous ceux de son âge, il attirait tous les regards quand, selon les rites phéniciens, il dansait devant son idole, aux sons des flûtes, suivi d'un essaim gracieux de jeunes vierges et de jeunes éphèbes comme lui. Ils le proclamèrent empereur sous les noms de *Marcus Aurelius Antoninus Elah-Gabal*, fils de Sextus Varius Marcellus, ancien gouverneur de la Numidie, ancien légat de la IIIe légion, et massacrèrent, à Chalcédoine, en avril 218, Macrin et son fils, le César Diadumenien.

La vie du nouvel Auguste ne fut qu'un tissu de débauches et de folies. Il alla jusqu'à faire venir de Carthage la pierre triangulaire, surmontée du croissant, image de Tanit, pour la marier solennellement avec l'aérolithe noir, apporté d'Emèse à Rome, figure tangible du Baal-igné. Les prétoriens se fatiguèrent vite d'un pareil maître. Après

l'avoir supporté quatre ans, ils le tuèrent avec l'impératrice Soëme, sa mère, le 11 mars 222, et acclamèrent à sa place Alexandre [1], son cousin.

Aurelius Alexandre Sévère n'était pas encore majeur. Sa mère et son aïeule lui servirent donc de tutrices. Elles l'entourèrent de sages conseillers. Plus tard, ce prince prit lui-même, pour chancelier, le fameux Ulpien, le véritable créateur du droit romain. Son administration éclairée, sage et ferme, rétablit les affaires de l'Empire. L'Afrique, en particulier, n'eut qu'à se louer de son gouvernement. Elle fut dotée de nouvelles routes et vit reporter très loin dans le sud les postes-frontières qui la protégeaient. Un soulèvement militaire, provoqué dans les Gaules par un officier Thrace, du nom de *Maximin*, priva le monde de ce bon prince qui lui avait donné treize ans et huit jours de paix [2] (mars 235). Il fut massacré, avec l'impératrice Mamée, sa mère, dans le bourg de Sccila, près de Mayence. L'assassin prit naturellement la succession de sa victime. Le nouvel empereur était Goth par son père, qui s'appelait Micca et Alain par sa mère nommé Ababa. Toutefois son despotisme ne tarda pas à fatiguer tellement les populations que, de tous côtés, les révoltes éclatèrent. La Proconsulaire en donna le signal.

Elle avait pour intendant des finances, en résidence à Thysdrus, une créature de Maximin. Cet intendant traitait ses administrés avec une violence brutale et une dureté qui plaisait à son maître, mais qui le faisaient exécrer de tous. Un jour, à la suite d'une injustice plus odieuse que les autres, les jeunes patriciens de la ville rassemblèrent leurs hommes de peine et leurs esclaves, envahirent les bureaux du fonctionnaire abhorré, désarmèrent ses gardes et le massacrèrent. Leur vengeance accomplie, ils réfléchirent à ses conséquences probables. Que faire pour conjurer le châtiment qui les menace? Ils courent au palais du gouverneur, en ce moment à Thysdrus. Ce gouverneur, le proconsul *Marcus Antonius Gordien*, était un vieillard de quatre-vingts ans, très populaire, descendant des Gracques par sa mère, de Trajan par son père, et qui, depuis sept années, administrait le pays avec son fils comme légat. Nos insurgés entrent dans son palais l'épée à la main; écartent ses gardes et trouvent le proconsul qui se reposait pendant la chaleur du jour. Ils l'entourent, lui jettent sur le corps un manteau de pourpre et le saluent empereur. Gordien proteste, conjure qu'on épargne sa vieillesse. On n'écoute rien. Toute la cité accourt, l'acclame et l'entraîne dans l'immense amphithéâtre que nous admirons encore. Là, les applaudissements de la foule redoublent et Gordien est enfin contraint d'accepter les honneurs impériaux.

La nouvelle de cette révolution se répand comme une traînée de poudre. L'Afrique entière est debout. Partout on abat les statues de Maximin, et Gordien fait une entrée triomphale dans Carthage. De là, il

[1] HÉRODIEN, *Hist. rom.*, V.
[2] HÉRODIEN, *Hist. rom.*, VI.

écrit au Sénat romain. Et le Sénat, ratifiant l'élection populaire, le déclare empereur avec son fils.

Tout marchait donc à souhait et Maximin, alors en Germanie, n'était nullement rassuré lorsque le sénateur Capellien, gouverneur de la Numidie et commandant d'un corps d'armée assez considérable pour tenir tête aux barbares du Sud, rétablit son autorité fortement compromise. Gordien, qui depuis longtemps, était mal avec ce Capellien, s'empresse dès son élévation de le destituer. Outré de cet affront, et fort attaché d'ailleurs à Maximin, Capellien refuse d'obéir; envahit la Proconsulaire à la tête de ses troupes et marche sur Carthage. Les Carthaginois sortent à sa rencontre, commandés par le jeune César Gordien. Mais ils sont défaits. Gordien le jeune est tué. Carthage est prise. A cette nouvelle, le vieil empereur s'étrangle avec sa ceinture, tandis que le vainqueur livre impitoyablement la malheureuse capitale à sa soldatesque et promène le fer et le feu dans toute la province.

De son côté, Maximin promettait à ses légions les dépouilles et les biens des vaincus et, pour la punir d'avoir épousé la cause de Gordien, licenciait la IIIe légion Augusta [1].

Heureusement la mort mit fin à sa tyrannie. Avec son fils, jeune homme charmant et beau, que beaucoup de femmes avaient aimé, il fut assassiné par ses propres gardes, sous Aquilée (avril 238).

Cependant le Sénat, trop engagé contre Maximin pour revenir à lui, avait élu empereurs *Maxime* et *Balbin*, auxquels il avait adjoint, en qualité de césar, un petit-fils de Gordien Ier, âgé de treize ans. Après s'être défait de Maximin, les prétoriens firent aussi disparaître les deux fantômes d'empereurs et Gordien resta seul sous le nom de *Gordien III* (juillet 238).

Il est certain que cette restauration amena la chute de Capellien, sinon sa mort. En 240, en effet, le proconsul d'Afrique Sabinianus voulant lever l'étendard de la révolte, on voit le gouverneur de Numidie rester fidèle à Gordien. L'usurpateur marcha contre lui et obtint d'abord quelque succès. Mais bientôt les troupes impériales reprirent l'offensive, poursuivirent l'insurgé et vinrent à sa suite mettre de nouveau le siège devant Carthage où il s'était refugié. Les habitants, pour obtenir leur pardon, s'empressèrent du reste de livrer Sabinianus au gouverneur de Numidie.

Cependant les empereurs se succèdent avec une rapidité qui dit assez l'état d'anarchie profonde dans lequel est tombé l'Empire.

L'arabe *Philippe* tue Gordien non loin des ruines de Babylone et s'empare du pouvoir. Il le garde cinq ans, de février 244 à septembre 249. Alors *Decius*, dont l'édit de persécution, rendu en 250, fit couler des flots de sang; *Gallus*, en octobre 251 et le Maure *Emilien* en 253, passent successivement au pouvoir et sont tous victimes de

[1] HÉRODIEN, *Hist. rom.*, VIII. — BAGOT, p. 205.

révolutions prétoriennes. Cette même année 253 voit l'avènement de *Licinius Valérien*, ancien légat de la III[e] légion.

Ce prince ne tarda pas à prescrire de nouvelles rigueurs contre les chrétiens. Nouvelle cause de trouble dans la Proconsulaire où le Christianisme avait jeté de profondes racines. La plus illustre victime de ce regain de persécution fut l'évêque Cyprien. D'abord exilé à Colonia Julia Curubis (*Kourba*) en 257, le grand homme, ramené à Carthage, comparut devant le proconsul Galerius et ne descendit du palais proconsulaire que pour aller, dans l'*Ager Sexti*, porter sa tête sous la hache des licteurs le 16 septembre 258. Son corps fut aussitôt après inhumé dans la cour extérieure de la maison de l'intendant Macrobe. Le lieu du supplice et celui de la tombe de Cyprien étaient tous deux sur la *voie des Mappales*. Ils se trouvaient, par conséquent, entre la colline de Byrsa et les citernes antiques de la Maalka [1].

Valérien s'en allait lui-même quelque temps après (260), méditer, sous la botte de Sapor, sur l'instabilité des grandeurs humaines.

A sa chute, commencent le règne de *Gallien*, son fils, et la période dite des trente tyrans. L'Afrique a le sien. En 265, le proconsul Vibius Passienus et F. Pomponianus choisissent un ancien tribun, nommé Celsus, le revêtent du *Zaïmph*, le voile sacré de la déesse de Carthage, et le proclament Auguste. Son règne, il est vrai, fut éphémère. Quelques jours plus tard, la populace, qui l'avait acclamé, le mettait à mort.

Gallien ne lui survit que pour périr assassiné, à Milan, l'an 268. Son successeur, *Claude II*, meurt de la peste deux années plus tard, en avril 270, et laisse, en mourant, la dignité impériale à son frère *Quintilius* qui n'en jouit que peu de jours. Il est massacré le dix-septième de son règne et remplacé par *Aurélien*.

Ces continuels changements et cette anarchie sanglante offraient aux Berbères de trop faciles occasions de révolte pour qu'il n'en profitassent point. Un de leurs chefs, Aradion, souleva toutes les tribus. L'insurrection s'étendit, comme un vaste incendie, jusqu'aux portes de Carthage. Pour l'écraser, il ne fallut rien moins que le courage et l'habileté militaire de Probus, l'un des meilleurs capitaines de cette époque. Il livra, probablement aux environs du Kef, une bataille décisive aux séditieux et tua, de sa propre main, au milieu de la mêlée, leur chef Aradion.

Carthage eut une autre alerte. Des prisonniers francs relégués sur les bords du Pont Euxin, s'ennuyèrent, s'emparèrent de quelques barques, franchirent le Bosphore, désolèrent les côtes de la Grèce et de l'Asie, débarquèrent sur les rivages de la Maurétanie et mirent tout le pays à feu et à sang. Il fallut que la Rome africaine envoyât des hommes pour les balayer et les rejeter à la mer [2].

[1] *Act. Martyr.*, p. 218. 301.
[2] ZOZIME, *Hist. rom.*, I.

Sur ces entrefaites, Aurélien périssait de mort violente à Cenophurium, entre Héraclée et Constantinople [1] (janvier 275). Le monde demeura sept mois sans maître. Puis le Sénat élut *Claudius Tacite* qui, six mois après, le 12 avril 276, fut remplacée, en Orient, par *Probus*, le vainqueur d'Aradion, tandis que les Romains et l'Afrique élevaient sur le pavois, *Florien*. Ce malheureux, frère de Tacite, ne devait goûter que deux mois l'ivresse du pouvoir suprême. Son heureux rival garda la pourpre plus longtemps. Ses soldats l'épargnèrent pendant six ans et ne le massacrèrent, à Sirmium, qu'en 282. C'était un guerrier digne du sceptre !

Carus, né à Narbonne et tué par la foudre le 25 décembre 283, non loin de Ctésiphon ; *Numerien*, son fils aîné, tué par son beau-père Arrius Aper le 12 septembre 284, et *Carinus*, son second fils, mort les armes à la main près de Margus en Mœsie, ne font qu'apparaître et disparaître. Vient *Dioclétien*, le 17 septembre 284. En 286, le 1er avril, il s'associe *Maximien Hercule*, auquel il remet le gouvernement spécial de l'Italie, de l'Espagne et de l'Afrique. Bientôt deux maîtres ne suffisent même plus pour arrêter aux frontières du monde romain le flot des barbares qui les bat de tous côtés. Et les deux Augustes s'adjoignent deux Césars : Constance Chlore, petit-fils de Claude II par sa mère, et Maximien Galère (1er mars 293).

Tandis que l'attention de tous était de la sorte absorbée par la vue des Goths, des Alains, des Suèves, des Wisigoths et des Huns, qui s'avançaient en bataillons invincibles et innombrables, la Numidie et la Maurétanie s'agitaient dans des révolutions incessantes. L'insurrection devint même, en 288, absolument générale et, peu à peu, elle prit de telles proportions qu'elle envahit jusqu'à la Proconsulaire. Un certain Julien, sur lequel l'histoire ne donne que de vagues renseignements, fut même proclamé à Carthage. Enfin la situation présenta un caractère de gravité si grande qu'appelé en hâte par son proconsul Dion Cassius, l'empereur Maximien Hercule passa dans sa province et prit en personne la direction des opérations militaires contre les insurgés. La répression fut terrible et Maximien, pour en finir, déporta même une partie des tribus vaincues et réduites à merci (297) [2].

Il profita de son séjour aussi pour remanier, de concert avec son collègue, les divisions administratives de toute l'Afrique romaine. Sauf la Tingitane (*Maroc*), que sa situation géographique rattachait à l'Espagne, le reste des possessions impériales au nord du continent africain constitua un vaste *diocèse* partagé en six provinces. La première de ces provinces comprit à peu près, notre Tunisie actuelle. Elle fut administrée comme les cinq autres, au point de vue civil, par un *proconsul* relevant d'un chef hiérarchique unique appelé : *Vicaire*

[1] Eutrope, *Hist.* — Zozime, *Hist. rom.*, I.
[2] Eutrope, VIII, 5, 6. — Orose, IX, 14. — Aurel. Victor, ch. XXXIX.

d'Afrique, et, au point de vue militaire, par un *Commandant*, soumis à l'autorité supérieure d'un *Comte d'Afrique*.

Parut, en 303, le décret de persécution contre les chrétiens, connu sous le nom d'*Edit de Nicomédie*. Il était signé : Dioclétien. L'empereur y prescrivait des mesures terribles : destruction de tous les édifices et de tous les livres, ou objets servant au culte proscrit ; mise hors la loi de tous les chrétiens, sans distinction ; une seule pénalité, la mort ! Et la mort, avec tout le cortège de supplices atroces inventés par la cruauté raffinée de ces temps ! Le proconsul Anulinus exécuta, sur notre terre de Tunisie, le trop fameux édit, avec une rigueur qui fit couler le sang à flots et valut à cette période le nom sinistre d'*ère des martyrs*.

Deux ans plus tard, le 1er mai 305, Dioclétien et Maximien Hercule quittaient librement la pourpre impériale et descendaient les degrés du trône pour redevenir simple citoyens. Héritiers de ces Augustes, *Constance Chlore* et *Galère* prenaient, à leur tour, comme Césars, Sevère et Maximien Daïa, neveu de Galère.

Le 25 juillet 306, Constance Chlore s'éteignait tranquillement à York et ses troupes prêtaient serment au César *Constantin*, son fils. Cette élévation excita les jalousies de *Maxence*, fils de Maximien Hercule. Grâce à la protection de l'ancien gouverneur d'Afrique Anulinus, devenu préfet de Rome, il prend le titre d'Empereur, le 28 octobre.

Au premier bruit de cette usurpation, Maximien Galère envoie Sévère contre Maxence. Mais Sévère est vaincu et rejeté dans Ravenne. Attiré par les fallacieuses promesses de Maximien Hercule, accouru au secours de son fils, il n'en sort bientôt que pour être étranglé. Hercule, qui regrettait l'Empire, court, après ce coup, jusqu'à Salone (Spalatro,) sur les côtes de la Dalmatie, où Dioclétien se trouvait, et s'efforce de l'amener à reprendre la pourpre. « Il le faut, disait-il, afin d'éviter la la guerre civile ! » Ses instances furent vaines. Soit amour du repos, soit politique, le vieillard refusa et laissa le fléau, dont on agitait devant lui le spectre pour l'ébranler, se déchainer sur tout l'empire, et particulièrement sur l'Afrique.

Depuis mars 306, date du départ d'Anulinus pour Rome, elle avait, comme vicaire, son ancien lieutenant, officier du nom d'Alexandre et d'une origine incertaine. Ce gouverneur reçut évidemment de son ancien chef, l'ordre de faire reconnaître dans sa province l'autorité de Maxence. Mais ses troupes, attachées à Galère, refusèrent d'obéir. La mort de Galère ne les fit point changer de sentiment. Plutôt que de se soumettre à Maxence, elles jetèrent la pourpre sur les épaules d'Alexandre et lui prêtèrent serment de fidélité (306).

Jusqu'en 311, Maxence, uniquement préoccupé d'asseoir son pouvoir en Italie, ne put s'occuper de l'Afrique. Mais alors, débarrassé de ses principaux soucis, maître de Rome et de toute la péninsule, il leva quelques légions, les plaça sous le commandement de Rufus Volusianus,

successeur d'Anulinus à la préfecture de Rome, et du général Zenas, et les fit passer dans la Proconsulaire. Carthage fut emportée d'assaut et livrée au pillage. Alexandre, qui, vaincu, avait été cacher sa défaite et sa lâcheté derrière les murs de Cirta, fut poursuivi par les généraux de Maxence, fait prisonnier et étranglé. Cirta prise eut à souffrir des vainqueurs plus encore que Carthage. Ils la saccagèrent et la brûlèrent sans pitié. Leur fureur fit cruellement expier ensuite à toute la province sa résistance à Maxence. Plusieurs cités furent livrées aux flammes. Les plus nobles citoyens furent poursuivis, leurs biens confisqués, leurs personnes livrées au bourreau. Toute dénonciation suffit à faire tomber une tête. Ce malheureux pays gémit sous le règne de la plus épouvantable terreur.

Constantin allait le venger. La guerre éclatait en effet, furieuse, entre Maxence et lui et se terminait le 28 octobre 312, près du pont Milvius, aux portes mêmes de Rome, par la mort de Maxence. Défait par son rival, il périt noyé dans le Tibre. Sa tête, promenée dans les rues de Rome, au bout d'une pique, fut envoyée, dit-on, par le vainqueur à Carthage.

Celui-ci fit plus pour l'Afrique. Il y envoya des secours en argent, diminua les impôts qui l'écrasaient, rendit à leurs anciens maîtres les biens confisqués et releva les cités détruites. C'est à partir de ce moment que Cirta, rebâtie par son ordre, prit, par reconnaissance, le nom de son bienfaiteur et s'appela Constantine.

Devenu seul maître du monde romain, en 323, par la défaite et la mort successives des Augustes Maximin et Licinius, il modifia l'administration de l'Empire, le divisa en quatre grandes *préfectures* et rattacha l'Afrique à la préfecture d'Italie.

A sa mort, survenue à Nicomédie, le dimanche 22 mai 337, à midi, ses trois fils, *Constantin II*, l'aîné, *Constance* et *Constant*, le plus jeune, se partagèrent ses états et associèrent au trône leurs oncles *Dalmatius*, *Julius Constantius* et *Anaballien*. L'assassinat fit promptement disparaître la plupart de ces princes. *Constance* restait seul dès l'année 350. Il prit comme César, un neveu de Constantin, fils de Julius Constantius, nommé *Julien*, auquel l'histoire a donné le surnom d'*Apostat*.

Ce Julien se fit proclamer empereur à Paris en 360. Cette usurpation menaçait le monde d'une nouvelle guerre civile. La mort de Constance, survenue en 361, évita cette conflagration. L'usurpateur, du reste, ne jouit pas longtemps de son crime. Il périt en combattant contre les Perses, le 24 juin 363, frappé d'une javeline, qui, lui rasant le bras, lui perça le côté droit et pénétra dans la partie inférieure du foie.

Sa mort rouvre l'ère des *pronunciamentos* militaires. C'est la fin de l'Empire. Tout est décomposé dans ce grand corps. L'autorité n'a plus de force; les armées commandent au lieu d'obéir; le christianisme lui-même, assis sur le trône depuis Constantin, augmente la confusion de

cette société, qui tombe, par la multiplicité des sectes naissant dans son sein, qui s'anathématisent, ou même s'égorgent les unes les autres. Ariens, Donatistes, Circoncellions et autres, troublent et bouleversent tout. Les barbares, enfin, paraissent de tous côtés et l'on sent déja que bientôt tout cèdera sous leur irrésistible poussée.

En attendant, l'armée remplace Julien par *Jovien*, l'un de ses officiers et celui-ci, décédé le 16 février 364, par *Valentinien*. C'était un soldat brave mais illettré. Il s'adjoignit son frère *Valens* d'abord, tué le 9 août 378, près d'Andrinople, et plus tard *Gratien*, son fils[1].

Malheureusement, sous ces princes affaiblis, les gouverneurs traitèrent trop souvent leurs provinces en pays conquis. Tel fut, en particulier, le sort de l'Afrique. Les habitants, poussés à bout par les exactions de leur vicaire impérial Romanus et l'inutilité de leurs doléances, se soulevèrent enfin et mirent à leur tête un chef indigène du nom de Firmus. La révolte commença dans les montagnes du *Djurjura*, mais elle gagnra rapidement l'Afrique entière, excepté peut-être la Proconsulaire. Il fallut tout le talent du comte Théodose et tout l'effort des légions, venues de Pannonie et de Moësie, pour réduire cette sédition qui dura trois ans. Comme prix de ses services, le vainqueur de Firmus, le sauveur de l'Afrique, le comte Théodose était décapité, quelques mois plus tard, à Carthage, par ordre de Gratien (375).

Peu d'années après, il est vrai, le 9 janvier 379, le même Gratien associait à l'empire le fils de sa victime, le général *Théodose* et l'envoyait défendre les frontières romaines, partout violées. Il périssait ensuite, près de Lyon, le 25 août 383. Son frère, *Valentinien II*, le suivait dans la tombe, le 15 mai 392 et Théodose le 17 janvier 395. Ce prince laissait deux fils: *Arcadius* et *Honorius*. Ce dernier, âgé de onze ans, eut l'Occident avec l'Afrique et dut commencer son règne par étouffer un soulèvement de cette province qui se révolta quelques jours à peine après son avènement.

L'âme de ce mouvement fut un chef indigène, nommé Gildon, fils de Nubel, un des rois de la Maurétanie, allié à la famille même de Théodose et grand maitre de toutes les milices Africaines depuis l'année 387. Comme déclaration de guerre, il retient dans le port de Carthage les convois de blé destinés à l'alimentation de Rome. Pour grossir les rangs de son armée, il proclame l'indépendance des Berbères qui se lèvent en masse. Il avait un frère nommé Mascizel ou Masceldèle. Ce frère s'étant rendu à Milan, il le sonpçonne, à tort ou à raison, de prendre parti pour ses ennemis et ceux qu'il nomme les oppresseurs de sa patrie et, pour l'en punir, fait arrêter et passer par les armes ses deux fils[2].

Mascizel crie aussitôt vengeance, offre son épée à Stilicon, qui

[1] ZOZIME, III.
[2] OROSE, *Hist.* VI, 33.

gouvernait l'Occident sous le couvert d'Honorius son gendre et lui demande aide et secours pour châtier l'ennemi de ses enfants. Il obtient cinq mille légionnaires et débarque avec eux en 398, sur les côtes d'Afrique. Gildon l'attendait à la tête de soixant-dix mille hommes sur l'Ardilio (Oued-Haïdra). Mais, cette fois encore, le droit et la discipline eurent raison du nombre. L'Insurgé fut défait, et cette défaite fut telle qu'arrêté à *Tabarka*, Gildon n'évita le dernier supplice qu'en s'étranglant de ses propres mains dans sa prison. L'insurrection, toutefois, avait dû être terrible puisque dix années plus tard, par des lois rendues les 20 avril 405 et 11 novembre 408, le gouvernement impérial en poursuivait encore les complices.

Mascizel remit l'Afrique sous l'obéissance d'Honorius et, sa campagne achevée, retourna à Milan. Il espérait obtenir la récompense de ses services et sollicita probablement les titres et qualités de son frère. Mais Stilicon venait d'avoir un trop frappant exemple de la confiance qu'on pouvait accorder aux indigènes. Pour se débarrasser du solliciteur, il le fit noyer sous ses yeux.

Le 23 août 408, par un juste retour de la justice éternelle, il tombait lui-même, par ordre d'Honorius, sous le poignard du tribun Héraclien. Celui-ci, pour prix de son crime, recevait le commandement suprême des troupes d'Afrique et remplaçait, dans ce poste envié, le comte Batanaire, successeur de Gildon, qui venait, on ne sait sous quelle inculpation, d'être condamné à mort[1].

A peine était-il installé, qu'Alaric conduisait ses Goths à l'assaut de Rome, la prenait le 24 août 410, faisait déposer Honorius retiré à Ravenne et faisait élire à sa place, par le sénat Romain, *Attalus*, l'un des quatre préfets de l'Empire. Dans ces conjonctures, l'Afrique, chose rare, demeura fidèle au malheur. Héraclien envoya de l'argent à la cour proscrite de Ravenne et ferma courageusement les ports de sa province aux flottes Romaines. C'était la famine à brève échéance. Bientôt, en effet, ce blocus rigoureux réduisit la capitale de l'Italie à la plus affreuse misère. On parla même d'y manger de la chair humaine. Il n'y avait que deux remèdes à cette situation terrible. Il fallait : ou rappeler Honorius, ou triompher d'Héraclien. Attalus eut assez de patriotisme pour refuser ce dernier parti qui nécessitait l'intervention armée de l'étranger et Alaric fut assez grand pour revenir sur sa propre décision. Attalus lui remit les insignes de la dignité Impériale. Il les renvoya à Honorius et fit sa paix avec ce prince qui ramena l'abondance à Rome.

Le roi des Goths eut ensuite la pensée de passer en Afrique avec ses hordes. Mais sa flotte fit naufrage dans les eaux de Messine et lui-même mourut peu de temps après (410). Il eut pour successeur Athaulphe.

L'Italie n'était pas, du reste, la seule terre de l'Empire alors foulée

[1] Zozime, v.

aux pieds des barbares. Les Gaules aussi en étaient infestées. Et le mardi 29 octobre 409, les bataillons innombrables des Vandales, des Suèves et des Alains, franchissant les Pyrénées, couvraient successivement de leurs flots irrésistibles les vallées de la Galice, des Castilles, des Asturies, de la Lusitanie, de l'Estramadure et de la Bétique et s'y établissaient.

Honorius, impuissant, laissa faire. Son intervention se borna à des protestations de droit. On ne lui laissa que la Tarraconaise.

Rien ne manquait à sa situation, pour achever de la rendre critique, que les horreurs de la guerre civile. Il allait en connaître les dernières extrémités. Car *Héraclien* se déclarait indépendant en 413, arrêtait derechef, et, cette fois en révolté, les convois de vivres à destination de Rome, puis descendait en Italie avec une flotte de sept cents bâtiments, suivant Marcellin, de trois mille deux cents voiles, suivant Orose, et une armée considérable. Il fut, il est vrai, battu près d'Orticoli et se réfugia précipitamment à Carthage où il trouva la mort dans le temple de Mnémosyne.

Sur ces entrefaites, les Goths, à l'instigation des Romains, passèrent en Espagne, afin de la reconquérir sur ses nouveaux maîtres. Wallia, frère et successeur d'Athaulphe, assassiné à Barcelone au mois d'août 415, battit même, en plusieurs rencontres, les Alains et les Suèves. Les débris de ces nations vaincues s'unirent aux Vandales, demeurés intacts, et désormais se confondent avec eux.

Cependant Wallia, fier de ses succès, et peu soucieux de guerroyer plus longtemps au profit de Rome, veut entraîner, lui aussi, ses guerriers sur la *terre promise* d'Afrique. Ils l'y eussent suivi, si ses vaisseaux, avec une partie de ses trésors et de son armée, n'eussent misérablement sombré dans le détroit de Gibraltar.

Trop épuisé par cette catastrophe pour attaquer les Vandales et se tailler un empire dans leurs possessions, il accepta l'offre que lui fit Honorius d'évacuer l'Espagne et de se fixer, dans le Sud-Ouest des Gaules, du Poitou aux Pyrénées (419).

L'Empereur espérait, quand les Goths seraient partis, détruire aisément les restes des autres barbares affaiblis déjà par la lutte. Il passa deux ans en préparatifs de guerre contre eux et confia le soin de l'expédition projetée aux deux généraux Castinius et Boniface. Le premier était un officier vaniteux et insolent, plein de son propre mérite, bien que jusqu'alors il n'eût guère à son actif que des défaites. Le comte d'Afrique, Boniface, était certainement, au contraire, l'officier le plus brave et le plus expérimenté de l'Empire. Mais Castinius l'indisposa tellement par son orgueil et sa nullité qu'il saisit la première occasion de rendre son commandement. Il partit, passa par Rome et rejoignit son poste à Carthage.

Castinius entra donc seul en Espagne en 422. Il commandait, comme nombre et comme qualité, l'une des plus belles et des meilleures

armées que l'empire ait eues depuis longtemps. Son impéritie la perdit. Battu dans les plaines de l'Andalousie, il s'enfuit jusqu'à *Tarragone* en laissant vingt mille Romains sur le champ de bataille.

Les suites de ce désastre furent incalculables. Les Vandales ruinèrent toute l'Espagne. Bientôt même ils ne bornèrent plus leurs courses dévastatrices à la péninsule. Ils pillèrent les côtes de la Maurétanie, envahirent les îles Baléares et ravagèrent jusqu'à la Corse (de 425 à 426).

Toutefois l'Espagne était trop peu centrale ; les populations y étaient trop profondément Romaines et, par les Gaules, où elles se recrutaient, les armées impériales pouvaient trop facilement revenir à la charge pour qu'ils ne désirassent pas concentrer leurs forces sur un point mieux situé, plus propice et plus invulnérable. L'occasion de réaliser merveilleusement ce désir ne se fit pas longtemps attendre.

Honorius était mort, à Ravenne, le 15 août 423. Il ne laissait, comme héritier, qu'un neveu de six ans, alors en exil à Constantinople avec sa mère l'impératrice Placidie, fille du grand Théodose.

Un des grands officiers de la couronne, *Jean*, surnommé *le Notaire*, profita de cette situation et s'empara de la dignité impériale. Heureusement Boniface lui opposa, en Afrique, une résistance opiniâtre; repoussa Sigiswulde envoyé contre lui par l'usurpateur ; entoura Carthage, jusque-là ouverte, de fortes murailles et de larges fossés ; fit tout, en un mot, pour amener enfin, le 23 octobre 425, la proclamation, à Ravenne, de *Valentinien III*, sous la régence de sa mère [1]. Plus tard encore, après cette proclamation, il réprima sévèrement, dans sa province, une tentative de révolte de ce même Castinius, jadis battu par les Vandales.

Tant de services, rendus par Boniface, auraient dû suffisament le défendre, près de l'impératrice régente, contre les calomnies d'ennemis envieux. Mais la cour de Valentinien, dirigée par une femme bel esprit, sans doute, mais, en même temps, d'un piétisme exagéré, était un terrain favorable à toutes sortes d'intrigues. Le général Aëtius, jaloux du crédit mérité dont jouissait le comte d'Afrique, résolut de le perdre. Il prétendit qu'il visait à l'indépendance. Cette accusation ne tenait pas debout. Placidie refusa d'y croire. Il insista. Il engagea l'impératrice, pour éprouver le comte, à lui ordonner de venir immédiatement se justifier en personne. En même temps, il prévenait Boniface qu'on allait le mander à Ravenne et l'avertissait confidentiellement qu'on voulait se débarrasser de lui [2]. Cette odieuse machination réussit à merveille.

L'impératrice fit mander le Comte qui refusa d'obéir. Placidie ne douta plus dès lors de la rébellion de Boniface. On apprend son mariage récent avec une princesse Arienne de naissance et d'origine probablement Vandale. Cette circonstance achève de le compromettre

[1] Olympiod, *ap. Phot.* — Prosper, *in chron.*
[2] Procop., *De bell. vand.*, i, 3.

et fait regarder sa trahison comme certaine. Placidie n'hésite plus. Elle fait aussitôt marcher contre le comte d'Afrique trois corps d'armée commandés par Mavortius, Galbio et Sinoécès. Boniface est assiégé. Mais Sinoécès trahit ses deux collègues qui périssent misérablement et dont les troupes se dispersent, Lui-même est tué quelque temps après en voulant aussi trahir le Comte (457).

L'année suivante, une nouvelle armée impériale passe en Afrique sous les ordres de Sigiswulde, l'ex-lieutenant de Jean le Notaire. La position de Boniface devenait extrêmement difficile. Il était évident qu'il ne pouvait résister longtemps, avec ses seules ressources, aux forces coalisées de l'empire.

Il se vit perdu. Cette vision de l'abîme lui donna le vertige et amena sa chute. Il oublia que, depuis sept années, il faisait à cette terre africaine, confiée à sa loyauté, un rempart de son épée. Il oublia son passé glorieux, fait de dévouement et de fidélité. Dans l'affolement du désespoir, il oublia tout pour ne penser qu'à sa vie menacée et au deuil prématuré de sa jeune femme. Et se souvenant de la nationalité de celle-ci, éperdu, fou, il appela les bataillons Vandales à son aide et livra de la sorte sa patrie aux armes de l'étranger.

VII

GISERIC

Le traité d'alliance offensive et défensive conclu, en 427, entre Boniface et Gunderic (de *Gund*, guerre), fils de Godegisele (*God-bon* ; *Gisal*, compagnon), portait que le Comte cédait à ses nouveaux alliés les possessions romaines d'Afrique, du détroit de Gadès à l'Ampsaga (*Oued-el-Kebir*).

Les Vandales avaient hâte de pénétrer surleurs nouveaux domaines. Aussi commencèrent-ils immédiatement leurs préparatifs de départ.

Pendant ces préparatifs, Gunderic mourut, d'apoplexie, disent les uns, de mort violente, affirment les autres (428) [1]. Cette dernière opinion paraît être la vraie. Il semble certain que le malheureux prince fut assassiné. L'histoire accuse même Giseric d'avoir soudoyé les meurtriers. Sa conduite à l'égard de la veuve du roi défunt et de ses héritier directs autorise assez cette accusation. Il fit, en effet, noyer la malheureuse femme dans l'*Oued-el-Kebir* et fit massacrer les dix enfants qu'elle laissait [2].

Quoi qu'il en soit, Giseric jouit à loisir du fruit de son régicide, s'il en commit un. Il succède à Gunderic dont il était le frère consanguin. Parlant peu, de taille moyenne, boiteux par suite d'une chute de cheval, il payait peu de mine ; seulement on s'apercevait bientôt que, rompu au métier des armes, il excellait dans leur maniement et, qu'en réalité, c'était un des hommes les plus adroits de son temps, l'un des plus perspicaces et l'un des plus actifs [3].

Sous un tel maître, l'expédition décidée ne pouvait manquer d'entrer promptement en voie d'exécution, Effectivement, dès les premiers jours du printemps de l'année 429, environ quatre-vingt mille Vandales,

[1] Grég. de Sévil., *Chroniq. vand.* — Jornandès, *De Reb. Getic.*, 33.
[2] Victor Vitensis, II, 5.
[3] Jornandès, 33. — Procope, *Vand.* I, 3.

dont cinquante mille guerriers, étaient prêts à prendre la mer lorsqu'on apprend qu'un chef de la nation Suève, Hermigaire, ravage les provinces espagnoles voisines. A cette nouvelle, Giseric arrête l'embarquement des siens, vole à la recherche des pillards, les atteint en Lusitanie, leur livre bataille et les anéantit. Dans la déroute, Hermigaire lui-même, emporté par son cheval, se noie dans la *Guadiana*, près de *Merida*[1]. Cette campagne assurait la paix aux Vandales restés en Andalousie. Elle n'avait duré que peu de jours si bien, qu'au mois de mai, les vainqueurs, de retour à *Cadix*, franchissaient le détroit de *Gibraltar*. Boniface leur avait fourni des vaisseaux et les Espagnols, heureux de se débarrasser de leurs conquérants, avaient aussi, de tout leur pouvoir, facilité ce passage.

La conquête des trois Maurétanies, de *Ceuta* (Septa) à l'Ampsaga (*Oued-el-Kebir*), se fit aussi sans aucune difficulté. Les habitants fuyaient éperdus devant l'invasion qui, s'avançant comme un torrent dévastateur, ne laissait derrière elle que des ruines et la mort. Elle devait s'arrêter à ce dernier point. Il n'en fut rien. Elle déborda furieuse sur la Numidie et son flot barbare menaçait de tout engloutir lorsqu'il vint se heurter au Comte d'Afrique en personne.

Que s'était-il donc passé ?

L'impératrice Placidie avait réfléchi. Repassant dans sa mémoire toutes les preuves de dévouement que Boniface lui avait données dans les mauvais jours, elle s'était demandée comment ce courtisan fidèle du malheur avait pu s'insurger contre elle après lui avoir donné l'Empire? Plus elle avait songé à sa trahison, moins elle l'avait comprise. Elle avait donc fini par acquérir la conviction qu'Elle-même et le Comte étaient tous deux les jouets de quelque abominable complot. Pour en avoir le cœur net, elle envoya vers son ancien ami un officier de confiance afin d'apprendre de la bouche même de Boniface les causes de sa rébellion et afin de le ramener aussi, s'il était possible encore, dans le sentier du devoir et de l'honneur[2]

Le comte Darius, choisi pour remplir cette mission délicate, était un homme dont Boniface estimait beaucoup les talents et la vertu. Il obtint facilement du Comte d'Afrique l'aveu de ce qui s'était passé et la preuve écrite de la trame infâme ourdie par Aëtius.

Muni de tous ces renseignements, il gagna Ravenne et instruisit Placidie de l'imposture dont Elle et Boniface étaient victimes. L'impératrice fut indignée. Elle n'osa toutefois briser Aëtius, ni le faire arrêter au milieu de ses troupes qui l'adoraient. Elle écrivit seulement au comte d'Afrique une lettre affectueuse, qu'elle lui fit porter par Darius. La lettre disait à Boniface, et Darius était aussi chargé de lui répéter, que l'impératrice lui rendait toute sa confiance et le mainte-

[1] Idatius. — Grég. de Tours, *Hist. franç.*, ii, 2.
[2] Vict., i, 7.

nait dans son gouvernement. On espérait seulement qu'il tâcherait de réparer les maux attirés sur sa province [1].

Le Comte d'Afrique ne demandait pas mieux. Il entama de suite des négociations avec les Vandales. Darius suivit ces pourparlers, obtint de Giséric l'assurance qu'aucun acte d'hostilité ne serait commis avant son retour et emmena même avec lui, à Ravenne, comme ôtage et comme garant de la parole donnée, l'un des meilleurs officiers du roi, nommé Vérimonde.

Darius revint. Boniface et lui prodiguèrent aux Vandales promesses et menaces, pour les engager à retourner en Espagne. Mais ceux-ci refusèrent. Il fallut donc rompre les négociations et faire appel aux armes. Les Romains livrèrent bataille en avant de Calama (près *Guelma*); furent vaincus, et Boniface, pour arrêter l'ennemi, dût s'enfermer dans Hippône (*Bone*) [2].

Le siège de la place commença vers la fin de mai, ou les premiers jours de juin 430. Heureusement les Vandales ignoraient l'art des sièges. Ils se bornèrent à jeter dans les fossés d'Hippône, devant ses portes et autour de ses murailles, les cadavres en putréfaction d'hommes et d'animaux qu'ils purent ramasser afin d'amener la peste dans la ville [3]. Ils essayèrent également de l'affamer en lui fermant la mer. Mais elle était abondamment pourvue de vivres, de sorte qu'après quatorze mois siège, ou plutôt de blocus, les assiégeants, pressés eux-mêmes par la famine, durent, en grande partie, s'éloigner [4]. Le monde apprit alors la perte irréparable qu'il avait faite pendant le siège en la personne de saint Augustin. Ce grand homme, l'une des plus belles intelligences qui aient éclairé le monde : philosophe, écrivain, orateur, historien, l'ancêtre de notre Bossuet, s'était doucement éteint le 28 août, miné bien plus par ses patriotiques angoisses que par la fièvre et les fatigues. Il était né à Tagaste (*Souk Arhas*) le 13 novembre 354.

On était au mois de juillet 431. Les barbares se répandaient dans le cœur de la Numidie, volant, pillant et massacrant tout. Constantine presque seule put résister à leurs efforts ; puis ils concentrèrent de nouveau leurs forces en prévision d'un retour offensif de Boniface.

Le général romain venait en effet de recevoir des renforts. Placidie d'une part, et l'empereur d'Orient de l'autre, lui en avaient envoyé. La cour de Constantinople avait même fait accompagner ces troupes de son meilleur homme de guerre, le général Aspar.

Ce général et le Comte d'Afrique tinrent conseil et résolurent de brusquer l'attaque. Elle eut lieu dans les plaines voisines de *Bône* et se termina mal pour les impériaux. Ils furent défaits. Hippône fut prise et brûlée. Nombre de maisons furent cependant épargnées. Celle entre

[1] Procope, *Vand.*, i, 3. — Saint August., *Epist.*, 229, 231.
[2] Procop., *De bell. vand.*, i, 3.
[3] Vict. Vit., i, 3.
[4] Possidius, *Vita S. August.*, 28, 26. — Procope, *Vandal.*, i, 3.

autres qui renfermait la considérable et précieuse bibliothèque de saint Augustin [1].

Aspar vaincu avait repris la mer avec les débris de ses légions. Boniface lui-même, mandé par Placidie, songeait à quitter l'Afrique. Avant de partir toutefois, le malheureux Comte voulut tenter de sauver au moins ce qui pouvait l'être encore et fit présenter des propositions de paix à Giséric. Homme supérieur, le roi Vandale n'était point ébloui de sa fortune; il fut très modéré dans ses exigences, se contenta probablement des trois Maurétanies et reconnut certainement la suzeraineté de Valentinien III, auquel il consentît à payer un tribut annuel (432) [2].

Cette paix fut de courte durée. Boniface partit et mourut quelques mois plus tard, à Ravenne, des suites d'un duel avec Aëtius. Sans doute, après son départ, les Vandales recommencèrent leurs courses afin de s'emparer de la Numidie dont les terres, d'une richesse et d'une fertilité prodigieuses, contrastaient singulièrement avec les terres maigres et pauvres des Maurétanies? Toujours est-il, que, le 11 février 435, le comte Trigetius pour l'Empire, et Giséric pour les Vandales signaient, dans les murs mêmes d'Hippône, entièrement relevée de ses ruines, un nouveau traité, rédigé, selon toute vraisemblance, sur des bases nouvelles [3].

A la cession des trois Maurétanies : Tingitane, Césarienne et Sitifienne, Rome dut ajouter, cette fois, une partie de la Numidie [4]. Quelle fut cette partie ? Il est difficile de le préciser. On sait seulement qu'Hippône et Constantine restèrent aux Romains [5], tandis que Cala, à 16 kilomètres d'Hippône [6], appartint aux Vandales . La ligne frontière des deux puissances passait donc entre ces points. C'est tout ce que l'on peut affirmer.

La Proconsulaire, abritée par ses montagnes, avait jusqu'alors peu souffert des incursions Vandales. Son tour allait venir.

Giséric passa quatre années à asseoir sa conquête. D'abord il prodigua aux Romains les témoignages de la plus vive amitié. Leur gouvernement fut même tellement touché de ces démonstrations sympathiques qu'il lui renvoya spontanément son fils, le prince Huneric, en ôtage à Ravenne. Puis il se débarrassa des partisans de son frère Gundéric. Enfin, il tâcha de s'assurer le concours des Berbères auxquels il abandonna, sans doute, les frontières de l'Ouest et du Sud, jusque-là si vaillamment défendues par l'Empire.

Cela fait, tout à coup, en 430, sans déclaration de guerre préalable, contre le droit des gens, contre la foi jurée, voyant l'Empire cerné à

1 *Vie de Saint Augustin* par les Bénédictins.
2 Procope, *Vand.*, I, 4. — Prosper, *Chroniq.*, p. 195.
3 Paul. Diac., *In Eutrop.*, XIV.
4 Isidor. Hispal., *Chroniq. vand.*
5 Possidius, *Vit. S. August.*, 28.
6 Saint August., *De civit. Dei*, XXII, 5.

l'Est par les Huns, à l'Ouest par les Suèves et au Nord par les Visigoths de Théodéric, beau-père d'Hunéric, avec lesquels Aëtius était aux prises dans les Gaules, le rusé Vandale met ses bandes en mouvement, marche à grandes journées sans rencontrer d'obstacles sérieux et, le 19 octobre, entre dans Carthage sans coup férir[1].

Surtout depuis la prise de Rome par Alaric, en 410, et le transfert de la Cour impériale à Ravenne, Carthage était devenue le rendez-vous de tout le *high life* romain. « Où donc y a-t-il, s'écrie Salvien, des trésors « plus grands que ceux des Carthaginois? Où trouver un commerce « plus florissant et des magasins plus luxueux. Ézéchiel disait de Tyr : « Elle a rempli ses coffres d'or et d'argent par l'étendue de son com- « merce. Moi, je dis de l'Afrique: son commerce l'a tellement enrichie « que non seulement ses coffres débordent mais que leur surabondance « semble devoir suffire à l'univers. Carthage, jadis la rivale de Rome « par la puissance est, encore maintenant, son émule par la magnifi- « cence et la majesté. Cette Rome Africaine renferme dans son sein « tous les rouages du gouvernement. Elle est le siège de toutes les « grandes administrations et de toutes les institutions d'État. Elle « a des écoles pour tous les arts ; des auditoires pour tous les philo- « sophes, des Chaires pour toutes les langues, toutes les sciences « connues et toutes les branches du droit public. Elle entretient une gar- « nison nombreuse et abrite les titulaires de tous les grands comman- « dements militaires. Elle est la résidence légale du chef du pouvoir « civil, un proconsul aussi puissant qu'un consul. Elle est peuplée « d'administrateurs de tout rang, de fonctionnaires de tout grade. Et « chaque rue, chaque place, chaque avenue de cette capitale superbe, « chaque classe de ses milliers d'habitants a ses chefs et ses magistrats[2].»

En un clin d'œil, tout cela fut la proie de *Giseric*.

Arien convaincu, soutenu par les Donatistes, les Manichéens, les Circoncellions, les Priscilliens, les Pélagiens et autres hérétiques, ce prince trouva dans les catholiques, au contraire, non seulement des adversaires religieux, mais plus encore, des ennemis politiques. Aussi ce furent eux surtout qui souffrirent de sa victoire. Leurs biens furent pillés, leurs personnes molestées et leurs églises saccagées sans merci[3]. Le primat d'Afrique, l'ami de saint Augustin[4], le vieil évêque Quodvultdeus et son clergé, furent arrêtés, dépouillés de leurs vêtements, frappés, jetés sur de mauvaises barques à demi brisées et abandonnés au gré des flots. Ils eurent toutefois la chance d'échapper à une mort quasi-certaine et abordèrent heureusement sur les rivages de Naples[5].

[1] PROSPER, *Chroniq.*, p. 195. — IDATIUS, 23.
[2] SALVIEN, *De Gubernat. Dei*, VII, 372. — Cfr. SAINT-AUGUST., *Epist.*, 118. — AD. DIOSC. (Edit. des Bénéd.).
[3] PROSP., *Chroniq.*, p. 195. — VICT. VITENS, I. 3 à 5.
[4] SAINT-AUGUST., *Epist.*, 228. Edit Bénéd.
[5] VICT. VITENS, I, 5.

La conquête de toute la Tunisie actuelle suivit rapidement la prise de possession de Carthage et n'offrit aucune difficulté.

Ces nouvelles, éclatant comme un coup de tonnerre au milieu de l'Europe, y jetèrent l'épouvante. L'effroi fut à son comble lorsqu'on sut que les Vandales, non contents de l'Afrique, armaient une flotte immense pour couvrir les mers et frapper l'Empire au cœur (440).

La Cour de Constantinople se hâta de satisfaire à toutes les exigences d'Attila pour envoyer le général Cyrus en Italie avec une armée [1]. Encore plus affolée, celle de Ravenne rappelait des Gaules Aëtius et lui enjoignait de repasser promptement les Alpes avec ses divisions. Pendant ce temps, Sigiswulde, commandant en chef des troupes d'Italie, garnissait toutes les villes de la côte de bataillons mixtes, formés de Romains et de Goths auxiliaires [2].

A ces mesures, on en ajouta d'autres, plus générales. Le port des armes était jusqu'alors sévèrement interdit dans toute l'étendue de l'Empire, la fabrication des armes et des munitions de guerre était exclusivement réservée aux manufactures de l'Etat. Par décret, en date du 25 juin 440, les deux Empereurs, Théodose II d'Orient et Valentinien III d'Occident, abolirent ces défenses et ces privilèges. Tout citoyen eut le droit de porter et de fabriquer des armes. Bien plus, on invita chaque citoyen à s'armer par tous les moyens possibles, à courir sus à l'ennemi partout où il se présenterait, et, pour exciter le patriotisme refroidi de ces Romains de la décadence, on leur promit que chacun d'eux resterait maître des prises qu'il aurait faites [3].

Un autre décret, antérieur à celui-là, puisqu'il remonte au 23 février, avait déjà frappé d'un impôt extraordinaire, égal au douzième des contributions annuelles, tous les domaines impériaux, tous les biens de l'Eglise et tous les immeubles fonciers de l'empire d'Occident. Quelles qu'elles fussent, toutes les exemptions relatives au service militaire, à la fourniture des vivres, au logement des soldats, et aux prestations destinées soit à la réfection, soit à l'établissement de travaux de défense et de voies de communication, avaient été pareillement abolies [4].

L'orage, qui grondait sur tout l'Empire, s'abattit enfin sur la Sicile, et de là, sur les Calabres (440). La Sicile fut, une fois de plus, dévastée. Les Calabres furent ravagées. Lilybæum (*Marsala*) fut emportée d'assaut [5]. Mais *Palerme* repoussa bravement toutes les attaques et tint bon [6]. Cette résistance héroïque de la vieille cité donna le temps à Cassiodore, grand-père de l'historien, de jeter les Vandales hors de

[1] Priscus, *In excerpt. de legat.*, p. 37.
[2] Zonaras, II. — Cod. Théod., Nov., 20.
[3] Novelle, 20.
[4] Novelle, 21.
[5] Paschasius Lilybit, *Epist. ad. Leon. pap.*
[6] Idatius, p. 24. — Isid. Hisp., *Chroniq. vand.*.

l'Italie et d'accourir au secours de l'île envahie [1]. Devant la ferme attitude des Romains, Giseric battit en retraite et regagna Carthage.

A son tour, il voyait son horizon s'assombrir. Non seulement il était repoussé de la Sicile, mais Théodose II entrait en lutte contre lui et les armements de l'empereur d'Orient paraissaient de nature à l'inquiéter. Onze cents transports, chargés de troupes impériales, avaient, en effet, disait-on, mis à la voile aux premiers jours du printemps 441 avec ordre d'opérer leur débarquement sur la terre d'Afrique et d'y reconquérir la Province Romaine.

Peu de jours après, on signalait la présence de cette flotte dans les eaux Siciliennes, où elle relâchait pour compléter ses approvisionnements et renouveler ses vivres. Cinq généraux se partageaient le commandement du corps expéditionnaire. C'étaient Areobinde, Asyla, Innobinde, Arinthée et Germain [2].

Mais la finesse de Giseric égalait au moins son génie militaire. Il ne se déconcerta point, envoya quelques officiers en parlementaires aux généraux que nous venons de nommer, les prévint qu'il avait fait partir une ambassade pour Constantinople afin de négocier sa paix avec l'empereur, et les pria de différer, jusqu'au retour de ces plénipotentiaires, le signal des hostilités. Que faire? Attaquer? Attendre? Les généraux de l'empereur attendirent. Pendant ces atermoiements, le rusé Vandale traînait les négociations en longueur et, sous main, poussait Attila sur l'Empire. Le redoutable Fléau de Dieu cédait à ces instances, franchissait les frontières impériales à la tête d'une puissante armée et forçait Théodose le Jeune à rappeler de la Sicile, au plus vite, sa flotte, ses troupes, ses généraux, et à signer la paix avec Giseric 442 [3].

Réduit à ses seules forces, Valentinien dut l'imiter. Il traita donc aussi, cédant aux vainqueurs toute la partie de l'Afrique comprise entre la mer, le golfe de *Gabès* et une ligne tirée à l'Ouest de *Tebessa*, du *Kef* et de *Bêjà*. Le reste de la Numidie, les trois Mauritanies et la Tripolitaine étaient abandonnées, ou rétrocédées à l'Empire d'Occident. L'instrument diplomatique de ce traité, qui ne faisait en définitive que reconnaître et sanctionner les faits accomplis, fut signé à Carthage quelques semaines après les conventions conclues avec Théodose [4].

Cette fois la paix était faite sur des bases sérieuses ; elle avait donc chance de durer. Elle dura, en effet, jusqu'en 455 avec la cour de Ravenne et jusqu'en 467 avec celle de Constantinople.

Giseric employa les loisirs qu'elle laissait à son génie à organiser ses nouvelles conquêtes et à les assurer en se liant avec les Berbères, car sa tête ardente, sans cesse en travail, ne terminait une œuvre que pour en commencer une autre.

[1] Cassiodore, *Variar.*, i, 4.
[2] Théophane, p. 87, 88. — Prosper, *Chroniq.*, p. 196.
[3] Théophane, Prosper, Paul Diacre, *In Eutrop.*, xiv.
[4] Vict. Vitens, i, 4. — Marcus, p. 166. — Cfr. Cod. Théod., Novel., 23 et 37.

Ses premiers essais d'organisation, faits probablement avec cette ferme décision qu'il apportait aux choses de la guerre, mécontentèrent vivement les grands chefs vandales. En 443, ou 444, une conspiration formidable fut ourdie parmi eux contre lui. Il en fut informé. La répression fut terrible. Gouverner ne fut plus que frapper. Les Vandales présentèrent le spectacle d'un peuple décimé par lui-même. Puis Giseric poursuivit l'exécution de ses vastes desseins [1].

Les terres de la Byzacène, c'est-à-dire du Sahel tunisien, jusqu'à Pudput (*Enchir-el-Abiad*), les territoires de Gafsa, de Gemellæ (près *Gafsa*), de Cellæ (*Golib-el-Kdim*), la Gétulie de Victor, d'Orose, de Florus, de Velleius Paterculus [2], notre Djerid, les cantons de *Béjà* et et de la haute *Medjerdah* (province Abaritane) furent constitués en domaines royaux. La Zeugitane au contraire, c'est-à-dire approximativement l'arrondissement actuel de Tunis, fut divisée en propriétés multiples et partagée entre Hunéric et Genzon, fils de Giséric et les autres guerriers Vandales [3].

Les anciens propriétaires romains suivirent le sort de leurs biens et passèrent avec eux sous la dépendance des conquérants. Cette dépendance toutefois ne fut point l'esclavage proprement dit. Elle créa plutôt une sorte de vassalité assez semblable à celle que la féodalité établit plus tard, au moyen âge, dans notre pays de France, entre les suzerains et leurs feudataires. Ces fiefs militaires, taillés sur la terre conquise, étaient exempts d'impôts. Autant de moins à prélever sur les vassaux! Il en résulta que les Romains s'enrichirent si facilement dans leur servitude que lorsque Justinien reconquit l'Afrique, ils regrettèrent les barbares beaucoup moins exigeants que le fisc impérial [4].

Les domaines royaux fournissaient seuls presque tous les revenus de l'Etat. Néanmoins les impôts que payaient leurs habitants restèrent toujours si modérés qu'ils leur permirent de fonder des monastères, de bâtir des églises, des palais, des théâtres, ou de créer des chaires publiques de littérature et de science [5].

Beaucoup d'anciens fonctionnaires furent maintenus dans leurs emplois. Les percepteurs, les intendants et fermiers des biens de l'Etat, les maîtres de poste, les inspecteurs des mines furent presque tous romains [6]. — Il en fut de même des membres du clergé catholique, que les Vandales tolérèrent peu à peu et qui, le 25 octobre 454, eurent même un nouveau métropolitain : l'archevêque Deogratias, sacré à Carthage, dans la basilique de Faustin, des professeurs publics et privés, des directeurs de théâtres et jeux et des médecins. — Dans toutes leurs affaires civiles ou criminelles, les Romains conservèrent

[1] PROSPER.
[2] VICT. VITENS, I, 4. — OROSE, I, 1 ; VII, 21. — FLORUS, IV, 12. — VELLEIUS PATERC., II.
[3] PROCOP., *Vand.*, I, 5.
[4] PROCOP., *Hist. arc.*, 18. — GOTH., III, 1. — VANDAL., II, 8.
[5] FERRANDI, *Vit. Fulgent.*, 14, 16. — VICTOR CARTENNENSIS.
[6] VICT. VITENS, II, 3, 4 ; IV, 2. — VICT. CARTEN., p. 16. — PROCOP., *Vand.*, I, 16.

également leurs tribunaux. Des cours mixtes eurent, sans doute, mission de prononcer sur les différends entre personnes de nationalités différentes[1]. L'histoire, en tous cas, ne mentionne qu'un procès de ce genre et la sentence fut favorable au Romain *demandeur* [2].

Bref, l'établissement des Vandales modifia les conditions de la propriété pour les anciens habitants, mais ne les dépouilla point totalement. Ils gardèrent leur liberté, leurs lois, leurs coutumes et le plus grand changement, opéré par le nouveau gouvernement, eut trait au régime militaire. Les Vandales se réservèrent seuls le droit sacré de défendre leur conquête et désarmèrent absolument tous les étrangers. Sous ce rapport, ils poussèrent la défiance jusqu'à ses dernières limites, détruisirent les travaux de défense de toutes les places tombées en leur pouvoir et ne laissèrent debout que les remparts de Carthage. Ils ne voulaient pas, si jamais Rome tentait de reprendre l'Afrique, que ces forts, jalonnant la route, pussent lui servir de point d'appui [3].

Tout en s'occupant de ces questions intérieures, Giséric n'avait garde de négliger ses relations extérieures. Il s'attacha surtout à gagner ses voisins les Maures, en enrôla dans ses armées, en prit à titre auxiliaire et, pour faire d'eux des alliés fidèles, les traita toujours sur un pied d'égalité parfaite avec ses propres sujets. Ils avaient leur part dans toutes les prises faites sur l'ennemi et la moitié du butin leur était toujours réservée [4].

Cependant l'empereur d'Orient, *Théodose II*, était mort le 28 juillet 450. Le 27 novembre de la même année, l'impératrice d'Occident, Placidie, l'avait suivi au tombeau. Sa disparition laissait à *Valentinien III* tout le poids et toutes les responsabilités du commandement. Ce prince n'était point l'homme qu'il fallait pour tenir le gouvernail d'un grand empire dans des temps aussi difficiles. C'était un efféminé, sans fermeté de main, sans justesse de coup d'œil. Il tombait du reste le 6 avril 455, sous le poignard de sicaires payés pour venger l'honneur du sénateur Petronius Maximus dont il avait odieusement violé l'épouse [5]. Le lendemain du meurtre, *Maximus* prenait la pourpre impériale. Bientôt après, sa propre femme étant morte, il poussait sa vengeance jusqu'au bout et contraignait à l'épouser l'impératrice Eudoxie, veuve de Valentinien. C'en était trop.

La malheureuse impératrice implora, dit-on, le secours de Giséric. Elle conjura le barbare de venger le sang d'un empereur dont il avait été l'allié, et de la soustraire elle-même aux étreintes et aux mauvais traitements de l'homme le plus odieux à sa vue.

Le roi vandale ne se fait point prier. Il se met en mer quelques

[1] Cod. Théod., XVI, v, 52, 54, 48. — Vict. Vitens, v, 4.
[2] Ferrandi, *Vit. S. Fulgentii*, i.
[3] Procop., *De Bell. vand.*, i, 5.
[4] Vict. Vitens, i, 8.
[5] Vict. Tunnon., *Ap. Scalig.*

semaines après, débarque en Italie avec une puissante armée de Vandales et de Maures et marche sur Rome. A son approche, tout fuit. Les Romains s'échappent et, le 12 juin, Maximus, en personne, se disposait à les imiter lorsqu'Eudoxie le prévient, le fait massacrer et fait traîner aux gémonies son corps en lambeaux[1].

Giséric n'était plus qu'à trois journées de Rome. Il y entra le 15. La Ville Eternelle n'opposa pas la moindre résistance. Elle n'en subit pas moins toutes les rigueurs de la guerre. Pendant quatorze jours, du 15 au 29 juin, elle resta livrée au pillage et connut toutes les horreurs des cités prises d'assaut. Les trésors de ses palais, les ornements impériaux, les vases précieux de ses basiliques, les chefs-d'œuvre de l'art, le toit d'or du temple de Jupiter Capitolin, les images des dieux, les statues des héros de la République et de l'Empire, toutes les richesses publiques et toutes les richesses privées, furent emportées par les vainqueurs et chargées sur leurs navires. Non contentes de cet immense butin, leur hordes descendirent en Campanie, pillant, brûlant, saccageant *Capoue*, *Nôle*, toutes les villes et toutes les bourgades qui ne furent pas, comme *Naples*, assez fortes pour leur résister.

Au mois d'août enfin, rassasiés de sang et d'or, Giséric, ses Vandales et ses alliés les Berbères, quittèrent les villes fumantes et les champs dévastés de l'Italie et reprirent, sur leurs vaisseaux, le chemin de l'Afrique. Outre les dépouilles des vaincus, ils emmenaient en esclavage plusieurs milliers de jeunes patriciens, l'impératrice Eudoxie et ses deux filles. Combien amers durent être les regrets de cette femme en s'éloignant des rives de sa patrie! Combien douloureux ses remords, en voyant ses propres enfants chargés des chaînes qu'elle avait elle-même forgées! La traversée se fit sans encombre et, bientôt, maîtres et captifs atterirent dans les ports de Carthage[2]. Là, tous les objets précieux, tous les esclaves furent partagés entre le prince et les soldats.

Giséric eut pour sa part les ornements impériaux, les vases les plus précieux dérobés aux églises et ceux jadis apportés par Titus de Jérusalem à Rome[3]. Eudoxie et ses filles furent également remises entre ses mains. Il maria l'une de celles-ci, Eudoxie ou Honorie, à son fils aîné Hunéric et renvoya plus tard la seconde, avec sa mère, à Constantinople.

Quant aux autres prisonniers, les catholiques de Carthage se cotisèrent pour les racheter. L'évêque Deogratias vendit, afin de payer leur rançon, calices et ciboires de sa métropole, et transforma même deux de ses églises en hôpitaux pour y installer les malades et leur prodiguer les secours dont ils avaient besoin[4].

[1] Procop., i, 4. — Prosp., *Apud. Scali.*
[2] Procop., i, 5. — Vict. Tunnon. — Théophane. — Idatius. — Paul Diacre. *In Eutrop.*
[3] Procop., *Vand.*, i, 5 ; ii, 9.
[4] Vict. Vitens, i, 8.

La prise de Rome eut un autre résultat pour les Vandales. Elle leur donna la souveraineté de l'Afrique du détroit de *Gibraltar* aux frontières de la Cyrénaïque. Ils possédaient depuis longtemps les *Baléares;* ils y ajoutèrent *Malte*, *Gozzo*, et *Pantellaria*.

Rentré dans sa capitale, le vieux Giséric ne se reposa point encore. Chaque année, au printemps, il envoyait une division navale, avec des bataillons vandales et maures, tantôt vers les côtes de l'Italie, tantôt vers celles de la Sicile, de la Sardaigne et de la Corse. Arrivées sur ces rivages, les troupes de débarquement descendaient à terre, couraient le pays, enlevaient le bétail et les hommes, brûlaient les maisons et les villes ouvertes.

La plupart du temps, ces coups de main hardis furent couronnés de succès. Quelquefois cependant, ils aboutirent à de pitoyables échecs. C'est ainsi qu'en 456, le général Ricimer coula, près d'Agrigentum (*Girgenti*), une flotte de soixante voiles, montée par ces pirates et les expulsa de la Corse. Deux années plus tard, l'empereur Majorien, successeur d'Avitus, le remplaçant de Maxime, battit encore, aux environs de Sinuessa, près *Mondragone*, un corps ennemi. Ses débris, rejetés à la mer en désordre, laissèrent même un champ de bataille jonché de morts, parmi lesquels un proche parent de Giséric, nommé Sersaon[1].

Ce succès encouragea Majorien. Il se crut assez fort pour arracher l'Afrique à son rival. Il réunit donc, dans les eaux d'*Alicante*, trois cents galères, sorties des chantiers maritimes d'Aquilée, de Ravenne et de Misène (458).

A l'annonce de ces préparatifs, Giséric fut un moment inquiet. Il essaya de conjurer le danger par des propositions de paix ; elles furent repoussées. Afin de rendre impossible, ou au moins, de retarder la marche de l'armée d'invasion, il parcourut alors les Mauritanies Tingitane et Césarienne par où les Romains devaient passer, ravagea tout ce pays, empoisonna les puits et les fontaines, fit, en un mot, le désert devant eux. Ces dévastations furent du reste inutiles. La trahison, largement payée, de quelques officiers goths et maures au service de Rome lui livra cette escadre menaçante qui fut entièrement détruite [2]. L'Empereur dut renoncer à ses projets belliqueux et signa la paix vers la fin de l'année 460.

Au mois d'août 461, il était assassiné par Ricimer. Giséric reprit aussitôt ses courses, s'empara de la Sardaigne et de la Corse, tâcha d'arracher la Sicile aux Romains et poussa l'audace jusqu'à ravager les côtes de la Grèce, cette Grèce qui, baignée de toutes parts par la mer, a la mobilité des ondes.

Pour venger cet affront, l'Empereur d'Orient, *Léon*, fit marcher, par l'Égypte, sous le général Héraclius, une première armée contre les

[1] Sidon. Apoll., *Panég. major.*
[2] Idatius. — Vict. Cartenn.

Vandales. En même temps, il en envoyait, par mer, une seconde, forte de cent mille hommes distribués sur mille cent treize bâtiments, et commandée par Basiliscus, son beau-père [1].

Héraclius, traversant la Cyrénaïque, fondit sur la Tripolitaine, s'en empara et dirigea ses colonnes sur Carthage. Pendant ce temps, Basiliscus débarquait au *Cap Bon*. Avec un peu de décision, le beau-père de l'Empereur pouvait, en huit jours, terminer la campagne, être maître de la capitale vandale et de toute la province d'Afrique. Gisérie le sentit, l'amusa par des négociations illusoires, obtint une trêve de cinq jours, prit ainsi le temps de se reconnaître et de rallier toutes ses forces, puis, tout-à-coup, lorsqu'il fut prêt, il tomba sur la flotte impériale, la surprit, et malgré l'héroïsme de quelques officiers, la brûla, la dispersa, l'anéantit (470). Elle avait coûté 130,000 livres pesant d'or à l'empire ! Quelques misérables débris échappèrent seuls au désastre et se réfugièrent péniblement en Sicile, avec Basiliscus, tandis que, frappé de stupeur, Héraclius regagnait, de son côté, l'Egypte avec ses légions [2].

Après cette attaque manquée, il va, sans dire, que, plus que jamais, les Vandales infestèrent la Méditerranée. En 472, ils essayèrent même d'emporter de haute lutte Alexandrie, le grenier de Constantinople, comme autrefois Carthage avait été celui de Rome. L'Illyrie, la Dalmatie, l'Epire (*Albanie*), le Péloponèse (*Morée*) les îles de l'Archipel et les côtes de l'Asie les virent apparaître tour à tour. La lutte continua de la sorte jusqu'en 476.

Odoacre et ses Hérules avaient mis fin, le 23 août de cette année-là, à l'Empire d'Occident. Léon, empereur d'Orient, était mort en janvier 474, et Gisérie revenait d'une expédition contre l'Epire, au cours de laquelle il avait saccagé Nicopolis. A son retour à Carthage, il trouva Sévère, ambassadeur de *Zénon*, beau-fils et successeur de Léon, qui venait lui proposer la paix. « Je suis tout disposé, répondit-il à « l'ambassadeur, à entendre les propositions de votre maître ». Effectivement, les prélimaires de paix furent promptement arrêtés et le traité définitif ne tarda pas lui-même à être signé. D'autres conventions furent aussi négociées entre le Gouvernement vandale et celui d'Odoacre [3]. Tous ces traités consacraient les succès de Gisérie en lui reconnaissant la souveraineté légitime de l'Afrique du Nord de la Cyrénaïque à l'Océan, ainsi que de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse et des îles Baléares.

Sévère allait repartir pour Constantinople.

Gisérie, qui l'estimait beaucoup, voulut en témoignage de cette affectueuse estime, lui faire accepter divers présents. Le noble plénipotentiaire refusa. « Le seul présent que je puisse recevoir, dit-il, c'est

[1] Cedrenus, I.
[2] Procop., I, 6.
[3] Vict. Vitens, I, 4.

« l'autorisation de racheter de mes propres deniers ceux de mes con-« citoyens en esclavage dans vos Etats ». Le monarque vandale, touché de tant de grandeur d'âme, ne voulut pas être en retour de magnanimité. Non seulement il accorda l'autorisation demandée, mais il remit lui-même, sans rançon, à Sévère tous les sujets de l'empire devenus ses esclaves ou ceux de ses enfants. Il fit plus. A la prière du plénipotentiaire de Zénon, il consentit encore à rouvrir les églises des catholiques fermées depuis la tentative avortée d'invasion faite par Majorien et rappela sur leurs sièges les évêques alors exilés [1].

Peu de mois après, Giseric, dans tout l'éclat de sa gloire, après un règne de cinquante ans qui n'avait guère été qu'une suite ininterrompue de succès, sentit sa fin approcher. Il avait trois enfants : Hunéric, Théodéric et Théodat. Par testament, il régla que sa couronne appartiendrait à l'aîné de ses descendants mâles. Puis il fit venir autour de son lit tous ses proches, leur recommanda l'union, leur fit jurer d'être surtout fidèles à la loi de succession qu'il avait établie et, le 25 janvier 477, il expira doucement à Carthage, dans l'ancien *palais proconsulaire*, devenu son *palais royal* [2].

Avec lui disparaissait une des plus grandes figures de l'histoire d'Afrique. Il est permis, sans doute, de ne point admirer, sans réserve, ce génie à demi-sauvage, mais on ne peut en méconnaître la puissance. C'est une ébauche de Charlemagne ! Notre Tunisie ne fut ni malheureuse ni pressurée sous son autorité. Après l'anarchie des périodes précédentes, ce règne fut même vraiment, pour elle, un temps de repos et de tranquillité. On a beaucoup accusé Giséric de cruauté vis-à-vis des catholiques. Ces griefs paraissent exagérés. D'abord ils n'émanent que de ses adversaires religieux et de ses ennemis politiques, premier motif pour douter de l'impartialité des accusateurs et de l'exactitude des accusations. Secondement, les plaintes formulées, fussent-elles exactes, il faudrait se rappeler encore que les Vandales, à leur entrée en Afrique, étaient loin de la civilisation raffinée des Grecs et des Romains; ce que ces derniers taxaient de barbarie paraissait aux autres, tout au plus, une juste sévérité. Il faudrait se souvenir enfin que, de tout temps, les luttes religieuses furent implacables et que, sous ce rapport, les édits promulgués par Justinien sur la terre africaine, moins d'un siècle après la mort de Giséric, n'ont rien à envier à ceux reprochés au roi vandale.

Hunéric (*Hun*-hardi ; *reik*-puissant), son fils aîné et son successeur allait, du reste, le faire regretter de tous, sans distinction d'opinion. Son règne eut toutefois les plus heureux débuts. L'empereur d'Orient Zenon, s'empressa de le féliciter de son avènement au trône. Il remer-

[1] Malchus, *Excerp. e legat.*

[2] Procop., *Vand.*, I, 5, 7. — Vict. Vitens, II, 5. — Jornandès, *De Reb. Getic.*, p. 33. — Ruinart.

cia l'empereur, se déclara très touché de sa démarche et l'assura de son vif désir de vivre en paix avec l'Empire.

Effectivement, il voulait la paix avec l'étranger, mais c'était uniquement afin de pouvoir satisfaire, plus à l'aise, son ambition et ses haines. D'après la constitution de Giséric, le pouvoir appartenait à l'aîné de la famille au détriment même des propres enfants du prince défunt. Or, Hunéric avait un fils, Hildéric, et il voulait que ce fils lui succédât. Mais le prince avait des aînés dans la famille régnante. Que faire donc? Violer la constitution paternelle? il ne l'osait point! Violer le droit commun et la loi naturelle lui parut plus aisé! Se jouer d'un caprice de son père semblait grave, mais se jouer du précepte de Dieu ne fut à ses yeux que jeu de prince. Il se mit donc à tramer la disparition de tous ceux qui barraient à son fils le chemin du trône. La femme et le fils aîné de son frère Théodéric, accusés d'un crime imaginaire, furent décapités par son ordre. Bientôt Théodéric lui-même et Genzon, ses deux frères, Godagès, son neveu, et plusieurs autres membres de la race royale furent exilés, déclarés déchus de tous leurs droits et privilèges, et maltraités [1].

S'il agissait de la sorte avec ses proches, on peut deviner comment il traitait ses officiers et ses serviteurs. Sur un soupçon, pour un caprice, il les envoyait à la mort. Le patriarche arien de Carthage, Jocundus, fut ainsi brûlé vif sur une des places de la ville. Son crime? Ce malheureux avait essayé de rappeler ce misérable à des sentiments d'humanité [2].

Le monstre eût achevé de décapiter ainsi sa propre maison et son propre empire si les Berbères et les Maures ne l'en eussent empêché en appelant soudain toute son attention sur les frontières. Elles étaient menacées de tous côtés. Des déserts de la Tripolitaine, des montagnes de l'*Aurès*, des hauts plateaux qui s'étendent de ce massif au *Djebel Ahmor* et de la trouée méridionale de la Tunisie, entre Gafsa et la mer, ces barbares, assoiffés de meurtre et de pillage, que les Vandales n'occupaient plus comme autrefois à dévaster le monde, se précipitaient en effet pour dévorer la main qui les nourrissait jadis.

Il fallut leur faire face. Mais dressés à la guerre par Giséric, ils étaient devenus redoutables. Tout le massif de l'*Aurès* leur appartint bientôt. Leurs tribus indépendantes se donnèrent la main depuis cette chaîne jusqu'à celle de *Djurdjura*, de sorte que l'Afrique vandale se trouva réduite aux régions littorales de la Numidie et de la Proconsulaire antiques jointes à quelques cantons de l'intérieur de ces provinces [3].

Ce n'était que le commencement de l'invasion berbère Nous la verrons, comme une marée montante, recouvrir de son flot irrésistible

[1] VICT. VITENS, II, 5.
[2] VICT. VITENS, II, 5.
[3] PROCOP., *Vand.*, I, 8.

la Byzacène et toute la Numidie, sous les successeurs d'Hunéric, puis l'Afrique entière, sous les Grecs dégénérés de la décadence.

Tout entier à ses sanguinaires desseins et aux luttes contre la poussée des Berbères, le fils de Giséric avait paru tout d'abord oublier les rigueurs de son père contre les catholiques. Pendant quatre années, il se montra plutôt bienveillant à leur égard et, le 19 mai 481, il permit même au clergé de Carthage d'élire son métropolitain [1]. Cette bienveillance ne pouvait durer longtemps. Arien convaincu, Hunéric ordonna bientôt à l'archevêque élu, Eugène [2], d'interdire l'entrée de son église aux Vandales et aux Romains employés à la Cour. L'évêque refusa. *Inde iræ.* Des agents de police, apostés aux portes de la Métropole catholique, frappèrent si cruellement des dignitaires de la cour et des Vandales qui se présentèrent que plusieurs en perdirent la vue et d'autres la vie [3].

La nouvelle des persécutions, auxquelles ses coreligionnaires les Ariens étaient en butte en Orient, acheva d'irriter Hunéric. Il voulut user de représailles et fit expier aux catholiques de Carthage les violences que subissaient les Ariens de Constantinople. Des mesures d'une sévérité jusqu'alors inouïe furent prescrites. En 483, des évêques, des prêtres et des fidèles, au nombre de 4,970, furent arrachés de leurs maisons, enlevés à leurs familles, à leurs occupations, à leurs biens, et déportés. On les réunit au *Kef* et à Lares (*Lorbeus*), d'où les uns furent conduits à Macri (*Inchir Settara*, Algérie) ou à Tubunæ (*Tobnah*), et les autres à Nippis (peut-être *Nefta?*) au pays des Maures, c'est-à-dire au trépas!

L'empereur Zénon intervint en faveur des catholiques et obtint, en échange de concessions analogues pour les Grecs ariens, qu'Hunéric convoquât un concile. Le décret de convocation fut rendu le 20 mai 483. Le concile devait s'ouvrir à Carthage le 1er février 484. Les Ariens s'y trouvèrent en majorité, anathématisèrent leurs adversaires et arrachèrent à Hunéric, le 25 du même mois, un édit qui les proscrivait en masse. Quarante-six évêques furent, en conséquence, exilés en Corse, trois cent deux autres, chassés de leurs sièges, furent relégués aux limites du monde civilisé, internés dans les places frontières ou livrés au bourreau [4]. Ce régime de terreur prit du reste fin, le 13 décembre, par la mort d'Hunéric.

Son neveu *Gundamund* (*Gund*-guerre, *Mund*-homme), fils de Genzon (*Genoz*-joyeux compagnon), lui succéda. Il se hâta de rendre à chacun la liberté de conscience; rappela les bannis; restitua à l'évêque de Carthage la basilique de Sainte-Agilée pour qu'il en fît sa cathédrale,

[1] Vict. Vitens, II, 1, 2.
[2] Ses reliques sont vénérées en France, à Albi, où il fut exilé par Trasamund, en 496, ou 497.
[3] Vict. Vitens, II, 4.
[4] Victor Vitens. V. 11. 12.

rétablit, en un mot, la paix si profondément troublée depuis des années [1].

Cette conduite était d'autant plus sage que ce n'était pas trop de toutes les forces de l'Etat réunies, pour lutter contre les Berbères. Ils étaient plus menaçants que jamais et leurs bataillons épais s'avançaient jusqu'à Prœsidium (*Bordj-el-biban*) [2]. Du côté de l'Europe, les nuages s'amoncelaient aussi. Pour arrêter les Ostrogoths de Théoderic, Gundamund dut même renoncer au tribut annuel, payé depuis Odoacre pour la possession d'une partie de la Sicile, et leur abandonna le reste de cette île.

Le 24 septembre 496, ce prince expirait et la Constitution de Giseric appelait au trône son frère *Trasamund* (*Traz*-arrogance ; *mund*-homme). Celui-ci, marié en secondes noces à la princesse Amalafreda, reçut en dot de Théodéric, frère de sa nouvelle épouse, la place de *Marsala*, une escorte royale de mille jeunes gens nobles et cinq mille guerriers goths équipés et armés. Trasamund était lettré ; les lettres l'avaient rendu libéral. Il continua l'œuvre d'apaisement commencée par son prédécesseur et accueillit même à sa Cour l'illustre Fulgence, évêque de Ruspœ (*Siba*).

Tout son règne se passa d'ailleurs en luttes contre les Berbères. Vers 520, un indigène tripolitain, nommé Gabaon, s'était mis à leur tête et attaquait incessamment les frontières méridionales de la Byzacène. Le gouvernement vandale fit marcher contre lui un corps d'armée presque entièrement composé de cavalerie. Une rencontre décisive eut lieu en avant de *Tripoli*. Les barbares furent habiles. Ils couvrirent leur front de bataille, formé en cercle, de plusieurs lignes de chameaux, placèrent entre les jambes de ces animaux leurs plus adroits tireurs, et abritèrent le gros de leurs guerriers, avec leurs femmes et leurs bagages, derrière ce rempart vivant. Quand les Vandales chargèrent, ils ne surent où frapper. Leurs chevaux, effrayés par l'odeur des chameaux, se cabrèrent et n'obéirent plus à la main ; les tirailleurs indigènes augmentèrent le désordre par leurs volées de flèches et leur grêle de projectiles ; enfin les guerriers de Gabaon, quittant leur abri, achevèrent la déroute et la changèrent en désastre. De toute l'armée Vandale, un petit nombre de fuyards isolés rentrèrent seuls à Carthage. Derrière eux, les Berbères, dans l'ivresse du triomphe, semèrent, jusqu'à la hauteur de *Monastir*, la terreur, le deuil et la dévastation [3].

C'est au bruit de leurs chants de victoire et des lamentations de son peuple que Trasamund mourait à Carthage, le 28 mai 523. Par ordre de succession, la couronne appartenait désormais à *Hildéric* (*Huldreich*, plein de bonté), le fils d'Hunéric et d'Eudoxie, fille elle-même de l'em-

[1] Tiro Prosper, *Apud Ruinart.* — Cfr. Vict. Tunon., *Apud Scalig.* — Isid., *Hispal. chron. vand.*

[2] Procop., *Vand.*, I, 8. — *Vit. S. Fulgent.*, 4, 8, 9.

[3] Procop., *Vand.*, I, 8 : II, 11.

pereur Valentinien III. Ce prince devenait en effet l'aîné des descendants mâles de la famille régnante. Mais il vivait depuis trente-neuf ans à la Cour de Constantinople. Il s'y était réfugié, sans doute, avec sa mère, à la mort d'Hunéric afin d'échapper aux représailles vengeresses des siens cruellement décimés par son père. Ce souvenir douloureux, le peu de sympathie qu'il excitait personnellement, étant presque inconnu du peuple qu'il allait gouverner, son amitié notoire pour les souverains de l'Empire grec, notamment pour Justinien et, comme conséquence de cette amitié, son peu d'attachement pour l'Arianisme dont ce futur empereur était l'ennemi acharné, tout cela, dans un pays d'Ariens fanatiques, de gens entièrement dévoués à leurs institutions nationales et profondément hostiles à tout étranger, devait fatalement créer des mécontents et soulever de violentes oppositions.

De l'opposition à la révolte, il n'y a qu'un pas. Ce pas fut vite franchi. Hildéric avait à peine pris en main les rênes de son gouvernement, qu'une insurrection formidable éclata contre lui sous la direction de la reine Amalafreda. On se battit. Mais la sœur de Théoderic eut beau mettre au service de sa haine, ou de ses ambitions l'épée des Goths qui composaient sa garde, elle et son parti furent vaincus. Ils s'enfuirent vers le Sud afin de se réfugier chez les Berbères indépendants. L'armée royale poursuivit vigoureusement les fugitifs, les atteignit à *Gafsa*, massacra jusqu'au dernier les Goths de l'escorte et ramena la reine enchaînée dans les murs de Carthage. L'infortunée princesse fut jetée dans un cachot, où, plus tard, au trépas de Théodéric, Hildéric la fit étrangler[1].

Cette exécution brutale réveilla les inimitiés ardentes, quelque temps assoupies, qui jadis avaient existé entre les conquérants de l'Afrique et les Ostrogoths. Elle amena l'alliance de ces derniers avec Justinien et motiva la part active qu'ils prirent à l'expédition de Bélisaire. Elle fut donc plus qu'un crime inutile, elle fut une faute politique énorme.

A cette faute, Hildéric en ajouta d'autres :

Il rendit aux catholiques toutes leurs églises, fit revenir en bloc tous ceux de leurs évêques encore en exil, laissa élire comme métropolitain de Carthage, et sacrer dans la basilique de Sainte-Agilée, l'archevêque Boniface[2], et convoqua même, le 5 février 525, un Concile national à Carthage. Tout cela fut fait d'une façon trop brusque et sans les ménagements nécessaires pour ne point froisser les susceptibilités ombrageuses d'une population absolument intolérante. Presque tous Ariens, les Vandales virent dans ces mesures une bravade à l'opinion publique, une sorte de défi jeté à leurs convictions religieuses et, ce qui les blessa plus encore, une sorte de main-mise de la cour de Constantinople sur leur gouvernement intérieur.

[1] Cassiodore, *Variar.*, ix, 1. — Procop., *Vand.*, i, 9. — Vict. Tunnonens.
[2] Fulgent. vita, cap. xxviii.

Le roi ne fit rien pour atténuer le mauvais effet produit, et surtout pour dissiper les patriotiques appréhensions de ses sujets. Au contraire. Des monnaies vandales parurent frappées à l'effigie de Justinien qui venait d'être associé à l'Empire par son oncle Justin, le 1er avril 527 [1].

Hildéric n'avait, sans doute, vu, dans cet acte, qu'un hommage de respectueuse amitié envers son bienfaiteur et son ami. Le peuple y vit autre chose : l'intention de livrer l'Afrique au nouvel empereur et l'hommage officiel d'une vassalité reconnue.

Le mécontentement dès lors ne connut plus de bornes. L'agitation gagna de proche en proche. Un long frémissement d'indignation courut d'un bout à l'autre de la nation. Ce n'était pas encore la guerre civile, mais c'était son prélude certain.

Il fallait un chef au parti national. Gélimer (*Gill*-fort, *mar*-célèbre) fils de Gelaride, petit-fils de Genzon et héritier présomptif du trône, en prit la tête. Qu'une circonstance se présentât, et ce parti devenu chaque jour plus puissant, discipliné, organisé, allait s'affirmer publiquement. Cette circonstance ne tarda pas à se présenter.

Hildéric était d'un caractère si pusillanime que le bruit seul des armes l'effrayait. Il ne souffrait pas même qu'on discutât en sa présence les questions militaires. Les Vandales étaient tombés en quenouille ! La direction suprême de l'armée appartenait exclusivement au neveu du roi, Oamer, surnommé l'*Achille Vandale*. C'était lui qui avait vaincu les Goths d'Amalafreda. C'était lui qui avait écrasé l'insurrection d'alors et l'avait noyée dans le sang des insurgés. Mais le généralissime venait d'être malheureux contre les Berbères du Sud. Leur chef Antalas l'avait battu et, le poussant l'épée dans les reins, était entré, à sa suite, jusque dans *Monastir* et *Sousse*. Le *Sahel* était perdu pour les Vandales. Tout était à feu et à sang. Jusque dans les Eglises on égorgeait [2].

Dans cette extrémité, on recourut à Gélimer. Investi du commandement en chef, populaire, enthousiaste, celui-ci rassembla promptement quelques troupes, les anima de son ardeur, marcha contre Antalas et vainquit à son tour le vainqueur de l'*Achille Vandale*. Ses soldats, que le succès enivre, ne se possèdent plus. Le soir même de la victoire, sur le champ de bataille, à la lueur des torches éclairant les cadavres ennemis et aux derniers cris des mourants, ils portent leur général en triomphe, proclament sa royauté et prononcent la déchéance d'Hildéric. Gélimer accepte. Il accorde la paix aux Berbères qui la demandent, moyennant la restitution de la Byzacène, de *Tripoli*, de Leptis magna (*Lebda*) et de Sabrata (*Tripoli vecchio*), enrôle une partie de leurs bandes sous ses propres drapeaux et reprend le chemin de Carthage. Les portes de la vieille cité s'ouvrent devant lui. Hildéric est arrêté dans son palais avec ses neveux Oamer et un frère d'Oamer nommé

[1] Procop., *Anecd.*, x, 3, 4. — Novelle, 47, ch. I, § I.
[2] Procop., *Vand.*, i, 9. — *Vit. S. Fulgent.*, 30.

Evages (*Eva*, loi *Cise* qui sait). On les jette en prison, on massacre les personnalités les plus compromises de leur entourage et la révolution est consommée [1].

Lorsque *Gélimer* notifia son avènement à Constantinople, Justinien avait toutes ses forces occupées dans une guerre contre les Perses. Il ne put donc mettre immédiatement ses armes, retenues ailleurs, à la disposition du roi déchu, son ami et réellement son vassal. Néanmoins il écrivit à Gélimer une lettre autographe pour lui représenter ce qu'il appelait l'*odieux de sa conduite* et l'engager à rendre à Hildéric, son cousin et son prince légitime, le trône et la liberté. Gélimer reçut la Mission impériale et les ambassadeurs chargés de l'apporter à son royal destinaire avec toutes les marques extérieures du respect. Mais il ne daigna pas même répondre. L'unique résultat appréciable de la démarche de Justinien fut de rendre plus dure la détention des illustres captifs en faveur desquels il avait élevé la voix.

En 533, sous prétexte de tentative d'évasion, Gélimer fit encore resserrer les liens de ses prisonniers et fit crever les yeux d'Oamer [2]. L'Empereur l'apprit, protesta de nouveau, écrivit une seconde lettre et envoya de nouveaux ambassadeurs. Il invitait cette fois Gélimer à laisser Hildéric et ses neveux se réfugier à Constantinople, et menaçait d'une intervention armée dans le cas où sa demande amicale serait repoussée. C'était un ultimatum. Il était impossible de s'y tromper. Gélimer le comprit. Et se redressant de toute la hauteur de son patriotisme indigné, il répondit à l'insolent défi qui lui était jeté : « Je « ne dois point ma royauté à la violence. Hildéric trahissait les inté- « rêts de son peuple et ceux de sa maison. Les Vandales l'ont déposé. « Le trône dès lors était vacant. J'y suis monté en vertu de la Constitu- « tion du pays, et conformément au vœu unanime de la nation. » A ces explications, Gélimer ajoutait en réponse aux menaces de l'Empereur : « Un prince fait sagement de gouverner son Empire sans s'immiscer « dans les affaires des autres Etats. Pour nous, si l'on brise les traités « de paix qui nous unissent aux peuples, nous saurons repousser la force « par la force et la violence par la violence [3]. »

Quinze siècles plus tard, le 20 avril 1792, la Révolution Française devait tenir à peu près le même langage aux rois de l'Europe conjurés contre elle.

En réponse à leurs provocations armées, elle devait promener en triomphe, pendant vingt années, nos couleurs nationales à travers leurs capitales. Naples, Rome, Florence, Parme, Turin, Milan, Venise, Madrid, Lisbonne, Dresde, Berlin, Vienne et Varsovie devaient les voir défiler tour à tour, ces couleurs triomphantes, dans leurs murailles silencieuses et domptées, portées par les mains invincibles des géants

1 Procop., I, 9, *Joannes Mallala*, XVIII. — Vict. Tunnonens.
2 Procop., *De Bell. vand.*, I, 9.
3 Procop., *Vand.*, I, 9. — Vict. Tunnonens., p. 8.

de Valmy, de Jemmapes, de Lodi, d'Arcole, de Marengo, du Thabor, des Pyramides, d'Iéna, d'Auerstaëd, de Friedland, d'Austerlitz, de Wagram et de la Moscowa !

Gélimer fut moins heureux dans sa lutte héroïque contre la tyrannie étrangère parce que ses efforts ne furent point secondés par l'indomptable énergie d'un peuple libre.

Sa lettre à Justinien n'en reste pas moins le cri d'un noble cœur et l'une des pages les plus glorieuses de la vie du prince qui l'écrivit.

VIII

BÉLISAIRE

Cette lettre, communiquée à Justinien, fut reçue avec une colère non déguisée par l'empereur. La guerre tranche tout. La pensée lui vint sur-le-champ d'y recourir. Avant de se résoudre toutefois à cette extrémité, il en pesa mûrement, dans le silence de la réflexion, toutes les difficultés et aussi toutes les chances.

Sans doute les Vandales étaient une puissance essentiellement militaire. Leur gouvernement n'était qu'une discipline, leur peuple qu'une armée. Mais ce peuple était considérablement affaibli et cette discipline était prodigieusement relâchée !

Partis quatre-vingt mille environ de l'Espagne, les guerriers Vandales n'avaient pas cessé, depuis lors, si l'on peut ainsi parler, de fondre : soit sous les ardeurs d'un soleil qui dévorera toujours les envahisseurs venus du Nord chaque fois que ceux-ci voudront persister, sous ses embrasements, dans les habitudes apportées de leurs brumes glacées et de leurs terres refroidies ; soit sous les feux, jamais éteints depuis leur conquête, de la guerre étrangère et des discordes intestines. Leur nombre avait donc notablement diminué.

La discipline des survivants s'était également beaucoup relâchée. Accoutumés à la fatigue, aux privations et aux marches, les conquérants de l'Afrique s'étaient tout à coup trouvés plongés dans l'abondance sous un climat énervant. Les plaisirs, la bonne chère, les jouissances de toutes sortes les avaient amollis. Dans ces hommes dont les longs cheveux flottaient parfumés, qui marchaient vêtus de robes de soie brodées d'or, surchargés eux-mêmes d'ornements d'or ou d'argent rehaussés de pierreries, on ne reconnaissait plus, en vérité, les hommes que Godegisele, Gunderic et Giseric avaient amenés demi-nus des bords de la Vistule et des vieilles forêts de la Germanie. Ils étaient énervés.

De plus, les Berbères et les Romains haïssaient également ces vain-

queurs efféminés : les premiers, parce que, pour eux, race indomptable et jamais soumise, tout maître, quel qu'il soit, est et sera toujours l'ennemi ; les seconds, parce qu'ils voyaient dans ce maître celui qui les avait dépossédés, au moins en partie, de leur propriété, celui qui, parfois, avait poussé l'insolence jusqu'à mettre brutalement sa main sur leur conscience pour leur imposer de vive force son culte et sa foi. Cet attentat contre la liberté de la conscience humaine était même ce qui suscitait le plus de haines, et les haines les plus implacables.

Enfin l'élévation de Gelimer et la déposition d'Hildéric, bien que conforme au vœu de la majorité des Vandales, avaient néanmoins soulevé l'opposition peu dissimulée d'une minorité puissante. Cette opposition divisait la nation et ajoutait une cause de faiblesse de plus à toutes celles que nous venons d'énumérer.

Bref, les circonstances étaient telles qu'elles présageaient la plus heureuse issue à une attaque résolue et bien conduite. Il fallait surprendre l'Afrique en flagrant délit d'anarchie.

Il n'y avait donc pas à balancer. L'opinion de Justinien fut d'autant plus vite fixée que, seul héritier de l'Empire Romain, il nourrissait l'ambition de le rétablir dans son intégrité, d'arracher aux barbares toutes leur conquêtes d'Occident et considérait le retour de l'Afrique entre ses mains comme un premier pas vers cette reconstitution totale si ardemment désirée.

Plein de ces pensées, Justinien s'en ouvrit à son Conseil. Ces ouvertures furent d'abord mal accueillies. On se rappelait l'épouvantable désastre subi par la flotte de Léon, et ce souvenir pénible, encore présent à toutes les mémoires, rendit les conseillers de l'empereur nettement opposés à toute expédition nouvelle.

Le premier ministre, Jean de Cappadoce, se fit du reste, à cet égard, l'interprète de tous ses collègues. « Votre dessein, dit-il à l'empereur, « est d'assiéger Carthage. Or vous êtes à cent quarante journées de « marche par terre de cette capitale et vous avez, par mer, toute la « Méditerranée à traverser avant de l'atteindre. Vous serez plus d'un « an avant de recevoir de nouvelles de vos troupes. L'entreprise que « vous méditez est donc d'une exécution presque impossible. Mais sup- « posons toutes ces difficultés surmontées. Quel bénéfice en retirerez- « vous ? Vous aurez beau être victorieux, l'Afrique vous échappera « toujours parce que vous ne possédez ni l'Italie, ni la Sicile. Si vos « armes, au contraire, subissent un échec, votre armée périra miséra- « blement, sans aucun secours possible et les Vandales, justement « irrités de votre attaque, reprendront leurs courses et reviendront « porter la guerre jusqu'au milieu de l'empire. »

Ces raisons n'étaient certes pas à dédaigner.

Aussi firent-elles, jusque sur l'empereur, une si profonde impression qu'il fut un instant, dit-on, sur le point de renoncer à ses belliqueux

projets. Mais un prélat d'Orient, saint Sabas, vint l'exhorter à les mettre à exécution en lui promettant la victoire au nom de Dieu. L'évêque de Nepte, Lœtus[1], martyrisé le 20 septembre 484, sous Hunéric, lui apparut aussi dans un songe et le pressa, de son côté, de voler à la délivrance des catholiques africains. Superstitieux, comme presque tous ses contemporains, l'empereur crut trouver, dans ces avertissements, un encouragement du ciel[2] et revint à ses premières idées.

Il apprenait, en même temps, qu'un romain d'Afrique, Pudentius, venait d'arracher aux Vandales la province de Tripoli et lui offrait de conserver cette province à l'empire, moyennant l'appui de quelques troupes. D'autre part, Godas, officier goth, nommé gouverneur de Sardaigne par Gelimer, se mettait en révolte, proclamait son indépendance et offrait également son concours à l'empereur en échange de soldats. Justinien se hâta d'envoyer Tatimut, avec un détachement, à Tripoli, et le général Cyrille, avec six cents hommes, à Godas.

Pendant que Justinien soutenait ainsi, des deux côtés, les ennemis du roi Vandale, Gelimer, peu soucieux de se lancer dans deux guerres simultanément, différait la reprise de Tripoli jusqu'après le châtiment du gouverneur de Sardaigne, rassemblait en hâte, à Carthage, cent cinquante vaisseaux; embarquait sur cette flotte deux corps d'armée de cinq mille hommes et les envoyait contre Godas sous les ordres de Tzazon, l'un de ses frères.

Tant d'événements inattendus modifiaient singulièrement la situation et résolvaient les plus sérieuses objections présentées au Conseil par Jean de Cappadoce. La conquête de la Tripolitaine rapprochait en effet de Carthage les frontières de l'Empire. Cette province offrait, en outre, aux troupes impériales, en cas d'insuccès, une retraite assurée sur la Cyrénaïque et l'Égypte et ne les exposait plus, par conséquent, après une bataille malheureuse, à un désastre sans remède ni à un anéantissement complet. L'absence d'une partie du contingent vandale était un motif de plus de tenter une descente en Afrique et enfin, grâce à d'habiles négociations, non seulement on n'avait rien à craindre des Ostrogoths de Sicile et d'Italie, mais on pouvait compter, au contraire, en cas de débarquement, sur leur assistance et leur concours.

Evidemment le moment d'agir était arrivé. Justinien le comprit. Aussi, malgré l'opposition persistante de ses ministres, donna-t-il, sans plus tarder, les ordres nécessaires à l'exécution de la campagne projetée. Moyennant onze millions, il conclut la paix avec les Perses. Bélisaire, le meilleur général de l'Empire, qui guerroyait contre eux, fut rappelé à Constantinople. Justinien lui exposa ses idées, lui conféra le commandement suprême de l'expédition et l'investit, dans ce commandement, de toute son autorité impériale.

Le nouveau généralissime se mit aussitôt à l'œuvre. Bientôt une

[1] Vict Tunnonens., *In Scalig. Eusebio.*
[2] Procop., *Vand.*, i, 10.

quinzaine de mille hommes, dont un tiers de cavaliers se trouvèrent rassemblés. Mais jamais armée n'avait été plus disparate. Outre les soldats réguliers, il y avait là des Goths armés, comme les Vandales, de longues lances et de larges épées, des Alains cuirassés de pied en cap; des Huns et des Persans habiles à tirer de l'arc, des Hérules, excellentes troupes légères, des Syriens portant de lourdes massues et des Arméniens dont le sabre à deux tranchants était terrible.

Il fallait toute l'autorité de Bélisaire pour établir l'ordre, faire régner la discipline et mettre l'unité dans tous ces corps dissemblables.

C'était en effet un grand homme de guerre que le général en chef choisi par Justinien. Doué d'une haute stature et d'une figure martiale, il avait cette taille élevée et cette voix sonore que le soldat aime à trouver dans celui qui le commande. Son abord était d'ailleurs extrêmement facile, sa sollicitude pour ses compagnons d'armes était très grande; il ne cessait de se préoccuper de leur bien-être, de leur santé, de leur subsistance. Il leur inspirait une confiance absolue. Ils savaient qu'en toute occasion ils pouvaient compter sur lui comme il comptait sur eux. De plus, il exerçait sur ses hommes cet ascendant de tous les grands capitaines. Il les dominait simplement et naturellement en partageant leur bonne et leur mauvaise fortune, en supportant avec eux et comme eux, sans se plaindre, les rudes privations et les fatigues de la vie militaire. Il était du reste d'une sévérité terrible dans le service et pour le maintien de l'obéissance. Grâce à cet ensemble de qualités, il forma promptement de ce ramassis de gens sans cohésion, différents de mœurs, de génie, de langue et de nation, une armée aussi disciplinée et aussi solide que les plus belles légions de la vieille République[1].

Quand ce fut fait et que les différents corps eurent acquis l'homogénéité et l'instruction voulues, on les embarqua sur cinq cents bâtiments. Quatre-vingt douze seulement étaient armés en guerre pour servir d'escorte. Le service de cette flotte était assuré par vingt mille marins. On les avait tirés de l'Egypte, de l'Ionie et de la Cilicie. Ils étaient placés sous le commandement supérieur de l'amiral Calonymos d'Alexandrie.

Le 22 juin 533, tout était prêt pour le départ. L'Empereur, accompagné de l'Impératrice, et suivi de toute la cour, vint passer une dernière fois en revue la flotte et le corps expéditionnaire. L'archevêque de Constantinople, Epiphanius, bénit l'une et l'autre et célébra solennellement le baptême d'un jeune officier d'avenir, nommé Théodore. Bélisaire, avec sa femme, la trop fameuse Antonina, et le nouveau baptisé, un futur amant de celle-ci, prit place à son bord et le signal du départ fut donné.

L'escadre s'éloigna donc lentement des rives enchanteresses du *Bosphore*, traversa, sans encombre, la mer de *Marmara* et pénétra

[1] PROCOP., *Goth.*, III. — MONTESQUIEU, *Grandeur et décadence*, XX.

dans le détroit des *Dardanelles*. Le vent, bien qu'assez faible, s'était maintenu jusque-là. Mais, en face d'*Abydos*, il tomba tout à fait. Calme plat. Il fallut stopper. On perdit quatre jours dans cette ville.

Elle fut le théâtre d'un épisode peu important en lui-même, mais qui servit au général en chef pour augmenter, par un exemple salutaire, le respect de la discipline et le prestige de son autorité. Deux Huns, pris de boisson, tuèrent un de leurs camarades qui les injuriait. Le général l'apprit, fit arrêter les meurtriers et ordonna de les pendre immédiatement sur une des hauteurs dominant la ville. Grand émoi parmi les compatriotes et les amis des condamnés ! Plaintes et récriminations ! En s'enrôlant sous la bannière de l'empire, ces étrangers ne s'étaient point soumis aux lois romaines, ils ne relevaient que de leur code national et ce code ne punissait point de mort un meurtre accompli dans les circonstancs où le crime commis avait été perpétré. Bref un commencement de mutinerie agitait tous les auxiliaires. Les Romains eux-mêmes favorisaient ce mouvement. Ils pensaient, avec raison, que, plus on serait tolérant avec leurs compagnons, moins on serait exigeant avec eux. Bélisaire, informé de ce qui se passe, ordonne à l'armée de défiler sous les potences où se balancent encore les cadavres des suppliciés. Puis, faisant former le cercle autour de lui : « Soldats, leur dit-il, ni les murmures, ni les menaces ne m'em-
« pêcheront jamais de remplir mon devoir. Toute infraction aux règle-
« ments sera réprimée avec la dernière rigueur. Rappelez-vous que
« toute main qui tient une épée, doit être innocente et pure et que la
« valeur elle-même n'a droit à la victoire qu'autant qu'elle est accom-
« pagnée de la justice. » On se le tint pour dit.

L'escadre reprit le large. Avant même de quitter les Dardanelles, Bélisaire donna les ordres nécessaires pour que la flotte entière marchât toujours de conserve. Il établit même pour cela des signaux de ralliement. C'est ainsi qu'un vaisseau de l'avant-garde, le vaisseau amiral au centre et un autre à l'arrière garde durent hisser, pendant le jour à leur mât de perroquet, une voile rouge et, pendant la nuit, allumer au haut de ce mât, un feu de même couleur.

On traverse de la sorte la mer de l'*Archipel*. Puis la flotte longe les côtes de la Grèce, double Athènes et son cap *Sunium* qui rappelle Platon ; laisse, sur la gauche, les hauteurs nues de *Salamine* ; sur la droite ; les sommets du *Parnasse* et de l'*Hélicon*, passe entre le cap *Malée* et la fameuse île de *Cythère*, contourne le cap *Matapan*, voisin des cîmes du *Taygète* et va relâcher à *Méthone*, tout près de cette baie de *Navarin*, où, le 20 octobre 1827, les français et leurs alliés devaient anéantir la marine Turco-Egyptienne. Victoire de la civilisation sur la barbarie !

Cette relâche était nécessitée par l'état de santé du corps expéditionnaire. Les vivres, dont l'avait approvisionné Jean de Cappadoce, étaient en effet avariées et le pain gâté. Cette nourriture malsaine

avait fait contracter aux équipages ces maladies d'entrailles qui enlèvent la force et le cœur aux soldats. La contagion se répandait rapidement. Déjà cinquante soldats avaient succombé. Bélisaire n'hésita point. Il fit jeter à la mer toutes les caisses de subsistances reconnues impropres à la nourriture des hommes et fit fabriquer, à Méthone même, la quantité de biscuit suffisante pour remplacer les provisions ainsi détruites[1].

De Méthone, on mit le cap sur *Zante* où l'on s'arrêta juste le temps nécessaire pour compléter les réserves d'eau. Puis, coupant en droite ligne la mer d'*Ionie*, la flotte impériale, après seize jours de traversée, aborda les côtes de Sicile par un vent très faible. Le point d'atterrissage était désert et se trouvait assez voisin du mont Etna. Elle reprit donc le large et, doublant le cap *Passero*, fut jeter l'ancre dans les eaux de *Caucane* près le cap *Scalambri*.

Toutefois avant de doubler ainsi la côte, Bélisaire, qui manquait de nouvelles sur la situation, sur les dispositions que pouvaient avoir prises les Vandales et sur la répartition de leurs forces, et qui, pourtant, avait besoin de connaître toutes ces choses pour savoir où tenter son débarquement en Afrique, détacha en mission son conseiller Procope avec un bâtiment. Il le chargea de gagner Syracuse, d'y recueillir toutes les informations utiles et, en même temps, de passer un marché avec les Ostrogoths pour le ravitaillement de la flotte et de l'armée. Cette mission remplie, Procope devait rallier l'escadre impériale à Caucane.

L'illustre envoyé obtint du gouvernement d'Amalasonthe, mère et régente d'Athalaric, roi des Goths, tous les secours en hommes et en vivres qu'il désirait. Puis il fut assez heureux pour rencontrer à Syracuse un armateur de ses amis dont un des employés arrivait précisément de Carthage. Il y avait trois jours seulement qu'il en était revenu. Cet homme assura à Procope que les Vandales ne s'attendaient nullement à une attaque de l'Empire, qu'ils avaient envoyé une partie de leurs forces en Sardaigne contre Godas, que Gélimer était, avec la Cour, à *Hermione*, dans la Bysacène, et ne songeait certainement pas même à mettre Carthage en état de défense.

Charmé d'être tombé sur un homme si bien renseigné, Procope le prit par la main, l'amusa par diverses questions; le conduisit jusqu'à sa trirème, amarrée dans le port d'Aréthuse, l'y fit monter sous un prétexte quelconque et, tout à coup, donna le signal du départ. C'était un enlèvement en règle. Il cria toutefois au marchand, son ami, demeuré sur le rivage, de ne point se fâcher de cet enlèvement; qu'il était nécessaire; que le général serait enchanté d'apprendre, de la bouche même de l'employé, les explications que celui-ci pouvait fournir; que cet homme serait même très utile, comme guide de l'ex-

[1] Procop., *Vand.*, I. 13.

pédition jusqu'à Carthage. Arrivé dans cette ville, ajoutait Procope, on vous le renverra d'ailleurs avec une bonne récompense. Bon gré, malgré, le marchand dut en prendre son parti et Procope revint à Caucane escorté de sa capture.

Il trouva toute l'armée en deuil. Elle venait de perdre l'un de ses meilleurs officiers, nommé Dorothée, et cette perte affligeait vivement Bélisaire. L'arrivée de son envoyé l'arracha à sa douleur. Il l'écouta volontiers et surtout il interrogea longuement et minutieusement le guide qui lui fut présenté,

Ainsi renseigné, Bélisaire donna l'ordre de remettre à la voile et de se diriger sur *Malte*. C'était une traversée de vingt-cinq lieues environ. Elle se fit sans accident. On releva successivement *Gozzo* (Gaulos), *Comino* et *Malte* (Melita), dont la masse rocheuse, escarpée et nue ressemble de loin à quelque fort imprenable, bâti par la main des géants au milieu des flots.

Vingt-quatre heures plus tard, un vent favorable avait fait franchir à la flotte les deux cent quatre-vingts kilomètres qui la séparaient de l'Afrique. Elle louvoyait en vue des côtes du mystérieux continent, à peu près à la hauteur de Thapsus, au nord, par conséquent, du golfe de Gabès, vis-à-vis le Caput Vada (*Ras Kaboudia*).

Immédiatement Bélisaire fit mettre en panne et réunit à son bord, en conseil de guerre, tous les officiers supérieurs de l'expédition. La question posée était celle-ci : Doit-on, oui, ou non, débarquer à la pointe de la côte la plus rapprochée ? Bélisaire ouvrit la séance, exposa la situation et demanda les avis. L'intendant général, Archelaüs, prit, le premier, la parole. Il montra la distance où l'on se trouvait encore de Carthage, rappela l'absence absolue de ports commodes et sûrs sur toute la côte où l'on allait aborder, et conclut qu'il fallait reprendre le large afin d'attérir soit à la Goulette, soit dans le lac de Tunis qui fournirait à l'escadre entière un mouillage excellent. Beaucoup se rangèrent d'abord à cet avis. D'autres néanmoins soutinrent une opinion contraire. Ils redoutaient sur la route la rencontre, toujours possible, d'une flotte Vandale, et, craignant l'issue d'un combat naval dans ces conditions essentiellement défavorables aux troupes de l'Empire, ils insistaient pour un débarquement immédiat.

C'était le sentiment de Bélisaire. Avant son départ de Constantinople, il avait étudié soigneusement la campagne de César en Afrique et avait résolu d'adopter la même base d'opérations que l'illustre capitaine. La révolte de la Tripolitaine contre les Vandales, et la présence d'un officier de Justinien dans ce pays l'avaient encore confirmé dans cette résolution. En prenant pied dans le Sud de la Byzacène, il se ménageait, en effet, par ce chemin, une retraite aisée sur les provinces impériales de la Cyrénaïque et de l'Égypte pour le cas d'un échec, toujours à prévoir en temps de guerre. Il appuya donc ce second avis, le fit prévaloir, et l'ordre de débarquement fut donné.

Cette opération délicate s'effectua sans encombre et l'armée prit terre au *Ras Kaboudia*, le 22 septembre 433.

Les navires furent laissés à la garde d'un petit nombre de soldats et disposés de manière à résister aisément à une attaque imprévue. Puis, aussitôt, on établit un camp solidement retranché et gardé par de forts avant-postes.

En creusant le fossé, les soldats firent jaillir une source excellente et d'un débit suffisant pour leurs besoins et ceux des chevaux. Cette heureuse découverte, d'excellent augure, contribua beaucoup à augmenter la confiance des troupes dans le succès de leur entreprise [1]. Plus tard, en cet endroit-là même et en souvenir du débarquement de ses légions, Justinien jeta les fondements d'une cité, disparue maintenant comme tant d'autres, et à laquelle il donna son propre nom : JUSTINIANOPOLIS (*Bordj Khadidja*).

Cependant Bélisaire allait se mettre en marche. Il s'était décidé à suivre la route du littoral et l'avait, à cause de la flotte, préférée à celles de l'intérieur. L'escadre, en effet, devait longer la côte en se maintenant toujours à la hauteur de l'armée, également prête à en recevoir du secours, ou à lui fournir un refuge.

Avant d'acheminer ses colonnes vers Carthage, le général en chef crut prudent encore de lancer de petits détachements dans plusieurs directions, de leur faire occuper les points qui lui semblaient utiles et de prendre contact avec les populations. C'est ainsi qu'il envoya jusqu'à Sullectum (*Sélekta* au ras Djeboura) un peloton de cavaliers sous les ordres d'un officier nommé Moraïde. Ces hommes devaient occuper la ville et y répandre à profusion les exemplaires de deux proclamations apportées de Constantinople.

L'une s'adressait aux Romains. Justinien y déclarait que, loin de leur faire la guerre, il venait au contraire les délivrer du joug des Vandales.

Dans l'autre, adressée à ces mêmes Vandales, l'empereur protestait qu'il ne venait point combattre leur vaillante nation, mais seulement renverser le tyran Gelimer qui retenait dans les fers leur prince légitime.

La petite compagnie, dirigée vers Selekta, était arrivée, vers le soir, dans un ravin situé à peu de distance et au Sud-Ouest de la ville. La place elle-même n'était point fortifiée. Mais les habitants, pour arrêter les pillards berbères, avaient fermé toutes les issues extérieures des maisons formant la ceinture de la cité et avaient relié toutes ces maisons entre elles. Ces ouvrages constituaient une défense, peu redoutable, il est vrai, mais néanmoins suffisante pour empêcher un coup de main. Moraïde et ses hommes s'embusquèrent donc pendant la nuit dans leur ravin, prêts à surprendre la ville au point du jour. Effective-

[1] PROCOP., *Vand.*, I, 14, 15.

ment le détachement y pénétra dès l'aube mêlé aux voitures des paysans qui se rendaient au marché. Le commandant fit aussitôt mander l'évêque et les principaux citoyens, leur distribua le manifeste de l'empereur et leur renouvela l'assurance que les Grecs ne venaient point opprimer, mais délivrer les habitants. Le maître de poste, un Romain, devant ces déclarations, remit, sur-le-champ, tous ses chevaux à l'officier. Peu d'instants après arrivait le courrier du roi. On l'arrêta. Ses paquets furent saisis, puis homme et dépêches furent envoyés au général en chef. Bélisaire garda les lettres, fit prendre soin du cavalier, lui donna de l'argent et le renvoya avec un paquet de proclamations qu'il le pria de distribuer aux Vandales.

Il n'y avait plus de temps à perdre. Le généralisisme achemina donc ses divisions sur Acholla, (*El Alia*); — d'Acholla vers Sullectum ; — de Sullectum sur Leptis minor (*Lemta*) — et Hadrumetum (*Sousse*), dont il prit successivement possession. Partout les populations l'accueillaient en libérateur. Elles n'avaient du reste nullement à souffrir de son passage. Personnes et propriétés étaient religieusement respectées. La plus sévère discipline empêchait les soldats de se livrer au moindre désordre et deux d'entre eux, pour avoir volé quelques fruits dans la campagne, furent jugés, condamnés et passés par les armes.

De Sousse, l'armée romaine, faisant environ dix-sept kilomètres par jour, continua sa route vers le Nord. Un escadron de trois cents cavaliers d'élite, commandés par Jean l'Arménien, la précédait d'une lieue environ, marchant en avant garde et éclairant l'armée. Un bataillon de six cents hommes, s'avançant parallèlement au centre et à distance de quatre kilomètres au moins, protégeait le flanc gauche, tandis que la flotte, longeant le rivage et se maintenant à la hauteur des troupes, protégeait le flanc droit appuyé à la mer.

On atteignit ainsi la ville de Grasse, qui, selon toutes probabilités, se trouvait sur la voie d'Hadrumetum à Pudput par Lamniana, et au Sud de cette dernière place. Les rois Vandales possédaient aux portes de cette cité, et vraisemblablement sur les bords de l'*Oued Chetioui*, une villa superbe entourée des plus magnifiques jardins qui se puissent voir. Arrosés chaque jour par les pluies du ciel ou la main des hommes, les arbres, et surtout les orangers, y étalaient une telle abondance de verdure, de fleurs et de fruits que, campés sous leur ombrage parfumé, les soldats purent se rassasier de ces fruits sans que leur nombre en parût diminué. Ce séjour enchanteur, appartenant à Gelimer, était terre conquise, on y passa la nuit.

Cette nuit-là même, aux environs de ces bois d'orangers, une patrouille romaine tomba par hasard dans une reconnaissance de cavalerie vandale, qui venait, elle aussi, tâter le terrain.

D'où venait cette reconnaissance ? Comment se trouvait-elle à Grasse ? Il importe de s'en rendre compte.

A la nouvelle du débarquement de Bélisaire, Gelimer était parti

d'Hermione. On ne sait rien de cette ville, sinon qu'elle était dans la Byzacène, à quatre journées de marche de la mer et qu'une grande partie des forces Vandales y séjournait dans l'attente d'une prochaine campagne en Tripolitaine. A la tête des forces, ainsi rassemblées sous sa main, le roi s'était donc acheminé dans la direction de Bélisaire et avait suivi l'armée byzantine sans que celle-ci s'en doutât.

Les éclaireurs des deux partis venaient de se rencontrer pour la première fois. L'escarmouche, qu'ils se livrèrent. ne fut point suivie d'une action générale. Le lendemain, Bélisaire continua sa route sans modifier en rien la direction d'une entreprise préparée de longue date et mûrement étudiée.

L'heure décisive allait pourtant sonner. D'une part, les Romains étaient obligés de renoncer à se faire escorter plus longtemps par leur flotte. La route de Pudput à Carthage, qu'il fallait suivre désormais, quittait, en effet, au point que l'on avait atteint, le littoral pour couper, à sa base, la presqu'île du *cap Bon*. Bélisaire donna ses instructions en conséquence au commandant de l'escadre, et lui enjoignit de maintenir toujours, sauf contre-ordre, ses divisions navales à trois kilomètres au moins de Carthage.

D'autre part, Gélimer avait écrit à son frère Ammatas, gouverneur de Carthage. Pour répondre aux déclarations de Justinien, il lui prescrivait de mettre à mort immédiatement Hildéric avec ses partisans et d'appeler aux armes tous les hommes valides. Oamer était déjà mort. Hildéric, Evagès et leurs amis furent massacrés. Puis, conformément aux ordres reçus, Ammatas sortit de la capitale pour aller prendre position à dix milles en avant de Carthage. Ce *dixième mille*, par où devait passer l'armée romaine, tombait dans une gorge dominée, à l'Ouest, par les collines de *Sidi Fatallah* et, à l'Est, par une série de mamelons dont le plus élevé porte le nom de *Mégrine*. Gibamund, neveu du roi, et général commandant les deux mille cavaliers de l'avant garde Vandale recevait, en même temps, mission de se porter sur la gauche des envahisseurs et d'attaquer vigoureusement leur flanc dès que leur avant-garde serait aux prises avec Ammatas et leur arrière-garde avec le gros de l'armée royale qu'amenait Gelimer en personne.

Exécutées avec ensemble et précision. ces manœuvres n'eussent pu manquer d'avoir un résultat désastreux pour les impériaux, enfermés dans un cercle de fer. Mais le caractère ardent et téméraire d'Ammatas fit échouer ces redoutables combinaisons. Le matin du jour fixé, il lança sa colonne en avant, en prit la tête et hâta sa marche sans s'inquiéter ni de l'heure convenue pour l'arrivée sur le terrain, ni de savoir si oui, ou non, il était suivi par le gros de sa division. Il déboucha de la sorte, avec très peu de monde et longtemps avant l'heure indiquée, sur le point du champ de bataille qui lui était assigné, n'y trouva naturellement ni son frère, ni son cousin, et s'y heurta par contre, à l'avant-garde byzantine de Jean l'Arménien.

Sans prendre le temps de se reconnaître, les deux troupes s'abordèrent résolûment. Le combat fut des plus acharnés. D'une bravoure folle, Ammatas tua de sa propre main jusqu'à douze Grecs. Mais, percé de coups, le malheureux prince ne tarda pas à tomber lui-même pour ne plus se relever et ses Vandales, privés de leur chef, tournèrent alors le dos. Jean les poursuivit l'épée dans les reins probablement par la route directe de Maxula à Carthage; atteignit successivement les pelotons isolés de traînards qui venaient trop tard rallier un chef mort et des camarades en déroute; les sabra et s'avança de la sorte, jusqu'aux portes mêmes de la capitale.

A ce moment, Gibamund, contournant, par l'*Aouïna*, le lac de Tunis et, franchissant les petites éminences qui le séparent de la *Sebka Sedjoumi*, s'engageait avec ses cavaliers dans la plaine étroite et sablonneuse qui borde la rive orientale de cette Sebka. C'était bien le chemin qu'il fallait suivre pour tomber sur le flanc gauche des Romains. Cette route, malheureusement, était aussi suivie, en sens inverse, par le corps de Huns auxiliaires, chargé d'éclairer ce même flanc gauche à la distance de trois à quatre kilomètres. Fatalement donc Huns et Vandales devaient se rencontrer.

Ceux-ci furent surpris par leurs adversaires dont l'approche était masquée par les bois d'oliviers s'étendant au Sud-Est de la Sebka. A demi-vaincus d'avance par l'imprévu de l'attaque et l'aspect farouche des guerriers Huns, ils ne pouvaient tenir longtemps contre les volées de flèches de ces terribles tirailleurs. Aussi, après une résistance insignifiante, rompirent-il leurs rangs et, dans le désordre d'un sauve-qui-peut général, perdaient leur chef et une grande partie de leur effectif [1].

Ce double engagement, suivi d'un double succès, améliorait singulièrement la situation de Bélisaire.

Mais qu'avait-il fait et que faisait-il ?

Nous l'avons laissé sur la route qui, de Pudput (*Souk-el-Abiad*), se dirigeait sur Carthage en passant par Siagu (*Kars-ez-zit*), Vina Vicus (*Enchir-el-Meden*), Ad Mercurium (*El Djedeïda*), Ad Aquas (*Hammam Lif*) Maxula Prates (*Rhadès*) et *Tunis*. En quatre étapes, il avait atteint Hammam-Lif, était arrivé, près de ce centre, à la hauteur de l'éperon rocheux, projeté, vers le littoral, par le massif du Bou-Karnaïn et que les indigènes appellent le *Darbet-es-Sif* (le coup de sabre). Cet éperon ferme l'extrémité Ouest des défilés d'Hammam-Lif. Avant de pénétrer dans la plaine qui, de là, déroule ses ondulations jusqu'à Tunis, il avait alors voulu reconnaître le terrain et assurer ses derrières. Il avait donc commandé de faire halte et ordonné de former le camp sur l'emplacement même où l'on se trouvait. Nul endroit ne pouvait d'ailleurs être mieux choisi. Protégé naturellement au Nord par la mer et au Sud par les escarpements du Bou-Karnaïn, ce camp n'avait que deux côtés à

[1] *Lett. de Gelimer à Tzazon.*

défendre : l'un tourné vers l'Est, regardant les défilés déjà franchis d'Hammam-Lif, l'autre ouvrant à l'Ouest sur la plaine à franchir vers Rhadès et Tunis.

Le camp dressé dans cette excellente position, le général en chef avait rassemblé ses soldats autour de lui. « Camarades, leur avait-il dit, « l'heure des batailles est arrivée. L'ennemi marche à notre rencontre. « Il nous faut vaincre ou mourir. Mais confiance ! Les Vandales sont « efféminés. Ils haïssent leur tyran ! Enfin le Dieu des armées doit « favoriser ceux qui luttent pour la justice et nous ne sommes venus « dans ce pays que pour reprendre ce qui nous appartient. Courage « donc ! Je compte sur vous ! »

Sur cette péroraison, empreinte d'un cachet de religieuse et patriotique espérance, Bélisaire fait sonner le boute-selle, laisse son infanterie à la garde des retranchements, des vivres et des bagages et part en grande reconnaissance avec tous ses chevaux.

Ils formaient deux brigades distinctes : celle des Grecs et celle des alliés. Le général lance au galop la brigade étrangère et suit à distance à la tête des Grecs. Arrivée à Ad Decimum, la brigade étrangère trouve d'abord les cadavres des douze soldats de Jean L'Arménien, ensuite les corps d'Ammatas et de quelques Vandales et apprend des indigènes ce qui s'était passé. Que faire ? L'Arménien avait disparu ; on ignorait ce qu'il était devenu et, par conséquent, le parti qu'il fallait prendre.

Afin de s'orienter, plusieurs officiers gravisent immédiatement les hauteurs voisines de *Sidi Fatallah*, ou de *Fondouck Choucha*, et interrogent l'horizon.

Ils aperçoivent alors, dans la direction Sud, un immense tourbillon de poussière et reconnaissent, dans ces nuages mobiles, des masses de cavalerie Vandale. Le temps de descendre de leur observatoire improvisé, de rejoindre leur poste et d'envoyer des ordonnances prévenir Bélisaire, l'ennemi arrivait. C'était Gelimer.

Jusqu'à *Grombalia*, il avait suivi l'armée Byzantine étape par étape. Mais, à ce point, il avait quitté son itinéraire. Pour éviter ces défilés d'Hammam-Lif où Bélisaire pouvait facilement l'arrêter, il avait abandonné la grande voie de Pudput à Carthage et pris le chemin qui tourne à l'Ouest le massif du Bou-Karnaïn par la vallée de l'*Oued-Tounis*. Il débouchait ainsi de la plaine du Mornag entre la voie romaine occupée par Bélisaire et la piste suivie, quelques heures auparavant, par les Huns se dirigeant vers la *Sebka Sedjoumi*. Les dernières pentes du Bou-Karnaïn lui dérobaient la vue du camp romain ; le rideau de collines qui s'étendait à sa gauche lui masquait celle de la Sebka ; les ondulations de terrain qui séparent la voie Romaine du chemin direct de Tunis à Grombalia lui cachaient enfin la marche même de Bélisaire.

Au-dessous de *Sidi-Fatallah*, le chemin de traverse qu'il suivait et la route romaine se rejoignaient. C'est à ce point d'intersection que, soudain, Vandales et Impériaux se rencontrent. Impossible aux deux cava-

leries de charger au fond de la gorge où l'on se trouvait. L'une et l'autre le comprend. Les commandements retentissent. Les hommes rassemblent leurs chevaux, rendent les rênes et s'élançent à fond de train vers un mamelon voisin, facilement accessible et dont la plate-forme spacieuse présente un champ suffisant aux évolutions des troupes en présence. Ce mamelon ne peut être celui de *Sidi-Fatallah*, arrête étroite, escarpée, altitude : 85 mètres. C'est évidemment celui de *Mégrine*, sis à l'altitude de 35 mètres et dont les pentes adoucies donnent sur un plateau d'une étendue considérable.

Dans cette lutte de vitesse, les cavaliers de Gelimer, montant des chevaux barbes, arrivent les premiers et prennent position. Vainement la brigade étrangère veut les déloger. Elle est repoussée avec perte et se replie en désordre dans la direction de Bélisaire.

A 1 500 mètres de là, elle tombe dans un régiment de huit cents chevaux, commandant Uliaris, et formant l'avant-garde grecque. Cet Uliaris n'était point un de ces officiers résolus qui savent tenir leurs hommes. La panique prend les siens. Son régiment tout entier, au lieu d'arrêter les fuyards, tourne bride et lui-même, la tête perdue, s'échappe et ne s'arrête, avec eux, que sous l'épée des camarades qui barrent la route et sous les invectives du général en chef.

Celui-ci connaissait maintenant la mort d'Ammatas, la défaite de Gibamund et la marche victorieuse de Jean l'Arménien. En quelques mots, il fait part aux troupes réunies de ces heureuses nouvelles ; gourmande les lâches ; relève les courages en montrant l'ennemi à demi vaincu et se porte rapidement en avant avec tout son monde.

A ce moment, Gelimer quittait les positions qu'il venait de conquérir et gagnait Ad Decimum. Il croyait les impériaux anéantis, ou, tout au moins, en pleine déroute. Aussi jouissait-il déjà de son triomphe, lorsqu'aux acclamations succède soudain un morne silence. Lui-même s'approche et tressaille. Du sabot de son cheval de bataille, il a failli heurter dans la poussière du chemin, le cadavre de son frère et ceux des Vandales massacrés à ses côtés. Sa joie se change en douleur profonde. Serait-il vaincu ? Qu'est-il arrivé ? En tout cas, il faut rendre d'abord à ces mortelles dépouilles les honneurs de la sépulture. Il met pied à terre et commence à donner des ordres pour l'accomplissement de ce funèbre et pieux devoir.

Tout est interrompu par le galop subit d'une charge furieuse. C'est Bélisaire, qui, tentant un effort désespéré, se précipite comme un ouragan. Troublés, surpris, atterés, les Vandales n'ont le temps ni de passer de leur accablement à la colère, ni de reformer leurs lignes. Ils sont enfoncés, rompus, culbutés, sabrés et tout se termine, presque sans résistance, par un de ces carnages affreux, dénouement ordinaire des mêlées antiques. Un petit nombre seul n'échappe au massacre qu'en fuyant misérablement avec Gelimer.

L'épouvante est telle dans le camp royal qu'on n'essaie même pas de

couvrir la capitale. Le roi vaincu, passant sous Tunis avec les débris éperdus de son armée, se retire, dans une inexprimable confusion, par les routes de Carthage à Thuburbo minus (*Tebourba*) et Membressa (*Medjez-el-bab*), et s'arrête seulement à l'abri des remparts de Bulla-Regia (*Hammam-Darradji* près Souk-el Arba) [1].

Belisaire, bientôt rejoint par les corps, également heureux, des Huns et de Jean l'Arménien, coucha sur le champ de bataille.

Le lendemain matin, l'infanterie, restée la veille au camp, vint le rejoindre et l'armée tout entière s'avança par Tunis vers Carthage.

Elle eut pu le soir même entrer dans la ville. A la nouvelle de la défaite des Vandales en effet, le vieux parti catholique et romain avait relevé la tête. De concert avec les ennemis de Gelimer, il s'était emparé du pouvoir et avait décidé de livrer la Cité, sans résistance, au représentant de Justinien.

Bien plus, en signe de joie, il avait fait illuminer les rues et les places que devaient traverser les troupes victorieuses.

Le généralissime ne voulut point s'exposer aux surprises, toujours possibles, d'une entrée de nuit et connaissant la rapacité de ses soldats, ne voulut pas y exposer, dans les ténèbres, la riche métropole de l'Afrique.

Il campa donc à ses portes, attendant l'aurore du lendemain pour les franchir et reprendre possession de la cité fameuse au nom de l'empereur, son maître.

Tandis qu'il agissait avec cette patriotique circonspection, sa flotte, ignorant les événements accomplis, doublait le cap Bon et, sous les ordres du patrice Archelaüs, venait jeter l'ancre dans le canal de la Goulette et les eaux tranquilles du lac de Tunis. Un seul bâtiment, commandé par l'officier supérieur de marine Calonymos, franchissait, au mépris des instructions données, les feux du *Mandrakion;* accostait les quais de Carthage et pillait les marchandises laissées là sans défense, ou entassées dans les docks voisins [2].

Le lendemain, Belisaire, à cheval, faisait, à la tête de ses troupes, son entrée triomphale dans la ville d'Abd-el-Melek-ard, de Henn-Baal, de Scipion ; montait, au milieu d'acclamations enthousiastes, les pentes de Byrsa et prenait possession du palais royal. Au nom de Justinien, il s'assit sur le trône de Gelimer et prononça la déchéance du monarque vaincu.

Fidèle du reste à toute sa conduite pendant cette remarquable campagne, il donna les ordres les plus rigoureux pour prévenir toute espèce de désordre ; obligea les soldats à payer comptant tout ce qui leur serait fourni par l'habitant chez lequel ils logeaient ; fit restituer intégralement aux marchands ce que Calonymos et ses hommes leur avaient enlevé et punit sévèrement les coupables.

[1] Cfr. Tissot, *Géograph. comparée de la province romaine d'Afrique*, II. — Mannert, X, 2e partie.

[2] Procop., *Vand.*, I, 20.

Un grand nombre de Vandales s'étaient réfugiés dans les églises qui jouissaient alors du droit d'asile. Ils n'osaient en sortir. Le général les rassura; leur donna sa parole qu'ils pouvaient vaquer à leurs occupations sans être inquiétés et les renvoya chez eux.

Après un examen rapide et avant de continuer la campagne, il voulut aussi mettre Carthage en état de défense. Toute l'armée fut immédiatement employée à relever les murs délabrés, à demi-croulants et à les entourer d'un large fossé.

Quoique rapidement exécuté, ce travail devait prendre néanmoins quelques semaines. Il plaçait, il est vrai, la capitale reconquise à l'abri d'un coup de main. C'était le but de Bélisaire qui voulait en faire à la fois un fort d'arrêt puissant contre l'ennemi et un réduit imprenable pour ses soldats en cas de revers. Mais il donnait aux vaincus de la veille, plus étonnés que battus, le temps de se reconnaître et de rassembler leurs forces dispersées. C'est ce que fit Gelimer.

Il réunit ce qui restait de son armée; écrivit à Tzazon son frère de revenir de Sardaigne au plus tôt; sollicita des secours de Theudis, roi des Goths d'Espagne, et attendit[1].

Theudis ne répondit point. Mais Tzazon, qui venait de battre Godas, l'avait tué et avait replacé toute la Sardaigne sous l'autorité des Vandales, se hâta de repasser en Afrique[2]. Il aborda, dit-on, au cap de Garde (*Ras-el-Hamra*)[3] à l'ouest de Bône et, de là, traversant au *Djebel Gorra* le massif numidique, gagna promptement Bulla par la ligne directe d'Hippo-Regius à Carthage.

Les Vandales reprirent aussitôt la campagne; s'acheminèrent vers leur capitale; arrivèrent par la voie romaine qui suivait à peu près le tracé de la route actuelle du *Bardo;* coupèrent l'*Aqueduc d'Hadrien* qui fournissait d'eau Carthage, campèrent deux jours durant, au pied même des murs de la grande cité et occupèrent militairement toutes ses issues.

Ils essayèrent aussi de se ménager des intelligences dans la place et tentèrent des négociations avec les officiers Huns. Bélisaire mit fin à ces tentatives d'embauchement par ses procédés exquis vis-à-vis de ses alliés et fit cesser les appels à la trahison en faisant pendre sur une colline, hors l'enceinte, un habitant nommé Laurus, convaincu de relations coupables avec l'ennemi.

Puis dès que les murailles de Carthage furent suffisamment réparées pour offrir à ses troupes une retraite assurée après une défaite, il résolut de livrer bataille[4]. C'était du reste ce qu'il avait de mieux à faire. Il n'avait en effet rien à espérer en gagnant du temps, et tout retard augmentait au contraire la force et le prestige de ses adversaires.

[1] Procop., *Vand.*, i, 24.
[2] Procop., *Vand.*, i, 25.
[3] *Recherches sur Alger*, par l'Institut, p. 103.
[4] Procop., *De bell. vand.*, i, 20 à 25 : ii, 1.

Le camp retranché des Vandales était à cinq lieues, environ cent quarante stades, de Carthage, sur un point de l'isthme appelé Tricameron ou Tricamaro. Un petit cours d'eau sans importance, innommé même des indigènes, quoique cependant intarissable, le couvrait du côté de la capitale.

Il est impossible, avec ces renseignements, les seuls que donne Procope, de déterminer, même approximativement, le point qu'il occupait. J'ignore, avec M. Fournel (*Les Berbers*), sur quoi se fondent, Durau de la Malle, pour placer Tricamaro au sud-ouest de Carthage, et Mammert, pour fixer le champ de bataille sur un affluent de la Medjerdah.

Le 14 décembre, l'armée Byzantine sortit donc en ordre de bataille; franchit les quelques kilomètres qui la séparaient du camp royal et fit halte devant les bords du faible cours d'eau qui le protégeait. Elle passa la nuit dans cette position. Dès le 15 au matin, Gelimer rassemble tous ses *impedimenta* au centre de son camp; harangue ses soldats et tâche d'animer leurs courages en leur montrant qu'ils sont dix fois supérieurs en nombre à leurs adversaires. Tzazon, de son côté, parcourt le front de bandière des vétérans revenus de Sardaigne, leu rappelle leurs exploits et les exhorte à rester dignes d'eux-mêmes.

Alors les Vandales s'ébranlent et, la lance en avant, marchent à l'ennemi. Les Impériaux se préparaient à déjeuner. Ils quittent tout aussitôt et se rangent en bataille : au centre, Jean L'Arménien avec les lanciers de Bélisaire et ses gardes; à l'aile gauche, la cavalerie alliée; à l'aile droite, la cavalerie romaine. En seconde ligne, derrière le centre, Bélisaire avec une réserve de cinq cents cavaliers. En troisième ligne enfin, l'infanterie grecque et les Huns très hésitants, et tout prêts à achever les vaincus, quels qu'ils soient.

Le ruisseau seul séparait les deux armées. Jean l'Arménien le passe à la tête de quelques compagnies et charge le centre vandale. Mené par Tzazon, celui-ci reçoit vigoureusement les Impériaux, les rompt et les oblige à se rejeter de l'autre côté du ruisseau sur leur ligne de bataille. Jean ne se décourage point. Il renforce sa colonne d'attaque, commande la charge; dépasse le cours d'eau à la possession duquel semble attachée la victoire et se précipite une seconde fois à la tête de ses braves gens, sur les bataillons ennemis. Tzazon les arrête encore et les oblige, brisés par le choc, à se replier de nouveau sur leur corps de bataille.

Il faut cependant emporter la position. Jean rassemble donc tous les lanciers et toute la garde et, l'étendard impérial au vent, se jette tête baissée sur le centre vandale. Il tient toujours et la lutte prenait des proportions homériques, lorsque, sur un monceau de cadavres, Tzazon, comme jadis Ammatas, tombe en héros.

Un instant, sous cette perte, la ligne ennemie flotte et chancelle. C'est le moment qu'attendait Bélisaire. Il fait un signe. Sa cavalerie s'ébranle; déborde les deux ailes de Gélimer et les culbute. Elles tournent le dos.

Les Huns, voyant enfin des fuyards, se jettent à leur poursuite. Tout cède alors. Le centre est emporté et l'armée vandale entière se retire confusément dans son camp.

Bélisaire prescrit à sa troisième ligne, formée d'infanterie et jusque-là restée en dehors de l'action, de se porter immédiatement sur le champ de bataille et de se masser en colonnes pour enlever les retranchements derrière lesquels l'ennemi peut encore résister. Il ordonne de se hâter parce que la nuit approche.

Peine inutile! Le vieux Gélimer, abattu, n'attend pas ce nouvel assaut. Il monte à cheval et, presque seul, escorté seulement de quelques officiers, s'enfuit à franc étrier vers la Numidie.

A cette nouvelle, son armée se débande, se disperse, s'évanouit. Chacun ne pense plus qu'à son salut et s'échappe en abandonnant aux vainqueurs : femmes, enfants, trésor, bagages, matériel, tout. Les Impériaux, subitement maîtres de ces richesses amassées par cinquante ans de pillage, n'en croyaient pas leurs yeux. Dans l'ivresse de leur joie, ils passèrent la nuit, comptant leur butin, cherchant et fouillant tout ce camp pour l'augmenter encore, sans que prières, menaces, ni ordres pussent les rappeler au sentiment de l'obéissance, de la discipline ou de leur propre conservation[1]. Car un brusque retour de l'ennemi, les surprenant au milieu des ténèbres, dans ce désordre extrême, eût pu leur arracher en même temps la victoire et la vie.

Le 16 décembre seulement, il fut possible de songer à ramasser les prisonniers et à poursuivre Gelimer. Bélisaire se chargea du premier de ces soins et confia le second à Jean l'Arménien. Il lui donna deux cents hommes d'élite et lui ordonna de ramener le fugitif mort ou vif. Jean se jeta donc sur ses traces. Après cinq jours et cinq nuits d'une course acharnée il allait l'atteindre lorsqu'un malheur irréparable l'arrêta net et sauva Gelimer en privant Bélisaire de son lieutenant privilégié.

Le fameux Uliaris, l'un des officiers de la colonne volante, voulant, tirer au vol un oiseau, atteignit mortellement à la tête l'illustre général. Immédiatement informé de l'accident, Bélisaire accourut. Mais, quand il arriva, il était trop tard. Depuis plusieurs jours déjà, Jean n'était plus. Sa dernière pensée avait été pour son pays ; sa dernière parole, un mot de pardon pour son involontaire meurtrier. Le généralissime ne put que verser des pleurs sur le tombeau de son ami et lui payer officiellement, au nom de toute l'armée qui l'adorait et l'admirait, un juste tribut d'honneur et de regrets.

En attendant, Gelimer avait pris de l'avance. Aussi Bélisaire eut beau reprendre la poursuite si douloureusement interrompue et courir jusqu'à *Bône*, il se convainquit, dans cette ville, de l'inutilité de sa course. Le roi vandale s'était réfugié sur le mont Pappua, masse abrupte,

[1] Procop., *Vand.*, II, 3,

d'un accès difficile, entourée d'une ceinture continue de rochers escarpés. Les uns ont identifié cette montagne au massif de l'*Edough*, à l'ouest de *Bône* [1] ; d'autres à celui du *Nador* entre *Duvivier et Guelma* [2]. Cette seconde hypothèse est moins invraisemblable que la première. Ni l'une, ni l'autre toutefois ne répond aux indications de Procope qui, d'une grande exactitude cependant dans ses descriptions, place le Pappua sur les confins de la Numidie et de la Maurétanie. Quoi qu'il en soit, les indigènes de cette montagne avaient accueilli le monarque fugitif et lui avaient ouvert leur ville principale : Médeos.

Bélisaire pensa, avec raison, qu'il valait mieux utiliser ses forces à l'achèvement de la conquête de l'empire vandale que de rester plus longtemps, pendant les rigueurs de l'hiver et dans les montagnes, à la chasse d'un malheureux sans ressource et sans armée. Laissant donc son infanterie légère, composée d'Hérules, sous les ordres de Pharas, pour bloquer Gelimer et le tenir en haleine, il reprit, avec le reste de ses hommes, le chemin de Carthage.

Son séjour à *Bône* n'avait pas été du reste infructueux. Il y avait fait de nombreux prisonniers appartenant aux meilleures familles vandales et avait capturé d'immenses trésors confiés par le monarque en fuite à son secrétaire Boniface pour les transporter en Espagne. Parmi ces dépouilles précieuses se trouvaient, entre autres, les vases sacrés des Juifs emportés par Titus de Jérusalem à Rome, et que Giseric avait pris dans le sac de cette ville en 455. Justinien les restitua plus tard au temple de Salomon où ils se sont perdus sans retour à l'époque de Mohamed, ou de ses successeurs. Fidèle aux instructions de son maître, Boniface avait pris la mer, avec son dépôt, dès qu'il avait appris l'issue de la bataille de Tricamara. Mais les flots, encore moins hospitaliers au malheur que les hommes, l'avaient rejeté dans Hippône au moment même où le généralissime allait y faire son entrée. Donc il avait fallu céder à la fortune ennemie !

De retour à Carthage, Bélisaire se hâta d'envoyer ses lieutenants prendre possession de Cæsarea (*Cherchell*), capitale de la Maurétanie Césarienne, et de Septem (*Ceuta*), dans la Maurétanie Tingitane. Ces points étaient d'une extrême importance au double point de vue politique et commercial. D'autres officiers furent dirigés sur les Baléares et sur la Corse. Des secours furent envoyés à Pudentius dont la situation en Tripolitaine était très menacée [3]. Une forte division navale, aux ordres du général Cyrille, alla reconquérir la Sardaigne. Une autre partit enfin pour la Sicile afin de reprendre aux Ostrogoths le fort de Lilybée (*Marsala*), donné jadis par Théodéric à Trasamund. Celle-ci, toutefois, n'eut point à combattre ; les deux partis convinrent en effet

[1] *Recherches sur Alger*, par l'Institut. — MANNERT.

[2] BERBRUGGER. RAGOT, A. PAPIER, *Recueil de la Société archéologique de Constantine* 1879-1883.

[3] PROCOP., *Vand.*, II, 5.

de soumettre le différend à l'arbitrage même de Justinien et d'accepter son impériale décision.

Cependant Gelimer, étroitement bloqué dans Mêdeos, manquait de tout. Les indigènes de cette sauvage contrée, accoutumés à coucher sur la terre nue et à ne se nourrir que d'un peu d'orge, de froment, ou de seigle égrené dans leurs mains, supportaient, sans se plaindre, les rigueurs de l'investissement. Mais le roi vandale et ses compagnons souffraient cruellement. Pharas, qui ne l'ignorait point, écrivit au prince pour l'engager à se rendre, l'assurant qu'il serait accueilli avec humanité et traité avec honneur. « Comptez-vous donc pour rien, « répondit Gélimer, l'humiliation de recevoir ces honneurs des mains » de ceux qui m'ont fait la guerre sans motif et d'être ainsi l'obligé de « gens qui m'ont réduit aux dernières extrémités sans l'ombre même « d'un prétexte ! » Le vieux roi terminait sa lettre en priant Pharas de lui envoyer *un pain*, *une éponge* et *un luth* : *un pain*, parce que, depuis bien des jours, il n'en avait pas mangé ; *une éponge* pour laver ses yeux gonflés par les larmes, les veilles et la misère; *un luth* enfin pour chanter ses malheurs et attendrir les rochers moins durs souvent que le cœur des hommes. Le commandant Hérule envoya ce qu'on lui demandait; mais ne relâcha rien de sa surveillance active.

Les malheureux assiégés étaient dans un état lamentable. Plusieurs avaient le corps à demi pourri par l'excès des privations et du froid. Gélimer supportait tout avec une constance inébranlable. Un jour pourtant la vue d'un de ses neveux et du fils d'une Mauresque se battant comme deux fauves, pour la possession d'un misérable gâteau d'orge mal cuit et plein de cendres, lui fendit l'âme et brisa sa volonté de fer. Il informa Pharas qu'il était prêt à se rendre à condition que Bélisaire lui promît, au nom de l'Empereur, pour lui et les siens, la vie sauve et un traitement convenable.

Bélisaire y consentit et fit porter sa parole au monarque vaincu par Cyprien, commandant en chef de la division étrangère. Accompagné de Pharas, ce général s'acquitta courtoisement de sa mission ; reçut l'épée du roi vandale, le ramena à Carthage et le conduisit tout d'abord chez le généralissime.

Celui-ci logeait alors dans le faubourg d'Aclas. A la vue d'un vainqueur qui lui rappelait, sans doute, tout son passé de gloire et de souffrance, la raison de l'infortuné vieillard chancela, dit-on. Il fut pris d'un de ces accès de rire nerveux, résultat fréquent des grandes commotions morales. Ce rire, de ce roi à cheveux blancs, dans ces circonstances et dans ce lieu, produisit une scène vraiment navrante dont l'effet fut d'ailleurs, autant que possible, atténué par l'affectueuse déférence de Bélisaire pour son illustre prisonnier. On était au mois de mars 534 [1].

[1] Procop., *Vand.*, II, 6, 7.

Moins d'un mois plus tard, le 13 avril, l'organisation civile et militaire des pays recouvrés était réglée par deux rescrits impériaux. Le premier était adressé à Archelaüs, ancien préfet de Constantinople et d'Illyrie, en dernier lieu intendant général de Bélisaire. Par ce décret, Justinien érigeait, au point de vue civil, l'Afrique en préfecture ou diocèse, et nommait Archelaüs préfet de ce nouveau diocèse, avec résidence à Carthage. Ce fonctionnaire avait sous ses ordres les gouverneurs *præsides*, ou consulaires des différentes provinces africaines au nombre de sept : Carthage, la Byzacène, la Numidie, la Tripolitaine, les Maurétanies Tingitane et Césarienne et la Sardaigne. La Maurétanie Sitifienne, supprimée, était réunie à la Césarienne.

A vrai dire, le nouveau préfet régnait peut-être de nom sur ces vastes territoires ; mais, à coup sûr, il ne les gouvernait pas. Tout le nouvel Empire africain n'existait guère que sur les papiers des ministères à Constantinople.

L'Empereur, en tous cas, réglait minutieusement l'effectif du personnel chargé de seconder le gouverneur général et les gouverneurs de provinces dans leurs fonctions ; nommait trois cent quatre-vingt-seize employés, et fixait le chiffre des émoluments de toute cette légion de fonctionnaires supérieurs et d'employés subalternes.

A Bélisaire, maître de la milice d'Orient, Justinien adressait, le même jour, un rescrit relatif à l'organisation militaire de l'Afrique. Elle était aussi partagée en sept commandements. « Nous ordonnons, en conséquence, « disait l'Empereur, que le duc militaire de la Tripolitaine réside provisoi- « rement à Leptis Magna (*Lebeda*) ; que le duc de la Byzacène réside « provisoirement dans les villes de Gafsa et de Leptis Minor (*Lemta*) ; « celui de Numidie, à Constantine ; celui de la Maurétanie Césarienne, à « Cœsarea (*Cherchell*). A l'Ouest, près du détroit de Gibraltar, à Septem « (*Ceuta*), une petite garnison était chargée de garder le passage, avec une légère escadrille [1] », qui peut-être n'y croisa jamais. L'on essayait ainsi de montrer encore aux extrémités de l'Occident le nom romain et le drapeau de l'Empire !

Toutefois on voit où s'arrêtait alors la domination romaine. A l'intérieur, elle ne dépassait guère Cirta ; à l'Ouest elle ne s'étendait pas au-delà de Cherchell. Il est vrai que la suite du rescrit impérial témoigne des projets grandioses de l'Empereur ; que le mot d'ordre général est d'aller de l'avant ; que les ducs ont pour unique consigne de reconquérir les antiques frontières et de ramener l'Empire à ses limites primitives ; que Justinien pousse, à cet égard, la précaution jusqu'à créer un *type* spécial de troupes pour défendre les forts et les places frontières ; qu'il recommande instamment aux généraux d'exercer, sans cesse, leurs hommes et de tenir toujours leurs cadres au grand complet [2].

[1] Cod. Just., I, 27 2.
[2] Cfr. C. Boissière, *L'Algérie romaine*, II, 580, 581. — Cod. Just., I, 27. 2.

Les nobles desseins ne manquaient pas. Ils furent suivis d'un vigoureux commencement d'exécution. Procope a mentionné, au sixième livre de son *De Edificiis*, les constructions qui s'élevèrent alors, par les ordres et au nom de l'Empereur, ou celles qui furent réparées, dans le diocèse d'Afrique. L'énumération qu'il en fait donne une haute idée des travaux accomplis. Pour ne parler que de ceux entrepris soit dans notre Tunisie actuelle, soit aux portes de cette province, citons deux forts d'arrêt près la Pentapole: Paratonium et Antipyrgum, entièrement construits à neuf [1]; Leptis magna (*Lebda*) dont les fortifications furent refaites et dont l'ancien palais, datant de Sévère, fut relevé [2]; — Sabrata (*Tripoli Vecchio*) fortifiée à nouveau, ainsi que Tacape (*Gabès*) et Girgis (*Zarzis*). A Carthage, outre deux églises, un portique et des bains nouveaux, outre les anciennes murailles restaurées, on éleva, à l'entrée du port, un monastère fortifié et armé comme les plus puissantes redoutes. On refit l'enceinte de Béja et celle d'Hadrumetum. Au Caput Vada, une ville entière, Justinianopolis, sortit de terre. Un fort puissant fut bâti à Tucca [3]. Près des barbares, aux extrémites de l'Empire, les places de Mamma, Telepte, Cululis, Aumetera furent environnées d'une ceinture de défense qui les rendit à peu près imprenables [4].

Il existe, du reste, encore çà et là de superbes spécimens de ces forteresses Byzantines. Leur débris imposants proclament éloquemment l'activité, la vigueur et le patriotisme de cette renaissance éphémère et témoignent du prodigieux effort alors tenté.

Secondant les desseins de son maître, Bélisaire avait donné la plus ferme impulsion à tous ces travaux. Puis, remettant l'administration civile à Archelaüs et le commandement militaire à Solomon, nommés à sa place, il était parti pour Constantinople, où l'attendaient les honneurs du triomphe. Il y avait cinq siècles qu'aucun général ne les avait obtenus.

Gélimer accompagnait son vainqueur. L'empereur le reçut bien, mais ne lui épargna pas toutefois la honte de figurer dans le cortège triomphal, la pourpre au dos et la couronne en tête. Le malheureux prince dut donc venir jusqu'au trône impérial, déposer aux pieds de Justinien, sous les yeux d'une foule immense, ces emblêmes de sa royauté perdue. On daigna lui assigner ensuite pour résidence un vaste domaine en Galatie, et c'est là qu'il acheva paisiblement sa carrière longue et si remplie d'agitations [5].

Ainsi l'Afrique avait, dans l'espace de six mois, cessé d'être vandale. Mais on se tromperait étrangement si l'on croyait que, dans le même temps, elle était redevenue romaine comme autrefois.

Elle avait cessé d'être vandale, parce que ce peuple conquérant

[1] Procop., *de Ædificiis*, vi, 3.
[2] Procop., *de Ædif.*, vi, 4.
[3] Procop., *de Ædific.*, vi, 6.
[4] Procop., *de Ædific.*, vi, 6.
[5] Procop., *Vand.*, ii, 9.

n'avait point jeté de racines dans le pays, parce qu'il y était resté isolé, vivant côte à côte avec les Romains et les indigènes sans s'assimiler à eux, ni les assimiler à lui-même. Son seul but avait été le pillage, son seul moyen la guerre. Mais la guerre avait dévoré ses guerriers et n'avait point permis de remplacer les morts. Chaque accroissement de sa richesse et de son éphémère puissance avait donc amené réellement une diminution de sa force comme nation. Et maintenant il était mort, saturé de jouissances et comblé de richesses, mais énervé par le climat, anémié par la débauche et épuisé par la perte d'un sang qui, depuis un siècle, coulait perpétuellement, sans se renouveler, de ses veines toujours ouvertes.

Les Vandales avaient donc disparu; mais restait la population berbère.

Elle avait occupé peu à peu tout le terrain perdu par les Européens durant les longues années de guerre et d'anarchie et, moins que jamais, elle était disposée à laisser ces Européens reprendre son domaine. Au contraire, elle avait renoué ses vieux projets et ravivé ses éternelles espérances. Elle se resserrait de toutes parts pour former, chaque jour, autour de l'occupation étrangère, un cercle plus menaçant et plus étroit. Elle tenait toutes les campagnes, et ne laissait à l'ennemi héréditaire d'autre abri que ses villes, derrière les murs desquelles il parlait latin, mais où il vivait isolé comme le voyageur perdu sur sa nef dans l'immensité d'une mer irritée et toujours montante. L'Empire s'imaginait en avoir fini avec les difficultés de la conquête. Loin de là, ces difficultés ne faisaient plutôt que commencer. Groupés par tribus, les Berbères avaient, en effet, leurs chefs prêts à les mener au combat et à la liberté. Antalas commandait dans le *Sahel tunisien;* Yabdas régnait absolument sur tout le massif de l'*Aurès*, flanqué à l'Est et à l'Ouest de Cutzinas et d'Orthaïas dont l'autorité souveraine s'étendait jusqu'au *Hodna*. Enfin la Maurétanie obéissait à Massinas ou Mastigas.

Il eût fallu, pour gouverner en paix, dans ces conditions, une sagesse extrême. Le pays était un malade qu'il fallait traiter avec une douceur et une modération infinies. Au lieu de cela, que fit-on? L'administration civile sembla prendre à tâche de vexer tout le monde. La religion catholique, longtemps et injustement vexée par Giséric et les autres princes de sa famille, fut non seulement déclarée libre, ce qui eût été bien, mais, par édit du 1er avril (Novel. 37), elle fut rétablie dans une foule de priviléges odieux, ce qui, surtout dans l'état des esprits, était une faute énorme. Un article plus déplorable encore du même décret dépouillait les Ariens de leurs biens, les excluait de toute fonction et déclarait qu'ils devaient se trouver très heureux qu'on leur laissât la *liberté de vivre!* Les Donatistes, les autres dissidents chrétiens et les Juifs étaient l'objet de mesures analogues. Cette main-mise brutale de l'Etat sur les consciences humaines ne pouvait manquer d'exciter des haines formidables. La violence ne peut rien contre les

dogmes, disent les croyants. Les autres savent qu'elle ne peut rien non plus contre les idées. L'oppression et la compression finissent toujours par tuer les pouvoirs qui s'en servent. Aussi l'on verra jusqu'aux officiers grecs se soulever contre Solomon, qui voudra, conformément aux édits impériaux, confisquer les biens des femmes vandales et ariennes par eux épousées. Qu'on joigne à cette première cause de fermentation les exactions et les révoltantes brutalités des agents du fisc, pressurant, sans pitié, beaucoup plus encore pour leur compte que pour celui de l'État, de malheureuses populations appauvries par la guerre et les révolutions; qu'on se rappelle les malédictions de Procope, reprochant à Justinien d'avoir ruiné l'Afrique par ses procédés administratifs, de l'avoir dépeuplée, d'avoir enlevé à ses campagnes plus de cinq millions de bras, et l'on aura le secret de ces perpétuelles insurrections qui, jusqu'aux derniers jours de l'occupation romaine, ne cesseront plus guère d'agiter une province autrefois si tranquille et si prospère.

La guerre sainte éclata presque au lendemain du départ de Bélisaire. Elle commença tout à la fois dans la Byzacène et dans la Numidie[1]. Les troupes, qui marchaient contre les tribus soulevées, furent anéanties. Leurs généraux, deux officiers distingués nommés Aigan et Rufin, le premier Hun, le second Thrace, trouvèrent la mort au champ d'honneur et la lutte, aux excès des vainqueurs, s'annonça comme devant être terrible.

Avant de s'engager à fond, Solomon, entrevoyant tout un avenir de sang et de carnage, voulut, quoique tardivement, essayer de calmer les esprits. Il écrivit donc aux grands chefs Berbères, leur offrant la paix et les menaçant de son courroux s'ils ne déposaient les armes[2]. « Ce ne sont point ceux, répondirent ces chefs, qui combattent pour « reprendre leur bien, qui méritent la colère, mais ceux qui suscitent « la guerre en prenant le bien d'autrui[3].

« D'où viens-tu et que viens-tu faire ici? » disaient leurs ancêtres, cent soixante-deux ans auparavant, au comte Théodose[4]. »

La diplomatie échouait. Il ne restait plus qu'à recourir à la force. Solomon marcha contre les insurgés de la Byzacène et leur infligea, dans la plaine de Mamma, une cruelle défaite. Les Berbères cependant se battirent comme des lions, abrités derrière leurs chameaux, qui, rangés sur douze lignes concentriques, leur formaient comme un vivant rempart. Dix mille des leurs restèrent sur le terrain.

La révolte paraissait noyée dans son sang; Solomon reprit le chemin de Carthage. Il y était à peine rentré que les vaincus de la veille, debout de nouveau, ravageaient, brûlaient, massacraient. La campagne était à recommencer. Solomon se remit en marche, atteignit l'armée de

[1] Procop., *Vand.*, II, 8.
[2] Procop., *Vand.*, II, 10.
[3] Procop., *Vand.*, II, 11.
[4] Ammien Marcellin, XXIV, 5.

l'insurrection sur les flancs du mont Burgaon (*Djebel Mehmel* ou *Djebel Djafa*, département de Constantine,) près *Tebessa* et la battit une seconde fois. Ses bandes, disloquées, se retirèrent toutefois, sans être détruites, dans le massif de l'Aurès, sous la protection d'Yabdas qui ravageait lui même la Numidie à la tête de trente mille hommes[1].

Pour en finir, le général Byzantin entreprit une expédition dans l'Aurès. Mais, guidé par des indigènes et trompé par eux, il vit échouer ses projets. Après s'être avancé jusque sur l'Abigas (rivière de *Khenchela*, selon Ragot) et avoir pénétré jusqu'au mont Aspidis (*Djebel Chelia*), il dut regagner Carthage sans même avoir aperçu l'ennemi.

Cet échec n'était pas de nature pourtant à le décourager et déjà il préparait une deuxième expédition quand ses propres soldats se mutinèrent (mars 536). Quatre cents officiers vandales, déportés jadis et rentrés subrepticement en Afrique, grossissent le nombre des mécontents, terrorisent Carthage, se répandent à travers la ville et réduisent le malheureux gouverneur à se cacher dans la chapelle de son palais pour éviter leurs coups. Il s'échappe enfin, de nuit, par mer, avec Procope et va jusqu'en Sicile, réclamer le secours de Bélisaire qui, depuis l'année précédente, y commandait au nom de l'Empereur.

Le grand homme de guerre, sans hésiter, embarque aussitôt cent hommes d'élite sur un seul bâtiment et met le cap sur l'Afrique. Pendant ce temps, les mutins s'étaient concentrés à Bulla Regia et avaient mis à leur tête un soldat d'énergie et de courage : Stozas. Général improvisé, celui-ci avait rassemblé hâtivement huit mille aventuriers et avait porté son quartier général sous Carthage, quand débarqua Bélisaire. Sa seule arrivée fit rentrer de nombreux hésitants dans le devoir. Bientôt il eut réuni sous ses ordres un corps de deux mille hommes avec lesquels il s'avança contre les rebelles. Pour garder leur ligne de retraite, ceux-ci se replièrent jusqu'à Membressa (*Medjez-el-bab*). Il les rejoignit près de cette ville. Stozas campait au Sud-Sud-Est de la place, sur une colline élevée, d'un accès difficile, projetée par un contrefort du *Djebel Morra* et dominant la route de Numidie. Sans même occuper Membressa, Bélisaire prit position entre cette ville ouverte et l'ennemi, appuyant sa droite à la Medjerdah, et sa gauche à la grande route de Carthage à Constantine[2].

L'action s'engagea le lendemain dans la plaine qui séparait les deux camps. Mais le vent redoutable du Nord-Ouest se leva et, frappant Stozas en plein visage, le mit dans un état d'infériorité marquée. Pour obvier à cet inconvénient, ce général ordonna d'appuyer sur la droite en occupant la route de Constantine, afin de changer son front de bataille. Ce mouvement tournant était bien combiné. Seulement il eût fallu, pour l'exécuter heureusement sous les assauts de l'ennemi, des troupes autrement rompues aux manœuvres que les condottieri à ses

[1] Procop., *Vand.*, II, 13.
[2] Coripp., *Johann.*, III, 311.

ordres. Ils laissèrent flotter leurs lignes. Bélisaire en profita, les rompit, les coupa et les rejeta en désordre sur la Numidie. Leur camp resta en son pouvoir.

Toutefois il n'eut le temps ni de poursuivre les fuyards, ni de tirer parti de sa victoire. Son armée de Sicile, venant, elle aussi, de se révolter, exigeait son retour immédiat. Il partit donc pour Syracuse. Néanmoins, avant son départ, il remplaça dans le gouvernement de Carthage le préfet Solomon, coupable de faiblesse ou d'impéritie, peut-être des deux à la fois, par Ildiger et Théodore ce jeune officier dont il avait été le parrain le jour de son appareillage pour Caput Vada[1].

Stozas s'était réfugié à Gazauphula, ou mieux Gadiaufala (*Kasr Sbehi*) entre Constantine et *Aïn-Beïda*. Dès qu'il se vit délivré de Bélisaire, il releva la tête. Le commandant en chef des forces militaires en Numidie, Marcelle, voulut l'écraser ; mais la plupart de ses soldats désertèrent, massacrèrent leurs officiers et laissèrent le pays livré à l'anarchie (537).

La situation devenait grave. Pour sauver l'Afrique, s'il en était temps encore, Justinien envoya son neveu, le patrice Germain. Choix excellent ! Germain était un militaire remarquable doublé d'un administrateur habile. A son arrivée, l'armée impériale était réduite au tiers à peine de son effectif normal. Il la refit et marcha contre Stozas, qui, menaçant de nouveau Carthage, n'en était plus qu'à une vingtaine de kilomètres. L'insurgé battu, se replia derechef vers la Numidie ; mais il fut atteint dans sa retraite à Cellas Vatari (*Fedj-Souïoud*), à l'intersection des routes de Carthage, de Constantine, d'Hippône, de Lambèse et de Theveste.

Derrière les rebelles, se tenaient massés les contingents d'Yabdas et d'Orthaïas. Stozas, croyant pouvoir compter sur eux, livra bataille. Mais ses légions, sans cohésion, plièrent et les deux chefs Maures qui, d'un côté comme de l'autre, voyaient des ennemis, se joignant aux vainqueurs, achevèrent les vaincus et pillèrent leur camp. Stozas, défait, abandonna la lutte et se réfugia dans la Maurétanie sitifienne, où il épousa la fille d'un chef indigène et vécut tranquille pendant quelque temps.

Germain réorganisa le pays. Il aurait fait peut-être une œuvre durable si l'Empereur, son oncle, ne l'avait rappelé brusquement à Constantinople en 539. L'eunuque Solomon reprit, à sa place, la direction de l'Afrique. Il avait, on s'en souvient, fui devant l'émeute au moment où il méditait une deuxième expédition en Aurès. Son premier soin, dès son retour, fut de mettre son projet à exécution. Les débuts furent difficiles. L'un de ses lieutenants Guntharis, ayant poussé une reconnaissance jusqu'à l'*Oued Abigas*, se heurta soudain à un rassemblement considérable et dut chercher un refuge derrière les murailles désertes de Bagaï (*Kasr Bagaï* département de Constantine). Les Berbères

[1] Procop., *Vand.*, II, 15.

l'y assiégèrent et, se servant des canaux d'irrigation, parvinrent à inonder son camp et à rendre sa situation intolérable. Il fallut accourir avec toutes les forces impériales pour le dégager. On y réussit toutefois. On fortifia même la place de manière qu'elle offrit à l'avenir, en cas de besoin, un refuge assuré. C'est de cette époque que date l'immense quadrilatère dont l'enceinte existe encore.

Pénétrant ensuite dans le massif de l'Aurès, l'armée d'Afrique emporta successivement tous les postes de l'ennemi, ravagea Thamugadis (*Timgad*), bloqua Zerbula, gagna Thumar, position défendue de tous côtés par des précipices et des rochers taillés à pic, en délogea Yabdas et le contraignit de s'enfuir, blessé et désespéré, jusque dans la Maurétanie *Césarienne*. Car, dit Procope, *Solomon* victorieux, frappa d'un impôt, non seulement la province du *Zâb*, au-delà de l'Aurès, mais aussi la Maurétanie *sitifienne*[1].

Quatre années de paix suivirent cette campagne. Elles furent troublées, en 543, par un événement profondément regrettable et qui devait avoir de terribles conséquences.

Justinien avait nommé gouverneur de la Pentapole Cyrus, et de la Tripolitaine, Sergius, neveux de Solomon. La tribu berbère des *Loouâtah*, au sud de la Tunisie, se porta vers Leptis Magna, résidence de Sergius, pour recevoir les cadeaux de bienvenue du nouveau gouverneur et les signes d'investiture qu'il distribuait aux chefs. Sur l'avis de Pudentius, toujours maintenu dans son commandement militaire, on introduisit seulement dans Leptis quatre-vingts délégués de la tribu que Sergius admit à sa table. Tout alla bien jusqu'à la fin du repas. Mais, à ce moment, quelques-uns de ces convives élevèrent la voix pour se plaindre d'injustes dégâts commis par des Romains sur leurs terres. Le gouverneur, sans écouter les réclamations, voulut s'en aller. L'un des Loouâtah lui mit la main sur l'épaule pour le retenir. Un des gardes de Sergius voit le geste du Berbère, et, sans ordre, le perce de son épée. C'est le signal d'un massacre général. Un seul des délégués échappe à cette boucherie et court informer ceux de la tribu restés au dehors de la scène sanglante dont ses collègues viennent d'être victimes. Un cri de vengeance et d'indignation accueille son récit. La tribu tout entière se rue contre Leptis. Heureusement, pour la ville et pour lui, Sergius a pris ses précautions et les bandes indigènes, assoiffées de sang, viennent se briser contre la valeur calme et la discipline des légions. Les Berbères sont écrasés, leur camp est pris, leurs femmes sont enlevées, les enfants réduits en esclavage et Sergius rentre à la nuit dans sa résidence, ivre de carnage et fier de son triomphe. Hélas ! le brave Pudentius était, lui, resté sur le champ de bataille[2] !

C'était le commencement. Les Loouâtah, un instant déconcertés,

[1] Procop., *Vand.*, II, 20.
[2] Procop., *Vand.*, II, 21.

revinrent bientôt, pillèrent la Byzacène et, conduits par Antalas, s'avancèrent vers Carthage. Solomon dut se mettre en campagne et rencontra les bataillons berbères aux environs de *Tébessa*. Ils avaient une écrasante supériorité numérique. Le général Romain le comprit et essaya de parlementer. Ce fut en vain ; ses propositions ne furent pas même écoutées. Obligées d'en venir aux mains sur les bords de l'Ardalio (*Oued-Haïdra*), les troupes impériales éprouvèrent un véritable désastre. Solomon, renversé de cheval et blessé, fut pris et massacré avec la majeure partie de son escorte (543 ou 544). Le flot des Berbères, débordant alors comme un torrent qui a rompu ses digues, envahit jusqu'à Laribus (*Lorbeus*) dont les habitants firent lever le siège moyennant 3,000 écus d'or[1].

L'Empereur eut la singulière idée de remplacer Solomon par Sergius, le principal auteur de tout le mal. C'était le plus mauvais choix qui pouvait être fait et ce choix devint le point initial de toute une ère de calamités. Bientôt, colons, soldats, généraux détestèrent à l'envi le nouveau favori et l'insubordination devint générale. Les indigènes avaient le champ libre.

Stozas se hâta de quitter sa retraite, opéra sa jonction avec les bandes d'Antalas et, tous ensemble, dévastèrent le pays, prirent Hadrumetum; exercèrent de telles cruautés que les malheureux habitants, épouvantés, s'enfuirent en Sicile, à Malte, aux Baléares, jusqu'à Constantinople, et que ces campagnes, naguère encore si prospères, devinrent un véritable désert[2].

Il aurait fallu révoquer sur-le-champ l'incapable Sergius; mais c'était un protégé de l'impératrice Théodora ; Justinien n'osa prendre contre lui que des demi-mesures. On adjoignit seulement à Sergius le sénateur Aréobinde, neveu par alliance de l'Empereur. Malheureusement, d'une part, ce personnage ne connaissait rien au métier des armes et, d'autre part, n'était pas maître tout seul. Avec la moitié des troupes, il devait porter toute son attention sur la Numidie, tandis que Sergius, avec l'autre moitié, concentrait la sienne sur la Byzacène.

Les funestes effets de cette dualité de commandement se firent promptement sentir. Aérobinde apprend que le quartier général d'Antalas et de Stozas est au *Kef*. Sur-le-champ, il prescrit à Jean Syssiniole, un de ses meilleurs officiers, de se porter à leur rencontre et de les attaquer. Il faisait en même temps prévenir Sergius de ce mouvement offensif et le priait d'y concourir avec toutes ses forces. Sergius refusa, laissa faire et ne bougea point. Jean fut défait et resta parmi les morts, après avoir, de sa propre main, grièvement blessé le fameux Stozas.

Cette fois, pourtant, c'en était trop. L'Empereur se décida à rappeler le misérable neveu de Solomon et remit tout le gouvernement aux mains d'Aréobinde.

[1] Procop., *Vand.*, II, 22.
[2] Procop., *Vand.*, II, 23.

Sergius avait à peine quitté Carthage depuis deux mois qu'un commandant de l'armée de Numidie, Guntharis veut s'emparer à son tour du pouvoir. Il traite secrètement avec les grands chefs Berbères et deux armées s'avancent simultanément vers la capitale africaine : l'une, de la Numidie, sous Cutzinas et Yabdas ; l'autre, montant de la Byzacène avec Antalas et grossie d'un ramassis d'aventuriers Huns, Vandales et Romains, aux ordres de Jean, surnommé le Tyran, successeur de Stozas. Et pendant qu'Aréobinde se prépare à la résistance, Guntharis accourt à Carthage, embauche quelques officiers, gagne, dit-on, l'archevêque Réparatus [1] et assassine l'infortuné gouverneur. Cette trahison ne resta du reste pas longtemps impunie. Trente-six jours après, le traître, en effet, tombait lui-même, en plein festin, sous le poignard vengeur du capitaine Artabane, compatriote et ami d'Aréobinde (546).

L'Empereur voulut récompenser ce coup, qui lui conservait une province, en appelant son auteur au gouvernement de l'Afrique. Le capitaine refusa. Il mit en avant un soi-disant projet bien arrêté de revoir Constantinople. En réalité, il aimait éperdument Projecta, nièce de Justinien, veuve de son ancien général, à l'instigation de laquelle, probablement, il avait frappé, et ne pouvait se résoudre à la perdre en la laissant retourner seule à la Cour.

Sur son refus donc, le cabinet impérial jeta les yeux sur Jean Troglita. Soldat vaillant, il connaissait l'Afrique et y avait commandé l'infanterie sous Bélisaire et sous Germain. Pour l'instant, il était sous les murs de Nisibe en Mésopotamie. Mandé par Justinien et nommé à son nouveau poste, il se hâta d'achever ses préparatifs et quitta Constantinople avec une petite armée de renfort.

Il vint débarquer au Caput Vada, au commencement de 547, arriva sous Carthage en trois jours, rassembla les troupes impériales dispersées dans toute la province, alla chercher Antalas dans la Byzacène, le vainquit, lui reprit les drapeaux jadis enlevés à Solomon et le contraignit à se jeter, presque seul, dans les profondeurs du désert [2].

Il avait à peine ramené dans sa capitale ses divisions triomphantes qu'éclatait, dans le Sud, un soulèvement général des féroces Loouâtah. Loin de les décourager, l'échec d'Antalas les avait exaspérés, et ils envahissaient la pauvre Byzacène, débouchant par toutes les routes et jurant, au nom de leurs dieux et de leur liberté, de secouer enfin le joug abhorré des oppresseurs de l'Afrique. Leur chef était le fameux Carcasan, le héros invincible, dont les exploits sans nombre se racontaient le soir, aux veillées, sous la tente ! Il n'y avait pas à balancer. Jean reprit le chemin du Sud. Mais on était au fort de l'été 547. L'eau était rare, les chaleurs effroyables, et les vivres manquaient. Il fallut diviser les troupes romaines pour assurer leur subsistance.

[1] Hard., *Conc.*, III, p. 48.
[2] Procop., *Vand.*, II, 28.

Carcasan fondit sur elles, les écrasa et les rejeta en pleine déroute sur Laribus (*Lorbeus*) derrière les remparts nouvellement reconstruits de laquelle elles purent s'abriter, se reformer et reprendre haleine [1]. En homme adroit, leur général mit en même temps tout en œuvre pour désunir les Berbères. Il y réussit et parvint à détacher de l'insurrection Yabdas et Ifisdaïas avec les tribus de l'Aurès. Trop faible encore, néanmoins, pour oser se mesurer avec ses adversaires dans les plaines brûlantes et désolées du *Sahel tunisien*, il commença son mouvement de retraite vers le Nord et s'en vint camper aux *Campis Catonis*. L'emplacement de ce camp, cité par Corippus, est inconnu jusqu'ici. En se rappelant toutefois que Troglita voulait amener les Berbères à se batttre le plus possible au Nord et près du rivage de la mer et que la bataille fut, en réalité, livrée dans les environs de Carthage, ne serait-il pas au moins vraisemblable, d'identifier ces *Campi Catonis* aux *Castra Cornelia*, témoins de la fin si tragique de l'implacable ennemi de César? Quoi qu'il en soit, ces champs furent le théâtre d'une action décisive où Jean prit une éclatante revanche. Dix-sept chefs de tribus périrent : Carcasan fut tué les armes à la main et sa tête, fichée au bout d'une pique, fut promenée, comme un sanglant trophée, tout autour de Carthage [2]. Les vaincus, qui purent échapper au carnage de cette journée, s'enfuirent jusqu'aux extrémités de l'Afrique, pendant qu'Antalas et leurs autres chefs, découragés cette fois, faisaient leur soumission à l'Empire 548 [3].

Quelques années de paix succédèrent enfin à ces tristes années de troubles, de ruines et de sang. Le gouverneur les employa sagement à effacer les traces douloureuses de la guerre, à continuer et à achever les travaux ordonnés par Justinien et commencés par Bélisaire. C'était une excellente précaution. Mais le gouvernement byzantin eût dû montrer, en même temps, plus de vigilance pour le maintien au complet des effectifs de l'armée d'Afrique et ne pas mériter, sous ce rapport, les reproches qu'Agathias, Procope et Malala lui adressent [4].

En 551 cependant, le pays était assez tranquille pour que Jean Troglita pût tenter de reprendre la Sardaigne à Totila, roi des Huns, qui s'en était emparé l'année précédente.

Cette expédition ne réussit d'ailleurs pas. Le général romain se promettait de la reprendre au printemps de l'année 552. On ignore s'il réalisa ce dessein et l'on ne sait pas davantage quand, ni comment, il quitta l'Afrique. Tout ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 563, il n'y était plus. Son successeur, médiat ou immédiat, s'appelait alors Jean Rogathinus, et ce nouveau Jean débutait par faire assassiner, à Carthage même, le vieux Cutzinas, venu pour lui souhaiter la bienvenue

[1] Corippus, *Johannid.*, v, 140, 141, 271; vi, 143, 144. — Procop., *Vand.*, ii, 28.
[2] Corippus, *Johannid.*, v, 184, 187. — Jornandis, *De regnor. et temp. success.*
[3] Procop., *Vand.*, ii, 28.
[4] Agathiæ, *Historiarum*, v, 14. — Procop., *Histor. Arcan.*, xxiv. — Malala, *Chronograph.*

et recevoir les présents d'usage à l'arrivée de chaque ministre.

Cet odieux attentat motiva sur-le-champ une levée de boucliers. Les fils du chef berbère et leur *çof* en appelèrent aux armes. Toutefois leur révolte ne prit point de proportions considérables et Marcien, neveu de l'Empereur, en eut promptement raison. Justinien s'éteignait lui-même, à Constantinople, quelques mois plus tard, le 15 novembre 565.

Deux lignes de l'historien Victor Tunnunensis disent assez que, sous le règne de *Justin II*, son successeur et son neveu puisqu'il était fils de Vigilentia, sa sœur, l'Afrique redevint le jouet de nouvelles et formidables commotions. En 568, Théodose, préfet d'Afrique, est tué par les Berbères. En 569, Théoctiste, maître de la milice, a le même sort. En 570, Amabilis, remplaçant de Théoctiste, périt de la même manière. Tous ces soulèvements furent, il est vrai, vigoureusement réprimés et le règne de Justin, qui finit le 5 octobre 578, s'acheva paisiblement.

Mais dès l'année 580, sous *Tibère*, l'exarque d'Afrique, Gennadius, eut à se mesurer derechef avec le terrible Gasmul, le vainqueur des trois généraux de Bizance tués à l'ennemi. La fortune a des retours soudains. Elle fut, cette fois, contraire à Gasmul, qui périt, à son tour, dans sa défaite.

Tibère expirait le 14 août 582. Sous son successeur, l'empereur *Maurice*, Théophane mentionne une insurrection générale en septembre 588. Dix ans plus tard, en 597, nouveau soulèvement des Berbères qui marchent en masse contre Carthage. Que faire? Gennadius, avec sa duplicité de Grec, fait de pacifiques ouvertures aux hordes qui l'assiègent et entame des conférences en vue de la paix. Puis, tout à coup, pendant que ces hordes, sans défiance, se livrent aux divertissements et aux festins, il fond sur elles, en fait un tel massacre que, du coup, la guerre est terminée et l'autorité impériale rétablie en Afrique.

Le vendredi, 16 novembre 602, Maurice était renversé du trône par l'infâme *Phocas*, qui recevait lui-même le châtiment de ses crimes le lundi 5 octobre 610. *Héraclius*, le nouvel empereur, venait d'Afrique. Il était fils de l'exarque Héraclius de Carthage, qui, depuis 608, de concert avec son légat, le patrice Grégoire, était en lutte ouverte contre le meurtrier de Maurice. Décédé le dimanche 11 mars 611, Héraclius cédait le sceptre et la couronne à *Constantin III*, qui, quatre mois plus tard, le 11 juillet, empoisonné par sa belle-mère, les passait lui-même à *Héraclonas*, son frère, et celui-ci, six mois après, à *Constant II*, petit-fils d'Héraclius.

A ce moment, Septem (*Ceuta*) appartenait encore à l'Empire dans la Tingitane; mais la Tripolitaine était déjà perdue pour les Romains. Quant à l'Afrique proprement dite, elle était gouvernée par le patrice Grégoire, fils de l'ancien légat d'Héraclius. En 646, ce gouverneur secouait à son tour l'autorité de sa Métropole, s'érigeait en souverain, proclamait son indépendance, battait monnaie à son effigie et prenait, Sufetula (*Sbeitla*), pour capitale de sa jeune principauté.

Carthage, délaissée par lui, fut, sans doute, occupée par un autre exarque, venu des rives du Bosphore et autour duquel se groupèrent les Grecs et les Chrétiens restés fidèles. C'était l'agonie! Il était évident que les temps Romains étaient accomplis!

Le 29 août 570, suivant les uns, et le 20 avril 571, selon les autres, était né l'homme étonnant dont la parole, mélange bizarre de christianisme et de judaïsme, allait faire sortir des sables de l'Arabie un peuple rempli d'un enthousiasme sacré et le jeter, le cimeterre en main, sur le vieux monde impérial. J'ai nommé : Mou'ammed. La Mecque était sa patrie. La tribu sacerdotale de Koreich, sa tribu. Orphelin de bonne heure, il avait été élevé par son oncle Abou-Taleb. Il était d'une complexion délicate, sujet à des attaques d'épilepsie, taciturne et rêveur à l'excès. Contrairement à la plupart de ses compatriotes, il montrait peu de goût pour la poésie et se vantait de ne pas savoir écrire. A l'âge de quarante ans, il avait commencé sa vie publique (610) et, après une mission de vingt-trois années, il était mort le lundi 13 Rebi-l-Aouel 11 de l'hégire (8 juin 632), sans désigner de successeur. Ses compagnons élurent à sa place l'un d'eux : *Abou-Bekr*. Il ne garda le pouvoir que deux ans et quelques mois. Le lundi 22 août 634, il expirait, à l'âge de soixante-trois ans, en désignant *Omar* pour le remplacer. Ce kalife tombait lui-même sous les coups d'un assassin, le mercredi 3 novembre 644 et le commandement des croyants passait à *Othman*.

C'est sous son règne que la Province Romaine d'Afrique devait, pour la première fois, tressaillir au cri de guerre des fils de l'Islam. Conduits par le général Abd-Allah, ils envahirent le pays en 647-648 au nombre de vingt mille. Devant eux, les habitants fuyaient épouvantés. Négligeant du reste les places fortifiées de la côte, qui eussent exigé des sièges en règle, ils vinrent chercher l'ennemi au cœur de sa puissance. Grégoire, à la tête de cent vingt mille à deux cent mille hommes, les attendait dans une forte position, à *Akoubah* ou à *Sbeitla*.

Après plusieurs engagements sans résultat, pendant lesquels il paya bravement de sa personne, la couronne en tête et suivi de son royal étendard surmonté de la croix, il fut surpris par les Arabes. Ses guerriers et lui avaient lutté tout le jour. Le soir venu, tous avaient délacé leurs cuirasses et prenaient un peu de repos lorsque, soudain, l'ennemi tomba sur eux. Ils n'eurent le temps ni de reprendre leurs armures, ni de se remettre en selle. Leur défaite fut épouvantable et Grégoire périt dans la mêlée frappé par une main inconnue.

Les vainqueurs s'emparèrent de Sbeitla, la saccagèrent, la détruisirent, la laissèrent dans l'état où nous la retrouvons aujourd'hui et poussèrent des pointes dans toutes les directions. Réfugiés dans les forteresses de la Byzacène et de la Proconsulaire, les Chrétiens obtinrent toutefois l'évacuation des Arabes moyennant le paiement d'une lourde contribution de guerre. Des auteurs en fixent le chiffre à 300 k'intârs

d'or, plus de trois millions de francs, d'autres à deux millions et demi de dinârs (pièces d'or).

Othman est assassiné à Médine, le vendredi 17 juin 656, et le même jour voit élire le nouveau kalife, *Ali*, qui périt lui-même de mort violente le jeudi 28 janvier 661. Son fils et successeur, *Hassan*, ne fait que passer sur ce trône déjà sanglant, des héritiers de Moh'ammed et abdique, le jeudi 29 juillet 661, en faveur de *Mo'àouïah*, le fondateur de la dynastie des *Omuïades* de Damas.

L'Afrique romaine allait revoir les soldats arabes. Ils parurent en 661-662 et, dirigés par le général Mo'aouïah-ibn-Hodaïdj, chevauchèrent jusqu'à Bizerte, où ils entrèrent. Ils ne firent d'ailleurs qu'une courte apparition. Mais ils reparurent en 665-666, au nombre de dix mille, sous les ordres du même chef, nommé cette fois par le khalife, gouverneur d'Afrique. Arrivés par la Cyrénaïque et la Tripolitaine, ils traversèrent rapidement notre Tunisie et vinrent camper sur le *Bat-'an-el-Korn*, près de *Djaloula* (peut-être Usulitanum). C'est là qu'ils apprirent le débarquement subit d'une armée byzantine.

Soit pour arrêter Mo'aouïah, soit pour reconquérir sur les Berbères un pays qui s'était soustrait à son autorité, Constant II avait envoyé vers l'ancienne province de l'Empire une flotte nombreuse, montée par trente mille hommes et commandée par le patrice Nicéphore. Ces troupes venaient de prendre terre à Sousse.

Sur-le-champ, le général arabe fit partir une forte colonne aux ordres de son lieutenant Abd-Allah, en prescrivant à celui-ci de rejeter les Byzantins à la mer. Effectivement, malgré leur supériorité numérique, ils cédèrent sur toute la ligne et se rembarquèrent à la hâte. Sousse toutefois ne tomba pas aux mains du vainqueur. Il repartit avec sa division sans même essayer de la prendre. La petite ville d'Usulitanum fut moins heureuse. Elle fut prise par Mo'aouïah, qui l'attaqua personnellement avec un détachement de mille cavaliers. Ce fut le dernier fait d'armes qui signala la deuxième expédition des Arabes en Afrique. L'année suivante, cependant, 667-668 (47 de l'hégire), un autre général musulman, Rouaïfi-ibn--Thâbit-el-Ans'ari, occupa l'île de Meninx, ou *Djerba*.

En 669-670, nouvelle tentative du Croissant contre la Tunisie. Cette province était déjà, sans doute, en grande partie, détachée de l'Empire. Les possessions romaines devaient y être aussi restreintes, ou plus même encore, que ne l'y étaient celles des Vandales au dernier déclin de leur puissance. Et la preuve de ce fait, c'est que, dans les luttes qui marquent chaque étape de la conquête musulmane, pas un seul jour on ne voit apparaître les légions dégénérées de César, ni commander un de ses généraux. Le vent, aux heures de tempête, arrache leurs fruits aux plus grands arbres et les emporte dans l'ouragan. Tant d'orages avaient secoué l'antique Proconsulaire, le vent de tant de

révolutions et le souffle enfin si puissant de la liberté l'avaient si fort agitée qu'elle ne tenait plus, en réalité, au rejeton pourri, grandi dans le sang et la fange, sur le tronc séculaire et épuisé de la vieille Rome.

Les deux premières invasions, qu'elle venait de subir, avaient été plutôt de rapides excursions, des courses faites pour la razzia, qu'une prise de possession réelle. La troisième prit un caractère plus stable. De suite, on comprend que la conquête définitive est résolue et que l'Islam n'entend plus seulement passer dans le pays, mais s'y asseoir. Au printemps de l'année 669, elle lance sur lui dix mille guerriers d'élite aux ordres d'Ok'bah-ibn-Nâfi-l'-Fihri. Constant II était mort assassiné, en Sicile, le 15 juillet 668; son successeur, *Constantin IV*, ne fit rien pour arrêter la marche des envahisseurs. Ils pillèrent donc, ravagèrent, massacrèrent, incendièrent à leur gré, sans rencontrer d'obstacle sérieux, et firent, dit-on, jusqu'à quatre-vingt mille prisonniers !

Pourtant, si Byzance était trop faible, ou trop lâche, pour tenter un effort vigoureux, Okba pressentit que les Berbères ne tarderaient guère à lui opposer une résistance autrement redoutable et tenace que celle des anciens maîtres du monde. Aussi résolut-il de fonder au centre de son gouvernement, une ville nouvelle, exclusivement arabe, qui fût comme un point d'appui et comme un camp retranché pour l'Islamisme. Il traça lui-même le plan de la nouvelle capitale, l'établit dans des proportions grandioses et lui donna le nom de KAÏROUAN. Sa construction commencée en 570, ne fut achevée qu'en 575.

Cette même année, Okba fut relevé de son commandement, disgracié et remplacé par Dinâr-abou-'l-Mohâdjir. Ce général, peu soucieux de Kaïrouan, qui n'était point son œuvre, la délaissa, la détruisit en partie et jeta, à deux milles de ses remparts solitaires, les premières assises d'une autre cité. Il étendit d'ailleurs les conquêtes de son prédécesseur, pénétra dans la presqu'île du *Cap Bon*, marcha sur Carthage et livra à la garnison grecque de cette métropole, qui vint à sa rencontre, un combat acharné, auquel seules les ténèbres de la nuit vinrent mettre fin. Pendant l'obscurité profonde de cette nuit, les Musulmans se retirèrent sur une montagne, au Sud de Tunis, peut-être le Zaghouan. Puis des négociations furent entamées de part et d'autre et finalement la paix fut conclue moyennant l'abandon, consenti par les Grecs, de la presqu'île de Djazirah-Cherik (*Cap Bon*). Carthage était encore sauvée (679).

Peu de mois après, le samedi 7 avril 680, le Khalife Mo'âouïah décédait à Damas et son fils, *Iezid Ier*, rendait à Okba ses titres et son gouvernement. L'émir en reprit possession en 683. Sept années d'humiliations imméritées l'avaient exaspéré. Il commença par arrêter et mettre aux fers Abou-'l-Mohadjir, pour le punir de l'abandon de Kaïrouan; puis, dès le printemps de l'année 683, il se mit en campagne pour étendre les possessions de l'Islam.

Les Berbères qui, tout d'abord, avaient salué dans les Arabes des libérateurs les soustrayant aux exigences des grandes familles romaines et du fisc impérial, étaient peu à peu revenus de cet enthousiasme initial et commençaient à trouver le joug des nouveaux arrivants plus dur encore que la servitude byzantine. Ils s'étaient donc ralliés aux impériaux et ce fut tout ensemble les Berbères et les *Roum* qu'Okba rencontra sous les murs de Baghaï (*Kasr-Baghaï*). Les Arabes l'emportèrent, mais n'osèrent toutefois assiéger les vaincus, repliés derrière leurs remparts. La lutte recommença sous Lambèse et se prolongea jusqu'à Tanger.

Arrivé là, sur les bords de la grande mer, Okba poussa son palefroi de guerre au milieu des flots et, mêlant sa voix à celle de l'Océan, se plaignit de n'avoir plus de peuples à soumettre au Croissant. « Et maintenant, dit-il à ses compagnons, retournons sur nos pas ! » Et il reprit le chemin de Kairouan, sa capitale.

Parmi son entourage, il y avait un chef, d'origine berbère, nommé Koçaïlah, qu'El-Mohadjir avait converti jadis à la religion du Prophète. En haine de l'ancien gouverneur, Okba se plaisait à maltraiter Koçaïlah. Le Berbère dissimulait. Mais, la haine bouillonnant dans son cœur, il avait, pour assurer sa vengeance, noué des relations avec ses compatriotes, correspondait avec les Roums eux-mêmes et attendait le moment favorable. Il ne se fit pas longtemps attendre. Parvenu à Tubunæ (*Tobna*), l'émir divisa ses troupes, les achemina, par détachements isolés, vers Kairouan et, gardant seulement à ses côtés une escorte de trois cents hommes, annonça qu'il allait pousser une reconnaissance sur Thabudeos (*Tahouda*) et Ad Badias (*Badis*), route de Bescera (*Biskra*) à Telepte (*Medinet-el-Kdim*). Koçaïlah profita de l'occasion, s'échappa, et telle avait été la précision de ses ordres, donnés par correspondance, et le retentissement de son appel à l'insurrection, qu'il se vit aussitôt entouré de plus de cinq mille Berbères. Les Byzantins se joignirent à ces forces, si bien que lorsqu'Okba parut devant Tahouda, les portes de la ville se fermèrent et l'émir s'aperçut qu'il était perdu.

El Mohâdjir était traîné à sa suite chargé de chaînes. Il fit briser les fers de ce captif et lui offrit la vie avec la liberté. « Fuyez vers Kai-« rouan, lui dit-il ; quant à moi, je veux gagner le martyre. » — « Et moi pareillement ! » répartit simplement le vieillard. Tous deux alors firent leur prière, puis brisèrent le fourreau de leurs épées. Leurs compagnons d'armes les imitèrent et ces preux, sans trembler, attendirent le choc de l'ennemi. L'affaire fut brève. Enveloppés de toutes parts, les guerriers musulmans furent bientôt anéantis. L'on montre encore aujourd'hui, dans l'*oasis de Sidi Okba*, la tombe du vaillant émir, tombé là, il y a plus de mille ans, au mois d'août 683.

Koçaïlah, avec tous ses indigènes et les débris des populations coloniales en armes, se hâta de profiter de sa victoire. Il marcha sur Kai-

rouan, y fit son entrée triomphale en septembre, accorda l'aman aux Arabes restés dans la ville, empêcha tous les excès et, reconnu par tous, chrétiens et autres, comme souverain, y établit le siège de son gouvernement. Un jour avait suffi à la Berbérie pour recouvrer son indépendance ! Cinq années durant, Koçaïlah l'administra avec une justice à laquelle ses ennemis ont eux-mêmes rendu pleinement hommage.

Cependant Iezid Ier était mort le mardi 10 novembre 683. Son fils et son héritier, *Mo'âouïah II*, ne régna que quelques semaines. Le sceptre passa, le lundi 4 juillet 684, aux mains de *Merouân-ibn-el-H'akam*, et, le 24 août de la même année, de Merouan, assassiné par sa femme, à son fils *Abd-el-Melik*. Tous ces changements de khalifes et les sanglantes intrigues auxquels ils donnaient lieu, avaient empêché de songer sérieusement à venger le sang d'Okba.

Abd-el-Melik y pensa et chargea l'émir Kohaïr-Ibn-K'aïs de châtier Koçaïlah, de venger les morts de l'Islam et de reconquérir l'Afrique. Le général se mit donc en route au printemps de 688, envahit la Tunisie pour la quatrième fois depuis un quart de siècle et se présenta devant Kairouan. Le chef Berbère l'avait quittée pour attendre l'ennemi dans une position plus favorable. Cette ville en plaine, et toute peuplée d'Arabes, lui paraissait peu sûre pour la résistance. Kohaïr, se méfiant de quelque piège, n'entra point toutefois dans la place abandonnée. Il prit trois jours de repos sous ses murs, puis se dirigea vers le camp de Koçaïlah, situé au village de M'ams, à l'Est et près de *Sbiba*. Les troupes prirent contact, la bataille s'engagea et longtemps la victoire resta indécise. Mais enfin le vaillant Koçaïlah tomba percé de coups et sa mort devint le signal d'une épouvantable déroute. L'émir victorieux alors réoccupa Kairouan et soumit tout le pays. Il prit même, dit-on, Tunis.

Fatigué du pouvoir, ce soldat glorieux se retirait en Orient lorsque, sur le territoire de *Barka*, en Cyrénaïque, il fut surpris par une division grecque envoyée de Sicile par *Justinien II*, successeur de Constantin IV et empereur d'Orient depuis 685. Zohaïr fut accablé sous le nombre et périt avec les siens (fin 689).

Ce ne fut qu'en 696 que le khalife put confier au général H'assan-ibn-es-No'mân la mission de réparer ce désastre et de soumettre définitivement la Berbérie. H'assân rassembla quarante mille hommes et, traversant l'Egypte, la Cyrénaïque et la Tripolitaine, pénétra en Tunisie, remonta jusqu'à Kairouan et, comme depuis le trépas de Koçeïlah, tout cheik s'était érigé en prince indépendant, demanda quel était le principal maître du pays? « Celui qui gouverne Carthage, » lui répondit-on. Il semblerait assez, d'après cette réponse, que depuis leur succès à Barkah, les Byzantins avaient repris, sur les Berbères, quelque chose de leur antique influence.

En tous cas, H'assân marcha droit sur la capitale désignée, en battit la garnison, qui avait exécuté une sortie vigoureuse pour le repousser;

emporta la place d'assaut, l'occupa militairement, poursuivit les débris de l'armée impériale, réfugiés sur le territoire de Sat'fourah, près *Bizerte*, les défit encore, et les chassa, l'épée aux reins, jusqu'à *Béjà*, dont les puissantes murailles, relevées par Justinien, abritèrent les vaincus et arrêtèrent les vainqueurs.

Cependant, à la nouvelle de la prise de Carthage, *Léonce*, successeur de Justinien II, déposé en 695, se résout à un suprême effort. Il arme tout ce qui reste de vaisseaux à Byzance, les confie au patrice Jean, et lui prescrit de reprendre la vieille et glorieuse cité, si longtemps l'orgueil de l'empire. L'escadre grecque parut en vue des côtes aux premiers jours de l'automne 697. Elle rompit les chaînes qui fermaient le *Mandrakion* et en força l'entrée. Les troupes de débarquement emportèrent la place, massacrèrent ses défenseurs arabes et reprirent, une à une, toutes les cités tombées au pouvoir d'H'assân. L'étendard impérial flotta de nouveau sur la Proconsulaire et le patrice Jean passa, dans les enchantements du vieux palais de *Byrsa*, l'hiver de 697 à 698.

C'était, hélas! le dernier éclair de la fortune de Rome sur le sol africain. Au printemps de 698, en effet, Abd-el-Melik armait à son tour une flotte nombreuse et l'envoyait au secours d'H'assân. L'émir, avec ces renforts, chassait les Byzantins, leur reprenait, aux premiers jours de l'été, Carthage, qu'il ruinait de fond en comble, et les forçait, avec leur général humilié, de quitter, pour ne les plus revoir, ces rives ensoleillées, muets témoins de tant de gloires et portant encore sur leurs grèves en deuil, l'ineffaçable empreinte des Hann-Baal, des Scipion, des Marius, des César, des Giséric et des Bélisaire.

Le patrice Jean s'enfuit, sur les débris de son escadre, vers Constantinople, où un *pronunciamento* venait de renverser Léonce et de porter au trône le général Apsimare, plus connu sous le nom de *Tibère II*.

Arrêtons un instant nos regards sur cette domination romaine qui disparaît pour toujours de la Tunisie.

Elle a marqué, jusqu'à présent, l'apogée de la civilisation dans ce pays. Sans doute, elle n'y créa pas tout. Avant elle, d'antiques cités phéniciennes en couvraient les côtes et d'autres plus jeunes, phéniciennes, ou berbères, vivaient dans l'intérieur. Mais cette domination donna certainement au travail, à la littérature, aux arts, à l'utile et au beau, des encouragements et une impulsion plus puissants que ceux donnés jusque-là. Dans les dernières années de la République, et sous la puissance impériale, la colonisation de ce pays prit un tel essort, et sema ses œuvres avec une telle abondance, et une magnificence telle, qu'elles ont, presque partout, remplacé complètement ce qui existait auparavant et n'ont pu être elles-mêmes totalement effacées nulle part. Le temps, les hommes et douze siècles de barbarie se sont vainement attelés à cette œuvre de destruction radicale. On les rencontre partout, leurs gerbes de marbres qui jaunissent au milieu du sillon!

Il fut grand le peuple qui défie de pareils ennemis et qui, malgré leurs efforts conjurés, force encore aujourd'hui, par la seule vue des ruines qui ont survécu, l'étonnement et l'admiration du monde!

IX

LE KORAN

DOMINATION ARABE

Lorsque H'assân eut chassé les Grecs, repris Carthage et donné quelque repos, sous Kairouan, à ses troupes fatiguées de marches et de combats, il adressa, pour la deuxième fois, aux habitants, la question fameuse, déjà posée à l'heure de sa venue : « Quel chef puissant reste encore en Afrique? »

« La *Kahinah*, lui répondit-on, exerce un tel pouvoir que si vous « parvenez maintenant à la vaincre, vous serez ensuite le maître incon- « testé du pays. » — « Qu'est donc la Kahinah? » répartit l'émir. On lui donna les renseignements suivants.

C'est une femme, et la reine effective de la province entière. Tous les Roums la craignaient jadis, tous les berbères lui obéissent. Son vrai nom est ignoré. Les uns l'appellent Dahïah, mais ce mot signifie: *la rusée*, et paraît n'être qu'un surnom. Elle est surtout connue sous celui de la Kahinah: *la prêtresse*. Sa famille appartient à la tribu juive des Djorâouah. Son père se nommait Tabeta, fils d'Enfak. On l'honore, dans nos montagnes, comme naguère, dans leurs sombres forêts, ou leurs landes glacées, les peuples germains et francs ont honoré leur Aurinie et leur Velléda.

De même qu'il s'était porté sur Carthage, H'assân se mit aussitôt en route contre l'héroïne berbère. Mais celle-ci descendit de l'Aurès, où elle se tenait; devança le général arabe à Baghaï, en fit sortir les habitants, détruisit cette place afin que son ennemi ne pût s'y retrancher, et, suivie d'une foule innombrable de ses compatriotes, auxquels s'étaient joints les Grecs restés sur le sol africain, elle vint au-devant de l'émir. Il l'attendait aux bords de l'Oued-Nini, au Nord de Baghaï. La guerrière l'y rejoignit, mais, vu l'heure avancée du jour, la bataille

ne put être immédiatement livrée. Des deux côtés, on passa la nuit en selle, et, le lendemain matin, dès l'aurore, on en vint aux mains. La mêlée fut affreuse. Un des anciens généraux de Koçeïlah commandait l'avant-garde de la Kakînah. Le commandant en chef de la cavalerie arabe fut tué. Enfin, après des prodiges de valeur, accomplis de part et d'autre, la fortune se prononça pour les Berbères et leurs alliés. H'assân et ses musulmans furent enfoncés et rejetés en pleine déroute. On les poursuivit vigoureusement jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé le territoire de Gabès.

L'émir, cependant, transmit à Damas la nouvelle de sa défaite, représentant le pays comme une fourmilière de combattants sans cesse renaissants et demanda des instructions. Puis il continua sa retraite. Lui et les siens étaient arrivés sur les terres du gouvernement de Bark'ah, près d'atteindre, sur le littoral de la grande Syrte, un point remarquable par un puits d'eau saumâtre, nommé *Râchadâh*, lorsque parvint la réponse d'Abd-el-Melik à son message. Le sultan commandait de s'arrêter là même où l'on recevrait sa dépêche et d'y attendre ses ordres ultérieurs. Les fugitifs s'arrêtèrent donc, et, pour s'abriter contre un coup de main facile, construisirent les fortins connus sous le nom de châteaux d'H'assân : K's'ours-el H'assân.

Quatre-vingts des plus illustres compagnons de l'émir étaient, dans la lutte, tombés aux mains de la Kahînah. Sans exiger de rançon, la noble fille des Berbères les renvoya tous, un seul excepté !...

Celui-là s'appelait Khaled. Il était jeune, fils d'Iezid, de la tribu de Kaïs et portait dans le rayonnement de son front et la flamme de son regard le double signe de la vaillance et du génie. Elle avait jeté les yeux sur lui et s'en était éprise. « Jamais, lui dit-elle un jour, je n'ai « vu d'homme plus beau, ni plus brave que toi. Je veux t'allaiter pour « que tu deviennes le fils de la Kahînah et le frère de ses deux enfants. » Khaled y consentit et joua son rôle dans cette cérémonie naïve qui, chez les Berbères, consacrait l'adoption maternelle.

A ses élans enthousiastes d'une nature poétiquement généreuse, l'héroïne de l'Aurès alliait parfois de ces inspirations sauvages qui décelaient aussi les dévorantes ardeurs de son sang. Elle croyait sincèrement que les Arabes ne convoitaient de sa patrie que la végétation luxuriante et les richesses accumulées. Détruisons donc ce qu'ils recherchent, disait-elle, ruinons notre pays pour les décourager, nous ne reverrons plus leurs légions maudites et nous garderons intacts les pâturages et les champs qui suffisent à nos besoins. Ainsi parlait-elle, et sa voix inspirée, qui les avait conduits à la victoire, persuada ses partisans. Alors s'accomplit la plus affreuse des dévastations. Les villes furent ruinées, les édifices renversés, les campagnes dévastées, les jardins ravagés, les arbres détruits, les forêts incendiées, les eaux détournées, les barrages arrachés et précipités dans les vallées.

Sacrifice héroïque dans sa sauvagerie qui ne devait point, hélas !

arrêter les guerriers de l'Islam ! Après cinq années d'attente, dans ses k's'ours, à la fin de 703 ou au commencement de 704, H'assân y recevait en effet des renforts et de l'argent avec l'ordre de reprendre le chemin de l'antique Proconsulaire. Il partit donc, entra dans Gabès, prit Gafsa, le territoire de Tozeur et les riches oasis du Nefzaoua. Il savait d'ailleurs tout ce qui se passait en Berbérie par les renseignements secrets que lui fournissait Khaled, dont le naturel arabe, gardant le dessus, payait par la trahison les délicates attentions de sa mère adoptive.

La Kahinah connaissait, elle aussi, les forces d'H'assan. Elle prévit qu'elle succomberait dans le grand duel engagé entre elle et lui; mais, comptant sur le cœur de son adversaire, elle lui envoya ses fils en les lui recommandant. Khaled les accompagnait. Il obtenait donc la liberté pour prix de son ingratitude et de l'infâme trahison qu'il allait bientôt commettre. Vainement, avant leur départ, ses enfants, auxquels elle disait : « Je sens que ma fin approche; lorsque je regarde l'Orient, « j'éprouve à la tête des battements qui m'avertissent, » lui conseillaient-ils de céder aux destinées et de fuir devant le Croissant envahisseur, elle repoussait ces conseils avec indignation. « La fuite, répondait cette « femme héroïque, serait une honte pour mon peuple. Celle qui a « commandé les Chrétiens, les Berbères et les Arabes doit savoir mourir « en reine ! »

Ses fils partirent donc et se présentèrent. avec des paroles de soumission, devant H'assân. L'émir les accueillit favorablement, les fit passer à son arrière-garde, et les remit aux soins de deux officiers ; mais il garda Khaled et le nomma, sur-le-champ, commandant en chef d'un corps d'attaque. Le misérable accepta.

Peu après, les deux armées en vinrent aux mains. Mais quel fut le théâtre de la bataille? Les uns, comme Bekri, le placent à El Djem et font de l'immense amphithéâtre de la cité d'antan, le lieu de la lutte suprême engagée pour l'indépendance berbère. D'autres veulent que ce lieu ait été plus à l'Ouest. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'affaire fut si chaude, et le carnage si grand, que les Musulmans faillirent, à plusieurs reprises, être exterminés. Il fallut, dit En. Nouaïri, l'un de leurs historiens, une intervention spéciale de Dieu pour que les indigènes fussent enfin bousculés et rompus après des pertes énormes dans les deux camps.

La Kahînah ne survécut point à cette défaite. Les circonstances de sa mort sont toutefois demeurées mystérieuses. Il en est qui la font mourir dans l'enivrement même de la lutte, casque en tête et glaive en main. Il en est d'autres, au contraire, qui veulent que, fugitive et poursuivie, sa tête soit tombée dans l'Aurès, près d'un puits que, du temps d'Ibn Khaldoum, on appelait encore *Bir-el-Kahinah;* d'autres enfin, qui désignent avec El Bekri, la petite ville de *Tabarka* comme le lieu de l'immolation de l'héroïne. Sa tête fut, parait-il, envoyée à Abd-

el-Melik. Elle en valait la peine! Car, avec elle, la Berbérie était décapitée et sa liberté descendait pour longtemps au sépulcre. Elle n'en devait sortir ni à la troisième aurore, ni à la troisième semaine, ni à la troisième année! Plus d'un siècle, l'arabe allait peser sur elle, comme un marbre sur un tombeau!

Jusqu'aux fiers indigènes de l'Aurès vinrent demander l'*aman* et l'obtinrent à la condition de fournir un contingent de douze mille combattants pour la guerre sainte. Chef-d'œuvre de la politique! Transformer l'opprimé en champion de son oppresseur! Et, pour achever l'ironie, le commandement de ces douze mille, divisés en deux corps, fut remis aux deux fils de l'infortunée Kahînah! La mère avait été le dernier héros de l'indépendance nationale, les enfants devenaient les soldats de la servitude de leur patrie!

H'assân, couvert de gloire et chargé de butin, n'avait plus qu'à rentrer dans Kairouan. Son œuvre était terminée. Cette paix sinistre des déserts, dont Tacite a dit : *Ubi solitudinem fecerunt, pacem appellant*, régnait sur les champs dévastés, dépouillés et dépeuplés de la pauvre Berbérie[1].

Le conquérant, rassasié de sang, rêvait de faire place à l'administrateur, s'occupait d'organiser le pays et d'asseoir l'impôt foncier, lorsqu'il fut brusquement destitué à la fin de l'année 704.

La lettre qui le révoquait lui enjoignait d'aller se présenter devant le gouverneur d'Egypte, son chef hiérarchique immédiat et nommait à ses fonctions Mouça-ibn-Nos'aïr.

H'assân désigna pour faire l'intérim, jusqu'à l'arrivée du nouveau titulaire, un de ses lieutenants nommé Sàlih et partit. il emmenait ses esclaves, ses trésors, ses bêtes de somme. Le chiffre seul de ses esclaves s'élevait, dit Baïan, à trois mille cinq cents. Le gouverneur d'Egypte, Abd-ul-Aziz, dépouilla sans pudeur le général auquel il venait de retirer son commandement. Il prit ce qu'on lui offrit et vola le reste. Heureusement pour lui, l'émir avait prévu ce qui se passait. Aussi avait-il caché dans des outres à eau la plus grande partie de ses pierreries, de son or et de ses bijoux. Ces outres échappèrent, par leur vile apparence même, à la rapacité d'Abd-ul-Aziz et de son entourage. H'assan continua donc son voyage avec elles, se présenta devant le Khalife Abd-el-Melik, et, jetant à ses pieds ces richesses immenses, se plaignit à sa Hautesse des procédés du gouverneur d'Egypte. « Je te rends ton gouvernement, » s'écria le Khalife émerveillé. H'assân refusa. Mais désormais l'Afrique fut soustraite à l'autorité de l'Egypte et releva directement du Commandeur des Croyants. Quelques mois après, le vendredi 9 octobre 705, Abd-el-Melik s'éteignait à Damas et son fils *Oualid-ibn-Abd-el-Melik* lui succédait sans difficulté.

Mouça, confirmé dans son gouvernement par le nouveau Khalife, était, sur ces entrefaites, arrivé en Tunisie. Son premier acte fut de

[1] En Noweïri, § 11.

disgrâcier Salih, l'homme de confiance d'H'assân ; son second, de réprimer une agitation indigène qui se manifestait surtout dans le Zaghouan et dans les districts voisins de cette montagne. Cette agitation n'eut d'ailleurs pas de suites sérieuses, et bientôt l'activité belliqueuse des Arabes ne trouva plus un aliment suffisant dans l'antique Proconsulaire pacifiée et paisible. L'émir entreprit alors la conquête des trois Maurétanies, jadis traversées au galop par Okba ; mais, en réalité, demeurées indépendantes. Il occupa successivement la Césarienne, la Sitifienne, la Tingitane et là, jetant des regards d'envie sur les riches vallées Andalouses, il envoya deux officiers, Tarif, en juillet 710, et Tarik-ibn-Ziâd, en avril 711, les reconnaître et y prendre pied. Après huit jours entiers de combats, livrés près d'Algéziras, sur les rives du *Salado*, du dimanche 19 au dimanche 26 juillet 711, Tarik vainquit le roi Roderik, détruisit l'empire des Goths, et fixa, pour huit siècles, les destinées de l'Espagne. Non toutefois que la conquête de la péninsule fût achevée par ce coup de force et de chance. La guerre dura longtemps encore. Tolède, Cordoue, Grenade, Elvire, Séville, Mérida, Saragosse, toutes les villes espagnoles ne tombèrent que lentement, les unes après les autres, et souvent à la suite d'une opiniâtre résistance, entre les mains des conquérants nouveaux. Jaloux des lauriers de son lieutenant, Nos'aïr passa lui-même, en juin 712, guerroyer contre elles. Il y était encore au commencement de 714, et se trouvait à Lugo, en Galice, lorsqu'un ordre du Khalife l'appela d'urgence à Damas. Mouça' repassa donc le détroit; s'arrêta plusieurs mois à Kairouan, et, le 20 février 715, arrivait en Syrie devant Oualid. Le Khalife, déjà mourant, expirait trois jours plus tard. Mais l'émir s'était créé une puissance capable de porter ombrage au Commandeur des Croyants lui-même. Ce qu'eût fait Oualid, s'il eût vécu quelques semaines de plus, son frère et successeur *Soleïman* le fit donc. Il dépouilla le vieux Nos'aïr de toutes ses richesses ; destitua son fils Abd-Allah, que Mouça avait laissé à Kairouan avec le titre de gouverneur intérimaire d'Afrique, et nomma à ce poste envié Mohamed-ibn-Iezid. Deux ans après, Mouça-ibn-Nos'aïr mourait à Médine, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, suivi de près dans la tombe par son spoliateur, l'impitoyable Soleïman, qui s'éteignait subitement le vendredi 1er octobre 717.

Le cousin du sultan défunt *Omar-ibn-Abd-el-Aziz-ibn-Merouan* héritait du khalifat. C'était un homme vertueux, uniquement préoccupé des intérêts religieux de l'Islam. Pour remplir ses vues de justice et de piété, il rappela le gouverneur d'Afrique et le remplaça par un musulman zélé comme lui-même : Ismaïl-ibn-Abd-Allah. Quelques changements de cette nature occupèrent tout le règne du pieux Omar qui fut de courte durée et se termina le samedi 10 février 720.

Nouveau Khalife ; nouveau Gouvernement ! Le successeur d'Omar, *Iezid-ibn-Abd-el-Melik II*, s'empressa de destituer Ismaïl et investit de l'émirat

un affranchi Iezid-ibn-Abou-Moslim. Celui-ci se fit si cordialement détester que les indigènes l'assassinèrent dans la mosquée même, pendant la prière du soir. Puis ils mirent à leur tête un notable de Tunis Mohamed-ibn-Ans-el-Ansari et écrivirent au Khalife pour lui exposer les faits et se justifier. Que faire ? Iezid prit le bon parti ; il agréa leurs excuses et leur envoya un nouveau gouverneur Richr-ibn-S'afouân-el-Kelbi, précédemment émir d'Égypte. « Celui-ci pacifia le pays, dit Ibn-« Khaldoun, et apaisa les troubles qui avaient éclaté de toutes parts. » Il fut assez heureux pour que, Iezid II étant mort le jeudi 27 janvier 724, son successeur *Hichâm* le confirmât dans son commandement. Il y mourut, à Kairouan, en 728.

Obeïdah-ibn-Abd-er-Rha'mân-es-Solami, désigné pour remplir le poste vacant par ce décès, arriva à Kairouan en juin, ou juillet, de la même année. C'est pendant son émirat que vint se briser l'élan guerrier de l'islamisme contre la valeur des Francs et des Austrasiens, entre Tours et Poitiers, dans ces mêmes plaines, où, deux cent vingt-cinq ans auparavant, les Visigoths avaient été vaincus par Clovis. Sept journées durant, les deux armées ennemies se regardèrent hésitantes, puis les Musulmans attaquèrent. C'était le samedi 25 octobre 732. Ils étaient conduits par l'émir d'Espagne, le fameux Abd-er-Râh'man-ibn-Abd-Allah-el-Ghafiki .Tout le jour, les Chrétiens reçurent, sans s'émouvoir, leurs charges mille fois renouvelées. Mais, le soir venu, ils s'ébranlèrent enfin à leur tour et, menés par Charles Martel et le comte Eudes, ils renversèrent, écrasèrent tout. Abd-er-Râh'man resta sur le champ de bataille et les débris de son armée disparurent dans la nuit. Il appartenait à Obeïda de désigner un successeur à l'émir défunt. Il désigna donc Abd-el-Melek. Mais ce fut, sans doute, le dernier acte important de son gouvernement. De nombreuses plaintes, venues d'Afrique, émurent en effet le Khalife qui destitua Obeïda au mois de décembre.

L'Afrique resta dix-huit mois sans émir. Ce ne fut qu'à la fin de mai 734 que le nouvel élu Obaïd-Allah-ibn-el-H'abhâb, arriva dans *Kairouan*. On le déposa en 740, à la suite d'une insurrection indigène et le kalife Hichâm envoya, pour écraser cette révolte, le général Kalthoum-ibn-Aïadh. Mais les opérations militaires de ce chef furent malheureuses. Après être entré de force à Sbiba, le samedi 19 août 741, il fut défait et tué, avec presque tous ses lieutenants, sur les bords de l'Oued Sebou (Maroc), en octobre de la même année. La situation devenait réellement critique. L'émir d'Égypte H'antzalah-ibn-Safouan reçut ordre de passer immédiatement dans la province insurgée et d'y rétablir l'influence arabe gravement compromise. Il prit possession de son commandement dans les derniers jours de février 742. A peine était-il installé qu'une double avalanche berbère se précipitait des hauteurs du Zâb sur Kairouan. Vite, il court sur l'une et l'arrête à El-Karn, près de sa capitale qu'il traverse au pas de course, et se porte rapidement au devant de l'autre. Celle-ci, par Béjà, avait déjà gagné

jusqu'à El Asnam, près Djalloula, où il l'atteint et la broie. Les Berbères laissèrent cent quatre-vingt mille cadavres sur le champ de carnage. Tout s'était passé entre le 12 avril et le 12 mai. L'insurrection écrasée, il fallait songer à réorganiser le pays, les services publics et l'administration; car tout était à refaire.

Pendant qu'Hantzalah se mettait courageusement à l'œuvre, le khalife Hicham rendait l'âme, le 6 février 743. Son successeur *El-Oualid-ibn-Iezid II* périssait empoisonné, par ordre de son cousin *Iezid ibn el-Oualid Ier*, le jeudi 1er avril 744 et Iezid lui-même, maître du trône par ce crime, était emporté par la peste, le 6 octobre suivant. Son frère *Ibrahim*, proclamé à sa place, était déposé, le mardi 24 novembre de la même année, par les vengeurs d'Oualid et cédait l'Empire à leur chef *Merouan-ibn-Mohâmmed-el-Djadi*. Ce règne ne fut qu'une longue lutte intestine. Il se termina, en fait, le jeudi 30 octobre 749, par l'avènement d'*Abou-l-Abbas-el-Saffâh* et, définitivement, en droit, le mercredi 5 août 750, par le trépas de Merouan, tué en défendant sa cause. Avec lui s'eteignait la dynastie des Omaïades.

Avec Abou-l-Abbas commençait celle des Abassides. La Tunisie n'avait pu goûter les douceurs de la paix pendant un si long espace de temps. Un chef arabe Abd-er-Rhaman-ibn-Habib, fils d'un des généraux tombés aux côtés de l'émir Khaltoum à la bataille de l'Oued Sabou, et petit-fils d'Okba, après avoir guerroyé en Espagne, était venu s'établir à Tunis. Peu à peu, il avait préparé un soulèvement contre Hantzalah. En décembre 744, enhardi par les révolutions de palais qui élevaient et précipitaient les Kalifes, il réunit ses adhérents sur les grèves de la Sebka *Sedjoumi* et les passa en revue. L'émir le sut et, au lieu de l'arrêter, ou de l'attaquer brusquement, à l'improviste, tenta de le ramener. Cette douceur ne fit qu'exalter l'orgueil d'Abd-er-Rhaman, qui partit en guerre contre Kairouan en donnant trois jours au gouverneur pour lui céder la place. Hantzalah ne voulut point de lutte fratricide pour une querelle quasi-personnelle et se retira (avril 445). C'était l'anarchie. Aussitôt toute la Berbérie fut debout. Un berbère Orouah-ibn el-Oualid-es-Sadafi s'empare de Tunis. Un autre prend Béjà. Gabès est aussi prise et reprise. Abd-er-Rhaman, il est vrai, finit par triompher de ces révoltes, mais elles laissèrent un germe de haines contre la domination arabe qui ne pouvait plus tarder à porter ses fruits. En attendant, l'usurpateur obtenait la confirmation de son émirat, d'abord de Merouan, puis d'Abou-l-Abbas, et, ce prince étant mort de la petite vérole, le dimanche 9 juin 754, de son frère et successeur *Abou-Djafar-el-Mansour*. Il fit plus : Djafar lui ayant écrit une lettre menaçante, il rompit avec le Khalife en personne et proclama son indépendance du haut du mirahb de la grande mosquée de Kairouan. Tout lui réussissait à souhait, et sa puissance paraissait au comble lorsqu'il fut poignardé par son propre frère Ias. Il avait fait décapiter les fils d'Oualid II, réfu-

giés en Tunisie. Leur cousine germaine, épouse d'Ias, ne cessait plus, depuis lors, d'exciter son mari. « Il a massacré tes parents », répétait-elle, et elle ajoutait, pour surexciter chez l'instrument de ses vengeances la plus implacable des passions, la jalousie : « Il a désigné « pour lui succéder son fils Habib, auquel il a fait honneur de tes « exploits. C'est une honte pour toi qui commande ses armées et portes « son épée. » Ce langage de vipère avait lentement empoisonné le cœur d'Ias ; mais maintenant il était tout à fait exaspéré. Abd-er-Rhaman venait de le nommer gouverneur de Tunis en remplacement d'un de leurs frères, nommé Imram. Il devait partir le lendemain et, depuis longtemps déjà, la nuit était close. Il demande à voir l'émir comme pour lui faire ses adieux, entre dans la chambre où il s'était déjà retiré, le trouve jouant avec un de ses petits enfants, s'entretient quelques instants avec lui, se lève, se baisse pour l'embrasser en se retirant, mais, au lieu d'un baiser, lui porte un violent coup de *flissa*. L'arme pénètre entre les deux épaules et va ressortir par la poitrine. Abd-er-Rhaman tombe et, de ses propres mains, Ias lui coupe la tête (755).

Cet assassinat fut suivi d'une lutte longue et terrible entre le meurtrier qui prit l'émirat et le fils de la victime parti dans la nuit même du crime pour Tunis et réfugié près de son oncle Imram. A la suite d'un accord intervenu entre eux, Imram eut le gouvernement de Tunis, de la presqu'île du cap Bon et d'une partie de la vallée de la Medjerdah supérieure. Habib, le fils, obtint le commandement de Gafsa et des territoires de Castilia et de Nefzaoua. Ias garda Kairouan et tout le centre Tunisien. Mais cet accord dura peu. Imram fut égorgé par Ias, qui s'empara de sa part. Habib, découragé, voulut chercher son salut dans la fuite. La tempête le jeta dans le port de Tabarka. Désormais il fallait vaincre ou mourir. Il rallia donc quelques partisans, s'empara de Korbeus, atteignit Djalloula et, dans un combat singulier, en présence de ses troupes et de celles de son oncle, vengea finalement le sang de son père. Il prit possession de Kairouan, du 10 décembre 755 au 8 janvier 756, précédé de la tête de l'assassin de sa famille. Son triomphe, toutefois, fut éphémère. Une insurrection berbère le chassa bientôt de sa capitale, l'obligea à s'enfuir à Gabès d'abord et, de là, dans le massif de l'Aurès, où il périt les armes à la main (mai-juin 175).

Les indigènes étaient donc encore une fois maîtres de leur pays. Ils conservèrent cette suprématie jusqu'en 762, où, vaincus par Ibn-Achath, ils durent évacuer Kairouan. L'émir victorieux y entra le dimanche 31 janvier et s'appliqua, sans retard, à pacifier et à réorganiser sa conquête. Il entoura pareillement sa capitale d'une forte muraille de briques, épaisse de $4^{m},88$ (soit 10 coudées arabes à $0^{m},4884$ la coudée), afin de la mettre à l'abri d'un coup de main. Ses janissaires le renversèrent du 27 avril au 26 mai 765, pendant qu'il était tout à ces soins. Ce fut le pacha de Tobna, Aglab-ibn-Salem, qui reçut mission de continuer l'œuvre commencée. Il ne fit que paraître et disparaître. Les Ber-

bères, jamais domptés, l'assaillirent et son ancien collègue, le commandant de la place de Tunis, El-Hassan-bel-Harb, se mit en révolte ouverte contre lui. De part et d'autre, on en vint aux mains. Aglab, battu dans deux rencontres, se retira dans Kairouan et périt d'une flèche empoisonnée en repoussant un assaut. C'était mourir enseveli dans son triomphe, car Hassan, vaincu lui-même et fait prisonnier, était décapité quelques jours après. On était en septembre 767.

L'intérim dura six mois. Le nouvel émir d'Afrique, Omar-ibn-Hafs, n'arriva, en effet, qu'en mars de l'année suivante. Son premier soin fut de relever les défenses de Tobna. Il surveillait ce travail, accompli par ordre du Khalife, lorsque les indigènes, se soulevant soudain, vinrent l'assiéger en masse dans la place à peine restaurée. Sorti de ce mauvais pas grâce à une trahison chèrement payée, il accourt à Kairouan. On l'y bloque derechef. Le nombre des assiégeants était si considérable que les arabes l'évaluent à trois cent cinquante mille. Omar résistait pourtant le mieux qu'il pouvait lorsque des lettres de reproches à son adresse arrivèrent de Bagdad. Son énergie et son courage semblaient y être mis en doute. Piqué au vif, l'émir prit la résolution désespérée de briser, sans délai, la ligne d'investissement ou de périr. Le samedi 30 novembre 771, il commande une sortie générale, s'élance aux premiers rangs, se bat en lion et meurt en héros. Sa chute fut le signal de la débâcle. L'ennemi pénétra dans Kairouan, l'occupa et la démantela.

El-Mansour ne pouvait se résoudre encore, néanmoins, à lui abandonner un pays arrosé de tant de sang arabe. Il rassemble une armée de quatre-vingt mille hommes, en confie le commandement à Iezid-ibn-Hatim et l'achemine vers la province tant de fois conquise et tant de fois perdue. Le choc eut lieu le samedi 7 mars 772 et se termina par l'écrasement des indomptables Berbères, qui se replièrent dans leurs montagnes. Deux mois après sa victoire, le mercredi 27 mai, Iezid faisait, en grande pompe, son entrée solennelle dans Kairouan reprise. Son triomphe avait tellement épuisé les forces indigènes que, pendant quinze années entières, la vieille Proconsulaire jouit d'une paix qu'elle ne connaissait plus. Iezid rendait à Kairouan sa splendeur d'antan. Il en releva la grande mosquée, il en bâtit les Souks et s'attacha à faire partout fleurir, sous son autorité, l'ordre, la justice, la tranquillité. Son administration était si sage et si ferme en même temps que quatre Khalifes : El-Mansour; *El Mahdi-ibn-el-Mansour ; Mouça-l-Hadi-ibn-el Mahdi* et enfin *Haroun-el-Rachid*, frère d'El-Hadi, le maintinrent successivement dans ses fonctions. La douce mort des vieillards vint seule l'en arracher le mardi 13 mars 787.

A peine eut-il fermé les yeux que les indigènes, ne sentant plus sa main de fer sous un gant de velours, s'agitèrent de nouveau. Le mouvement prit naissance du côté de Béjà. Daoud, son fils et son remplaçant provisoire, dispersa du reste les bandes insurgées et leur infligea, notamment sous le Kef, des pertes sérieuses. Tout était rentré dans le

calme lorsqu'il remit le pouvoir à son oncle Rauh-ibn-Hatim, investi de l'émirat. Ce Rauh, frère du défunt émir, était lui-même un vieillard qui préféra les accommodements à la lutte. La plume lui convenait plus que l'épée. Il signa donc, avec les éternels révoltés de la Berbérie, un traité qui plaçait à peu près toute l'Algérie et le Maroc actuels en dehors de l'autorité arabe. Ils y étaient de fait, il est vrai, mais c'était la reconnaissance de ce fait, par conséquent sa légitimation. Chose grave! Ce fut d'ailleurs le seul acte saillant de son passage aux affaires. Il expira dans la nuit du dimanche 30 janvier 791.

Haroun-el-Rachid le remplaça par Nasr-ibn-Habib-el-Mohallah, qu'il releva de ses fonctions deux ans plus tard, en mai 793, et auquel il donna pour successeur El-Fadhl-ibn-Rauh. C'était le fils de Rauh-ibn-Hatim et la gestion de ce fils devait être plus fatale encore aux intérêts de l'Islam que ne l'avait été celle de son vieux père. Il nomma en effet gouverneur de Tunis son neveu El-Maghaïrah. Mais les allures de ce despote au petit pied blessent la garnison syrienne de la place. Elle se mutine, met à sa tête le préfet de police de Tunis, général Abd-Allah-ben-Djaroud, et marche résolument contre El-Fadhl, qui, battu et fugitif, est atteint et massacré (794). Tout semblait ainsi terminé, lorsque le commandant de Lorbeus, général Chemdoun, prend fait et cause pour l'autorité contre l'émeute victorieuse. La guerre civile, rallumée, bat donc plein, avec ses alternatives de succès et de revers et aussi ses horreurs accoutumées. Finalement toutefois Chemdoun l'emporte, capture Ben-Djaroud et l'envoie, chargé de chaînes, au Khalife qui le jette dans les cachots de Bagdad (mars-avril 795).

Dans le courant de juin, l'émir Harthamah prit possession du poste vacant par le meurtre du malheureux Fadhl. Il proclama, dès son arrivée, une amnistie plénière et générale; puis cet acte politique d'apaisement accompli, il s'efforça de mettre quelques places en état de défense et bâtit, entre autres, le grand château de Monastir. Homme timide, mais perspicace, que cet Harthamah ! Voyant les nuages s'amonceler à l'horizon et ne voulant point être emporté par une tourmente, à laquelle il se sentait incapable de résister, il sollicita son rappel et l'obtint.

Malheureusement, hélas ! son successeur était bien moins encore en état que lui d'affronter l'orage. Pauvre Mohamed-ibn-Mokatel ! son seul mérite était d'être frère de lait d'Haroun-el-Rachid. C'était beaucoup pour obtenir un titre ; c'était peu pour porter convenablement une charge aussi lourde surtout que celle qui lui incombait. On lui prête serment en octobre 797. Les fêtes de son investiture étaient à peine terminées que, de tous côtés, les insurrections éclatent et les révoltes se succèdent. Il en réprime quelques-unes. Mais enfin, le mercredi 30 octobre 799, à Moniat-el-Kheil, il est absolument écrasé par le pacha de Tunis, général Temmam-ben-Temime et n'obtient la vie qu'à la condition honteuse de signer son abdication et de quitter le pays.

Le malheureux s'en allait, sans avoir même exactement conscience de sa honte, quand le gouverneur du Zab, fils de l'ancien émir El-Aglab se jeta, comme jadis le commandant de Lorbeus, dans la mêlée. Il eut vite fait de chasser Temmam, rappela Mokatel, qui rentra dans sa capitale le samedi 8 février 800, et contraignit Temmam sans ressources, bloqué dans Tunis et près d'y subir un assaut, à déposer les armes et à capituler.

Dans toutes ces conjonctures, son frère de lait avait été tellement inférieur à sa tâche que le Khalife n'osa néanmoins pas le maintenir à Kairouan. Le choix de son successeur s'imposait. Ce ne pouvait être qu'*Ibrahim-ibn-el-Aglab*. Mais Ibrahim ne voulait plus être seulement émir et simple lieutenant des Khalifes. Il exigeait une vice-royauté et demandait à ne relever désormais des Abassides que comme le vassal relève de son suzerain. Il offrait d'ailleurs de payer, chaque année, 40,000 dinars de tribut. C'était dur. Haroun hésita longtemps. Enfin il céda le 9 juillet 800. Il ne gardait plus qu'une souveraineté nominale sur l'antique province d'Afrique. Le pouvoir devait se transmettre dans la famille d'Ibrahim par voie d'hérédité. La dynastie des Aglabites était fondée.

Ainsi, grâce aux perpétuelles insurrections de ses habitants, à leur opiniâtre résistance que rien n'avait pu vaincre, à leur amour de liberté auxquel l'Islam n'avait fait qu'ajouter son fanatisme terrible, la terre de Berbérie recouvrait un commencement de cette autonomie dont les Maurétanies jouissaient déjà et qu'avait pleinement reconquise l'Espagne, indépendante depuis le samedi 15 mai 756.

Charlemagne était dans la trente-deuxième année de son règne, à la veille de recevoir à Saint-Pierre de Rome, des mains de Léon IX, cette couronne impériale d'Occident qu'aucune tête ne s'est trouvée assez forte pour porter depuis lors ; Naples, les Calabres et la Sicile dépendaient encore de la Cour dégénérée de Byzance et l'Egypte relevait toujours des Khalifes de Bagdad lorsque, investi de sa vice-royauté, Ibrahim-ibn-el-Aglab s'empressa, pour mieux accentuer sa rupture avec le passé, de se construire une résidence royale en même temps qu'il faisait démolir l'antique palais de l'émirat. Dans sa pensée, ces deux résidences et leurs destinées symbolisaient les deux pouvoirs qui se succédaient. L'une, située au Midi de la mosquée principale de Kairouan disparaissait avec l'autorité toute éphémère et empruntée des lieutenants de Khalifes, tandis que l'autre : *El Abassïah*, à trois milles de la capitale, naissait et grandissait avec la vice-royauté nouvelle.

C'est dans ce palais-forteresse, qu'au commencement de 801, Ibrahim reçut le Juif Ish'ak, envoyé par le grand Empereur des Francs pour obtenir du prince musulman les reliques de saint Cyprien et de quelques autres martyrs africains. Il accueillit d'ailleurs le ministre impérial avec la plus exquise courtoisie et s'empressa de satisfaire à la demande de Charlemagne. Ish'ak, sa mission remplie, reprenait la mer, débar-

quait à Port-Vendres en octobre, et, le 20 juillet 802, rendait compte dans Aix-la-Chapelle, à son puissant maître, du succès de ses négociations et des prévenances respectueuses dont il avait été l'objet.

Malgré la douce fermeté de son gouvernement, le prince Aglabite eut néanmoins à réprimer plusieurs révolte berbères. Deux éclatèrent à Tunis. L'une, en 802, avait pour chef H'amdis-ibn-Abd-er-Rah'man-el-Kendi et se termina, sur les rivages de la Sebka Sedjoumi, par la défaite des insurgés et la mort de leur général ; l'autre, en 810, conduite par le vainqueur même d'H'amdis, le tunisien Imrân-ibn-Modjalid-er-Rebiaï ne fut écrasée qu'après plus d'une année de luttes. Ce fut le tour alors des Haouarah. Cette tribu se souleva dans le Sud et saccagea Tripoli. Le fils d'Ibrahim, Abou-l-Abbas-Abd-Allah, parti pour les combattre, avait déjà remporté quelques succès, lorsqu'il apprit le décès de son père. Le vice-roi était mort à Kairouan, le lundi 5 juillet 812, dans sa cinquante-sixième année.

Pressé d'occuper le trône que ce trépas laissait vacant, *Abou-l-Abbas* se hâta de conclure la paix. Il l'obtint en abandonnant à l'ennemi le territoire tripolitain et rentra dans sa capitale aux derniers jours d'octobre, ou dès les premiers jours de novembre.

Rien du reste, dit Ibn-Khaldoun, ne troubla, de son temps, la paix établie. Son règne n'a donc point d'histoire. Il expira tranquillement à El Abassïah, le jeudi 25 juin 817, en transmettant le pouvoir à son frère *Ziadet-Allah*.

Les exigences de la milice syrienne rendirent fort difficiles les débuts de ce nouveau règne. Les troupes demeurées fidèles au vice-roi furent battues plusieurs fois ; il eut même sa capitale prise et reprise. Pour donner un aliment moins désagréable à l'activité de ses administrés, il les lança fort heureusement à la conquête de la Sicile. Une flotte partit à cet effet de Sousse, le samedi 5 juin 827, sous les ordres d'Açad-ibn-el-Forât, cadi de Kairouan. L'instinct guerrier des Berbères, enrôlés pour la guerre sainte, leur fit jouer sur la terre de Sicile le même rôle héroïque qu'ils avaient joué, cent vingt ans auparavant, sur la terre d'Espagne.

Pendant que se déroulait cette épopée, Ziadet-Allah Ier succombait le mardi 11 juin 838 et laissait l'empire à son frère *Abou-l' K'al*, troisième fils d'Ibrahim.

Ce prince ne fit que passer. Il eut juste le temps de châtier, dans le Sud, une insurrection de Loouâtah, de Zouaghah, de Miknaçah et de laisser aux populations, charmées de sa douceur et de sa justice, un regret profond de sa disparition prématurée, car il fut enlevé dans sa cinquante-troisième année, le vendredi 18 février 841.

Abou-l-Abbas-Mohamed, un de ses fils, lui succéda. Sous son règne, deux guerres civiles ensanglantèrent de nouveau la malheureuse Afrique. Le gouverneur du Zâb, à la suite d'une révocation, descendit sur Kairouan, tourna vers Lorbeus et finalement s'abattit sur Béjà.

C'était à peine fini de ce côté que Tunis se soulevait à son tour. Pendant deux années entières, la place insurgée résista victorieusement à toutes les forces du vice-roi. Elle était commandée par Amr'-ibn-Salim-el-Todjibi, surnommé El K'ouïa. C'était un héros! Et Tunis ne tomba que lorsque ce brave fut tombé lui-même, frappé à mort dans un suprême et formidable assaut, livré le samedi 20 septembre 850. Six années plus tard, le lundi 11 mai 856, Abou-l-Abbas, qui n'avait que trente six ans, s'en allait rejoindre ses aïeux.

Abou-Ibrahin-Ahmed, son fils et son héritier, s'adonna surtout aux grands travaux d'utilité publique. Il fit construire des ponts, creuser des citernes, élever des mosquées. Kairouan lui doit l'immense bassin connu sous le nom de Bassin des Aglabites et, sans doute, la Tunisie entière eût ressenti les effets de sa royale munificence si la mort, amenée par la débauche et par cette fatalité qui semble avoir pesé douloureusement sur toute la dynastie d'Aglab, ne l'avait emporté dans la fleur, à peine entr'ouverte, de ses vingt-huit ans, le mardi 28 décembre 863.

Son frère *Abou-Moh'ammed-Ziadet-Allah* lui succède. Il l'aurait remplacé peut-être, car il était également instruit, prudent, courageux quand la destinée, mettant un terme à tous ces rêves d'avenir, le jeta, le vendredi 22 décembre 865, dans l'éternel repos du tombeau.

Un neveu des deux derniers vice-rois défunts : *Abou-Abd-Allah-Moh'ammed-el-Gharanik*, recueillit leur succession et franchit les degrés de ce trône qui semblait porter malheur à ceux qui l'occupaient. Prince généreux et bon, mais, en même temps, frivole, joueur et débauché, il oubliait dans l'orgie du lendemain les défaites de la veille. Sa seule excuse est sa jeunesse. A vingt-quatre ans, il s'éteignit usé par des excès de toute nature, dans la nuit du mercredi 16 février 875. Son dernier souhait de mourant était que son fils Abou-Ik'al lui succédât. Il fit même jurer solennellement à son frère Ibrahim de respecter les droits du petit prince encore enfant. Mais, dès que ses lèvres eurent exhalé leur dernier souffle, le peuple se rit de ses volontés suprêmes, désormais impuissantes, et, rejetant le neveu enfant, acclama l'oncle homme fait. Pour la forme, *Abou Ish'ak-Ibrahim-ibn-Ahmed* refusa d'abord et allégua ses serments. Puis, devant une douce violence, il se hâta d'accepter. Sans doute alors le palais d'El-Abbassïah lui parut, dans les longues soirées, peuplé de fantômes qui lui reprochaient ses parjures et son usurpation, car il se hâta de bâtir pour sa demeure, à quatre milles au Sud-Ouest de Kairouan, le château de *Rakkadah*, et d'abandonner celui de ses pères.

Toutefois les premières années de son gouvernement furent assez paisibles. Peu à peu cependant, les tribus, secouées par ses caprices despotiques, s'agitèrent et le sang coula. Ce sang parut l'enivrer et, depuis, les chroniques africaines n'enregistrent plus sous son règne que des exécutions sanglantes, des massacres injustifiés et des assassinats

sans prétexte. Ces fureurs sauvages amenèrent un soulèvement général. Tunis, Béja, K'amoudah, Lorbeus donnent l'exemple. De l'extrémité du cap Bon jusqu'au Zâb, l'Afrique est en feu. Malheureusement les insurgés ne savent point s'unir, se laissent battre séparément et sont successivement défaits. Emportée d'assaut le samedi 2 mars 894, l'infortunée Tunis subit, en particulier, toutes les cruautés d'une soldatesque furieuse. Toutefois son importance était désormais telle et pesait d'un tel poids dans les destinées du pays, que, quittant Rakkadah et Kairouan, le farouche Ibrahim y transportait sa résidence le vendredi 13 septembre 894. Elle était capitale. Le monstre, qui venait de l'élever à ce rang après avoir égorgé les habitants, y séjourna deux ans. Vers le milieu de 896 il en sortit et rentra quelques semaines à la Rakkadah préparer une expédition qu'il méditait contre l'Égypte. Il partit effectivement bientôt pour cette campagne, mais au Sud de Gabès, les Nafouçah lui barrèrent le passage. L'épée à la main, il s'en ouvrit un et pénétra jusqu'à Tripoli qu'il dépassa. Toutefois, abandonné là par plus de la moitié de ses hommes, dégoûtés de ses cruautés, il dut rebrousser chemin en hâte et revenir piteusement à Tunis. Pendant son absence, les habitants de la pauvre ville s'étaient plaints de leur féroce vice-roi à son suzerain le khalife Motadhid. Entre autres griefs, leur supplique exposait que les esclaves, envoyés par Ibrahim à Sa Hautesse, étaient leurs propres femmes et leurs enfants. Le Khalife fut indigné des horreurs qu'on lui dénonçait. Dans les derniers mois de 902, un commissaire arriva, de sa part, à Tunis. Il venait enjoindre à Ibrahim de remettre immédiatement à son fils *Abou-l-Abbas* le gouvernement de l'Etat, ce qu'il fit, et d'aller à Bagdad rendre compte de sa conduite, ce qu'il se garda bien de faire. Il gagna Sousse, d'où, le mardi 30 mars, il alla s'établir à Nouba, à mi-chemin de Sousse et de Kélibia. Puis, au milieu de juin, il s'embarqua pour la Sicile, aborda heureusement à Trapani et, de là, après dix-sept jours de repos, prit, par terre, la route de Palerme, dans les murs de laquelle il entrait le jeudi 8 juillet. Le dimanche 1er août suivant, il s'emparait de vive force de Taormina ; forçait en outre l'entrée de plusieurs autres places de moindre importance, parmi lesquelles Aci-Reale ; marchait sur Messine, franchissait le détroit et, le vendredi 3 septembre, se présentait devant Cosenza. Les habitants offrirent de capituler, pourvu qu'on leur accordât des conditions honorables. Il refusa. De part et d'autre, on se prépara donc à la lutte. Le vendredi 1er octobre, les assauts commencèrent, mais ils furent repoussés. Ibrahim, atteint de la dysenterie, languissait à l'arrière-garde et les troupes, que n'enflammait plus sa présence, combattaient mollement. Le mal cependant ne faisait qu'empirer. Il ne tarda pas à ne laisser aucun espoir de guérison. Enfin, le lundi 25 octobre, l'ex-vice-roi expirait, dans sa cinquante-quatrième année, après une longue et terrible agonie. Quarante-trois jours plus tard, le 7 décembre, ses restes mortels, rapportés à Kairouan, y étaient inhumés avec tous les honneurs dus au rang du défunt.

Quoique en possesion du trône, Abou-l-Abbas prit seulement alors, d'une façon officielle, le titre de vice-roi et les attributs de la souveraineté. L'on put espérer un instant que, grâce à son gouvernement sage et modéré, une ère de justice allait succéder à la terreur du règne précédent. Malheureusement, il eut bientôt à sévir contre son propre fils, *Ziadet-Allah*, qui conspirait ouvertement contre lui. Ce prince, joueur et ivrogne, d'ailleurs, fut jeté dans les prisons de Tunis le 20 mai 903. Sa conduite y devait plus que jamais justifier la sévérité d'Abou-l-Abbas à son égard. Le misérable, en effet, soudoya trois sicaires pour assassiner son père, qui tombait sous leurs coups le mercredi 27 juillet suivant. Le monstre voulut voir de ses yeux la tête d'Abou-l-Abbas avant de quitter sa prison. Mais, dès qu'il l'eut vue, il se hâta de se faire proclamer. En même temps, par son ordre, on arrêtait ses oncles, ses frères et ses cousins, au nombre de ving-neuf. Ces vingt-neuf victimes étaient déportées dans l'île de Korrâth, aujourd'hui ile Plane, et massacrées.

De tels débuts présageaient une triste fin! Effectivement, battu par Abd-Allah, précurseur du Mahdi, que soutenaient vigoureusement les tribus des Kitamah établies dans les montagnes de Kroumirie et la partie occidentale du département de Constantine, il s'enfuit lâchement, dans la nuit du mardi 21 mars 909 et mourut misérablement à Jérusalem.

La chute de ce parricide entraîna celle de la dynastie des Aglabites, remplacée désormais par les Khalifes dits Fatimites, c'est-à-dire de la descendance de Fathima, fille du prophète et d'Ali son gendre. En soixante-six ans de durée, cette dynastie avait eu à repousser quatorze révoltes, les unes fomentées par l'ambition des chefs arabes, les autres par l'impatience des indigènes. Celles-ci, toutefois, furent relativement moins nombreuses que sous les émirs parce que les Berbères, plus indépendants des Arabes, trouvaient déjà, dans tout l'Occident de l'Afrique, un refuge assuré contre leur domination.

En attendant l'arrivée d'*Obéïd-Allah*, le premier des Fatimites, Abd-Allah, son lieutenant, prenait, le 26 mars, possesion de Rakkada, organisait le pays conquis, nommait partout des gouverneurs appartenant à la tribu victorieuse des Kitamah, battait monnaie, levait des troupes et remplaçait les *couleurs noires* et les devises des vaincus par les *couleurs blanches* et les devises des vainqueurs.

Cependant, par ordre de la cour de Bagdad, l'iman Obéïd-Allah avait été arrêté et jeté dans un cachot au fond de l'oasis saharienne de Sidjilmassa. Abd-Allah partit le 8 juin, à la tête d'une armée, pour l'en tirer et le ramena triomphant à Rakkada, le lundi 15 janvier 910.

Ce proscrit de la veille devait, d'ailleurs, témoigner sa reconnaissance à l'homme auquel il devait ainsi le trône et la liberté en le faisant égorger, le 19 février 911, avec son frère et ses principaux amis.

L'empire Obéïdite, ou Fatimite, s'affermit pourtant et s'étendit bientôt

jusqu'aux extrémités du Maroc. Pour trancher complètement avec le régime déchu, Obéïd-Allah voulut construire à cet empire nouveau une capitale nouvelle, et fit choix, pour emplacement, de la petite presqu'île de Djamah, à soixante milles Est de Kairouan. De solides fortifications, établies sur l'isthme, en fermèrent l'entrée. L'enceinte, ainsi défendue, fut couverte de palais et de casernes, de citernes et de silos. Ce fut *El Mehdïa*, l'*Africa* des chrétiens du moyen âge. Son port naturel fut rendu plus sûr et agrandi par des travaux d'art. Ville et port furent inaugurés solennellement le samedi 4 mai 916. Enfin, sur la terre ferme, à l'ouest de cette vaste forteresse, s'éleva le faubourg populaire et marchand de Zouïlah.

Pendant un quart de siècle, en dépit des révoltes de presque toutes les tribus berbères, et de guerres, qui surgirent au-delà de ses limites et furent portées jusqu'en Calabre, à Gênes et en Sardaigne, notre Tunisie resta tranquille sous le sceptre d'Obéïd. Il mourut à soixante-trois ans, dans El Mehdia, la nuit du lundi 3 au mardi 4 mars 934.

Abou-l-Kacem Moh'ammed, plus connu sous le nom d'El-Kaïem-Biâmr-Allah (le soutien de l'ordre de Dieu), fut proclamé le jour de la mort de son père. A peine fut-il sur le trône que diverses insurrections éclatèrent dans la Tripolitaine et dans les anciennes Maurétanies, désignées sous le nom de Magreb par les auteurs arabes. Il en vint si bien à bout qu'il put même entreprendre, en 935, une expédition contre Gênes et la Corse et, en 936, envoyer, sous la conduite de Zeïdan, son affranchi, toute une armée contre l'Égypte.

Bientôt cependant un mouvement insurrectionnel, plus terrible que tous les précédents, vint ébranler si violemment la dynastie Fatimite qu'on put la croire à jamais renversée. L'âme de ce mouvement était un Berbère, de la famille des Beni-Iforen, branche des Zenatah. Il était né dans le Soudan, à Koukou, probablement *Kouka*, était boiteux et s'appelait Maklad-ibn-Keïdad. L'histoire lui a donné le surnom d'Abou-Iezid, ou encore de l'Homme-à-l'Ane, à cause de sa monture. Son enfance se passa tantôt à Tozeur, tantôt à Takïous. Après avoir étudié longtemps, il commença lui-même à enseigner. Ses idées parurent subversives et les magistrats de Castilïa le mirent hors la loi. Parti pour la Mecque, emprisonné à son retour et délivré de vive force par ses deux fils, il s'enfuit du côté de Ouargla, puis revint dans l'Aurès et, après cinq années de continuels appels à la révolte, obtint des habitants le serment d'exterminer les Fatimites et de remplacer, en Berbérie, leur gouvernement despotique par un gouvernement républicain composé d'un conseil de cheiks. On était en 943. Abou-Iezid avait alors soixante ans. La guerre, qu'il prêchait depuis vingt-cinq années, était donc enfin déclarée. Il enlève successivement Baghaï, Tebessa, dont il fait abattre une partie des murailles, Mermadjemmah (dép. de Constantine), Tozeur, Lorbeus, qu'il livre aux flammes, Sbiba dont le gouverneur est crucifié, Béjà, qu'il abandonne au pillage et à l'incendie,

dont les mâles, même au berceau, sont massacrés et dont les femmes sont réduites en esclavage, enfin Tunis, qui se rend et, par sa soumission volontaire, évite les horreurs qui punissent toute résistance. Ces éclatants succès soulèvent presque toutes les tribus berbères. De toutes parts, les combattants accourent sous les drapeaux d'Abou-Iezid. Les Hoouarâh, les Loouatah, etc., lui font une armée nombreuse. De Tunis, il marche sur Sousse. Battu non loin de cette ville, à Ahrîk'lia, il rétrograde sur Tunis, attend les renforts qui lui arrivent et lance ses colonnes sur Kairouan en leur ordonnant de porter partout le carnage et la dévastation. Le sang ruisselle, en effet, sous les pas des Berbères qui bientôt, au nombre de cent mille, viennent camper entre Kairouan et Rakkada. Ces deux places tombent du 15 au 21 octobre 944. On se met en marche vers Sousse et la Mehdia, les deux seules villes de Tunisie qui tiennent encore pour Abou-l-Kacem.

Les troupes du khalife, aux ordres du général Meïcour, essaient de barrer le passage aux rebelles. Le 31 octobre, les deux armées se rencontrent au col d'El-Akhouïn (*Halte d'el-Ank*). Meïcour est vaincu et tué ; Sousse est emportée, les hommes sont odieusement torturés. On leur coupe les pieds et on leur brise les os, les femmes sont éventrées, les enfants sont passés au fil de l'épée. Toute la Tunisie est en sang. Les villes et les hameaux sont changés en solitudes. Seule, la Mehdïa s'apprête à une résistance héroïque et termine ses préparatifs de défense. Il est temps d'ailleurs qu'elle se hâte, car Abou-Iezid arrive, le 7 ou le 8 janvier 945, devant ses murs et place son quartier général à Kherbet-Djemil. Dès le 9, une sortie des assiégés est vigoureusement repoussée et le siège commence. Le faubourg de Zouïla est emporté et le quartier général ennemi, rapproché de Mehdia, est installé dans la plaine de Terennout.

Cependant quatre assauts successifs sont repoussés. Le samedi, 21 juin, le Khalife tente même une sortie et engage une bataille terrible, dont le résultat demeure incertain.

D'autres combats suivirent avec des alternatives de succès et de revers qui découragèrent promptement les Berbères d'Abou-Iezid. L'épuisement de la Tunisie, l'impossibilité de piller avec fruit un pays dévasté, les fatigues d'un long siège et le désir de revoir leurs familles et leurs champs amenèrent des désertions, chaque jour plus nombreuses. Bientôt ces désertions s'opérèrent en masse et le rebelle resta avec trente hommes. Le siège était levé de fait. Après huit mois de tentatives inutiles, Abou-Iezid dut abandonner ses bagages et se replier sur Kairouan. Sousse et Tunis, le croyant abbattu pour jamais, se révoltèrent aussitôt. Tunis en fut cruellement punie. Il la reprit, massacra ses habitants, renversa les mosquées et emmena les femmes et les enfants en captivité.

Le Khalife avait envoyé au secours de l'infortunée cité le général Amer avec une division. Apprenant qu'il avait été devancé, et trop

faible pour attaquer la ville, ce général se replia, mais atteint à l'Enchir Soltan par les lieutenants d'Abou-Iezid, il subit une sanglante défaite et n'échappa à une destruction totale qu'en se jetant dans les gorges du Djebel Reças. Le lendemain toutefois de cet échec il prit sa revanche. Faisant soudain volte-face, il tomba sur les Berbères, leur infligea des pertes énormes et les poursuivit, l'épée aux reins, jusqu'à Tunis, où il rentra victorieux.

Abou-Iezid rassembla dans Béjà les débris de ses bandes vaincues, les réforma tant bien que mal, soutint ou livra plusieurs combats, attendit des recrues, puis, finalement, laissant un petit corps d'armée pour surveiller et tenir en respect, sur ses derrières, le général Amer, il marcha droit sur Sousse, où le prince Abou-l-Kacem avait jeté une garnison nombreuse, et arriva devant la place avec quatre-vingt mille hommes, le mardi 13 janvier 946.

La vigueur de la défense répondit à l'acharnement de l'attaque. Pas de jour sans combat. Catapultes, béliers, sape, mines, assauts, tout fut mis en œuvre. Vers la fin d'avril, le Khalife, se sentant défaillir, dans son château de la Mehdïa, sous le poids des soucis et des veilles, fit prêter lui-même serment à son fils Ismail en qualité d'héritier du trône, et, moins d'un mois après, le 18 mai, il mourait à la peine.

Le nouveau prince *Abou-T'ahir-Ismaïl*, né à Kairouan, n'avait que trente-deux ans. Sans ébruiter la mort de son père, ni notifier son avènement au trône, et comme simple successeur désigné au commandement, il commença son règne par envoyer à Sousse plusieurs bâtiments chargés de vivres, de munitions de guerre et de troupes. L'arrivée de ces secours ranime le courage des assiégés. Ils font une sortie, brûlent les fascines préparées pour les assauts, et les machines de guerre de l'ennemi, puis font irruption dans son camp à la faveur de la fumée. Tout fuit. Iezid lui-même s'échappe ; arrive devant Kairouan dont les portes restent fermées, et court jusqu'à Sbiba, où il s'arrête enfin.

A cette nouvelle, Ismaïl part pour Sousse, où il entre le mercredi 27 mai. Le lendemain, il fait son entrée dans Kairouan, rassurant tout le monde et promettant à tous toute sa bienveillance. Il y était encore quand l'indomptable Iezid reparaît avec une armée nouvelle. C'est alors, sous les murs de la ville sainte, une série d'engagements dans lesquels Ismaïl déploie une bravoure qui lui conquiert l'admiration générale. Enfin, le dimanche 15 août 946, au sud-ouest de Kairouan, se livre une dernière et formidable bataille. Le soir de ce jour, Abou-Iezid était définitivement vaincu et ses Berbères fuyaient éperdus dans toutes les directions. Ils laissaient un si grand nombre de morts sur le terrain que plus de dix mille de leurs têtes servirent, dit-on, de jouets aux enfants de Kairouan. Cette fois, la révolte était bien écrasée. Abou-Iezid, pourtant, tint la campagne une année encore. Il avait quitté la Tunisie et s'était jeté dans le massif de Kiana, où, le 15 août 947, à bout de res-

sources, blessé et à demi-mort, il fut pris entre Aumale et Bordj-bou-Arreridj.

L'énergie d'Ismaïl paraît s'être entièrement épuisée dans cette rude guerre. Abou-Iezid mort, il resta plongé dans une stupéfiante inaction.

Sur le théâtre même de sa victoire du 15 août 946, il avait élevé toute une ville de plaisance appelée d'abord *Sàbra*, puis *Mans'Ouriah*. Vers 953, il sortit de ses châteaux pour aller se divertir à Djaloula. Il était accompagné de sa concubine Kadhib et de quelques familiers. A son retour, il fut assailli par une bourrasque de neige et rentra transi de froid à Mans'ouriah. Presque tous ses compagnons moururent. Lui-même tomba malade et, malgré les soins les plus dévoués, succomba le vendredi 18 mars, à l'âge de trente-neuf ans. On l'inhuma dans son palais et l'aîné de ses dix enfants, *Abou-Temim-Maa'dd*, plus connu sous le sobriquet de El-Mo'izz-Lidin-Allah (qui exalte la religion de Dieu), lui succéda.

Pendant le règne de ce prince, d'un esprit vraiment organisateur, la paix intérieure de la Tunisie ne fut troublée que par une double expédition du khalife d'Espagne En-Nâs'ir sur les côtes. Soixante-dix vaisseaux des Maures d'Espagne incendièrent La Calle, dévastèrent Sousse et ravagèrent le territoire de Tabarka (956-957). Pour venger cette insulte, El-Mo'izz envoya vingt mille cavaliers dans le Magreb, vasal de son ennemi, le conquit et s'empara de toutes les places, excepté de Ceuta et de Tanger.

Cette conquête était à peine terminée qu'il en entreprit une autre bien plus importante : celle de l'Egypte. Le vendredi 5 février 969, cent mille chevaux, aux ordres du vizir Djouhar, étaient réunis dans la plaine de Rakkadah. Il les passait en revue, puis tous ces escadrons s'ébranlaient dans la direction de Bark'ah et de l'Egypte. Cinq mois plus tard, le 6 juillet, ils entraient à Fost'ah, traversaient cette ville et jetaient, à l'endroit même où se dressaient leurs tentes, les fondations du monument qui devait être la citadelle du Caire. Djouhar y proclamait la souveraineté des Fatimites et, s'élançant sur la Syrie, il enlevait successivement Rha'mleh, Tibériade et Damas.

Les Berbères du Magreb, cependant, profitant de l'éloignement des troupes, s'étaient soulevés de nouveau. En vérité, c'était à renoncer à soumettre jamais ces masses guerrières et passionnées, qui pliaient un instant sous le sabre, mais se relevaient toujours plus formidables et plus indomptées! El-Mo'izz le comprit; fit une courte campagne contre les révoltés; chargea le chef des Sanhadjah, Ziri-ben Menad, d'arrêter leur mouvement vers l'Est et attendit. Ziri fut tué dans la lutte. Mais son fils Bolokkin lui succéda, vengea la mort de son père et infligea aux Zénatah et autres tribus insurgées défaite sur défaite. C'était le moment favorable de masquer sous une apparence, trompeusement grandiose, l'aveu de la faiblesse arabe et d'un découragement profond. Le khalife appela le vainqueur, lui donna solennellement, le

vendredi 4 octobre 972, l'investiture du gouvernement d'Afrique à la seule condition de rester son vassal, et, le 15 novembre, il partit pour Sfax, Gabès et l'Egypte prendre possession de son nouvel empire. *Bolokkin* accompagna, jusqu'à la frontière tunisienne, son ancien maître, devenu seulement son suzerain, et le dernier conseil que lui donna El-Mo'izz en recevant ses adieux à Gabès, le jeudi 19 décembre, conseil qui trahissait le découragement dont nous avons parlé, fut celui-ci : « Tiens constamment ton sabre levé sur les Berbères ! »

La domination de l'Afrique du Nord n'en était pas moins à jamais perdue pour les Arabes. Et sans l'invasion Hilalienne, dont il sera bientôt question, nos soldats n'auraient pas trouvé plus d'Arabes en Algérie ou en Tunisie, qu'ils n'y ont rencontré de Romains, de Vandales ou de Byzantins. Ceux qu'ils ont trouvé n'ont aucun rapport avec les conquérants des premiers temps de l'Islamisme.

DOMINATION BERBÈRE

En attendant, Bolokkin établissait la dynastie des ZIRIDES et mourait, en 977, sur cette terre du Magreb arrosée de tant de sang.

Sous ses successeurs : *El Mancour*, son fils ; *Badis*, son petit-fils et *Mo'izz-ibn-Badis*, son arrière-petit-fils, la guerre continua tant à l'Ouest qu'au Sud de la Tunisie. Ibn-Badis enfin en était réduit à la seule province de Tunis, lorsqu'en 1048, fatigué des difficultés de tout genre que lui créaient les Fatimites d'Egypte, il secoua leur joug, rompit tous les liens qui l'attachaient à eux et reprit, pour la forme seulement, les drapeaux et les livrées noires des Abbassides de Bagdad.

Ce fut alors que le huitième fatimite, Abou-Temîm-Ma'add-El-Mostans'ir-Billah, voyant que l'Afrique était désormais entièrement perdue pour les siens, chercha le moyen de faire le plus de mal possible à l'insolent vassal révolté contre lui.

Ses prédécesseurs avaient déporté dans la Haute Egypte, sur la rive droite du Nil, deux grandes tribus arabes : celle des Hilal et celle des Soleïm, subdivisées elles-mêmes en plusieurs fractions : les Athbedj, les Djoschem, les Zoghbah, les Riâh', les Rebia'h, les Adi, etc. Tous ces nomades, qui ne vivaient que de brigandage, étaient, depuis cinquante ans, dans le pays, une cause de troubles perpétuels et de plaintes incessantes. Il les lâcha sur l'Afrique du Nord en leur abandonnant, comme une proie, les provinces qu'il les poussait à envahir. Ils se ruèrent donc spécialement sur la Tunisie, comme une bande de loups affamés ou comme une nuée de sauterelles, détruisant tout sur leur passage.

Vainement El Mo'izz voulut les arrêter ; appela les Berbères à son aide et livra bataille au plateau de Haïderane, près Gabès. Il fut vaincu

et le torrent déborda, inondant tout. Obba, Lorbeus, Kairouan, malgré leurs remparts, furent elles-mêmes emportées, pillées, détruites. En quelques jours, les palais, que les souverains arabes et berbères s'étaient plu à embellir, les travaux d'utilité publique, qu'ils avaient achevés à grand frais, furent détruits (1056). El Mo'izz dut se replier sur la Mehdia et s'y cantonner.

Outre cette place, il ne lui resta bientôt plus que quelques villes fermées, avec leur banlieue. Les familles hilaliennes des Riâh' et des Djoschem occupaient toutes les campagnes. Elles promenaient leurs tentes mobiles et misérables au milieu de ces champs, jadis les plus fertiles du monde, et, conservant leur mépris du travail, pensant, avec le prophète, qu'*un soc de charrue ne peut entrer dans une demeure sans que la honte y entre en même temps*, elles avaient réduit ces greniers de la vieille Rome à l'état de *terrains de parcours* et justifié le titre que l'historien Ibn-Khaldoun donne à l'un des chapitres de son histoire : « *Tout pays occupé par les Arabes est un pays ruiné !* »

Les Berbères, ou Kabyles, de leur côté, gardant leurs habitudes laborieuses et leur amour d'indépendance, s'étaient réfugiés dans les montagnes. Enfin la plupart des cités, méconnaissant un prince impuissant à les défendre, s'étaient proclamées indépendantes. Une petite dynastie berbère, celle des Ibn-er-Rend s'établissait à Gafsa et gouvernait presque tout le Djerid, Tozeur, Nefta, Takious, El Hamma. Gabès proclamait un autre indigène de la tribu de Sanhadja : El Moïzz-ibn-Moh'ammed. Sfax obéissait à Hammou-ibn-Melîl el-Berghouati. Sousse se mettait en république. Tunis reconnaissait Abd-el-Hack-ibn-Koraçan, qui la faisait entourer de murs. Bizerte se livrait à un aventurier arabe du nom d'El-Ouerd, et Tebourba, à un chef appelé Modafa, etc. Bref, c'était partout l'anarchie la plus épouvantable qui se puisse imaginer. Telle était la situation, quand El Mo'izz le khalife mourut, dans sa forteresse de la Mehdïa, en août 1062.

Son fils *Temim* eut l'adresse de diviser les Hilaliens. Des germes de haine commençaient à naitre entre eux, maintenant qu'ils n'avaient plus rien à piller. Les Riâh avaient même chassé de la Tunisie les Zorha, pendant qu'une de leurs tribus, les Akhdar, s'emparait de Béjà. De son fort d'El-Mehdïa, Temîm excita ces haines; assista tranquillement à ces luttes fratricides; puis s'attacha quelques-uns des vainqueurs et, grâce aux divisions habilement entretenues et à ces auxiliaires nouveaux, il put reconquérir, une à une, presque toutes les villes qui s'étaient émancipées. Sfax, Tunis, Kairouan, Sousse, Gabès furent, de la sorte, successivement ramenées sous son autorité.

Ses succès et son trône faillirent toutefois disparaître ensemble sous une attaque combinée des Pisans, des Génois et des Amalfitains. Ils dirigèrent, en 1087, une expédition de trois cents navires et trente mille soldats contre la Mehdïa, dont le port était devenu le repaire de pirates audacieux. Leurs troupes de débarquement prirent le faubourg de

Zouïla, la Mehdïa, saccagèrent tout, et ne consentirent à se retirer que moyennement le paiement de cent mille pièces d'or.

Iaïa, fils de Temîm, qui le remplaça en 1108, reconquit encore Kelibia, dont le commandant Ib-el-Mahfouz s'était déclaré indépendant.

Sous *Ali*, entre les mains duquel passèrent ensuite les rênes de l'État, en avril 1116, Tunis subit un second siège et les Khoraçan, qui la gouvernaient toujours, durent faire, de nouveau, acte de soumission à leur prince légitime.

Ce prince, hélas! devait régner un temps trop court. Il disparaissait en juillet 1121, en laissant sur des épaules de douze ans tout le fardeau de l'Empire. Cet enfant: *El Hassen* allait faire connaissance avec un nouvel et puissant ennemi : les Normands. En 1135, ils s'emparèrent de l'île de Djerba, vrai nid de corsaires qui ne reconnaissaient l'autorité de personne. En 1141, leur flotte, aux ordres de George d'Antioche, amiral et premier ministre de Roger II, roi de Sicile, vint dans les eaux de la Mehdïa faire une démonstration navale. Cinq ans plus tard, en 1148, ils reparurent, avec deux cent-soixante-dix navires chargés de troupes. En route, à la hauteur de Pantellaria, leur escadre s'empara d'un petit bâtiment venant d'El-Mehdïa. Or, parmi les passagers, se trouvait un musulman, porteur de *pigeons voyageurs*. L'amiral chrétien lui fit écrire une dépêche ainsi conçue : « Arrivés à Cossura, y « avons trouvé quelques navires siciliens dont les équipages nous ont « assuré que la flotte maudite fait voile vers les îles de l'Archipel. » Puis il confisqua les pigeons, attacha, sous l'aile de l'un d'eux, sa dépêche et lâcha le petit animal qui parvint à sa destination. Tout était donc dans une sécurité parfaite à la Mehdïa, lorsque, le 22 juin, l'escadre ennemie jeta l'ancre au pied de ses murs. Elle fut prise sans coup férir. Après elle, tombèrent successivement Sousse, le 2 juillet, Sfax, le 13, et enfin Gabès et Tripoli. Kelibia seule tint bon et ne put être forcée.

Malgré ce léger échec, Roger de Sicile et ses Normands restèrent maîtres de tout le littoral s'étendant de Tripoli aux environs de Tunis et de la mer à une ligne parallèle passant légèrement à l'est de Kairouan. Les représentants du roi de Sicile imposèrent aux Musulmans de ces provinces conquises la capitation que ceux-ci exigeaient des Chrétiens dans les contrées soumises à leur domination. Mais, cet impôt blessant mis à part, ils firent bénir leur administration par une équité, à laquelle les historiens arabes eux-mêmes sont contraints de rendre hommage.

Cependant El-Hassen, le souverain détrôné de la Mehdia et le dernier des Zirides, s'était enfui d'abord à la Moallaka, près Tunis, puis à Constantine, à Bougie et enfin à Alger. Ce fut là qu'il rencontra, en mars 1152, le chef d'une secte nouvelle : « les Almohades » ou disciples de l'unité de Dieu, fondée par le berbère Ibn-Toumert. Ce fondateur étant mort en 1128, avait laissé pour successeur son disciple de prédilection Abd-el-Moumène. Sous la conduite de ce conquérant de génie,

la secte nouvelle gouvernait le Maroc, l'Algérie et l'Espagne musulmane. La Tunisie seule s'était, jusque-là, soustraite entièrement à son action, et pourtant, depuis la mort de Roger II, le 27 février 1154, la malheureuse province était dans un épouvantable désarroi. Les Arabes dévastaient, sans relâche, le pays ouvert, avaient pris Béjà, menaçaient Kairouan, tandis que, sur le littoral, le gouvernement de Guillaume Ier, prince indolent, féroce et cupide, fils et successeur de Roger, exaspérait les populations par ses tyranniques exigences. Les îles de Djerba et de Kerkennah se révoltèrent d'abord, en 1156; puis ce fut le tour de Sfax, de Gabès et de Zouïla. Partout, les Chrétiens furent égorgés. Les indigènes soulevés assiégèrent même la Mehdïa et coupèrent toutes les communications de la place avec l'intérieur.

Une flotte sicilienne vint, il est vrai, la débloquer; écrasa les assiégeants; massacra les habitants de Zouïla, par représailles, et livra leurs biens au pillage. Mais tout ce sang versé et toutes ces haines, amoncelées de part et d'autre, criaient vengeance.

Les Normands tuaient encore que déjà les fils des victimes tombées sous leurs redoutables coups se jetaient aux genoux d'Abd-el-Moumène et le suppliaient de prendre leur cause en main. Le grand homme versa des pleurs aux récits de ces suppliants et promit son concours en demandant toutefois qu'on lui laissât le temps nécessaire à la préparation de son expédition.

Il réunit cent mille hommes, dont soixante-dix mille fantassins et trente mille chevaux, et arma soixante navires, dont la marche, au large, devait être parallèle à celle des troupes de terre. Cela fait, il quitta le Maroc dans les premiers jours de mars 1159 et prit la route de l'Est. Le 14 juillet suivant, il campait sous Tunis, pendant que son escadre investissait la ville par mer. La place n'attendit point l'assaut et capitula. Ses habitants musulmans obtinrent la vie sauve, à condition de verser au trésor de guerre ennemi la moitié de leurs biens et de livrer tous les membres de la famille d'Ibn-Khoraçan. Quant aux juifs et aux chrétiens, on leur donna le choix entre le Coran et la mort.

Ces conditions acceptées et exécutées, *Abd-el-Moumène* laissa garnison dans l'antique cité et se dirigea vers la Mehdïa. Ses forces de terre et de mer y arrivèrent le 1er août et tentèrent d'emporter de haute lutte cette forteresse de premier ordre. Peine inutile. Le prince Almohade reconnut bientôt que même les engins de guerre à sa disposition ne pouvaient rien sur les formidables défenses de la place. Il convertit donc le siège en blocus et attendit. Entre temps, il reçut la soumission ou s'empara de Gabès, de Gafsa, de Sousse, de Sfax, et des hauts plateaux du Nefouça, du massif de Zaghouan, de Zéra, de Tebourba, du Kef, de Lorbeus et d'autres centres moins importants. Le 11 septembre, une division navale, battant pavillon sicilien, venant d'Iviça et forte de cent cinquante galères, parut devant la Mehdia et tenta d'y jeter du monde, des vivres et des munitions. Mais la flotte musulmane lui barra résolu-

ment le passage, brisa sa ligne de bataille et la rejeta au large dans les brumes duquel, du haut de leurs murailles, les assiégés consternés la virent disparaître. Ces braves gens, la fleur de la chevalerie, que commandait le terrible Maïo de Bari, n'en continuèrent pas moins, durant six mois encore, leur héroïque résistance. Alors, pourtant, lorsqu'ils eurent mangé jusqu'à leurs chevaux de guerre, la faim se fit trop cruellement sentir et il fallut songer à se rendre. On offrit donc de remettre la place, mais à la condition que la garnison sortirait tout entière avec armes et bagages et serait libre de rentrer en Sicile. De prime abord, Abd-el-Moumène rejeta ces propositions et déclara même qu'il ne traiterait point avec les chevaliers s'ils n'embrassaient préalablement l'islamisme. C'était obliger ces héros à s'ensevelir, jusqu'au dernier, sous les ruines de la Mehdia ; c'était s'exposer peut-être à se voir arracher la victoire par leur désespoir et se préparer, à coup sûr, pour l'avenir, de cruelles représailles. La réflexion le lui fit comprendre et il finit par accepter les propositions des vaincus. Ces braves sortirent donc de la ville, qu'ils avaient si vaillamment défendue, avec tous les honneurs de la guerre et rejoignirent leur pays sur des bâtiments Almohades. Le même jour, 22 janvier 1160, Abd-el-Moumène faisait son entrée dans la Mehdia, puis s'occupait aussitôt de réparer les remparts et de faire disparaître toutes les traces du siège. Il donnait ensuite à toute la Tunisie des gouverneurs nouveaux, adjoignait, comme conseiller, à celui de la Mehdïa même, l'ancien khalife Ziride El-Hassen, qui l'avait accompagné dans son expédition, lui constituait, dans le pays, un superbe apanage domanial et reprenait le chemin de Maroc. La conquête de l'Afrique était terminée.

Ce n'était pas sans un profond mécontentement que les Arabes avaient vu s'établir ce nouveau gouvernement qui remettait l'ordre et la paix partout. Aussi Abd-el-Moumène était à peine parti que déjà la révolte éclatait. Les Riâh prenaient les armes et leur émir Marhez-ibn-ziâd-el-Fareghi recommençait les razzias d'antan. Ces pillards incorrigibles avaient besoin d'une leçon sévère ; elle ne se fit pas attendre. Une division de l'armée Almohade rétrograda sur Kérouan à marches forcées, châtia les insurgés, et leur chef, arrêté, fut supplicié sans merci (1161).

Deux ans plus tard, au commencement de juin 1163, Abd-el-Moumène était enlevé par la maladie. Mais, jusque sur son lit de mort, la pensée des Arabes et de leur néfaste influence en Berbérie le préoccupa. « Éloignez, disait-il à son fils et successeur *Abou-Yacoub*, éloignez les Arabes de l'*Ifrikia* (Tunisie) ; poussez-les au Magreb et en Espagne et employez-les, comme corps de réserve, dans toutes vos guerres. » Tel fut le testament politique de ce grand homme, qui, portant la puissance berbère à son apogée, l'imposa des rivages de l'Atlantique à l'Égypte et du désert aux frontières de la Castille et de la Navarre !

Avec Abou-Yacoub, la Tunisie jouit d'une tranquillité relative et vivement appréciée après toutes les secousses qu'elle venait de subir. Cette

tranquillité fut seulement troublée deux fois, la première en avril 1177 par une révolte de la ville de Gafsa. Son gouverneur Ali-ibn-Moez proclama son indépendance et fit appel aux armes. Abou-Yacoub accourut du fond du Maroc, attaqua la ville insurgée et allait la prendre lorsque El-Moezz, en personne, vint en remettre les clefs au vainqueur en implorant sa générosité. Le prince pardonna, se contenta d'éloigner le premier coupable de son ancien gouvernement et quitta Gafsa dans les premiers jours de juin 1180.

Vers la même époque, Guillaume II de Sicile, fils de Guillaume Ier décédé à Palerme le 15 mai 1166, dirigea vers les côtes d'Afrique une croisière normande qui fit une descente à Tunis et resta quelques jours maîtresse de la ville. Les Génois et les Pisans se présentaient, presque en même temps, inopinément devant la Mehdïa, la mettaient à sac et se rembarquaient.

Blessé à mort au siège de Santarem, en Espagne, le khalife Abou-Yacoub expirait le 13 juillet 1184.

Un prince Almoravide Ibn-Ghania, auquel les Almohades avaient assigné comme séjour l'île de Majorque en lui en laissant le commandement, croit le moment propice pour tenter une restauration de sa famille. En mai 1185, ses vaisseaux forcent à l'improviste le port de Bougie. Il s'empare de cette ville et appelle à son aide tous les Arabes. Tous : Djoschem, Riah, etc., les Z'orba excepté, accoururent à la curée. L'aventurier avait déjà pris possession de toute l'Algérie, quand l'arrivée du nouveau khalife *El'Mansour* l'oblige à se jeter vivement dans le désert. Sans se décourager, il se porte, par le Sahara, sur le sud de la Tunisie et, toujours soutenu par les diverses fractions des Hilâl et des Soleim, enlève au pas de course tout le Djerid : Gafsa, Nefta, Tozeur et Gabès dont il fait sa capitale. Pour affermir son pouvoir, il écrit même au khalife de Badgad qui le prend sous sa protection et le recommande au fameux Salah-ed-Dine. Ce fut l'heure de son apogée.

El-Mansour, en effet, parti du Maroc, ralliait en chemin ses divisions, les contingents arabes demeurés fidèles, et entrait à Tunis, où il plaçait son quartier-général. Une première colonne, envoyée contre Ibn-Ghania sous les ordres d'un lieutenant, est battue à R'omert. Mansour marche alors lui-même et défait complètement, à El-Hamma, le prince Almoravide dont les trésors et le harem tombent, le lendemain, en son pouvoir avec Gabès. Peu de jours après, Gafsa était emportée de vive force et ses fortifications détruites ; Tozeur avait ouvert ses portes et tout le territoire, un instant occupé par l'ennemi, était repris.

Restaient les Arabes. Pour les mettre dans l'impossibilité de troubler encore les confins de ses vastes états, Mansour les déporte. Il fait conduire, par la voie du désert, afin d'éviter toute collision avec les gens du Tell, les Djoschem, les Acem avec leur fraction des Mokaddem et les Ria'h, moins la fraction des Dauaouïda, et les disperse dans le

Magreb, où ils entrent par Tiaret et Tlemcen. Les Dauaouïda et les Soleïm restèrent seuls en Tunisie. C'était plus encore qu'il n'en fallait pour la paix de ce malheureux pays. Ibn-Ghania ne tarda pas effectivement à les entraîner de nouveau et à recommencer, avec eux, ses courses dans le Djerid. Gabès dut payer à ces bandits une contribution de soixante mille pièces d'or.

Tandis que le Sud tunisien était ainsi la proie de bandes insatiables, le Nord allait être, à son tour, mis à feu et à sang par l'ambitieuse avidité d'un chef de corps: Moh'ammed-er-Regragui, blessé dans ses exigences.

Le gouverneur d'Afrique Abou-Saïd-el-Hafs et celui de Tunis Abou Zeid petit-fils d'Abd-el-Moumène, ne lui ont point fait, dans le butin pris sur l'ennemi, la part à laquelle il croit avoir droit. Aussitôt il s'insurge, surprend la Mehdia, où commandait Younès, frère d'Abou-Hafs, et se fait proclamer khalife. Obligé de quitter la place quelques semaines après, il se tourne contre Ibn-Ghania et va le bloquer dans Gabès. Mais, défait, il est lui-même derechef enfermé dans la Mehdia, pris par trahison et massacré.

Fier de son succès, Ibn-Ghania n'en devient que plus insolent. Le gouverneur de Tunis qui, par ressentiment, l'avait aidé à châtier Er. Regragui, le voit prendre Tripoli, Sfax, et, assailli lui-même par l'orgueilleux Almoravide, est bientôt son prisonnier. Tunis, emportée d'assaut, après deux mois de lutte, est d'abord écrasée d'impôts, puis choisie pour être la capitale du nouvel empire (1202). Béjà, Bizerte, le Kef, Lorbeus, Kairouan, Sfax, Tripoli succombent alors sous les coups de l'usurpateur triomphant qui nomme partout des commandants de son choix et partout aussi lève de lourdes contributions de guerre. Tripoli, pour sa part, doit payer deux millions de pièces d'or.

Il était grand temps que le khalife *En Nacer*, successeur d'El Mansour, son père, décédé le vendredi 23 janvier 1199, se décidât à intervenir. Ce prince part en effet de Maroc, en 1204, avec une puissante armée, pendant que sa flotte se dirige sur Tunis. A l'approche de ces forces considérables, Ibn Ghania a le pressentiment de sa défaite. Il court enfermer ses trésors à la Mehdia, réprime avec la dernière sévérité une tentative que fait Tripoli pour secouer le joug et parcourt le Sud en levant des soldats et en prenant des otages.

Précautions inutiles. La flotte Almohade, arrivée sous Tunis, jette à terre ses troupes de débarquement qui occupent la ville et massacrent les partisans de l'Almoravide. En Nacer, de son côté, assiège la Mehdïa pendant qu'un de ses lieutenants, Abou-Mohammed-el-Hafs, s'attache aux pas d'Ibn-Ghania. On l'atteint enfin au Djebel-Tadjora, près Gabès. Son frère est tué, son secrétaire est tué. Lui-même, en pleine déroute, abandonne au vainqueur la charge de dix-huit mille chameaux d'or, d'argent, d'étoffes et de meubles précieux et s'enfonce, presque seul, dans les profondeurs du désert. Bientôt après, la Mehdia capitule et le

khalife En Nacer, après être resté à Tunis jusqu'aux premiers mois de 1207, remet, avant de regagner Maroc, le gouvernement général de la Régence, avec les pouvoirs les plus étendus, au vaillant Abou-Moh'ammed-El-Hafs.

Jusqu'à la mort de ce vice-roi, survenue en février 1221, la Tunisie fut paisible. Vainement, à plusieurs reprises, Ib-Ghania essaya d'y rentrer. L'épée d'El Hafs sut toujours le maintenir à distance.

L'héritier de cette épée, Abou-Zeïd-Abd-er-Rhaman, fut nommé, pour remplacer son père, par le jeune kalife *El Mostancer Billah*, qui, lui-même, avait recueilli l'héritage d'En Nacer, le mercredi 22 décembre 1213. Le règne de ce nouvel émir s'annonçait sous les meilleurs auspices lorsqu'il reçut soudain l'ordre de résigner ses fonctions et de transmettre l'autorité à Sid-Abou-l-Ola-Edris, frère du défunt kalife El-Mansour.

Celui-ci commença par bouleverser tout ce qu'avaient fait ses deux prédécesseurs immédiats. Rien ne pouvait être plus agréable à Ib-Ghania, qui s'empressa de quitter Ghadamès, son lieu de retraite, et de revenir inquiéter les frontières tunisiennes. Abou-l-Ola le fit poursuivre par son fils Abou-Zeïd. Mais le redoutable aventurier se dérobait toujours. Il harcelait seulement son adversaire et la guerre aurait pu s'éterniser ainsi, lorsqu'une fausse manœuvre d'Abou-Zeïd découvrit la route de Tunis. L'Almoravide s'y précipita. Heureusement Abou-Zeïd put le rejoindre à Medjoul, non loin de Tunis, et le contraignit à accepter la bataille. Encore une fois battu par le prince Almohade, Ib-Ghania n'échappa, du coup, à son vainqueur, que par l'impossibilité morale où fut celui-ci de profiter de son triomphe. Abou-l-Ola, son père, était mort depuis le mois de septembre 1223 et Abou Zeïd avait hâte de rentrer dans sa capitale et d'y prendre en main les rênes du gouvernement.

Le khalife El-Mostancer avait suivi de près dans la tombe son vice-roi d'Afrique. Le samedi 6 janvier 1224, il avait été tué à Maroc, par une vache furieuse. L'empire n'avait point d'héritier direct. Les cheiks Almohades et le conseil des ministres offrirent donc le khalifat à *Abou-Moh'ammed-Abd-el-Ouad-el-Makloua*, frère, comme le défunt vice-roi Abou-l-Ola, du khalife El Mansour.

Mais un fils de ce dernier *Abou-Moh'ammed-Abd-Allah*, dit : *El Adel*, se faisait en même temps, proclamer à Murcie. Il l'emporta et le pauvre El Maklouâ, après huit mois et cinq jours d'un règne disputé, fut étranglé le mercredi 22 septembre 1224.

Son meurtrier, par un juste retour des choses d'ici-bas, périt lui-même de mort violente, trois années plus tard, en septembre 1227.

Deux nouveaux khalifes parurent alors, en même temps, sur la scène : un fils d'En-Nacer nommé *Iaïa-el-Motacem-l'Illah* et un frère d'El-Adel appelé *Abou-l-Ola-el-Mamoun*. Ce dernier finit par triompher et garda l'empire jusqu'à son décès arrivé subitement le samedi 17 octobre 1232.

C'était, paraît-il, un singulier musulman! L'histoire rapporte, en effet, qu'il eut l'audace de déclarer un jour, publiquement, du haut de la chaire de Maroc, qu'il n'y avait point d'autre Mahdi (Messie) que Jésus, fils de Marie et que toute la vie des autres hommes, qualifiés de ce titre, n'était qu'un tissu d'impostures.

En attendant, l'émir Abou-Zeïd avait été confirmé dans le gouvernement de la Tunisie par El-Maklouâ. Son despotisme toutefois avait donné lieu bientôt à de telles plaintes qu'El-Adel avait cru devoir le rappeler en avril 1226 et nommer à sa place Abou-Moh'ammed III, fils de l'illustre Abou-Mohammed-el-Hafs.

Cet émir prit solennellement possession de son poste en janvier 1227; confia le commandement de Castilïa à l'un de ses frères Abou-Ibrahim et celui de Gabès et de son district à un autre du nom d'Abou-Zacharia.

Ibn-Ghania voulut aussitôt tenter la fortune de ces nouveaux chefs et reparut sur les frontières. Mal lui en prit. Une courte campagne de l'émir, terminée en septembre, suffit à le rejeter dans les sables et à réduire la tribu des Hoouara qui lui avait prêté main forte. Vaincue près d'Obba, elle fut décimée sans pitié.

L'avenir s'annonçait donc sous les plus riantes couleurs lorsque les deux khalifes en compétition : El Moatacem et El Mamoun notifièrent à Abou-Mohammed chacun son avènement et lui enjoignirent chacun de prêter le serment habituel de fidélité. Dans ces conjonctures, l'émir prit parti pour El Moatacem et renvoya les délégués de son rival. Vivement blessé, celui-ci s'adressa sur-le-champ au gouverneur de Gabès, sollicita son appui et, pour l'allécher, lui expédia le diplôme de vice-roi. Abou-Zakaria n'hésita point. Son ambition fut plus forte que les liens du sang. Il jura fidélité à Mamoun, fit prêter le même serment par ses subordonnés et partit, avec ses hommes d'armes, pour détrôner son propre frère. Abou-Moh'ammed voulut lutter. Mais, trahi par ses troupes à Kairouan, il fut livré à l'usurpateur qui le chargea de chaînes et l'envoya à El Mamoun.

Pour prix de ces hauts faits, *Abou Zakaria* prenait à Tunis possession de la vice-royauté en juillet 1228. Moins d'un an après, Mamoun, à son tour, était dignement récompensé des encouragements et des faveurs prodigués à ce misérable! Zakaria répudiait son autorité, lui renvoyait ses fonctionnaires et agissait ouvertement en souverain. Enfin, en 1236, il jetait tout à fait le masque et se déclarait complètement indépendant à Tunis. Le royaume Hafside était décidément fondé!

Ses débuts furent brillants. Abou-Zakaria soumit à ses armes à peu près tout le Magreb et presque toute l'Espagne musulmane. Plus de vingt années durant, la fortune luï demeura fidèle. Il venait encore de recevoir à Baghaï la soumission d'un chef des Dauaouïda lorsqu'il tomba malade. On essaya de le ramener à Tunis; on le transporta jusqu'à

Constantine et, comme il allait un peu mieux, il continua son voyage pour Bône. Mais il expira dans cette ville le 20 octobre 1249. Ce prince remarquable, dont le règne, pareil à un beau fleuve, ne fut souillé qu'à la source, laissait le trésor public dans un état prospère et toutes les contrées de l'Est pacifiées et heureuses. Tunis, en particulier, lui doit beaucoup. Il y avait notamment réuni une superbe bibliothèque de trente-six mille volumes.

Son fils *Abd Allah*, âgé de vingt ans, lui succéda et, dans la cérémonie de son installation solennelle à Tunis, le 14 octobre, prit le surnom de El-Mostancer-B'Illah (celui qui recherche le secours de Dieu). Ce prince, qui n'arrivait au trône que par suite de la mort d'un frère aîné élevé avec le plus grand soin par Abou Zacharia, se trouva de suite en butte à l'hostilité de son entourage. On voulait confier l'autorité à son cousin germain. Bientôt même cette hostilité dégénéra en révolte. Heureusement le jeune khalife, averti à temps, noya la sédition dans le sang de ses promoteurs et déploya une telle énergie que ses ennemis, effrayés, rentrèrent dans l'ombre et le silence. Il put donc désormais s'occuper, selon ses goûts, des constructions grandioses, dont il embellit Tunis et les environs, et de la création d'un parc merveilleux qu'il organisa pour ses chasses près de Bizerte.

Le changement de souverain avait eu toutefois pour conséquence de détacher des Hafsides leurs clients d'Espagne et du Maroc. El Mostancer, il est vrai, dont l'empire s'étendait encore sur toute la Tunisie et le Magreb, jusqu'au méridien d'Alger, n'en restait pas moins le plus puissant monarque d'Afrique. Aussi sa cour brillait-elle d'un véritable éclat. De toutes parts on recherchait son alliance et l'on sollicitait son appui. C'est ainsi que des envoyés de La Mecque, venant lui apporter officiellement le diplôme d'héritier des khalifes d'Orient, trouvèrent à Tunis une ambassade des rois de Fez, une mission venue du Soudan pour remettre au sultan les présents du roi nègre de Cano et du Bornou et même un prince chrétien dom Henri, qui, brouillé avec son frère Alphonse X de Castille, était venu chercher un refuge près d'El-Mostancer et recevait de lui une hospitalité vraiment royale.

C'est à ce moment que le refus du khalife de payer une prétendue dette, contractée par un de ses sujets vis-à-vis de marchands français, détermina l'intervention de Louis IX, roi de France. Un certain Abou-l-Abbas, natif de Lulliana, village voisin de la Mehdia, avait été mis à mort pour conspiration vraie ou fausse, et ses biens avaient été confisqués. Divers négociants Provençaux, en relations d'affaires avec lui, déclarèrent alors qu'il leur devait 300,000 dinars et réclamèrent le paiement de cette somme au gouvernement Tunisien. Il avait pris la fortune, il était juste qu'il désintéressât les créanciers. Sans s'y refuser absolument, il exigea de ceux-ci des pièces justificatives qu'ils ne purent produire. Les choses alors s'envenimèrent et finalement la guerre éclata, déclarée par la France.

Louis IX prit l'oriflamme rouge à Saint-Denys le 14 mars 1270; fit, le 16, ses adieux, dans Vincennes, à la reine Marguerite qu'il ne devait plus revoir et s'achemina vers Aigues-Mortes. C'était là que des navires Génois nolisés devaient venir le prendre. Ils se firent si longtemps attendre que l'expédition ne put quitter Aigues que le mardi 1er juillet.

A peine au large, un de ces coups de mer, si fréquents dans le golfe du Lion, dispersa la flotte française qui se trouva réunie seulement le 8 dans le port de Cagliari, alors appartenant à la République de Pise. Le 15, l'escadre, formée de trois cents bâtiments de toute grandeur, reprit le large et parut, le jeudi 17, en face des anciens ports de Carthage. Louis IX amenait avec lui six mille cavaliers et trente mille fantassins. Tout ce monde débarqua sans peine et dispersa les nuées d'infidèles amenés par la curiosité sur la plage.

Les ruines de Carthage étaient encore debout à cette époque; il fut donc facile aux croisés de s'y installer et de s'y retrancher au moyen de quelques travaux exécutés à la hâte. Ils fermèrent les brèches des murailles avec des planches, y pratiquèrent des créneaux et ce vaste camp fut entouré d'un fossé profond.

Toutes ces lenteurs étaient autant de fautes militaires. Il eût fallu marcher immédiatement sur Tunis et ne pas laisser au soleil d'Afrique et au vent du désert le temps d'accomplir leur œuvre de destruction. La dysenterie se déclara bientôt en effet dans l'armée française. Un des premiers, le plus jeune des fils du roi : Jean Tristan, comte de Nevers, en mourut. Le légat du pape: Raoul de Gros-Parmy fut également emporté par le fléau.

Ces funestes délais, qui durèrent un mois entier et avaient pour but d'attendre l'arrivée de Charles d'Anjou, frère de Louis IX, qui devait amener des renforts de Sicile, permettaient également à El-Mostancer d'achever ses préparatifs de défense. Il avait adressé de pressants appels à tous les musulmans du Magreb. Un grand nombre se hâta d'accourir à sa voix pour secourir Tunis.

Les croisés, pendant ce temps, tenus sans cesse en alerte par leurs ennemis, brûlés par les dévorantes ardeurs de l'été, manquant de vivres et surtout d'eau potable, voyaient la maladie les décimer affreusement. Le duc de Nemours, le sire de Montmorency, Henry de Beaujeu maréchal de France, le comte de Vendôme, le comte de la Marche, Hugues de Lusignan, les seigneurs de Brissac, de Piennes, d'Aspremont et une foule d'autres expiraient à peu de jours de distance.

Le roi lui-même fut atteint et sentit aussitôt qu'il ne se relèverait pas. Depuis longtemps, du reste, il était tellement affaibli qu'il avait peine à porter son armure. Il appela donc près de son lit son fils Philippe qui devait, après lui, ceindre la couronne, et, devant les princes qui l'entouraient et les ambassadeurs de l'empereur d'Orient qui venaient de débarquer, il lui donna ses suprêmes conseils et ses dernières instructions. Puis, reportant une dernière fois son cœur vers les rives bien-

aimées de la Seine, il invoqua les patrons de son royaume de France : saint Denys et sainte Geneviève; enfin il se fit placer sur un lit de cendre et s'éteignit doucement à l'âge de cinquante-six ans, le lundi 25 août 1270, vers trois heures de l'après-midi.

Charles d'Anjou débarquait en ce moment avec la flotte sicilienne. Il aperçoit les sentinelles qui montaient leur faction l'arme renversée; voit la douleur empreinte sur tous les visages ; devine un malheur ; court à la tente du roi de France, et trouve le cadavre de son frère encore chaud.

Philippe III, jeune homme de vingt-cinq ans, reçut les hommages des vassaux de son père le 27 août. Il était malade lui-même et l'on se demandait anxieusement s'il n'allait pas également succomber.

Dans ces conjonctures, le roi de Sicile prit le commandement général de l'armée, fit sortir les troupes de leurs funestes cantonnements et gagna deux batailles sur les Musulmans dans les plaines de l'Aouïna. Il ne prit pas Tunis, mais il obligea le khalife à se reconnaître son tributaire pour une somme annuelle de vingt mille pièces d'or, à payer 210,000 onces d'or, soit 10 millions 500 mille francs, pour les frais de la guerre, à permettre l'exercice du culte chrétien dans ses États et à ouvrir le port de Tunis au commerce des peuples européens. A ces conditions, El-Mostancer obtint une trêve de quinze ans. Le traité fut rédigé, pour l'arabe, par le cadi Ibn-Zeitoun et signé par le khalife et Philippe III, le 22 novembre 1270.

Les chrétiens se rembarquèrent les jours suivants en abandonnant dans Carthage un matériel de guerre considérable, entre autres quatre vingt-dix catapultes. Leurs infortunes n'étaient point terminées. Ils furent, au retour, assaillis par une mer démontée, perdirent dix-huit grandes nefs et beaucoup de moindres bâtiments, parmi lesquels celui qui portait la riche rançon du roi de Tunis.

Phillipe III ne rentra dans Paris que le 21 mai 1271. Il ramenait avec lui les cercueils de son père, de sa femme, née princesse d'Aragon, décédée le 28 janvier, des suites d'une chute, de son jeune frère le comte de Nevers et de son fils, l'enfant royal, mort avec sa mère en naissant.

Quelques années plus tard, dans la nuit du 16 mai 1277, la mort atteignait à son tour El Mostancer. Sa disparition était un événement d'autant plus considérable que ce khalife était, depuis longtemps déjà, le plus important personnage du monde musulman. Le khalifat de Bagdad n'existait plus, en effet, depuis la prise de cette ville par les Turcs en 1258, et les Chrétiens avaient successivement reconquis les diverses métropoles arabes de l'Andalousie. Cordoue était tombée en leur pouvoir en 1236; Valence avait succombé en 1238 et Séville en 1248.

Le règne d'El Mostancer marque d'ailleurs, sous le Coran, l'apogée du pays qu'il gouverna. Jamais, à Tunis, on ne rechercha, plus que de son vivant, le luxe dans les vêtements, dans les maisons, dans les meubles et

dans les équipages. Jamais les grands seigneurs de cet Etat ne surent faire un plus noble usage de leur fortune, ni dépenser plus généreusement.

Mais toutes ces magnificences et ces splendeurs paraissent descendre avec lui dans la tombe. La décadence commence aussitôt et se précipite. Son fils *Iaia*, proclamé sous le sobriquet d'El Ouatek, est contraint d'abdiquer le 13 juillet 1279.

Il est remplacé par son cousin *Abou-Ish'ak* qui ne tarde pas à voir diminuer par la guerre, et ensuite ébranler par la révolte, son pouvoir usurpé. D'abord en septembre 1284, l'amiral Roger de Loria s'empare de l'île de Djerba, s'y retranche et en soumet les habitants à un tribut annuel de 100.000 pièces d'or. Puis le feu des discordes civiles s'allume dans la province de Constantine et embrase bientôt la Tunisie tout entière.

Un aventurier de basse extraction, tailleur, paraît-il, de son métier, Ahmed-ibn-Merzoug-ibn-Abi-Omara parvient à soulever les Arabes Debbah de la Tripolitaine en se faisant passer pour El Fadl, un des fils d'El Ouatek, assassiné avec son père et ses deux frères Et-Tahar et Et-Taïeb, en juin 1280. Profitant d'une ressemblance frappante avec la victime, il reçoit les hommages du gouverneur de Gabès en octobre 1282; est successivement reconnu par les tribus soleïmides cantonnées aux environs, par les habitants de Djerba, de El Hamma, du Nefzaoua, de Castilïâ, de Tozeur et de Gafsa. Bientôt il occupe Kairouan, s'y fait proclamer Sultan, entraîne dans son parti la Mehdia, Sfax et Sousse. Le khalife Ish'ak veut marcher contre lui et s'avance jusqu'à la Mohammedia. Il est abandonné de ses troupes et Ibn-Abi-Omara, montant sur le trône hafside, prend possession du khalifat dans Tunis le 31 janvier 1283.

Ish'ak s'est retiré à Bougie. Et voilà que son propre sang se dresse contre lui. Le malheureux doit signer de force un acte d'abdication sous les menaces de son fils *Abou-Farès*. Le jeune homme prend aussitôt l'autorité suprême (2 mars), marche contre Omara et se fait battre et tuer par son adversaire, le 1er juin, à Mermadjenna, au nord de Tebessa. Dans les derniers jours du même mois, Ish'ak achevait lui-même son expiation sous le cimeterre d'un bourreau.

Heureusement pour les Hafsides, l'usurpateur victorieux ne tarda pas à soulever, par ses cruautés insensées, les populations habituées au calme des règnes d'Abou Zakaria et d'El Mostancer. Elles cherchèrent un héritier de ces princes ; trouvèrent l'émir *Abou-Hafs*, frère d'Ish'ak, réfugié à Kalaat-Sinane, au Nord-Est de Tebessa, dans la tribu des Hoouara; lui prêtèrent serment de fidélité et l'acclamèrent. Il s'achemine sur Tunis en juin 1284, et, sans avoir à combattre un compétiteur que ses propres soldats abandonnent, il franchit les portes de sa capitale dans les premiers jours de juillet et adopte, en prenant la couronne, le surnom d'El Mostancer II.

Découvert dans une maison où il s'était caché, l'imposteur Ibn-Abou Omara dut avouer publiquement sa fraude et expia, dans de justes tourments, le 16 juillet, ses crimes et sa puissance d'un jour.

Le règne d'El Mostancer II fut du reste des plus agités. Sa bonne ville de la Mehdïa eut à subir trois assauts des Chrétiens de Sicile, en 1220. Elle eût même succombé probablement sans le secours que lui apportèrent les habitants d'El Djem. De son côté, l'émir Abou-Zakaria, second fils d'El-Ish'ak, enleva toute la partie Ouest de l'Empire et, prenant Bougie pour capitale, réduisit les États de son oncle, le khalife de Tunis, à peu près à l'étendue de la Tunisie actuelle. Peu s'en fallut même qu'il ne le chassât de Tunis et ne lui gardât Gabès, dont il s'était momentanément emparé. Hâtons-nous d'ajouter toutefois qu'après ces tourmentes, El Mostancer II acheva sa vie dans le calme le plus absolu et désigna spontanément, avant de mourir, dans les premiers jours de novembre 1295, pour lui succéder, *Abou-Abd-Allah-Abou-Acida*, fils naturel du défunt khalife El-Ouatek.

Le premier acte de ce jeune prince, dès qu'il fut intronisé sous le nom d'El Mostancer III, fut de faire périr le fils de son bienfaiteur Abou-Hafs. Ce crime odieux ne devait pourtant pas recevoir sur terre son châtiment. Abou-Acida jouit, en effet, d'un règne long et prospère et mourut tranquillement dans son lit, en septembre 1309, d'une hydropisie qui l'affligeait depuis des années.

Comme il ne laissait point d'enfants, les grands du royaume appelèrent au trône vacant un petit-fils du fondateur de l'Empire Hafside, nommé *Abou-Bekr-Abd-er-Rhaman*. Mais de son vivant, Abou-Acida, pour avoir la paix, avait conclu avec son redoutable neveu de Bougie un traité qui assurait au dernier survivant des deux souverains le droit de succéder à l'autre. Le petit-fils d'Ish'ak, fils d'Abou-Zakaria, Abou-l-Baka-Khaled se hâta donc de faire valoir ses prétentions et marcha en armes contre Tunis. Les partisans d'Abou Bekr organisèrent la résistance et sortirent pareillement avec leurs contingents. Il fallut se battre. Les Tunisiens furent promptement rejetés en désordre et *Abou-l-Baka* fit son entrée dans la ville. Son compétiteur s'était réfugié dans une maison de campagne. On l'arracha de sa retraite et, traîné devant son vainqueur, il périt du dernier supplice après dix-sept jours de règne.

Des conspirations ne tardèrent pas à s'ourdir à Tunis contre le nouveau maître, qui souillait d'ailleurs le trône par ses débauches mêlées de sang. A l'instigation même de ses ministres, un frère d'Abou-Bekr fut proclamé Sultan à Constantine. La guerre commença entre les deux rivaux et, sans doute, l'issue en eût été fatale au frère de l'ancien Khalife, si dans le même temps, un descendant d'Abou Hafs, revenant de la Mecque, n'eût pris le pouvoir à Tripoli et n'eût, de son côté, jeté des troupes en Tunisie. Pris de la sorte entre deux ennemis, Abou-l-Baka succomba, abdiqua pour tâcher de sauver sa vie, se

laissa lâchement arrêter et mourut sans dignité le 14 novembre 1311, le jour même où *Abou-Iaïa-Zekeria* achevait, par une entrée solennelle dans Tunis, sa marche triomphale depuis Tripoli.

Le nouveau khalife donna six ans de paix au pays. Au bout de cette période, la lutte reprit entre Tunis et Constantine. Le vieux Zekeria, se sentant trop âgé pour combattre encore, rassembla ses trésors, vendit jusqu'à la bibliothèque que son aïeul avait, à grands frais, rassemblée à Tunis, et, chargé, dit l'historien El Kairouani, de vingt quintaux d'or, sans compter l'argent et les pierreries, il prit, vers la fin de mars 317, le chemin de Gabès. Les Tunisiens cependant, pressés par l'ennemi, envoyaient à leur prince courrier sur courrier pour le prier de venir défendre sa capitale. Ce fut en vain. Le vieillard ne répondit à cette fidélité que par l'envoi de fonds destinés à lever des hommes et l'ordre de confier la direction de la défense à son fils *Moh'ammed-Abou-d'Orba* (le balafré). Le jeune émir se défendit si vaillamment qu'il repoussa l'ennemi, le harcela dans sa retraite jusqu'aux frontières et rentra dans Tunis aux derniers jours d'octobre pour prendre le khalifat sous le nom d'El Mostancer IV.

Il se hâta de jeter une ceinture de remparts autour de sa capitale. Cette précaution était excellente. Dès le mois d'avril 1318, en effet, l'ennemi revenait à la charge, débouchait par Lorbeus et Kairouan sur Tunis, la prenait d'assaut en juin, courait après El Mostancer, l'atteignait dans le Sud, le battait une première fois, le battait derechef, à la fin d'octobre, au col de Fedj-en-Naam, au Nord-Ouest de Kairouan et finalement l'obligeait à se replier, avec ses derniers partisans, derrière les formidables murailles de la Mehdia. Un traité, conclu avec son adversaire, la lui laissa. Ce fut, avec la place de Tripoli, tout ce qui resta au jeune khalife. Il gardait toutefois ainsi son indépendance ; le brigandage et la piraterie devaient lui procurer des ressources. Le reste de la Tunisie, et la province entière de Constantine, appartenaient au sultan *Abou-Iaïa-Abou-Bekr*.

L'unité de l'Empire Hafside semblait rétablie, d'autant mieux que, voyant tout perdu, le triste Abou-Iaïa-Zekeria, frétant des navires chrétiens à Djerba, avait, avec ses richesses, gagné Alexandrie où il finit paisiblement ses jours. Mais, grâce à l'élément dissolvant des Arabes, ce malheureux Empire, en pleine décadence, allait glisser de révolutions en révolutions avec une effroyable rapidité. Les années 1323, 1324, 1325 et 1327, sont remplies de ces luttes intestines et sanglantes, où les Arabes, tour à tour vainqueurs et vaincus mais jamais domptés, reparaissent toujours et pendant lesquelles la répression le dispute à la révolte en barbarie et en cruauté. Enfin, après plus de trente années d'un règne extrêmement troublé, non seulement par les agitations intérieures, mais par des guerres extérieures presque continuelles, après avoir eu sa capitale prise et reprise cinq ou six fois, après avoir disputé pied à pied et reconquis tout son territoire, y compris

l'île de Djerba, Abou-Bekr mourut subitement à Tunis, dans la nuit du mercredi 21 octobre 1346.

Abou-Hafs-Omar, son second fils et le seul présent à cette mort, prend aussitôt possession du palais, en fait garder toutes les issues et, sur-le-champ, exige le serment de fidélité de tous les cheiks et de tous les hauts dignitaires de l'État. Le lendemain, il fait procéder à son installation solennelle et commence aussitôt son règne par ordonner l'arrestation de son frère cadet : Abou-l-Baka.

Pendant ce temps, la nouvelle du trépas d'Abou-Bekr et de l'usurpation d'Abou-Hafs gagnait jusqu'aux extrémités du pays. Abou-l-Abbas, l'héritier présomptif et légitime du Khalifat, appelait aux armes toutes les populations du Djerid où il exerçait un commandement et s'avançait résolument sur Tunis. En route venaient le rejoindre Abou-Farès, son frère, gouverneur de Sousse, et les contingents du Sahel.

Omar aussi se mit en route contre ses frères ; mais, abandonné par les siens, il dut se réfugier presque seul à Béjà, de sorte que, le 25 décembre, *Abou-l-Abbas* entrait joyeusement à Tunis sans avoir eu à verser une seule goutte de sang. Son premier souci fut de rendre la liberté à son jeune frère Abou-l-Baka. Hélas ! il y avait six jours à peine qu'il avait ainsi pris en main les rênes de l'État, quand *Abou-Hafs*, rentré secrètement dans la capitale avec quelques misérables, recrutés dans les bas-fonds du vice, l'assassina, se saisit des deux princes Abou-Farès et Abou-l-Baka, leur coupa les pieds et les mains et les laissa mourir en cet état.

Il ne restait à cet infâme meurtrier que deux frères : l'un Abou-Ishak, encore au berceau, l'autre El Fadl, en âge, il est vrai, de succéder à ses frères massacrés, mais alors absent et qui devait à cette circonstance de n'avoir point partagé leur déplorable sort. Pendant que ces horreurs épouvantaient Tunis, il était en effet à Fez, chargé par le feu khalife Abou-Bekr, son père, de conduire à la cour du Magreb l'une de ses sœurs, fiancée au sultan de ce pays : Abou-l-Hacen.

L'indignation fut si vive à cette Cour lorsqu'on y connut les atrocités commises par Omar que, sur-le-champ, Abou-l-Hacen jura de venger le sang des malheureuses victimes. Vainement le fratricide lui envoya une ambassade chargée de présenter les hommages de son maître ; il ne voulut pas même la recevoir et s'achemina vers l'Est. Il entra dans Oran, reçut, en passant, la soumission des chefs arabes de Gabès, de Tozeur, de Gafsa, d'El Hamma, de Nefta, de Tripoli, occupa Bougie et Constantine.

A son approche, Abou Hafs se sauve dans le Sud pour gagner le désert. Mais on a pris les devants ; la route est coupée. Il est surpris sur le territoire d'El Hamma près Gabès : il essaie de fuir encore ; son cheval s'abat, les cavaliers l'arrêtent avec son unique domestique et leur coupent la tête à tous deux. Ces deux sanglants trophées, expédiés immédiatement à *Abou-l-Hacen*, lui furent remis à Béjà.

Quelques jours après, le 15 septembre 1347, Tunis le recevait en triomphateur. C'était le premier souverain, qui, depuis Abd-el-Moumène, eût réuni, sous un même sceptre, toute l'Afrique du Nord. Car le pauvre El-Fadl ne recouvra point le trône de ses aïeux. Le vainqueur, oubliant le droit qu'il était venu défendre, le relégua à Bône dans un commandement secondaire pendant que lui-même allait recevoir les hommages de ses nouveaux sujets à Kairouan, à Sousse et à la Mehdïa.

Son triomphe fut de courte durée. Les Arabes, toujours pillards, désolaient, sans interruption, les plaines de la Tunisie et de la Tripolitaine. Un jour, ils poussèrent l'audace, jusqu'à voler les propres chevaux du sultan dans les environs de Tunis. C'en était trop ; Abou-l-Hacen voulut les châtier. Mais leurs tribus se réconcilièrent, s'unirent pour la circonstance et, le 3 avril 1348, lui infligèrent, sous Kairouan, un sérieux échec. Il fallut en hâte gagner Sousse et revenir, par mer, piteusement à Tunis.

Mais cette ville était déjà bloquée par El Fadl, profondément blessé de l'inique spoliation commise à son préjudice par son beau-frère. L'arrivée d'El-Hacen fit pourtant lever le siège. Elle n'empêcha pas toutefois *El-Fadl* d'être bientôt maître, non seulement de Bône, mais de Constantine, de Bougie et de tout le Djerid tunisien. Proclamé khalife, il avançait à grandes journées vers sa capitale quand le sultan du Magreb, comprenant l'inutilité d'une plus longue résistance, quitta Tunis, à la fin de décembre 1349, et s'embarqua pour son ancien royaume, accompagné, jusqu'à son bateau, par les imprécations et les huées de la populace. Une phlébite l'emporta le 21 juin 1351.

Deux mois après son départ, 21 février 1350, le même peuple qui l'avait poursuivi de ses insultes, recevait El-Fadl en libérateur et saluait de ses cris de joie la restauration du trône Hafside. Mais avec les Arabes, aucun gouvernement ne pouvait tenir. L'écho de leurs manifestations enthousiastes résonnait encore, en juillet, que déjà le nouveau souverain était renversé, étranglé et remplacé par son jeune frère *Abou-Ish'ak*, à peine adolescent.

C'était un règne de dix-huit années qui commençait, si l'on peut appeler règne une suite ininterrompue de guerres, de séditions, de révoltes, l'omnipotence d'un ministre à Tunis, des chefs indépendants se disputant le Djerid et la Tripolitaine et se livrant des combats acharnés, pendant que les Génois, débarqués à Tripoli même, en 1354, frappaient cette infortunée cité d'un impôt de 50.000 pièces d'or.

En tous cas, dans les derniers jours de 1368, un matin, le chambellan de service, allant pour réveiller le khalife, le trouva mort. Il avait dû passer de l'image à la réalité, du sommeil au trépas, sans secousse et sans transition.

Abou-l-Baka-Khaled, fils du défunt, prit sa succession séance tenante. Mais le pauvre enfant, encore en bas âge, dut forcément laisser la

direction des affaires à son entourage. Cette nécessité le perdit. L'excès de tyrannie de ses deux ministres Mansour Seridjâ et Ibn-el-Baleki, soulevèrent une indignation générale. On chercha d'où pourrait venir le salut et les yeux se portèrent sur l'émir *Abou-l-Abbas*, petit-fils de l'ancien khalife Abou-Iaia-abou-Bekr, qui gouvernait Constantine. Appelé par tous les vœux, ce prince se mit donc en route pour Tunis, salué par les populations. Il fallut pourtant faire le siège de la capitale que les odieux tuteurs d'Abou-l-Baka n'entendaient pas quitter si facilement. Plusieurs assauts furent repoussés. Enfin Abou-l-Abbas, ayant pris lui-même la tête d'une colonne d'attaque, rejeta les défenseurs dans la place, franchit le mur d'enceinte du côté de Ras-Tabia, se jeta à la poursuite des fuyards, qui s'échappaient par Bab-Djezira, et fut assez heureux pour rapporter la tête d'Ibn-el-Baleki, l'un des ministres abhorrés, et faire prisonnier leur jouet, le jeune Abou-l-Baka-Khaled.

On était au 6 septembre 1370.

Peu de jours après, Abou-l-Abbas embarquait pour Bône son jeune captif et le frère cadet de celui-ci. Mais, quand le malheur frappe, il s'acharne d'ordinaire après sa victime. Le vaisseau qui portait ces deux frêles enfants, déjà tombés du trône dans les fers, fut assailli par les flots et périt corps et biens dans les abîmes.

Abou-l-Abbas restait donc maître incontesté du pouvoir. Ce grand prince se hâta de rétablir l'unité de gouvernement dans ses états et mit tous ses soins à détruire les privilèges que les Arabes s'étaient octroyés ou avaient obtenu, pendant les dernières années d'anarchie. Sousse, la Mehdia, Djerba, Gafsa, Tozeur, Gabès, toutes les petites principautés de Castilia, de Nefta, de Nefzaona étaient gouvernées par leurs cheiks, devenus de véritables roitelets, souvent révoltés ouvertement contre les khalifes et toujours insolemment indépendants. Il fit cesser tous ces abus, brisa tous ces vice-rois et ramena sous la même loi, dans la communauté d'un même devoir, toutes ces villes et toutes ces provinces. Pour affaiblir davantage encore l'élément arabe, il rendit son territoire et ses anciennes franchises à la vieille tribu indigène des Merendjiça (Ifrène). Monarque clairvoyant, il sentait combien il était impolitique à un souverain berbère d'accorder quelque chose aux Arabes et de s'appuyer sur eux. Il tâchait donc de réagir le plus possible. Malheureusement le mal était fait et ses ravages trop considérables pour qu'on pût y remédier suffisamment.

La dernière année de son règne, en juillet 1390, Abou-l-Abbas eut à repousser une attaque combinée des Français, des Génois et des Aragonais commandés par le duc de Bourbon Charles VI, et dirigée contre la Mehdia. Pendant plus de deux mois, la place resta investie malgré les diversions tentées par les Musulmans des environs. Elle était même réduite par la famine à la dernière extrémité et se fût rendue certainement si le général en chef eût su profiter de ses avantages, presser l'attaque, la pousser vivement et hâter la reddition de ce nid de cor-

saires avant que le sultan ait eu le temps d'y envoyer une armée de secours. Alors, en effet, les Génois, qui redoutaient les mauvais temps de l'automne, se décidèrent à traiter isolément. Force fut donc aux Français, qu'ils avaient entraînés dans cette expédition, de les imiter. Nos chevaliers ressentirent vivement la honte de cette retraite humiliante dont tout l'odieux rejaillit sur l'incapable Charles VI.

Ce fut le dernier succès d'Abou-l-Abbas. Le 6 juin 1394, il cessait de vivre, laissant après lui la réputation, consacrée par l'histoire, d'un prince habile, politique, éclairé, ferme et vraiment grand.

Le second de ses fils, *Abou-Farès-Azouz*, recueillit le lourd fardeau du gouvernement. Il était heureusement doué de qualités qui devaient faire des quarante années de son administration l'une des plus brillantes périodes de la dynastie hafside. A part, du reste, quelques échauffourées dans le sud, promptement et énergiquement réprimées dès le début, la Tunisie jouit, pendant ce quasi demi-siècle, d'une tranquillité parfaite, et le souverain put porter tous ses efforts sur le Magreb qu'il parvint à soumettre de nouveau presque entièrement à son sceptre. Avec des princes comme ceux-là, le pays se fût certainement relevé et fût redevenu prospère si la plaie arabe n'eût pas été de celles dont on ne guérit jamais. Continuant l'œuvre de son père, le nouveau khalife les obligea pourtant à payer les impôts auxquels ils s'étaient soustraits jusque-là. Mais toutes ces mesures n'eurent et ne pouvaient avoir d'autre résultat que celui d'arrêter un instant l'envahissement total de la Berbérie et l'absorption des rares tribus berbères restées dans ses plaines par ces pillards arabes que leurs coreligionnaires eux-mêmes durent mettre hors la loi.

A l'extérieur, Abou-Farès s'efforça de soustraire son pays à l'isolement dans lequel il vivait depuis six siècles et noua, ou renouvela, des relations politiques et commerciales avec un certain nombre de nations européennes. Dès 1313, 1353 et 1366, Pise, prenant le pas sur tous les autres états, s'était assurée, par traités, des comptoirs à Tunis, à Gabès, à Sfax et à Tripoli. Au cours de 1366 encore, le royaume de Majorque, uni à la principauté de Montpellier, conclut divers arrangements avec la Régence. En 1329, le royaume d'Aragon avait fait reconnaître sa suzeraineté sur l'empire Hafside, son droit à la perception d'un tribut et obtenu en compensation de l'arriéré de ce tribut, la moitié des taxes perçues à la douane de Tunis. Plus tard, après l'affaire de la Mehdia, en 1391 et 1393, Gênes et Venise imitèrent ces puissances et signèrent, elles aussi, leurs conventions. Florence enfin suivit le mouvement en 1423.

Le Khalife étant mort en 1434, son petit-fils *Moulaï-Abou-Abd-Allah* reçut solennellement l'investiture à Tunis, le 16 août. L'empire Hafside redevint aussitôt le théâtre d'excès de toutes sortes commis par les Arabes. Car ni Abou-Abd-Allah, prince vaillant, doux, affable et généreux, dit El Kairouani, mais dont le règne expira le 16 septembre 1435,

ni son frère et successeur *Abou-Othman*, qui, dit encore El Kairouani, fit beaucoup de bien, enrichit Tunis de mosquées et d'écoles, ne purent guère, malgré toute leur bonne volonté, assurer la sécurité publique qu'aux environs de leur capitale. A ce fléau arabe vint, en 1469, s'ajouter celui de la peste. L'épidémie sévit avec une si épouvantable intensité que les historiens portent à cinq cent mille le chiffre total des victimes.

C'est au milieu de toute cette désolation qu'Abou-Othman s'éteignit en 1488. Il laissait sa peu enviable couronne à son petit fils *Abou-Zakaria-Iaia*, dont l'élévation coïncide avec une défaite des troupes Hafsides par les Arabes. Le nouveau souverain commença donc son règne par marcher contre eux, et il faut croire que sa campagne ne fut point couronnée de succès puisqu'il passa pour mort et qu'on promena même, au bout d'une pique, jusque sous les fenêtres de son palais, une tête qui passait pour être la sienne. Il est vrai que, peu de jours après, il revint en personne cette fois, confondit les imposteurs et, sans se laisser décourager par un premier échec, repartit bientôt pour une expédition nouvelle. Celle-ci fut couronnée d'un meilleur succès que la précédente ; il reçut, en effet, la soumission de Gabès et de Sfax. Après six années de règne, ce prince fut emporté par la peste qui ravageait derechef le pays (1493).

Pendant la dernière année de sa vie, notre *Boabdil*, l'émir Abou-Abd-Allah des Arabes, fut chassé de Grenade par Ferdinand le Catholique. On ne peut évoquer ce souvenir sans se rappeler aussitôt l'épisode, si merveilleusement écrit par Chateaubriand, du *dernier des Abencerages*. Qui n'a lu ces pages d'un charme inexprimable, où le noble Aben-Hamet s'éprend d'amour pour dona Blanca, la fille du cid de Bivar et de Chimène, la descendante du comte Gomez de Gormas, et lutte de courtoisie généreuse soit avec don Carlos, le frère de la fille du duc de Santa-Fé, soit avec le chevalier français de Lautrec? « Lorsqu'on sort de Tunis « par la porte qui conduit aux ruines de Carthage, on trouve un cime- « tière ; sous un palmier, dans un coin de ce cimetière, on montre un « tombeau qu'on appelle le tombeau du dernier Abencérage. Il n'a « rien de remarquable ; la pierre sépulcrale est toute unie ; seulement, « d'après une coutume des Maures, on a creusé, au milieu de cette « pierre, un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de la pluie se ras- « semble au fond de cette coupe funèbre et sert, dans un climat « brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel.

Abou-Abd-Allah-Moh'ammed succéda à son cousin Abou-Zakaria. Triste prince ! triste règne ! L'empire Hafside tombe en pleine décomposition. Tout l'intérieur du pays est abandonné aux nomades arabes. De Chebba, près Kairouan, leur autorité rayonne jusqu'aux environs de Tunis, au Nord, et, à l'Ouest, jusqu'à la province de Constantine. Le Djerid a repris son autonomie. Les villes maritimes de l'Est vivent dans un état d'indépendance absolue et tirent leurs principales ressources de la course, organisée contre les rivages chrétiens. Enfin Tripoli est

enlevée par les Espagnols, en 1510, et cédée, l'année suivante, au vice-roi de Sicile.

Royauté, royaume, races, tout s'affaisse donc, sur la terre d'Afrique, dans les convulsions de l'agonie. On sent que l'heure est décisive et que la Berbérie ne va sortir de cette période étrangement douloureuse que par une rénovation totale, ou par l'asservissement. Mais pour une rénovation, il faudrait qu'il s'élevât sur tout ce pays, qui s'éteint, un souffle puissant de patriotisme, ou d'enthousiasme religieux. Or on ne voit pas de quel côté pourrait venir ce souffle régénérateur! L'asservissement est donc fatal. Le conquérant nouveau qui, pendant trois siècles, va retenir, dans l'esclavage et les ténèbres, la vieille patrie d'Annibal, s'avance même à pas de géant. Sorti des profondeurs du Turkestan, il a conquis déjà, en moins de deux siècles, la moitié de l'ancien monde, a renversé l'empire d'Orient, pris Constantinople, remplacé, sur Sainte-Sophie, la croix par le croissant en 1453, et, maintenant, il s'avance vers l'Ouest. Son nom! Les Turcs!

Le prince Hafside, avec cet aveuglement qui frappe les rois et les peuples destinés aux catastrophes, les appelle, en quelque sorte, dans ses états en prêtant son concours à l'un de leurs plus redoutables corsaires, le trop fameux Baba-Aroudj (Barberousse).

Natif de l'île de Métilène et fils d'un pauvre potier, ce forban de génie, débarquant à Tunis, vient d'y obtenir, en effet, l'autorisation d'établir, dans ce port, le centre de ses opérations, à la seule condition, de respecter les alliés du gouvernement local et d'abandonner au Khalife le cinquième de ses prises. Kheïr ed-Dine, frère du pirate, vient le rejoindre et, dès lors, ils épouvantent ensemble la Méditerranée par leur audace. L'île de Djerba devient véritablement leur repaire jusqu'à ce qu'ils enlèvent, en 1514, Djidjelli aux Génois.

Malgré deux échecs sérieux, subis, devant Bougie, en 1512 et 1514, par les deux bandits, leur fortune allait grandissant, si bien, qu'en 1516 ils étaient maîtres d'Alger et, bientôt après, de presque toute l'Algérie. Assiégé par les Espagnols dans Tlemcen et fuyant la place, emportée d'assaut après une défense héroïque, Baba-Aroudj périt, en 1518, dans la plaine, en combattant comme un lion, frappé par l'officier espagnol Garcia Fernandez. Il n'avait que quarante-quatre ans. Kheïr-ed-Dine lui succéda naturellement à Alger. Mais, pour sauver sa périlleuse royauté et particulièrement afin de se soustraire aux menaces du khalife de Tunis, qui sommait son ancien protégé de reconnaître sa suzeraineté, le frère d'Aroudj se hâta de mettre sa conquête sous le patronage de la Porte, en l'offrant à Selim Ier. Le prince ottoman reçut, avec empressement, l'hommage de ce nouveau vassal; lui accorda le titre de pacha; lui octroya le droit de battre monnaie; lui expédia des troupes et des munitions. C'était plus qu'il n'en fallait à un homme trempé comme Kheïr-ed-Dine pour asseoir définitivement son autorité.

Abou-Abd-Allah-Moh'ammed avait donc renoncé forcément, depuis longtemps, à ses prétentions de suzeraineté, lorsqu'il expira en 1525. Aussitôt le plus jeune fils du défunt, *Moulaï Hassen*, s'empara du pouvoir au détriment de ses trois aînés, dont il chercha, sans tarder, à se débarrasser, pour toujours, par l'assassinat. Deux d'entre eux périrent. Mais le troisième, Rechid, parvint à s'échapper, courut à Alger et réclama la protection du nouveau pacha. Kheïr-ed-Dine était alors trop occupé à chasser les Espagnols de son pachalik pour obéir immédiatement aux désirs de son jeune pupille. Seulement, lorsqu'en 1533, le sultan Soliman le rappela à Constantinople pour lui confier, avec le grade de capitan-pacha, le commandement en chef de toutes les forces de mer ottomanes, il emmena Rechid avec lui et pressa Soliman de tenter un coup de main sur Tunis. On avait, dans l'héritier des Hafsides, un prétexte tout trouvé pour entamer les hostilités. Soliman se laissa convaincre, accepta les propositions de son amiral et lui donna, pour tenter la fortune, quatre-vingts galères, huit mille soldats et les fonds nécessaires. Le 13 juin 1534, la flotte turque mit donc à la voile et fit une première station à Bizerte, où elle fut bien accueillie. De ce port, Kheïr-ed-Dine fit partir sa division navale d'avant-garde pour Tunis. L'arrivée de cette division, le 15 août, dans la rade de la Goulette, souleva une telle explosion populaire, en faveur de Rechid, que Moulaï Hassen fut obligé de fuir en toute hâte avec sa mère, instigatrice de ses crimes. Le lendemain 16, Kheïr-ed-Dine, en personne, débarquait à la Goulette et trouvait à quai les députations accourues de Tunis pour saluer Rechid. Hélas ! le pauvre prince languissait prisonnier à Constantinople. Le prétexte de son rétablissement n'avait été qu'un leurre et les Tunisiens étaient pris. Ils coururent après Hassen et le rappelèrent. Il revint, le 18, avec quatre mille cavaliers arabes. Mais l'amiral turc avait jeté à terre ses troupes de débarquement et campait déjà devant la porte Al Djazira. Le combat s'engagea mollement de part et d'autre et dura toute la journée. Il suffit à épuiser l'énergie des Tunisiens qui, dès le lendemain matin, se rendirent à merci. Cette prompte et peu honorable soumission n'empêcha pas toutefois leur ville d'être livrée au pillage. Trois mille habitants environ périrent. Puis *Kheïr-ed-Dine* proclama la déchéance des Hafsides ; mit à Tunis et à Kairouan une garnison turque, reçut l'adhésion des villes du littoral et lança six cents hommes à la poursuite de Moulaï Hassen qui s'était replié précipitamment sur Constantine. Une résistance inattendue de Béjà arrêta net ce petit détachement, le rejeta en arrière, avec des pertes considérables, et sauva le fugitif. Sur les conseils d'un rénégat génois, nommé Ximéa, il se réfugia près de l'empereur Charles Quint, sollicita son appui et l'obtint. Le grand empereur suivait, depuis des années, d'un œil trop inquiet, les progrès que faisait l'ancien pirate en Afrique et l'importance qu'il prenait sur la Méditerranée pour ne pas saisir cette occasion de l'amoindrir et de mettre un terme à ses empié-

tements. Le 31 mai 1535, il quittait donc Barcelone avec une flotte de quatre cents voiles, dont quatre-vingt-dix galères, et vingt-cinq mille hommes. Cette *Armada* formait trois divisions : la première, cinquante-quatre galères, soixante-dix gros navires, et vingt-quatre bricks aux ordres d'André Doria ; la seconde, vingt-sept navires, commandée par A. de Saldanha ; la troisième, trente-six galères et vingt huit gros navires, par don Alvar de Bazan. Les principaux officiers de l'armée de terre étaient : pour les Espagnols, le marquis de Guast et le duc d'Albe ; pour les Allemands, Maximilien de Pietra Buena ; pour les Italiens, le prince de Salerne, et l'infant don Luis pour les Portugais. Toute la cavalerie, mille cinq cents chevaux, obéissait au marquis de Mondejar. Le port de Cagliari fut assigné comme point de concentration. Tout le monde s'y trouva réuni dans la première quinzaine de juin, si bien que, le 16, après une courte traversée, la puissante escadre jeta l'ancre à Carthage, au même endroit où, trois siècles auparavant, notre Louis IX avait pris terre. Mais Charles-Quint n'était pas homme à renouveler les fautes militaires du roi de France et à perdre un temps précieux. Il fit immédiatement commencer les travaux d'approche du siège de la Goulette.

Kheïr-ed-Dine avait mis tous ses soins à fortifier cette place. Il avait barré l'isthme qui, du côté de Carthage, la rattache à la terre ferme, par une muraille et des terrassements. Il avait défendu le canal, qui l'isole du côté de Rhadès, par douze galères, soutenues elles-mêmes en seconde ligne par une réserve de vaisseaux ; il en avait enfin armé les redoutes de cent quarante canons, parmi lesquels, plusieurs, fournis par François Ier en haine de Charles-Quint, portaient sur leurs flancs de bronze les lys de France.

Le 4 juillet, le feu des assaillants commença. Il fut terrible. En dix jours, la Goulette fut réduite. Elle tomba le 14 après une vigoureuse canonnade qui coûta beaucoup de monde aux Turcs.

Dès le 17, l'empereur marcha sur Tunis. L'effet moral, produit dans cette ville par le bombardement de la cité voisine, était immense. Il fut tel que les habitants affolés, raconte l'historien Marmol, continuant les horribles traditions des Phéniciens d'antan, « égorgèrent cinq enfants et firent plusieurs sortilèges de leur sang, pour détourner le malheur qui les menaçait ». Kheïr-ed-Dine fut plus sérieux. Il sortit à la rencontre des Impériaux avec ses meilleures troupes et un grand nombre d'auxiliaires arabes. A six kilomètres de la capitale, au lieu dit : Kerbet-el-Kelekh, dans la plaine de l'Aouïna, il prit position et attendit l'ennemi. Cette inaction causa sa perte. Souffrant de la chaleur, manquant d'eau, entassées pêle-mêle sur une route unique bordée de fondrières, les divisions impériales s'avançaient en effet dans un désordre tel qu'elles n'eussent pu résister à la plus petite attaque. Les Turcs commirent la faute de leur laisser le temps de déboucher dans la plaine et de se déployer à leur aise. L'action s'engagea vivement alors ; mais, malgré la valeur incontestable des troupes de Kheïr-ed-Dine, le résul-

tat final ne resta pas un instant douteux. Le capitan-pacha fut culbuté au moment même où toute retraite lui devenait extrêmement difficile.

A la nouvelle du succès certain de Charles-Quint, les vingt mille esclaves chrétiens, que renfermait Tunis, venaient effectivement de secouer leurs chaînes et, soutenus par les renégats, dont le cœur battait encore pour leurs anciennes patries et la religion de leur enfance, ils s'étaient emparés de la Kasbah. La ville dès lors était en leur pouvoir et les vaincus de l'Aouïna voyaient leurs propres batteries se tourner contre eux. Kheïr-ed-Dine s'enfuit donc péniblement du champ de bataille, presque seul, et n'échappa à un écrasement total et, sans doute à la mort, ou à la captivité, que grâce à la protection du cheik Ahmed-ben-Merabot, maître des défilés du Djebel Reças.

Le 18, au matin, Tunis ouvrit ses portes et fit appel à la clémence du vainqueur. On ne pouvait, en vérité, la rendre responsable de la résistance d'un étranger qui s'était établi chez elle par la force. C'eût été, dans tous les cas, le devoir de Moulaï-Hassen, l'ancien khalife, de plaider pour son peuple et d'épargner à sa capitale les horreurs du pillage. Il n'en fit rien sans doute. Peut-être même, ainsi que l'affirment plusieurs annalistes, blessé dans son amour propre par les dédains de la population à son égard, insista-t-il, pour que la répression fût terrible. En était-il besoin d'ailleurs? Si Tunis était innocente de la résistance de Kheïr-ed-Dine, le sang des martyrs qu'elle avait répandu, les chaînes des esclaves qu'elle avait faits, sa réputation de centre et de réduit des pirates ne criaient-ils pas assez haut vengeance? Toujours est-il que la malheureuse cité resta, trois longues journées durant, la proie d'une soldatesque effrénée et subit l'un des plus effroyables sacs dont l'histoire ait gardé le souvenir. Soixante-dix mille individus de tout âge et de tout sexe y perdirent la vie. Grand nombre d'autres furent réduits en captivité; le reste prit la fuite et ce fut dans une capitale abandonnée des vivants et pleine de cadavres que, le 21 juillet, Charles-Quint et *Moulaï Hassen* firent ensemble leur entrée.

L'empereur conclut, le 6 août, avec le souverain Hafside, remis sur son trône, un traité par lequel ce dernier acceptait la suzeraineté de l'empire; s'engageait à rembourser les frais de la guerre; à payer annuellement un tribut de 12.000 ducats d'or ; cédait aux sujets de Sa Majesté Impériale tous les droits à la pêche du corail dans les eaux Tunisiennes, et promettait de mettre en liberté tous les esclaves chrétiens détenus dans la Régence.

Pour surveiller l'exécution de ce traité, le vainqueur occupa militairement la Goulette, dont le commandement fut confié à Don Bernardino de Mendoza, Bizerte et Bône, qui appartenait alors aux khalifes Hafsides; s'adjugea la possession de la plage de Carthage et repartit pour la Sicile dans la seconde quinzaine d'août.

L'anarchie recommença bientôt. Moulaï Hassen était rétabli dans son palais; mais Sousse, Sfax, Monastir étaient contre lui. A Tunis même

il comptait de nombreux ennemis et ses partisans à Kairouan n'étaient pas plus nombreux que ceux des Turcs. Bizerte s'était soumise, mais avec une mauvaise grâce qu'elle dut payer de la destruction de ses remparts. En 1536, cette situation précaire fut loin de s'améliorer. En 1537 elle empira. Le marabout Sidi Arfa souleva Kairouan et toute la région avoisinante. Il fallut que l'empereur ordonnât au vice-roi de Sicile de fournir des renforts et d'envoyer à Sousse une escadre au secours de son vassal tunisien. En 1539, le grand marin, André Doria, vint réduire à l'obéissance les places de Kelibia, de Sousse, de Monastir et de Sfax. Mais, dès l'année suivante, à la suite d'un échec subi par le khalife sous Kairouan, les villes se révoltèrent de nouveau et se placèrent sous la protection d'un renégat grec, le corsaire Dergout ou Dragut pacha. Ce pirate célèbre avait fait de la Mehdia son quartier général, et son audace, presque toujours couronnée de succès, rendit chaque jour plus illusoire l'ombre d'autorité du sultan Hafside. Ce prince se décida enfin, en 1542, à passer lui-même en Europe pour implorer l'aide de l'empereur alors à Augsbourg. Avant de partir, il confia ses trésors au commandant espagnol de la Goulette, Don Francesco de Tavar, et se mit en route. Mais, à peine débarqué, il reçut de cet officier les plus mauvaises nouvelles. L'héritier présomptif, *Ahmed*, poussé par le cheik de Bab-Al-Djazira, Omar-el-Djebali, avait proclamé la déchéance de son père et s'était emparé de l'autorité. Le malheureux Hassen se hâta de revenir avec deux mille aventuriers recrutés dans l'Italie méridionale et commandés par le Napolitain Lofredo. Mais ce fut en vain. Ses mercenaires furent défaits près de l'Aouïna, entre les Enchirs Kherbet-el-Kelekh et Saniet-el-Annab. Lui-même, pris par son fils, eut les yeux crevés.

Sur ces entrefaites, les Espagnols de la Goulette avaient reçu quelques renforts. Ils placèrent sur le trône un frère d'Hassen : Moulaï-Abd-el-Melek. Mais ce khalife mourut trente-six jours plus tard et son fils Moh'ammed, proclamé à sa place, ne put se maintenir à Tunis. Son rival, Ahmed-ben-el Hassen, soutenu par Dargout pacha, par le parti turc et par les Arabes, resta définitivement maître de la situation, mais d'une situation toujours aussi précaire que l'avait été celle de son père.

Le 10 septembre 1551, Don Juan de Vega, vice-roi de Sicile, pour mettre un terme aux sinistres exploits de Dargout, enlevait de haute lutte la Mehdïa, son repaire; faisait prisonniers tous les musulmans qu'il trouvait et laissait dans la place restaurée, armée et approvisionnée, quinze cents hommes de garnison, aux ordres de son propre fils Don Alvar. Ils ne la gardèrent que deux ans.

Pour se consoler d'ailleurs de la perte de cette place, Dargout contribuait puissamment, en ce moment même, à la reddition de Tripoli qu'assiégeait Sinane Pacha, avec cent quarante voiles, et que défendait le commandeur Gaspard de Vallier avec six cents Calabrais et trente chevaliers de Malte seulement.

Aux mains de ce corsaire et d'un autre pirate, nommé Mourad Aga,

la ville prise ne tarda point à devenir le centre du brigandage organisé. Philippe II d'Espagne dut bientôt songer à débarrasser de nouveau la Méditerranée de ces écumeurs de mer et à dégager, en même temps, les chevaliers de Malte que le pavillon des bandits, flottant sur Gozzo, gênait considérablement. D'après ses ordres, on réunit donc, sous la direction de Juan de la Cerda, duc de Médina Cœli, successeur de Jean de Vega à la vice-royauté de Sicile, cinquante-quatre galères de combat, soixante vaisseaux de transport et quatorze mille hommes. Malheureusement ces préparatifs se firent lentement ; on perdit un temps précieux et l'expédition ne fut prête à prendre le large qu'à la fin d'octobre 1559. Dispersés par les bourrasques, fréquentes à cette époque de l'année, les navires durent chercher un refuge, les uns à Malte, les autres à Syracuse, et il fallut réparer ceux que la violence de la mer avait endommagés. Ce ne fut qu'au mois de février 1560 que la flotte réunie parut enfin devant Djerba et s'en empara. Au lieu de courir aussitôt grand largue sur Tripoli pour la surprendre, le duc de Médina Cœli s'amusa à se fortifier dans l'île, afin, disait-il, de s'y créer un solide point de ralliement. Dargout mettait à profit toutes ces lenteurs. Non seulement il fortifiait merveilleusement Tripoli; mais il avait prévenu le sultan de Constantinople du danger qui le menaçait, et menaçait l'Islam, et lui avait demandé de prompts secours. Aussi, quand finalement, le 15 mars, l'escadre espagnole quitta Djerba, quatre-vingt-six bâtiments turcs, ployant sous les voiles, et commandés par Piali Pacha, fondirent sur elle. En un clin d'œil, dix-neuf galères et quatorze transports portant cinq mille hommes, furent coulés ou pris. L'amiral chrétien, dont l'indécision avait amené ce désastre, s'enfuit à Malte, y rallia les débris de sa flotte et regagna honteusement le siège de son gouvernement, en mai.

Débarrassé de cet adversaire, Piali Pacha se rabattit sur Djerba. Medina Cœli en avait confié la défense à une garnison peu nombreuse. L'officier commandant en chef s'appelait Don Alvar de Sande. Ses braves Espagnols et lui firent des prodiges de valeur et montrèrent aux Turcs tout ce qu'auraient pu faire leurs camarades de l'escadre si ces lions n'avaient pas été commandés par un âne. Assaillis par un ennemi fort supérieur en nombre et très bien approvisionné, tandis qu'eux-mêmes manquaient de tout, ils résistèrent tant qu'ils purent. Et lorsqu'enfin leur réduit ne fut plus tenable, lorsque leurs dernières munitions furent épuisées et leurs remparts démolis, ces héros se jetèrent l'épée à la main sur les lignes ennemies, y firent une trouée sanglante et parvinrent à gagner le rivage. Mais là que faire? Il fallait mourir ou se rendre! Se rendre? Nul n'y songea. Ils moururent donc, ces braves! Seul, Don Alvar de Sande, couvert de blessures, l'épée brisée, l'armure faussée, tous ses compagnons d'armes déjà tués, fut fait prisonnier par une nuée d'infidèles, sur un monceau de cadavres. La mort n'avait pas voulu de lui. Les Turcs élevèrent en cet endroit, avec les têtes des

Espagnols, une pyramide funèbre dont les restes n'ont disparu, pour être ensevelis pieusement, qu'en 1846, à la demande de M. de Lagau, consul général de France.

Il était aisé de prévoir que les rudes compatriotes de Piali Pacha ne se contenteraient pas longtemps de ces demi-conquêtes et que bientôt la Tunisie tout entière deviendrait leur proie.

Effectivement, en octobre 1569, le gouverneur d'Alger, Ali pacha, renégat napolitain, prit la route de Tunis à la tête de cinq mille mousquetaires réguliers; culbuta, près de Béja, les spahis d'Ahmed-ben-Hassen; les battit une seconde fois à Sidi-el-Hatteb et pénétra dans Tunis sans coup férir. Il y séjourna quatre mois; puis rentra à Alger en confiant la place à son caïd Rhamdan, appuyé d'un millier de Turcs.

Le khalife détrôné s'était réfugié d'abord chez les Espagnols du fort Chickly, et, de là, était passé en Espagne, pour implorer, de Philippe II, les moyens de reprendre ses états. La chose était alors aisée, car les Turcs venaient de perdre, dans les eaux de Lépante, le 7 octobre 1571, une terrible bataille contre les flottes combinées de l'Espagne, de Venise et du Pape.

Le héros de cette grande journée, Don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint et frère de Philippe II, rassembla donc en Sicile, pendant l'été de 1572, une escadre de cent trente-huit bâtiments de guerre, montés par vingt-sept mille cinq cents hommes. Puis, dès les premiers jours d'octobre, il prit la mer et vint jeter l'ancre à la Goulette. Les compagnies de débarquement prirent terre sous la protection des batteries du fort et marchèrent sans hésitation sur Tunis. Les quelques Turcs, qui gardaient la ville avec Rhamdan pacha, n'essayèrent pas même une résistance inutile. Ils se retirèrent à Kairouan où le pacha turc Hilder et les Arabes les recueillirent, tandis que les Espagnols reprenaient possession de la capitale.

Philippe II, il est vrai, n'entendait pas occuper, d'une façon permanente, la côte d'Afrique. Il avait seulement donné ordre à son frère consanguin de ruiner toutes les défenses du littoral et tous les retranchements pouvant servir à l'ennemi. Mais Don Juan rêvait, pour son compte, je ne sais quelle royauté africaine. Aussi, loin d'obéir aux instructions reçues et de faire sauter les fortifications de la Goulette et de Tunis, il les augmenta puissamment. Ses rêves toutefois ne se réalisèrent point. Sur les injonctions formelles de Philippe II, il fallut songer à regagner l'Espagne. C'est alors seulement qu'il se décida à relever le trône hafside en y plaçant, non l'ancien khalife qu'effarouchait un peu trop le titre de vassal de l'Empire, mais son frère *Moh'ammed*, beaucoup moins scrupuleux. Puis il appela le comte de Serbelloni, officier d'un dévouement rare, au commandement de la place de Tunis, en le chargeant de construire un fort de premier ordre, le fort Bab-Bahar, entre cette ville et son lac, là où depuis s'élevèrent les bâtiments, aujourd'hui détruits, du monopole des tabacs et des sels, sur l'Avenue de France,

P. de Porto-Carrero au commandement de la Goulette et le brave Don J. de Zamoguerra à celui du fort Saint-Jacques-de-Chikly. Quatre ou cinq mille hommes furent enfin répartis entre ces différents postes.

De retour en Europe, l'aventureux Don Juan tâchait de gagner à son royaume africain la cour de Madrid quand l'armée turque de Sinane Pacha aborda, le 13 juillet 1573, au cap Carthage. Dès le 17, l'ennemi contraignait les Espagnols à évacuer tous leurs avant-postes. Le même jour, des batteries, construites à la hâte, soit du côté de Carthage, soit du côté de Rhadès, ouvraient leur feu contre les forts de la Goulette. Le 20 août, Sinane pacha donna l'assaut à la place et fut repoussé. Le 22, nouvel assaut ; nouvel échec. Le 23, la forteresse capitula. A l'exception de deux ou trois cents hommes réduits en esclavage, parmi lesquels Carrero, tout le reste de la garnison fut massacré.

Restaient le nouveau fort de Bab-Bahar à Tunis, et celui de Chikly.

Le 27, au matin, les premiers boulets turcs atteignirent le fort Bab-Bahar, dont la garnison comptait environ mille deux cents hommes, et, depuis ce moment, leur feu ne fit qu'augmenter d'intensité jusqu'au 6 septembre. Ce jour-là, Sinane pacha fait donner un assaut général pendant lequel un des bastions du fort saute, lançant pêle-mêle en l'air chrétiens et musulmans. Les assaillants toutefois durent se retirer avec des pertes énormes. Le 8, ils furent derechef repoussés. Nouvel échec le 11. Le 13, ils font sauter une seconde mine et s'élancent à l'assaut. Serbelloni les reçoit à grands coups d'épée et déjà leurs têtes de colonnes sont culbutées lorsque, par derrière ces braves, des cris retentissent. Ce sont les Turcs, qui ont pénétré par une autre brèche, et se précipitent en avant ! Serbelloni n'a pas le temps d'exécuter un changement de front, il est pris ; ses hommes sont désarmés et les derniers grondements du canon saluent les couleurs de l'Islam victorieuses.

Zamoguerra tenait encore, avec une cinquantaine de soldats, à Chikly. Mais à quoi bon prolonger une lutte stérile et dont le résultat ne pouvait être douteux ? Il se décida à capituler.

DOMINATION TURQUE

Sinane pacha restait maître.

Avant de regagner Constantinople avec ses prisonniers de guerre Serbelloni, Carrero, Zamoguerra et l'ex-khalife Moh'ammed, il chargea son lieutenant *Heider pacha* d'organiser le royaume de Tunis pour le Sultan. Un pouvoir, sans autre contrôle que celui d'un *Divan*, ou conseil, fut, en fait, laissé à ce pacha, élu par les janissaires qui pouvaient le déposer. Cette prédominance absolue de l'élément militaire dans le gouvernement devait fatalement amener une effroyable tyrannie et toute une suite de révolutions. Elle devait, par conséquent, achever logiquement l'œuvre d'abaissement politique et moral de la Berbérie.

Effectivement, dès 1598, les janissaires égorgent le Divan et élèvent un des leurs, *Ibrahim-le-Rhodien*, à la dignité de chef de l'État, malgré le pacha, qui, représentant officiel de la Porte, ne conserva plus guère à Tunis que quelques honneurs parfois même contestés.

Cet Ibrahim était un homme énergique et habile. Il garda le pouvoir pendant trois ans, au bout desquels, rassemblant les richesses qu'il avait amassées, il partit, sous prétexte d'accomplir le pèlerinage de la Mecque, et ne revint point (1592).

Son successeur, *Mouça-Dey*, se heurta, sans doute, aux difficultés que son prédécesseur, plus avisé, avait entrevues, et se démit, au bout d'un an, de sa lourde charge (1593).

Deux de ses anciens collègues : Safar et *Kara-Othman* s'en disputèrent la possession. Mais ce dernier, plus jeune et plus hardi que son compétiteur, s'empara de la Kasbah par un coup de force, et, avec elle, de l'autorité. L'anarchie était partout : à la ville, dans la banlieue, dans l'intérieur. Il remit tout en ordre; sut déjouer les conspirations ourdies contre sa personne par les fauteurs de troubles et acquit un ascendant extraordinaire sur son entourage et sur les janissaires.

Pour l'aider dans l'administration, dont il portait seul le faix, il créa deux nouvelles charges : celle de *Bey* et celle de *Captan*. Le Bey reçut le commandement supérieur des troupes de terre avec mission de surveiller les tribus et de faire rentrer les impôts. Le Captan eut le département de la marine. Ce n'était certes pas une sinécure dans un pays et dans un temps où la course était érigée en institution d'Etat.

Ce fut sous le gouvernement de ce Dey, le 24 juin 1605, que M. Savary de Brèves, ambassadeur de S. M. Henry IV, débarqua à la Goulette pour obtenir, en vertu de traités conclus entre la France, le sultan Amurat III et la Porte, la mise en liberté de tous les sujets français détenus en Berbérie, et le règlement de diverses indemnités dues pour actes de piraterie. Le lendemain de son arrivée, notre ministre fut introduit à la cour et donna, devant le conseil, connaissance de ses demandes et lecture du *khat* dont il était porteur. Tout cela souleva un orage épouvantable. Othman se leva de colère, répondit avec la dernière violence et protesta que jamais il n'exécuterait les ordres venus de Constantinople. Sur ces entrefaites, et pour compliquer la situation, deux vaisseaux de commerce français, richement chargés, furent capturés dans les eaux de Bizerte ; quelques jours plus tard, au commencement d'août, cinq galères de l'ordre de Malte, brisées par la tempête sur les rochers de Zembra, furent pillées par les Tunisiens et leurs équipages tués, ou vendus comme esclaves ; enfin, pour comble, toujours dans le même temps, une petite escadre de dix bâtiments, dont cinq de Malte et sept de Sicile, paraissait à l'improviste devant Hammamet et s'en emparait momentanément. Tous ces faits rendaient extrêmement difficile la mission de M. de Brèves. Il allait donc se rembarquer, sans avoir pu rien obtenir, lorsqu'une suprême tentative,

pleine d'audace et d'habileté, aboutit enfin. Il obtint d'Othman et de son divan le respect des corsaires tunisiens pour les navires battant pavillon de France, la mise en liberté des esclaves français et la restitution de navires, effets et marchandises récemment capturés.

Notre saint Vincent de Paul dut être enlevé par les pirates à peu près vers cette époque ; car, après deux ans passés à Tunis, comme esclave, il réussit à s'échapper le 18 juin 1607, et à gagner les rives de Provence. On sait fort peu de choses, malheureusement, sur son séjour dans la Capitale de la Régence. Soit dans sa correspondance, soit dans ses entretiens, il n'a laissé presque aucun détail sur la situation de Tunis à cette époque. Tout ce que l'on peut conclure du seul document que nous possédions à cet égard, c'est que le port de Tunis arrivait alors à peu près à l'extrémité actuelle de l'Avenue de France, à la hauteur de la Résidence. En creusant récemment le sol pour établir les fondations de la nouvelle cathédrale on a, d'ailleurs, découvert, paraît-il, des restes de murs qui semblent avoir appartenu aux quais de cette époque. Au moment de la vente de Vincent, on le fit courir du Marché aux Esclaves à ces quais, le long de la marine du temps, afin de s'assurer de sa force et de son agilité. Nous savons encore que les captifs chrétiens étaient, en partie, répartis à Tunis, dans douze bagnes, dont l'un se retrouve rue de la Hafsia, dans le bâtiment qui, depuis l'abolition de l'esclavage, fut transformé en fonderie ; que d'autres esclaves, qui jouissaient d'une liberté relative, étaient parqués dans le quartier actuel de Bab-Alloudj, où, chaque soir, on les enfermait soigneusement ; tandis que d'autres, envoyés hors de Tunis, étaient employés aux huileries beylicales de Grombalia, de Tebourba et de Enchir-Mornaghia, où l'on voit encore aujourd'hui les loges basses et voûtées dans lesquelles, le soir venu, on les entassait sans pitié. Enfin, ce sont certainement des esclaves chrétiens qui ont transporté et travaillé tous les marbres arrachés aux ruines de Carthage, qui décorent les palais du Bardo, du Dar el Bey, de la Marsa et les principales mosquées de la ville.

En 1609, un armateur du Havre, originaire du Poitou, Beaulieu, dit Briaille, parti de son port d'attache avec deux bâtiments, vint couler et brûler, dans la rade même de la Goulette, vingt-deux galères de corsaires.

Cette même année, une ordonnance de bannissement, signée le 22 septembre, par Philippe III d'Espagne, donnait trois jours à tous les Maures du royaume de Valence pour quitter ce pays par l'un des ports d'embarquement fixés dans le décret. De semblables mesures frappaient, le 2 décembre suivant, ceux d'Andalousie et de Murcie, et, le 16 août 1610, ceux de Catalogne et d'Aragon. Spoliés, maltraités, décimés, tous ces proscrits, qu'on plaindrait volontiers s'ils n'avaient pas attiré sur leurs têtes la foudre qui les frappait, furent jetés sur des navires en partance, et bon nombre d'entre eux vinrent échouer sur les plages tunisiennes. Othman les accueillit fraternellement, leur fit dis-

tribuer les secours les plus urgents et les établit le mieux qu'il put. Ces Maures, d'une civilisation raffinée, apportèrent avec eux, dans leur nouvelle patrie, l'industrie sériciole. Ils fondèrent, relevèrent ou agrandirent Zaghouan, Soliman, Testour, Medjez-el-Bab, Tebourba, et donnèrent à Tunis un degré de culture intellectuelle qu'elle ne connaissait pas.

Peu après, le 30 septembre 1610, le Dey Othman mourait à Tunis en désignant comme le plus digne de lui succéder, un soldat de fortune, son gendre *Yussef*. Ce choix fut, en effet, ratifié par l'élection. Le nouveau dey continua l'œuvre de son beau-père, embellit Tunis, y éleva la mosquée qui porte son nom, construisit le pont de Tébourba, donna au pays une prospérité qu'il ne connaissait plus depuis longtemps, et, à la course, un développement considérable.

Il signa avec la France, en 1617, un traité qui stipulait la mise en liberté immédiate et réciproque des captifs des deux pays. Un autre traité fut conclu avec la Hollande, en 1622.

La France doit une grande partie des avantages qui lui furent alors accordés, à l'habileté et à la connaissance parfaite des Musulmans que montra le représentant de Louis XIII, Samson de Napollon, Corse d'origine et ancien consul à Alep. Cet homme fut un grand patriote, et il serait à souhaiter qu'un monument quelconque, dans la Tunisie Française, rappelât les services éminents rendus jadis à notre commune patrie par ce héros trop oublié. Il périt victime de son dévouement à la France, pendant la nuit du 11 au 12 mai 1633, dans l'île de Tabarka, qu'il voulait enlever aux Génois.

Cette île était alors, en partie, la propriété de la famille Lomellini. Cette famille y fit venir des capucins, comme aumôniers, en 1636. Ce furent les premiers ministres du culte catholique établis dans la Régence. Ils avaient obtenu du Saint-Siège la juridiction spirituelle sur Tunis. Toutefois, il n'est pas probable qu'ils aient jamais mis les pieds dans cette ville jusqu'en 1651, date à laquelle ils quittèrent même Tabarka.

Ce fut alors que saint Vincent de Paul, qui venait de fonder à Paris la Congrégation de la Mission, profitant de la liberté que le consul de France, en ce moment Lange de Martin, avait d'attacher à sa personne un ou plusieurs prêtres pour son service et celui de nos nationaux, fit partir pour Tunis M. Julien Guérin, né à Selles (Calvados). Ce missionnaire, débarqué à la Goulette le 22 novembre 1645, fut installé chez notre Consul. Il eut, dès le 26 juillet de l'année suivante, la consolation d'assister à ses derniers moments un jeune esclave portugais, Antonin de la Paix, mis à mort pour la défense tout à la fois de sa foi et de sa vertu. Ce martyr de vingt-deux ans, auquel les Musulmans eux-mêmes rendirent hommage après son trépas, repose probablement dans un coin ignoré du petit cimetière Saint-Antoine. — Disons, à ce propos que, jusqu'en 1840, époque à laquelle ils obtinrent un prêtre

de leur rite, une église et un cimetière séparé, les Grecs orthodoxes de Tunis reçurent, eux aussi, les secours religieux des prêtres romains et furent inhumés avec les catholiques. — Toujours en 1646, M. Guérin convertit, dit-on, à la religion chrétienne un prince qui fut baptisé sous le nom de Cheruby, et qui serait le propre fils du Bey-Hadj-Moh'ammed ; puis il mourut de la peste, le 13 mai 1648. Il avait, du reste, été rejoint à Tunis, le 22 novembre 1647, par un de ses confrères, nommé Le Vacher, dont le zèle patriotique devait égaler le zèle religieux. Ce Père Le Vacher succéda, comme consul, à M. Lange de Martin, à la prière unanime de nos compatriotes. Ce fut à sa demande, et pour lui, que la duchesse d'Aiguillon acheta et fit aménager, rue de l'Ancienne-Douane, n° 5, un fondouck, jadis à usage de bagne pour en faire le consulat de France [1]. Jusque-là nos consuls se logeaient en effet à leurs propres frais.

Pendant que le Gouvernement reconnaissait ainsi, dans M. Le Vacher, les mérites du Français, la Cour de Rome reconnaissait aussi en lui, ceux du Religieux, en le nommant vicaire apostolique de la Tunisie, le 17 décembre 1650.

Au mois de juillet 1666, M. Le Vacher quittait cependant la Régence et allait se fixer à Alger.

C'est là que, le 29 juillet 1683, il devait mourir glorieusement pour son pays, attaché, sur la marine, par l'ordre du dey Mezzomorte, à la gueule d'une de ses bombardes, qui essayaient de répondre aux canons de l'amiral Duquesne.

Avant de quitter la Régence, M. Le Vacher, qui gardait ses pouvoirs de vicaire apostolique sur la Tunisie, avait racheté deux capucins, originaires de Sardaigne, les PP. François et Damien, tous deux esclaves dans les bagnes tunisiens depuis un an environ, et les avait installés pour remplir, à sa place, à Tunis, les fonctions du ministère ecclésiastique.

La gratitude ne fut pas leur vertu dominante.

Dès 1672, ces capucins se firent donner, par la Propagande, la place de M. Le Vacher, et, l'année même de la mort de leur libérateur, en 1683, ils obtinrent, pour un des leurs, le titre de préfet apostolique en Tunisie. Disons, pour être juste, qu'ils ont rendu d'immenses services à la cause chrétienne en ce pays et qu'ils sont véritablement, sinon les premiers, du moins les seconds fondateurs de l'Église de Tunis. Leurs successeurs ne l'ont quittée qu'en 1891.

Cependant, le 30 novembre 1637, le dey Yussef s'était doucement éteint à Tunis. Pendant les vingt-sept années de son gouvernement, il avait rétabli la paix à l'intérieur, avait imposé son autorité aux oasis du Sud et aux villes indépendantes, et avait réuni à la Tunisie l'île de Djerba, depuis longtemps rattachée à la province de Tripoli.

Son successeur, *Mourad*, éleva le fort de Porto-Farina pour protéger les Maures andalous, fixés au Ras-el-Melah, dans une anse où les

[1] Cfr. H. Tridon, *Dépêche Tunisienne*, 21 octobre 1893.

Chrétiens avaient coutume de chercher un refuge contre la tempête. Il sut, dit el-Kairouani, son historien, se faire craindre des soldats au point qu'ils n'osaient molester même un Juif. Son administration fut, du reste, de courte durée. La mort le surprit en juin 1640 et les janissaires le remplacèrent par *Ahmed-Khodja.*

Les débuts du nouveau dey furent difficiles. Il trouvait le pays en proie à la disette, c'est-à-dire plutôt à la famine et à toutes ses horreurs, car, dans ce temps, où les relations étaient difficiles et les haines de races invétérées, on ne devait attendre aucun secours de l'étranger pour combattre le fléau. Par surcroît de malheur, le 24 août 1640, les chevaliers de Malte, conduits par le prieur landgrave d'Ossia, forcèrent, en dépit de ses défenses et des batteries turques, l'entrée de la Goulette, incendièrent, dans le port, cinq navires tunisiens et en enlevèrent plusieurs autres. Afin d'empêcher le retour d'aussi désagréables surprises, le dey s'empressa d'ordonner la construction d'un nouveau fort; mais il était trop tard, le mal était fait. Le reste de son règne, qui se termina en 1647, s'acheva, d'ailleurs, dans la plus parfaite tranquillité.

Cette paix continua sous *El-Hadj-Moh'ammed-Laz.*

Pendant le gouvernement de *Mustapha-Laz*, successeur de Moh'ammed, en mai 1653, l'amiral anglais Robert Blake, envoyé par Cromwel, parut, le 8 février 1654, devant Porto-Farina. Hamouda-Bey, qui commandait l'armée tunisienne, se hâta d'accourir avec toutes ses forces et l'amiral leva l'ancre sans attaquer. Mais il reparut le 3 avril, et, le lendemain 4, il vint bravement s'embosser, avec ses neuf vaisseaux de ligne, à une demi-portée de fusil des batteries turques, Aussitôt elles firent rage. Les bâtiments anglais ripostèrent à leur feu par une canonnade effroyable et criblèrent de projectiles les ouvrages de l'ennemi. L'issue de la lutte restait toutefois encore indécise lorsque, profitant de la fumée, l'amiral mit à la mer quelques chaloupes remplies d'hommes déterminés et leur prescrivit de brûler cinq gros vaisseaux tunisiens amarrés dans le port. Les flammes de l'incendie achevèrent d'épouvanter les Turcs dont le feu était presque éteint déjà par celui de l'escadre anglaise. Tunis s'empressa de traiter et le prix de la victoire fut la liberté de tous les Anglais et Hollandais détenus dans les bagnes.

En 1660, Mustapha envoyait un de ses principaux officiers, Sidi Rhamdane, à Louis XIV pour le féliciter de son mariage, lui offrir, à cette occasion, de superbes présents et l'assurer de son amitié. Deux ans après, le 5 octobre 1662, il signait, avec l'Angleterre, un traité de paix et de navigation et, le 30 septembre de l'année suivante, il accordait, pour les Pays-Bas, à l'illustre Ruyter, des avantages analogues. Ce fut l'un de ses derniers actes politiques. Entre temps, il avait fait construire le fort actuel, maintenant abandonné, de Chikly, sur les ruines du fort espagnol de 1573.

Peu de mois avant sa mort, survenue le 21 juin 1665, le duc de Beau-

fort, l'ancien frondeur si connu sous le nom de Roi des Halles, devenu par la mort de son père, en 1663, grand amiral de France, poursuivit, jusque sous le canon de la Goulette, une flotte corsaire et lui prit ou détruisit trois bâtiments. Dans le mois de novembre de la même année, l'amiral français reparut devant Tunis. Mais immédiatement le nouveau dey *Mustafa-Kara-Kouz* et son divan entrèrent en pourparlers avec lui. Les négociations s'engagèrent et se poursuivirent, avec la plus grande courtoisie de part et d'autre, et, le 25, aboutirent à la conclusion du traité le plus avantageux que nous ayons jamais conclu avec la Tunisie, avant celui de Ksar-Saïd, en 1881.

Cet instrument diplomatique consacre, en effet, toutes nos franchises antérieures. Il établit des bases de réciprocité pour le commerce entre les deux nations contractantes. Son article 2 stipule la mise en liberté immédiate de tous les esclaves turcs seulement prisonniers de la France. Ainsi le dey ne s'inquiète nullement de ses sujets arabes ou berbères. L'article 13 déclare que même les chevaliers de la Croix, naviguant sous pavillon français, ne pourront être faits prisonniers et que jamais, pris sous quelque pavillon que ce soit, les passagers ou marchands de nationalité française, ne pourront être détenus. Les articles 15 et 17 enfin règlent la prééminence des Consuls Français, résidant à Tunis, sur tous les autres agents diplomatiques étrangers ; leur concède à nouveau le droit d'avoir à l'Hôtel du Consulat une chapelle et des prêtres pour les besoins religieux de tous les sujets de S. M. Très Chrétienne et spécifient enfin que tous les Européens, à l'exception des Anglais et des Hollandais, protégés par un agent spécial, devront, pour tout ce qui concerne les relations internationales, s'adresser au consul de France, passer par son intermédiaire et payer à sa chancellerie les droits accoutumés.

Moins d'un an après la signature de ces conventions, en juin 1666, Kara-Kouz était assassiné. Mais les janissaires, d'accord pour le crime, ne purent s'entendre pour donner un successeur au mort. Son poste resta donc vacant pendant de longs mois. Finalement ces redoutables électeurs fixèrent leur choix sur un vieux corsaire à demi-fou, nommé *Hadj-Moh'ammed-Oughli*, qu'ils déposèrent, d'ailleurs, dès juillet 1669 et remplacèrent par un Turc *Chaïban-Kodja*.

De sourdes menées ne tardèrent pas à miner l'autorité de ce dey. Au milieu des luttes confuses de cette époque agitée, on voit déjà l'influence des beys grandir au point de lutter contre celle du souverain lui-même. Mourad-Bey est alors le vrai maître, comme sous les deux Laz ; le maître véritable de la Régence était son père, cet Hamouda-Bey dont nous avons déjà parlé. Il est aisé, dès maintenant, de prévoir l'heure où ces officiers supplanteront tout à fait ceux dont ils ne sont encore que les lieutenants et les subordonnés officiels. Pour lutter contre cette force, qui les annihile chaque jour davantage, les deys cherchent bien à s'appuyer sur Constantinople, qui leur donne l'investiture. Appui funeste,

qui manquera fatalement à l'heure du danger, comme le roseau qui se dérobe toujours et ne fait, trop souvent, que blesser la main qui se reposait sur lui.

Enfin, sur toutes ces difficultés déjà si complexes, se greffent celles des deys d'Alger, qui comptent, eux aussi, pouvoir, à la faveur de dissenssions intestines, reculer de plus en plus vers l'Est les limites de leurs États. Sous le dey Yussef, en mai 1628, à la suite de la défaite des Tunisiens à Es-Settara, n'avaient-ils pas obtenu une première rectification de frontières qui leur donnait: au Sud, jusqu'à l'Oued-Sarrath; de là, en remontant vers le Nord, jusqu'à l'Oued-Mellègue dont l'Oued-Sarrath est un affluent et, du confluent de l'Oued-Mellègue avec la Medjerdah jusqu'à la mer en suivant une ligne aboutissant au Djebel-el-Hafri, près le cap Serrat?

Quelques actes de piraterie, commis par les corsaires au préjudice de nos nationaux, amenèrent, en 1670, l'amiral marquis de Martel dans les eaux de Tunis. Par représailles, il bombarda la Goulette. Ce même officier général, deux années plus tard, obtint du dey, pour la France, un nouveau traité qui complétait les avantages concédés par celui de 1665. Il y était spécialement dit que les Grecs relevaient de notre consul.

Il était temps d'arracher ces concessions. Par suite des luttes sanglantes des fils de Mourad et d'Hamouda qui, tous, veulent être beys à la fois, la Tunisie va se trouver livrée derechef à l'anarchie la plus complète. Il faut au vainqueur du jour un dey à sa dévotion. Et, comme la fortune est changeante et que le victorieux de la veille devient trop souvent le vaincu du lendemain, il en résulte dans le pouvoir une instabilité déplorable. Chaâban est incarcéré en mars 1671 ; son successeur *Mo'hammed-Mintechali* est destitué en 1673 et remplacé par *Ali-Laz*, qui règne quelques mois à peine. On proclame alors *Mami-Djemal*, qui, déposé en 1676, cède la place à *Moh'ammed-Bichara*. Ce malheureux périt de mort violente en 1667, et *Mami-Djemal* n'est un instant réintégré dans ses fonctions que pour être exécuté lui-même au bout de quelques semaines. Apparaît alors sur le trône un certain *Ouzoun-Ahmed*. Il règne neuf jours, se démet et, huit jours après, il est massacré.

La place, décidément peu enviable, de dey est alors donnée à *Moh'ammed Tabak*. C'était un homme énergique. Pour éviter le sort de ses infortunés prédécesseurs et se défendre au besoin contre les caprices trop fréquents des janissaires, il commença par se former une garde personnelle de quatre cents hommes dévoués, bien armés, qu'il installa dans son palais et qu'il appela : la *Hamba*. Hélas! malgré toutes ces précautions et en dépit de cette garde, Ali-bey, l'un des fils de Mourad, le fit arrêter et étrangler à Porto-Farina en octobre 1682.

Il fallait encore un nouveau dey. L'Aga de la Kasbah, *Ahmed-Chalbi* est proclamé malgré lui. Ses répugnances n'étaient que trop fondées.

Au commencement de juin 1686, après une résistance désespérée contre les fils de Mourad, qui l'assiégeaient dans la Kasbah, il essayait, en effet, de fuir de nuit, avec quelques fidèles, lorsque, repris sur les bords du lac Sedjoumi, il fut ramené à Tunis et mis à mort.

Tandis que le pays agonisait au milieu de ces sanglantes et perpétuelles révolutions de palais, le maréchal d'Estrées, par ordre de Louis XIV, visitait Tunis avec une escadre de guerre et obtenait, le 30 août 1685, toutes satisfactions convenables avec une indemnité de 60.000 écus pour des négociants français, indignement pillés à la faveur des troubles. La Régence, manquant de fonds pour régler cette indemnité, fit un emprunt de 52.000 écus à la maison Gautier de Marseille et lui remit, en échange, l'autorisation de fonder, au cap Nègre, un comptoir, remis plus tard, en 1707, à la Compagnie des Concessions d'Afrique.

Pour achever la ruine de la Tunisie, sous *Hadj Moh'ammed-Baktache*, successeur d'*Ahmed-Chelbi*, puis sous *Ali-Raïs*, successeur de Hadj-Moh'ammed, la peste, d'abord, pendant huit mois de l'année 1689 qui, rien qu'à Tunis, fit près de soixante mille victimes, puis la guerre étrangère, s'unirent au fléau des discordes intestines.

En avril 1694, les Algériens et les Tripolitains coalisés attaquent la Régence. Le fils de Mourad, Moh'ammed-Bey, généralissime des forces tunisiennes, laissant la capitale sans défense, marche à l'ennemi. Mais, le 15 juillet, il est complètement défait sous le Kef et contraint de se replier sur Tunis. A cette nouvelle, le frère du vaincu, Rhamdan, soutenu par Ali-Raïs, se fait proclamer bey. Cette ambition perdit les deux complices. Moh'ammed, en effet, ralliant ses troupes, fondit sur la capitale et ils n'eurent que le temps de s'embarquer ensemble et de gagner l'Italie. Ils se réfugièrent près du grand-duc de Toscane.

Moh'ammed annonce aussitôt leur déchéance ; porte à la dignité de dey *Ibrahim-Khodja* et se prépare à recevoir les Algériens et leurs alliés, qui, malgré ses tentatives de paix, ont repassé la frontière. Il est battu de nouveau, rejeté dans Tunis, où il s'enferme à la fin de juin 1694 et qu'il défend bravement jusqu'en novembre. Jugeant alors la résistance désespérée, il quitte la ville assiégée, par une nuit sombre ; court à Kairouan dans l'espoir d'y recruter des soldats contre l'envahisseur et, n'en trouvant point, s'enfonce dans le désert.

Pendant ce temps, les Tunisiens ouvraient leurs portes aux Algériens. Ceux-ci pénétraient en maîtres dans la ville, destituaient et exilaient à Sousse Ibrahîm, pour mettre à sa place *Moh'ammed-Khodja*, qui, trois jours plus tard, cédait lui-même un pouvoir presque illusoire à *Moh'ammed-Tabar* (novembre 1694).

A défaut de pouvoir, ce nouveau chef d'État ne manquait, hélas ! pas de soucis. Il fallait trouver, au plus vite, les 500.000 piastres[1] que réclamaient les vainqueurs comme indemnité de guerre. Or, le trésor était vide et le pays ruiné. Le gouvernement extorqua donc, comme il

[1] La piastre valait alors environ trois francs.

put, cette somme aux négociants et surtout aux Juifs, si bien que, le 17 janvier 1695, le territoire, envahi et militairement occupé jusqu'après paiement, put être enfin évacué. Malheureusement on s'habitue vite aux actes arbitraires ; Tabar-dey y prit un tel goût que bientôt les populations, vexées de toutes manières, commencèrent à remuer. Pour les punir, il les fit mettre au pillage. Le remède, aggravant le mal, provoqua des révoltes ouvertes. Moh'ammed-bey, qui suivait les événements avec l'attention du vautour planant sur sa proie, était revenu du désert. Partout on l'accueillit avec joie. Tunis le reçut avec transports, et, le 5 mai 1695, après un furieux combat, livré le 1[er] sous les murs de Kairouan, tandis qu'il assiégeait Tabar dans la Kasbah, il fit élire, comme dey, un vieillard nommé *Yacoub*.

Tabar, cependant, se défendait vigoureusement. Il tient bon jusqu'au 16 juillet et ne se rendit, même à cette date, que sous promesse d'avoir la vie sauve. Mais il avait tellement exaspéré le peuple que, sans tenir compte de la capitulation, la foule le massacra. Sa tête fut promenée dans les rues au bout d'une pique et l'on affirme que des gens poussèrent la haine de ce malheureux jusqu'à déchirer, avec leurs dents, ses chairs palpitantes. Comme il dut maudire, à son heure dernière, cette couronne éphémère qu'il avait ramassée dans les fourgons de l'étranger !

Peu après, Moh'ammed-bey obtenait l'abdication du dey Yacoub, que son grand âge contraignait au repos, et, le 13 octobre 1695, lui donnait pour successeur *Moh'ammed-Khodja II*.

Lui-même descendait dans la tombe au mois de février 1696, laissant vacante cette charge de bey, à laquelle les suffrages unanimes de la population, des milices, des grands dignitaires et du dey appelèrent aussitôt son frère Rhamdan. C'était un indolent et un débauché, ce qui lui aliéna bientôt les faveurs populaires, dont les espérances se reportèrent sur Mourad, son neveu. Des courtisans mal avisés insinuèrent alors que ce neveu conspirait pour le renverser et l'un d'eux, le renégat florentin Mazoul, lui arracha l'ordre d'arrêter le jeune homme et de l'enfermer dans les prisons du Bardo. Mourad essaya naturellement de s'enfuir. Ce fut un nouveau grief qu'on fit valoir près de Rhamdan avec tant d'habileté que, pour calmer ses frayeurs imaginaires, il commanda de crever les yeux du prisonnier. Mais Mourad avait des partisans dévoués qui gagnèrent le chirurgien français Carlier, chargé de l'opération. Ce praticien, tout en paraissant avoir enlevé pour toujours la vue à son patient, s'y prit de manière néanmoins à la lui conserver. Exilé à Sousse après l'opération, Mourad s'en échappa et, réfugié dans le Djebel-Ousselet, réunit un parti puissant. Le bruit se répandit promptement qu'il n'était point aveugle et qu'il venait d'être élu bey à Kérouan. Ces nouvelles excitèrent l'enthousiasme à Tunis et Rhamdan, abandonné de tous, n'eut d'autre ressource que la fuite. Il atteignit Sousse. Mais là, reconnu et saisi par les partisans de son rival, il fut étranglé le 10 mars 1699.

Quatre jours après, précédé de la tête exsangue de son oncle comme d'un trophée, Mourad arrivait à Tunis, où, quoique âgé seulement de dix-huit ans, il était investi de la dignité beylicale. Une de ses créatures, *Dali-Moh'ammed,* était, en même temps, élevée à celle de dey. Dès le mois d'avril, son caractère violent avait provoqué une rupture avec Alger. Il partit donc avec une armée nombreuse, traînant à sa suite vingt-cinq pièces de canon et battit le dey de Constantine qui relevait de celui d'Alger. Cinq cents paires d'oreilles de janissaires furent expédiées à Tunis, par le vainqueur qui avait fait massacrer tous les prisonniers. Cette cruauté, loin d'amener les habitants de Constantine à composition, les poussa à une résistance absolument désespérée. Il fallut entamer contre eux un siège en règle. Mais les Algériens vinrent au secours, défirent Mourad, le 3 octobre 1700, à Djouaoua-el-Eulma, entre Constantine et Sétif, et l'obligèrent à battre en retraite.

Ce ne fut même qu'au Kef que Mourad parvint à rallier ses gens en déroute. De là, furieux de sa défaite, il descendit à Tunis, gagna Kairouan et, sous prétexte de châtier cette ville d'on ne sait quel méfait, la mit à feu et à sang, renversant tout ce qui restait debout des maisons et des remparts de la cité d'Okba.

Cependant le sultan de Constantinople voulut s'interposer entre ses deux vassaux de Tunis et d'Alger. Mais Mourad n'en tint compte. Il avait même rassemblé une armée nouvelle dans les premiers jours de mai 1702 et marchait contre son ennemi lorsqu'à l'Oued Zergua, le 13 mai, il fut assassiné par ses officiers. Il voyageait en litière avec un de ses favoris Hamouda Korbetak lorsque l'Ag'a des spahis, Ibrahim, déchargea sur lui les deux coups de son tromblon chargé de balles. Hamouda seul fut tué. Mourad-Bey, sans blessure, saute prestement à terre, tire un de ses pistolets et, d'un coup de feu, atteint Ibrahim à la cuisse. L'Ag'a était perdu, si ses camarades, accourus au bruit, n'eussent entouré le bey qui tomba percé de coups. Sa mort termina la campagne. Les troupes reprirent le chemin de Tunis et, le 1er juillet, désignèrent comme bey, à l'unanimité des suffrages, Ibrahim qui, le 6 juillet 1702, remplaça le dey *Khodja Moh'ammed,* successeur de Dali en 1701, par un de ses officiers *Kara Moustafa.* Ce prête-nom ne fit que passer, du reste, au pouvoir. Dès le 27 octobre, *Ibrahim-Bey,* le chassant du trône, obtenait pour lui-même, de la Porte, le titre de dey, auquel le Sultan daignait ajouter celui de pacha. La même main réunissait donc ainsi les trois pouvoirs établis jadis pour se contrebalancer.

Cette main ne devait pas être longtemps celle d'Ibrahim. Divers actes de piraterie, commis par le bey de Tripoli au préjudice du vice-roi de Tunis, amenèrent en effet, dès 1704, la guerre entre les deux Etats. Alger se hâta de profiter de l'occasion et saisit le premier prétexte venu pour tomber, elle aussi, sur le voisin dont elle convoitait les richesses. Sans se laisser intimider, Ibrahim, pressé d'en finir avec Tripoli avant l'entrée en campagne des Algériens, part le 25 octobre

pour le Sud, rencontre les Tripolitains le 10 décembre, les enfonce, les rejette derrière leurs murailles, met le siège devant leur capitale et le pousse avec la plus grande activité. Malheureusement la peste se déclare dans son camp et l'oblige à lâcher prise le 11 janvier 1705.

Il revient donc, après son demi-succès, à Tunis, que le fléau ravageait également, et où mouraient, dit-on, jusqu'à sept cents personnes par jour, court au Kef, qui couvre ses frontières de l'Ouest, le fortifie, l'approvisionne, l'arme, y laisse une garnison de sept cents hommes sous les ordres de son frère et, se mettant à la tête de toutes ses forces, s'avance, en personne, au-devant des Algériens, dont les bataillons commencent à déborder sur le territoire tunisien. Le 7 juillet, il repousse les offres d'une paix déshonorante que lui fait son adversaire, Hadj-Moustapha, et, le 10, trahi par les siens, complètement vaincu malgré son courage, il est fait prisonnier, après avoir eu, pendant la bataille, trois chevaux tués sous lui. Le lendemain 8, le Kef capitulait pendant que le général Hussein-ben-Ali, lieutenant d'Ibrahim, ralliait les débris de l'armée battue, les ramenait précipitamment à Tunis; organisait la défense; couvrait les remparts d'artillerie; conférait, le 10, le deylik à *Moh'ammed-Khodja-el-Azear*, l'un de ses familiers; prenait pour ministres des hommes sages et intelligents; rejetait les inacceptables propositions de paix du dey d'Alger Mourad, et attendait bravement ses divisions. Débouchant par Tébourba, elles vinrent camper sous les murs de la capitale le 18 août et prirent position au lieu dit : *Ben Mendjous*. Avec les *goums* des tribus tunisiennes révoltées, elles comptaient plus de quarante mille combattants. Hussein n'en avait que dix-huit mille à leur opposer. Mais la résistance de ces troupes, inférieures en nombre, fut si opiniâtre que la désertion se mit dans le camp de Mourad et qu'abandonné par la plus grande partie de ses *goums*, il dut décamper, sans bruit, à son tour, dans la nuit du 9 octobre, en laissant tout son matériel et presque tous ses bagages. Les charges des cavaliers, lancés, dès le lendemain matin, par Hussein, sur ses traces, changèrent promptement cette retraite précipitée en une déroute lamentable dont le dernier résultat fut la déposition d'abord, puis l'exécution de Mourad.

Le calme allait renaître en Tunisie quand Moh'ammed Kodja prétendit rétablir, à son profit, toutes les prérogatives des anciens deys. Un parti nombreux de janissaires appuyait ces prétentions; il eût été trop dangereux de lui tenir tête ouvertement. Hussein quitta donc Tunis, gagna Monastir, y prononça la déchéance de Moh'ammed Kodja, le 10 décembre, et, soutenu par ses partisans groupés autour de lui, revint alors sur la capitale. A son approche, la population tout entière se leva en sa faveur. Moh'ammed Kodja, qui venait de rappeler d'Alger Ibrahim, mis en liberté, et de le nommer bey, fut arrêté et décapité le 2 janvier 1706. La même semaine, Ibrahim débarquait, sans défiance, à Porto-Farina, persuadé que le pays obéissait toujours à son protecteur.

Il fut aussitôt saisi, conduit au supplice et enterré au Ras-el-Melah, au pied du fort de Sidi-Ali-el-Meki. *Hussein* restait seul.

Le nouveau chef du pouvoir était fils d'un renégat, corse, disent les uns, crétois, affirment les autres. Quoi qu'il en soit, sous sa main ferme et équitable, la Régence allait retrouver quelque paix, et cette paix, sans doute, eût été plus longue et plus fructueuse si, tout autour du trône même, ne se fût amoncelé l'orage qui devait l'emporter et ébranler derechef le pays mal remis encore.

Dans les premiers temps de son règne, le bey, d'un certain âge et privé d'enfants mâles, avait nommé *bey du camp*, c'est-à-dire héritier présomptif, un de ses neveux nommé Ali. Mais, en 1709, une jeune fille de Gênes, âgée de treize ans, amenée dans le harem du prince, obtint ses faveurs et lui donna successivement cinq enfants, dont trois garçons : Moh'ammed, Ali et Mah'moud. Le bey fixa dès lors les conditions de sa succession par ordre de primogéniture dans la descendance mâle. C'était écarter le neveu, qui dut céder le titre de bey du camp à son cousin et se contenter de celui de pacha. Son ambition n'en fut point satisfaite, elle devait le pousser plus tard à la révolte et au crime.

En attendant, de temps à autre, des faits de piraterie amenaient dans les eaux tunisiennes les escadres et les plénipotentiaires des puissances européennes. C'est ainsi que, le 1er décembre 1710, M. de l'Aigle vient, au nom de Louis XIV ; que, le 20 février 1720, M. Denys Dussault conclut de nouveaux arrangements ; qu'en mai 1724, le vicomte d'Andrezel, ambassadeur de France près la Porte, règle des difficultés survenues à la suite de prises de sujets tunisiens sur des navires français et part salué de vingt et un coups de canon, au lieu de quatorze, par les forts de la Goulette ; que le chef d'escadre de Grandpré, en juillet 1728, et l'illustre Duguay-Trouin, en 1731, viennent, tous deux, réclamer et obtiennent satisfaction pour des insultes faites à notre pavillon.

Les autres nations imitent la France et entrent, à sa suite, en relations diplomatiques avec le gouvernement beylical. La Hollande prend la tête de ce mouvement en 1712, imitée bientôt par l'Angleterre ; par l'Espagne, en juin 1720 ; par l'Empire d'Autriche et les Deux-Siciles en septembre 1725. Bref, la Régence cesse d'être exclusivement une république de soldats et de corsaires pour s'élever au rang de petit État.

Cependant, dès le 20 février 1728, Ali-Pacha, rompant ouvertement avec son oncle, s'était réfugié dans le Djebel Ousselet, au nord-ouest de Kairouan, et nouait de là des intrigues avec les tribus. Il réussit à mettre, dans son parti, Béja, le Kef et une partie du Sahel. Hussein dut marcher contre ce neveu, le déloger de son réduit et le relancer jusqu'au désert. Ce fut promptement fait. Le pays fut pacifié et Ali, pour échapper aux poursuites dirigées contre lui, n'eut d'autres ressources que de gagner Alger. Une déception l'y attendait. Il comptait

entraîner le dey de cette ville. Celui-ci, contrairement à son espoir, le fit arrêter dès son arrivée et jeter en prison. Cette détention dura jusqu'en 1735 et, jusqu'à cette époque, Hussein-Bey paya régulièrement au souverain d'Alger une somme annuelle de dix mille sequins pour la garde de son neveu.

Mais, en 1735, cette somme n'ayant pas été payée, le dey profita, sans retard, de cette circonstance pour renouveler les anciennes tentatives d'Alger contre Tunis et déclara la guerre à la Régence. On se battit donc. Hussein-Bey, défait et blessé à la cuisse, le 4 septembre, à Smindja, sur l'Oued-Miliane, dut se retirer sur Zaghouan, puis sur Kairouan. La route de Tunis était ouverte. L'ennemi l'occupa et pénétra dans cette ville, où, proclamé bey, *Ali-Pacha* fit son entrée solennelle le 7. Le premier acte et le premier châtiment de cet usurpateur fut d'être contraint de se reconnaître vassal d'Alger et de s'obliger à payer, de ce chef, un tribut de 50,000 piastres par an.

Cinq années durant, le vieux Hussein, enfermé dans Kairouan, tint encore tête à son neveu. Ce ne fut que le 13 mai 1740, qu'écrasé par des forces trop supérieures, il périt enfin de la prore main de son petit neveu Younès, mais en brave, face à l'ennemi! Ses trois fils se réfugièrent alors : Ali, à Constantine; Moh'ammed et Mahmoud, à Alger.

Le nouveau règne, commencé dans le sang, devait continuer dans le sang et s'achever dans le sang! Tout ce qui était soupçonné d'attachement à Hussein fut aussitôt poursuivi avec une violence inouïe. La France même paya, par des vexations multiples, la faveur dont elle avait joui sous ce prince. Il fallut, pour répondre à ces hostilités imbéciles, qu'elle envoyât une escadre de guerre dans les eaux de Carthage. L'insolente morgue du sanguinaire parvenu tomba comme par enchantement alors; il s'empressa de traiter, le 13 novembre 1742. L'Autriche en 1749; l'Angleterre, le 19 octobre 1751, par l'amiral Keppel et Charles Gordon, et le 8 décembre de la même année, le Danemark, signèrent également, avec la Régence, de nouvelles conventions.

Alors Ali-Pacha, qui s'était révolté contre son bienfaiteur et son oncle, vit, à son tour, son propre fils Younès, le meurtrier d'Hussein, se révolter contre lui. Ce misérable fils fut même, un moment, le 24 avril 1752, maître de Tunis et de la Goulette, reconnu par le Divan et acclamé par les soldats. C'était l'expiation qui continuait pour le père!

Finalement vaincu, Younès, il est vrai, dut s'enfuir précipitamment à Alger, et son départ fut suivi des plus odieux excès. Pour récompenser ses partisans fidèles, le vainqueur leur permit, en effet, pendant cinq jours, le pillage des Chrétiens et des Juifs. Les consulats européens, à l'exception de celui de Danemark, ne furent pas même épargnés. Toutes les Puissances insultées protestèrent énergiquement et leurs protestations, sans doute, eussent été promptement appuyées à coups de canon, lorsque la chute et la mort d'Ali-Pacha vinrent simplifier et

aplanir les difficultés. Le 31 août 1756, les Algériens, après une série d'engagements heureux, entraient en effet de vive force, une fois de plus, à Tunis, s'emparaient d'Ali et de son fils cadet Moh'ammed, leur faisaient trancher la tête et appelaient au trône, redevenu vacant, son héritier légitime, le prince *Moh'ammed*, fils de Hussein-Bey.

Le caractère bienveillant de ce monarque présageait une série de jours fortunés au pays, lorsqu'il mourut subitement, le 11 février 1759. Il laissait deux enfants en bas âge: Ismaël et Mahmoud. *Ali-Bey*, leur oncle, frère du défunt, prit en main le pouvoir, en s'engageant solennellement à le remettre à ses neveux à leur majorité. La droiture d'Ali, ses hautes capacités militaires et administratives étaient d'excellent augure. Effectivement il donna partout la plus heureuse impulsion. Les relations extérieures du pays s'améliorèrent au point que la flotte Française aux ordres de M. de Bompart, le 23 juillet 1762, et la flotte Vénitienne, commandée par le comte de Burowick, en 1764, vinrent visiter les ports de la Régence, non plus dans un but menaçant, ou pour exiger des satisfactions, mais uniquement par courtoisie. Si le canon tonna, ce fut seulement en signe d'allégresse, pour annoncer des hôtes et faire écho aux fêtes brillantes données à la Goulette et au Bardo. Ces fêtes elles-mêmes, d'ailleurs, contribuaient au développement de notre influence et de la civilisation. C'est ainsi que notre consul M. de Saizieu, obtenait, le 21 mai 1765, que la Régence fermât dorénavant ses ports aux corsaires du Maroc et d'Alger et prohibât la vente, sur ses marchés, des prises françaises que ces pirates auraient pu faire.

Un seul nuage s'éleva, dans ce temps, entre nous et nos amis. Le 15 août 1758, l'île de Corse, dépendance de la République de Gênes, avait été incorporée à la France et, moins d'une année plus tard, malgré les efforts de Paoli, elle était entièrement acquise à sa nouvelle patrie. Or les Génois, et par conséquent les Corses, étaient, au moment de cette annexion, en guerre avec Tunis. Il arriva donc que des bâtiments de commerce, bien que naviguant sous pavillon français, furent saisis et confisqués par des navires de guerre tunisiens, dans les parages de l'île. Le gouvernement royal fit aussitôt adresser ses réclamations à Ali-Bey, par l'intermédiaire de notre consul. Malheureusement elles ne furent point écoutées. On dut donner à notre langage l'appui de la force. Le consul et nos nationaux quittèrent donc Tunis le 31 mai 1770 et, le 21 juin, M. de Broves mouillait, avec l'escadre française, près de la Goulette. Il bombardait Porto-Farina pendant deux jours; jetait, le 2 août, trois cents bombes sur Bizerte; mitraillait Sousse le 14, puis Monastir; revenait bloquer la Goulette et imposait le 25, au Bardo, un traité qui reconnaissait nos droits, le bien fondé de nos plaintes et nous rendait pleine justice. Dès le 2 octobre suivant, le gouvernement tunisien, en exécution de l'article 21 des préliminaires de paix, versait à M. de Browes une indemnité de 8.100 livres de France.

Pendant ce temps, les fils de Moh'ammed-Bey avaient grandi ; ils

étaient majeurs, et leur oncle ne paraissait nullement songer à leur transmettre le pouvoir comme il en avait jadis pris l'engagement. Au contraire, il s'associait de plus en plus son fils Hamouda et se préparait manifestement à lui laisser sa royale succession. On ne sait toutefois quels troubles auraient pu marquer l'avènement de ce prince au trône, si le noble désistement de ses cousins n'eût épargné cette nouvelle épreuve au pays. Dès le commencement de 1781, le vieil Ali, voyant ses forces décliner, confia donc à *Hamouda* le soin de rendre la justice à sa place. Le 30 novembre, il eut un long évanouissement, on le crut mort; il reprit néanmoins ses sens et languit encore jusqu'au 26 mai suivant. Se sentant mourir alors, il réunit autour de sa couche ses fils et ses neveux, et s'adressant à tous : « Je vous laisse, « leur dit-il, un royaume florissant et dont votre union fera croître « encore la prospérité. Maintenez toujours cette union, je vous en « conjure, la plus étroite possible. Pour vous, mon fils Hamouda, « vous allez me succéder, mais n'oubliez jamais que vos frères et vos « cousins sont aussi mes enfants. Je vous recommande, à cette heure « dernière, d'avoir toujours pour eux la sollicitude et l'affection d'un « père, beaucoup plus que l'autorité d'un chef. »

Le même jour, à midi, les salves d'artillerie du Bardo annoncèrent l'avènement du nouveau Bey.

Son règne est des plus agités et se passe presque entièrement en luttes contre le bey de Constantine, contre le dey d'Alger, contre les Vénitiens. La guerre avec Venise commence en 1784. Son motif: le refus de la République de payer à divers Sfaxiens et Tunisiens une indemnité totale de 30.000 séquins. Le 1er septembre, trois vaisseaux de ligne, une frégate, deux bricks, deux bombardes et une galère de la Sérénissime République, aux ordres de l'amiral Emo, se présentent devant la Goulette. L'amiral, après quelques pourparlers sans résultat, laisse deux ou trois bâtiments pour bloquer la place, reprend le large avec les autres, le 6, mouille à Porto-Farina, arrive devant Sousse au commencement d'octobre. En huit jours, il bombarde cinq fois cette ville, jette sur elle deux cents cinquante bombes et trois cents boulets et essuie lui-même le feu, bien nourri, des batteries tunisiennes. Le 20 juillet 1785, il reparaît devant la place et essaie de recommencer le bombardement ; mais le feu des forts et le gros temps gênent tellement son tir qu'il ne peut lancer ses premiers boulets que le 26. Il continue le 27, puis les 1er, 2 et 3 août, sans grand succès; appareille le 6, touche à Sfax le 7 et, du 21 août au 18 septembre, fait pleuvoir cent cinquante bombes sur cette ville. Il remet alors le cap sur Tunis et, de retour dans les eaux de la Goulette, le 21 septembre, commence à la bombarder seulement le 30 octobre. Nouvelles attaques les 5 et 10 novembre. En 1786, il mitraille une seconde fois Sfax, les 18 mars, 30 avril et 4 mai; Bizerte, où il cause de grands ravages, le 24 juillet et Sousse, de rechef, le 19 septembre. Sur ces entrefaites, l'amiral Emo

mourut subitement à Malte et les hostilités s'apaisèrent un peu. La paix, toutefois, ne fut signée qu'en mai 1792 avec le successeur de l'amiral, le commandant Condulmer.

Deux mois auparavant, dans la nuit du 8 au 9 février, Hamouda-Bey faillit être assassiné dans son palais par trois mameluks, irrités de ses mauvais traitements. Blessé à la gorge, il n'échappa que par son énergie aux coups des assassins, dont deux se firent immédiatement sauter la cervelle. Le troisième fut massacré sur place.

Au milieu de toutes les alternatives de la Révolution, la France avait conservé sa situation prépondérante en Tunisie. Dès janvier 1791, l'amiral de Brueys avait notifié la proclamation de la République. Le 16 juin 1795, le citoyen Alfoïs Herculais, envoyé par le Comité de Salut Public avait même été reçu en audience solennelle, lorsque l'expédition d'Egypte mit, avec tous les autres Etats musulmans à la remorque du sultan, la Régence contre nous. Notre consul, néanmoins, M. Devoize, et les Français établis à Tunis ne furent point molestés; Hamouda sut les faire respecter. Puis, dès la signature de la paix d'Amiens, 25 mars 1802, et le Consulat à vie (3 août 1802), il s'empressa d'envoyer un ambassadeur extraordinaire, Si-Moustafa-Arnaout, avec mission de féliciter Napoléon et de l'assurer des sentiments affectueux de son gouvernement.

Les dernières années de ce bey furent occupées à triompher d'une insurrection de janissaires turcs et à secouer le joug d'Alger. Une terrible bataille fut même livrée, dans ce but, sous les murs du Kef, en juillet 1807. Les lignes tunisiennes, un instant enfoncées, furent reformées par Osman Moreau, ancien soldat français de l'armée d'Egypte, qui, par sa valeur, assura leur triomphe.

Un autre français illustrait alors aussi, par sa présence, la terre de Tunisie. C'était Chateaubriand. L'immortel auteur de l'*Itinéraire* venait visiter les ruines de Carthage! Nul fut-il jamais mieux préparé pour pleurer sur les temples effondrés et les trônes en poussière de la grande cité que ce dernier champion d'un régime pour jamais disparu?

A la mort d'Hamouda, survenue subitement le 15 septembre 1814, dans la salle de justice, dite Beït-el-Bacha, son frère *Othman* monta sur le trône et ne fit qu'y passer. Dans la nuit du 20 au 21 décembre suivant, en effet, il périssait, avec tous ses proches, victime de son cousin *Mahmoud*, le fils de Moh'ammed-ben-Hussein. Cette révolution tragique se dénoua si brusquement qu'elle ne troubla pas l'intérieur du pays. Le meurtrier prit aussitôt en main les rênes de l'Etat.

Alger voulut profiter de son arrivée aux affaires pour renouveler les anciennes querelles et lui adressa un ultimatum. Elle fut déçue dans ses espérances. Mahmoud répondit fièrement et fit dire au dey de se préparer à la guerre. La marine Tunisienne était assez nombreuse et bien armée. Pour l'entraîner, Mahmoud confia le commandement de huit navires à Moustafa-Raïs et l'envoya croiser sur les côtes d'Italie, en atten-

dant qu'il pût se mesurer avec l'escadre algérienne. Moustafa, après un mois de croisière, tenta un coup de main sur l'île Sainte-Antioche, baie de Palma en Sardaigne et revint avec cent cinquante-huit captifs. Ceci se passait le 20 octobre 1815. Les plénipotentiaires de l'Europe entière étaient alors réunis à Vienne. Leur Congrès s'émut d'une semblable violation du droit des gens, résolut d'y mettre un terme et chargea le cabinet de Saint-James d'exécuter cette décision. Ce fut lord Exmouth que le Gouvernement britannique choisit pour remplir les intentions du Congrès. Le 11 avril 1816, l'amiral, venant d'Alger, jeta donc l'ancre devant Tunis; le lendemain 12, il était reçu au Bardo; réclamait du bey un engagement écrit de renoncer à la course et à ses bénéfices, et exigeait la mise en liberté immédiate de tous les captifs napolitains, ou sardes, pris récemment. Mahmoud-Bey refusa d'abord de souscrire aux exigences impérieuses de l'Angleterre. Toutefois, devant l'attitude énergique de lord Exmouth, il fallut céder et signer, le 17, l'engagement et les ordres de libération demandés.

Quatre ans plus tard, le 27 septembre 1819, les amiraux Jurien et Freemantle, au nom de la France et de l'Angleterre, et conformément au protocole arrêté à Aix-la-Chapelle le 18 novembre 1818, remettaient au bey une note collective lui signifiant, de la part des puissances européennes, l'interdiction absolue de la course et l'avisant que toute atteinte portée au commerce de l'une quelconque des nations contractantes par un acte de piraterie, entraînerait une répression immédiate et terrible. Toutes les puissances contractantes s'engageaient, en effet, à agir de concert et à frapper les contrevenants à leur défense avec toutes leurs forces combinées. C'était, dans la Méditerranée, la mort, sans phrase, des corsaires. Il fallut s'incliner bon gré, mal gré. Le même jour, Mahmoud-Bey acquiesca.

Son fils aîné, *Hussein*, lui succéda le 28 mars 1824. Il eut la douleur de voir presque toute sa marine détruite, le 20 octobre 1826, à Navarin. Elle ne se releva jamais de ce coup.

Ce désastre refroidit un peu son amitié pour la France. Pourtant, la guerre finie, ce fut encore à l'influence de notre consul M. Mathieu de Lesseps, que beaucoup de familles grecques, refugiées sur la côte africaine, durent les passeports avec lesquels elles purent regagner, sans péril, leurs foyers. Bientôt, du reste, Hussein, lui-même, fut redevable de la vie à ce même consul qui le prévint d'une conspiration formée contre ses jours; courut à Hamman-Lif lui en dévoiler la trame, lui en dénoncer les auteurs, et l'aida puissamment à faire échouer le plan, fort habilement conçu par les conjurés (octobre 1829). Ce service nous rendit toutes les bonnes grâces du maître. Déjà d'ailleurs lorsque, le 27 juillet 1827, s'était répandue la nouvelle de l'expédition française contre Alger, toutes les sympathies de la cour beylicale, en dépit de ses attaches religieuses avec notre adversaire, avaient été pour la France. Vainement, on essaya d'ébranler Hussein; il résista

nettement à toutes les excitations, en partie peut-être par prévoyance politique, mais certainement aussi par un sentiment de gratitude. Il fit plus ; il arma pour protéger dans ses eaux nos navires de commerce et envoya féliciter M. de Bourmont après la défaite de ses turbulents voisins de l'Ouest. On a supposé, et divers actes ultérieurs du maréchal Clauzel feraient assez croire à la vérité de cette hypothèse, que le chef des Husseinites avait, à ce moment, conçu l'espoir de gouverner par lui-même, ou par sa famille, toute l'Afrique du Nord, sous le protectorat français. Une résurrection de Massinissa!

Son successeur, le 20 mai 1835, *Mahmoud-Bey*, après deux ans et cinq mois de règne, le 11 octobre 1837, laissa le trône à son fils *Ahmed*, l'un des souverains les plus populaires de la Tunisie.

Son gouvernement est remarquable surtout par sa tendance continue à se rapprocher des idées et des coutumes européennes. Non seulement Ahmed a, comme ses prédécesseurs immédiats, des officiers français pour instruire son armée, entre autres, le capitaine, depuis général et ministre de la guerre, Campenon ; mais, en 1841, il charge des ingénieurs français de dresser la première carte régulière du pays ; elle fut achevée en 1848 ; il fonde à Paris des bourses pour douze étudiants tunisiens ; il abolit l'esclavage dans ses Etats, émancipe les Juifs, fonde une école militaire à Tunis et débarque lui-même à Toulon pour visiter notre France, le 8 novembre 1846. Amené de Porto-Farina sur la frégate française, *le Dante*, et reçu royalement, il laissa partout, sur son passage, l'impression qu'il était digne de sa haute situation.

Cette même année 1846, vit inaugurer, sur la colline de Byrsa, la chapelle de Saint-Louis, dont l'emplacement avait été gracieusement cédé à la France, par Hussein Bey, le 8 août 1830.

L'histoire n'a qu'un reproche à adresser à ce prince, mais il est grave. C'est celui d'avoir déployé, à tort et à travers, un faste excessif; celui d'avoir englouti, soit dans le luxe oriental de sa cour, soit dans des constructions insensées, sans but et sans avenir, comme celles de la Mohammedia, des sommes de beaucoup supérieures aux recettes normales du pays. Résultats : d'abord des impôts énormes, dont la perception, toujours pleine de difficultés, souleva parfois de formidables révoltes. Pendant une de ces révoltes en 1850, les insurgés du *Natali* se réfugièrent dans l'amphithéâtre d'El-Djem et y soutinrent un siège véritable. On ne put les en déloger qu'à coups de canon et en pratiquant dans ce monument admirable une regrettable coupure de 30 mètres de largeur. Puis, malgré ces impôts, un déficit chaque année plus considérable, des emprunts ruineux et répétés et enfin, devant la menace d'une banqueroute imminente, la main mise de l'Europe sur les finances de la Régence, jusqu'à ce que sa dette soit garantie par la France.

Pour clore son règne, Ahmed-Bey, fournit aux alliés, pendant la guerre de Crimée, une division de sept ou huit mille hommes, dont, au point de vue de son influence personnelle dans le pays, le gou-

vernement français, qui pouvait s'y opposer, eut le grand tort d'autoriser l'impolitique envoi.

Moh'ammed, fils de Hussein et, par conséquent, cousin d'Ahmed et son successeur, le 30 mai 1855, gouverna peu de temps. Mais si son règne fut court, il eut, en revanche, un éclat exceptionnel. La Tunisie lui doit, en effet, sous le nom de *Pacte fondamental*, une constitution promulguée le 10 septembre 1857, et qui fait certainement honneur au prince qui l'a conçue. C'est aussi lui qui fit restaurer par un français, M. Ph. Caillat, les anciens aqueducs de Carthage et les utilisa, avec les améliorations dues au progrès moderne, notamment à la connaissance de la loi des syphons ignorée des anciens, pour alimenter abondamment d'eau potable la ville de Tunis. La mort le ravit, hélas ! beaucoup trop tôt. A quarante-huit ans, le 23 septembre 1859, il laissa le trône à son frère *Moh'ammed-es-Saddok*.

L'année suivante, le 17 septembre 1860, ce souverain mit à profit le voyage de Napoléon III à travers nos départements algériens, pour aller saluer l'empereur des Français. Il revint dans ses états plus épris que jamais des idées et de la civilisation européenne.

Malheureusement il n'avait point, dans sa bienveillance naturelle et, disons le mot, dans son apathie, l'énergie nécessaire pour résister aux appétits féroces de son entourage. « On se figure difficilement aujourd'hui, dit avec raison, l'auteur de la *Politique Française en Tunisie*, l'importance du train de maison de cet entourage, l'élégance fastueuse et raffinée dont, à l'exemple du souverain, il faisait étalage. » Mais, pour faire face à tout cet apparat, on dut contracter emprunt sur emprunt et, pour désintéresser les prêteurs, aggraver encore les impôts dans une proportion telle que les malheureux contribuables, n'en pouvant mais, se soulevèrent. Il ne fallut rien moins, en 1864, que l'intervention simultanée de la France, de l'Angleterre et de la Turquie, pour étouffer les émeutes qui éclataient de tous côtés. Ajoutons que le déclin passager de notre influence en Europe, marqué par la prise de Naples, par la défaite de Lamoricière à Castelfidardo et l'unification de l'Italie, par l'expédition désastreuse du Mexique et enfin par Sedan, commença précisément à cette heure difficile. Nous dûmes détourner nos regards de ce pays ; lui donner moins de conseils, et, surtout, les donner avec infiniment moins d'autorité, juste au moment où nos avis eussent été le plus utiles et le plus nécessaires. Anglais et Italiens s'abattirent aussitôt, comme sur une proie, sur l'ami séculaire que nos revers momentanés nous aliénaient un peu. L'Italie, surtout, découvrant soudain que la Tunisie ne devait être qu'une parcelle séparée de la péninsule par un cataclysme, une pointe de terre qu'il s'agissait de *ressouder* à la Sicile, en prit tout à son aise. Elle ne réfléchit point que si, avec la Sardaigne et l'ilot de Pantellaria, elle occupait encore le promontoire du cap Bon, les sommets de Carthage et la position stratégique de Bizerte, elle commanderait toutes les communications mari-

times de l'Europe avec l'Orient, ce qu'aucune puissance européenne, et surtout la France, ne pouvait lui permettre. Cependant, tandis qu'elle nourrit ces espérances et déclare, par la voix du député Damiani, le 21 juillet 1879, « *que la Tunisie est la dernière porte ouverte à son expansion* », Saddok, endormi par ses ministres et ensorcelé par un favori, pour lequel il professe un de ces sentiments incompréhensibles dans notre Occident, mais assez ordinaire dans le monde Oriental, ne voit rien, ne s'occupe de rien et laisse faire.

Heureusement, le Congrès de Berlin, réuni pour le règlement de la question d'Orient, ne partage pas plus son indifférence que les théories italiennes sur la géographie de l'Afrique. Aussi nos plénipotentiaires : MM. Waddington, de Saint-Vallier et Desprez y obtiennent, en notre faveur, l'assentiment préalable des puissances, nécessaire pour assurer une action d'ores et déjà reconnue par tous absolument indispensable. Bien plus, des dépêches même de lord Salisbury à lord Lyons et de M. de Launay à la Consulta, il résulte que le gouvernement de la Reine et le gouvernement Impérial Allemand donnaient, à cet égard, carte blanche à la République Française.

Nous pouvions donc agir dès le lendemain. Nous préférâmes attendre encore. Nous voulûmes, avant de mettre en mouvement un seul de nos bataillons qu'il fût évident, même aux yeux les plus prévenus, que dorénavant le gouvernement beylical n'était plus ni assez intelligent, ni assez fort pour se passer d'une tutelle ; qu'il ne savait ni se créer des ressources, ni faire honneur à ses engagements, ni maintenir ses sujets dans le devoir et les empêcher d'insulter les frontières voisines. Ce ne fut que le jour où la décadence de ce fantôme gouvernemental apparut dans toute sa laideur ; le jour où la Tunisie, affamée, dépouillée, ruinée, en faillite, s'insurgea de tous côtés ; où elle devint, pour nos possessions algériennes, un voisinage dangereux ; où les civilisations arabe, berbère et turque, superposées ici, furent jugées et condamnées sans appel possible, le jour où l'impuissance radicale de ces civilisations barbares, qui n'ont jamais rien créé, rien édifié, rien élevé, rien fait que des ruines, apparut d'une façon si éclatante qu'elle devint absolument intolérable, que la France se décida finalement à marcher de l'avant et à profiter du blanc-seing dont elle était dépositaire et que les intérêts de l'Europe entière ne permettaient, en réalité, de confier à aucun autre [1].

[1] Cfr. Ibn Khaldoun : *Hist. des Berbers* ; — Ibn-abd-el-Djelil-et-Tenesi : *Hist. des Beni-Zian* ; — El Kairouani ; — El Bekri : El Mecalik ou al-Memalik Hasan-Edrisi : *Descrip. de l'Afriq. et de l'Esp.* ; — En Nouairi-Ibn-el-Athir. — Fournel : *Hist. des Berbers* ; — Kartas : *Les souverains du Magreb.* Trad. de Beaumier ; — R. Dozy : *Hist. des musulmans d'Espagne* ; — E. Mercier : *Hist. de l'Afriq. septentrionale* ; — Daux. — P. H. X. : *La politique française en Tunisie*, etc., etc.

X

LA FRANCE

Toutes les raisons, que nous avons dites, n'eussent-elles pas pressé le Gouvernement de la République d'intervenir et de faire cesser un état de choses incompatible avec la situation générale de l'Europe, l'intérêt seul de la France, le souci de sa dignité méconnue, de son honneur insulté, de ses nationaux et de ses sujet pillés et menacés par des bandes tunisiennes que le gouvernement beylical ne pouvait contenir, l'eussent obligée quand même à mettre l'épée à la main pour châtier les attentats consommés, en tirer vengeance et en empêcher le retour dans l'avenir.

Ces attentats, en effet, se multipliaient d'autant plus que leurs auteurs demeuraient impunis et que nos protestations, à cet égard, n'obtenaient que des fins de non-recevoir, ou, tout au plus, de vaines promesses. Ils s'élevèrent au chiffre presque invraisemblable de 2.379, de 1870 à 1881 ! Au mois de janvier 1878, c'est un paquebot français à quatre mâts : l'*Auvergne*, qui, échoué sur la côte voisine de Tabarka, est absolument mis au pillage par les tribus de la Kroumirie. Leurs hordes accourent si furieuses à la curée qu'il fallut la bonne volonté de la garnison de Tabarka pour sauver l'équipage et l'empêcher d'être massacré. En 1879, c'est le commandant du XIXe corps d'armée qui signale l'excitation de ces mêmes tribus comme l'une des causes principales de l'insurrection de l'Aurès. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que les insurgés s'approvisionnent de poudre et d'armes en Tunisie ; c'est aussi que tous les révoltés algériens, quand ils sont trop pressés par nos troupes, trouvent toujours un asile assuré sur le territoire Tunisien.

Le 9 octobre de cette même année 1879, c'est une embarcation de notre stationnaire *le Forbin* qui est assaillie dans les eaux de la Goulette par les propres soldats du bey. Nos marins sont maltraités ; l'un d'eux même est blessé d'un coup de sabre.

Parfaitement armés de fusils de contrebande et approvisionnés de


VACCA
LEPTIS MINOR
AGAR
THYSDRVS

munitions, les Tunisiens, voisins de notre frontière, se gênent de moins en moins. Ils molestent nos tribus, enlèvent leurs troupeaux, razzient leurs moissons et poussent leurs incursions presque jusqu'à la Calle. Les 15 et 16 février 1881, notamment, ces incursions, qu'on ne saurait tolérer davantage, donnent lieu à de vertes réprimandes, adressées par notre agent diplomatique, M. Roustan, à Saddok-Bey, qui n'en a cure. Peu de jours après, le 31 mars, un dernier incident, plus violent que tous les autres, une attaque à main armée, commise sur notre propre territoire, à El-Aïoun, par plus de quinze cents Kroumirs et contre nos propres soldats, du 3e zouaves et du 59e de ligne, dont plusieurs furent tués ou blessés, mettait le comble à la mesure et décidait enfin notre Cabinet à agir.

Le lundi 4 avril, MM. Jules Ferry, président du Conseil, et Farre, ministre de la guerre, exposent au Parlement les faits que nous venons de résumer; montrent qu'ils nécessitent notre entrée dans la Régence; annoncent notre concentration, et, le jeudi 7, demandent, pour faire face aux premières dépenses des opérations militaires, un crédit de quatre millions, pour le département de la guerre, et un autre de 1,695,276 francs, pour celui de la marine.

Cette double demande est accordée par 374 voix sur 376 votants.

Immédiatement ces deux départements se mettent en mesure de répondre à la confiance qui leur est témoignée. Indépendamment de la flotte de guerre, l'amiral Cloué tient prêts huit transports, un croiseur et dix-huit paquebots pour le transfert des troupes et du matériel nécessaire. Le général Farre, de son côté, bien décidé à frapper de suite un coup décisif, prépare un corps expéditionnaire de trente et un mille huit cent seize hommes, officiers compris.

Le plan d'ensemble des opérations, arrêté au ministère, est communiqué au général Forgemol, nommé commandant en chef, par dépêche du 9 avril. Un bataillon de forteresse, envoyé de France avec une section d'artillerie, débarquerait à Tabarka, occuperait l'île et le fort neuf sur le continent. De là, par de fréquentes pointes en avant, poussées sans se compromettre jamais, il attirerait l'attention des montagnards et diviserait, par conséquent, leurs forces. L'attaque, proprement dite, du massif de la Kroumirie devait être faite par deux colonnes à la fois, chargées de franchir la frontière le même jour et de combiner leurs marches. La première, aux ordres directs du général Delebecque, partant de la Calle, devait aborder les montagnes par leur centre avec les trois brigades : Ritter devenue, par suite de la maladie de ce chef, brigade Caillot ; Galland et Vincendon. La seconde, général Logerot, devait se tenir en communication permanente avec la précédente. Elle comprenait : la brigade d'infanterie de Brem, une batterie et deux sections d'artillerie montées et deux batteries de montagne sous le commandement immédiat du général Logerot, enfin cinq escadrons de chasseurs d'Afrique, six escadrons de chasseurs de France et de nom-

breux goums, commandés par le général Gaume. Partant de Souk-Ahras, elle avait pour mission de tourner le massif au Sud et d'empêcher, en même temps, les tribus, assises sur l'Oued-Mellègue et le Kef, de porter secours aux tribus cernées des Kroumirs.

Tandis que nos bataillons arrivaient et se massaient pour exécuter ce plan sagement conçu, deux divisions beylicales quittaient aussi Tunis et s'acheminaient vers le Nord-Ouest. L'une était commandée par Si-Selin, ministre de la guerre de Saddok, l'autre par le propre frère de celui-ci, le Bey du Camp, Si Ali. Contre qui partaient-elles en guerre? On ne l'a jamais su ! Toujours est-il que, le 14, elles se mettaient en route après des prières solennelles et tout un cérémonial, superflu, s'il s'agissait seulement, comme disait le gouvernement du Bardo, d'aller châtier quelques révoltés, et absolument grotesque, si elles avaient la prétention de se mesurer avec nos soldats.

Quoiqu'il en soit, le 9 avril, *la Surveillante*, avec trois canonnières : *la Hyène*, *le Léopard* et *le Chacal*, arrivait subitement devant Tarbarka et en sommait le gouverneur de se rendre. Il refusa. Mais *la Corrèze* et *le Tourville*, ayant amené, le 25, deux bataillons de renfort des 88ᵉ et 143ᵉ de ligne, elle canonna vivement le fort qui, sans répondre, amena son pavillon. Le 26, malgré une forte houle, nos troupes débarquèrent, occupèrent le fort et couronnèrent les hauteurs avoisinantes.

Pendant ce temps, nos colonnes se portaient en avant, en dépit d'un temps affreux et de pluies presque continuelles.

Mise en mouvement le 24, celle du général Delebecque s'échelonnait : brigade Ritter à gauche, près de la mer; au centre, brigade Vincendon ; à droite, brigade Galland ; quittait les campements de Remel-Souk, d'El-Aïoun, de Houm-Teboul ; s'avançait, sans pertes sérieuses, mais non sans fatigues et sans difficultés et atteignait enfin le fameux marabout de Sidi-Abd-Allah-ben-Djemel, centre de toute l'activité religieuse et insurrectionnelle du pays. L'incident principal de cette période fut l'assassinat du lieutenant Payet, du 22ᵉ de ligne, tué le 26 avril, d'après tous les témoignages indigènes et français, par un européen, non belligérant, venu de Tunis avec les troupes d'Ali-Bey. On a donné jadis le nom de ce lâche, que ses fonctions et sa nationalité mettaient doublement à l'abri de nos balles. Mais, maintenant que la prescription couvre son crime, nous ne salirons pas notre plume à le transcrire ici derechef et nous nous bornerons à le livrer, où qu'il soit, au mépris public !

Le général Logerot, qui s'était aussi mis en marche le 24, par Souk-Arhas, Sidi-Youssef et Sidi-el-Hemeci, arrivait, le même jour, sur l'Oued-Mellègue et le lendemain, de bonne heure, devant le Kef. Il y entrait le 26, à onze heures et demie du matin, sans avoir tiré un coup de fusil ; y laissait garnison et en repartait aussitôt pour gagner, par la vallée de l'Oued-Mellègue, la grande plaine de la Medjerdah et l'unique voie ferrée de la Régence. La brigade, qu'il conduisait en personne, attei-

gnait ce but, le 28, à la hauteur de Souk-el-Arba, précédée par la brigade de Brem, déjà campée à Ghardimaou.

A dix kilomètres de Souk-el-Arba, entre ce point et la station de Ben-Béchir, Ali-Bey, de son côté, campait avec les troupes que nous avons vues sortir en grande pompe de Tunis le 14. Le jour même de son arrivée, le général Logerot fit demander une entrevue au frère de Saddok. Ali voulut tergiverser. Mais le général français, décidé à en finir sur-le-champ avec cette armée sans discipline et sans valeur, il est vrai, qui pouvait toutefois, soit inquiéter nos derrières, soit tendre la main aux tribus que nous combattions, l'informa, pour mettre un terme à ses hésitations, qu'il l'attendait, le lendemain, dans son propre camp, avant deux heures de l'après-midi. C'était un ordre formel sous forme polie. Il fallut donc obéir et venir humblement sous la tente du général qu'on avait refusé de recevoir la veille! Ali-Bey commença par se répandre en plaintes et par protester de ses excellentes intentions. Logerot le laissa dire. Quand il eut fini, il le congédia par ses simples mots : C'est bien. Tout ce que je vous demande, c'est de vous retirer! Bon gré, mal gré, le bey du camp se résigna donc à rétrograder de soixante kilomètres. Ce ne fut pas toutefois sans un très vif sentiment de mauvaise humeur contre l'officier français qui lui imposait de la sorte une humiliation nécessaire au bien de nos soldats et à la prompte pacification du pays.

Peu de jours après, l'occasion s'offrit à Ali-Bey de manifester cette rancune; il n'eut garde de la laisser échapper. Le 30, eut lieu, à Ben-Bechir même, un engagement sérieux contre trois mille Chiahia en armes. Cet engagement fut mené vigoureusement par les colonels Hervé, O'Neil et Bonnie. Dans la lutte, deux femmes, mêlées aux indigènes et venues exprès pour les exciter au combat, furent, par hasard, atteintes par nos balles. Vite, Ali Bey s'empressa de présenter l'affaire comme un odieux massacre. « Nos blessés, écrivit-il à Tunis, sitôt « pris, étaient conduits chez le général qui, sur l'heure, les faisait « décapiter. Les femmes n'étaient pas même épargnées et l'on ouvrit « le ventre de celles qui étaient enceintes pour en arracher les enfants « et les égorger à côté de leur mère. »

Cette lettre fut, par ordre, lue dans toutes les mosquées de Tunis et commentée par les imans. Si l'on avait compté toutefois sur elle pour soulever la capitale et exciter les Tunisiens à la guerre sainte contre nous, l'on dut être étrangement déçu. Personne ne bougea.

L'intention n'en était pas moins perfide et cet exposé des faits, absolument faux, était certainement de nature à pousser aux dernières limites de la violence des populations déjà montées contre nous par les excitations malsaines d'agents musulmans et étrangers. C'est ainsi que le brick français *le Santoni*, jeté à la côte entre Bizerte et Tabarka, à peu près à cette date, fut pillé jusqu'à la coque et que l'équipage entier n'échappa au massacre que grâce à la présence d'esprit de son

capitaine. C'était un Corse. Devant les cris de mort poussés contre ses navires et lui, il parvint à se faire passer pour Italien, ce qui le sauva.

Dans tous les cas, les événements se précipitaient avec une rapidité telle que rien ne pouvait désormais ni les empêcher, ni les enrayer.

Le 1er mai, quatre de nos bâtiments de guerre : *le La Galissonnière*, *l'Alma*, *la Surveillante* et *le Léopard* arrivaient inopinément devant Bizerte et sommaient la place de capituler. Elle se rendait aussitôt. Dès le lendemain, l'aviso *le Cassard*, *la Sarthe*, *la Dryade* et trois paquebots de la Compagnie transatlantique, partis de Toulon l'avant-veille avec des instructions cachetées, jetaient l'ancre successivement devant la place conquise et débarquaient huit mille hommes environ, aux ordres des généraux Bréart et Maurand. Le débarquement fut très lent, car rien n'était préparé sur cette plage déserte pour le faciliter.

Ce nouveau corps avait pour mission première de compléter, à l'Est, l'investissement de la Kroumirie, que cernaient au Nord les deux bataillons de Tabarka, à l'Ouest, la colonne Delebecque et, au Sud, la colonne Logerot. Il devait prendre à revers les montagnes en se portant sur Mateur et Béjà.

Jusqu'au 6 mai, il n'eut point d'autres instructions. L'on ne parla que de sa marche vers l'Ouest et d'une coopération, dans la vallée de la Medjerdah, aux opérations des généraux Logerot et Forgemol.

Mais, le 7, tout change. Le cabinet français, redoutant l'envoi de troupes venant de Constantinople, fait tout brusquer et donne ordre de marcher droit sur la Djedeïda. Ces ordres parviennent le 8, à neuf heures du matin, au quartier du général Bréart. Il n'avait encore pu mettre à terre tout son matériel et son convoi. N'importe. A trois heures du soir, il part ; est assailli en chemin par une tempête épouvantable, forcé de camper dans la boue, et n'atteint, avec sa brigade, la Djedeïda que le 10, dans la soirée. Le soir même, il recevait le télégramme, chiffré suivant : « Le général Bréart est désigné comme plénipotentiaire « pour proposer au bey la conclusion d'un traité dont le texte, en dix « articles, est joint à la dépêche. Le général Bréart doit, à cet effet, « après avoir arrêté sa colonne à deux kilomètres du Bardo (résidence « du bey), s'y transporter, de concert avec M. Roustan et avec une « escorte convenable. Si le bey demande un délai pour répondre, ce « délai doit être fixé dans des limites précises et courtes ; en outre, « pendant ce temps, le général Bréart prendra les dispositions néces- « saires pour que le bey ne puisse s'échapper. En cas d'un refus absolu « de signer le projet de traité, le bey sera gardé prisonnier dans le « Bardo, avec les égards, d'ailleurs, qui sont dus à son rang, et le « général Bréart en référera immédiatement au ministre. » Le 11, à 10 heures 45 du soir, le général répondait : « J'ai reçu vos instructions et m'y conformerai ponctuellement, » et le 12, à la première heure, il se mettait en relation avec notre consul, M. Roustan, resté bravement à Tunis pour tenir tête à tous les orages. Immédiatement, notre agent diplo-

matique demandait à Saddok-Bey, absolument affolé, une audience pour le général français, arrivé à la Manouba. Éperdu, ses voitures attelées, ses trésors emballés, son harem prêt à partir, mais incertain s'il devait fuir, ou rester, le malheureux souverain fixait pour quatre heures l'audience demandée.

A l'heure dite, le général Bréart, que M. Roustan avait précédé d'un quart d'heure au palais, arrivait à cheval et sous une pluie battante à Ksar-Saïd, où se trouvait la Cour. Le général était accompagné de tout son état-major, de la plupart des officiers supérieurs de sa colonne, et escorté de deux escadrons de chasseurs d'Afrique. Tout ce monde s'engouffra dans les allées le long desquelles des soldats beylicaux, faisant la haie, rendaient les honneurs. Pendant quelques minutes encore, on entendit, sur les dalles des escaliers, le bruit sonore des éperons et des sabres sonnant sur le marbre. Puis, plus rien!

Vingt minutes plus tard, le général Bréart redescendait. Il avait donné lecture au bey du traité, rédigé à l'avance et expédié de Paris, que lui proposait la République française, et lui avait accordé jusqu'à neuf heures du soir pour en délibérer avec ses ministres et lui notifier soit son acceptation, soit son refus définitif.

Les stipulations de ce traité étaient des plus bienveillantes: Toutes les conventions antérieures entre la France et le Gouvernement du Bardo étaient confirmées et renouvelées (Art. 1er);

La République avait le droit de faire occuper par ses troupes tous les points de la Régence qu'elle jugerait utiles (Art. 2); mais elle s'engageait à défendre Son Altesse contre tout danger qui menacerait son pouvoir, ou compromettrait la paix de ses États (Art. 3);

Elle se portait garante de l'exécution des conventions qui liaient la Régence et les diverses puissances européennes (Art. 4);

Un ministre résident devait représenter désormais le gouvernement de la République dans la Régence, veiller à l'exécution du traité, et, pour prévenir les intrigues des gouvernements étrangers, être leur intermédiaire, aussi bien que celui de la République, dans leurs rapports avec l'administration beylicale (Art. 5). Nos agents diplomatiques et consulaires étaient, à l'avenir, chargés de la protection des intérêts et des nationaux tunisiens en pays étrangers. Mais, en retour, le bey s'engageait à ne conclure aucun acte international sans en avoir donné connaissance au gouvernement de la République et sans s'être entendu préalablement avec lui (Art. 6). Les articles 7, 8 et 9, concernaient la contribution de guerre, la prohibition de la contrebande des armes et de la poudre, l'établissement d'une organisation financière de nature à assurer le service de la dette publique et à garantir les droits des créanciers de la Tunisie.

A sept heures, le général était rappelé à Ksar-Saïd. Le bey lui faisait connaître lui-même son acceptation et, séance tenante, commandait d'apposer son grand sceau sur le double original de l'instrument diplo-

matique que M. Bréart, en qualité de plénipotentiaire extraordinaire de la République, signait ensuite.

De retour à la Manouba, sa mission terminée, notre général trouvait un télégramme, envoyé, dit-on, par le président du Conseil et lui défendant de faire la démarche ordonnée par le ministre de la guerre. Heureusement, il était trop tard. Tout était fini et bien fini!

Conformément à la Constitution, le traité, soumis à l'approbation parlementaire, était déposé le 13, sur le bureau du Sénat et, le 14, sur celui de la Chambre des députés. Accueilli, dans les deux enceintes, par d'unanimes applaudissements, il était approuvé le 23 par la Chambre sur un rapport de M. Antonin Proust et le 27 au Sénat sur le rapport de M. de Rémusat.

En Angleterre, la signature de ce traité produisit une mauvaise humeur de courte durée. La Turquie, écartée de Tunis, multiplia, dans la Tripolitaine, les manifestations capables de troubler la frontière. L'Italie seule se montra très vexée et subit, de ce fait, une crise ministérielle. Du reste, on peut se faire une exacte idée de l'impression de l'Europe par le fait suivant. Lorsque, le 11 juin, M. Roustan, notre ancien consul, nommé ministre résident général près le bey, notifia à tous ses anciens collègues de Tunis qu'il était délégué par Son Altesse pour entretenir les relations diplomatiques entre eux et le gouvernement tunisien, suivant l'article 5 de la convention du 12 mai, le consul d'Allemagne répondit aussitôt sans élever une objection ; les autres consuls, dans leurs réponses, félicitèrent M. Roustan de son avancement et déclarèrent attendre les instructions de leurs gouvernements respectifs; seul, l'agent de la Consulta garda le silence jusqu'en 1884.

Quoi qu'il en soit, le traité n'avait pas entièrement terminé la campagne de Tunisie. Saddok avait évité de le publier dans ses États, si bien que les montagnards continuèrent à ne céder que devant nos colonnes dont le mauvais temps retardait trop souvent les marches. Souk-el-Arba, Fernana, Aïn-Draham, Mateur furent ainsi successivement occupées par les brigades Caillot, de Brem, Logerot, Delebecque, Forgemol et Maurand. Le général Bréart dut même porter des troupes, par le chemin de fer, à Béjà, afin de cerner entièrement le massif Kroumirien et d'amener ainsi la pacification complète de toutes les tribus châtiées et réduites les unes après les autres. Le 28 mai seulement, notre œuvre de répression fut réellement terminée de ce côté par la soumission définitive des Beni-Mazzen, des Selloum, des Atatfa, des Chiahia, des Ouchteta, des M'rassen, des Kroumirs et des Meknas.

Dès le 1er juin, l'on s'occupa d'organiser le pays, et le corps d'occupation, réduit à douze mille hommes environ, sous les ordres supérieurs du général Logerot, fut réparti de la manière suivante : la brigade Maurand fournit les garnisons de Bizerte, de Mateur, de Béjà, et de la Manouba. La brigade Caillot donna celles d'Aïn-Draham, du Kef, de Tabarka, de Fernana et de Ghardimaou.

Le reste des troupes expéditionnaires fut rapatrié du 10 au 28 juin.

Il est assez étonnant que, parmi les places occupées par des garnisons françaises, ne figure pas la capitale même du pays : Tunis. En signant le traité du Bardo, Saddok avait sollicité, comme une grâce, cette exception. Le général Bréart, chargé de transmettre à Paris la demande du Souverain, avait, de concert avec M. Roustan, émis l'avis motivé qu'elle fût rejetée et que le gouvernement se prononçât, au contraire, pour l'occupation militaire immédiate des forts et de la Casbah de Tunis. Mais la crainte de froisser le sentiment général en Europe et, beaucoup plus encore, le désir d'être agréable au bey firent sursoir à la mesure qu'ils préconisaient.

C'était une faute. Dans un pays musulman, où le fanatisme religieux et les intrigues étrangères conservent toujours une extrême puissance, il faut se montrer maître tout à fait, sous peine de ne l'être pas du tout. L'Arabe ne connaît pas les nuances. Toutes ces marques de politesse et de courtoisie, que nous aimons à prodiguer à des adversaires malheureux sont, à ses yeux, autant de marques de faiblesse. Il les regarde comme un signe de crainte, n'en sait aucun gré et n'en devient que plus audacieux.

Une autre faute, née des mêmes préoccupations et des mêmes causes que la précédente, fut celle que commit le ministère français en refusant encore systématiquement d'écouter le général Forgemol lui-même qui, dans une dépêche du 26 mai, écrivait : « Après la fin des opérations de la guerre, il me paraît indispensable de faire parcourir, en tous sens, le pays par des colonnes légères. » Le Nord de la Régence avait vu nos soldats à l'œuvre; il savait désormais le poids que pesait leur épée et son front, humilié sous leur sabre, ne devait pas chercher à se relever de sitôt. Mais le Centre et le Sud ne les avaient point vus passer, à l'ombre de nos trois couleurs, nos bataillons fiers et superbes! Il était donc à craindre que, poussé par les prédications des Senoussi qui, sur les frontières méridionales, appelaient à la guerre sainte, et aussi par la sotte infatuation de sa race, l'Arabe de ces contrées ne se levât et ne nous créât bientôt des difficultés faciles à prévoir et même à prévenir !

C'est ce qui arriva.

Lorsque, le 5 juillet, le général Forgemol, commandant en chef, licenciait son état-major, l'insurrection, commencée dans le Sud, s'étendait déjà jusqu'à Sfax et Kairouan. Sfax ! le cœur ! et Kairouan ! la tête de toutes les émeutes !

Le 28 juin donc, la canonnière *le Chacal* stationnait dans les eaux de Sfax et son commandant était allé à terre avec la baleinière, sans escorte et sans armes, lorsque soudain les Musulmans de la ville et les Bédouins, accourus des environs, se ruent en furieux sur le quartier européen, voisin de la mer. Chrétiens et Juifs, épouvantés de cette attaque subite, gagnent les quais, se jettent dans les embarcations

amarrées et se réfugient sur les navires en rade. Deux mille personnes environ, parmi lesquelles les consuls d'Allemagne, de Danemark et d'Italie, sont au nombre des émigrés. Le gouverneur de la ville, Si Hamouda-Djellouli, déposé par les émeutiers, fuit également. Le commandant du *Chacal* n'a que le temps d'emmener notre consul et sa famille. Notre agent consulaire, M. de Mattei, resté à terre le dernier, poursuivi par des bandits armés de fusils, de pistolets et de bâtons, a le bras droit brisé et ne doit la vie qu'au dévouement de M. Gandolphe, interprète militaire. Il y a d'autres blessés. Il y a même des tués! Tout cela demande une répression prompte et exemplaire.

Sans perdre de temps, le commandant du *Chacal* déclare aux Sfaxiotes qu'il les rend responsables des biens laissés par les réfugiés dans leurs maisons et obtient d'un vapeur anglais, en partance pour Liverpool, qu'il touche, en passant, à Sousse, pour remettre au télégraphe, encore intact, une dépêche informant les gouvernements français et beylical.

En attendant, l'émeute s'étend comme une traînée de poudre. Gabès, Zarzis, Djerba sont en son pouvoir. Dans tout le Sud, les tribus nomades ou demi-nomades, pillent les tribus sédentaires et les habitants des villes ouvertes, excepté ceux de Kairouan qui sont à la tête du mouvement.

Dès le 2 juillet, Ali-ben-Khalifa, le chef suprême de l'insurrection, était arrivé à Sfax et avait pris, en personne, le commandement des insurgés.

Cependant les grandes chaleurs de l'été rendaient presque impossible la mise en marche de nos colonnes. Tout ce que l'on pouvait faire pour l'instant était de donner à Sfax et aux autres villes révoltées de la côte une leçon dont nos protégés indociles gardassent longtemps le souvenir. La marine, qui pouvait agir de suite, reçoit l'ordre d'appareiller sans délai. En moins de vingt-quatre heures, l'escadre de la Méditerranée, alors à Cette, rallie Toulon, fait son charbon, ses munitions, ses vivres, et part.

Tandis qu'elle achève ces préparatifs et file à toute vapeur vers la capitale du Djerid, *la Pique* et *le Chacal* en commencent, le 5 juillet, le bombardement. Le 6, ces canonnières sont appuyées par le cuirassé *Reine-Blanche*. Le 11, arrivent *la Sarthe*, avec deux bataillons des 92e et 136e de ligne, colonel Jamais, et *l'Intrépide* également chargé de troupes. Le 13, le cuirassé *La Galissonnière* jette encore sur Sfax une douzaine d'obus. Puis, le 14, toute notre escadre apparaît.

A 6.000 mètres environ du rivage, ses six cuirassés mouillent en ligne de front. Ce sont : *le Colbert* portant pavillon de l'amiral Garnault, *le Trident*, *le Marengo*, *la Surveillante*, *la Revanche* et *le Friedland*. Sur rade, plus près de terre, s'allignent : *le La Galisonnière*, *la Reine Blanche* et *l'Alma*, qui, sous le commandement du contre-amiral Conrad, composent notre division navale du Levant. En avant, à 2.500 mètres

de la côte, se rangent enfin les canonnières : *la Pique*, *le Chacal*, *le Léopard*, *la Hyène* et *le Gladiateur*.

Le 15, à six heures du matin, le bombardement commence et, pendant cette journée, toutes les cinq minutes, un obus tombe sur la ville. En même temps, les troupes se préparent, à bord des bâtiments, au débarquement du lendemain. Les canots sont armés en guerre et les compagnies passées en revue. Dès quatre heures et demie, le lendemain samedi 16, *le Colbert* donne le signal de l'attaque et pendant deux heures, une grêle de fer éclate sur la place silencieuse, broyant, trouant, écrasant, émiettant tout. A six heures et demie, sous la nuée des obus, une flottille de vingt-six Mahonnes s'avance portant les compagnies de débarquement de l'escadre, les troupes des 92[e] et 136[e] et les pièces de montagne du capitaine Naquet. Elle est remorquée par des canots à vapeur et protégée par les chaloupes armées en guerre du *Colbert*, de *la Revanche* et du *Friedland*, prêtes à déblayer la plage s'il est besoin. Quand cette flottille est à 400 mètres du rivage, l'escadre cesse le feu de ses grosses pièces.

Sfax, de son côté, restait muette, lorsque soudain, au moment où les canots vont accoster le môle, le drapeau vert de la guerre sainte est hissé sur la batterie rasante qui défend les abords de la plage et le canon ennemi gronde aussitôt. Mais trop tard ! En un instant, les marins du commandant Miot, chargés d'attaquer au centre, se sont jetés sur la batterie, l'ont escaladée, enlevée et ont cloué sur leurs pièces les canonniers arabes.

De la batterie rasante, nos marins courent à la porte ; l'enfonçent avec un pétard de dynamite, qui la fait sauter, en mettant en lambeaux les quarante arabes postés en armes derrière ses panneaux, et commencent, à travers des ruelles étroites, où pleuvent les balles, la guerre sinistre des rues. A gauche, une autre compagnie de matelots, aux ordres du commandant Marquessac et, à droite, nos soldats de ligne, commandés par le colonel Jamais, rivalisent de bravoure et d'entrain avec leurs camarades de la colonne Miot. A dix heures, tout est fini ; notre pavillon flotte vengé sur les mosquées et les remparts. L'escadre avait tiré deux mille coups de canon. Nos pertes étaient insignifiantes, tandis qu'outre les dégâts matériels, huit ou neuf cents Arabes gisaient dans les rues et sur les places de Sfax.

Le colonel Jamais, nommé commandant de place, l'occupe aussitôt fortement avec ses bataillons ; désarme la population indigène et la frappe d'une contribution de guerre de 15 millions. Partie de cette somme servit plus tard à désintéresser les victimes européennes du pillage commis, pendant dix jours, moins, il faut le dire à leur honneur, par les Arabes insurgés que par des voleurs de toute nation, dont plusieurs, encore vivants, ont commencé là des fortunes absolument scandaleuses.

Sfax prise et militairement occupée, la présence de notre escadre

dans la rade devenait inutile. Le 23, donc, elle lève l'ancre, renforcée par *l'Hirondelle* et *le Voltigeur* arrivés de Tripoli, et, le dimanche 24, dès l'aube, elle se rangeait en ligne de combat dans les eaux profondes de Gabès.

Gabès se compose de deux villages distincts : Mentzel et Djara, distants de deux kilomètres environ de la mer. A six heures du matin, nos troupes, descendues à terre, se formaient en bon ordre ; occupaient d'abord le *Bordj*, abandonné du gouverneur, à cent mètres du rivage et, de là, marchaient sur Djara et sur Mentzel. Djara n'opposa guère de résistance et son fort hissa presque immédiatement le drapeau blanc. Mais Mentzel s'était barricadé. Il fallut, comme à Sfax, en faire sauter la porte, puis faire le siège des maisons et les enlever à la baïonnette. La lutte fut d'ailleurs de courte durée. Vers dix heures, nous étions maîtres sur toute la ligne. Les crépitements de la fusillade, les cris de la bataille et les éclats foudroyants de l'artillerie avaient donc cessé depuis longtemps lorsque soudain, dans le lourd silence produit par la chaleur et l'affaissement qui suit le combat, une formidable détonation retentit. C'était le fort qui sautait. Cette catastrophe fut-elle volontaire, ou provint-elle d'une imprudence ? Nul ne le saura probablement jamais, car les trois mille kilogrammes de poudre qui firent explosion ensevelirent, sous les débris du bastion, dont pas un pan de mur ne resta debout, la cinquantaine de Bédouins qui s'y trouvaient enfermés.

Horace a dit du golfe de Gabès :

Per syrtes iter æstuosas !
Barbaras syrtes, ubi Maura semper
æstuat unda !

Ce jour-là même on en eut la preuve. Le matin, la mer était splendide, pas une ride ne troublait sa surface d'un bleu de saphir ; le soir, elle déferlait avec rage sous les subites rafales d'un vent furieux. Après les fatigues d'une si chaude journée et les fatigues du combat, les matelots eurent donc à braver encore les dangers d'une mer démontée. Leur rembarquement, surtout celui des munitions et de l'artillerie, ne s'opéra qu'avec les plus grandes difficultés.

Le lendemain 25, *l'Algésiras* amena des troupes d'occupation composées de bataillons des 14e, 78e et 107e de ligne et d'une batterie du 35e d'artillerie. Elles débarquèrent de suite et permirent à l'amiral Garnault d'appareiller le 26, dans l'après-midi, pour la Goulette et Alger, avec ses cuirassés, dont les flancs d'acier, sous les ardeurs d'un soleil dévorant, devenaient inhabitables, tant ils restaient brûlants, même la nuit !

En passant, il ne s'arrêta pas à Sfax, dans les murs de laquelle le gouverneur, Si Djellouli, rentré le 26, nous secondait le plus activement possible. Il alla montrer successivement notre pavillon à la

Mehdia, à Monastir et à Sousse, dont les notables vinrent, conduits par le gouverneur tunisien, faire acte de soumission à bord du *Colbert ;* défila devant Hammamet et, le 1er août, jeta l'ancre dans la rade de la Goulette.

La canonnière *la Hyène* était restée seule dans les eaux de Gabès. Notre division navale du Levant, contre-amiral Conrad, s'était en effet, de son côté, portée sur Djerba, où elle avait laissé deux bataillons, et, plus au Sud, sur Zarzis.

Ces démonstrations navales, toutefois, ne pacifiaient point le pays, tant s'en faut. Nos troupes restent maîtresses du terrain jusqu'à la portée de leurs armes ; mais, au delà, tout l'intérieur de la Régence appartient aux insurgés, que notre inaction enhardit encore. Ils tournoient autour de la Mehdia, de Sousse, de Monastir et l'on craint, chaque jour, que les habitants intimidés ne leur en ouvrent les portes. Ils coupent les fils du télégraphe, s'avançent, le 17 juillet, jusque dans le voisinage de Tunis, qu'ils menaçent ; attaquent dans la nuit du 5 au 6 et le 20 août, puis plus tard encore, nos postes du Kef auxquels il faut d'urgence envoyer des renforts ; tuent, ou blessent une vingtaine d'hommes, sur la route d'Hammamet, au colonel Corréard, qui se replie, beaucoup trop précipitamment, jusqu'à Hammam-Lif; approchent à portée de fusil de la Goulette et de Rhadès; coupent, le 11 septembre, l'aqueduc de Zaghouan, qui n'est réparé que le 16 et laisse ainsi, pendant cinq journées entières, la capitale de la Régence sans autre eau que celle des citernes; détruisent enfin, le 30, la gare de l'Oued-Zergha dont ils brûlent, massacrent et mutilent odieusement le personnel. Il était grand temps d'en finir, car, en présence de tant d'audacieux méfaits demeurés impunis, non seulement l'hostilité, sourde encore, du monde musulman contre nous augmentait visiblement, mais les colonies européennes elles-mêmes devenaient hésitantes. Heureusement les grandes chaleurs étaient passées et les troupes, concentrées silencieusement pendant le mois de septembre, allaient enfin pouvoir prendre une vigoureuse offensive sur toute l'étendue de la Régence. Leur effectif atteignait quarante-quatre mille hommes environ.

Dès le 11 septembre, le colonel Moulin était entré, sans combat, dans Sousse avec trois bataillons d'infanterie et une batterie de montagne. Le 1er octobre, le général Etienne, à la tête d'une brigade, vient y compléter ces premiers éléments d'une colonne expéditionnaire et y reçoit tout le matériel d'un chemin de fer Decauville que le génie doit poser au fur et à mesure de la marche en avant sur Kairouan. Les 6 et 7, le général Logerot fait occuper les hauteurs du Belvédère et les forts de Tunis ; le 10, il entre dans la ville, musique en tête et sans avoir à tirer un coup de fusil. Seul, le gérant du consulat d'Italie crut devoir protester. Il protesta. Ce fut tout. C'était peu! En revanche, Ali-Bey, frère de Saddok, comprenant que l'heure des tergiversations et des atermoiements était passée, se ralliait franchement à nous et faisait enfin

face, sous Testour, aux bandes insurgées d'Ali-ben-Ahmar, un chef de tribu redoutable. Pour le récompenser, on lui confia la garde de Zaghouan et nous prîmes à notre solde ses soldats que le Trésor tunisien ne pouvait payer.

Cependant, le 6, le général Saussier avait été nommé commandant en chef des opérations militaires. Il débarquait le 10 à la Goulette et prenait immédiatement ses dispositions.

On voulait nettoyer le pays dans tous les sens, opérer un vaste mouvement concentrique et écraser la résistance d'un seul coup, avec toutes nos forces réunies. Le centre naturel des insurgés et celui vers lequel nous devions, par conséquent, de préférence, les refouler et les acculer, était tout désigné : c'était Kairouan. Ces principes admis, les points de départ de nos opérations devenaient naturellement Tunis, Sousse et Tébessa.

Effectivement, on masse nos divisions sur ces trois points, et, le 16 octobre, celle de Tébessa, conduite par le général Forgemol; le 17, celle de Tunis, aux ordres du général Logerot, et le 27, celle de Sousse, sous le commandement du général Etienne, commencent leur mouvement. Le grand quartier général accompagne la colonne de Tunis, tandis que le général Jappy est spécialement chargé d'assurer, avec les forces groupées autour du Kef, la sécurité de la région Nord de la Régence et d'agir vigoureusement contre les tribus montagnardes qui seraient tentées de se joindre aux insurgés du Sud, ou d'inquiéter nos derrières.

Toutes ces colonnes eurent à faire parler la poudre. Celle du général Forgemol, toutefois, fut la plus éprouvée. Elle dut recourir à toute la supériorité de ses armes pour s'ouvrir de vive force, un chemin au milieu des *Frechich*, des *Madjeur*, des *Ouartan*, des *Ouled-Ayar*, etc. Au marabout de Sidi-bou-Rebdou, sur les pentes du Djebel Reukada, et près de Sbiba, elle eut surtout deux engagements sérieux. Aussi, tandis que, le 26, les deux autres colonnes apercevaient mutuellement leurs signaux, la colonne Forgemol n'aperçut les fusées, tirées par les deux autres corps, que le 27. Le lendemain, la jonction était opérée et les troupes réunies, général Saussier en tête, pénétraient dans Kairouan.

La ville n'avait pas, du reste, attendu tout ce déploiement de forces pour se rendre. Dès le 26, le colonel Moulin, lancé en avant-garde, avait reçu la soumission de cette place et le général Etienne, aux mains duquel on avait remis ses clefs, en avait fait occuper la Casbah par un bataillon du 48e et le 23e chasseurs à pied.

Un court repos fut accordé aux trois corps d'armée dans la vieille cité d'Okba. Mais nos divisions n'auraient pu prolonger leur séjour dans ses murs sans épuiser promptement toutes les ressources en vivres et en eau potable. De plus, la ville et ses alentours, encombrés de cimetières, sont affreusement malsains. Le général Saussier se hâta donc de reconstituer une autorité locale indigène sous la protection

d'une forte garnison française, confia le commandement supérieur de cette place et de tout le centre de la Régence, au général Étienne, et forma deux colonnes volantes pour aller balayer l'extrême Sud, où s'étaient repliés les insurgés les plus compromis et les plus tenaces.

La première de ces colonnes, celle de l'Est, général Logerot, destinée à rester en Tunisie, devait pousser sa pointe jusqu'à Gabès et la frontière tripolitaine, puis remonter le long de la côte pour établir fortement nos communications. La division navale du Levant avait ordre de lui prêter son concours et des approvisionnements considérables avaient été transportés par mer à Gabès. La seconde, celle de l'Ouest, généraux Saussier et Forgemol, devait soumettre toutes les populations du Sud-Ouest, et rentrer en Algérie par Gafsa, Feriana, Kasrine et Tebessa.

Elle quitta Kairouan le 10 novembre. Dès le 13, sa brigade de cavalerie, général Bonie, surprend une partie des bandes en fuite, les culbute et s'empare de nombreux chameaux, de plusieurs milliers de têtes de bétail et d'une grande quantité de tentes. Le 19, elle pénètre dans l'oasis merveilleuse de Gafsa, accueillie en libératrice par le gouverneur indigène et les notables de la ville qui, depuis longtemps, luttent contre les dissidents et les Hammamas, maintenant en fuite vers la Tripolitaine. Les jours suivants, elle nettoie la plaine, où le village d'El Ayaïcha seul oppose de la résistance, et donne, au commencement de décembre, la main aux éclaireurs du général Logerot.

Lui, n'a quitté Kairouan que le 12 novembre. Sa marche peu accidentée, n'a guère été ralentie que par le mauvais temps. Un seul groupe d'insurgés, rejeté de son côté par le général Forgemol, et poussé vivement l'épée dans les reins, lui abandonne quatorze cents bœufs, deux mille moutons, cinq cents chameaux et cent cinquante chevaux. Le 29 au soir, sa division campe à l'Oued-Gabès ; entre en communication avec le poste français, que les révoltés tenaient bloqué par terre depuis le départ de notre flotte ; dégage l'oasis et s'établit fortement à Ras-el-Oued, de manière à assurer le contact permanent de Gabès avec Gafsa.

Puis, du 1er au 23 décembre, tandis que la colonne Forgemol reprend, avec le général Saussier, la route du Nord et remonte vers Tebessa, en échelonnant des postes militaires le long de son chemin, le général Logerot organise, avec l'un de ses brigadiers, le général Sabattier, deux expéditions qui amènent la soumission de fractions des Metellit, des Sou-Assi, des Ouled-Saïd, etc., surpris dans leur course vers Tripoli par la rapidité de sa marche. Le 26 décembre, les opérations militaires étaient aussi terminées de ce côté. Le général Logerot, après avoir assuré la défense du Sud-Est, reprenait, à son tour, le chemin du Nord; arrivait à Sfax le 6 janvier 1882, en repartait le 11 pour pousser une pointe dans l'intérieur et finalement entrait, le 25, à Sousse, où il fixait son quartier général et le chef-lieu de son commandement.

On s'empressa de révoquer alors les chefs indigènes compromis dans le dernier mouvement insurrectionnel; on leur donna des successeurs

choisis avec soin parmi les Musulmans les plus influents et les plus recommandables et l'on s'occupa des quelques tribus tunisiennes émigrées sur le villayet tripolitain. La Tripolitaine est pauvre, les pâturages y sont extrêmement rares et les cultures peu productives. Les malheureux réfugiés, accueillis d'abord avec enthousiasme par leurs fanatiques coreligionnaires, furent bientôt à charge à tous et, pris eux-mêmes de la nostalgie du pays, ils songèrent au retour. Presque tous firent leur soumission; sollicitèrent du gouvernement français et du gouvernement beylical réunis le pardon du passé et, revenus sur la terre où ils étaient nés, y ont, de ce moment, vécu dans une paix sans troubles sérieux. Ceux qui n'ont point encore fait, de la sorte, appel à la clémence, à l'heure actuelle, sont en si petit nombre qu'ils ne comptent pas.

Depuis lors, c'est-à-dire depuis dix années entières, notre drapeau flotte partout, et partout pacifiquement, dans la Régence à côté du drapeau beylical. Le *Cheval punique* prit jadis la fuite devant les *Aigles* victorieuses; le *Croissant* pâlit maintenant devant nos *couleurs* triomphantes et, peu à peu, sur cette terre, livrée pendant douze siècles au plus abrutissant des despotismes, la barbarie recule devant la civilisation.

Le cadre de cet ouvrage ne permet pas de raconter, en détail, ce que la France a déjà fait dans ces régions, désolées par un gouvernement inintelligent, par les révolutions de sérail, par l'esclavage du fellah, par le despotisme dans le prince et la superstition dans le peuple, que trompent, sur toutes choses, les deux yeux faux de sa croyance : le fatalisme avec lequel il voit l'homme et le fanatisme avec lequel il voit Dieu.

Ces développements de notre influence, pendant cette dernière période décennale, réclament un volume spécial. Ce volume, nous le ferons peut-être. Nous écrirons ces *dix ans de protectorat*, en témoin oculaire et sans autre préoccupation que celle de faire connaître toute la vérité. En attendant, il suffit de jeter les regards sur ces rives, maintenant françaises, pour avoir au moins un aperçu des progrès réalisés.

Qui vient aujourd'hui, sur nos rapides steamers, visiter ce pays, si rempli de souvenirs et de ruines inexplorées, voit, tout d'abord, se dérouler devant lui l'une des plus superbes visions du monde.

A droite : *Sidi-bou-Saïd*, gracieusement endormi sur son promontoire de pourpre; au dessous, les ruines éparses et colossales encore de la vieille Carthage, dominées par *la chapelle de Saint-Louis* et, malheureusement, par d'autres édifices modernes construits sans goût et surtout sans respect pour les souvenirs et les restes enfouis du passé. Plus loin, de jolies villas et de charmants villages : le *Kram*, *Khéréddine*, sans vie pendant l'hiver, mais plein de ris et de mouvement dès le retour du printemps!

A gauche, la pointe rocheuse du *Cap Bon*, où l'on cherche encore

les pas du Consul Régulus; *Soliman*, qui trône au milieu de ses plaines fertiles; puis les croupes arrondies du *Bou Quarnaïn*, au double sommet pareil au dos de quelque gigantesque dromadaire, et à l'ombre desquels sommeillent *Hammam-Lif* la ville aux eaux chaudes et *Rhadès*, toutes deux bercées par l'éternel gémissement de la vague qui vient mourir à leurs pieds. Au-delà, se perdent, dans la ligne bleue de l'horizon, les fronts sourcilleux du *Djebel-Reças* et du *Zaghouan*, dont la tête altière touche aux cieux et des flancs duquel jaillissent les sources vives qui désaltérèrent la Carthage romaine avant d'abreuver son héritière actuelle.

Tout au fond, en face du golfe et de cette féerie, l'œil découvre TUNIS, cette *Tunis* près de trente fois séculaire, que l'Arabe caresse des doux noms de *blanche*, de *sainte*, de *glorieuse* et de *Burnous du Prophète*. En apercevant de loin ses maisons blanches et serrées, montant en amphithéâtre, on dirait une carrière de marbre dont les blocs taillés et polis, attendent la main de quelque ouvrier géant.

La ville est couchée sur un isthme entre deux lacs. Derrière elle, est le lac *Sedjoumi*. Entre elle et la Goulette, son faubourg, c'est le *Bahira*, immense saphir si le ciel est d'azur, émeraude gigantesque, ou topaze énorme les jours où la tempête fait rage, et sur la surface duquel glissent, comme mouettes sur les flots, maintes barques aux voiles éblouissantes et nos grands paquebots, qui font lever, sous leurs proues, par milliers, les flamands roses aux ailes de feu.

Du Bahira vers le Sedjoumi, *Tunis* monte en pente douce et porte à son sommet, comme reine son diadème, sa citadelle : la *Casbah*, et le palais de ses princes : le *Dar-el-Bey*.

Elle conserve encore son inutile ceinture de remparts, sans doute par un caprice de vieille qui tient à ses parures démodées ! Toutefois, au Nord et à l'Est, la ville européenne, en débordant ces barrières, les a fait disparaître.

C'est par là, d'ordinaire, qu'il arrive par le Bahira et le port de Tunis ou par le chemin de fer, que débarque l'étranger, venu d'Europe ou d'Algérie. Il se trouve presque aussitôt sur les plus belles voies de la ville neuve. Il a, d'un côté, l'*Avenue de France* et de l'autre l'*Avenue de la Marine*, avec l'*Hôtel de la Résidence* et la *Cathédrale*.

Et là, quelle étrange variété de costumes, de types et de nationalités s'offre à ses regards étonnés sur ces avenues !

Voici la grosse *Juive*, avec son cornet doré sur la tête et son pantalon collant qui, plaqué sur la peau, dessine indécemment les contours massifs de son corps crevant d'embonpoint. Sans cette exubérance de chair, qui fait d'elle une masse repoussante, *rudis indigestaque moles*, l'ovale et le profil régulier de son visage, ses grands yeux noirs et son teint pâle, non de cette pâleur maladive des filles du Nord, mais de cette pâleur de marbre brûlé par le soleil, l'un des charmes

des filles de l'Orient, ne manqueraient certes ni d'attraits, ni de grâces, ni de beauté.

Près d'elle marche le *Juif* en culottes noires, chaussettes blanches, turban noir et burnous bleu. C'est le costume national. Ne l'eût-il pas, son nez fortement busqué, sa barbe rare et pointue, ses doigts longs et effilés le feraient reconnaître entre tous.

Qui le confondrait avec ces *Arabes*, sémites comme lui pourtant, dont les types passent et repassent lentement, fièrement, toujours sérieux et graves, du noble cheick ou puissant cadi, portant *burnous* de cachemire à gland soyeux, d'une telle finesse qu'il paraît rose, posé doucement sur la *gandourah* de soie brodée, ou encore drapé dans son *burnous* de fin drap jeté sur la *gandourah* aux raies éclatantes, au mendiant dont le *Khadroun* infect et la *chéchia* sordide font écarter la foule.

Peu de *Mauresques* dans ces gens aux costumes bariolés. La femme arabe des villes est encore cloîtrée. Tout au plus, une ou deux, voilées avec soin, traînent péniblement leur corpulence difforme enveloppée de blancs *haïks*. N'étaient leur grosseur, mal équilibrée, et leur mains rougies au henné, qui retiennent leurs voiles et les ramènent d'un geste langoureux, on prendrait ces apparitions sans visage, pour des ombres errantes se promenant dans un suaire.

Et coudoyant, dépassant tous ces Levantins à marche nonchalante, vifs, pressés, bruyants, mille individus de toute langue et de toute race aryenne : Français, Siciliens, Espagnols, Grecs, Anglais, Suisses, Maltais, Allemands; hommes de peine et hommes d'affaires; soldats et paysans; ouvriers et flâneurs. Une Babel en raccourci!

Dominant cette foule et terminant au Sud l'*Avenue de France*, une porte monumentale de la Tunis des beys. Là, s'arrêtait jadis toute civilisation. La France l'ouvrit et y passa, nous l'avons dit, le 10 octobre 1881. Depuis, elle est restée debout, mais elle ne ferme plus, ce n'est plus une PORTE ! C'est un ARC DE TRIOMPHE. Celui de tous les progrès sur toutes les barbaries. On l'a baptisé : PORTE DE FRANCE!

Par delà, derrière la petite *Place de la Bourse*, commence un dédale confus de rues très étroites et de ruelles parfois voûtées, percées sans régularité, s'enchevêtrant comme à plaisir, se coupant à angle droit, obtus, aigu; décrivant toutes les courbes imaginables; paraissant enfin n'avoir obéi, dans leur création, qu'à un mot d'ordre : celui d'éviter partout et toujours la ligne droite.

Deux ou trois artères principales toutefois, qui partent de la *Porte de France* et traversent ou enserrent la ville dans toute son étendue, permettent, à qui se hasarde dans ce labyrinthe, d'en sortir assez facilement et de ne s'y perdre jamais.

C'est à droite, une rue qui, sous les noms divers de *rue des Maltais*, de *Carthagène*, de *Bab Souïka* et de l'*Alfa*, contourne la moitié de la

cité, tandis qu'à gauche, une autre voie, partiellement appelée *rue Al Djazira*, et partiellement *avenue Bab-Djedid*, en enveloppe l'autre moitié. Ces deux grandes artères sont sillonnées par une ligne de tramways.

De la *Porte de France* encore, et séparées d'elle seulement par la *place de la Bourse*, deux rues parallèles et voisines l'une de l'autre, partagent la ville indigène en deux sections à peu près égales et aboutissent toutes deux au Dar-el-Bey ; l'une, la *rue de la Casbah*, directement, l'autre la *rue de l'Église*, après un léger circuit.

Où que l'étranger soit égaré momentanément dans le fouillis des ruelles arabes, il aura vite fait, par conséquent, en marchant au hasard devant lui, de joindre l'un ou l'autre de ces chemins connus.

Qu'il entre donc hardiment! Notre ville n'a point, comme Alger, ses maisons étagées en gradins d'où l'œil jouit de superbes échappées sur les flots bleus. Ses maisons ne sont pas davantage cachées, comme des nids, dans la verdure de jardins tout parfumés des senteurs de l'oranger. Non. Sans autres monuments remarquables que le *Palais des Beys*, sa grande mosquée *Es-Zitouna* et quelques minarets élégants et gracieux, Tunis vaut surtout par le détail.

Quiconque, l'heure du premier désenchantement passée, parcourt l'infini réseau de ses ruelles silencieuses et de ses impasses innommées, si étroites souvent, qu'en étendant les bras, on touche à la fois les deux murs, découvre, à chaque pas, une merveille nouvelle et ignorée.

Partout, dans les quartiers *maures*, il rencontre au coin d'une rue déserte, dans une muraille en ruine, sous un moucharabié en saillie, ou sur la façade d'une maison inconnue, quelque colonne de marbre antique, quelque porte habilement décorée, quelques fines sculptures, débris presque informes et pourtant admirables encore parfois des temps qui ne sont plus.

Dans le quartier de la *Hara*, autre éblouissement. C'est une orgie de couleurs ! Les Juives, sur le seuil de leurs portes, en chemise claire et en tunique de soie voyante arrêtée sur le caleçon à la hauteur des hanches dont elles dessinent l'épanouissement ! Les fillettes, gentilles à croquer, cheveux noirs et crépus, yeux provoquants, mines éveillées, se promenant par bandes de cinq à six, toutes en caleçons collants et en blouses rouges, bleues, vertes, ou jaunes !

Des cinq portes de Tunis, deux surtout, en dehors de la Porte de France, sont toujours encombrées. C'est la *Bab-Alleoua* qui conduit à Rhadés, Hammam-Lif et vers le sud, et la *Bab-el-Khadra*, qui mène à la Marsa, la Goulette et le Bardo.

Rien de pittoresque comme les abords de ces deux portes. De longues files de chameaux, avec leur muselière d'alfa tressé, balançant leur long cou, aiguillonnés par des chameliers gravement assis sur un bourricot, y croisent un troupeau de chèvres qui s'effarouchent et s'éparpillent dans les jambes des passants. Quelque longue procession

d'*arabas*, conduite par les indigènes, le bouquet de jasmin sur l'oreille et criant *baalek*, s'y heurte et s'y mêle aux tapissières bondées de juifs ou de mauresques, et aux landaus des gens civilisés. De pratiques fils d'Israël, sur la tête une large corbeille remplie de fil, d'aiguilles, de porte-monnaie, de chaussettes, de boutons, de couteaux, d'étoffes, de souliers, y marchent droit devant eux, évitant les poussées et guettant d'un œil inquiet cet animal sauvage et défiant: la clientèle! Çà et là encore, courbés sous le poids d'outres en peau de chèvre, aux poils noirs et luisants, gonflées à crever, des *guerbagi*, ou porteurs d'eau, venus de la fontaine voisine, arrosent le devant d'un café maure, ou portent dans les maisons la provision d'eau du jour. Voilà la rue.

De chaque côté, les *devantures des marchands arabes* débordent de vases, de cruches et de *goules*. Il y en a de posées à terre ; d'autres sont accrochées par les anses aux parois des murs, mêlées aux guirlandes de *felfels* verts, ou rouges. Jusqu'aux plafonds des boutiques sont occupés ! Mais quelles boutiques? Trous de trois ou quatre mètres carrés, dans lesquels tout est si bien serré, amassé, pressé, entassé que le patron lui-même, paisiblement accroupi dans un équilibre douteux, ou debout sans pouvoir bouger, y passe la journée sans mouvement et sans air.

Pendant que nous sommes encore près des portes, où ils abondent, jetons un coup d'œil sur les *fondouks*. Ce sont les hôtelleries indigènes, sortes de parcs où bêtes et gens passent la nuit moyennant quelques sous. Le logement des bêtes est la principale chose. Bestiaux, chevaux, moutons, bourricots, chameaux agenouillés sous leur charge, sont parqués dans une vaste cour entourée de clôtures élevées, tandis que l'Arabe, roulé dans son burnous de laine grossière, se blottit dans un coin et s'endort sur une natte.

La grande curiosité de Tunis, ce sont les *Souks* aux pavés traîtres, aux voûtes en planches pourries, qui laissent filtrer, çà et là, sur les curieux, toujours nombreux, dans leur mystérieuse pénombre, un mince filet de soleil. Petites et basses, comme les alvéoles d'une ruche, les échoppes, sans nombre, de ces souks sont, elles aussi, le centre du travail, du commerce et de l'industrie indigènes. L'animation de ces bazars tient de la fièvre. On y trouve de tout, du reste. Il y a le *Souk des fruits secs*, où jattes de bois et *couffins* d'alfa regorgent de raisins secs, de fèves grillées, de caroubes, de pois chiches, d'amandes et de pistaches, entre des sacs de *beller* et des régimes entiers de dattes et de bananes. Il y a le *Souk des parfums*. Sa voûte va s'abaissant sur des pilliers coloriés, et ses boutiques, aux boiseries peinturlurées et dorées, annoncent l'aristocratique origine de leurs patrons. Toutes se ressemblent d'ailleurs. Dehors, sur de petits bancs, de vastes corbeilles contiennent, d'un côté, la poudre de *henné*, symétriquement arrangée en cône d'un vert sombre ; de l'autre, dans des corbeilles semblables, s'élèvent en tas des feuilles du même henné. Au

centre de l'étrange magasin, une corde pend ; elle aide le marchand à se hisser dans sa niche. C'est là que, comme un boudha dans son temple, pâle, et sans autre mouvement que celui fait pour chasser les nuages d'une cigarette ambrée, il attend clients et visiteurs, drapé dans sa gandourah rose, turquoise, vert d'eau, gris fer, ou saumon. Des cierges de toutes grandeurs, quelques-uns à cinq branches, aux extrémités rouges, vertes et dorées, font une auréole autour de sa tête. A ses côtés, derrière lui, partout, des boîtes, des caisses, des flacons pleins d'essence de rose, de jasmin, de géranium et de parfums à base d'ambre, de benjoin, de camphre, d'huiles essentielles de lentisque, ou de romarin, et des cornes remplies de Sbed. Toutes ces senteurs mêlées répandent dans ce souk une odeur pénétrante et forte, qui porte vite à la tête de l'étranger s'il y séjourne longtemps.

Passons donc, non sans jeter, en passant, un coup d'œil sur les beaux parvis et les élégantes colonnades de la mosquée *Es-Zitouna*, entrevus par le portail entr'ouvert qui donne sur le souk. Les marches de ce portail sont encombrées de marchands de savon, de *chéchias*, aux glands de soie et d'or, d'éventails en plumes d'autruche et de *babouches* de toutes couleurs. La mosquée elle-même, que le pied du chrétien ne foule jamais, paraît superbe en ses proportions et majestueuse en son style.

Plus haut que le souk des parfums s'étend celui des *tailleurs*. Fouillis des nuances les plus tendres ! Les cabanons de cette galerie, tous identiques, à la richesse près, et encadrés de colonnettes peinturlurées, se déroulent à droite et à gauche, pareils au décor d'une féerie. Sur l'étroit carré, exhaussé au-dessus du sol et point défendu contre la curiosité, qui forme chaque échoppe, six, ou huit indigènes, juifs pour la plupart, se tiennent accroupis en cercle et travaillent à l'envi. Ils dévident les écheveaux d'or ; ils soutachent de broderies d'argent, ou étoilent de paillettes étincelantes et d'arabesques merveilleuses le velours pourpre, orange, mauve ou grenat, que leurs doigts alertes semblent effleurer à peine.

Derrière eux, suspendus à des clous : gilets brodés, riches gandourahs, vestes ornées de clinquant, travaux achevés, tissus précieux sur lesquels l'or et l'argent ruissellent et se mêlent dans une orgie de couleurs où les tons les plus disparates paraissent harmonieusement fondus dans la lumière tamisée du jour, où les caprices du brodeur se donnent libre carrière, où les deux parties d'un même dessin ne sont jamais symétriques, où l'harmonie de l'ensemble règne dans la dissemblance des lignes et des figures, non moins que dans celle des nuances.

Ces dissemblances, que le brodeur met dans son œuvre, le tisserand l'affecte aussi dans la sienne. Jamais deux pièces d'étoffe, sorties de la même main, ne sont identiques en leurs rayures.

Il est aisé de s'en convaincre en parcourant les sombres et microscopiques boudoirs du *Souk des Etoffes*. C'est là que s'entassent, par

monceaux, les étoffes précieuses ; que les bibelots rares et les gros chapelets d'ambre écrasent les frêles tabourets d'ébène inscrustés de nacre ; que sont serrés les cimeterres d'antan aux lames souples de Damas, les flissas, les poignards et les fusils aux riches ciselures ; là, que les moelleux tapis de Kairouan et les couvertures fameuses de Djerba dorment en rangs pressés, voisins des tapis épais de la Perse et des superbes portières, aux arabesques d'or, apportées de Stamboul !

A l'extrémité de ce souk, s'ouvrent, à gauche, celui des *libraires*, et, à droite, celui des *selliers*, magnifique avec ses harnachements de velours, tout plaqués d'or et d'argent pour les jours de *fantasia* ; jours où la poudre parle, où les longs fusils, aux batteries d'argent, tournoient dans l'air, où les coursiers, sous le rude éperon d'acier, traversent la plaine, comme l'éclair dévore la nue ; où le cheval, soumis à la voix de son maître, valse, salue, et se cabre aux sons macabres d'un gros tambour.

Nommons encore le *Souk-el-Grana*, le *Souk-du-Cuivre*, le *Souk-des-Armes*, le *Souk-el-Bey*, l'un des plus riches et un dernier mot sur le *Souk des Teinturiers*, qui débouche dans la rue de ce nom. Il est le plus ancien, sans aucun doute, et certainement il est curieux entre tous avec sa bordure d'amphores gigantesques et son vaste puits, dont l'eau servit peut-être à teindre les toges de la Carthage Romaine et les robes des fils de la Phénicie.

Le bain n'est pas seulement un plaisir pour l'Orient, c'est une nécessité sanctionnée par la religion même. Toutes les religions de l'Orient, en effet, depuis celle des Juifs et les cultes anciens de Tyr, de la Grèce et de Rome, jusqu'à la loi musulmane prescrivent de fréquentes ablutions.

Les *Hammam* jouent donc un rôle considérable dans la vie arabe. De là leur importance et leur multiplicité.

Leurs portes, curieusement rayées de jaune, d'écarlate et de bleu ; leurs murs extérieurs, où des lions, des tigres et des chats, entremêlés du *Khamsa* préservateur, se dessinent en fresques grossières et leurs terrasses, où sèchent, alignées sur des cordeaux, les *foutahs* bleues et rouges des baigneurs, les rendent facilement reconnaissables.

Nos bains d'Europe se divisent en deux côtés : celui des hommes et celui des femmes. Rien de pareil dans le *hammam* tunisien. Il est tout à tous, mais successivement. Pendant le jour, il appartient à l'Arabe. Du soir au lever de l'aurore, les Mauresques seules y ont accès.

Tout autour d'une salle commune, servant de vestiaire et de salle de repos ou *tepidarium*, sous les arceaux noirs et blancs et sur des bancs en maçonnerie recouverts de nattes, reposent les baigneurs enveloppés de draps ou *de foutahs* et servis par des Mzabites nus jusqu'à la ceinture.

Trois salles de massage, habituellement, les *Sudarium* des thermes romains, communiquent avec la précédente. Dans ces étuves, où l'air

humide et chaud ne se renouvelle jamais, la respiration tout d'abord est difficile et le premier moment est pénible. Puis, peu à peu, les muscles se détentent, les nerfs se paralysent, et la bête humaine, doucement engourdie, s'abandonne tout entière dans un immense assoupissement. Les masseurs vous arrachent au charme indéfinissable et puissant de cette langueur. Leurs mouvements, qui commencent lents et doux, vous enlèvent à cette torpeur. A mesure qu'ils deviennent plus forts et plus rapides, ils réchauffent le sang. Enfin, sous leurs frictions violentes et précipitées, les membres s'endolorissent, les articulations se brisent et une chaude vapeur s'exhale, ou perle en gouttelettes sur la peau rougie. Il est temps de revenir s'étendre sur les nattes de la première salle, attendant les sensations délicieuses et prochaines d'un bien-être idéal, en sommeillant à demi, ou en humant lentement les brûlantes effluves d'un *Kaoua* parfumé.

Aux femmes arabes, le hammam offre d'autres attraits encore. Elles y sont chez elles, dans une liberté, sans surveillance que rien n'entrave. Les vieilles duègnes, qui les accompagnent à travers les rues de la cité, n'entrent point avec leurs maîtresses, en effet, dans la salle commune où les amies s'attendent, se retrouvent et caquettent à plaisir. Le hammam est alors plein de joie et de minois charmants.

Notons que, si le hammam est ainsi le lieu de réunion des Mauresques, c'est d'ordinaire la *boutique du barbier* que choisissent les désœuvrés pour leurs interminables causeries. Rien à dire, d'ailleurs, de cette boutique, ni du barbier lui-même, si ce n'est que l'une est assez coquette avec ses boiseries sculptées et les étroites fenêtres de la devanture, et que l'autre cumule ici, pour les indigènes, ses fonctions avec celles de médecin, de chirurgien et de dentiste, pratiquant saignées et posant ventouses sur la nuque de presque tous les croyants dont il vient de raser la tête. C'est la coutume arabe.

Moins envahisseur que le barbier, nous apparaît le *notaire arabe*. Qu'il y a loin de son étude aux études somptueuses de ses collègues d'Europe! A ceux-ci, les bureaux en palissandres, les riches écritoires, les bibelots rares, les bronzes de Barbedienne, les toiles de grand prix, les vastes et luxueux appartements. A celui-là, une cellule prenant l'humidité, sans porte ni fenêtre, de quatre mètres carrés, tapissée de nattes. Ils sont là deux *Adels* au moins, assis sur l'alfa tressé, écrivant sans table, avec le roseau taillé qui leur sert encore de plume, sur le papyrus posé dans leur main gauche. Devant eux, un pupitre de trente centimètres de hauteur, surchargé de rouleaux poudreux et de feuilles timbrées. C'est tout. Le client attend son acte dans la rue, s'il n'aime mieux l'attendre au café maure voisin.

La plupart du temps un long couloir dont un banc, soit de bois, soit de maçonnerie couvert de nattes, occupe tout un côté; rarement une salle plus vaste, aux grossières colonnes vertes et rouges, entourées d'un exhaussement en pierre mal nivelé et revêtu de tapis crasseux;

dans un angle, un fourneau toujours ardent, sur lequel frissonne en bouillonnant l'eau qu'à toute entrée nouvelle verse le *Kaouadji*, dans de petits récipients, sur la poudre parfumée d'un moka finement pulvérisé : tel est le *café Maure !*

Comptez les paires de *babouches*, rangées à terre le long des sièges ; vous avez le chiffre exact de la clientèle accroupie ou à moitié couchée. Les extrêmes se coudoient dans cette cohue : le nègre du Bornou et l'enfant du Magreb, le vieillard à barbe blanche d'une physionomie aussi impassible que le fatalisme de l'Islam, et l'éphèbe au teint mat, aux grands yeux toujours humides, aux longs cils recourbés. Ici, des figures qu'on dirait moulées dans la cire ; là, d'autres figures qu'on croirait fabriquées en terre cuite ; de beaux turbans de soie blanche étayant des turbans tristement affalés ; de riches burnous mêlés à des loques sans couleur et sans nom ; le bleu, le gris, le marron s'enchevêtrant dans une promiscuité touchante, retombant pêle-mêle au-dessous de visages sans expression, sur des bustes sans jambes, se déroulant en plis abondants dans un lourd silence et dans un nuage perpétuel où l'acre fumée du tabac s'associe à la fumée nauséabonde et empoisonnée du *Kif*.

De temps à autre, en effet, circule parmi cette assemblée muette, qu'un conteur vient seulement distraire parfois, une pipe, d'une petitesse extrême, au long tuyau de bambou que termine un morceau d'ambre. Le *Kif*, racine de chanvre desséchée, remplit ce calumet, fume sous le charbon qui le consume et conduit, à travers des rêves enchantés, les malheureux, passionnés pour ses bouffées enivrantes, au marasme, à la folie, à la mort.

Puisque ce nom se présente, un mot des *Cérémonies funèbres* juives et musulmanes.

Rien de lugubrement sauvage comme les hurlements stridents de fauves blessés que poussent, à intervalles égaux, en se déchirant le corps de leurs ongles au récit des vertus et des gestes du défunt, ses femmes, leurs amies et les pleureuses, depuis l'heure du décès jusqu'à l'heure des obsèques ; obsèques dépourvues de grandeur, presque de dignité, où le cadavre, serré dans une toile qui dessine ses formes, s'en va vers le champ de l'éternel repos, sans cercueil, hideusement ballotté sur la civière commune, d'un balancement continu, causé par le renouvellement incessant des porteurs inexpérimentés.

Passons de la note triste à la note gaie et terminons cet aperçu de la Tunis indigène par une description des *noces arabes !*

Le fiancé reçoit ses amis chez lui ; la fiancée, ses amies chez elle. A leur arrivée, les invités de l'un et de l'autre sont accueillis par de joyeux you-you-you et par une musique bizarre dont la mélopée suraiguë est scandée de coups secs frappés sur le *tar*, qu'accompagnent de larges et bruyantes castagnettes en cuivre. Ici et là, on offre le *couscouss*, des confitures parfumées, du miel aux reflets d'or, le *Kaoua* fumant et, ici, des cigarettes ambrées.

Souvent la salle de ce festin, chez le fiancé, est aussi la chambre nuptiale et, dans la pénombre, les invités devinent, plutôt qu'ils ne le voient, un vaste lit, disparaissant sous les draperies, vers lequel, de temps à autre, l'œil noir du maître jette des regards anxieux et pleins d'impatients désirs. Enfin, minuit sonne! C'est l'heure où le frémissement affaibli des *you-you* se fait entendre au lointain et annonce la venue de l'épousée. Conduite par des femmes enveloppées de leurs haïks, et toute voilée elle aussi, escortée de ses parents qui portent des torches enflammées, elle marche lentement, soutenue par deux amies. Souvent elle s'arrête, s'assied et se repose. On dirait qu'elle hésite. Peut-être a-t-elle peur d'être victime, à son nouveau foyer, des brutalités dont elle fut témoin à celui qu'elle quitte? Finalement elle arrive, et tout le cortège, assourdi par les *you-you-you*, qui saluent frénétiquement l'entrée de la jeune épouse, s'engouffre dans la demeure du fiancé. Tout à l'heure, à la mauresque débarrassée de ses voiles, deux vieilles femmes amèneront l'époux. Alors, musiciens, amis et invités s'éloigneront dicrètement, la maison redeviendra silencieuse, et demain la cité comptera un nid de plus.

Rien à dire de la ville française qui, presque de tous côtés, enserre déjà la ville des beys, si ce n'est qu'elle pourra lutter bientôt de luxe, de confortable et d'agrément avec nos grandes cités d'Europe. Les rues s'y tracent, les avenues s'y dessinent, les boulevards s'y percent et s'y couvrent d'habitations superbes avec une rapidité prodigieuse. Jardins publics, port, plantations, électricité, téléphone, tout se fait, se creuse, se pose, se plante et s'installe à la fois.

Qui connaît une ville arabe les connaît toutes, car toutes se ressemblent. Leur importance diffère; leurs alentours varient à l'infini. Les unes sont baignées par les flots; d'autres surgissent au milieu de vastes plaines, s'élèvent dans les oasis et parmi les palmiers, ou s'étendent sur les flancs de verdoyantes montagnes. Mais quiconque a parcouru les rues de l'une de ces cités ne retrouve guère, dans toutes les autres, que des paysages connus et des labyrinthes déjà visités.

Inutile donc de s'attarder à les décrire par le menu. Assez d'une ligne pour fixer la physionomie spéciale des plus remarquables d'entre elles en Tunisie; de celles dont il a été le plus souvent question dans ce livre.

C'est *Nabeul*, une rose dans un bouquet d'oranger ;

C'est *Hammamet*, qui, pareille aux guerriers d'antan, serrés dans leurs corsets de fer, étouffe entre ses hautes murailles grises, tandis que ses vieux canons rouillés dorment tristement sur leurs affûts pourris;

C'est *Sousse*, la capitale du Sahel, qui, vue du large, offre un paysage de craie sur un fond sombre de forêts d'oliviers ;

Et, près de Sousse, c'est sa sœur cadette *Monastir*. Pas de ville orientale plus coquette que cette perle dans son écrin de feuillage et de

fleurs. Il ne lui manque rien. Comme Nice la Belle, elle offre au visiteur jusqu'à la promenade enchanteresse d'où l'on entend les lames soupirer doucement, en mourant, sur un sable d'or ;

C'est *Sfax* et *Gabès*, deux ilots de verdure naviguant entre deux mers : l'une de sable et l'autre d'eau ;

C'est *Gafsa*, la plus ravissante oasis du Saharah tunisien! Avec ses forêts de gigantesques palmiers, dont les têtes panachées s'inclinent au gré des brises, on dirait une nef en route pour un lointain voyage à travers le temps, si ce n'est à travers l'espace;

C'est *Kairouan*, la ville aux vingt-six mosquées, dans l'une desquelles repose Sidi-Sahab, le barbier du prophète, et aux cinquante-cinq *zaouïas,* la cité sainte de la Tunisie! Le musulman, qui peut dormir son grand sommeil à l'ombre de ses remparts, emporte, dans sa tombe, un gage d'éternel salut. Aussi ses cimetières, d'où s'échappent de mortelles vapeurs, sont-ils immenses? Elle est, dans notre Afrique, le type le plus curieux de la ville arabe avec ses scories, ses laideurs, et aussi ses enchantements et ses obscurités mystérieuses ;

C'est le *Kef*, un nid d'aigle, bâti à mille mètres d'altitude au-dessus des plaines les plus fertiles peut-être de la Tunisie ;

C'est *Bizerte*, enfin, un refuge aujourd'hui pour les pêcheurs qui viennent abriter contre la tempête leur frêle esquif et réparer leurs pauvres filets; mais demain certainement la reine de la Méditerranée, sous le royal manteau de laquelle les puissantes escadres du monde entier pourront se reposer à l'aise, tranquillement assises sur leurs ancres.

Et toutes ces merveilles se déroulent du 5° 10′ au 9° 12′ de longitude Est, et du 32° 20′ au 37° 20′ de latitude Nord, sous un climat dont la salubrité parfaite forme même l'un des avantages les plus précieux de la Tunisie.

A priori, cette salubrité ressort, avec évidence, du développement énorme de la population dans ce pays avant la domination funeste des Arabes. Du temps des Romains, il renfermait plus de vingt millions d'habitants. Les ruines, superficiellement étudiées jusqu'à ce jour, ont permis déjà de retrouver les noms de beaucoup de cités aujourd'hui disparues. Quantité d'autres, dont le sol atteste néanmoins, par ses débris, la splendeur antique, sont ignorées encore, et la terre de Tunisie en est à ce point jonchée qu'on ne peut y marcher quelques heures sans fouler sous ses pas les restes de quelqu'une d'entre elles. Or il est manifeste que la population n'eût jamais acquis une telle densité si le climat eût été malsain. C'est d'ailleurs le pays, nous dit Sénèque, *où les Romains ne mouraient que de vieillesse*.

A cet argument tiré des faits, M. le Dr Bertholon, dans une *Notice sur la remarquable salubrité de la Tunisie moyenne*, rapporte de cette salubrité la raison scientifique suivante :

L'acclimatement de l'Européen dans les pays chauds, dit-il, dépend surtout de la constance et de l'intensité des mouvements de l'atmosphère. Il ne peut vivre, et surtout faire souche, que dans les régions où l'air n'est ni stagnant, ni humide. Or, la Tunisie est admirablement située pour subir une ventilation constante Les deux facteurs de ces perpétuels mouvements atmosphériques sont : au Nord, les zones relativement froides de notre Europe, et, au Sud, les brûlants déserts du Sahara. Ces déserts brûlants jouent, par rapport aux régions qui les entourent, le rôle de *cheminée d'appel*. Plus leur surface est surchauffée, plus considérable est aussi le volume d'air froid qu'ils attirent. D'où résultent de tous les points de l'horizon moins échauffés, des *courants convergeant* vers cette *cheminée d'appel*.

Toute l'Afrique du Nord devrait donc être des mieux ventilée, et, par suite, être des plus saine. Elle le serait, en effet, tout entière, si, malheureusement, de hautes chaines de montagnes, parallèles à la côte, telles que l'Atlas, par exemple, ne ralentissaient, ou n'interceptaient même ces courants d'air et ne rendaient ainsi peu salubres les régions étouffées par leur écran. Mais, à part le massif de la Kroumirie et une partie de la vallée de la Medjerdah, où viennent mourir les derniers sommets de l'Atlas, rien de pareil dans notre Tunisie. L'air y souffle partout en liberté et partout les vents y passent en purifiant l'atmosphère. Aussi l'Européen, s'il a soin d'éviter les eaux de mauvaise qualité, n'a rien à redouter dans ce pays.

Bien plus. Tunis, par exemple, est certainement appelée à devenir, sinon la première, du moins l'une des premières stations *climathérapiques* de la Méditerranée. La première condition d'un pays, si l'on veut y faire une cure, n'est-elle pas que la maladie, dont on souffre, y soit d'une rareté extrême ? Ce n'est point dans une contrée marécageuse que l'on ira soigner une fièvre paludéenne. Quiconque veut triompher d'un commencement de phtisie doit, avant tout, choisir pour son traitement, l'endroit où cette affection est le moins fréquente. C'est là qu'il sera sauvé parce que c'est là que le microbe morbide s'étiolera, sans doute, loin de pulluler. Eh bien ! Tunis est précisément exempte de paludisme et l'un de ces endroits qu'on peut appeler heureusement réfractaire à la phtisie. Les statistiques médicales établissent, d'une irrécusable façon, son excellence à cet égard. Arcachon doit sa fortune et sa renommée, pour le traitement des maladies de poitrine, à ses forêts de pins des Landes. Il serait aisé de donner à la capitale de la Régence, déjà si salubre, ce complément qui lui fait défaut. N'a-t-elle pas à ses portes les vastes solitudes du Sedjoumi ? Le pin maritime y grandirait aussi vite, et aussi bien, que sur les dunes du golfe de Gascogne. Pourquoi n'essaierait-on pas, en les plantant, de créer autour de Tunis des ombrages qui lui feraient une parure de plus et seraient un attrait de plus aussi pour ceux qu'attire déjà son climat enchanteur?

Voilà donc quelque chose de ce qu'est Tunis et la Tunisie.

Je dis bien : quelque chose. Car jamais, qui ne les connaît pas, ne soupçonnera les tiédeurs embaumées de nos nuits d'été, ni l'éclat lumineux et pur de ce que, par je ne sais quelle habitude étrange, nous osons nommer : nos nuits d'hiver!

Ce ciel si profond; ces astres, ruisselant comme pluie de diamant sur le manteau bleu des reines d'autrefois; cette Tanit, si radieuse lorsqu'elle pose, en tremblottant, son croissant d'argent sur la coupe d'ébène du Bou-Quarnaïn, que les Phéniciens tombaient à genoux devant elle, nul ne les peindra jamais sous des couleurs aussi séduisantes que la réalité à qui n'a point passé de longues heures à les contempler ! Et si telles sont nos nuits, que dire de nos jours ! Où les jasmins et les roses, les palmiers, les arbres aux fruits d'or et les rouges grenades s'épanouissent-ils .sous des rayons plus chauds et de plus vivantes haleines? Au-dessus de nos têtes, un firmament sans nuage ; sur nos grèves, la plus belle des mers ; dans nos bois, le myrte et l'oranger ; dans nos forêts, le lion ; sur nos cimes, l'aigle : toutes les forces, toutes les splendeurs et tous les parfums !

Au temps de Salluste, les rois de Numidie s'appelaient déjà, dit le grand historien : « *Reges inservientes!* » et, quelques années plus tard, Tacite, parlant de la politique romaine, écrivait, dans la vie d'Agricola : « *Vetere ac jam pridem recepta populi Romani consuetudine ut haberet* « *instrumenta servitutis et reges.* » Notre formule de Protectorat n'est donc pas inventée d'hier!

Le Protectorat Romain fut d'ailleurs l'honneur de ces rois vassaux et la fortune de leur pays. Jamais, en particulier, jusqu'à maintenant, l'Afrique ne fut aussi riche, aussi éclairée, aussi grande, aussi prospère, ni aussi civilisée que lorsqu'elle fut romaine.

Espérons donc, pour son bonheur, et plus encore pour l'éternel honneur de notre France, qu'à l'ombre de nos trois couleurs, toute cette terre, qui fut jadis le grenier du vieil Empire romain, reprendra bientôt dans le monde la place à laquelle sa fécondité merveilleuse et sa glorieuse histoire la convient également.

Il faut que les splendeurs de l'*Afrique Française* fassent pâlir, devant les siècles à venir, les splendeurs de l'*Afrique Romaine* elle-même [1].

[1] Cfr. P. H. Y, *La Politique française en Tunisie* ; — Faucon, *La Tunisie*; — E. Poiré, *La Tunisie française*; — Ch. Lallemand, *La Tunisie* ; — Lanessan, *La Tunisie* ; — Dick de Lonlay ; — Le Général Cosson de Villenoisy, *La Tunisie* etc., etc.

TABLE DES MATIÈRES

Tours, imp. Deslis Frères, rue Gambetta, 6.

